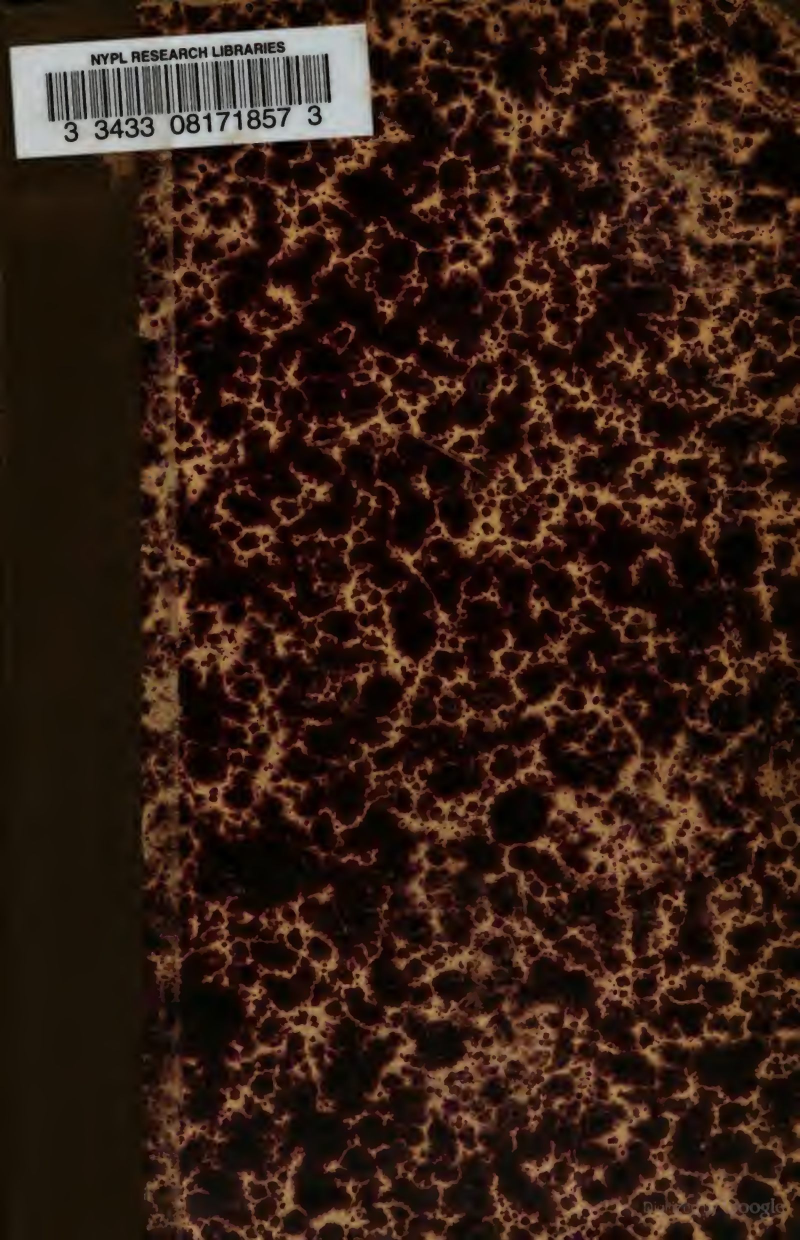
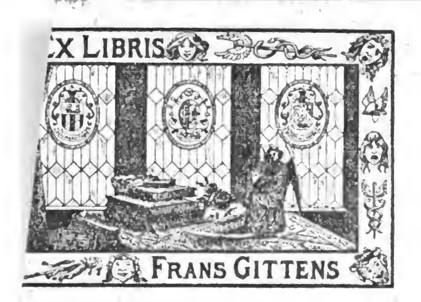

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08171857 3
Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE TRIMESTRIELLE.

Digitized by Google

Les formalités voulues par la loi ont été remplies.

Toute reproduction ou traduction des articles de la REVUE TRIMESTRIELLE *est interdite.*

Digitized by Google

INDEXED

REVUE TRIMESTRIELLE

VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

Septième année. — Tome troisième.

LOUIS DE POTTER.
DE LA RÉFORME DES ASILES D'ALIÉNÉS.
ÉTUDES SUR LA PRESSE ANGLAISE.
L'AN SEPT MIL HUIT CENT SOIXANTE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.
UN VAUDOIS BELGE. — LETTRES SUR L'HISTOIRE DE LA BELGIQUE.
PANARCHIE. — CORBEILLE DE ROGNURES.
MONCRABEAU ET LE PATOIS DE NAMUR.
LA CAVERNE DE CHAUVAUX ET L'HOMME FOSSILE.
CORRESPONDANCE D'AMÉRIQUE.
REVUE SCIENTIFIQUE. — REVUE PHILOSOPHIQUE.
REVUE LITTÉRAIRE.

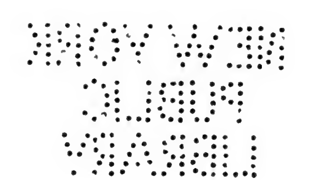


BRUXELLES,
BUREAU DE LA REVUE TRIMESTRIELLE,
RUE SAINT-LAZARE, 25.

JUILLET 1860.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
782611 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1935 L



Digitized by Google

LOUIS DE POTTER.

Naître à propos : combien d'hommes ont eu besoin de cette condition pour devenir célèbres ! Le poëte anglais Gray, méditant dans un cimetière, se demande combien il contient de cœurs que le feu céleste animait, de mains qui auraient pu porter le sceptre d'un empire, éveiller l'extase en faisant résonner les cordes de la lyre poétique ; combien y dorment de Miltons, de Cromwells inconnus, à qui le sort a interdit de laisser une mémoire :

« Perhaps in this neglected spot is laid
Some heart once pregnant with celestial fire
Hands that the rod of empire might have sway'd
Or wak'd to extasy the living lyre.

. . . .

Some mute inglorious Milton here may rest,
Some Cromwell guiltless of his country's blood.

Th' applause of list'ning senates to command,
The threats of pain and ruin to dispise,
To scatter plenty o'er a smiling land,
And read their hist'ry in a nation's eyes,

Their lot forbad... »

Digitized by Google

Mourir à propos n'est quelquefois pas moins indispensable pour faire constater après soi la célébrité que l'on avait acquise. Nous voulons empêcher, autant qu'il est en nous, que la mémoire d'un Belge dont le nom a eu beaucoup d'éclat ne pâtisse du défaut de cette dernière condition.

Louis De Potter est né à Bruges le 26 avril 1786. Sa famille était noble. Mais bien qu'il eût souffert des inconvénients qui, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, s'attachaient, en divers pays, à la qualité de noble, il ne songea jamais à profiter des compensations qui se rétablirent plus tard au profit de la noblesse. Il a même négligé de conserver, par cette curiosité assez ordinaire même aux plus humbles, les traditions de son origine. Ses héritiers témoignent n'en avoir reçu de lui que ceci : son grand-père maternel était un Maroux d'Opbraekel qui fut officier supérieur au service de l'Autriche. Son oncle maternel Maroux était fonctionnaire dans la West-Flandre, sous le régime autrichien.

Lors de l'insurrection dite « brabançonne » de 1788 à 1790, les parents de De Potter émigrèrent en France, par crainte des « patriotes. » Plus tard, après un court retour dans leurs foyers, à la suite de la restauration autrichienne, ils émigrèrent en Allemagne à l'invasion française de 1794, par crainte des « sans-culottes. » De Potter enfant, entraîné naturellement dans cette double émigration, y aurait trouvé peu de motifs pour les opinions qu'il embrassa, dès sa jeunesse, s'il avait été un esprit ordinaire. Il est à remarquer d'ailleurs que son caractère était particulièrement porté à la contradiction, ce qui paraît être une qualité indispensable chez tous les novateurs.

Rentré à Bruges avec sa famille, au rétablissement de l'ordre dans la révolution, De Potter y fut placé à l'école qu'y tenait alors M. Simoneau, père du lithographe actuel. Il fut placé plus tard à l'institution de M. Baudewyns à Bruxelles. Les colléges publics pour l'instruction

Digitized by Google

de la jeunesse n'étant point encore régulièrement reconstitués à cette époque, il fallait y suppléer, tant bien que mal, à l'aide des entreprises privées créées, dans les grandes villes, pour remplacer les anciens colléges religieux, et attendre la fondation des nouveaux colléges municipaux. Il ne paraît pas que l'éducation de De Potter ait souffert de cet état de transition. L'institution de M. Baudewyns avait d'ailleurs alors une certaine célébrité dans notre pays. Et puis De Potter était d'une activité d'esprit qui devait le rendre « autodidacte » comme Jean-Jacques Rousseau et tant d'autres. Toujours est-il que, sans colléges de religieux et sans colléges universitaires, il était devenu, de bonne heure, ce que les Anglais appellent « a perfect scholar, » c'est-à-dire un homme versé dans la connaissance des langues anciennes. Il savait même le grec mieux que beaucoup de nos lettrés plus modernes. C'est dans cette langue qu'il avait choisi cette devise : εχω, ουκ εχομαί, en latin : *habeo non habeor,* mais très-difficile à rendre en français dont les termes : *je possède et ne suis pas possédé,* donnent lieu à quelque amphibologie.

Il connaissait aussi plusieurs langues vivantes. Il avait toutefois négligé beaucoup sa langue maternelle : le flamand ; et quoiqu'il la parlât familièrement dans le dialecte de Bruges, il la lisait difficilement, et ne l'écrivait pas du tout. Dans les dernières années de sa vie, il disait souvent, en faisant allusion aux excès de la domination wallonne dont il était humilié comme la plupart de ses compatriotes flamands : « Si cela continue, je me remet- » trai avec mon brugeois et je n'écrirai plus que dans » cette langue. »

A l'âge de 25 ans, De Potter partit pour l'Italie. Sa santé avait paru exiger un changement de climat. Il séjourna à Rome de 1811 à 1821, et à Florence de 1821 à 1823. C'est pendant son séjour dans ces villes fameuses qu'il étudia et recueillit les matériaux utilisés par lui dans divers ouvrages dont il sera question ci-après.

Digitized by Google

Il y fit aussi connaissance avec la plupart des artistes, des savants et des hommes d'État célèbres qui se donnaient, surtout alors, rendez-vous, de toutes les parties de l'Europe, dans la ville des papes et la ville des Médicis. Il y avait lié avec beaucoup de Belges qu'il y rencontra des rapports qu'il continua après le retour dans la patrie commune. Nous avons, à diverses époques, connu son intimité avec nos peintres Paelinck, Odevaere, Navez, avec le sculpteur Calloigne, avec les anciens ministres du roi Guillaume, Van Gobbelschroy, Falk, etc., intimité qui devait dater de Rome.

En 1823, De Potter fut rappelé en Belgique par la dernière maladie de son père. Après la mort de celui-ci, il vint se fixer à Bruxelles avec sa mère. Il n'avait qu'une sœur, alors mariée à Bruges, et qui continua d'y demeurer.

A dater de 1826, époque vers laquelle De Potter entra dans la carrière politique, nous l'avons personnellement connu, et nous n'avons cessé depuis d'entretenir avec lui des relations suivies. Nous espérons que cette circonstance fera attacher quelque foi à l'exactitude de ce que nous rapporterons de cette carrière politique. Guidé par nos souvenirs et ayant sous la main la plupart des documents qui s'y rapportent, nous avons pu plus aisément que personne vérifier l'exactitude des faits. Quant au jugement que nous en porterons, on pourra, si l'on veut, se tenir en garde contre la partialité qui doit découler jusqu'à un certain point de notre longue amitié et de la solidarité de nos aspirations en politique. Mais avant de passer à cette partie de la biographie de De Potter, examinons sa carrière antérieure qui le présente plutôt sous l'aspect d'historien et de polémiste purement littéraire. Nous n'aurons à le juger là que par ses écrits mêmes, et par les circonstances de son éducation, de ses études, et de l'époque où il écrivait. Peut-être cependant nos appréciations emprunteront-elles, à ce sujet, quelque valeur accessoire de la connaissance que nous avons eue des qualités et des défauts personnels de l'écrivain.

Digitized by Google

Le premier ouvrage publié par De Potter porte le titre de : « Considérations sur l'histoire des principaux con- » ciles depuis les apôtres jusqu'au grand schisme d'Occi- » dent (sic), sous l'empire de Charlemagne. » Il a paru à Bruxelles, chez Demat, en 1816, et par conséquent lorsque l'auteur habitait Rome où il avait eu toutes les facilités désirables pour recueillir les éléments de son travail.

On voit par le discours préliminaire qui commence le livre que l'auteur aurait pu le publier plus tôt ; mais il avait été retenu par des considérations qu'il expose ainsi :

« Rien ne m'eût empêché de publier déjà depuis longtemps » cet ouvrage. J'en avais sous la main tous les matériaux, et » la rédaction en était certes le travail le moins long et le moins » pénible. Le gouvernement sous lequel ma patrie gémissait » alors n'aurait mis aucun obstacle à ce que les vérités har- » dies que j'extrayais de la poussière des bibliothèques vissent » le grand jour. Qui le croirait? c'est précisément ce qui me » retint. La facilité de l'entreprise à cette époque en ôtait à » mes yeux toute l'utilité. Je craignais de concourir involon- » tairement au but d'un système naturellement dévastateur. » Je rougissais de profiter d'une liberté partielle, qu'il n'avait » accordée à la presse que parce qu'elle secondait ses vues » sur cet article ; ce qu'il prouvait assez en restreignant indé- » finiment cette même liberté sous toutes les autres accep- » tions. Je ne voulais pas marcher de front aux côtés de » l'oppresseur, pour humilier, de concert avec lui, les mal- » heureux qu'il avait déjà abattus à ses pieds. Les circon- » stances sont bien changées depuis lors ! Elles ont pris pour » toute l'Europe un aspect beaucoup plus favorable que vingt- » cinq années de malheurs ne nous permettaient de l'espérer » de longtemps. Mais les hommes qui ne peuvent jamais » garder un juste équilibre n'ont secoué le joug de la tyrannie » moderne, que pour aller se remettre, du moins en partie, sous » celui des anciens préjugés. C'est le moment que j'ai cru » devoir saisir, et je me suis hâté d'affronter l'opinion qui une » autre fois [1] se préparait à maîtriser l'espèce humaine avec

[1] C'est un flandricisme dont l'ouvrage offre encore d'autres exemples.

Digitized by Google

» plus de force qu'auparavant. Je remercie le sort de ce qu'il » m'a destiné à vivre sous des institutions libérales, qui, par » des principes de modération et d'équité, ne mettent aucune » barrière à la pensée, ni à l'art qui en perpétue les monu- » ments. Je ne demande point une partialité exclusive; je » désire seulement la même liberté dont jouissent ceux qui » pensent d'une manière tout opposée à la mienne. J'aurais » par cet ouvrage, il y quelques années, encensé l'opinion à la » mode : maintenant je ne fais que rendre hommage à ce que » je crois la vérité. »

En quelques lignes, voilà déjà dès 1816 tout le De Potter que la Belgique a connu : non-seulement ennemi de l'oppression, mais ombrageux à l'apparence seule de servir le pouvoir; champion de l'opprimé, sans examiner s'il est ou non de son parti; jaloux de sa liberté propre, mais protestant d'avance, lorsqu'il va en user, de son respect pour la liberté des autres.

Après cela, ce qui nous frappe dans ce passage c'est la protestation sans réserve que De Potter y fait contre le régime du premier empire français, et les dispositions qu'il y montre à s'attacher au nouveau régime qui vient succéder à celui-là dans notre pays. L'antagonisme absolu contre l'empire était rare en Belgique en 1816 parmi ceux qui avaient été dressés aux idées françaises par une éducation toute française. Les dispositions favorables envers le nouveau gouvernement du roi Guillaume Ier, étaient au moins aussi rares parmi la même classe de personnes. L'espèce d'exception que De Potter nous offre ici prouve déjà en faveur de la justesse de ses principes politiques, et de la fermeté qu'il mettait à les appliquer. Plus tard, le roi Guillaume Ier en démentant tout ce qu'avait paru promettre le commencement de son règne, trouva De Potter dans les rang de ceux qui combattaient sa politique. C'était le roi Guillaume qui avait changé.

Les « Considérations sur l'histoire des principaux con- » ciles » sont données par leur auteur comme un livre

Digitized by Google

impartial dans lequel il a voulu éviter, dit-il, la route la plus battue jusque-là, celle qui le conduisait « à traiter » les conciles d'après le système du christianisme romain » moderne, en modifiant tout ce qui lui est contraire, » afin de le plier à ses lois, et en exaltant tout ce qui » paraît d'abord à la première vue devoir lui être favo- » rable! » Une autre route qu'il prétend avoir évitée aussi, est celle parcourue pendant le xviii[e] siècle, « route » qui lui présentait, dit-il, un vaste champ à exploiter » s'il avait voulu mettre souvent en usage les deux plus » terribles armes de nos modernes déclamateurs : le » ridicule et les grossièretés. » De Potter pense, et nous croyons qu'il était de bonne foi, avoir fait un livre résu- mant « les nombreux extraits et les notes que lui avait » laissés la lecture de l'histoire ecclésiastique et des » Pères de l'Église, » en se tenant en dehors « des pré- » jugés tant religieux que philosophiques. »

Le fait est que l'ouvrage est principalement conçu dans le but de mettre en relief les contradictions et les disputes auxquelles ont donné lieu l'établissement du christianisme dans l'ancien empire romain. On peut admettre avec l'auteur qu'il a rendu compte impartialement de ces débats; mais au lieu de les présenter comme des accessoires indispensables de l'établissement d'une doctrine qui s'est fondée primitivement par la discussion et au milieu de controverses philosophiques de toute espèce; qui, plus tard, a dû maintenir l'intégrité de ses principes, en combattant tour à tour les prétentions contradictoires des princes et des nations qui ne voulaient souvent l'accepter et la servir qu'à leurs conditions; au lieu de suivre à travers ces débats le développement continu de la religion chrétienne sous sa forme catholique, surtout parmi les barbares qui renversèrent l'empire en Occident, et de faire, comme l'ont fait depuis, les Ranke, les Voigt, les Macaulay, etc., la part de l'action civilisatrice du catholicisme sur les destinées générales de l'humanité, De Potter, tout en ne concluant nulle part, laisse assez

Digitized by Google

deviner partout qu'il veut principalement, comme ses prédécesseurs les philosophes et les historiens de l'école voltairienne, porter son coup de cognée à l'arbre du catholicisme.

Notre intention n'est pas de justifier ou de critiquer ici cette tendance. Les livres comme le premier ouvrage de De Potter continueront à se multiplier, tout comme ceux qui s'écrivent pour en réfuter les assertions ou en combattre les doctrines. C'est affaire à la religion catholique de progresser encore, comme elle l'a pu autrefois, à travers des controverses du même genre. Le philosophe aujourd'hui n'a plus rien à lui opposer, si elle accepte la discussion, comme elle l'acceptait dans l'origine. C'est au philosophe à voir, à son tour, si, par la seule discussion, il est plus certain de vaincre le catholicisme que ne l'ont vaincu les philosophes païens, aux mêmes conditions. En attendant, nous pouvons louer ici De Potter, le libre penseur, d'avoir été du moins un des principaux fauteurs du principe de la discussion libre dans nos temps modernes. Il a reçu de son vivant plusieurs témoignages du gré que lui en savaient, en Belgique surtout, les catholiques, beaucoup plus que les soi-disant libéraux.

Valeur de controverse mise à part, les « Considérations sur l'histoire des principaux conciles » figurent encore avec utilité dans les bibliothèques. Pour la définition et l'histoire des principales hérésies qui ont divisé l'Église depuis son origine jusqu'au IXe siècle, plusieurs chapitres donnent des renseignements intéressants à consulter. La forme du livre n'est d'ailleurs pas rebutante comme il arrive souvent aux ouvrages d'érudition sur les matières théologiques. Quant au style, il a quelquefois un petit arrière-goût de ce qui avait été la langue de l'enfance de l'écrivain, un arrière-goût de germanisme, qui reste du flamand comme de l'allemand. Plus tard, le style de De Potter s'est considérablement épuré.

L'ouvrage dont nous parlons eut assez de retentissement pour qu'on en fît une contrefaçon à Paris en 1818.

Digitized by Google

Cette contrefaçon est, comme l'édition originale de Bruxelles, en deux gros volumes in-8°.

Avant de quitter Rome, De Potter fit publier, mais cette fois directement à Paris, ce qu'on peut appeler la seconde partie de ses Considérations sur les conciles. Il avait vraisemblablement réuni d'avance sur toute l'histoire de l'Église « les nombreux extraits et les notes, » dont nous avons vu plus haut qu'il avait fait la matière de son premier ouvrage. A cause de la trop grande étendue qu'aurait eue la publication en une seule fois de tout le travail, et à cause des chances défavorables que cette étendue même aurait pu faire courir à l'édition, l'auteur avait préféré, sans doute, tâter le terrain comme il le fit, en ne publiant d'abord que ce qui concernait les conciles jusqu'au grand schisme d'Orient.

Le nouvel ouvrage parut en 1821 sous le titre : « L'Esprit de l'Église, ou considérations sur l'histoire des » conciles et des papes depuis Charlemagne jusqu'à nos » jours. » Il se composait de six volumes.

Avant d'en parler plus au long, nous ferons remarquer que « l'Histoire philosophique, politique et critique du » christianisme et des Eglises chrétiennes depuis Jésus jusqu'au XIXe siècle, » publiée à Paris par De Potter en 1836, n'est que la fusion en un seul ouvrage, et moyennant quelques retouches, des « Considérations sur » l'histoire des principaux conciles, etc., » de 1816 et de « l'Esprit de l'Église » de 1821. Seulement cette édition de 1836 des deux ouvrages sous un nouveau titre est enrichie d'une introduction, formant plus de la moitié du premier volume, fort curieuse à lire pour juger du chemin *philosophique* que De Potter avait fait depuis 1816 dans ses appréciations du christianisme, soit en général, soit spécialement sous sa forme catholique romaine. L'histoire en question a huit volumes, ce qui prouve que la matière des deux volumes de 1816 et des six volumes de 1821 n'y a pas été fort étendue.

Plus tard encore, en 1856, De Potter a publié à

Digitized by Google

Bruxelles, en deux volumes in-12, un « Résumé de » l'histoire du christianisme depuis Jésus jusqu'à nos » jours, » qui n'est que le compendium de ces publications antérieures. Une courte préface précède ce compendium. Elle fait connaître succinctement les principes auxquels l'auteur en était arrivé à cette époque où il avait déjà exposé, dans de nombreux écrits purement spéculatifs, publiés à part, les doctrines d'une nouvelle philosophie qui, dans sa pensée, constituaient une école dont il était le fondateur. Nous en reparlons en son lieu.

Le travail sur les conciles (et les papes, cette fois), depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, a les mêmes défauts et les mêmes qualités que le premier. On pourrait dire peut-être qu'il est moins impartial dans l'appréciation des faits. Il devient plus hostile au catholicisme, sans doute parce qu'il traite d'une époque où celui-ci était devenu plus puissant. Le livre a d'ailleurs la même utilité pour les recherches sommaires que les gens du monde ont besoin quelquefois de faire sur telles ou telles questions qui ont occupé les historiens et les théologiens traitant des vicissitudes de l'Église. Bien entendu, toutefois, que nous ne nous rendons pas caution de l'exactitude entière des faits rapportés. Nous ne sommes pas assez savant pour cela. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'y a pas plus lieu de suspecter en ce point la bonne foi de De Potter que de tout autre écrivain; et que quant au soin qu'il pouvait donner aux recherches dont il avait besoin, ses dispositions et son aptitude, à cet égard, valaient celles d'un bénédictin.

Quand on a parcouru, comme nous venons de le faire de nouveau, le second ouvrage de De Potter, et qu'on a jeté ensuite un coup d'œil sur les modifications qu'il a apportées encore à l'édition de 1836, qui comprend le premier comme le second, on ne peut s'empêcher de mesurer, ne fût-ce que par curiosité, la distance de l'écrivain de 1816 à celui de quelques années plus tard.

Digitized by Google

Voici quelques passages de la conclusion de son premier ouvrage :

« Je finis en suppliant le lecteur de ne pas méconnaître les
» sentiments qui ont guidé ma plume dans cet ouvrage. Je
» rapporte, sans voile il est vrai, les faiblesses et les crimes
» des prêtres du premier âge ; mais je proteste de nouveau
» que je regarde ces imperfections de la nature humaine
» comme absolument étrangères à la religion, sous l'égide de
» laquelle on cherche toujours à cacher leur laideur. Je laisse
» à décider au public éclairé si en rendant aux hommes le
» service essentiel de les prémunir de plus en plus contre la
» méchanceté de leurs semblables, je n'aurai pas également
» bien mérité de la religion elle-même que j'ai tâché ainsi de
» soustraire au blâme inconsidéré des impies. »

Évidemment, De Potter est encore là sous l'empire de sentiments qui ont disparu lorsqu'il dit plus tard :
« L'heure, me semble-t-il, a sonné de citer le christia-
» nisme à la barre du genre humain qui le jugera en
» dernier ressort sur les dépositions de l'histoire. »

Mais, ajoutons que, comme il n'a du moins jamais varié dans la doctrine qu'il fallait laisser la discussion libre, il n'aurait jamais regretté que, « sur les dépositions de l'histoire, » comme on les rectifie aujourd'hui, même chez les écrivains philosophes, le christianisme, de l'aveu et du consentement du genre humain, fût admis à reprendre tranquillement sa place, dans ce grand travail de civilisation qui est bien loin d'avoir encore établi l'égalité et la fraternité des hommes, but que le christianisme est venu annoncer le premier au monde et qui lui appartient donc à meilleur titre qu'à tout autre système de religion ou de philosophie.

De De Potter historien nous pouvons passer à De Potter homme politique, par une transition qui le fait aller presque naturellement d'une carrière à l'autre, nous voulons dire en rendant compte de ses autres publications, depuis la « Vie de Scipion de Ricci » jusqu'au

Digitized by Google

commencement de sa levée de bouclier contre le gouvernement du roi Guillaume.

La « Vie de Scipion de Ricci » tient encore de l'histoire, mais est déjà de la polémique de parti. Il n'en faut pas d'autre preuve que le succès considérable obtenu par ce livre à l'époque de sa publication. Il parut à Bruxelles en 1825, c'est-à-dire au plus flagrant de la lutte que la politique de la restauration bourbonnienne en France avait fait renaître contre les jésuites et les ordres religieux en général. Une seconde édition en fut publiée dans la même ville l'année suivante, en même temps qu'il en paraissait à Paris une contrefaçon, mais avec des retranchements ordonnés par la police française. Ces retranchements furent sur-le-champ imprimés à part à Bruxelles, sous le titre de : « Extraits de la Vie de Scipion de Ricci, » contenant les retranchements opérés par la police fran-» çaise dans la contrefaçon. »

Des traductions de la Vie de Scipion de Ricci en allemand et en anglais, furent aussi publiées en 1826, la première à Stuttgard, la seconde à Londres. Le livre n'est pas encore oublié aujourd'hui. Il sert encore d'arsenal aux écrivains qui cherchent des arguments faciles contre la restauration de la vie claustrale dans les pays catholiques, en rappelant les abus incontestables auxquels les couvents de plusieurs ordres religieux étaient livrés, dans plusieurs de ces pays, à la fin du siècle dernier. On sait que Scipion de Ricci, évêque de Pistoie et Prato sous le règne de Léopold d'Autriche, grand-duc de Toscane, qui fut depuis successeur de Joseph II à l'Empire et comme tel notre dernier souverain avant la conquête française, s'était employé avec énergie à la réforme des couvents, dans son diocèse d'abord, puis, avec le concours du grand-duc, dans tout le reste de la Toscane. Les enquêtes tenues, dans plusieurs communautés, pour constater les abus qui devaient justifier la réforme, constituent une grande partie des documents réunis par De Potter dans la « Vie de Scipion de Ricci. » Des communautés de

Digitized by Google

femmes jouant un grand rôle dans ces enquêtes, l'on comprend que l'attrait du scandale a été pour quelque chose dans le succès de l'ouvrage.

Il ne faut pas se dissimuler cependant que la « Vie de Scipion de Ricci » contient des renseignements sérieux et importants sur les causes de l'introduction du fébronianisme (ou du joséphisme comme on l'appelle plus communément), dans les divers États où des membres de la maison d'Autriche règnaient à la fin du siècle passé. Comme il arrive presque toujours, le désir de réformer des abus fut, chez les princes de la maison d'Autriche de cette époque, accompagné du désir encore plus grand d'augmenter leur autorité. En Toscane comme en Belgique, la réforme des couvents, devenue nécessaire, (c'est incontestable), ne passa pas sans de nombreuses échancrures aux droits de tous, en même temps qu'on taillait dans les priviléges des moines et des nonnes.

De Potter convenait volontiers que le zèle de Ricci pour les réformes religieuses avait été exploité par le gouvernement de Toscane beaucoup au delà de ce que requéraient les intérêts de la religion, et cela dans un intérêt purement gouvernemental, et au détriment des droits du peuple. Il s'exprime ainsi dans la préface d'une troisième édition qu'il a donnée de son ouvrage, à Bruxelles, en 1857 [1] :

« La bibliothèque et les riches archives de la famille Ricci
» ayant été mises à notre disposition pendant l'année 1823,
» nous y puisâmes, sous les yeux des deux neveux du prélat et
» de leur commensal, l'ami constant et éclairé de la maison, les
» documents authentiques qui ont servi à composer ce livre.
» Il est superflu de dire que MM. Ricci savaient ce que nous
» avions l'intention de faire de ce travail, *mais il est peut-être*

[1] Cette édition porte le titre de : « Mémoires de Scipion de Ricci. » Bruxelles, A. Labroue et Ce, 1857. Elle contient exactement tout ce qui se trouve dans les éditions précédentes, mais dans un autre ordre des matières.

Digitized by Google

» *bon de ne pas laisser ignorer* que l'ami de la maison, qui
» n'était autre que le comte Fossombroni, alors premier
» ministre du fils de Léopold, le grand-duc Ferdinand III,
» nous approuvait fort et nous encourageait sans cesse à pour-
» suivre une entreprise dont personne en Toscane n'aurait pu
» s'occuper sans péril. »

Voici d'ailleurs un passage beaucoup plus explicite à cet égard. Il est emprunté au chapitre VII de l'édition de 1857 :

« A l'avénement de l'empereur François, tout changea de
» face. Il chargea le comte de Richecourt de gouverner le
» grand-duché en son nom, et Richecourt, despote éclairé,
» si l'on veut, mais absolu, mais arbitraire, vivement soutenu
» par le sénateur toscan Rucellai, commença cette guerre entre
» le pouvoir temporel de l'État et l'autorité spirituelle de
» l'Église, qui ne se termina que lorsque la révolution fran-
» çaise eut rapproché le trône et l'autel en les culbutant l'un
» sur l'autre.

» De ce que, socialement parlant, Rome n'était plus rien, le
» pouvoir civil chez chaque peuple avait conclu qu'il allait
» être tout. Il fut rudement puni de son erreur. »

Nous avons dit que la « Vie de Scipion de Ricci » apportait, en 1825, des matériaux à la polémique alors si ardente entre les soutiens et les adversaires des jésuites ; et généralement ces matériaux étaient destinés au service des adversaires de l'ordre. Il est curieux de voir quelle modification s'était opérée, plus tard, dans les idées de De Potter à ce sujet. Dans la préface de l'édition de 1857 déjà citée, il avertit, en ces termes, de cette modification : « Lorsqu'il arrive que nous croyons devoir
» apprécier les événements que communément nous ne
» faisons qu'exposer (dans ce livre), les jugements que
» nous en portons aujourd'hui diffèrent essentiellement,
» nous devons en prévenir, de ceux que nous émettions
» il y a trente ans. »

Digitized by Google

Voici maintenant un échantillon des dernières opinions de De Potter. Nous notons ici que ce que nous avons dit en commençant de la fermeté de ses principes, se rapportait exclusivement à ses principes politiques. « La sup-
» pression des jésuites et la punition de leur général
» sont du nombre des actes qu'on nomme *politiques* pour
» ne pas convenir qu'ils sont immoraux. » (Ricci, édition de 1857, page 27.)

La « Vie de Scipion de Ricci » fut, à très-peu d'intervalle, suivie de la publication des « Lettres de saint Pie V sur les affaires religieuses de son temps en France, » qui parurent d'abord à Paris en 1826, puis, en 1827, à Bruxelles, avec l'adjonction d'un « catéchisme catholique
» romain, comprenant la législation pénale ecclésiastique
» en matière d'hérésie. »

Nous ne parlerons que pour mémoire de quelques bluettes poétiques jetées au public aux mêmes époques :

« Pétition de saint Napoléon pour rentrer au Paradis
» après la mort de l'empereur Napoléon, son protecteur
» et son patron sur la terre;

» Épître au diable, 1824;

» Saint Napoléon au Paradis et en exil. Paris, 1825,
» et Bruxelles, 1827;

» Épître à Saint-Pierre, 1826.

Ces fruits de la muse badine de De Potter ont été publiés sans le nom de l'auteur. Ce sont généralement des œuvres d'un goût équivoque et d'un mérite littéraire fort contestable.

Les « Lettres de saint Pie V » sont une traduction française faite par De Potter de lettres originales du pontife, recueillies à Rome, avec un grand nombre d'autres, par François Goubau, d'Anvers, secrétaire du marquis de Castel Rodrigo, ambassadeur du roi d'Espagne, Philippe IV, près le Saint-Siége. Goubau les publia à Anvers chez les Plantins, en 1640, en un gros volume in-4°. De Potter dit, dans une note, qu'elles demeurèrent généralement ignorées en France, et qu'elles y étaient encore

Digitized by Google

inconnues avant la traduction qu'il en publia. Il allègue en preuve que Lacretelle qui, dans son « Histoire des guerres de la religion, » aurait pu si utilement s'en servir pour le but qu'il s'était proposé, ne les a pas seulement citées.

Elles sont précédées d'une « introduction historique, » un des plus violents pamphlets que l'on puisse concevoir contre les principaux personnages catholiques qui ont pris part en France, en Italie, en Espagne et dans les Pays-Bas, aux longues querelles de la réforme religieuse, depuis François I[er] et Charles-Quint jusque vers le milieu du XVII[e] siècle. Nous l'appelons pamphlet, à cause de la passion qui y règne d'un bout à l'autre, ce qui lui ôte tout caractère d'impartialité historique.

Les Lettres de Pie V en elles-mêmes sont d'ailleurs bien connues maintenant pour ces sentiments que l'on appelle d'un côté : ardent prosélytisme en faveur de la religion, et de l'autre côté : détestable fanatisme contre la liberté, lorsque l'on prend encore fait et cause aujourd'hui dans les déplorables querelles d'il y a trois siècles. En 1827, De Potter se trouvait, avec beaucoup d'autres écrivains belges, dans un milieu où le gouvernement d'alors suivait la politique de raviver, jusqu'à un certain point, ces querelles. Ce gouvernement animait les partis dans ce sens. Les antécédents de De Potter le désignaient naturellement aux conseillers du roi Guillaume I[er] comme un excellent instrument à employer, à son insu même, à la guerre sourde commencée déjà par le calvinisme dynastique d'un prince de la maison d'Orange, contre le catholicisme belge. Nous étions dès lors en relations déjà assez intimes avec De Potter, et nous nous souvenons parfaitement de l'entourage que lui faisaient les Van Gobbelschroy, les Goubau et quelques autres agents intimes de la politique du roi Guillaume. C'est en 1827 que le crédit de De Potter procura à M. Tielemans la mission officielle d'aller étudier en Allemagne les principes du fébronianisme, dans la vue, assez peu dissimulée déjà, de les faire servir à des

Digitized by Google

applications dont la création du collége philosophique et d'autres mesures du même genre avaient déjà précisé le but.

C'est donc avec raison que nous rangeons la traduction des « Lettres de saint Pie V » comme nous avons rangé la « Vie de Scipion de Ricci » plutôt parmi des écrits polémiques que parmi des œuvres historiques proprement dites. Aujourd'hui les lettres de ce pape sont étudiées, de part et d'autre, à un autre point de vue. On explique les actes et les opinions de ce pontife comme on explique les actes et les opinions de ses adversaires, en y faisant entrer la considération des temps, des lieux, des positions. Le pape qui contribua pour une si large part à la défense de la chrétienté contre les Turcs, et qui vit couronner ses efforts en ce point par la grande victoire de Lépante, est encore appelé saint par l'Église catholique, qui le place, en outre, avec raison entre Grégoire VII et Sixte-Quint à cause des autres services innombrables qu'il a rendus à cette Église, tant pour la réformation des mœurs et de la discipline, que pour l'affermissement de son indépendance vis-à-vis des princes temporels. C'est ainsi que, dans un camp opposé, Élisabeth d'Angleterre jouit à bon droit de la qualification de grande, ce qui est là l'équivalent de la béatification catholique. Élisabeth a cependant aussi bien des choses à se faire pardonner par l'impartiale histoire.

Arrivé à la fin de 1827, sous les excitations que nous avons fait comprendre, au paroxysme de la passion anticatholique qu'avait peu à peu allumée et développée en lui ses études dirigées, *à priori*, quoi qu'il en ait pu dire, contre Rome, ses doctrines et sa politique, De Potter ne devait plus tarder à reconnaître qu'il était allé trop loin. Son instinct de patriote lui fit bientôt soupçonner qu'il avait trop servi le pouvoir pour l'escamotage adroit que celui-ci faisait de la liberté de tous, à la faveur des mêlées ardentes où il avait su pousser jusque-là les « catholiques » et les « libéraux » dans notre pays. L'incontes-

Digitized by Google

table loyauté de De Potter et surtout ses sentiments démocratiques dont il ne devait jamais échoir à personne d'avoir raison, le portèrent le premier à dénoncer la tricherie dont il avait été involontairement le complice. Nous demandons ici la permission de nous glorifier, en passant, d'avoir été un des premiers à entendre le cri d'alarme qu'il poussa pour la liberté menacée, et à suivre résolûment, depuis, le drapeau qu'il leva pour appeler les écrivains belges à la rescousse.

La carrière politique proprement dite de De Potter s'ouvre au commencement de 1828. Il est nécessaire de dire la position qu'il avait occupée jusque-là à Bruxelles, depuis qu'il était venu s'y établir. Sa qualité d'auteur l'avait naturellement mis en relation avec ceux qui s'occupaient alors des lettres et des arts dans notre capitale. Il n'avait pas tardé non plus à prendre part à la rédaction du journal le *Courrier des Pays-Bas,* le principal organe de ce qu'on appelait déjà alors « le parti libéral » en Belgique. Dès avant 1826 il faisait avec l'avocat Doncker, un des anciens rédacteurs de l'*Observateur belge,* Ph. Lesbroussart, et quelques écrivains français alors exilés ou établis en Belgique, parmi lesquels figurait le général Mellinet, partie d'un cercle, assez restreint, d'hommes de lettres dirigeant l'opinion libérale à cette époque.

Leurs relations avec les provinces n'étaient pas établies sur un pied fort régulier. Les avocats Delhougne et Van Meenen, à Louvain, anciens rédacteurs de l'*Observateur belge* avec Doncker; quelques avocats du barreau d'Anvers, d'origine française; Cornelissen, à Gand; De Serret, à Bruges, voilà ceux qu'on désignait généralement comme des chefs de l'école libérale en province, avec lesquels ceux de Bruxelles avaient le plus de rapports. M. Tielemans qui débutait à cette époque, était attaché, depuis peu de temps, à la rédaction du *Journal de Gand.* Il devint bientôt un des principaux champions du parti. C'est du milieu de 1826 que date son intimité avec De Potter, comme on peut le voir dans leur correspondance

Digitized by Google

publiée par le gouvernement, en 1830, à la suite du fameux procès où ils furent alors impliqués ensemble et dont nous reparlerons. C'est aussi vers la même époque que nous entrâmes en relation avec eux. Lesbroussart nous ayant introduit à la rédaction du *Courrier des Pays-Bas* en avril 1826, c'est là que nous rencontrâmes pour la première fois De Potter qui en était déjà un des collaborateurs les plus actifs.

L'état de l'opinion était alors encore assez vaguement dessiné. Depuis la dernière lutte que le gouvernement du roi Guillaume avait soutenue, en 1822, pour l'établissement du nouveau système financier du royaume, lutte dans laquelle il avait fini par triompher, l'opposition était pour ainsi dire en désarroi. Les catholiques continuaient bien une guerre sourde à ce qu'ils soupçonnaient toujours être un gouvernement de propagande protestante en Belgique; et les libéraux, principalement ceux d'éducation française, rechignaient encore aux principes *néerlandais*, pour employer le mot créé alors, afin de dissimuler le mot *hollandais*. Mais il n'y avait plus d'antagonisme absolu entre les provinces du midi et celles du nord. Les hommes d'État hollandais, satisfaits d'être parvenus à diviser, jusqu'à un certain point, l'opposition belge, s'étaient essayés dès lors à faire se ruer l'un sur l'autre les deux tronçons qu'ils avaient faits de cette opposition. Ils n'y avaient pas encore entièrement réussi au commencement de 1826, mais l'entreprise allait grand train. Seulement, comme ils se défiaient assez du fonds démocratique qui se trouvait dans le libéralisme d'alors, ils craignaient fort de le lâcher sans bride sur « le clérical. » Ils avaient préféré d'employer, d'abord, à cette besogne des « libéraux » de leur choix, recrutés, pour la plupart, à l'étranger, et qui, dans le *Journal de Bruxelles* et dans le recueil hebdomadaire *la Sentinelle,* faisaient, sans danger pour le gouvernement, la guerre aux catholiques et la faisaient quelquefois aussi aux libéraux indépendants.

Pour donner une idée de l'espèce de tohu-bohu que

Digitized by Google

formait l'opinion d'alors, voici une rapide analyse des sujets qui occupaient les divers journaux, vers le milieu de 1826.

Les libéraux indépendants organisaient des démonstrations publiques, concerts, souscriptions, etc., au profit des Grecs alors en insurrection. Les libéraux du gouvernement et, jusqu'à un certain point, les catholiques en étaient offusqués.

Les écrivains de la *Sentinelle* en étaient jusqu'à se quereller publiquement avec quelques rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas;* tandis que les écrivains du *Journal de Bruxelles* cherchaient à se rapprocher de ceux-ci.

Une note de M. Verstolk Van Soelen, ministre des affaires étrangères, adressée au gouvernement autrichien, à propos d'une question sur la navigation du Rhin pendante devant la diplomatie, faisait alors beaucoup de bruit, à cause de ce passage qu'on y lisait au sujet de la souveraineté de la maison d'Orange sur les Pays-Bas, à laquelle l'Autriche paraissait avoir donné exclusivement pour origine les traités de 1814 et 1815 :

« Quant à cette souveraineté, le roi la doit, après la Providence, au sang versé par ses ancêtres pour la patrie, à la gloire qu'elle a acquise et au bien dont elle a joui sous leurs auspices, aux rapports intimes établis dans le cours des siècles entre eux et la nation, aux anciens droits de sa maison et à la confiance ainsi qu'au choix spontané d'un peuple libre. »

Les libéraux de toute couleur applaudissaient à tout rompre à cette déclaration, surtout à cause de son trait final. Les catholiques faisaient remarquer que l'invocation de tous ces titres était l'invocation de services rendus exclusivement à la cause protestante au XVI[e] siècle; et quant « au choix spontané d'un peuple libre, » ils n'admettaient pas qu'on pût l'alléguer pour la Belgique, à cause de la célèbre abstention des notables à la proposition faite au pays de la constitution de 1815.

Digitized by Google

Le *Courrier des Pays-Bas* disait, à ce propos, dans un article du 26 juin 1826 :

« Le roi proclame hautement l'indépendance dans laquelle » il veut nous maintenir. Il rappelle les moyens que nous » avons de la faire respecter. Il déclare ouvertement sur quels » principes il fait reposer ses droits; et ce qui, chez nous, est » depuis longtemps un axiome politique : *Le choix de la nation* » *fait la première légitimité du prince*, il l'écrit dans une note » diplomatique adressée au cabinet où cette maxime est le » le plus en horreur. »

Mais M. Pirson, alors membre de la seconde chambre des états-généraux, tançait, dans une lettre, le *Courrier des Pays-Bas* de ses dispositions trop bienveillantes pour le gouvernement.

Pendant ce temps-là, De Potter publiait sa « Vie de » Scipion de Ricci, » son « Épitre à saint Pierre, etc., » sur lesquels tombaient les journaux catholiques : le *Courrier de la Meuse*, à Liége, et surtout le *Courrier de la Flandre*, à Gand.

D'un autre côté, le gouvernement annonçait divers projets de loi, entre autres un projet de code pénal, sur lesquels tombaient, à leur tour, les écrivains libéraux. Il commençait aussi à se manifester dans les deux Chambres des velléités d'antagonisme entre les membres belges : les Dotrange, les Reyphins se séparaient un peu des De Gerlache, des De Sécus, etc.

Au commencement de juillet, une petite émeute de théâtre, occasionnée par un règlement assez ridicule de l'autorité communale de Bruxelles, sur les débuts des artistes, et réprimée un peu trop brutalement par la police, à l'intervention même de soldats de la garnison, faillit compromettre entièrement les dispositions que les libéraux avaient laissé peu à peu dériver vers le gouvernement. Bien que l'affaire n'eût pas de suite, il en résulta cependant l'apparition dans la presse d'un écrivain,

Digitized by Google

M. Ad. Levae, qui s'était trouvé impliqué dans l'émeute dont il vient d'être question, et ayant été condamné, de ce chef, à quelques mois de *Petits-Carmes*, ne sortit de cette prison que pour s'enrôler à la rédaction du *Courrier des Pays*, d'où il passa, plus tard, à la rédaction du *Belge*, autre journal libéral, mais d'une école politique à tendances moins *philosophiques*. M. Édouard Ducpétiaux apparaît aussi dans la presse vers la même époque. Il s'y fit connaître d'abord par une polémique sur la question de la peine de mort, à propos du nouveau projet de code pénal. Il venait d'ailleurs de publier un livre entier sur la même question, ouvrage qui avait attiré sur l'auteur l'attention du public, à l'intérieur et à l'étranger. Une nouvelle phalange d'écrivains venait ainsi se former, peu à peu, à côté de ceux que nous avons cités d'abord comme les pivots de l'opinion libérale à Bruxelles.

La fin de 1826 et les premiers mois de 1827 n'avaient pas été trop défavorables en somme aux efforts que le gouvernement avaient faits jusque-là pour se rallier les libéraux. De Potter l'avait passablement servi dans ses vues plus ou moins anti-catholiques, par les publications successives de son « Ricci, » des « Lettres de saint Pie V, » et de ses divers petits opuscules. Nous-même nous venions de publier sous le titre de « Guillaume-Frédéric d'Orange-» Nassau avant son avénement au trône des Pays-Bas, » une biographie du roi Guillaume qui pouvait servir à lui rallier beaucoup de gens de bonne foi dans les divers partis. Le *Courrier des Pays-Bas* et le *Courrier de la Meuse* étaient tombés d'accord à en rendre un compte très-satisfaisant.

Il semble que le gouvernement, rassuré sur son avenir du côté des libéraux, se soit cru à cette époque en mesure de préparer le système politique qui devait donner au pouvoir tous les bénéfices de la division établie entre libéraux et catholiques. Du moins est-ce à partir du milieu de 1827 qu'il démasqua ses premières batteries

Digitized by Google

en ce sens. Il préparait, en même temps, dans un concordat qu'il faisait négocier à Rome, de quoi se rallier au besoin les catholiques qu'il supposait moins hostiles aux projets qu'il méditait contre les garanties de la liberté individuelle et de la liberté de la presse, les premières choses qu'il faut toujours attaquer, quand on songe à faire prévaloir dans un gouvernement les maximes de l'autorité sur les maximes de l'examen libre et de l'obéissance raisonnée.

Le projet de code pénal, publié vers le commencement de juillet 1827, quoiqu'on en eût déjà une connaissance vague depuis quelques mois, donna la première idée complète du système d'envahissement sur les libertés publiques, médité principalement par le ministre de la justice Van Maanen, si l'on en juge par le premier instrument de ce système qui venait de son ministère. Ce projet fut vivement attaqué dès d'abord par tous les écrivains libéraux. Nous trouvons coup sur coup dans les journaux de l'époque des articles de MM. Tielemans, Ducpétiaux, Levae, dirigés contre le malencontreux projet. M. Tielemans l'attaqua principalement pour les atteintes dont il menaçait la liberté de la presse. Nous fîmes ressortir aussi dans une série d'articles du *Courrier des Pays-Bas* les déplorables tendances de cette œuvre de réaction. Il n'est peut-être pas inutile de donner ici un échantillon des critiques dont elle était susceptible. Bien que De Potter, alors plus disposé, comme nous l'avons dit, à suivre exclusivement les idées qui l'absorbaient dans sa lutte contre le catholicisme, ne prît aucune part à cette polémique spéciale sur des matières juridiques, cette polémique ne devait pas moins servir plus tard à l'éclairer sur ce que le gouvernement méditait.

Voici donc l'extrait d'un article sur le projet du code pénal que l'on trouve dans le *Courrier des Pays-Bas*, numéro du 10 juillet 1827 :

« Au second livre, vous trouvez d'abord un titre intitulé de
» la *haute trahison*, dans lequel on n'a pas eu honte de placer

Digitized by Google

» ces articles déjà signalés plusieurs fois à l'animadversion
» publique, ces articles où l'on commine des châtiments rigou-
» reux contre ceux qui tenteraient seulement de ridiculiser le
» plus petit agent du pouvoir. De la haute trahison pour se
» moquer d'un garde champêtre ! Ce titre contient, à plusieurs
» endroits, des dispositions si bien méditées, qu'il serait
» impossible, avec elles, non-seulement de reprocher aux
» fonctionnaires publics des fautes dans leur administration,
» mais même de dire un seul mot de cette administration
» autrement que pour la louer. Nous nous chargeons de démon-
» trer en temps et lieu que plusieurs articles de ce titre de la
» haute trahison ont été rédigés au mois de juin (c'est juillet
» qu'il fallait) de l'année dernière, immédiatement après le
» tumulte de la place de la Monnaie et les lettres de M. Levae.
» Il est bon que le public apprenne comment on envisage au
» ministère des événements d'une nature aussi peu alarmante ;
» de quelle peine on pourrait punir, sous le nouveau code, la
» simple pétulance de quelques jeunes gens, et l'imprudence
» d'un écrivain trop peu modéré dans ses expressions.

» Il règne dans divers titres la plus grande ignorance, ou,
» si l'on aime mieux, le plus profond mépris de toutes
» les théories nouvelles en législation criminelle. Nous ne
» dirons rien de la peine de mort écrite partout avec une
» complaisance qui étonne dans un royaume dont le chef,
» usant de son droit, remet presque toujours cette peine quand
» elle a été méritée aux termes de nos lois actuelles. Nous ne
» dirons rien de ces crimes nouveaux pour notre époque et
» que l'on veut faire passer des lois de Moïse dans un code du
» XIXe siècle, etc. »

On voit que l'attaque était vive. Elle démontrait évidemment que les dispositions des libéraux ne devaient pas rester longtemps sympathiques au gouvernement, s'il persistait dans la nouvelle voie qu'il paraissait vouloir prendre.

Très-peu de temps après, des symptômes assez clairs indiquèrent déjà que les libéraux et les catholiques pourraient bien n'être pas aussi désunis à perpétuité qu'on l'aurait désiré dans les régions du pouvoir ; un prêtre fla-

Digitized by Google

mand vint à être poursuivi en justice pour avoir publié quelques vers latins où se rencontrait celui-ci :

« Hereticum nescit Belga subire jugum. »
« Le Belge ne saurait supporter un joug hérétique. »

Le *Courrier des Pays-Bas* du 30 août 1827 prend le parti du prêtre, en termes très-prudents à la vérité et comme du bout des lèvres; mais si l'on se rapporte à l'acharnement que nos libéraux actuels montrent envers les catholiques, pour juger, par analogie, des querelles libérales et catholiques d'il y a trente-cinq ans, l'exemple que nous venons d'alléguer est propre à établir que ces querelles étaient déjà plus près de s'apaiser en août 1827, qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Ce qu'il était menacé de perdre chez les libéraux, le gouvernement avait, comme nous l'avons dit, préparé les moyens de le regagner chez les catholiques. Son système de bascule était déjà complétement organisé à cette époque.

Au commencement d'octobre parut le concordat qui venait d'être conclu entre le roi Guillaume et la cour de Rome. Il ne se composait, comme on sait, que de trois articles : le premier étendant aux provinces du nord (à la Hollande) le concordat napoléonien de 1801, observé en Belgique, qui faisait partie de la France lorsqu'il avait été conclu; le second portant que chaque diocèse aurait son chapitre et son séminaire; et le troisième, enfin, établissant un mode nouveau de nomination des évêques, qui consistait en ceci : le chapitre du diocèse présenterait au roi une liste de candidats à l'épiscopat; le roi aurait le droit d'en éliminer les noms qu'il voudrait, sauf à en laisser au moins au chapitre de quoi faire l'élection; le chapitre élirait l'évêque parmi les noms demeurés sur la liste, et le pape donnerait l'institution canonique.

A ces trois articles se rattachaient des commentaires publiés à part par chaque partie. Rome tirait de l'art. 2

Digitized by Google

la conséquence que le « Collége philosophique » allait disparaître. Le roi Guillaume ne l'admettait pas ainsi; et, d'un autre côté, il faisait affirmer que le pape avait consenti à ce que les chapitres fissent toujours connaître d'avance au roi les candidats qu'ils se proposeraient de porter sur leur liste, et renonçassent à y porter ceux auxquels le roi aurait fait objection. Au reste, le clergé catholique allait consentir, disait-on, à entonner les dimanches, au service divin, le *Domine salvum fac regem nostrum Guillielmum*. Tout cela nous paraît assez oiseux, aujourd'hui que la constitution belge de 1831 a donné son salutaire coup d'éponge aux relations d'apparat entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique. Mais tout cela avait encore une grande importance en 1827.

Comme de raison, De Potter, plus que personne, prit une part active à la polémique que souleva de toutes parts la publication du concordat. Dans ses idées d'alors, il s'agissait de sauver le pouvoir civil de la haute imprudence qu'il venait de commettre en acceptant le mode de nomination des évêques consacré par le nouveau traité. Il fallait ne rien abandonner de l'intervention du gouvernement dans l'éducation des clercs. Il est curieux de voir, dans les nombreux articles qu'il publia dans le *Courrier des Pays-Bas* du dernier semestre de 1827, l'ardeur qu'il met à soutenir cette double thèse. Le sarcasme qu'il avait appris à manier, depuis l'époque de 1816 où nous avons vu qu'il lui répugnait d'y recourir, atteint, tour à tour, pape, prélats, jésuites, saint Ignace et jusqu'à saint Fiacre qui avait le malheur d'être le patron du comte De Celles, négociateur du concordat pour le roi Guillaume.

Le gouvernement, semble-t-il, n'était pas fâché d'être aidé ainsi; car c'est à cette époque que se rapporte la mission officielle que M. De Potter fit obtenir à son ami M. Tielemans, d'aller étudier à Rome, à Berlin, et surtout à Vienne, aux frais du gouvernement des Pays-Bas, les divers systèmes que le protestantisme et le Joséphisme allemands suivaient dans leurs relations gouvernementales

Digitized by Google

avec l'Église catholique. On peut admettre aussi que c'est sous l'influence des articles de De Potter et du retentissement obtenu par ces articles dans tout le parti libéral, que l'on dut alors la singulière *circulaire confidentielle* du ministère de l'intérieur aux gouverneurs provinciaux, sur la manière dont le gouvernement entendait exécuter le concordat. Cette pièce, datée du 5 octobre 1827, qui eut un retentissement inouï lorsqu'elle parut dans les feuilles publiques [1], sans doute par l'indiscrétion calculée de quelque agent ministériel est encore curieuse à lire aujourd'hui, pour se faire une idée de la duplicité qu'on employait dans un régime dont le principal mérite avait d'ailleurs été jusque-là de tromper alternativement les deux grandes opinions du pays sur la réalité de ses aspirations.

Voici un long extrait de la *circulaire confidentielle* du 5 octobre 1827. Il suffira pour faire apprécier tout le document :

« La convention fixe dans son troisième article le mode de » nomination des évêques. Toutefois l'intervention royale dans » cette nomination ne se bornera pas à la part que cet article » détermine; il est convenu qu'un bref spécial du Saint-Père » aux chapitres leur enjoindra de demander d'abord à S. M. » quelle est la personne qu'elle désirerait voir passer au siége » vacant, afin que les chapitres puissent avoir les égards dus » pour les désirs du roi. De cette manière, l'influence du roi sur les » nominations des évêques a paru satisfaisante, et le roi a bien » voulu reconnaître cette concession du Saint-Père, par une » modification aux principes adoptés pour l'instruction des » jeunes gens qui se destinent au ministère des autels. S. M. » a daigné consentir à ce que la fréquentation du collége philosophique d'obligataire qu'elle était jusqu'à présent, avant » les études théologiques, deviendrait simplement facultative...

» Dans l'allocution du Saint-Père au consistoire secret du

[1] Elle se trouve dans le *Courrier des Pays-Bas*, numéro du 14 octobre 1827.

» 17 septembre que les journaux ont rapportée, et que vous
» aurez sans doute remarquée, le pape parle de la concession
» à l'égard du collége philosophique, mais il ajoute que l'en-
» seignement des jeunes élèves sera désormais indépendante
» entre les mains des évêques. Cette dernière assertion est
» moins exacte et a besoin d'explication. La bulle du 16 des
» calendes de septembre règle l'enseignement dans les sémi-
» naires et tend à le placer en effet entièrement et exclusive-
» ment dans les mains des évêques; mais cette bulle n'est
» admise par S. M. qu'avec les réserves que les lois de l'État
» exigent... Rien donc à cet égard n'est changé à l'ordre de
» choses existant... Je ne crois pas surabondant de vous infor-
» mer que (jusqu'à la nomination des nouveaux évêques) toutes
» les dispositions existantes relatives à l'enseignement dans
» les séminaires et au collége philosophique sont maintenus,
» et que vous aurez à tenir la main à leur exécution de la ma-
» nière que vous l'avez fait jusqu'à présent. »

Si nous devons reconnaître que presque tous les écrivains attachés alors à la presse libérale, avaient suivi De Potter dans le *tolle* qu'il avait prononcé contre le concordat, il faut ajouter que plusieurs furent dégoûtés de cette duplicité ministérielle. En publiant la *circulaire,* le *Courrier des Pays-Bas* reproche, sans hésitation, au ministère son manque de franchise et lui dit, en propres termes, qu'il ferait mieux « de jouer cartes sur table. »

Le moment approchait où la clarté allait se faire pour tous les yeux, sur le véritable système des conseillers du roi Guillaume. Mais il fallait encore, avant cela, que les catholiques eussent de nouveau leur tour d'ascension sur la bascule gouvernementale.

Les journaux catholiques, qui dès l'origine avaient accueilli favorablement le concordat, avaient été un peu désarçonnés à la révélation d'intentions que contenait la *circulaire confidentielle.* On voit dans les journaux libéraux de la fin du mois d'octobre 1827, que ceux-ci triomphent de la déconvenue du *Courrier de la Meuse* et du *Courrier de la Flandre.* Mais en même temps, les libé-

Digitized by Google

raux continuent à attaquer les mesures annoncées contre la liberté individuelle et la liberté de la presse dans le projet de code pénal. Sans doute que la réflexion étant de nouveau venue au ministère, il aura voulu revenir sur ses pas. Le bruit courait même alors que M. Van Bommel, futur évêque de Liége, s'entremettait activement entre le gouvernement et les catholiques pour opérer leur rapprochement. Quoi qu'il en fût, à la fin de novembre, le prince de Méan, archevêque de Malines, publiait un mandement des plus élogieux pour le nouveau concordat; et au commencement de décembre, on illuminait dans plusieurs églises de l'archidiocèse, entre autres à Louvain, en l'honneur de ce traité. Des assurances avaient dû être données aux chefs du parti catholique, dans un sens différent des intentions manifestées par la *circulaire confidentielle*.

Les libéraux, comme on va le voir, devaient pâtir du rapprochement ainsi opéré; toutefois le jeu allait finir par s'user.

Nous voici arrivés au commencement de 1828, et De Potter va préluder bientôt à prendre la conduite de l'opposition des deux partis au gouvernement du roi Guillaume, opposition qui ne finira plus qu'avec la chute de ce gouvernement. Avant d'aller plus loin, récapitulons un peu la situation de la presse, et, jusqu'à un certain point, celle des chambres législatives et du gouvernement, à l'entrée de 1828.

A Bruxelles, le *Courrier des Pays-Bas* était toujours le principal organe du parti libéral. Les rédacteurs les plus assidus étaient alors MM. Ducpétiaux, Jottrand et Lesbroussart. M. Claes, qui venait de terminer ses études de droit à l'Université de Louvain, s'adjoignit bientôt à eux. Il se faisait distinguer par la vivacité et l'esprit de sa polémique. De Potter avait momentanément cessé sa collaboration au journal. Il s'occupait beaucoup alors de la publication du livre de Ph. Buonarroti intitulé : « Conspiration pour l'égalité dite de Babœuf, » publication dont il s'était chargé, un peu pour obliger l'auteur, descendant du

Digitized by Google

célèbre Michel-Ange, avec lequel il entretenait des rapports d'amitié ; un peu par sa nouvelle disposition à aborder les problèmes politiques, dont l'étude allait succéder chez lui à celle des questions religieuses dont il s'était plus exclusivement mêlé jusque-là. Le livre de Ph. Buonarroti est, comme on sait, une justification des doctrines communistes les plus pures. On voit par la correspondance de De Potter avec M. Tielemans qu'il ne goûtait pas trop ces doctrines ; mais il jugeait avec raison que la conspiration de Babœuf et le procès auquel elle avait donné lieu, sous le Directoire en l'an IV, méritaient d'être conservés à l'histoire. Tous les documents se rattachant à cet épisode de la grande révolution française, avaient été sauvés et conservés par Ph. Buonarroti, un des conspirateurs. Il venait les publier à Bruxelles en 1828 avec l'aide de De Potter, qui lui prêtait par complaisance son expérience d'auteur pour la mise en ordre des matériaux, la révision des manuscrits et la correction des épreuves. Le livre de Ph. Buonarroti parut à Bruxelles chez Feuillet-Dumus, à *la librairie romantique,* rue de la Madeleine, en deux volumes in-8°.

Le *Belge ami du roi et de la patrie* suivait une ligne moins tranchée que le *Courrier des Pays-Bas.* Le baron de Stassart, alors membre de la seconde chambre des États-Généraux, avait de l'influence sur cette feuille. Il en résultait qu'elle était plus modérée dans ses allures ; elle observait d'ailleurs une complète neutralité dans les querelles libérales et catholiques.

La *Gazette des Pays-Bas,* transformation, à partir de 1827, du *Journal de Bruxelles* que nous avons déjà cité, servait d'organe semi-officiel au gouvernement. Il avait pour mission de se tenir en bons termes avec le parti libéral, et de l'aider, au besoin, dans ses campagnes contre le parti catholique. De là venait qu'au commencement de 1828 encore, MM. Baron et Vande Weyer, attachés à la rédaction de la *Gazette,* étaient en parfaite relation d'amitié avec tous les rédacteurs du *Courrier des*

Digitized by Google

Pays-Bas. Ils optèrent plus tard, surtout M. Vande Weyer, pour la cause adoptée par ce dernier journal dans la lutte contre le gouvernement.

Il n'y avait pas alors à Bruxelles d'organe de l'opinion catholique proprement dite. Cette opinion avait pour représentant principal dans la presse, le *Courrier de la Meuse*, fondé en 1820 à Liége, et que rédigeait un des publicistes les plus éminents que la Belgique ait eus jusqu'ici : M. Kersten, ancien professeur au collége d'humanités de Maestricht, qui rédige encore aujourd'hui la revue semestrielle intitulée *Journal historique et littéraire* de Liége, recueil qui a toujours mérité la confiance des lecteurs impartiaux.

Le *Catholique des Pays-Bas* qui, à partir de 1827, avait remplacé, à Gand, le *Courrier de la Flandre*, servait d'auxiliaire au *Courrier de la Meuse*. Moins prudent et moins circonspect que son chef de file, le *Catholique*, quoique rallié plus tard, ainsi que M. Kersten, à l'union des catholiques et des libéraux, tomba, en 1830, par MM. Ad. Bartels et de Nève, dans le procès de MM. De Potter et Tielemans, où le *Courrier de la Meuse* ne fut nullement impliqué. En 1828, le *Catholique* faisait la guerre la plus acharnée au *Courrier* et à la *Gazette des Pays-Bas*.

Une feuille libérale, fondée à Liége en 1824, sous le titre de : *Mathieu Laensberg*, par MM. Joseph Lebeau, Paul Devaux, les deux frères Firmin et Charles Rogier, Félix Vanhulst et Henri Lignac, noms qui, pour la plupart, ont beaucoup augmenté leur célébrité depuis, avait pris, au commencement de 1828, une allure parfaitement résolue dans le même sens que le *Courrier des Pays-Bas*. C'est du personnel de la rédaction de ces deux feuilles qu'est sorti, comme on peut en juger encore aujourd'hui, une bonne partie de l'équipage officiel du gouvernement belge à compter de la révolution de 1830. Il y avait d'ailleurs déjà, en 1828, des liaisons personnelles entre quelques rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas* et quelques rédac-

Digitized by Google

teurs du *Mathieu Laensberg;* elles dataient de l'époque antérieure de leurs études communes à l'université de Liége.

Il ne faut pas omettre de mentionner ici que, vers le commencement de 1828, les principaux représentants de l'opinion libérale parmi les écrivains de la presse périodique à Bruxelles, avaient institué une espèce de cercle intime, où ils se réunissaient hebdomadairement, et qui servait à donner de l'ensemble à leur action sur l'opinion. Des artistes et des savants y assistaient quelquefois. Ce cercle était bien connu alors, sous le nom de *Société des Douze.* De Potter en était un des membres les plus assidus, et il y exerçait beaucoup d'influence. Ce cercle se dispersa, lorsque l'alliance des libéraux et des catholiques contre le gouvernement du roi Guillaume se fut un peu consolidée, et que l'on commença à prévoir la lutte. De Potter resta ensuite plus particulièrement en rapport avec ceux qui lui montrèrent le chemin des *Petits-Carmes,* et qu'il y vint rejoindre bientôt.

Les chambres législatives avaient pris, vers la fin de 1827, une physionomie qu'on ne leur avait plus connue depuis 1822. Dans l'intervalle, entre ces deux époques, elles avaient assez docilement obéi à l'impulsion que leur donnait le gouvernement. Ce fut à l'occasion de la discussion du budget de 1828, pendant le mois de décembre de la session de 1827, qui se tenait à La Haye, qu'une espèce du premier réveil de la législature s'était annoncé.

Le budget pour 1828 contenait une allocation nouvelle de 400,000 florins pour la mise à exécution du concordat. Ce fut le sujet d'une assez grande division entre des députés libéraux et des députés catholiques des provinces belges. Ces derniers paraissaient sous l'influence des négociations dont nous avons dit que le parti catholique avait cru devoir profiter, et qui avaient vraisemblablement suivi et corrigé l'effet de la fameuse *circulaire confidentielle.* MM. De Gerlache et de Stassart, parmi eux, avaient

Digitized by Google

paru prendre fait et cause pour le budget, principalement pour cette amorce de 400,000 florins. Il semble aussi que de ce côté-là étaient parties quelques doléances contre la trop grande diffusion des moyens d'éducation et contre les excès de la liberté de la presse. Les universités et les journaux avaient été l'occasion de regrets exprimés au sujet des doctrines qu'on y répandait et des fruits que ces doctrines produisaient déjà. Un discours de M. Le Hon, député libéral de Tournai, avait vivement relevé ces insinuations. De part et d'autre, les principaux membres des deux opinions étaient venus en auxiliaires aux premiers engagés dans cette sorte de mêlée. Tout cela s'était passé dans les séances du 18 au 21 décembre de la seconde chambre des états-généraux. Une correspondance de MM. De Gerlache et Le Hon avec les journaux de la fin de décembre 1827 et du commencement de janvier 1828, ainsi qu'un grand nombre d'articles échangés, à cette occasion, entre les organes de la presse catholique et ceux de la presse libérale, prouvent l'émoi que cet épisode parlementaire avait occasionné dans tout le pays.

Le gouvernement, lui, paraissait plus réjoui qu'ému de ces querelles. Il ne pouvait pas lui déplaire d'avoir gagné, peut-être, à la faveur du concordat et des dernières dispositions bienveillantes qu'il avait montrées pour sa mise à exécution, des appuis inattendus parmi quelques députés belges, pour ses projets à l'égard de la presse et de quelques idées de réglementation nouvelle de l'enseignement public, qu'il tenait, depuis quelque temps, en réserve. Mais le gouvernement n'avait pas l'intelligence du danger qu'il y a de triompher trop tôt des avantages obtenus par des coups de bascule, dans la politique fondée sur ce système. L'idée qu'il s'était réconcilié les catholiques le poussa, comme nous l'avons déjà annoncé, à des bourrades immodérées contre les libéraux. Que si en même temps, il méditait déjà le revirement qu'il voulut opérer plus tard, lorsqu'il en vint à faire entrer au conseil

Digitized by Google

d'État MM. Dotrange et Reyphins, deux anciens coryphées de la députation libérale à la seconde chambre des états-généraux, sa tactique ne devait plus lui réussir en ce point.

Il faut dire à la décharge du roi Guillaume et de ses affidés que la marche des événements, dans toute l'Europe d'alors, ne permettait guère d'espérer beaucoup de succès de la pure habileté d'une politique de cour. On était, en France, à la veille de la chute du ministère Villèle. O'Connell tenait en échec toute l'aristocratie anglaise, et allait lui arracher bientôt le bill d'émancipation des catholiques. Si l'on veut juger de la situation générale des esprits au commencement de 1828, et particulièrement de l'état de l'opinion en Belgique, qu'on lise les extraits suivants d'un article publié dans le numéro du 1er janvier 1828 du *Courrier des Pays-Bas*, sous le titre de : *Étrennes politiques*. Aussi bien n'est-il pas oiseux de rappeler, par cette citation, de quelles idées les journalistes d'alors occupaient le public et dans quel style ils savaient traiter ces idées :

« Nous voici parvenus à la vingt-huitième année de cette ère » la plus étonnante qui ait jamais existé. Quel siècle ! Désor- » mais il suffit à la liberté d'une feuille de papier pour se » promener d'un bout à l'autre de l'univers...

» Des rois voyagent dans les diligences et font des articles » dans les journaux ; d'autres se font rois-bourgeois et se » promènent librement sans gardes et sans licteurs...

» Le pouvoir clairvoyant transige avec les peuples et abdique » en leur faveur son sceptre d'airain. Le despotisme stupide » s'accroche seulement à la matière, et la matière lui donne » des Taganrog et des Manrésa...

» La fable et l'antiquité ont disparu devant l'histoire mer- » veilleuse de notre époque ; et le siècle le plus incrédule aux » fables et aux chimères sera, pour nos descendants, un temps » tout fabuleux. A la voix impérative du génie, le vieux monde » s'écroule, le genre humain se refait, et la véritable création » ne date que d'hier. Lois, gouvernements, éloquence,

Digitized by Google

» tactique, industrie, besoins, idées, tout est changé, tout est » nouveau; trente ans de prodiges en ont effacé six mille » d'enfance politique; et le temps n'aura pas d'espace pour » dire tout ce qu'a fait ce petit règne de l'esprit.

» Quel était l'état politique du globe au commencement de » ce siècle? Les deux mondes ne comptaient alors que deux » gouvernements libres et consolidés; et maintenant l'Amé- » rique en compte déjà onze, et l'Europe dix-huit!...

» Partout, la liberté assiége le despotisme. La Suède et la » Norwége, la Pologne et Cracovie sont aux portes de la Russie. » L'Autriche et la Turquie sont entourées de la Hongrie, la » Bavière, le Wurtemberg, les îles Ioniques et celles de l'ar- » chipel grec. Les Pays-Bas, Bade, le Wurtemberg, la Bavière, » la Pologne et la Suède enveloppent la Prusse. L'Espagne est » bloquée par l'Angleterre, et pressée dans ses flancs par le » Portugal et la France; et les républiques du nouveau monde » sont en réserve contre les monarchies de l'ancien...

» D'innombrables sociétés secrètes poursuivent partout le » fanatisme et la superstition. L'Italie a ses carbonari, l'Alle- » magne ses Burschenschaffts, la Russie ses Slaves libres, la » Prusse ses vengeurs patriotes, et l'Espagne ses communéros » et ses maçons. Même dans les États constitutionnels, une » tendance prononcée vers la plus grande liberté possible, » imprime à l'opposition son élan toujours progressif; l'Angle- » terre a ses radicaux, la France son côté gauche, et l'Amé- » rique ses fédéralistes...

» La liberté et les lumières forgent leurs armes dans le sein » même du fanatisme et de l'arbitraire. Les extravagances de » Rome ont produit la réformation; les empiétements du pou- » voir civil, les gouvernements modérés, et les prétentions » exagérées des dynasties, le rétablissement des républiques...

» Une étincelle suffit souvent pour allumer un grand foyer, » et vingt-quatre heures de réflexion pour extirper cinquante » ans de préjugés. Les événements politiques procèdent de » l'esprit; ils sont dans l'ordre moral ce que sont les feux » souterrains dans l'ordre physique : ils servent à développer » les richesses de la création et la puissance de l'homme...

» Mais qui préside à ces grandes révolutions intellectuelles, » qui, d'événement en événement, et d'idées en idées, chan-

Digitized by Google

» gent et perfectionnent toutes les institutions, les gouver-
» nements, les religions? Serait-ce le hasard? Non sans doute ;
» car le hasard est un mot impie qui n'a été inventé que par
» ceux qui n'aperçoivent pas les rapports des choses. En
» mettant son doigt sur le front de l'homme, la Providence lui
» a communiqué une partie de sa puissance, et fait de l'enten-
» dement humain le grand levier de ses immenses desseins. »

C'est dans le milieu que nous venons de décrire et dans les dispositions de l'opinion publique que la citation ci-dessus fait assez présumer, que s'ouvrait pour la Belgique l'année 1828.

Le parti libéral commençait à pénétrer la politique du roi Guillaume et à hésiter, plus que jamais, dans les dispositions qu'il avait montrées à appuyer son gouvernement. Il ne faut pas se dissimuler, d'ailleurs, que le réveil général de l'esprit public en Europe excitait les instincts démocratiques de nos libéraux d'alors et les portait à des visées plus hautes que l'échec à faire aux catholiques, dans toutes les questions qui pouvaient se présenter.

De Potter n'était pas tellement absorbé dans les soins qu'il consacrait à l'édition du livre de Ph. Buonarroti, et dans les peines qu'il se donnait auprès du ministre de l'intérieur Van Gobbelschroy, pour l'avancement de M. Tielemans, alors à Vienne pour la mission dont nous avons déjà parlé, qu'il ne suivît attentivement la marche des affaires. Les lettres qu'il adressait à son ami, à cette époque, et qui font partie de la correspondance et des autres documents publiés par ordre du gouvernement, après leur procès en 1830, témoignent déjà des défiances que le futur tribun nourrissait à l'endroit du ministère qui l'accueillait cependant encore avec tant de complaisance. Dans ces lettres commence à germer aussi l'idée qu'il n'était pas indispensable aux libéraux de continuer la guerre contre les catholiques. Le 12 mai 1828, De Potter écrivait ceci à M. Tielemans : « Ne jamais rien

Digitized by Google

» accorder aux catholiques, et cela, cependant, sans leur
» rien refuser, mais tout simplement en ne prenant pas
» garde à eux, serait, selon moi, la vraie marche d'un
» gouvernement tolérant. »

De son côté, le *Courrier des Pays-Bas,* sur lequel il exerçait toujours la même influence, publiait, dès le 26 avril, un article intitulé : « Politique intérieure, » où les hésitations du parti libéral sont ainsi clairement révélées :

« Il est des gens à la vue pénétrante qui vous disent, sans
» la moindre hésitation, que notre gouvernement a toujours
» suivi, depuis la fondation du royaume, la même politique
» dans le traitement de nos affaires intérieures. C'est, pré-
» tendent quelques-uns, la politique de l'asservissement com-
» plet de toute la nation à la volonté d'un seul...

» D'autres, au contraire, affirment avec enthousiasme :
» toutes les libertés possibles dans l'état actuel des sociétés
» modernes, voilà ce que le gouvernement n'a cessé de vouloir
» fonder et affermir chez nous, depuis la fin de la domination
» française...

» Ces clairvoyants de deux espèces regardent en pitié
» ceux qui vont récapitulant consciencieusement tout ce qui
» s'est fait dans notre pays depuis 1815; rapprochent les actes
» pour les comparer; étudient les positions dans lesquelles se
» trouvait le pouvoir quand ils les arrêtait; demandent aux
» hommes d'État qui leur passent sous les yeux quels sont
» leurs principes, leurs besoins, leurs passions; puis embar-
» rassés, incertains des résultats de leurs recherches, hésitent
» à se prononcer, ajournent leur décision, ou concluent, tout
» au plus, que le gouvernement n'a eu jusqu'ici, à proprement
» parler, ni volonté arrêtée, ni politique certaine; mais qu'il
» s'est toujours ménagé, à tout événement, une voie vers le
» *monarchisme* (dans le sens le plus rapproché de l'étymologie
» grecque de ce mot), une voie vers le régime de la liberté
» constitutionnelle... Nous sommes du nombre des indécis, et
» le fil nous a toujours échappé, quand nous nous sommes mis
» en quête du système général de notre politique dans les treize

Digitized by Google

» premières années de notre nouvelle ère... Et, par exemple, » pour ne pas remonter bien haut, nous serions fort gênés de » devoir dire quel principe est leur guide depuis un an d'ici. »

Il y avait, depuis le commencement de l'année, des raisons plus déterminantes que jamais pour que les libéraux se tinssent en observation. Le gouvernement avait commencé, en février, la série de ces procès de presse qui ne devait plus être interrompue jusqu'à la révolution. M. Ducpétiaux avait eu l'honneur de la première attaque. M. Asser, référendaire au ministère de la justice et secrétaire de la commission chargée de la rédaction du projet de code pénal, s'était trouvé offensé d'une critique dirigée par M. Ducpétiaux contre une brochure que ce fonctionnaire avait publiée en apologie du projet de ce code. M. Ducpétiaux était appelé en justice, en même temps que l'éditeur de sa critique M. Tarlier, et que l'imprimeur M. Weissenbruch. Toutes les questions relatives à la liberté de la presse, qui ont retenti dans nos tribunaux pendant plus de deux ans, et qui ont été tranchées seulement par le décret du Congrès national du 21 juillet 1831, allaient surgir dans ce premier procès.

Les catholiques non plus ne furent pas longtemps à avoir à se plaindre des dispositions du pouvoir. L'abbé De Smet eut à répondre à son tour en justice d'opinions qu'il avait exprimées dans un sermon; et bien qu'à la différence de M. Ducpétiaux, M. De Smet eût été acquitté des poursuites, les intentions du gouvernement, à l'égard de la liberté de la presse et de la parole, dans quelque parti que ce fût, étaient devenues manifestes pour tout le monde.

A en juger par ce qui s'ensuivit, il est raisonnable de conjecturer que dès les premiers jours de 1828, les divers cabinets de l'Europe, y compris celui de notre roi Guillaume, avaient commencé à s'alarmer des tendances de l'opinion publique, et, soit qu'ils se fussent concertés à cet effet, soit qu'ils eussent agi d'instinct, chacun de son

Digitized by Google

côté, ils avaient résolu des mesures contre la libre expression de cette opinion publique. On doit se rappeler ici qu'on était au lendemain de la bataille de Navarin et de la chute du ministère Villèle à Paris. En Angleterre, O'Connell, nous l'avons déjà fait remarquer, commençait la fameuse *agitation* qui l'a immortalisé.

A l'appui de la conjecture, on pourrait citer l'espèce d'appréciation rétrospective des événements de 1828 à 1830, qui se trouve dans l'acte d'accusation du grand procès de MM. De Potter, Tielemans, Bartels, etc., daté du 22 mars 1830. Le procureur général y expose qu'après la chute du gouvernement impérial en France, les provinces belgiques virent se former dans leur sein différents partis qui survécurent à l'érection du royaume des Pays-Bas. Il rappelle que de ces partis, le plus audacieux, suivant lui, celui qui, dit-il, « se croyait fort du souvenir » de son triomphe en 1789, » avait été réprimé par la juste sévérité des tribunaux. C'était une allusion au procès des rédacteurs de l'*Observateur belge* et au procès dit *des sept avocats*, rigueurs qui avaient signalé les premières années du règne du roi Guillaume. Si le procureur général omet de faire allusion en même temps aux procès intentés alors aussi au parti catholique, et notamment au procès de M. de Broglie, évêque de Gand, qui, condamné au carcan par contumace, fut exécuté en effigie sur le grand marché de sa ville épiscopale, c'est qu'au commencement de 1830 le roi Guillaume espérait encore se ramener les catholiques.

Le procureur général continue par exposer que les vertus et « la haute sagesse » du prince auquel venaient d'être confiées les destinées du pays avaient ramené tous les partis « au silence et à la soumission. » Depuis plusieurs années, le royaume jouissait d'une tranquillité parfaite. Mais ce calme ne devait pas durer, « parce que le génie des factions veillait encore. » L'année 1828 avait été choisie pour jeter de nouveaux brandons de discorde. Le plan des agitateurs parut, cette fois, plus vaste et plus

Digitized by Google

décidé. Tout fut mis en œuvre pour désunir d'affection les deux grandes parties du royaume, et inspirer aux habitants des provinces méridionales de la haine et de l'aversion pour le gouvernement du roi. Le peuple en masse fut appelé à entrer « dans les ligues de ce qu'on nommait l'opposition, « les agitateurs se couvrirent du manteau de la religion » pour mieux remuer et entraîner ce qu'ils appelaient *les masses*.

Évidemment, cet exposé prouve qu'on avait attribué dès 1828 à un réveil de « l'esprit révolutionnaire » la nouvelle allure des partis que nous avons esquissée plus haut. On a su depuis que le roi Charles X en France avait, à la même époque, après la chute de son ministère Villèle, arrêté déjà dans son esprit les mesures que couronnèrent les célèbres ordonnances de juillet 1830. Si l'on rapproche de tout cela les mesures contemporaines des divers gouvernements de l'Allemagne, il est très-admissible que l'attitude du gouvernement de Guillaume Ier, à partir de 1828, venait d'un système arrêté de combattre « de nouveaux révolutionnaires » qu'on avait cru deviner, surtout dans le parti libéral. Mais, comme en ce sens, il était impossible de ne pas revenir, dans les Pays-Bas, comme en France, sur les concessions faites en 1815 à l'esprit de liberté, c'était à restreindre ces concessions que les gouvernements allaient viser dans les deux pays. Dès lors, l'agression partait des gouvernements; et cela justifie, autant que la chose est encore nécessaire, tous ceux qui prirent part chez nous à l'opposition partant de 1828, et De Potter tout le premier.

C'est de juin 1828 que date proprement l'ensemble du système conçu d'abord par l'opposition libérale pour combattre un gouvernement reconnu comme décidément réactionnaire. Tous ceux qui s'entendirent alors pour tenir tête aux mesures ministérielles n'avaient certes aucune intention de sortir des voies légales et constitutionnelles, qui suffisaient amplement d'ailleurs à leur objet : celui d'arrêter la réaction. Il n'est pas certain cependant qu'au

Digitized by Google

dehors, des partis étrangers qui ont toujours plus ou moins mis la main à nos affaires, quand l'occasion se montrait favorable à leurs desseins particuliers sur la Belgique, n'eussent déjà conçu sur nous des plans autres que ceux des chefs avoués de l'opposition belge de l'époque. De Potter, pour sa part, en manifestait quelquefois l'idée. Elle se reproduit dans le passage suivant d'une de ses lettres à M. Tielemans, datée du 10 juin 1848 :

« Cinquante personnes se sont avisées de célébrer par un » dîner d'apparat le cinquantième anniversaire de la mort de » Voltaire. Les Belges y étaient avec toute leur bonne foi. » Quelques Français s'y sont moqués des Belges, et cela avec » tant d'aplomb, que, parmi ceux-ci, tels se sont plaints de ce » que les étrangers leur avaient enlevé tout l'honneur de la » fête. Il est vraiment cruel d'être ainsi mystifié : néanmoins » je préfère de beaucoup cette humiliation à la gloire des mys- » tificateurs. »

Il n'aurait encore tenu qu'au roi Guillaume de tout sauver en arrêtant la réaction ; mais, sauf en Angleterre, on n'avait alors nul exemple de gouvernement dynastique qui eût reculé à propos. C'est à peine si l'apprentissage de cette politique prudente a été fait par quelques-uns, sur le continent, après des leçons nombreuses et réitérées, depuis quarante ans jusqu'à nos jours.

Au reste, pour être juste, il nous faut ajouter qu'aux appréhensions du roi Guillaume à l'endroit d'une résurrection de « l'esprit révolutionnaire, » avaient pu se joindre celles qui naissaient sans doute aussi chez lui de l'esprit exclusivement français, attribué généralement alors par les Hollandais aux écrivains belges de l'opposition. A ce sujet, nous nous rappelons parfaitement qu'à la réception de citoyens notables que le prince d'Orange, depuis Guillaume II, fit au palais de Bruxelles, le 2 septembre 1830, lors de son retour momentané dans cette capitale, après les débuts de l'insurrection de cette époque,

Digitized by Google

le prince commença par ces mots : « Il est bien entendu, » messieurs, qu'au fond de tout ceci, il ne s'agit pas de » réunion à la France. » Il avait peine à croire que tout n'eût pas été français dans le mouvement ; et il hésitait évidemment à ajouter foi aux protestations en sens contraire que toutes les personnes présentes ne cessaient de réitérer. L'erreur du prince d'Orange ne pouvait provenir que de l'opinion entretenue par le gouvernement de son père ; et nous ne pouvons nier que, jugeant sur quelques apparences, et prenant à tort comme sympathiques au pays, les efforts du parti français, agissant de l'extérieur plus que de l'intérieur, Guillaume I[er] ne fût, en quelque sorte, excusable de prendre l'opposition de 1828 pour plus française qu'elle ne l'était réellement.

Vers la fin de juin 1828, le *Courrier des Pays-Bas* avait pris l'allure d'une opposition énergique au gouvernement, sans tenir compte de la réserve qu'observaient encore les écrivains du *Mathieu Laensberg* de Liége, ni des embarras d'une polémique, de libéral à catholique, qu'il devait continuer de soutenir contre le *Catholique des Flandres*. Le *Courrier de la Meuse* commençait déjà, lui, à s'abstenir à l'endroit de la guerre aux libéraux. Ce fut alors que l'on songea à constituer le *Courrier des Pays-Bas* sur de plus larges bases, et que fut arrêtée la société d'écrivains politiques constituée authentiquement, quelque temps après, pour rédiger et publier ce journal, conjointement avec l'imprimeur Coché-Mommens, son propriétaire antérieur.

De Potter n'entra pas dans cette société, uniquement pour ne pas s'astreindre à la part fixe de collaboration qu'elle imposait à chaque sociétaire ; mais il promettait la la continuation de son concours libre à la rédaction.

La vigueur des accusations auxquelles le gouvernement s'exposait chaque jour davantage par les mesures arbitraires qu'il redoublait, comme à plaisir, en matière de gouvernement et même de pure administration, croissait dans la presse de toute couleur. Au procès de M. Ducpé-

Digitized by Google

tiaux avait succédé le procès de MM. Bellet et Jador, deux écrivains français rédacteurs d'une revue intitulée l'*Argus*, récemment fondée à Bruxelles. C'était encore le projet de code pénal et ses mesures exorbitantes contre la liberté de la presse et la liberté personnelle que ces écrivains s'étaient permis d'attaquer.

Nous arrivâmes personnellement en troisième ligne, au mois d'octobre 1828, par le procès qui nous fut fait, du chef d'outrages *par paroles écrites* au ministre de la justice lui-même, M. Van Maanen, qui se prétendait magistrat judiciaire dans les termes de l'art. 222 du code pénal, comme ayant succédé aux prérogatives de l'ancien garde des sceaux ministre de la justice sous l'empire.

Notre collaborateur au *Courrier des Pays-Bas*, Pierre Claes, nous suivit bientôt sur les bancs du tribunal correctionnel, et De Potter, à son tour, du chef de deux articles publiés, dans le même journal, en novembre suivant, numéros des 8 et 9 du mois.

Il importe de donner quelques extraits du premier de ces articles, parce qu'il a eu un long retentissement, et a servi véritablement de prodrome à l'union des catholiques et des libéraux proposée formellement quelque temps après dans une brochure du même auteur.

De Potter débute ainsi :

« De toutes les sottises que j'ai entendues sur les déplo-
» rables procès qui sont suscités au *Courrier des Pays-Bas*, la
» plus drôle, sans contredit, est celle qui est attribuée à un
» haut personnage; elle prouve la vérité du bon mot : « Il n'y
» a rien de petit chez les grands. »

» Le personnage donc, causant des affaires du jour, voulut
» convaincre ceux auxquels il parlait du danger que courait
» l'État depuis la régénération du *Courrier*, et cela..., devi-
» nez, je vous le donne en mille... cela, parce que le *Courrier*
» s'est fait *jésuite*.

» Maudits jésuites, ils nous ont bien fait du mal... »

L'auteur entre ensuite dans quelques réflexions au

Digitized by Google

sujet de leur chute récente en France, en même temps que le ministère Villèle. Il reprend ensuite :

« Pour nous défendre contre les jésuites on nous a, comme
» le cheval de la fable, sellés, bridés et montés ; et mainte-
» nant que nous n'avons plus rien à en craindre, nous restons
» la sangle sous le ventre, le licou sous le menton et nos sei-
» gneurs sur le dos.
» Il aurait presque mieux valu que les bons pères conti-
» nuassent à gouverner Paris, nous aurions su du moins pour-
» quoi on nous étrillait, fouettait, aiguillonnait.
» Et puis, c'était si commode de pouvoir répondre aux
» Français qui, après quinze jours de séjour à Bruxelles, nous
» disaient : Quoi ! pas de jury ? — Non ; mais aussi pas de jé-
» suites. — Quoi ! pas de liberté de la presse ? — Non ; mais
» aussi pas de jésuites. — Quoi ! pas de responsabilité minis-
» térielle ? Pas d'indépendance du pouvoir judiciaire, un sys-
» tème d'impositions accablant et antipopulaire, et une
» administration boiteuse ? — Il est vrai ; mais point de jé-
» suites. »

De Potter suppose ici que les Français lui répondent, entre autres :

« C'est donc toujours sous prétexte des jésuites qu'on vous
» refuse les garanties auxquelles vous avez droit, la liberté
» dont vous avez besoin... »

Il trouve que c'est, en effet, une grande duperie que les Belges se rendent à la crainte absurde qu'on leur fait des jésuites, et qu'il est encore plus absurde de s'abstenir de toute opposition à la tyrannie, à l'arbitraire, de peur d'être appelé *jésuite*. Il s'écrie plaisamment :

« De ce qu'on appelle un homme *jésuite* s'ensuit-il qu'il faut
» l'emprisonner, le torturer, le juger, le condamner ? Toutes
» ses actions deviennent-elles des crimes et ses paroles des
» absurdités ?... »

Digitized by Google

Il termine par ce trait qui fut dans le temps une véritable révélation :

« Il me vient une idée : opposons des mots à des mots. Jus-
» qu'ici, on a traqué les jésuites ; bafouons, honnissons, pour-
» suivons les *ministériels* ; que quiconque n'aura pas clairement
» démontré par ses actes qu'il n'est dévoué à aucun ministre,
» soit mis au ban de la nation, et que l'anathème de l'impopu-
» larité pèse sur lui avec toutes ses suites. »

La conclusion : « honnissons ! bafouons les ministériels ! » devint sur-le-champ le mot d'ordre de toute l'opposition.

Le procès fait à M. De Potter, pour ses articles de novembre 1828, aboutit naturellement à une condamnation, comme tous les autres. Au commencement de l'année 1829, MM. Ducpétiaux, Jottrand, Claes et De Potter se trouvaient réunis aux Petits-Carmes, avec l'imprimeur Coché-Mommens, qui, suivant la jurisprudence du temps, était le *complice* de ces écrivains, encore bien qu'il lui eût été difficile, tout honnête industriel et tout courageux patriote qu'il était, de rendre un compte grammatical satisfaisant des articles de journaux condamnés par la justice.

Il ne nous est pas défendu, malgré la nature sérieuse de ce que nous écrivons ici, de rapporter une petite anecdote qui se racontait au palais de justice, à propos des interrogatoires auxquels le juge d'instruction avait eu à procéder dans les préliminaires de ces diverses poursuites pour délits de presse. Ce magistrat n'était pas des plus lettrés. C'était, nous nous le rappelons encore, un de ces bons patriarches de fonctionnaires, qui avait dû servir autrefois quelque part dans la judicature, du temps des Autrichiens, ou qui avait été employé par le gouvernement de Guillaume à un titre quelconque, dans lequel l'intelligence et le savoir étaient restés de beaucoup sur l'arrière-plan. Or, De Potter signait d'ordinaire d'un Ω (l'oméga grec), les articles qu'il publiait dans le *Courrier*

Digitized by Google

des Pays-Bas. Le juge avait demandé au prévenu, après l'épuisement des questions du catalogue dressé, comme c'était l'usage alors, par M. le procureur du roi : « Dites-
» moi donc, M. De Potter, ce que c'est que ce petit
» fer-à-cheval que vous mettez toujours au bas de ce que
» vous écrivez? »

Le même brave juge d'instruction nous avait un jour dit, à la fin d'un interrogatoire qu'il nous faisait subir sur un article poursuivi à notre charge, dans les derniers jours avant la révolution de 1830, à l'époque où tous les écrivains de l'opposition, presque sans exception, étaient englobés dans des poursuites générales contre les journaux : « C'est égal, il faut, vous autres, que vous ayez
» bien *profité de vos écoles* (flandricisme qui revient à
» dire avoir bien utilisé son éducation) pour pouvoir
» écrire tant de choses sur toutes ces affaires-là. De notre
» temps on ne nous faisait pas si savants. »

C'est d'ailleurs une justice générale à rendre aux agents du gouvernement de cette époque, qu'ils ne mettaient aucune rigueur inutile dans l'accomplissement de leurs fonctions. Notre détention aux *Petits-Carmes* avait tous les agréments que la situation pouvait comporter; et nous nous sommes bien souvent rappelé, De Potter et nous, quelques souvenirs agréables de notre commun emprisonnement. Il est vrai que le second procès, qui, pour lui, fut enté sur le premier, pendant la durée même de sa première peine, eut, plus tard, des rigueurs que, pour notre part, nous n'avions pas connues.

Peut-être, dans les commencements, la résolution d'aller jusqu'au bout, dans cette lutte contre la presse, n'avait-elle pas été formellement prise encore. Il est certain qu'avant d'essayer des procès à outrance, le gouvernement avait songé à opposer aux journaux de l'opposition la discussion, plutôt que la continuation des poursuites judiciaires. Le ministère organisa successivement des feuilles pour se défendre, dans les principales villes des provinces méridionales. Libri-Bagnano reçut du fonds

Digitized by Google

pour l'encouragement de l'industrie, connu alors sous le nom de million-Merlin [1], à cause des prodiges qu'il était censé opérer, une somme considérable, sous prétexte d'établir une librairie à Bruxelles, mais, dans la réalité, pour y fonder le journal le *National*.

Le *Journal de Gand* devint, sous la direction de Charles Durand, une feuille ministérielle dans la capitale des Flandres. A Liége, les avocats Teste, père et fils, acceptèrent la rédaction d'un journal, le *Courrier universel*, fondé tout exprès pour tenir tête au *Mathieu Laensberg*. Une quantité de rédacteurs auxiliaires, tels que le docteur Comet, Ernest Münch, l'Israélite Levenbach, et autres dont les noms ne leur ont pas survécu étaient, en outre, attachés aux nouveaux journaux ministériels. Le choix de ces écrivains n'avait pas été très-heureux, il faut le dire. Ils étaient tous étrangers à la Belgique : Français ou Allemands. Quelques-uns avaient des antécédents très-fâcheux; d'autres eurent une fin peu honorable.

On pourrait encore renforcer par ce fait-ci la conjecture que le gouvernement avait hésité quelque temps avant d'en venir aux dernières rigueurs : le *Courrier des Pays-Bas* du 21 novembre 1828, rapporte que dans un conseil des ministres tenu, dit-il, « pour délibérer sur » les moyens de réprimer *la licence de la presse,* » le ministre des affaires étrangères, M. Verstolk, avait désapprouvé la rigueur déployée, depuis peu, contre les écrivains publics. Son avis avait été que le gouvernement devait revenir sur ses pas. Le ministre de la justice, au contraire, avait insisté sur la nécessité de continuer le même système. M. Van Gobbelschroy, le ministre de l'intérieur, avait adopté un avis moyen : il lui aurait paru plus convenable de ne pas recourir à des moyens extrêmes; mais quand une fois le gouvernement avait fait

[1] C'est Claes qui l'avait ainsi baptisé dans un de ses articles du *Courrier des Pays-Bas*.

Digitized by Google

un pas, il ne devait pas montrer de la faiblesse et rétrograder.

Nous l'avons déjà dit, à cette époque le gouvernement anglais, seul de tous les gouvernements dynastiques, avait quelquefois donné l'exemple de reculer de bonne grâce devant l'opposition. Les autres, quand ils l'avaient fait, en France par exemple, avaient toujours persisté à revenir opiniâtrément à leurs premières voies. La nouvelle famille royale d'Orange ne devait pas être plus sage alors que l'ancienne famille royale de Bourbon. Depuis, la première s'est amendée après une rude leçon; et le fils de Guillaume I[er] a, du moins, mis cette leçon à profit dans ce qui lui est resté du beau royaume des Pays-Bas. On sait ce que la seconde est devenue en France. Ailleurs, il lui reste des chances diverses. Comment les utilisera-t-elle définitivement en Espagne et en Italie?

De Potter, on l'a bien vu depuis, n'était pas de caractère à céder à la persécution. Il est étonnant que M. Van Gobbelschroy, qui le connaissait intimement, n'ait pas été le premier à y réfléchir. Si l'on en juge par une lettre de De Potter à M. Van Bommel, alors déjà nommé évêque de Liége, en vertu du nouveau concordat, ce prélat avait mieux compris qu'il ne fallait pas pousser les choses à l'extrême.

Cette lettre, datée du 10 octobre 1829, et comprise dans la correspondance qu'a fait publier le gouvernement après le grand procès de 1830, prouve que, même à une époque où les choses étaient bien plus compromises qu'à la fin de 1828, M. Van Bommel s'entremettait encore pour un rapprochement entre le gouvernement et le chef, désormais incontesté et reconnu, de toute l'opposition. Que ce rapprochement n'était pas impossible, si l'on n'avait pas persisté dans le système de compression à tout prix du sentiment national, c'est ce qui résulte de la fin de la lettre de De Potter à M. Van Bommel.

« Nous savons, monseigneur, écrit De Potter, qu'honoré de
» la confiance du roi, vous ne négligerez aucun des moyens en

Digitized by Google

» votre pouvoir pour empêcher que des méchants calomnient
» plus longtemps auprès de lui, les vrais amis de la liberté, de la
» patrie et de ses institutions, qui sont, par cela même, les
» vrais amis de l'auguste chef de l'État. »

Après la levée de boucliers au cri de : « honnissons, bafouons les ministériels! » De Potter continua résolûment la guerre, et substitua bientôt la publication de ses idées en pamphlets (à prendre le mot dans le sens anglais) à leur publication en articles de journaux : l'importance que ces idées acquéraient désormais, dans tous les partis, rendait nécessaire ce changement de mode de communication avec le public. Il faut ajouter que la rédaction du *Courrier des Pays-Bas* regimbait assez, d'abord, à patronner le plan d'une union des catholiques avec les libéraux, au profit d'une opposition commune à la réaction gouvernementale. Nous fûmes dans les premiers temps les seuls, avec M. Ducpétiaux, à admettre complétement le système. En attendant, l'opinion se montait; le pétitionnement, que M. Ad. Bartels, un de ses principaux promoteurs dans le parti catholique, appelait « le pétitionnement à tour de bras, » avait déjà produit ses principaux effets. Les chambres législatives commençaient à suivre l'impulsion.

A la fin de janvier 1829, le ministre de l'intérieur Van Gobbelschroy avait été chargé par le roi de lui faire un rapport sur ce que l'on était déjà convenu alors d'appeler le redressement des griefs. « Les griefs » étaient les principaux points visés dans « le pétitionnement. » Chaque époque de grande agitation politique produit son vocabulaire spécial.

Le rapport du ministre, daté du 30 janvier, disait à propos de la liberté d'instruction, qu'on réclamait comme le redressement d'un « grief » :

« La liberté de l'instruction est aujourd'hui le point de ral-
» liement d'hommes qui ont sans doute des opinions bien
» divergentes sur une foule d'autres questions d'ordre social.
» Les uns, séduits par le pouvoir magique qui s'attache à c

» mot de liberté, la réclament pour l'instruction, parce qu'ils
» la considèrent comme un moyen d'amélioration et de déve-
» loppement.

» Quelques autres peut-être ne la désirent que comme un
» instrument qu'ils espèrent diriger à leur gré.

» Tous me paraissent ne connaître qu'imparfaitement le véri-
» table ordre de choses existant dans le royaume en matière
» d'instruction. Tous oublient les devoirs que la loi fondamen-
» tale impose au pouvoir royal. »

Le ministre s'efforçait de démontrer ensuite que la direction de l'enseignement, de tout enseignement, appartenait au roi, en vertu de la loi fondamentale même; que s'il avait quelquefois pris, en exerçant son droit incontestable, des mesures qui avaient mécontenté quelques pères de famille, en contrariant leurs vues relativement à l'instruction de leurs enfants, il fallait, pour bien juger ces mesures « se reporter à l'époque où elles avaient été
» prises; se rappeler l'influence qu'exerçait alors, chez
» une nation voisine, un parti dangereux dont les tenta-
» tives d'intrusion aux Pays-Bas étaient enfin devenues
» patentes, révélaient à la nation des projets jusqu'alors
» cachés dans l'ombre. »

Le ministre alléguait que les circonstances n'étaient pas assez changées encore pour que le roi, usant de sa prérogative, apportât des modifications au système suivi jusqu'alors; il concluait seulement « qu'il était désirable » de faire connaître à la nation comment le gouvernement justifiait ce système; à quelle fin il demandait au roi la permission de publier son rapport, comme résumant entièrement les vues du gouvernement, et bien expressément l'opinion personnelle du roi.

C'était, comme on voit, « la rengaine » (le mot n'était pas encore usité alors) dont De Potter avait déjà fait justice dans son article du 8 novembre précédent : « C'est par crainte des jésuites qu'il faut restreindre la liberté. »

De Potter ne manqua pas de relever la balle au bond, et peu de temps après il publia une première brochure inti-

Digitized by Google

tulée : « Rapport d'un ministre ami de la patrie, sur la » disposition des esprits et la situation des choses, » dans laquelle, après avoir récapitulé les principaux « griefs, » il s'attachait à prouver qu'on pouvait les redresser par des moyens très-praticables, et qu'on ne ferait plus, à l'aide de l'épouvantail des jésuites, renoncer la nation à insister énergiquement pour leur redressement.

Cette brochure eut tout le succès que lui garantissait d'avance la popularité, déjà fort grande, des idées de De Potter, aussi bien dans le parti catholique que dans le parti libéral, à un degré moindre toutefois dans ce dernier.

Elle fut suivie, à quelques semaines de distance, de la brochure intitulée : *Union des catholiques et des libéraux,* qui fut le manifeste de toute l'opposition, pour devenir, plus tard, celui de la révolution et servir enfin de programme à la constitution politique qui sortit de cette révolution. Dans la biographie de De Potter, il nous semble indispensable de reproduire les vues principales de ce manifeste, puisque c'est l'idée, devenue si féconde en peu de temps, de « l'union des catholiques et des libéraux » qui à fait le principal titre de gloire de l'éminent patriote à qui elle était due et qui l'avait vulgarisée.

Nous ne savons d'ailleurs s'il ne serait pas utile à notre époque de refaire connaissance avec des traditions de 1829 qu'on aurait par trop oubliées.

« Les libéraux de tous les pays, disait De Potter dans sa » brochure, commettent la faute impardonnable de vouloir » réformer les idées par des lois. Ils ne savent donc pas que » tourmenter, vexer, violenter les hommes est un très-mauvais » moyen de les convaincre ; et qu'abattre des têtes n'est aucu- » nement les changer. La conviction ne fait jamais place qu'à » une autre conviction. Croit-on parce que l'on craint ou que » l'on espère? Non ; on croit parce que l'on croit. Tout moyen » humain échoue contre la foi qui se fortifie dans la persécu- » tion et ne fléchit que devant une foi nouvelle. Le raisonne- » ment seul est puissant contre le raisonnement. Dès qu'il

Digitized by Google

» manifeste des prétentions au pouvoir, il prépare lui-même
» le pouvoir plus grand qui l'enchaînera, le bâillonnera un
» jour. Dès qu'il s'abaisse à comprimer l'opinion qu'il devait
» se borner à réfuter, il doit s'attendre à être, plus tard, éga-
» lement comprimé et étouffé. Laissons les doctrines naître et
» s'établir librement, s'entre-choquer et disparaître sans ob-
» stacle; ne défendons que les droits de tous les citoyens, et,
» parmi ceux-ci, les droits mêmes des partisans de la doctrine
» la plus opposée à celle à laquelle nous avons foi : nous ser-
» virons ainsi l'humanité, la société, la patrie, et, plus que
» toute autre chose, nos intérêts particuliers et ceux de l'opi-
» nion qui est notre propriété la plus chère, celle de notre
» conscience.

» On convient généralement aujourd'hui de l'inutilité et
» même du danger de faire des martyrs; mais pour être plus
» modérée et plus douce, l'intolérance moderne en est-elle
» plus légitime? N'est-ce pas toujours en vertu du même prin-
» cipe qui autrefois faisait condamner au feu le protestant par
» le catholique, l'unitaire par le calviniste, l'athée par qui-
» conque croyait en Dieu, que l'on condamne aujourd'hui
» telle classe de citoyens à la privation d'une partie plus
» ou moins étendue de ses droits naturels et civils? — On a
» peur d'eux. — A la bonne heure! Qu'on leur ôte d'abord, en
» les rassurant, tout intérêt à se cacher; puis qu'on les sur-
» veille avec soin et sévèrement. — Mais la crainte ne justifie
» pas l'iniquité; et il est toujours inique de punir qui n'a
» pas encore fait le mal. Il n'y a qu'un tyran qui enchaîne
» ceux devant qui il tremble : la loi frappe le coupable, non
» celui qui est supposé pouvoir et même devoir le devenir.
» Les mesures préventives sont toutes des actes d'injus-
» tice qui, tôt ou tard, retombent sur ceux qui les ont com-
» mis.

» Tandis que les libéraux voulaient empêcher de croire, les
» catholiques voulaient que l'on crût. Ni les uns ni les autres
» ne concevaient qu'en politique, il n'est et ne peut aucune-
» ment être question de systèmes ou de dogmes, qu'il ne s'agit
» que de la liberté réalisée, de l'égalité de droits mise en pra-
» tique; et que, pour cela, il faut, avant toute chose, sentir
» et avouer que s'il n'est pas indifférent, en effet, que l'on

Digitized by Google

» croie ou que l'on ne croie pas, il doit du moins demeurer
» entièrement libre de croire ou de ne pas croire.

» Il est vraiment inconcevable que les catholiques de tous
» les pays persistent encore de leur côté dans l'erreur de tra-
» vailler de tout leur pouvoir à l'anéantissement de toutes les
» institutions libérales, sous lesquelles ils peuvent exister
» aussi bien que leurs anciens adversaires.

» Vous voulez empêcher de raisonner ou du moins de rai-
» sonner tout haut. Eh! pouvez-vous empêcher de penser?
» Vous êtes aujourd'hui les plus forts. Oserez-vous bien vous
» vanter de votre victoire. Vous aurez prouvé quoi? Que vous
» aviez raison? Aucunement; mais seulement que vous étiez les
» plus puissants et les plus nombreux, et que vous avez exploité
» ce honteux avantage. Vous vous serez écrié, avec le R. P. Ma-
» cédo, dans sa *Bête écorchée :* « Hâtons-nous de pendre les
» constitutionnels qui, si le diable les plaçait au-dessus de
» nous, nous pendraient nous-mêmes! » C'est là certes une
» manière péremptoire de raisonner; car les morts ne ré-
» pliquent pas : mais comme on ne peut pas tuer tout le
» monde, les survivants se lassent à la fin, et même se fâchent;
» et alors les poignards font justice des bourreaux, et de
» nouveaux excès préparent et nécessitent de nouvelles réac-
» tions et de nouvelles vengeances.

» Ces réflexions doivent en faire faire de sérieuses aux
» catholiques des Pays-Bas. Eh quoi! la presse est-elle muette
» pour eux seuls? N'est-ce pas un culte qu'ils professent? Ne
» sont-ce pas des opinions qu'ils émettent? Qu'ils aient foi, non
» dans les lois ni dans les hommes, mais dans leurs opinions
» elles-mêmes, et dans elles seules; et leur doctrine aura
» acquis, pour ne plus le perdre, le droit incontestable à une
» existence libre et indépendante, auprès de ses émules, avec
» celui de les combattre, de se propager et de s'étendre par
» tous les moyens moraux qu'elle a à sa disposition.

» C'est ce que les catholiques de tous les pays finiront par
» comprendre; et, dès lors, leur doctrine là où elle ne ren-
» contrera pas d'obstacles, fleurira en paix; là où l'on aura la
» maladresse de vouloir la comprimer, jeune d'opposition et
» forte de justice, elle brisera tous les liens dont on aura voulu
» l'entourer, et flétrira de son ascendant irrésistible les codes

Digitized by Google

» et les tribunaux, les législateurs et les juges, qui l'auront » mise hors du droit qui lui est commun avec toutes les opi» nions humaines. »

Après avoir ainsi fait aux deux partis une distribution respective de ses remontrances, De Potter les invitait formellement à s'unir contre une oppression commune.

« L'union, reprenait-il alors, n'est pas le résultat d'une con» vention humaine conclue au profit d'une opinion ou de » quelques hommes; elle est le produit de la force des » choses : outre la conquête de la liberté civile, elle a » pour but l'affranchissement de toutes les intelligences, la « liberté de toutes les opinions, et de ceux qui ont attaché » leur dignité à les maintenir; le gage de sa stabilité est la » nécessité qui l'a établie et sur laquelle elle repose.

» Gardons-nous surtout, concluait-il, de nous laisser égarer » ou décourager par des terreurs chimériques. Ayons toujours » confiance en nous-mêmes. Marchons consciencieusement et » d'un pas ferme dans la nouvelle voie qui s'ouvre devant » nous; et, libéraux et catholiques, tous également amis des » libertés publiques et des institutions qui les consacrent, ser» rons cordialement nos rangs en disant, à l'exemple d'O'Con» nell parlant de Cobbett :

» *Nous avons ratifié notre éternelle réconciliation; que désor» mais soit déclaré indigne de recevoir une poignée de main d'un » honnête homme, celui d'entre nous qui ne lutterait pas de toutes » ses forces pour la liberté de conscience, pour la liberté de tous les » hommes, à quelque religion qu'ils appartiennent, quelque opinion » qu'ils professent, quels que soient leur espèce, leur classe, leur » rang!* »

Les développements donnés à ces principes dans la brochure « Union des catholiques et des libéraux, » et les conclusions auxquelles ils menaient directement rallièrent sur-le-champ les patriotes les plus sincères et les plus clairvoyants dans les deux partis. Toutefois, comme la mise à exécution du système emportait, de part et

Digitized by Google

d'autre, l'obligation de quelques sacrifices d'intérêts ou de préjugés, et surtout des sacrifices d'amour-propre, en tout temps et en toutes circonstances les plus douloureux de tous les sacrifices, l'idée de De Potter excita de vives controverses. Le gouvernement, qui allait devenir impuissant dans sa politique de duplicité, si l'union venait à prévaloir entre ceux que leurs divisions seules rendaient les jouets de cette politique, le gouvernement mit tout en œuvre pour animer ces controverses. Tous ses écrivains, tous ses journaux n'eurent plus qu'un mot d'ordre : De Potter s'était fait jésuite. L'union proposée n'était qu'une pure manœuvre cléricale. Charles Durand et un certain D. Marie, ancien professeur de rhétorique en France, enrôlé depuis peu dans la presse ministérielle, publièrent des écrits démontrant les dangers de l'union pour le parti libéral, surtout au point de vue de la liberté d'enseignement, qui allait devenir le principal thème des réclamations unionistes.

Les caricatures venaient en aide à ces publications; une surtout fut très-remarquée : elle représentait trois groupes, le premier, d'un prêtre, en soutane et coiffé d'un tricorne, boxant contre un fashionable, en habit et coiffé d'un chapeau rond; au-dessous était écrit : *avant;* le second, des mêmes personnages se promenant bras dessus, bras dessous dans une allée du parc de Bruxelles; au-dessous on lisait : *pendant;* le troisième, du même prêtre qui avait renversé le fashionable et, le tenant sous lui, l'accablait de coups de poing; au bas, le mot : *après.*

Cette polémique animée ne faisait que justifier l'importance du système de De Potter. La première édition de sa brochure sur l'union fut épuisée en moins de quinze jours. Il en parut bientôt une seconde édition à laquelle l'auteur avait ajouté des notes répondant aux objections que les écrivains ministériels avaient fait valoir contre le système. Quelques jours après, il publiait une nouvelle brochure destinée spécialement à réfuter les objections qui venaient de quelques points du camp libéral, ou qu'on

Digitized by Google

faisait valoir plus spécialement au nom du parti libéral. Cette brochure était intitulée : « Réponse à quelques » objections sur la question catholique. » Dans le mois suivant, il revenait sur la question par : « Un dernier mot » à l'anonyme de Gand, sur l'union des catholiques et des » libéraux. » Cet « anonyme de Gand » était Charles Durand, qui passait alors, à bon droit, pour le plus capable des écrivains ministériels et dont une brochure contre « l'union » avait fait plus d'effet que les autres écrits de la même espèce.

Toutes ces publications de De Potter avaient occupé, pendant les mois de juin, juillet et août 1829, les loisirs dont il jouissait à la prison des *Petits-Carmes*. On peut juger, en parcourant les journaux catholiques et libéraux de l'époque, que ces trois mois lui avaient suffi pour achever la conversion à son idée de tous les écrivains et de tous les hommes éminents des deux partis. Les exceptions, s'il y en avait encore d'ostensibles, étaient peu nombreuses. Aussi le gouvernement, désespérant pour de bon de sa politique de bascule, allait-il adopter, sans plus de réserve, la résolution de réprimer à outrance tout ce qui le contrariait. Nous approchons du fameux message du 11 décembre 1829.

Dans l'intervalle jusqu'à ce manifeste qu'on peut qualifier d'audacieux, vu les obstacles qui s'étaient déjà accumulés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, à la fin de 1829, contre la mise en vigueur du système absolutiste qu'il venait annoncer formellement, une espèce de calme, précurseur de l'orage, s'était fait sentir dans tout le pays. Le discours royal à l'ouverture de la session législative, le 19 octobre, avait été lui-même si décoloré, qu'en le relisant isolément aujourd'hui, il est impossible d'imaginer les ardentes luttes qui occupaient le pays, et la révolution qui couvait alors. De Potter lui-même s'y trompait peut-être. Il avait mesuré la force que donnait désormais à l'opposition l'union catholique-libérale; il avait entendu faire mention, comme tout le monde, de

Digitized by Google

mesures conciliatrices dont le gouvernement s'occupait, disait-on. On peut juger, par les extraits qui suivent d'une brochure qu'il publiait vers la fin de novembre, sous le titre de : « Lettre de Démophile à M. Van Gobbelschroy, » s'il n'est pas raisonnable de croire que De Potter voulait encore alors et espérait sincèrement le maintien des institutions, comptant d'ailleurs sur leur efficacité à garantir et à développer la liberté, si on leur laissait leur jeu régulier :

« Une nation libre se compose de citoyens prêts à toute » espèce de sacrifices, qui savent résister à l'arbitraire, sans » s'effrayer de ses menaces, sans se laisser séduire par ses » promesses, fiers et inflexibles quand ils souffrent pour la » patrie, simples et modestes quand ils triomphent avec elle, » défiant à la fois les rigueurs injustes et les offres corrup- » trices, et n'ayant qu'un seul but, celui de l'indépendance de » tous, de la liberté et de l'égalité en droits de chacun.

» Or, ne vous semble-t-il pas, monseigneur, qu'il commence » à y avoir dans nos provinces bon nombre de ces citoyens-là? » Pour moi, je n'ai jamais douté un instant que dès que » quelques-uns auraient eu le courage de ne pas fléchir, la » colère maladroite que le gouvernement se serait empressé » de faire éclater contre eux, ne les eût bientôt multipliés au » delà même des plus légitimes espérances.

» La chose est arrivée précisément ainsi, et la victoire du » bon droit, celle du peuple, ne saurait plus être incertaine. » Il ne s'agit aujourd'hui que du plus ou moins de temps que » l'on mettra à l'obtenir entière, solide, durable ; et pour cela, » les mêmes moyens qui ont servi à la préparer doivent encore » servir à la rendre complète. C'est toujours de l'union et de » l'ensemble chez ceux qui ayant la même cause à défendre, » à soutenir, à faire triompher, doivent toujours marcher » sous le même drapeau et obéir au même mot d'ordre. »

Il nous semble que De Potter s'applaudit là des succès déjà obtenus par « l'union » qu'il a réussi à faire constituer, et exprime la confiance qu'elle « suffira à obtenir,

Digitized by Google

» comme il le dit un peu plus loin : la liberté réelle au
» moyen de laquelle tout individu qui obéit aux lois de-
» meure, quant au reste, maître absolu de sa personne, de
» ses actions, de ses opinions, de ses intérêts, et arrange
» sa propre affaire comme il l'entend, c'est-à-dire beau-
» coup mieux que ne l'eût fait le gouvernement, toujours
» et avant tout exclusivement occupé de la sienne. »

Démophile qui venait de parler d'une manière relativement conciliante, on l'a vu, au ministre du roi, n'allait plus avoir qu'à parler au roi lui-même et dans un sens qui devait bien changer.

Le 11 décembre 1829, Guillaume Ier adressait aux états-généraux un message accompagnant un projet de loi sur la presse, message et projet démontrant, à la dernière évidence, que la dynastie voulait rompre avec la Belgique, ou plutôt voulait forcer celle-ci à subir le joug d'une famille au lieu de la laisser s'abriter sous l'égide d'une constitution. Le message du 11 décembre n'a pas été assez rapproché des ordonnances françaises de juillet 1830. Il en est le frère aîné sans contestation. Le roi y disait :

« Le projet que nous présentons est une suite fâcheuse mais
» nécessaire de ce qui se passe dans quelques-unes des pro-
» vinces du royaume...

» La licence de la presse..... n'a malheureusement que trop
» contribué à semer l'inquiétude, la discorde, la méfiance, à
» propager des doctrines *aussi subversives des institutions*
» *sociales*, quelle que soit d'ailleurs la forme de l'administration
» de l'État, qu'entièrement contraires au gouvernement des
» Pays-Bas établi par la loi fondamentale, *et à ces droits de*
» *notre maison que nous n'avons jamais désiré exercer d'une*
» *manière illimitée, mais que, de notre propre mouvement, nous*
» *avions restreints autant que nous l'avons jugé compatible avec la*
» *prospérité durable, les mœurs et le caractère de la nation.* »

Ce préambule où le roi Guillaume affecte purement et simplement le pouvoir de droit divin, et la faculté qui en

Digitized by Google

résulte de régler comme il l'entendait les institutions du pays, doit faire juger de tout l'ensemble du document. Le roi y récapitule tous les points sur lesquels l'opposition libérale comme l'opposition catholique, unies désormais, avaient fait valoir leurs « griefs, » dans le grand « pétitionnement » commencé dès l'année précédente.

Au sujet de la liberté de la presse, le roi dit qu'il faut veiller par des mesures fermes et des lois salutaires, à ce que la prospérité de l'État ne souffre pas d'atteinte, à ce que « la fidélité et l'amour de ses sujets et leur attache-
» ment à un gouvernement monarchique, tempéré par
» une constitution, ne soient point ébranlés. »

Au sujet de la liberté du culte catholique, il fait observer que « tôt ou tard, on pourrait, sous une forme quel-
» conque, produire des doctrines, faire des tentatives
» pour légitimer l'influence d'un système religieux sur la
» marche du gouvernement de l'Etat. » Mais il affirme sa ferme résolution d'y obvier par tous les moyens qui lui sont confiés; de continuer à maintenir l'autorité temporelle dans toute son intégrité..... et de mettre les actes du gouvernement à l'abri des empiétements de toute autorité spirituelle. On sait ce que cette phraséologie a toujours voulu dire, dans la bouche des princes en lutte avec la liberté religieuse. Nous avons vu que De Potter l'expliquait déjà à propos du gouvernement de la Toscane, lors de l'aide que celui-ci prêtait aux réformes de Scipion de Ricci.

Les autres griefs étaient examinés dans le même esprit. Il est bon de noter cependant encore ce que le roi disait à propos de la responsabilité ministérielle, dont les pétitions avaient demandé l'organisation dans le gouvernement du royaume, comme un rouage indispensable au gouvernement constitutionnel.

« L'introduction de cette responsabilité ministérielle envers
» les deux chambres qui composent les états-généraux et
» envers le pouvoir judiciaire transporterait ailleurs, en con-

Digitized by Google

» travention avec la loi fondamentale, l'action de la préroga-
» tive royale, sans offrir aucune garantie nouvelle, ni plus
» réelle pour les libertés du peuple; car quelles que fussent
» les personnes appelées à juger les actions des ministres, il
» n'en résulterait aucun fait salutaire, si ceux devant lesquels
» la justification devait se faire ne se trouvaient placés hors
» de la faible humanité et par là au-dessus des passions et des
» erreurs. »

On voit ici que le roi Guillaume feignait de ne pas comprendre la question de la responsabilité ministérielle entendue parlementairement; il en faisait une question de répression judiciaire. Le fond de l'idée est qu'il était seul responsable, et qu'en sa qualité de roi de droit divin il y avait plus de garantie dans sa seule autorité royale que partout ailleurs dans la faible humanité, sujette aux passions et aux erreurs.

Quant au projet de loi sur la presse, que le message du 11 décembre accompagnait, il suffit de donner ce simple échantillon de l'arbitraire dont il menaçait les écrivains : l'article 3 punissait d'un emprisonnement d'un à trois ans ceux, entre autres, qui « d'une manière quelconque se
» seraient rendus coupables de compromettre la tran-
» quillité publique, en favorisant la discorde, en fai-
» sant naître du désordre et de la défiance; d'assaillir
» en termes diffamants le gouvernement ou un de ses
» membres, ses actes ou ses vues, ou de miner son
» autorité. »

En Belgique, aujourd'hui, on a peine à concevoir que cela ait pu se passer sous un régime qui s'appelait constitutionnel, et que l'on vantait encore de toutes parts à l'étranger, à la fin de 1829. La témérité d'un pouvoir qui allait jusque-là sept mois avant les ordonnances de Charles X, fait mieux apprécier la résolution qu'il fallait aux écrivains d'alors pour lutter contre les mesures destinées à appuyer cette témérité.

De Potter faillit moins qu'aucun autre à la tâche : avant la fin de décembre, il publiait sa « Lettre de Démophile

Digitized by Google

» au roi sur le projet de loi contre la presse et le message
» qui l'accompagne. »

« Sire, disait Démophile à Guillaume Ier, vos courtisans et
» vos ministres, vos flatteurs et vos conseillers vous trompent
» et vous égarent ; le système dans lequel ils font persister le
» gouvernement le perd sans retour, et le menace d'une cata-
» strophe inévitable à laquelle il sera trop tard de vouloir por-
» porter remède lorsque l'heure fatale aura sonné.
» Non, sire, vous n'êtes pas le maître des Belges comme on
» veut vous le faire croire ; vous n'êtes que le premier d'entre
» eux..... Vous n'êtes pas le maître de l'État, vous en êtes le
» chef, le plus haut de ses fonctionnaires..... Vous êtes notre
» égal devant la loi des lois, la loi de tous (la loi fondamentale).
» Sire ! vous avez juré le maintien de nos droits et nous le
» respect le plus inviolable pour les vôtres. La loi qui nous
» régit, c'est-à-dire qui vous régit avec nous, offre à tous des
» garanties contre quiconque romprait ce serment, le plus
» saint des serments.
» On vous parle de *monarchie tempérée par une loi fondamen-*
» *tale !* C'est un mensonge odieux et perfide ; c'est plus, c'est
» une absurdité. Une loi fondamentale ne tempère rien, elle
» fonde ; avant elle, rien n'était. Depuis elle, tout est légitime-
» ment et ne l'est que par elle.....
» Que serait le gouvernement qu'on veut déguiser sous le
» nom patriarcal de *gouvernement paternel ?* Ne se rappelle-t-on
» pas que l'Autriche aussi a son gouvernement paternel, Eh
» bien, les peuples sont loin de l'ignorer, et ils frémissent.....
» Aujourd'hui que nous connaissons par expérience le peu
» de longueur de nos chaînes, et qu'à nos efforts pour les
» rompre on répond par des efforts contraires pour les rac-
» courcir et en augmenter le poids, avec cette ombre de liberté
» supposée disparaîtront aussi le courage, l'énergie, la persé-
» vérance et la prospérité nationale dont on se vante... »

Le roi Guillaume Ier ne devait pas plus écouter que n'avait écouté Charles X, lorsqu'à l'avénement du ministère Polignac, le *Journal des Débats* lui avait crié : Malheureuse France ! Malheureux roi !

Digitized by Google

Voyons cependant si les conseils de Démophile à Guillaume n'étaient pas donnés de bonne foi. Le 18 décembre il écrivait à M. Tielemans, devenu référendaire au ministère des affaires étrangères à la Haye (voir la correspondance déjà citée) : « J'écris *au tuteur* (le roi), pour lui » faire toucher au doigt les impertinences et le gaspillage » de *ses gens* (les ministres) qui, non contents de ruiner » *ses pupilles* (le peuple), les injurient encore et les mal- » traitent. » Le 1er janvier 1830, il lui écrivait : « J'aime » ma patrie et mes concitoyens; et je ferais bien des » sacrifices pour leur assurer la liberté la plus entière. » Mais si nous ne sommes pas encore mûrs pour elle... » je me dirai : cela ne dépend pas de moi, et je me rési- » gnerai... »

C'était toujours des *Petits-Carmes* que partaient les publications de De Potter; c'est là que vint le chercher le nouveau procès, qui l'amena en même temps que MM. Tielemans et Ad. Bartels devant la cour d'assises du Brabant, avec les trois éditeurs des journaux le *Courrier des Pays-Bas*, le *Catholique des Flandres* et le *Belge*, MM. Coché-Mommens, De Nève et Vanderstraeten. De Potter avait encore publié dans l'intervalle de « La lettre de Démophile au roi, » jusqu'à sa comparution devant la cour d'assises, une dernière brochure intitulée : « Lettre de De Potter à M. Sylvain Van de Weyer, » qui traite de diverses questions de l'époque.

Son second procès politique acheva de poser De Potter comme chef de l'opposition; fit descendre sa popularité jusque dans les dernières couches du peuple, chose que les institutions d'alors rendaient très-difficile, beaucoup plus difficile qu'aujourd'hui; et le destina ainsi à l'influence qu'il exerça pendant les premiers mois de notre révolution, les seuls où le pur philosophe pût exercer son action sur les purs hommes d'affaires entre les mains desquels devient trop souvent les réformes salutaires proclamées comme le but des révolutions.

Les détails et les documents de ce procès sont trop

Digitized by Google

connus [1] pour qu'il nous faille y insister longuement ici. Dans le but de désarçonner la presse, de la réduire par intimidation, le gouvernement imagina de transformer en complot pour la subversion de l'État des efforts d'opposition énergiques, il est vrai, mais qui n'avaient jamais eu pour objet, dans la pensée des accusés, le renversement violent des lois. En obtenant d'une cour de justice, composée de cinq magistrats amovibles, une condamnation au bannissement contre MM. de Potter et Tielemans, du parti libéral, et contre MM. Bartels et de Nève, du parti catholique, on espérait mater l'opposition dans les deux partis. C'était le renouvellement d'une tactique qui avait réussi, dans les premiers temps de la fondation du royaume des Pays-Bas, lors de la condamnation de M. de Broglie, évêque de Gand, suivie bientôt de la condamnation des rédacteurs libéraux de l'*Observateur belge* et ensuite de la condamnation des sept avocats du barreau de Bruxelles signataires d'un mémoire pour Vanderstraeten père, éditeur de journal dans la même ville. Après cette *razzia*, le silence s'était en effet produit dans l'opposition, et le gouvernement avait *paternellement* régi le royaume pendant les six à huit années qui avait succédé.

Mais en 1830, les conseillers du roi Guillaume n'avaient pas eu conscience du changement des circonstances, ou, peut-être, s'ils en avaient eu conscience, s'étaient-ils déterminés, d'accord avec le gouvernement français d'alors, ou, mus isolément par les mêmes motifs que celui-ci, à frapper un grand coup, pour rétablir les principes du droit divin dans les monarchies, et faire échec au droit de souveraineté nationale qui sans menacer, à

[1] Ils ont été publiés en deux volumes in-8°, sous le titre de : « Procès porté devant la cour d'assises du Brabant méridional contre L. De Potter, F. Tielemans, A. Barthels (il faut lire Bartels), J.-J. Coché-Mommens, E. Vanderstraeten et J.-B. De Nève, accusés d'avoir excité directement à un complot ou attentat ayant pour but de changer ou de détruire le gouvernement des Pays-Bas. » Bruxelles, chez Brest Van Kempen, 3 mai 1830.

Digitized by Google

proprement dire, les dynasties, voulait mettre une bonne fois à l'exercice de leur pouvoir, les conditions contractuelles que quelques-unes ont acceptées assez loyalement depuis.

De Potter, condamné pour sa part à huit années de bannissement, par arrêt de la cour d'assises de Bruxelles du 30 avril 1830, fut, au sortir du palais de justice, l'objet d'acclamations populaires dont les journaux de l'époque racontent la chaleur et l'unanimité. Tout le pays suivit avec un intérêt soutenu les diverses péripéties de son voyage vers l'exil. La Prusse ne voulait pas laisser passer sa frontière aux condamnés que la France avait d'abord aussi refusé de recevoir. Les bannis et leurs familles furent obligés de séjourner quelque temps dans le petit village de Vaels, limite extrême du royaume des Pays-Bas vers la Prusse, dans notre Limbourg d'alors. Le bulletin de leur situation, sous la garde de la gendarmerie dans une chétive auberge, était donné quotidiennement dans tous les journaux. Le gouvernement français consentit enfin à accueillir les bannis. De Potter s'établit à Paris, d'où le rappelèrent bientôt les événements d'une révolution que la Belgique opéra quelques semaines après la France, bien que la provocation, comme nous l'avons dit, en datât formellement de sept mois plus tôt que chez nos voisins.

Après avoir fait grandir la popularité de De Potter par sa condamnation, le gouvernement eut la maladresse d'augmenter encore celle-ci par la publication d'une correspondance intime que l'éminent patriote avait entretenue avec M. Tielemans, pendant les deux ou trois années précédentes. Nous avons vu que cette correspondance avait été comprise parmi les documents de leur procès. Il est vraisemblable que les hommes du gouvernement avaient eu principalement en cela le dessein de discréditer les personnages, par la révélation de quelques rapports de vie privée qui, chez De Potter alors, s'accommodaient assez peu avec les mœurs de notre pays. Mais on n'avait

Digitized by Google

pas remarqué qu'en publiant les lettres de De Potter on ferait connaître d'autant mieux les sentiments élevés de dévouement à l'humanité et de désintéressement politique, qui brillent en lui dans toute cette correspondance. Et puis quels précepteurs de mœurs n'étaient pas eux-mêmes alors les Van Maanen et les Van Gobbelschroy, sans parler des conseillers plus infimes qu'on donnait généralement au roi Guillaume dans sa politique envers De Potter! Tout le monde a lu la correspondance à laquelle nous faisons allusion; il n'est donc pas besoin de dire ici qu'aucun des scandales qu'on voulait susciter ne touchait d'ailleurs à rien autre qu'à des liens de famille irrégulièrement noués, et que la vénérable mère de De Potter, pour laquelle il avait un respect filial exemplaire, obtint plus tard de faire régler selon la loi.

A part quelques boutades, qu'une correspondance intime comporte au reste comme tout autre mode de conversation familière, et qui effarouchent un peu certaines classes spéciales de la société, la correspondance en question ne peut qu'édifier les gens de bonne foi sur la parfaite loyauté politique et les véritables sentiments civiques de l'homme à qui les Belges doivent plus qu'à beaucoup de leurs tribuns de toutes les époques. La distinction de son éducation, l'élévation de sa philosophie en font d'ailleurs un modèle qu'on pourra toujours proposer à ceux qui, dès la jeunesse, veulent se préparer à faire tourner, comme lui, au profit de leur patrie, les dons qu'ils tiennent de la nature et les avantages qu'ils doivent à la fortune.

Nous voici arrivés à la révolution belge de septembre 1830 et au rôle d'homme d'État, proprement dit, que De Potter fut appelé à y jouer. Ce rôle ne fut pas long; mais on va voir si le peuple belge doit ou non en savoir de la reconnaissance à l'acteur.

C'est le 27 septembre 1830, le lendemain du jour de l'évacuation de Bruxelles par les troupes hollandaises, que De Potter rentra dans cette capitale. Ses amis l'avaient

Digitized by Google

instruit, à Paris, qu'il n'avait pas quitté depuis son installation définitive dans l'exil, des événements qui se passaient en Belgique. Le gouvernement provisoire, installé depuis le 27 septembre au matin, paraît avoir pris, avant la rentrée de De Potter, qui n'eut lieu qu'à six heures du soir, une résolution ainsi conçue :

« Le gouvernement provisoire invite M. Louis De Pot-
» ter à rentrer dans sa patrie. Le gouvernement adres-
» sera la même invitation à tous les Belges qui sont en
» France.

» *Signé :* GENDEBIEN. CH. ROGIER, JOLLY, F. DE
» COPPIN, NICOLAY. »

Le *Courrier des Pays-Bas* du 29 septembre, mais qui a paru le 28, la publie ainsi, sans date, et en la faisant précéder de la note que voici :

« Avant l'arrivée de M. De Potter à Bruxelles, le gou-
» vernement provisoire avait arrêté la mesure dont la
» teneur suit. »

Quoi qu'il en soit, voici comment le même journal raconte dans le même numéro l'entrée de De Potter :

« Le citoyen si populaire, dont le nom a servi de premier cri
» de ralliement dans notre glorieuse révolution [1], M. De Potter,
» est arrivé hier, à six heures du soir, à Bruxelles. Sa voiture
» l'a conduit directement à l'hôtel de ville aux acclamations
» d'une foule immense qui l'accompagnait depuis les portes et
» grossissait sur son passage.

» Depuis Enghien jusqu'à Bruxelles, la marche de M. De
» Potter a été vraiment triomphale. Dès que l'on eut connais-
» sance de son arrivée à Enghien, toute la population se porta
» à sa rencontre ; le respectable bourgmestre M. Parmentier,
» plusieurs membres de la régence et des officiers de la garde

[1] C'était effectivement au cri de : Vive De Potter! A bas Van Maanen ! que les premiers mouvements insurrectionnels avaient eu lieu, à la fin d'août et au commencement de septembre.

Digitized by Google

» communale marchaient en tête. Les chevaux de la voiture
» furent aussitôt dételés, malgré l'opposition et les instances
» formelles de l'honorable voyageur. Il fut conduit à la maison
» de M. Parmentier où il prit quelques rafraîchissements; il se
» remit en route précédé d'une foule immense qui ne cessait de
» faire retentir l'air des cris mille fois répétés: *Vive De Potter!*
» *Vive le défenseur de nos libertés!* »

La narration donne les mêmes faits pour Hal, autre petite ville traversée par le voyageur; puis elle continue :

« Arrivé aux environs de Bruxelles, M. De Potter trouva
» échelonné sur sa route un fort détachement de garde bour-
» geoise; plus de vingt mille citoyens, parmi lesquels on re-
» marquait une foule de nos braves blessés; sa voiture fut
» dételée et portée (c'est le mot) jusqu'à la maison de ville. On
» n'entendait que les cris : Vive De Potter! Vive le défenseur
» de nos libertés! Vivent les Belges! etc.
» En sortant de sa voiture, il fut porté sur les bras de plus
» de dix mille personnes qui se trouvaient sur la place, et ce
» n'est qu'avec la plus grande peine qu'il est parvenu à entrer
» dans l'intérieur de l'hôtel de ville. Là, il fut reçu par les
» membres du gouvernement provisoire, qui tous se précipitè-
» rent vers lui et l'étouffèrent pour ainsi dire de leurs embras-
» sements.
» Le peuple, rassemblé devant l'Amigo, le demandait à hauts
» cris au balcon. M. De Potter s'y présenta accompagné de
» M. d'Hoogvorst. Il remercia ses braves concitoyens de l'ac-
» cueil, vraiment admirable, qu'ils lui avaient fait, et leur jura
» que désormais il était tout à eux et que rien ne lui coûterait
» pour aider à les soustraire au joug des Hollandais.
» Bruxelles gardera longtemps le souvenir de cette belle
» journée. »

Le lendemain, le gouvernement provisoire publia le décret suivant :

« Un de nos meilleurs citoyens, M. De Potter, que le vœu
» national rappelait à grands cris depuis le commencement de

Digitized by Google

» notre glorieuse révolution, est entré dans nos murs. Le
» gouvernement provisoire s'est empressé de se l'adjoindre. En
» conséquence, à partir du 28 septembre 1830, M. De Potter
» fera partie du gouvernement provisoire.

» Bruxelles, 28 septembre 1830.

» *Signé* : Ch. Rogier, F. de Mérode, Sylv. Van de Weyer,
» Jolly, F. de Coppin, J. Vanderlinden, J. Nicolay,
» Baron Emm. Vanderlinden d'Hoogvorst, Alex.
» Gendebien. »

Le même jour, De Potter publiait l'adresse suivante à ses concitoyens :

« Me voici au milieu de vous.

» L'accueil que vous m'avez fait m'a vivement ému, il ne sortira jamais de ma mémoire. Je ferai tout pour me rendre digne de vous et de la patrie. Brave peuple belge, vous avez glorieusement vaincu. Sachez profiter de la victoire. Vos lâches ennemis sont dans la stupeur. Ne perdons pas un instant. Que tous les citoyens se groupent autour du gouvernement populaire qui est votre ouvrage. De leur côté, n'en doutons pas, les incendiaires que vous venez de chasser si ignominieusement de votre capitale préparent de nouveaux crimes.

» Plus d'hésitation, plus de ménagements. Il faut éloigner à jamais de nos foyers les assassins qui y ont porté le fer et le feu, le viol et le carnage. Il faut sauver nos mères, nos femmes, nos enfants, nos propriétés. Il faut vivre libres ou nous ensevelir tous sous des monceaux de cendres.

» Soyons unis, mes chers concitoyens, et nous serons invincibles. Conservons l'ordre parmi nous; il nous est indispensable pour conserver notre indépendance.

» Liberté pour tous! Égalité de tous devant le pouvoir suprême : la nation; devant sa volonté : la loi. Vous avez écrasé le despotisme; par votre confiance dans le pouvoir que vous avez créé vous saurez vous tenir en garde contre l'anarchie et ses funestes suites. Les Belges ne doivent faire trembler que leurs ennemis.

Digitized by Google

» Peuple, ce que nous sommes, nous le sommes *par vous*. Ce que nous ferons, nous le ferons *pour vous*.

» Bruxelles, 28 septembre 1830.

» *Signé* : De Potter. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que l'exagération des accusations à charge de l'ennemi vaincu et l'appel un peu théâtral à l'héroïsme des Bruxellois étaient dans la situation du moment. Ceux qui se rappellent Bruxelles aux derniers jours de septembre 1830, y reconnaîtront de la « couleur locale. »

Ce qu'il est plus important de faire ressortir, c'est l'idée de l'indépendance de la Belgique que De Potter indique déjà comme un des fruits de la victoire, et surtout l'idée de la possibilité d'une constitution républicaine du pays. Aucune de ces deux idées n'avait encore été semée jusque-là parmi nous, et la dernière n'y devait pas germer.

On pourrait croire que cette espèce de proclamation de De Potter à ses concitoyens, le lendemain même de sa rentrée à Bruxelles, donne un démenti à ce que nous avons dit plus haut de l'absence de tout plan de bouleversement politique du royaume des Pays-Bas dans l'opposition que conduisit le fondateur de l'union catholique-libérale, jusqu'à sa condamnation au bannissement.

Il n'en est rien cependant : que l'on consulte les écrits de De Potter, et surtout sa correspondance intime, de près de quatre années, avec M. Tielemans, on n'y trouvera aucune trace des deux idées qui se révèlent à la fin de cette proclamation du 28 septembre 1830. On trouve bien dans la « Lettre de Démophile au roi, » l'indication d'une séparation administrative de la Belgique et de la Hollande, mais avec un seul et même roi. Le séjour de De Potter à Paris, depuis sa condamnation jusqu'à son retour, et les rapports qu'il y avait liés, surtout avec les principaux chefs du parti républicain en France, avaient

Digitized by Google

dirigé récemment son esprit dans le sens de l'opinion républicaine. Nous nous rappelons que les rares conversations que nous eûmes avec lui, pendant sa participation au gouvernement provisoire de la Belgique, portaient sur la difficulté de conserver une Belgique républicaine indépendante, à côté d'une France républicaine aussi. Nous combattions alors ses idées sur la possibilité de résoudre le problème. Ce fut cette division momentanée d'opinion qui nous fit nous trouver parmi les adversaires de sa politique, quand il se sépara de ses collègues au gouvernement. Nos dissentiments, en ce point, ne furent pas longs, comme on peut le voir par notre correspondance rapportée en partie, dans les deux volumes qu'il publia plus tard sous le titre de « Révolution belge, 1828 à 1839. Souve- » nirs personnels avec des pièces à l'appui [1]. »

La participation de De Potter au gouvernement ne peut être mieux appréciée pour les fruits qu'elle a portés que par le compte qu'il en a rendu lui-même dans ses « Souvenirs personnels. » Après avoir expliqué les raisons des dissentiments qui existaient entre lui et le comte de Mérode d'un côté, et entre lui et M. Gendebien de l'autre, et avoir démontré les difficultés qui en résultaient pour les réformes à opérer, De Potter s'exprime ainsi sur ses intentions personnelles et sur ce qu'il lui fut possible d'en réaliser :

« Pourquoi, répétais-je sans me lasser, pourquoi s'est faite » notre révolution? Parce que nous nous sommes vus obligés » d'entreprendre nous-mêmes le redressement des griefs que » le gouvernement déchu s'obstinait à maintenir. Ce gouver- » nement est tombé écrasé sous le poids de ces griefs. Hâtons- » nous donc d'en débarrasser le nôtre, afin qu'il puisse durer, » après nous, pur et puissant, comme il aura été pendant qu'il » était confié à nos mains. Nous ne resterons pas ici long- » temps, ajoutais-je : nous ne voudrions pas y rester ; et nous » le voudrions que nous ne le pourrions pas. Nous n'avons

[1] Bruxelles, Meline Cans et compagnie, 1839.

» donc pas une minute à perdre pour laisser de nous quelques
» nobles traces qui ne s'effaceront jamais. Nous sommes dans
» la plus favorable des positions pour remplir notre devoir
» tout entier; nous sommes complétement désintéressés dans
» les questions que nous avons à résoudre. Frappons donc;
» frappons juste et fort et surtout frappons vite. Ne laissons
» debout aucun des abus dont le peuple s'est plaint, et, pour
» autant que possible, aucun de ceux dont il pourrait avoir à
» se plaindre dans la suite. »

De Potter dit les objections qu'on lui faisait. On peut juger de leur ensemble qu'elles venaient déjà en partie de cet esprit de bureau qui trouve toujours tant de difficulté à sortir de la routine. M. Tielemans lui-même, au rapport de De Potter, ne croyait pas à l'efficacité de réformes non préparées de longue main, et ne consistant, disait-il, qu'en des déclarations de principes. Il appelait cela « faire de la liberté et de la justice sur le papier. » Si cet esprit juste et éminent avait déjà laissé déteindre sur lui le méthodisme administratif, rien que par les deux ou trois années qu'il avait passées dans « les affaires officielles, » combien le reste de l'entourage bureaucratique de De Potter ne devait-il pas être un obstacle à la réalisation des vues du réformateur! Il disait souvent à ses amis dans les derniers temps de sa vie : « Combien j'ai
» regretté souvent de n'avoir pas reçu dans ma jeunesse
» l'éducation des affaires. Je n'avais aucune idée des
» sciences qu'on appelle législation, administration, éco-
» nomie politique, etc. Si les Belges du temps de ma
» jeunesse avaient pu s'initier, comme les Anglais, par
» exemple, à tout ce qui se rapporte au gouvernement
» d'un État, et cela sans devoir s'y appliquer exclusive-
» ment, en vaquant d'ailleurs aux soins de leurs profes-
» sions, ou même aux dissipations de la vie du monde,
» je me serais peut-être bien passé des routiniers, pour
» opérer les réformes nombreuses que j'ai eu la plus belle
» occasion d'opérer et dont le dessein était dans ma tête,
» comme il l'est d'ailleurs généralement dans celle des

Digitized by Google

» philosophes. Mais que voulez-vous que fît un simple » homme de lettres, un savant si vous voulez, mais un » pur savant, au milieu de la confusion des rouages d'une » machine qu'il n'avait jamais vue auparavant : la » machine gouvernementale? » De Potter avait raison. Le temps lui avait manqué pour se créer lui-même un entourage conforme aux besoins du moment, tels qu'il les comprenait. Ou plutôt, il était tombé dans un milieu tout créé, où le hasard avait mêlé quelques lettrés sans expérience, et souvent encore aux opinions divergentes, avec quelques hommes d'affaires, capables sans doute, mais déjà trop dégrisés de ce que cette classe d'hommes appelle volontiers « des utopies. »

Il comprenait si bien cependant que les objections qu'il rencontrait à la mise à exécution de ses principes n'avaient pas une valeur absolue, qu'il s'en explique ainsi dans ses « Souvenirs. »

« Dans les temps ordinaires, mieux vaut sans doute une loi » passable mais appliquée, exécutée et respectée que tout un » code de bonnes lois que l'on méprise ou qu'on néglige. » Mais nous représentions pour la Belgique une époque toute » exceptionnelle : ce n'étaient point en effet des lois pour le » moment présent que nous promulguions, mais bien des prin- » cipes que nous posions pour source et pour base des lois » futures. Et c'était sous ce point de vue tout d'avenir, que je » voulais que nous renversassions le plus possible d'obstacles » qui s'étaient jusqu'alors opposés à notre émancipation et à » nos progrès. Je sentais bien que nos successeurs n'auraient » ni le courage, ni la force de revenir sur nos réformes ; et » notre constitution, une des moins imparfaites qu'il y ait, » entièrement puisée, pour tout ce qu'elle a de bon, dans les » arrêtés du gouvernement provisoire pendant le mois d'oc- » tobre, prouve assez que j'ai eu complétement raison.

» Quoi qu'il en soit, je n'eus point de repos que mes col- » lègues n'eussent arrêté et signé avec moi :

» La suppression de la direction de la police, considérée » comme une usurpation sur les pouvoirs municipaux

Digitized by Google

» (11 octobre) ; la liberté d'enseignement en tout et pour
» tous sans entrave aucune, ni autorisation, ni certificat
» (12 octobre) ; l'abolition de la loterie (13 octobre) ; la liberté
» de s'associer dans un but politique, religieux, philoso-
» phique, littéraire, industriel ou commercial (16 octobre) ; la
» liberté des opinions et de leur application pour chaque
» citoyen ou chaque association de citoyens, par la voie de la
» parole et de la presse, et l'abrogation de toute loi générale
» ou particulière entravant le libre exercice d'un culte quel-
» conque, et assujettissant ceux qui le professent à des forma-
» lités qui froissent leur conscience, avec suppression de
» toute magistrature créée pour soumettre les associations
» philosophiques ou religieuses et les cultes à l'action ou à
» l'influence de l'autorité (17 octobre) ; l'abolition du serment
» immoral à prêter en garantie de la sincérité des déclarations
» de succession et de mutation par décès (même date) ; la
» liberté entière des théâtres (21 octobre) ; l'abolition de
» la haute police et de toute surveillance exercée par elle
» (22 octobre) ; la publicité des budgets des communes
» (26 octobre) ; la publicité de l'instruction et des débats aux
» conseils de guerre ainsi que le droit des prévenus de s'y
» faire assister d'un conseil librement choisi (9 novembre), etc.
» Ceux de ces arrêtés qui le comportaient par leur objet
» étaient explicitement basés sur les *considérants* les plus
» remarquables ; savoir, la haine du despotisme, l'horreur de
» tout monopole ou privilége ; le respect le plus religieux
» pour la liberté de tous, la reconnaissance sincère de l'égalité
» civile et politique de tous les Belges, enfin la déclaration de
» la liberté absolue de la conscience humaine et de ses mani-
» festations, sur lesquelles la loi n'aurait plus d'action pos-
» sible.

» Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas du moins pré-
» paré la future abolition de la peine de mort. Il appartenait
» au pouvoir créé par l'humanitaire révolution belge de
» déclarer cette peine, en matière de délits pour opinions,
» une atrocité inique qu'il rayait dès à présent du code des
» peuples ; en matière de crimes contre la société, une cruauté
» inutile à laquelle il faut se mettre le plus tôt possible en
» mesure de n'avoir plus à recourir. »

Digitized by Google

La nomenclature des actes législatifs les plus importants du gouvernement provisoire auxquels De Potter se glorifie avec raison d'avoir participé, et dont il fait assez entendre qu'il avait pris l'initiative, ne comprend pas le décret du 8 octobre 1830 pour « la recomposition des régences » (conseils communaux). Cet acte qui fut porté, comme le dit son préambule, « d'après les principes d'une » révolution toute populaire dans son origine et dans son » but, » consacrait la nomination des bourgmestres et échevins, dans toutes les communes, par le suffrage direct des habitants, aussi bien que la nomination des membres du conseil communal. A titre de fondation du véritable principe démocratique dans l'organisation de l'autorité communale, le décret du 8 octobre 1830 méritait d'être rappelé à côté de tous ceux que De Potter a indiqués comme la première proclamation des libertés que la Constitution a sanctionnées depuis. L'administration des communes par des magistrats exclusivement choisis par les habitants a duré plus de cinq ans encore après le décret du 8 octobre 1830, et l'on ne peut pas dire que la loi du 30 mars 1836, qui est venue la modifier, pour ôter aux communes la nomination directe de leurs bourgmestres et échevins, soit restée aussi complétement dans « les » principes d'une révolution toute populaire dans son » origine et dans son but. »

Quoi qu'il en soit, l'omission faite par De Potter du décret du 8 octobre 1830, dans sa nomenclature où il fait entrer cependant l'acte ordonnant la publicité des budgets communaux, est une omission assez singulière. Elle vient sans doute de ce que De Potter s'attachait moins aux libertés pratiques, dont tout le monde est appelé à faire usage et à tirer profit, jusqu'au fond même des hameaux les plus reculés, qu'aux libertés plus ronflantes dont les lettrés des villes s'occupent de préférence, parce que les effets s'en produisent autour d'eux : nous voulons dire, par exemple, la liberté du théâtre, la liberté des assemblées publiques, etc.

Digitized by Google

Avant de quitter ce propos, faisons remarquer encore combien De Potter avait raison de regretter qu'il n'eût pas été initié à la science des affaires, autant qu'aux spéculations philosophiques : au milieu de ces précieux décrets qu'il cite avec un juste orgueil, nous en rencontrons un du 21 octobre 1830 « prohibant l'exportation » des grains et farines de toutes espèces, » qui accuse une grande ignorance des principes les plus élémentaires de l'économie politique en matière de commerce des grains.

On pourrait encore attribuer à une égale ignorance des théories politiques proprement dites cette introduction d'un cens électoral très-élevé, parmi les éléments qui devaient concourir à la formation du Congrès national constituant. De Potter ne peut être soupçonné d'avoir voulu, de propos délibéré, constituer la Belgique nouvelle principalement au profit d'une nouvelle aristocratie : celle des écus. C'est le défaut de réflexion seul qui lui aura fait donner sa signature aux décrets sur les élections pour le Congrès. On ne voit nulle part dans ses écrits qu'il ait fait à ces actes des objections tirées de ce qu'ils étaient conçus dans un sens peu démocratique, ni qu'il ait voulu justifier par des raisons quelconques l'adhésion qu'il y avait donnée. Il faut en conclure qu'il n'avait pas examiné la question.

Au surplus, les publicistes les plus avancés à cette époque, en Belgique, n'avaient presque aucune idée de la nécessité de faire descendre le droit électoral dans les masses démocratiques pour constituer démocratiquement une nation. On s'imaginait assez généralement qu'il suffisait de faire participer au droit électoral toutes les classes éclairées, sans exception, pour que les droits de toutes les autres fussent parfaitement garantis. On n'avait pas assez réfléchi que le développement de l'intelligence dans telles ou telles classes de la nation n'est nullement une garantie qu'elles oublient leurs intérêts pour ceux des classes plus nombreuses; ni même qu'elles consentent

Digitized by Google

à faire la moyenne des intérêts divers de toutes les classes, pour y asseoir la base fondamentale du gouvernement. Il a fallu, depuis, de nombreuses preuves que les classes éclairées se constituent en aristocratie politique aussi aisément que toutes les autres, quand on leur confie exclusivement le maniement des affaires publiques, pour que les nations vraiment démocratiques en arrivassent à reconnaître, comme en Amérique et en Suisse d'abord, et, depuis, dans d'autres pays encore, que le suffrage de tous dans la constitution du gouvernement est la seule garantie d'un bon gouvernement pour tous.

Les hommes impartiaux pardonneront donc à De Potter de n'avoir pas pris une avance décidée sur ses contemporains dans la question de l'organisation du suffrage politique, comme il avait su la prendre dans beaucoup d'autres questions. Ces hommes en même temps continueront à lui vouer une profonde reconnaissance pour le caractère exceptionnel qu'il a su préparer à nos institutions nationales par les décrets mémorables du gouvernement provisoire dont il a dit, avec raison, que la Constitution votée ensuite par le Congrès national a emprunté tout ce qu'elle a réellement de bon. C'est à ces décrets que la Constitution belge doit d'être demeurée au moins un bon cadre d'institutions démocratiques, si elle n'est encore, jusqu'aujourd'hui, qu'un instrument entre les mains de l'ancien tiers état, lequel, disait Sieyès, en 1789, prétendait devenir *quelque chose*, et dans le fait est momentanément devenu *tout*, en plus d'un pays.

La participation de De Potter aux actes législatifs du gouvernement provisoire étant suffisamment exposée, il reste à rechercher quelle participation il a pu avoir à ses actes diplomatiques. Le compte à rendre en est fort court. Il n'a signé que la réponse du gouvernement provisoire à la communication du 4 novembre faite à la Belgique par les cinq puissances (Autriche, France, Grande-Bretagne, Prusse, Russie) réunies à Londres en conférence. Cette pièce qui commence les relations diplomatiques de

Digitized by Google

la Belgique indépendante avec les puissances étrangères fut connue depuis sous le titre de *Protocole n° 1*. On a reproché à De Potter d'avoir donné avec ses collègues dans le piége que la conférence de Londres tendait à la Belgique par ce protocole n° 1, qui voulait nous amener à reconnaître la conférence comme arbitre en dernier ressort entre nous et la famille de Nassau.

De Potter se justifie dans ses « Souvenirs personnels » en faisant remarquer que par cette première communication, la conférence ne faisait que manifester le *désir* que les puissances éprouvaient d'arrêter le désordre et l'effusion du sang; et *qu'offrir* leur concours pour faciliter la solution des questions entre la Belgique et la Hollande, moyennant que les hostilités fussent préalablement suspendues. La réponse du gouvernement provisoire, datée du 10 novembre, ne contient, fait observer De Potter, qu'un remerciement aux puissances pour leur entremise toute philanthropique, une acceptation de l'armistice proposé, tous les droits des deux parties restant saufs. Cela ne constitue en rien une acceptation d'arbitrage. « Si, con-
» tinue De Potter, la conférence a fait de cette réponse
» un abus coupable, cela ne saurait rendre cet acte mau-
» vais en lui-même. La diplomatie, cet art infernal d'em-
» ployer la parole pour dissimuler la pensée, abuse de
» tout, et elle n'a pas même besoin d'occasion ni de pré-
» texte pour le faire. »

Il nous semble assez inutile d'insister ici sur la justification de De Potter. Sa retraite des affaires publiques trois jours après la réponse du gouvernement provisoire au *protocole n°* 1, et l'intervention immédiate du Congrès national dans le règlement de toutes nos affaires, déchargent entièrement De Potter des conséquences qu'on a laissé tirer, après lui, du seul document diplomatique qu'il eût signé. A envisager d'une manière absolue la question qui s'y rattache, on peut dire que De Potter avait raison de regretter que la révolution belge eût laissé prendre aux puissances l'arbitrage exclusif de ses affaires.

Digitized by Google

Mais à moins de continuer révolutionnairement tout ce qui avait été commencé, jusqu'à une solution complète de toutes les difficultés par la force révolutionnaire, ce qui devenait déjà d'une possibilité très-problématique au 10 novembre 1830, il fallait bien admettre que ces difficultés, intéressant d'ailleurs l'Europe tout entière, ne se règleraient pas sans l'intervention de l'Europe. Notre pays pourra sans doute se trouver encore dans des circonstances où l'intervention de nos voisins nous deviendra nécessaire. Ce que l'exemple de 1830 devrait nous enseigner à cet égard, c'est à payer d'abord de nos propres moyens, assez pour garder voix au chapitre où nos affaires doivent en définitive toujours se régler. Ce que nous voudrons énergiquement, nous finirons toujours par l'obtenir de l'impossibilité où tous nos grands voisins se trouvent de s'entendre assez entre eux tous à formuler une autre volonté qui nous contrarie. Apprenons des souvenirs de 1830 à ne pas nous lasser si vite, à ne pas céder si tôt. Apprenons en même temps des Suisses en 1846, 1849 et 1857, et peut-être, tout à l'heure, des Suisses en 1860, ce que les petites nations gagnent à savoir d'abord s'affirmer à propos. Nous pourrions facilement ainsi déjouer les résultats, prochains peut-être, d'une politique que De Potter prétendait en 1839 (voir ses « Souvenirs personnels ») avoir présidé à la constitution de la Belgique telle qu'elle est aujourd'hui. Voici comme il s'exprime à cet égard, et nous terminerons par cette citation ce que nous voulions dire de De Potter considéré comme diplomate. Il raconte qu'un personnage français mis en rapport avec lui pendant qu'il était encore membre du gouvernement provisoire lui disait :

« Qu'il était bien fâcheux que la Belgique eût fait sa révolu-
» tion dans des circonstances si critiques pour la France ; que
» ce mouvement intempestif avait jeté les provinces belges
» dans un *provisoire* dont elles ne sortiraient que lorsque le
» gouvernement français se trouverait en mesure de les faire

Digitized by Google

» jouir du seul *définitif* qui pût leur convenir, la réunion à la » *grande nation* voulue tout à la fois par la nature, la politique » et le vœu des deux peuples; que le *provisoire* qui convenait » le mieux, était le règne du prince d'Orange, auquel les Belges » ne s'attacheraient jamais de bon cœur, et que par conséquent » ils seraient toujours prêts à échanger pacifiquement contre » le décret d'incorporation.....

» Je suis intimement convaincu aujourd'hui, ajoute De Potter, » que la politique de la France, d'où résulta la proposition » expresse d'alors, est encore sa politique, mais cachée actuel- » lement. Elle veut un état provisoire, par Léopold, comme » elle l'a voulu par le prince d'Orange : un état définitif quel- » conque peut seul déjouer ses projets. »

Nous voici arrivés à la fin de la carrière politique de De Potter. Le Congrès national s'ouvrit le 10 novembre 1830, le jour même de la réponse faite par le gouvernement provisoire au protocole nº 1 de la conférence de Londres. L'action véritablement démocratique dans la révolution de 1830 cessait ce jour là, et la retraite de De Potter devait en être la conséquence. On l'a souvent blâmé de sa conduite en cette circonstance. Il n'est pas nécessaire de lire la justification qu'il en a faite dans ses publications contemporaines et dans ses publications postérieures, pour comprendre combien une conduite contraire aurait été illogique de sa part. De Potter était un pur philosophe, travaillant pour une idée, et nullement pour ses intérêts personnels. Ses théories l'indiquent partout dans ses écrits. Ses actes jusqu'à sa mort ont confirmé cette théorie. Certes il n'est pas plus interdit d'ajouter pleine foi aux protestations de De Potter qu'il ne considérait le pouvoir que comme un moyen de réaliser ses idées au profit de ses concitoyens, et de l'humanité en général, qu'il n'est défendu d'accepter comme entièrement sincère aussi, cette double déclaration du prince qui nous gouverne aujourd'hui :

« Les destinées humaines n'offrent pas de tâche plus noble

Digitized by Google

» et plus utile que celle d'être appelé à maintenir l'indépen-
» dance d'une nation et à consolider ses libertés [1]. »

« Je n'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte qu'en
» vue de remplir une tâche aussi noble qu'utile, celle d'être
» appelé à consolider les institutions d'un peuple généreux et
» à maintenir son indépendance [2]. »

De Potter, donc, voyant dévier la révolution belge des voies où il croyait sincèrement l'avoir vue entrer, et dans lesquelles il croyait qu'on l'avait appelé à la guider, se retira dès qu'il reconnut s'être trompé. Ses collègues eurent tort de lui en vouloir pour cela. Il ne leur fit jamais, pour sa part, de reproche d'avoir agi autrement que lui, s'ils pensaient autrement que lui. C'est là le sommaire de tout ce qu'il a publié pour expliquer sa démission de membre du gouvernement provisoire, après l'ouverture du Congrès national. Son premier écrit à ce sujet est intitulé « Lettre à mes concitoyens; Bruxelles, novembre 1830. » Il en a paru une seconde édition en décembre. Les journaux du temps ont entretenu une assez longue polémique à cette occasion. De Potter y revient encore dans plusieurs passages de ses « Souvenirs personnels. »

Il est nécessaire d'insister sur quelques circonstances qui ont accompagné la retraite de De Potter.

Il avait été chargé comme *doyen d'âge*, par ses collègues au gouvernement, de lire le discours d'ouverture au Congrès national. Les différends qui existaient déjà entre lui et ses collègues relativement à la nature de la mission du gouvernement provisoire, s'étaient manifestés surtout à l'occasion des rapports que ce gouvernement allait ouvrir avec le Congrès. Il y avait d'ailleurs divergence aussi dans cette assemblée quant au caractère

[1] Réponse du prince Léopold de Saxe-Cobourg à la députation du Congrès national envoyée à Londres pour lui offrir la couronne.

[2] Discours de Léopold Ier, roi des Belges, lors de son inauguration.

Digitized by Google

véritable du gouvernement provisoire, au point qu'un membres du Congrès avait prétendu, dès l'ouverture de la première séance : « qu'il serait contraire à la dignité » nationale d'envoyer une députation au-devant du gou- » vernement provisoire. Il suffit, disait l'orateur, de » charger un membre du bureau ou un huissier de salle » de prévenir que l'assemblée est prête à le recevoir. Le fond du différend était que De Potter se croyait appelé par tout le peuple ainsi que ses collègues, pour achever la tâche de constituer la nation à l'aide d'un conseil national que celle-ci élirait à cet effet, et que la tâche ne serait accomplie qu'après la Constitution votée par l'assemblée, sanctionnée par le gouvernement provisoire et acceptée par le peuple ; tandis que les collègues de De Potter et la très-grande majorité du Congrès tenaient que le gouvernement provisoire n'était qu'un accident qui n'avait plus aucune raison d'exister, dès que la nation avait nommé une assemblée pour la représenter. Comme nous l'avons déjà dit, les deux systèmes étaient inconciliables.

Le discours d'ouverture du Congrès évitait de donner raison à l'un ou à l'autre des deux systèmes. Il contenait des phrases ambiguës qu'on pouvait interpréter dans les deux sens ; celles-ci par exemple :

« Au nom du peuple belge, le gouvernement provisoire ouvre l'assemblée des représentants de la nation. »

Le gouvernement et l'assemblée existaient donc en même temps.

Mais venait immédiatement après cette autre phrase :

« Ces représentants, la nation les a chargés de l'auguste mission de fonder... l'édifice du nouvel ordre social... »

Il n'y avait donc rien de fondé encore, et tout allait dater du Congrès et du Congrès seul.

Vers la fin du discours, les mêmes ambiguïtés se représentaient.

Pour le surplus, le discours contenait une relation très-brève de la fondation, de la durée et de la fin du

Digitized by Google

royaume des Pays-Bas; une récapitulation plus longue des griefs que les Belges avaient eu à faire valoir contre le gouvernement tombé, et un sommaire des actes que le gouvernement provisoire avait posés depuis son avénement. En parlant du *protocole n° 1* et de la réponse que le gouvernement y avait faite, le jour même de l'ouverture du Congrès, De Potter disait : « Ces communica- » tions nous font espérer, avec la cessation prochaine des » hostilités, l'évacuation, *sans condition aucune,* de tout » le territoire de la Belgique. » On voit par ses « Souvenirs personnels » qu'il avait pris sur lui d'ajouter au texte les mots : « sans condition aucune, » dans le prononcé du discours, prévoyant bien qu'il lui aurait été difficile de les faire admettre par tous ses collègues, et tenant cependant à faire connaître, quant à lui, le sens dans lequel il avait entendu le protocole. Ce fait prouve de plus près encore l'impossibilité où De Potter se trouvait de continuer de marcher d'accord avec ses collègues et bientôt avec l'assemblée.

Outre la divergence au sujet de la nature des pouvoirs du gouvernement provisoire, De Potter avait à sa charge ses opinions républicaines, déjà franchement annoncées alors. Il convient sans difficulté que ces opinions étaient isolées dans le milieu officiel où il se mouvait. Mais il ajoute que ce n'était pas une raison pour lui d'y renoncer, puisqu'il ne tenait pas à exercer le pouvoir quand même.

L'acte de la démission de M. De Potter consiste en une lettre qu'il adresse le 13 novembre au gouvernement provisoire, et dans laquelle il rapporte le différend existant entre ses collègues et lui sur la nature du mandat qu'ils avaient reçu du peuple. Il donne leurs raisons et les siennes sur la question, puis il ajoute :

« Vous avez cru devoir passer outre; je ne m'en plains pas » et je vous laisse la responsabilité de votre décision; voici la » mienne, elle est irrévocable :

» Je ne tenais pas mon mandat du Congrès national; je

» devais donc, ni ne pouvais le résigner entre ses mains. Ce » mandat est devenu nul, selon moi, dès l'instant que vous » avez investi le Congrès, comme vous venez de le faire par » votre démission, de tous les pouvoirs réunis et confondus. »

Le même jour, il adresse au Congrès une lettre dans laquelle, après avoir fait remarquer à l'assemblée que son nom ne se trouve pas au bas de la démission collective donnée par le gouvernement provisoire, il lui transmet la lettre qu'il vient d'écrire à ses anciens collègues; il ajoute ensuite :

« Avant de terminer cette lettre d'envoi, je prendrai la » liberté de vous témoigner combien m'a surpris votre prompte » décision sur la démission donnée, au nom d'un corps, par » quelques membres de ce corps, dont tous n'avaient pas signé » cette même démission, et cela sans avoir provoqué une » explication sur les raisons qui avaient déterminé, tant la » signature des uns que le refus ou l'absence de la signature » des autres.

» Veuillez, messieurs, agréer avec mes vœux sincères pour » le prompt et entier succès de vos importants travaux, » c'est-à-dire pour le salut et la prospérité de notre patrie, » l'assurance de mon plus profond respect.

« *Signé :* De Potter. »

De Potter dit dans ses « Souvenirs personnels » : « Mes deux lettres furent lues au Congrès le 16 novembre » (c'est le 15 qu'il fallait dire), prises pour notification » et bientôt complétement oubliées. » Il rentra dans la vie privée avec satisfaction, s'il faut l'en croire, et nous, qui l'avons bien connu, nous l'en croyons. « J'étais rede- » venu moi-même, dit-il, et je respirais librement comme » avant que j'eusse posé le pied dans cette funeste lice » politique où il s'était commis sous mes yeux tant de bas- » sesses et de turpitudes, où j'avais vu fuir devant moi » tant d'heures sans charmes et tant d'illusions détruites. »

Digitized by Google

Nous l'en croyons pleinement : ce qu'il fallait à cette intelligence d'élite, à ce cœur désintéressé, c'était seulement de l'activité et de l'activité employée à produire ce qu'il croyait le bien pour le plus grand nombre de ses semblables. Il retrouva cette activité dans les polémiques politiques et philosophiques qu'il reprit bientôt par les journaux et d'autres publications. Cette activité, il pouvait la concilier désormais avec les douceurs paisibles de la vie de famille, qui fut toujours le milieu où ses amis l'ont vu se complaire avant tout.

De Potter ne quitta pas Bruxelles immédiatement après sa démission donnée. Si l'on en juge par quelques lettres et articles publiés par lui dans divers journaux pendant les premières semaines qui suivirent sa retraite des affaires, son intention doit avoir été d'abord de continuer à vivre en Belgique, en y exerçant, comme auparavant, à l'aide de la presse, une influence qui aurait servi sans doute à nous faire éviter bien des écoles. Il faut reconnaître que les hommes nouveaux aux mains desquels étaient passées les affaires, et qui avaient déjà sans doute sur le maniement de celles-ci les idées que nous leur avons vu mettre en pratique plus tard, ne pouvaient guère tolérer l'existence à côté d'eux de celui qui avait tant fait pour contrarier les principes politiques auxquels on allait revenir. Il n'y a donc pas trop de témérité à conjecturer que le plan de dégoûter De Potter du séjour de Bruxelles a été conçu par le gouvernement d'alors. Nous rappellerons succinctement comment ce plan fut exécuté.

De Potter faisait partie d'une association politique qui tenait ses séances à « La Bergère, » rue de la Bergère. Le chef de la police de l'époque ameuta à plusieurs reprises des gens pour troubler ces réunions. En dernier lieu, il s'agissait de les faire disperser violemment par des agents soudoyés. De Potter fut averti à temps par ses amis du guet-apens qu'on lui préparait. Il s'abstint, sur leur conseil, d'assister à la séance où le coup de main devait se produire. Au jour dit, la réunion fut réellement assaillie

Digitized by Google

par une bande d'assommeurs. Plusieurs membres y furent l'objet de voies de fait assez graves, et l'assemblée ainsi dispersée cessa de se réunir. Dans une lettre adressée au journal *le Belge* du **24** février **1831**, De Potter expose les motifs qu'il a d'accuser l'autorité, alors *régnante*, comme il s'exprime, des manœuvres et des menaces dont il est l'objet. Il termine ainsi :

« Quand on est arrivé à ce renversement de toute idée
» d'ordre, et que les honnêtes gens se trouvent en contact
» avec d'aussi ignobles adversaires ; quand le peuple se laisse
» aveugler et mener, au point de servir ses plus cruels enne-
» mis contre ceux précisément qui se dévouent pour lui assu-
» rer au moins une partie du bonheur auquel il a droit, l'homme
» qui se respecte, affligé et découragé, laisse le champ libre aux
» intrigants, et, plaignant les dupes, se retire. C'est ce que je
» fais. »

Quelque temps après, De Potter alla s'établir à Paris avec toute sa famille.

Ses travaux politiques et littéraires pendant son séjour à Paris ont consisté principalement d'abord en sa collaboration assez assidue, de 1831 à 1834, au journal l'*Avenir*, publié alors par le célèbre abbé de La Mennais. En 1835, il publia plusieurs articles dans le journal républicain le *Réformateur*. Il n'abandonnait pas pour cela la publication de brochures sur plusieurs questions importantes relatives principalement à la situation de la Belgique. C'est ainsi qu'il fit paraître diverses « *Lettres à Léopold* » à partir de 1832, réunies depuis en une seule brochure in-8°, Paris, 1839 ; qu'il livra successivement à la librairie : une brochure : *De la révolution à faire d'après l'expérience des révolutions avortées*, Paris, 1831 ; une autre : *Éléments de tolérance à l'usage des catholiques belges*, Paris, 1834 ; une autre encore : *Question aux catholiques belges sur l'Encyclique de M. de La Mennais*, Bruxelles, 1834. La première de ces trois brochures fut traduite en italien et publiée à

Digitized by Google

Lugano en 1832. La seconde fut traduite en flamand et publiée à Gand en 1834.

De Potter s'occupa aussi, pendant son séjour à Paris, d'une nouvelle édition de ses deux ouvrages sur les conciles qu'il refondit en un seul et qui, comme nous l'avons déjà dit plus haut, parut à Paris en 1836 et 1837, en huit volumes, sous le titre de *Histoire du christianisme.*

De Potter, qui pendant son établissement à Paris revenait annuellement passer quelques semaines en Belgique, y renoua peu à peu des relations avec ceux de ses amis d'avant 1830 qui étaient restés, comme lui, indépendants du gouvernement nouveau. Il avait noué en même temps quelques liaisons littéraires ou politiques avec des hommes plus jeunes, dont les débuts dataient du règne de Léopold, et qui partageaient plus ou moins ses opinions philosophiques. Il rentra définitivement à Bruxelles vers la fin de 1838. Il ne l'a plus quitté depuis.

A Bruxelles, il continua de s'occuper des affaires publiques, auxquelles il consacra successivement plusieurs publications nouvelles. Il y fit paraître, en 1839, la première édition de ses « *Souvenirs personnels,* » en deux volumes in-8°. Elle fut bientôt suivie d'une seconde, en 1840. Une traduction hollandaise a été faite de cet ouvrage. Elle a paru à Dordrecht en 1839 et 1840. Ce sont, à proprement parler, les *mémoires* de De Potter. Ils seront toujours consultés par ceux qui écriront l'histoire de la révolution belge de 1830. L'intérêt de la forme ajoute d'ailleurs encore à l'intérêt de la matière. Nous croyons que c'est le livre de De Potter dont les écrivains futurs feront le plus d'usage.

Nous ne donnerons pas ici le catalogue des brochures nombreuses que De Potter mit au jour depuis son retour à Bruxelles jusqu'à sa mort. Qu'il suffise de dire qu'il ne laissait passer aucune question importante, agitée dans l'ordre moral ou dans l'ordre politique, sans en dire publiquement son avis, et toujours dans le sens large et loyal qui constituait avant tout sa manière. Nous nous ar-

Digitized by Google

rêterons cependant sur une partie de ses derniers travaux qui concernent un système philosophique nouveau qu'il a eu certainement l'idée de constituer en école particulière, et dont il s'est principalement occupé à partir de 1843. C'est à ce système que se rapportent exclusivement les publications intitulées : *Études sociales*, Bruxelles, 1843, 2 volumes in-12; *La justice et la sanction religieuse*, Bruxelles, 1846, in-12; *La réalité déterminée par le raisonnement*, Bruxelles, 1848, in-8°; *A. B. C. de la science sociale*, Bruxelles, 1848, in-8°; *Catéchisme social*, Bruxelles, 1850, in-18; *Catéchisme rationnel*, Bruxelles, 1854, in-8°, et enfin son *Dictionnaire rationnel* qu'il acheva dans l'année de sa mort et qui parut à Bruxelles en un volume grand in-8°, 1859. Nous exposerons les points principaux de ce système philosophique pour achever l'histoire d'un penseur éminent qui a honoré notre pays. Nous terminerons par une appréciation de sa personne et de son caractère, telle que nous permettent de l'essayer, du moins, les longs et intimes rapports qu'il nous a été donné d'avoir avec lui.

Si au-dessus du travail que nous aurons ainsi consacré à sa mémoire, nous saisissons l'occasion que ce travail nous présente d'invoquer, pour les appliquer à la situation actuelle de notre pays, les principes politiques que De Potter a proclamés et fait mettre en pratique pour remédier à nos difficultés intérieures avant 1830, on voudra bien l'expliquer par l'ardent désir que nous avons de contribuer encore, autant qu'il est en nous, à conjurer les crises nouvelles auxquelles la Belgique est peut-être exposée en ce moment.

Le nouveau système philosophique auquel De Potter, dans les dernières années de sa vie, paraissait beaucoup tenir à rattacher son nom, pourrait s'appeler : « *la science sociale déterminée par la raison.* »

Ce système part du principe que « la société doit être l'expression de la raison absolue, l'application de la justice entière, en toutes choses et pour tous. » Mais comme

Digitized by Google

il est nécessaire, avant que la société devienne cette expression, qu'il soit d'abord reconnu ce que c'est que « la raison absolue » et « la justice entière, » il faut qu'il y ait « une conscience sociale » qui soit aussi « la conscience de chacun » et qui ait pour chacun « une incontestable et inévitable sanction [1]. »

On peut remarquer ici que toutes les philosophies, toutes les religions aussi admettent l'existence d'une « raison absolue » (λογος, verbum, dit Platon, comme saint Jean), et que pour toutes aussi la « justice entière » c'est l'observation ou l'application de cette raison absolue. Mais ce qu'on n'admet pas dans toutes les philosophies et encore moins dans toutes les religions, c'est que la société (c'est la société humaine, ou l'humanité que De Potter entend par ce mot) doive jamais, disons mieux, puisse jamais être l'expression de la raison absolue ou jouir de l'application de la justice entière.

On enseigne encore assez généralement, du moins dans toutes les philosophies *spiritualistes*, que cette raison absolue doit être admise par tous, de la même manière et dans le même sens, et que cette justice entière a « une sanction incontestable et inévitable. »

Mais on diffère beaucoup sur les moyens qu'il y a de faire admettre par tous et de la même manière la raison absolue et d'en faire reconnaître la sanction incontestable et inévitable.

De sorte que la philosophie de De Potter n'aurait d'autre caractère spécial que celui-ci : en premier lieu, la terre peut et même doit devenir ce que saint Augustin appelle la commune de Dieu (civitas Dei) ; le royaume dont parlait le Christ serait de ce monde ; en second lieu, le raisonnement de tous, notons bien, de tous et de chacun, est un moyen suffisant de faire reconnaître et admettre la sanction incontestable et inévitable de la justice.

[1] *Dictionnaire rationnel*. Bruxelles et Leipzig, Auguste Schnée, éditeur, 1859. Page 19.

Digitized by Google

En un mot, cette philosophie est un spiritualisme qui sera entièrement réalisé un jour sur la terre, et c'est le raisonnement seul qui doit garantir cette réalisation.

Comme spiritualiste, De Potter combat d'abord toutes les espèces de panthéismes. Il combat, en outre, le saint-simonisme, le fouriérisme, le communisme, le socialisme et toutes les sectes analogues, soit religieuses, soit politiques, que nous avons vu susciter ou ressusciter dans ces derniers temps. En sa qualité d'ancien controversiste religieux, il a plus de facilité que tout autre écrivain laïque de reconnaître, dans la plupart de ces sectes, telles ou telles des anciennes hérésies. On peut dire que De Potter est, sous ce rapport, un adversaire de tout matérialisme aussi énergique que le chrétien le plus convaincu.

« Nous attaquons hardiment, ouvertement, dit-il [1], et sous » toutes ses formes le matérialisme, cette doctrine universelle » aujourd'hui, tant de ceux qui l'avouent que de ceux qui s'en » cachent, de ceux qui en ont la conscience, que de ceux qui » ne s'en rendent pas compte... On conçoit qu'au nombre de » ceux qui le professent les fripons affirment qu'il est le vrai » principe de l'ordre dans la société; la base réelle de l'union » et de la hiérarchie parmi les hommes; la source de la vertu » et du dévouement. Mais il leur faut des sots pour les croire : » il leur faut des sots pour se laisser imposer une loi du » devoir autre que celle de se satisfaire, toujours et en toute » chose, aux dépens de quoi et de qui que ce soit, aussi souvent qu'on est le plus adroit et le plus fort. Encore si cette » loi était obligatoire, c'est-à-dire si en la violant on était sûr » d'encourir une peine plus grande que n'est la jouissance à » laquelle on renonce pour y obéir! Mais le matérialiste, qui » nie toute autre jouissance, sera-t-il dévoué, juste, social » pour le seul plaisir de se rendre malheureux? L'extravagance » est trop palpable. Et cependant la société ne vit que de » sacrifices. Des égoïsmes terrestres sans un lien ultra-vital

[1] *Dictionnaire rationnel*, page 8.

Digitized by Google

» qui les unisse, qui les associe, sont nécessairement en hosti-
» lité perpétuelle. »

Mais quelle est la formule du spiritualisme de De Potter? Voici comme il s'en explique [1] :

« Ce qu'il faut *savoir* avant tout, ce qu'il faut pouvoir prou-
» ver de manière à rendre toute objection absurde, c'est la
» réalité du lien religieux qui fait de notre sort en ce monde
» la conséquence de nos actions en d'autres mondes, et qui
» donne pour conséquence à nos actions de la vie présente
» notre sort dans une vie à venir... Il faut partir nécessaire-
» ment de la vérité suivante irréfragablement établie : l'*âme*
» *est réelle, éternelle.*

» L'âme, entendons-nous bien, non cette entité personnelle
» placée par les métaphysiciens au centre de notre organisme
» pour l'*animer* et le diriger, mais le sentiment de l'être, que
» tous les efforts des intelligences fourvoyées ne parviennent
» pas à faire surgir nécessairement de la matière, du mouve-
» ment, de la force, et sans lequel cependant la force qui lui
» est innée n'aurait jamais conscience d'elle-même comme
» d'une personnalité. C'est cette virtualité de se sentir dans les
» mouvements qui la manifestent à elle-même, que, pour
» abréger, nous appelons *âme*, et dont nous affirmons la réa-
» lité, l'éternité. »

Nous ne croyons pas que De Potter, pour justifier son affirmation, ait recours à d'autres raisonnements que ceux employés par Platon, par Cicéron, par tous les métaphysiciens chrétiens et en dernier lieu par Descartes. Ces raisonnements divers n'ont pas besoin d'être reproduits ici. Celui de Descartes « Je pense, donc je suis, » est resté le plus court, le plus clair et le plus célèbre. Les philosophes spiritualistes s'y rallient assez généralement ; et quoique De Potter n'y recoure formellement nulle part, c'est très-apparemment le fondement principal de son affirmation ci-dessus.

[1] *Idem*, page 27.

Digitized by Google

Mais l'âme établie, quelle nature lui donne De Potter?

« L'âme, dit-il [1], étant le sentiment de l'existence même,
» le *sentir* dans l'éternité, l'immatérialité, l'absolu, la réalité,
» n'est point une force, ou il n'y aurait que de la force; n'est
» pas la pensée, car la pensée n'est possible que là où il y a
» possibilité de modification, c'est-à-dire n'est possible qu'au
» moyen de la matière; n'est pas la vie, qui est de la matière
» momentanément particularisée; n'est point le mouvement,
» le temps : le mouvement n'est quelque chose que pour l'in-
» telligence, où il exprime la succession des idées, en d'autres
» termes : les modifications du *sentir* dans le temps.

» L'âme est donc ce sentir même, mais non modifié,
» immuable; mais hors du temps, dans l'éternité. Entre l'âme
» et l'homme il y a la différence essentielle suivante : l'âme
» est l'individualité, l'unité même, la réalité; l'homme est la
» personnalité, l'unité phénoménale : l'âme est la sensibilité
» pure, absolue, indivisible, par conséquent, éternelle, imma-
» térielle; l'homme a le sentiment de la vie, sentiment relatif
» à l'union d'une âme et d'un organisme, ayant un centre de
» mémoire relatif aussi au contact de l'homme avec ses sem-
» blables, sentiment complexe, par conséquent, et temporel,
» et, dans ce sens, matériel. L'individualité, l'âme demeure;
» la personnalité, la vie sentie, s'évanouit avec le mécanisme
» des organes. »

Ailleurs De Potter dit [2] :

« A la mort de l'homme son identité réelle persiste; son
» identité phénoménale, sentiment de son identité réelle,
» s'évanouit, et fait place à une conscience nouvelle, dont les
» conditions sont la conséquence de ses actes passés... »

La nouvelle conscience qui subit ces conséquences ne les rattache pas à la vie précédente, selon De Potter; mais si l'âme, l'unité réelle, a su une fois que ce qu'elle

[1] *Dictionnaire rationnel*, page 41.
[2] *Idem*, page 153.

Digitized by Google

souffre dans une autre vie ne peut être que la peine du mal qu'elle a fait dans la vie précédente, peu importe qu'elle se rappelle ou non quel mal, et quand elle l'a commis. Il suffit aussi que, dans une vie présente, l'âme soit convaincue qu'en punition du mal quelle y fera, elle souffrira dans une vie ultérieure, pour qu'elle s'arrête devant le mal, à la certitude qu'elle l'expiera plus tard, même sans qu'elle doive se rappeler, alors qu'elle souffrira, pour quelle cause antérieure elle souffre. De Potter conclut que ce qu'il suffit de démontrer, c'est que tout mal sera puni, et que dans chaque vie d'une âme, celle-ci ait conscience qu'elle souffre pour un mal qu'elle a fait, n'importe en quelle vie antérieure; et soit certaine qu'elle souffrira, dans une autre vie future, pour tout mal qu'elle fait, dans une vie présente.

Les âmes d'ailleurs, telles que De Potter les décrit, sont de toute éternité, chacune séparément, sans se rattacher à aucun centre. Il n'y a d'autre premier principe que le bien, et le juste éternel qui ne peut être personnalisé.

On comprend que ce n'est pas ici la place de justifier ou de combattre cette philosophie; nous ne pouvons même exposer en détail les raisonnements employés par De Potter pour l'établir. C'est affaire aux autres philosophes à examiner, dans ses livres mêmes, ce qu'il y a de plausible ou d'erroné dans le système. Pour nous, il nous est quelquefois arrivé de demander à l'auteur s'il y avait bien nécessité de refaire ainsi ce qui était déjà fait. Il existe déjà une philosophie où la justice éternelle est considérée comme l'archétype de l'univers, où l'homme est dit animé d'un principe qui a conscience de cette justice, et qui est capable de comprendre sa responsabilité pour les infractions qu'il y fait, sous une sanction de peines attachées nécessairement à ces infractions. Cette philosophie est la philosophie chrétienne, qui a d'ailleurs l'avantage d'être enseignée et admise par un très-grand nombre, et qu'il serait bien plus facile aux philosophes spiritualistes de chercher à propager encore, que de rem-

Digitized by Google

placer par du nouveau où l'on n'offre, après tout, qu'à peu près le même principe et les mêmes conséquences. Notre conclusion était que, pour tout philosophe spiritualiste, il valait mieux rester chrétien, pour exercer sa part d'action dans le christianisme et sur le christianisme, (comme l'ont fait tant de grands philosophes, qu'il ne faut pas puérilement être offusqué d'entendre appeler « des saints, ») que de sortir de l'Église pour essayer laborieusement d'aller faire au dehors ce que l'on pourrait bien mieux faire au dedans. Les accessoires de la philosophie chrétienne, ce qui a servi et sert encore, selon les temps, les lieux, les hommes, de véhicule à cette philosophie, n'a pas besoin d'être confondu avec cette philosophie même. Seulement il semble irrationnel de répudier le système pour quelques objections qu'on peut individuellement faire aux formes qu'il revêt, et surtout de rejeter les formes, sans réfléchir qu'aux yeux de beaucoup, le rejet des formes doit passer pour le rejet du fond en même temps. S'il nous arrivait alors, le catéchisme à la main, d'alléguer à De Potter qu'un chrétien catholique aboutissait aux mêmes résultats que lui, et par des voies qui, à tout bien considérer, n'étaient pas fort différentes des siennes, nous ne prétendrons pas ici qu'il en fût ébranlé, mais nous nous satisfaisions du moins de prouver que, sans inconséquence, lui et les catholiques ses amis (et il n'en manquait pas) n'avaient au fond qu'une même règle de conduite dans les choses nécessaires.

Son esprit de tolérance et la pratique qu'il a toujours prêchée et observée de cette vertu rendaient faciles toutes les espèces de controverses avec De Potter. On a vu combien il était tenace dans ses idées politiques. Il devait naturellement être dans les mêmes dispositions quant à ses idées philosophiques. La conviction doit donner la même opiniâtreté que la foi; l'essentiel est que le convaincu, comme le croyant, aient la même patience d'attendre que les autres arrivent peu à peu à leur conviction et à leur foi. De Potter professait cette patience. Il

Digitized by Google

attendait de l'excès du mal social actuel, qu'il prétendait voir croître chaque jour, l'accession de tout le monde à son système qui devait être la panacée universelle. Il n'est d'ailleurs point de philosophe, ni point de sectateur religieux qui dise autrement.

Ces traits généraux de l'esprit et du caractère de De Potter doivent faire admettre aisément que son commerce n'était pas désagréable. Il était d'ailleurs vif, gai, parfois jovial. Il avait bien son espèce particulière d'égoïsme dans lequel il ne fallait pas trop le déranger; mais il était spontanément serviable envers tous ceux pour lesquels il avait de l'estime ou de l'affection. C'était, avant tout, l'homme de la règle; et, sous ce rapport, comme sous celui de sa grande assiduité au travail, il avait, dans la vie du monde, beaucoup des qualités et des habitudes du cénobite. Son spiritualisme toutefois ne le portait pas à mépriser, ni même à négliger les jouissances sensuelles. Seulement, chez lui la règle y présidait encore, comme en toute autre chose. Il avait un système réglant les fonctions de sa vie organique, comme un système réglant sa conduite morale. Il ne déviait pas plus aisément de l'un que de l'autre. Quoique sa constitution ne fût pas très-robuste, il était parvenu à la tenir en équilibre par l'ordre même qu'il observait dans son double régime physique et moral. Il s'adonnait beaucoup aux exercices gymnastiques. Tout Bruxelles l'a connu spécialement comme un excellent nageur et comme un patineur élégant. Son régime de vie bien raisonné a contribué pour beaucoup sans doute à lui faire parcourir une longue carrière; car nous avons dit, au commencement de cette notice, que l'état de sa santé, dans sa jeunesse, l'avait engagé à quitter son pays natal, pendant plusieurs années, pour aller vivre en Italie.

Louis De Potter est mort à Bruges, sa ville natale, le 22 juillet 1859. Il y avait été ramené de Blankenberghe où il prenait les bains de mer, comme il en avait l'habitude, chaque année, à cette saison. C'est à Blankenberghe

Digitized by Google

que l'avait saisi la maladie à laquelle il a succombé et qui n'a pas été longue. Son corps fut transporté de Bruges à Bruxelles où le peuple lui fit de modestes obsèques, d'après un de ces modes nouveaux établis depuis quelque temps par des sociétés particulières pour l'inhumation de leurs affiliés. De Potter avait désiré et réglé d'avance ce genre d'obsèques.

Il était conforme à la vie et aux opinions de De Potter que son enterrement eût lieu dans une forme simple et sans les rites de la religion. Cette dernière circonstance explique et justifie l'absence d'une très-grande catégorie de ses concitoyens lors des derniers devoirs qu'on lui a rendus. Mais ceux de ses amis que l'on a vus en petit nombre suivre sa bière jusqu'au cimetière des protestants à Saint-Josse-ten-Noode où elle a été déposée, ont sans doute eu lieu de s'étonner de l'absence de tant d'hommes officiels et autres que d'anciens souvenirs d'amitié, de lutte, de tribulations, de fonctions communes, auraient dû réunir autour de la tombe du doyen du gouvernement provisoire de 1830.

Outre les nombreux écrits qu'il a publiés, De Potter a laissé quelques ouvrages inédits préparés pour l'impression et que sa famille fera sans doute paraître plus tard. Il les a intitulés : *Les Rognures; Examen critique du catéchisme, 2e édition; Le système catholique; Souvenirs intimes* (1786-1858). Ce dernier ouvrage complétera sans doute les renseignements sur la personne et la vie de l'auteur que l'on a cherchés avec intérêt jusqu'ici dans sa « Correspondance » publiée après son procès en 1830 et dans ses « Souvenirs personnels. » Nous avons déjà fait remarquer que les mémoires de De Potter seront toujours indispensables à ceux qui s'occuperont de l'histoire de la Belgique pendant l'existence du royaume des Pays-Bas et les vingt-cinq années qui ont suivi la dissolution de ce royaume. La carrière de De Potter fournira en outre, pendant longtemps, des instructions et des exemples applicables aux diverses circonstances où pourra se trouver

782611 A

Digitized by Google

encore notre pays. Pour justifier cette remarque, nous sommes dès aujourd'hui dans une position où les idées et les actes de De Potter peuvent nous indiquer la ligne de conduite qu'il serait le plus prudent de suivre.

On a vu qu'à la chute du premier empire français, De Potter avait été sinon le premier, du moins un des premiers écrivains belges qui eussent apprécié ce régime sans l'engouement qu'il avait fait naître assez généralement chez nos compatriotes d'éducation française. Plus tard, et dans toute sa carrière d'écrivain de l'opposition, sous le gouvernement hollandais, sa plume s'est toujours dirigée dans le sens de l'amélioration de nos institutions politiques d'alors, par des moyens exclusivement nationaux et dans un but exclusivement national aussi. Nulle part dans ses écrits et dans sa correspondance, à cette époque, on ne découvre la moindre trace de l'idée, choyée cependant par un assez bon nombre de publicistes belges et d'hommes politiques d'alors, que la meilleure manière de nous débarrasser du joug hollandais était de réunir la Belgique à la France. En dernier lieu, l'opinion qu'il exprimait sur les conditions d'existence d'une Belgique indépendante, opinion que nous avons rapportée quelques pages plus haut, ne laisse aucun doute sur le désir qu'il avait de voir son pays natal continuer de vivre de sa propre vie, et sur la conviction que cette existence lui serait un jour irrévocablement garantie. Laissons ici de côté les conditions auxquelles il rattachait cette opinion, ou plutôt interprétons-les naturellement. Selon De Potter, l'indépendance assurée de la Belgique ne devait dépendre que de la restitution au peuple belge, mais à tout le peuple belge, de la plénitude de sa liberté et de ses droits. On conçoit que cette formule conduit bien à la préférence à donner au pur gouvernement républicain, pour lequel les sympathies de De Potter étaient d'ailleurs bien connues depuis 1830; cette formule n'exclut pas nécessairement, toutefois, les autres espèces de gouvernement qui sauraient supporter l'exercice des droits politiques par tout le peuple.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, l'opinion de De Potter était bien certainement contraire à la réunion (on dit aujourd'hui l'annexion) de la Belgique à la France. C'est donc sans aucune défiance de ce côté, que les Belges de la même opinion peuvent consulter les idées que De Potter avait sur le moyen le plus efficace à conserver notre indépendance nationale. Puisqu'il avait, à ce point de vue, pleine confiance au sentiment de tous, et à ce sentiment-là seul, il faut tirer la conséquence que, dans toute crise politique qui viendrait à menacer notre indépendance nationale, c'est l'action de tous qu'il s'agit de bander contre le danger. Si des divisions d'opinions, des divisions d'intérêts, ou même seulement des divisions de préjugés existent sur d'autres points, c'est l'*union,* comme la définissait et l'organisait De Potter avant 1830, qui ramènera du moins une unité de volonté vers le point où convergent ensemble catholiques et libéraux, grands et petits, Wallons et Flamands.

L'*union,* on le sait, dans le système de De Potter, ne consistait pas à faire abandonner leurs visées ni leurs prétentions respectives aux partis divisés sur les questions générales de théorie soit en politique, soit en philosophie; ou sur les questions d'intérêts à l'intérieur du pays; ou sur toutes autres questions analogues : seulement il conseillait d'ajourner celles de ces visées ou de ces prétentions qui momentanément n'auraient pas été compatibles avec une action commune vers un autre but qu'il était plus urgent d'atteindre, dans un intérêt reconnu commun aussi. Comme ce philosophe connaissait d'ailleurs assez le cœur humain, pour savoir que dans tous les partis et dans toutes les opinions, il y a toujours une catégorie nombreuse d'individus auxquels le drapeau qu'ils affectent de suivre ne laisse jamais oublier leur égoïsme, il avait imaginé de les faire reconnaître au milieu de la masse, à ce seul signe qu'ils s'abstinssent d'adhérer à l'*union*. Il leur avait, de son temps, donné une qualification particulière, puis avait appelé sur eux « l'anathème de l'impopularité » avec toutes ses suites. »

Digitized by Google

Dans ce système de De Potter, que faudrait-il faire, si on l'appliquait à nos présentes circonstances, pour unir toute la nation contre tout danger qui menacerait l'indépendance nationale et pour se mettre en garde contre ceux que des arrière-pensées pourraient faire opérer clandestinement en sens inverse? Proclamer l'ancien *unionisme* d'avant 1830, en le tournant aujourd'hui contre toute menace d'attentat à notre indépendance, comme on l'avait tourné alors contre les attentats du gouvernement du roi Guillaume Ier à la liberté commune des Belges de toutes les catégories. Séparer de la masse militante en ce sens, et tenir d'abord en observation tout homme qui s'abstiendrait, et à plus forte raison tout homme qui regimberait. Réserver à l'égard de ceux-ci, dès que les circonstances deviendraient plus difficiles, toutes les précautions que les lois justifient, en leur laissant encourir, en outre, toutes les suites de l'impopularité compatibles avec l'ordre ordinaire.

Il y a peut-être à prévoir aujourd'hui une difficulté d'exécution qui n'existait pas en 1830. Alors les questions relatives à l'exercice des droits politiques ne séparaient encore nulle part, autour de nous, les classes laborieuses des classes riches et des classes intelligentes. Il en est autrement aujourd'hui. Rallier par l'*unionisme* la nation officielle tant des catholiques que des libéraux, tant des provinces wallonnes que des provinces flamandes, ce ne serait pas, comme en 1830, une garantie que le peuple proprement dit suivra le drapeau. Ceux qui voudraient attenter à notre nationalité ont actuellement des moyens spéciaux d'intéresser les masses à la promesse de modifications politiques qui détourneraient momentanément celles-ci du point de vue de l'indépendance. L'*unionisme* n'offrirait donc pas aujourd'hui toutes les garanties qu'il a offertes en 1830, à moins qu'on n'y rattachât le programme sinon d'appeler sur-le-champ les masses à l'exercice des droits politiques, du moins de préparer promptement leur admission à cet exercice, de

Digitized by Google

manière à leur donner la certitude qu'elles l'obtiendront dans un avenir prochain. En attendant leur accès au scrutin électoral, l'usage fréquent et général du droit qu'ont tous les Belges, sans distinction, de s'assembler pour délibérer sur leurs intérêts et manifester leurs opinions, pourrait être employé de manière à attacher le peuple aux questions graves qui s'agitent, et à le détourner de l'idée d'une solution de nos crises futures dans un sens différent de ce que comporte chez nous le véritable intérêt de tous.

Nous savons que l'intervention populaire dans la discussion des affaires du pays, même aux simples conditions où les Anglais l'admettent depuis longtemps sans danger, et avec un avantage si incontestable pour toute la nation, est encore sujette, en Belgique, à beaucoup d'objections, surtout de la part des classes qui ont le monopole actuel des droits politiques. Il serait déplacé d'entamer ici une longue discussion à ce sujet; nous ne ferons qu'une simple observation : les révolutions de 1848 nous paraissent avoir été l'explosion du sentiment que les masses ont de leurs droits vis-à-vis des censitaires qui exercent seuls le gouvernement, et profitent principalement des bénéfices de cet exercice. Partout où ce sentiment a été réprimé, il existe toujours à l'état latent, susceptible d'être exploité par l'habileté politique. Où ce sentiment a persisté et a eu le dessus, il constitue pour les autres pays un exemple permanent de la possibilité de le faire triompher partout; ce qui aide considérablement à l'exploitation dont nous venons de parler. Il faut déjouer d'avance toute exploitation de ce genre en Belgique; il n'y a pas d'autre moyen de prévenir ce qu'on a vu tenter et réussir ailleurs dans des conditions qu'il ne serait peut-être pas difficile de préparer et de faire exister chez nous. A ce point de vue, si le danger devient pressant, qu'importe que le remède soit héroïque?

C'est en invoquant le nom de celui dont le peuple du

Digitized by Google

moins a gardé la mémoire, en Belgique, que l'on pourrait le mieux rallier le peuple au mouvement des autres classes unies pour sauver l'indépendance nationale menacée. Le nom d'un mort ne peut plus être un épouvantail; il peut devenir un symbole.

L. JOTTRAND.

Digitized by Google

DE LA RÉFORME

DES

ASILES D'ALIÉNÉS.

Nous aimerions voir l'expérience reproduire intégralement le système belge de traiter la folie.

Quarterly-Review, 1857.

Il existe en ce moment parmi les médecins aliénistes une très-grande différence d'opinion relativement à deux points essentiels de la psychiatrie; ces points consistent à connaître les conditions les plus favorables dans lesquelles il faut placer l'aliéné pour pouvoir le guérir, et à savoir comment, dans l'avenir, la bienfaisance publique pourvoira au traitement des aliénés, s'il faut nécessairement les enfermer tous dans des locaux préparés à grands frais et toujours insuffisants.

Il y a là une question de réforme d'autant plus importante qu'elle exige, à divers points de vue, une rénovation complète de nos idées sur le traitement de la folie. En effet, jusqu'ici, on doit le confesser, nous avons eu la barbarie de punir les aliénés comme des coupables, de les exclure de la société, de les assimiler dans nos lois à des animaux féroces et malfaisants, et, en définitive, de les abandonner à leur sort. Que faire pour amener une

Digitized by Google

révolution dans nos sentiments? Seule, la civilisation des mœurs pourra un jour apporter remède à un déni de justice patent depuis des siècles; il est donc à espérer que notre aveuglement cessera d'une manière ou d'une autre sur ce point de l'histoire morale de l'humanité.

Ce n'est pas tout que d'améliorer des locaux, de veiller à l'hygiène et de rendre le sort des aliénés plus supportable, il faut guérir le plus vite possible les curables, comme le veut le père de la médecine, et ne pas faire souffrir inutilement les incurables.

Malheureusement, de l'état actuel des choses procèdent de grandes difficultés qui vont en s'accumulant tous les jours, car, en même temps que l'accroissement d'une population misérable et ignorante multiplie les maladies mentales, il arrive que partout des capitaux considérables sont employés et immobilisés dans la spéculation publique ou privée ayant pour objet d'héberger et de garder les aliénés.

Faudra-t-il attendre que l'excès de misère et notre incurie viennent enfin ouvrir les yeux du public?

Depuis plus de cinquante ans, les pays les plus avancés, en ce qu'on pourrait appeler une civilisation plastique (celle qui a la puissance de former et de fabriquer, avant-courrière d'une autre civilisation qui s'appliquera probablement à développer la science de l'humanité), ont créé en Europe et en Amérique des asiles très-vastes, et quelquefois si gigantesques que l'imagination s'effraye lorsqu'on les contemple. — « Quelle terrible maladie! Quelle puissance de répression ne faut-il pas employer pour nous protéger! Que de malheureux ces constructions monstrueuses ne doivent-elles pas contenir! » Telles sont les paroles qui nous échappent involontairement à cette vue.

Le degré de puissance industrielle auquel nous sommes arrivés nous permet, à la vérité, de cacher des malades; mais il y a loin encore de là à la faculté de prévenir le mal et de le guérir. Si la société cherchait sincèrement de nos jours à diriger l'éducation publique vers son but

Digitized by Google

humanitaire, il est incontestable que la folie sévirait beaucoup moins. Il ne nous appartient pas de discuter ici ce qui arrête le pouvoir social, mais considérant le mal qu'il laisse faire, nous dirons qu'en recourant à de simples palliatifs pour rendre l'effet de son abandon moins pernicieux, il nous prépare des difficultés que la science prévoit sans posséder les moyens de les combattre avec succès.

Aujourd'hui on veut construire des asiles partout; l'architecture semble nous tenir lieu de panacée; chaque province en Belgique, chaque comté en Angleterre, chaque département en France, devrait, dit-on, posséder cette preuve de notre sollicitude. Des médecins en réputation et des administrateurs haut placés recommandent cette mesure. Cela se conçoit. Habitués à des fonctions magistrales, ces hommes, fort honorables, ne trouvent rien de plus efficace pour parer à toute éventualité, et leur horizon ne paraît pas dépasser l'idée de posséder de grands asiles pour y étreindre la folie. Mais, comme nous avons déjà des hospices pour toutes les infirmités corporelles, et qu'on ne pourrait cloîtrer tous les hommes dont l'esprit est plus ou moins malade, sans que l'encombrement compromît à la fois la santé publique et les moyens de secours, la question de la réforme des asiles s'est mise d'elle-même à l'ordre du jour et attend une solution satisfaisante.

Depuis plus de trente ans, deux médecins renommés, MM. Esquirol et Moreau (de Tours), convaincus de la nécessité de continuer la réforme commencée, proposèrent, à diverses époques, des mesures dont ils avaient compris la possibilité d'exécution en examinant ce qui se passe dans un village belge, dans une localité perdue pour ainsi dire au milieu des steppes campinoises de la province d'Anvers. Depuis lors, l'organisation de cette colonie toute spéciale ayant été étudiée de plus près, on a prétendu qu'en imitant les paysans de Gheel, on arriverait à des résultats inespérés, à celui d'accélérer les guérisons et d'en augmenter le nombre, à ceux de diminuer les

Digitized by Google

dépenses, d'enlever à la folie l'espèce de dégoût ou de réprobation qu'elle excite le plus souvent, et d'obtenir une double action de bienfaisance et de moralisation mutuelle entre les malades et ceux qui les soignent.

Si tout cela est possible, pourquoi hésite-t-on encore à former dans tous les pays de pareilles institutions?

A ce sujet nous dirons franchement notre pensée.

D'abord il est des établissements, tenus par des hommes de haut savoir et de haute probité, qui, vu le petit nombre de malades qu'ils admettent, peuvent être considérés comme ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre; la science la plus consommée, les soins les plus assidus, des maisons de ville et de campagne, une domesticité convenable et suffisante, et, par-dessus tout, la vie de famille, voilà ce que les directeurs peuvent donner en échange d'honoraires en rapport avec leur réputation et la fortune de leurs clients. Naturellement ces hommes distingués, accomplissant leurs devoirs envers l'humanité, n'ont aucune raison pour renoncer à leur système. D'autres médecins, également recommandables par leur science et leur zèle, placés à la tête de vastes établissements publics ou privés, lesquels sont bien tenus et administrés honorablement, défendent, très-naturellement aussi, leur foyer domestique, l'asile qui est, en quelque sorte, leur patrimoine, puisque le plus souvent il leur a été transmis par leur père. Puis il serait impossible d'exiger que tous les hommes fussent également appelés ou disposés au dévouement, au sacrifice, à l'abnégation personnelle. Enfin arrive, sous les auspices ou à l'ombre des hommes consciencieux dont nous venons de parler, la masse des spéculateurs, des trafiquants de la folie, qu , dans les pays où il y a des lois protectrices des aliénés, ne font que strictement ce qu'il faut pour échapper au blâme, mais qui, partout ailleurs, dans certaines occasions favorables, ne cherchent qu'à retenir captifs des malheureux dont les parents dénaturés désirent se débarrasser pour des motifs honteux.

Digitized by Google

Certes dans cet abandon et ce mépris des aliénés, il y a des nuances et des gradations à reconnaître; l'aliéné n'est plus battu ni injurié, on lui donne tout ce qui est indispensable, et quelquefois on éblouit les passants par le bruit de la musique, des airs de danse, des fêtes, des régals. Qu'on aille au fond des choses sans se laisser prendre aux apparences, et l'on y trouvera très-souvent l'esprit de concurrence, le désir de rendre l'aspect d'une prison moins désagréable. Quant au but de guérir, il n'y est pour rien, sinon pour peu de chose. En présence de maux aussi invétérés, en présence des abus qui les maintiennent, on comprend que la réforme peut encore se faire attendre; mais aussi, on est certain que si l'on sonde le mal, la victoire finira par appartenir à cette réforme. Le mal est tellement affreux qu'il suffit d'une volonté ferme pour le dévoiler aux yeux de tous.

Il y a donc deux obstacles principaux à renverser : les intérêts particuliers coalisés contre le bien public, et l'indifférence générale de l'opinion pour une maladie qui attaque bien des hommes distingués dans toutes les branches de l'activité intellectuelle, les hommes dont la sensibilité est trop développée, et ceux qui ont apporté le fatal principe en naissant. Ne méritent-ils donc pas toute notre pitié? et d'ailleurs, qui sait? nous sommes peut-être nous-mêmes menacés d'être un jour l'objet de soins semblables.

C'est au milieu de ces circonstances que des opinions opposées se sont donc formées sur un principe médico-psychiatrique; les uns voudraient réformer les asiles publics en les transformant en colonies à air libre, ou les modifier de manière à réunir les avantages d'un asile à ceux d'une colonie, tandis que les autres pensent pouvoir s'en tenir à des améliorations purement locales. Ce dernier système, celui qui est en vogue, consiste à enfermer le malade et, suivant le cas, à le déposer dans une cellule grillée ou dans l'une des sections : il est bien rare et bien exceptionnel qu'on le laisse sortir sous la sur-

Digitized by Google

veillance d'un gardien. Cette méthode, soi-disant curative, est basée sur la contrainte matérielle et morale, et des hommes très-estimés la conseillent encore; on force un aliéné de vivre dans un monde spécial, assez semblable à celui des couvents; aussi ces asiles, dans les pays catholiques, sont-ils le plus souvent dirigés par des corporations religieuses qui en ont obtenu l'entreprise. Or, dans ce système, l'idée mercantile, fût-elle placée au second plan, doit néanmoins être satisfaite, et dès lors l'accumulation des malades est un obstacle à un bon traitement; mais, malheureusement, le mépris de la science et l'intérêt personnel conduisent insensiblement à un résultat plus funeste. Comment espérer qu'un médecin à qui l'on refuse les moyens pécuniaires ou le temps nécessaire à de profondes études, soutienne une lutte inégale? D'ailleurs, des administrateurs, des gouverneurs de provinces et même des ministres sont quelquefois persuadés qu'on ne doit rien attendre de la médecine psychiatrique. Parmi tous ces hommes puissants, ceux qui appartiennent ou sont dévoués au clergé pensent que la médication morale n'est qu'une dépendance du culte : dans ce cas, l'habit religieux doit être naturellement le meilleur remède. Enfin, généralement on considère comme une bonne affaire d'obtenir d'un médecin quelconque qu'il soigne des centaines d'aliénés pour peu de chose; on veut un prête-nom à bon marché. Il est évident que dans ce système, sauf les exceptions dont nous avons parlé, les asiles sont très-bien fournis et les guérisons très-rares.

Le système de la réforme se propose au contraire un traitement médical complet, c'est-à-dire qu'il embrasse tous les moyens moraux et physiques qui s'adressent à notre double nature. Son but unique est le renvoi du malade dans sa famille pour cause de guérison. Ce but exige d'abord le dévouement d'un médecin capable, car celui-ci ne considérera jamais ses malades comme des incurables qu'on peut abandonner à la nature; il étudiera et combattra dans leur intérêt jusqu'au dernier moment; rien

Digitized by Google

ne lui est indifférent; aussi toutes les circonstances ordinaires aux asiles sont-elles changées. Pour éviter une multitude de complications et de causes d'aggravation, on veut de l'espace au grand air, on permet à chaque malade l'usage d'une sorte de liberté personnelle, et pour cela il est placé au milieu d'une société spéciale, créée pour lui; les soins des domestiques sont remplacés par ceux d'une famille qui a mission de rendre inoffensif un homme sinon furieux, toutefois privé de la conscience de ses actes. C'est, pour ainsi dire, par un tour de force moral, aux yeux de ceux qui ne croient qu'à la matière, que ce système commence une médication de l'homme *frappé par en haut*, comme le disait lord Byson. Oser dire, au risque de sa vie, à un insensé : « *Sois libre et comprends le sentiment qui m'anime!* » n'est-ce pas ressembler à Alexandre de Macédoine lorsqu'il accepta le breuvage de son médecin Philippe avant de lui faire connaître ce dont on l'accusait? Eh bien, les malheureux aliénés ne sont, dans l'immense majorité des cas, pas plus coupables de mauvaises intentions que le médecin d'Arcananie, et nos *Alexandres* en Belgique sont de pauvres paysans!

S'il a pour effet de guérir, peu importe comment se nomme le système; d'ailleurs il doit pouvoir s'accommoder à des pays ayant un autre climat et d'autres mœurs; mais, comme il se pratique à la campagne et sous l'influence de la liberté, il a été désigné par le nom de traitement *à air libre.* Il peut être mis en usage par une ou plusieurs familles à la fois, par un village, par une colonie : cela ne change nullement son caractère spécial. Tout doit s'obtenir par la douceur et non par intimidation ou violence, rien ne doit opprimer l'individualité du malade : ce ressort de la vie intellectuelle étant brisé, entraînerait la perte de l'être humain. Il faut enfin les conditions morales et physiques que demande la science. Personne n'ignore que les efforts de l'homme de l'art doivent être immenses pour vaincre le mal : pourquoi donc augmenter les difficultés? Que de travail pour trouver

Digitized by Google

l'origine et le siége du désordre, en prévoir les phases et déterminer la médication! que de temps et de patience employés dans ces examens du malade, mais aussi quelle satisfaction quand on obtient un heureux résultat!

Si par hasard on nous demandait où ce système est complétement adopté, nous serions forcé de dire que la colonie gheeloise approche de cet idéal sans toutefois l'atteindre encore, mais qu'il est à espérer qu'avec le concours de son médecin en chef actuel, les améliorations commencées il y a plus de dix ans seront poursuivies avec succès. Déjà le docteur Bulckens a donné des preuves de savoir et de dévouement : qu'il continue sa tâche et il aura bien mérité du pays! Enfin il nous paraît que la question de la réforme est tellement urgente, que l'opinion publique doit être aussi consultée à ce sujet. *Res sua agitur :* le problème a son côté pratique, et l'on peut juger, par exemple, quel système est le plus simple, le moins douloureux, et quel est celui qui guérit le plus vite.

Dans les éclaircissements que ce travail offrira nous mettrons toute l'impartialité possible; quoiqu'il soit publié en faveur de la réforme, et doive le jour à une polémique qui nous est faite en Allemagne et en Angleterre, nous n'avons été mû que par l'intérêt seul de la vérité.

I

D'après ce qui a été dit plus haut, il est aisé de prévoir que les médecins partisans de la contrainte, soutiendront qu'une maison dans laquelle la vie est soumise à une règle, à une discipline de tous les instants, devient en quelque sorte un instrument de guérison, et ils s'empresseront d'ajouter que, suivant le célèbre Esquirol, c'est l'agent thérapeutique le plus puissant entre les mains d'un médecin habile. Il serait facile de réfuter cette assertion

Digitized by Google

dans ce qu'elle a d'absolu et de général, mais il suffit de dire qu'elle procède moins d'une théorie scientifique que de l'idée de perfection qu'on est habitué d'attacher à la vie conventuelle et religieuse ; les prêtres séculiers non astreints à cette vie, sont à ce point de vue des *irréguliers*. Donc, pour bien des gens, la vie monastique conduit à la perfection ; ils pensent dès lors que les passions, sources uniques de la folie suivant eux, seront plus facilement combattues dans des espèces de cloîtres.

Il est vrai que, pour certaines existences, cette règle peut avoir des effets très-marqués ; mais on oublie aussi ce que doivent produire sur un malade et son enlèvement du milieu de sa famille, et la reclusion. Il n'y aurait rien d'étonnant, toutefois, qu'un médecin habile en thérapeutique mentale, comme l'entend Esquirol, sût profiter de cette commotion morale pour instituer le traitement rationnel auquel le plus souvent le malade ou sa famille s'étaient refusés. Mais ce n'est pas à cela que songent, pour les besoins de leur cause, les avocats de la contrainte. S'attachant à la lettre de l'aphorisme en question, ils prétendent que les murailles mêmes d'une maison de santé peuvent avoir une action thérapeutique mystérieuse, et ils vont jusqu'à dire, comme on l'a fait dernièrement encore au sujet d'un concours d'architecture pour le plan d'un asile près de Madrid [1], que les méthodes curatives sont intimement liées aux dispositions architecturales, à tel point qu'on parviendrait plus sûrement à construire un bon manicome en étudiant les premières qu'en perfectionnant les secondes. Mais c'est vouloir que les distributions matérielles de l'asile aient quelque rapport secret avec les maladies de l'esprit ; c'est passer de l'organologie phrénologique à une absurdité plus grande encore, par l'application de cette classification aux divisions et subdivisions de quartiers de fous ; ainsi il y aurait les malades des sections intellectuelles, ceux des protubérances senti-

[1] *Des asiles d'aliénés en Espagne,* Paris, 1859.

Digitized by Google

mentales, ceux des bosses instinctives, etc. De là procède le sophisme, qu'un classement peut aider au traitement de la folie. Il n'en est rien : ce classement sert tout au plus à rendre la vie possible entre détenus, et voilà tout ; l'aliéniste digne de ce nom ne compte que bien rarement, comme moyen thérapeutique, sur l'ennui et la douleur de vivre toujours entre quatre murs.

Des milliers de plans ont été produits pour réaliser cette bienheureuse classification dont les conservateurs vantent tant les effets : tous les asiles de l'Europe ont été parcourus et étudiés par une foule d'aliénistes voyageant pour en chercher la trace et en comprendre le sens thérapeutique au milieu de toutes les combinaisons possibles de droites et de courbes : peine perdue! ce rapport de la brique et de la pensée n'a pu être trouvé.

La psychiatrie n'attend que bien peu de chose d'un classement quelconque. L'administration a raison de diviser ses pensionnaires en payants et indigents, en turbulents, demi-turbulents, idiots et malpropres, mais cela n'a rien de commun avec la thérapeutique ; et d'ailleurs la douleur phsychique n'a point de colonnes réservées dans des registres administratifs, le médecin seul peut en apprécier la source, la valeur et le remède. Au point de vue de l'ordre des asiles, pourvu qu'un médecin parcoure deux fois par jour des salles ou des préaux où sont enfermés deux à trois cents malheureux, on appelle cela avoir tout fait pour obtenir la guérison et le bonheur de ces tristes prisonniers.

Le moment approche où de pareilles hypocrisies seront abandonnées ; on finira par comprendre qu'un certain isolement ne doit pas être confondu avec l'emprisonnement. Certes il faut isoler le malade des circonstances qui ont amené ou vu naître la folie, mais il est parfaitement clair que cet avantage est obtenu aussi facilement si on déplace le malade que si on l'enferme. Dans le système à air libre, le malade prend plus facilement le change sur les raisons qui l'ont momentanément séparé de ses parents,

Digitized by Google

il accepte les prétextes qu'on invente à ce sujet et le chef de la famille où il sera placé le traitant bien, l'effet salutaire de l'isolement est obtenu sans violence et surtout sans risque d'exalter un esprit qui a besoin de repos.

Les partisans de la contrainte ont essayé à diverses reprises de faire croire que la liberté personnelle est nuisible aux aliénés, en même temps que fatale à ceux qui les entourent ; selon eux, les conditions qui la permettent entraînent à trop de périls et à trop d'abus, et il est à souhaiter que l'unique colonie qui en donne l'exemple disparaisse le plus tôt possible.

Heureusement ces insinuations ne sont nullement fondées, et la raison en est facile à découvrir, car la plus petite des causes que l'on considère comme malfaisante, ayant pu agir pendant *plusieurs siècles*, aurait détruit de fond en comble l'établissement de Gheel que nous trouvons au contraire très-florissant. Le système est bon, et ce qui le prouve, c'est que malgré des défauts inhérents à une colonie fondée par la commisération spontanée de paysans, lesquels plus tard, à cause de leur ignorance, furent eux-mêmes l'objet de spéculations de tout genre, cette méthode de recevoir chez soi des malades pour une somme modique a été avantageuse à toutes les parties contractantes. Gheel enfin a même su résister à certaines *améliorations* qui ont fait diminuer le nombre de ses pensionnaires. De 1,000 aliénés, le chiffre est aujourd'hui descendu à 750, à la suite du règlement qui lui fut imposé par l'État ; la colonie perdit les aliénés qu'on supposait pouvoir être suicides, homicides ou dangereux à différents titres. Toutes ces catégories furent envoyées dans des asiles fermés tenus par des religieux, et nous pouvons dire que ce transfert n'eut lieu qu'au grand chagrin et au grand détriment des malades.

Il est un côté de l'esprit humain que l'on ne doit point perdre de vue lorsqu'on s'occupe des maladies mentales dans le dessein de les guérir : c'est celui de son *activité*, qui exige à la fois la diversion des pensées loin de toute

Digitized by Google

excitation morbide et le mouvement musculaire. Si une cause quelconque de folie prolonge son action, les conditions organiques du cerveau peuvent altérer plus profondément les fonctions de celui-ci et produire leur affaiblissment. Or, les partisans de la réforme prétendent qu'à ce point de vue l'isolement du monde actif est nuisible, et les exemples sont faciles à trouver dans les préaux des asiles. L'excitation que fournit la vie des champs est par sa nature fort modérée ; elle sera sinon tempérante, au moins sans effet nuisible sur l'exaltation maniaque, et suffisamment excitante cependant pour entretenir sans fatigue le jeu de toutes les facultés. L'encellulement d'un agité augmente presque toujours la maladie ; toute diversion est empêchée ; le médecin entreprend une espèce de lutte avec son prisonnier, et, dans les constructions les plus à la mode, il s'est réservé une galerie d'où il peut tout observer sans danger. Contenu par une camisole de force ou attaché soit à quelque banc, soit dans son lit, le malade qui a besoin de se mouvoir pour apaiser son mal est soumis, par cette immobilité forcée, à la plus atroce des tortures ; enfin, enfermé avec ses pairs, le contact de la folie (nous le prouverons) ajoute de nouvelles angoisses à sa position déjà si malheureuse. Dans tous ces cas les aliénés ne peuvent que perdre rapidement le temps favorable à la guérison et tomber dans une chronicité irremédiable. Voilà, d'après notre manière de voir, l'une des causes les plus actives de l'encombrement des asiles : la civilisation qu'on a tant attaquée, n'y est certes pour rien.

Jusqu'ici nous avons exposé les arguments extrêmes des deux partis ; actuellement il faut produire l'opinion d'hommes qui peuvent être considérés comme des *éclectiques* en psychiatrie. Ceux-ci posent en principe que l'application d'un système quelconque dépend de la nature de chacune des maladies ; ainsi, ils disent qu'il faut bien se résoudre à contraindre *mécaniquement* des furieux, des mélancoliques à sentiments pervertis, des idiots à tendances criminelles ou honteuses, etc., etc. ;

Digitized by Google

d'un autre côté, s'ils admettent l'encellulement, ils ne le permettent que pour un temps fort court; enfin ils conviennent que la contrainte, soit mécanique, soit morale, avilit toujours le malade même à ses propres yeux et qu'il faut rarement y recourir. L'espace nous manque pour examiner une à une toutes ces propositions, le lecteur les appréciera en se rappelant toutefois que, dans les champs, la folie est sans réactions internes ou externes, et que l'affection véritable d'un bon nourricier fait appel à nos meilleurs sentiments.

C'est probablement à la répugnance des moyens violents que nous devons le système anglais de la *non-contrainte* qui exclut aussi toute espèce de brutalités, de violences, de liens, de camisoles de force, de fauteuils giratoires ou d'autres engins de tortures. Tout cela est remplacé par de bons soins, une grande surveillance, et enfin, comme dernière raison, par l'encellulement dans une chambre matelassée et privée de lumière.

L'application de ce système est toujours un peu difficile dans un asile clôturé; on peut dire cependant qu'il a réussi à Hanwell, asile anglais contenant mille reclus, puis dans d'autres localités encore; enfin le même système a été adopté à Meerenberg, près de Haarlem, en Hollande, où il est mis en pratique avec avantage. La non-contrainte n'est possible que sous une direction des plus paternelles; toutefois, dans un asile, la famille est trop grande, ses membres sont trop inoccupés; il faut bien, dans une telle direction, compter avec le nombre et passer sur beaucoup d'inconvénients. Cette méthode exige naturellement, de la part des servants et des surveillants, une intelligence peu commune des caractères de la folie et des actions qui s'y rapportent; ils doivent avoir une très-grande prudence pour prévoir et pour éloigner des catastrophes imminentes à chaque instant. Certains d'entre eux ont expié leur témérité ou leur négligence au milieu d'aliénés retenus malgré leurs réclamations et quelquefois atteints de perversion de la volonté ou des sentiments. Il y a dans ce sys-

Digitized by Google

tème une sorte de contradiction à mettre des gens en liberté dans un espace rétréci où ils sont retenus contre leur gré.

Suivant nous, la *non-contrainte* est, dans l'ancien système, la négation d'un mal physique, comme l'indique son nom, sans toutefois qu'elle donne satisfaction à nos instincts les plus élevés; dans une famille et sans entraves, elle devient l'affirmation d'un bien-être moral, qui enlève à la folie tous les symptômes alarmants et la réduit à sa plus simple expression.

De la *non contrainte,* les Anglais ont encore fait un pas de plus vers l'*air libre :* c'est le *cottage system* qui forme entre les deux le point de transition. Le malade est placé dans une chaumière ou villa dépendante d'un asile; pour définir cette méthode, il faut dire que c'est l'*air libre,* moins *la vie de famille* et l'*organisation médicale* d'une colonie. En Angleterre, les critiques n'ont pas manqué lorsqu'on eut remarqué que ce système consistait à isoler un malade avec un ou plusieurs gardiens et que les soins médicaux n'étaient pas réguliers. Il était facile de voir combien cet état de choses pouvait nuire au malade. Dans le système à air libre, il y a la vie de famille qui garantit le bien-être et les soins nécessaires à la cure de la folie. Toujours est-il évident que la réforme n'a plus qu'un pas à faire pour s'établir dans un pays où le sens pratique des choses est éminemment développé; déjà la *Quarterly-Review* a émis le vœu de voir établir dans son pays une colonie à l'instar de celle de Gheel.

II

Mû par un sentiment très-louable, un des savants les plus distingués de l'Allemagne, M. le docteur Roller, médecin en chef de l'asile d'Ilenau, dans le grand-duché de Baden, a proposé dernièrement une modification du système à *air libre*. Dans un article du journal *Allgemein*

Digitized by Google

Zeitschrifft für Psychiatrie et à l'occasion d'une revue bibliographique d'un mémoire sur Gheel, par M. Duval, de Paris, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*, il reconnaît que l'existence d'une colonie libre, datant de plusieurs siècles, contient en soi la preuve de sa raison d'être; ainsi il est clair qu'un grand nombre d'aliénés réunis dans un village n'ont pas besoin d'asile clos, que les malades sont plus capables de jouir de liberté que bien des gens ne le pensent, et, enfin, qu'ils peuvent vivre en famille sans danger. M. Roller se demande si cet exemple doit être perdu? Pourquoi, dit-il, ne pas l'appliquer à la solution du problème que l'accroissement de la population impose à l'assistance publique?

D'après le plan de M. Roller, les incurables placés dans les environs d'un asile permettraient au moins l'admission des cas récents, et ces derniers pourraient alors recevoir les soins indispensables à leur cure pendant la période où cette cure peut s'effectuer. En effet, il n'existe pas de mal plus funeste (l'Angleterre et l'Allemagne s'en plaignent) que l'*encombrement dans un hôpital ou dans un hospice*. En ce cas l'établissement de colonies devient une nécessité, et que l'asile soit un centre thérapeutique, tout le monde l'approuvera : le nom ne fait rien à la chose et la méthode proposée est parfaitement acceptable.

Si M. Roller avait visité Gheel, et ne se fût pas contenté de descriptions et de rapports, peut-être son jugement sur la valeur de cette colonie eût-il été meilleur. Ainsi cet homme distingué croit qu'il y a opposition d'idées et de faits dans les mots de *liberté* et de *chaînes*; il pense que l'assassinat de personnes inoffensives et la grossesse de femmes aliénées forment un triste revers de médaille, en même temps qu'ils ne démontrent pas l'excellence du principe de liberté pour les aliénés.

Il est des hommes dont l'opinion est trop considérable pour qu'on ne cherche point à la redresser lorsqu'elle se base sur des faits mal appréciés; nous croyons donc, en faveur de Gheel et des colonies libres, devoir faire remar-

Digitized by Google

quer à M. Roller que si des défauts ont été signalés par nous-même au sujet de la colonie, c'était afin de faire cesser de ces abus qui s'attachent aux meilleures choses, et non pour critiquer un principe excellent ; des faits tellement exceptionnels, qu'on pourrait ne pas en tenir compte, ne vont pas à entacher une population entière et à annihiler le bien qu'elle fait? Gheel existe depuis des siècles : y aurait-il exagération à prétendre que la colonie a recueilli quelques centaines de mille malades? Non, certainement; eh bien, jusqu'ici, la tradition rapporte deux crimes contre la vie des personnes. Est-ce que, par hasard, dans les asiles fermés, il ne s'en est jamais commis?

Nous sommes loin de dissimuler le dégoût que nous inspire le viol d'une aliénée, commis avec ou sans son consentement, il n'importe; c'est un crime. Mais, sur quatre ou cinq cents femmes, il y a des hystériques qui peuvent échapper à la surveillance, même dans un asile fermé, donc à plus forte raison dans une colonie; et à Gheel ce crime est certainement bien rare.

Quant aux fers, aux chaînes, aux entraves, il faudrait savoir ce que c'est, et alors bien des gens diraient que les mots sont plus effrayants que la chose elle-même. Il s'agit simplement d'un moyen d'empêcher une marche précipitée chez les déments et les maniaques agités qui pourraient se perdre dans les campagnes; par ce moyen, on est dispensé d'encelluler les agités. Une entrave consiste en une chaînette reliant deux espèces de bracelets de tôle recouverts de cuir que l'on attache à la partie inférieure de la jambe. Nous avons vingt fois interrogé des personnes guéries qui, étant à Gheel, avaient porté ces freins : toutes nous ont assuré qu'il est bien préférable d'avoir les mouvements restreints au milieu des champs que de porter la camisole de force dans une cellule. D'ailleurs, lorsqu'on voudra payer suffisamment un nourricier pour l'indemniser de la perte de son temps, il se constituera le gardien d'un agité, et les chaînettes disparaîtront tout à fait.

Digitized by Google

Pour ce qui concerne les évasions, elles sont en plus petit nombre à Gheel que dans les asiles clôturés : la statistique est là.

III

Il n'est guère besoin d'insister sur le côté financier de la question débattue entre les *conservateurs* des asiles et les partisans de la réforme, car une loi économique dit *qu'il n'y a pas de traitement plus dispendieux que celui qui ne guérit pas.*

Le public comme les administrations recherchent les établissements qui demandent le moins possible pour la pension des aliénés. On y paye peu, il est vrai, mais on y reste le plus souvent toute sa vie : où est l'économie? Nous avons calculé, par exemple, que pour 51 années d'existence dans un asile, une administration bienfaisante avait payé plus de 14,000 francs pour un seul aliéné. Malgré le bas prix de la pension la somme est considérable, et s'il s'agissait de savoir à combien revient une moyenne de trois à quatre cents aliénés, le total serait énorme.

La principale question en fait de finances a donc pour base le service médical et son efficacité; donnez-lui ce qu'il faut pour pouvoir être utile, récompensez comme il convient un homme qui doit se dévouer complétement à ses fonctions; organisez un état-major suffisant pour un certain nombre de malades, et, au bout de l'année, vous serez à même de juger par profits et pertes des services qu'il aura rendus. Certainement il faut prendre pour chef de ce service un homme dont la réputation est faite, mais il faut aussi l'entourer de jeunes travailleurs, afin qu'après lui il laisse une école. Cet homme éminent, s'il devient vieux, négligera forcément son service, et si l'on vient à le perdre, il serait fâcheux pour la science et pour le pays qu'il n'y eût personne capable de le remplacer [1].

[1] Ceci était écrit avant la perte que le pays a faite dans la personne du célèbre Guislain.

Digitized by Google

On sait que les partisans de l'ancien système demandent des constructions monumentales; mais à quel prix? On immobilise des millions dans des briques et du mortier. Si l'établissement prospère, il faut l'agrandir encore : nouvelles difficultés. Un médecin aliéniste allemand proposait dernièrement de faire un établissement dont les divisions séparées dans la campagne formeraient des sortes de stations qu'un malade aurait à parcourir avant d'atteindre la fin de ses douleurs.

Enfin, la construction de ces palais tristement magnifiques, comme le dit *The Lancet*, a déjà coûté des milliards en Europe. Puis vient le classement qui exige une multiplicité de cours, de galeries, de portes et de fenêtres spéciales. Chacune de ces choses a donné l'occasion d'écrire de gros volumes où l'on discute quelle est la meilleure construction à l'effet de bien enfermer les malades. Comme on s'est montré ingénieux pour défier la malice, l'ennui et le désir de la liberté! Nous pouvons nous demander quel bénéfice l'humanité a retiré de tous ces capitaux. Le coût de toutes ces constructions a-t-il été compensé par les guérisons, ou bien ces palais ont-ils servi de machines à perpétuer la folie?

On le voit, la réforme de ces abus serait doublement utile; elle rendrait des bras au travail et la santé aux travailleurs ; et comme dans une colonie il ne faut pas de gardiens, peu ou fort peu d'écritures et point de population parasite, tout irait converger sans intermédiaire vers la cure et le bien-être du malade. Le travail dans l'intérieur d'un ménage est applicable même aux idiots à peu d'exceptions près; tous les autres aliénés s'occupent et récompensent la société en diminuant ainsi les frais qu'ils causent. Une infirmerie contenant principalement des bains, puis des salles spéciales à la chirurgie et à la médecine, une chapelle, et de petites fermes, servant à toute une population, n'atteindraient peut-être pas le prix de nos petites maisons de santé. Supposons un grand asile achevé : il peut recevoir 300 aliénés, mais, le nombre

Digitized by Google

étant au complet, s'il arrive quelque nouveau patient, dans quel embarras ne se trouve-t-on pas? Pour ce nouvel arrivant, c'est comme s'il n'y avait pas d'asile du tout, et il reste non secouru. Il n'en est pas de même pour une colonie : elle n'a point de limites, elle reçoit tout ce qui se présente; lorsque dans une famille il arrive un étranger qu'on doit loger, on se gêne un peu en attendant mieux. Gheel recevrait ainsi, sans grands frais extraordinaires, le double de sa population de malades.

Le coût des asiles principaux de l'Europe a été évalué de trois à cinq mille francs par pensionnaire. A ce compte une colonie de mille aliénés donnerait une économie de 200,000 francs par an, si l'on prenait un village dont chaque ferme recevrait de 2 à 4 malades.

L'avantage réel des asiles sur les colonies consiste dans la possibilité d'y organiser un travail productif pour l'établissement; cela se voit dans beaucoup d'asiles. On y fabrique toutes sortes d'objets, et l'on y trouve des métiers placés dans de longs ateliers. Or, non-seulement on n'y achète que peu de chose, mais cela fait concurrence sur le marché public; puis, les divers services de la maison s'y partagent entre quelques malades, le reste est inoccupé. Ce travail a deux défauts au point de vue thérapeutique : il est forcé, et il ne se fait pas en plein air; de plus, certains services remplis, le travail est suspendu. D'un autre côté, l'aliéné ne reçoit quelquefois qu'une très-faible part du bénéfice; de là, à tort ou à raison, une source de plaintes et de récriminations nuisibles à tout le monde; on a vu des meurtres suivre ces contestations. Au contraire, dans une colonie le travail est consenti volontairement, et, par conséquent, bienfaisant; travaille qui veut et aux conditions qu'il fait à sa guise. Le nourricier, sa femme ou ses enfants sauront *entraîner* au travail mieux que ne peut le faire un surveillant chargé de l'exécution d'une discipline antipathique.

Généralement le prix de la journée est plus élevé dans les asiles situés au milieu des villes; la direction alors

Digitized by Google

cherche à rétablir la balance par le travail qu'elle impose dans une proportion plus grande aux reclus.

Quant aux riches, ils ne peuvent accepter le travail que fort difficilement, et de là une inaction qui leur est très-nuisible. Enfermés dans une maison de santé, ils coûtent moins que s'ils étaient dans une colonie ou soignés par une famille spéciale, mais la chance de guérison est moindre aussi. Rien de plus triste et de plus pernicieux que de priver des gens habitués à toutes les distractions, de la liberté qui a formé l'élément principal de leur existence. Dans une colonie, les relations et même les distances sociales sont conservées. Le niveau de la maladie n'atteint point l'éducation ni la fortune, et, comme nous ne perdons jamais le sentiment intime de nous-mêmes, l'abaissement moral ne se fait point remarquer chez ces pensionnaires. Gheel en présente de nombreux exemples.

Toutefois il est malheureux que, dans l'intérêt des personnes possédant une certaine aisance et de celles qui sont riches, on n'ait point encore songé sérieusement à fonder sur le principe de l'association un établissement destiné à la cure de toutes les maladies. Combien de gens, pour divers motifs, ne peuvent se faire traiter chez eux convenablement! On est souvent éloigné des grands centres de population et sans secours, ou bien l'économie exige qu'on s'adresse à des hommes qui n'ont point acquis des connaissances spéciales. Le principe de l'association, qui a déjà résolu tant de difficultés, vient parfaitement ici répondre à un besoin. Une société pourrait offrir à un prix convenable toutes les conditions possibles de guérison. Ainsi, par exemple, la Belgique, par sa position, peut facilement réunir en quelques heures les sommités de la science, du pays, de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Supposons que tous les mois des consultations générales soient faites : y aurait-il un homme assez riche pour se procurer un moyen pareil d'étude et très-probablement de guérison de sa maladie? Quant à la folie, rien n'empêche que dans un pareil établissement, elle se

Digitized by Google

confonde avec les autres maladies, sans que personne puisse s'en apercevoir. Grâce à diverses propriétés, on pourrait offrir la vie de château dans un pays peu peuplé, les agréments de la ville près de Bruxelles et les bienfaits qu'offre le littoral de la mer, dont l'air pur et vivifiant est d'une si grande ressource, près d'Ostende ou Blankenberghe. Nous avons la conviction que les malades, quels qu'ils soient, trouveraient dans une pareille association le moyen d'échapper à l'attention publique et de guérir plus facilement que chez eux ou dans le plus bel asile qu'on pût jamais inventer.

IV

Un médecin aliéniste allemand s'est cru appelé dernièrement à se poser comme le champion des asiles qui incarcèrent leurs pensionnaires. Pour être agréable probablement à cette foule de spéculateurs dont nous avons parlé, il a cru devoir s'exposer à demander la suppression ou l'abolition de Gheel. Pourquoi? il n'en sait trop rien, et la preuve de cette ignorance se trouve dans le long article qu'il a rédigé et que le *Zeitschrifft für Psychiatrie* a bien voulu accueillir. La meilleure raison qu'il eût pu invoquer est que Gheel doit être la critique frappante des asiles semblables à celui qu'il dirige.

Il y aurait, ce nous semble, un moyen bien simple de clore le débat sur ce point. On formerait un jury de médecins, de juristes et de philosophes impartiaux. Ils examineraient les malades d'un asile désigné, et les compareraient en nombre égal à ceux de Gheel, *même dans les plus mauvaises conditions*. Le jury prononcerait ensuite sur la plus grande probabilité de guérison, sur la bonne mine, l'air de contentement et la somme de jouissances de chacune de ces deux catégories de malades.

Il est aisé de prévoir que le jugement à intervenir serait tout en faveur de Gheel. Voici pourquoi.

Digitized by Google

On sait que l'irritation ou éréthisme nerveux chez les aliénés tient principalement à leur sensibilité souvent exquise, à leur impressionnabilité presque toujours exagérée; or, en forçant les malades à la vie commune, dans une espèce d'hôtellerie ou de cloître, on expose ces natures souffrantes et délicates à des froissements sans nombre, à des douleurs de contact insupportables, à des haines perpétuelles. « *Je suis donc réellement fou pour qu'on me condamne à vivre avec ces gens!* » s'écriait un mono-maniaque au désespoir. Pour vous convaincre de ce que nous disons, entrez dans un chauffoir quelconque d'aliénés : vous serez frappé à la vue d'un assemblage effrayant de gens dont le malheur consiste à se retrouver partout et toujours avec des fous. Ces hommes et ces femmes, réunis dans diverses salles, sont accablés d'ennui; la chambre où ils passent la nuit ne leur appartient pas, et ce chauffoir, ce préau, ce jardin emmuraillé sont pour eux une espèce de cage qu'ils ne peuvent quitter que le soir pour regagner leur domicile réel, celui où du moins ils n'éprouvent que leur propre tourment. Tout aliéniste verra sur ces figures les symptômes s'aggraver et les chances de guérison disparaître. Or, ces figures ne font que refléter ce qui se passe dans les âmes.

Examinez maintenant ce fou, qui a la jouissance de l'air libre et la propriété de sa chambre, de ses livres, de ses outils, de ses plantes, de ses pierres : il orne son domicile à sa guise; on voit souvent sur la muraille des inscriptions ou des dessins qui ne cèdent qu'aux prescriptions du badigeonnage semestriel. Cet homme est occupé de parfaire son rêve : rien ne le contrarie, il a les champs, les bois ou d'immenses bruyères à sa disposition; il pêche dans les rivières et les canaux, il tend des piéges aux oiseaux, enfin il fait de son temps ce qu'il veut, il n'est astreint le plus souvent qu'à regagner la maison du nourricier pour les heures des repas, encore s'il les oublie, la ménagère aura conservé sa part près du foyer commun. En voici un autre qui, toute la journée, trace dans le sable

Digitized by Google

de la rue l'histoire de ses pensées; ce sont des hiéro glyphes dont il a seul la clef. Celui-là trouve dans la marche un apaisement à son agitation, il est toujours affairé et rentre joyeux au logis. Vingt autres vont au travail avec le nourricier et ses enfants; les enfants sont leurs pairs, leurs amis, et ils partagent la besogne des plus faibles.

Nous demandons si, *à service sanitaire égal*, Gheel n'emporterait pas la palme? Nous sommes certain qu'il l'emporterait, parce que, de tous les êtres humains, les aliénés sont ceux qui traduisent au dehors le plus irrésistiblement les influences qu'ils subissent.

Parmi les antiréformistes les plus décidés, nous trouvons M. le chirurgien Stevens, médecin en second de St-Lukes Hospital à Londres. Autant que nous pouvons nous le rappeler, M. Stevens, avant son départ pour Gheel, paraissait déjà peu disposé en faveur des colonies; il critiquait même les rapports qui avaient été faits sur Gheel par un médecin anglais fort distingué. Dans un travail que nous regrettons de ne pas connaître, inséré dans l'*Asylum Journal* et cité par l'*Allgemein Zeitschrifft*, M. Stevens prétend que mon honorable successeur, M. le docteur Bulckens lui aurait dit « *ne posséder à Gheel aucun contrôle sur les exorcismes pratiqués dans la chapelle de Sainte-Dymphna; que, s'il était en son pouvoir de les empêcher, il ne jugerait pas prudent de le faire, parce que ce qui constitue la colonie, ce n'est point l'art médical, mais la foi en sainte Dymphna; et que la sainte disparue ou négligée, Gheel n'aurait plus de raison d'exister* (!!).

Il est on ne peut plus adroit ni de plus haute diplomatie de la part de M. Stevens de prendre pour complice de ses opinions le médecin inspecteur de Gheel, justement celui qui est chargé d'améliorer la colonie et qui s'acquitte de ses fonctions avec le plus grand zèle. Par malheur, M. Bulckens prétend, et nous n'avons point de peine à le croire, n'avoir rien dit de pareil. M. Stevens, possédant peu l'usage de la langue française, aura mal compris ce

Digitized by Google

qu'on lui disait et même ce qu'il voyait. A Gheel on n'exorcise personne; rien de semblable n'a eu lieu depuis peut-être plus d'un siècle; M. Stevens aura confondu l'exorcisme et la neuvaine qui est bien rarement faite dans une chapelle.

Ce qu'on appelle *foi aveugle et superstition* en une sainte, doit être analysé par un médecin aliéniste en présence des faits. Peut-on croire qu'à Gheel ce soit un *restant de barbarie* que de bien soigner des infirmes? Enfin les prémisses et les conséquences de M. Stevens ont-elles un rapport logique?

Suivant notre opinion, sainte Dymphna a un caractère tout différent des autres saints ou saintes qui *de droit* sont intolérants. La sainte campinaire est simplement charitable; elle aime et protége tous les malheureux qui viennent s'abriter dans son domaine spirituel. *Ego sum charitas*, voilà sa devise. Aussi, Turcs, juifs, catholiques ou protestants de toutes les communions, trouvent-ils une place dans le cœur des Gheelois. Alors que tout se vend aujourd'hui au poids de l'or, ce reste de barbarie est fort extraordinaire. Arrivons au fait. L'histoire de sainte Dymphna, morale dans son essence, transmise d'âge en âge, a-t-elle une origine positive? Il n'existe aucun document ou légende datant de l'époque à laquelle l'héroïne aurait vécu; la tradition orale ne peut-elle être le résultat de la réaction de l'idée sur les sens, chez une population éloignée de tout centre de critique? Or, l'idée de secourir des malheureux repoussés de toute part, a pu se traduire par la sainte image d'une jeune fille résistant aux passions. Sainte Dymphna est représentée dans l'acte d'implorer le ciel pour les malheureux qui l'entourent; cela n'a pas de quoi irriter un médecin aliéniste. Nous ne pensons pas non plus que M. Stevens soit en droit de supposer que nous croyons à la vertu mystique du symbole, tandis qu'il est très-facile de reconnaître une vertu chrétienne, la charité, cachée au fond de l'histoire de la fille d'un roi irlandais, va-nu-pieds à cette époque reculée,

Digitized by Google

lequel — s'il a existé — a voulu attenter à l'honneur de son enfant.

Maintenant en quoi cette histoire peut-elle nuire au traitement médical? Il est évident que la sainte a bien mérité de l'humanité, et à ce titre, est digne du respect que l'on doit aux croyances. Le médecin de Gheel peut-il afficher du mépris pour ceux qui veulent recourir à cette réaction de l'esprit sur la matière? La sainte pourrait être abolie! mais qu'a-t-on pour la remplacer? La psychiatrie est une science toute nouvelle; elle a dû passer par certaines phases de développement; l'encellulement et toutes les violences subies par les aliénés en sont une des plus cruelles dont nous venons de sortir; actuellement on se borne encore à étudier l'homme physique; l'homme pensant n'est pas encore à l'ordre du jour, et la preuve, c'est que dans aucune université, soit de l'État, soit libre, l'étude des aberrations morbides de l'esprit ne se trouve inscrite au programme des cours. Cette étude si intimement liée aux lésions des centres nerveux, aux troubles de la sensibilité générale et aux névroses, est abandonnée à des *rêveurs*, à des *psychologues*, qui, en leur qualité de médecins, sont appelés en Angleterre des *mad-doctors* et en Belgique *zotten doctoren*. Donc sainte Dymphna n'est pas encore de trop, et j'espère bien que sa douce influence continuera de protéger nos malades jusqu'à nouvel ordre.

Suivant un article de M. le docteur W. Jessen, où tous les arguments contre Gheel sont couronnés par ces mots : *que cette colonie est un exemple dégoûtant* (abschreckend) *du traitement à air libre,* » M. le docteur Bucknill, s'appuyant des observations de M. Stevens, compare Gheel aux petits asiles anglais qu'il appelle avec raison *squalid azylums* (dégoûtants, honteux). On voit que les adversaires de notre opinion en sont arrivés aux gros mots. Nous ne les suivrons pas sur ce terrain, mais nous demanderons à M. Bucknill en quoi l'on peut comparer une colonie à des maisons particulières où l'on exploite des aliénés de la manière la plus indigne, tandis qu'à

Digitized by Google

Gheel, ce qu'on admire surtout, c'est le *dévouement* et le *désintéressement* des nourriciers.

Les *squalid azylums* de l'Angleterre, dont les frais sont à peine couverts par la rétribution de quelques rares pensionnaires, ont offert l'inconvénient que des personnes pouvaient y être retenues illicitement. A Gheel, l'aliéné une fois guéri, il n'y a pas de pouvoir au monde capable de l'y faire rester contre son gré, et, s'il voulait y demeurer, les médecins de l'établissement ne le permettraient pas. Que M. le docteur Bucknill vienne étudier Gheel, et nous sommes certain qu'il ne dira plus (suivant l'article de M. Jessen) que *créer un Gheel est le rêve de gens sans expérience ou de faibles d'esprit.*

Lorsque des colonies auront été établies partout, le public ne pourra plus, comme cela est arrivé, soupçonner des médecins, même ceux qui ont la réputation la mieux établie, d'avoir de *secrets arrangements* avec les directeurs d'asiles privés, pour y faire retenir criminellement des personnes saines d'esprit.

Il paraît aussi, toujours suivant le docteur Jessen, que M. le docteur Brown, inspecteur des établissements d'aliénés en Écosse, a fait des observations défavorables sur les colonies. M. Jessen reproduit ces objections. A la première, qui consiste à dire que l'administration financière d'un village soumis à des droits féodaux y empêcherait l'établissement d'une colonie, nous répondrons que le gouvernement peut, dans ce pays, racheter ces droits sans blesser les intérêts de personne, ou plutôt qu'il doit le faire dans l'intérêt de tous, si une colonie est jugée utile. A la seconde objection, qu'après toutes les dépenses faites pour nourrir et habiller les malades *comme dans les asiles*, il n'y aurait pas de profit, nous répondrons que c'est là une grande erreur ; car admettant même que les frais fussent les mêmes, ce qui n'est pas, nous l'avons prouvé, il resterait un nombre double de cures à cause même de l'air libre et l'éloignement de maux inutiles.

Digitized by Google

Disons, en terminant, que tous les arguments contre les colonies libres représentent des intérêts personnels ou des préjugés. Le principe qui fait supposer qu'elles ne peuvent exister repose sur un sophisme, à savoir qu'il n'y a pas de médecins, d'administrateurs et de nourriciers assez honnêtes et assez désintéressés pour faire le bien pour le bien. Quand on est réduit à de pareilles excuses, on est bien prêt de tomber dans l'absurde, car à ce compte il n'y aurait pas de société possible.

En France des médecins admettent la possibilité de créer des colonies; cependant un savant fort distingué a objecté que l'*habit noir* (pris comme signe de corruption dans un village) ne permettrait pas de confier des femmes aliénées à des familles isolées. Mais s'il y a 7 millions d'hectares de terres incultes, et qu'on en prenne quelques centaines pour une colonie, c'est comme si l'on choisissait le personnel d'un grand établissement; l'intérêt de chaque famille serait au moins le gage de sa moralité. Supposant même que la race romane ou latine soit trop corrompue, il y a dans le nord et l'est de la France des populations de race germanique qui donneraient toute confiance.

En Allemagne et en Angleterre, l'opposition aux colonies d'aliénés est difficile à comprendre, car ces institutions ne sont, comme en Belgique, que le produit de l'*esprit méditatif* allemand et du *sens pratique* anglo-saxon.

Je finis en répétant les paroles que j'ai prononcées devant la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, dans la séance du 1er septembre 1856 : « Je le reconnais, oui, avec peine, le nom de Gheel n'est point apprécié comme il mérite de l'être. Mais pourquoi? D'abord vous savez que le mot *aliéné* a quelque chose de triste; s'il est malheureux de devenir aliéné, par le temps qui court, il est encore honteux au plus haut degré d'être *pauvre*. C'est donc la réunion de ces deux mots qui fait la honte de Gheel pour beaucoup de gens, tandis que pour moi elle en fait la gloire; oui, messieurs, j'ai la conviction

Digitized by Google

que Gheel remplit une haute fonction humanitaire et que son nom n'en deviendra que plus illustre dans les fastes de l'humanité ! »

Je disais vrai, car depuis, Gheel a donné son nom et celui du pays à un système renommé par son humanité et que l'on appelle le *système belge*.

Dr J. PARIGOT.

Digitized by Google

√

ÉTUDES

SUR LA

PRESSE ANGLAISE.

I

L'histoire de l'Europe, si complexe par la multitude de faits qu'elle embrasse, peut se diviser en trois périodes bien distinctes. La première, qui est celle des sociétés antiques, se base entièrement sur le droit civil, et la qualité d'homme ne s'y acquiert qu'avec celle de citoyen d'un État : l'esclave n'est qu'une brute, que rien ne distingue des animaux dont il partage la vie. Cette ère se prolonge jusqu'à l'introduction du christianisme, dont les doctrines occasionnent une modification profonde dans les rapports sociaux : les chaînes de l'esclave ne sont pas brisées, il est encore serf et vassal, mais son maître lui reconnaît certains droits à l'humanité, et le proclame son égal devant Dieu. Il existe dès lors un lien de solidarité entre eux, et le fils déshérité s'en empare pour réclamer plus tard, par la voix éloquente des réformateurs du XVIe siècle, la liberté de conscience. C'était là une révolution, et elle ne pouvait être acceptée sans lutte ; la liberté de conscience consacrait en effet le droit de résister,

Digitized by Google

dans certains cas, aux autorités constituées, et il importait de savoir comment ce droit serait exercé. La guerre éclata bientôt entre les deux partis, guerre sanglante et terrible qui divisa l'Allemagne, ruina les Pays-Bas, épuisa la monarchie espagnole, et fit la fortune de l'Angleterre et de la Hollande. Les membres de l'Eglise réformée, fuyant la persécution, se rendaient en foule dans ces deux pays, qu'ils allaient enrichir par leur industrie. Ils ne déposaient l'épée que pour saisir la plume, et, du fond de leur asile, ils répandaient leurs écrits par toute l'Europe. Wolsey, l'habile ministre de Henri VIII, chercha en vain à mettre des bornes à ce mouvement, qui commençait déjà de son temps : « Nous devons détruire la presse, disait-il souvent, ou la presse nous détruira. » Le projet était sage, mais d'une exécution difficile, car Henri VIII lui-même faisait imprimer en ce moment un traité contre Luther. La presse servait aux deux partis; les livres se multipliaient, malgré les lacérations faites par la main du bourreau et le glaive dont on menaçait les écrivains. La reine Marie essaya à son tour d'éteindre ce flambeau qui se change parfois en torche incendiaire, mais elle ne put verser tant de sang qu'il ne restât quelques étincelles sous la cendre, et le foyer se ralluma avec un nouvel éclat à l'avénement de la reine Élisabeth. Cette princesse, cédant à ses propres inclinations et aux conseils de sir Nicolas Throkmorton et de lord Burghley, se mit bientôt à la tête du parti protestant. Ce fut l'âge des grandes entreprises et des actions héroïques : les marins anglais, sous la conduite du chevaleresque Raleigh, s'en vont conquérir la Guyane ; les huguenots de France reçoivent des secours; la Hollande fait appel à la puissance britannique, et, tandis que Philippe II prépare son « invincible armada » contre les Anglo-Saxons, ceux-ci parcourent les rues de Londres en chantant leur hymne de guerre :

« O Dieu ! délivrez-nous de l'invasion et confondez les » desseins des hommes pervers! Aidez-nous, Seigneur,

Digitized by Google

» et nous nous lèverons en masse pour écraser nos
» ennemis. Que la mer engloutisse leurs navires, que
» leur âme orgueilleuse soit humiliée! Les soldats païens
» de l'Espagne s'armeront vainement contre nous, car
» vous ne nous abandonnerez pas, ô Dieu puissant! Nous
» périrons pour nos foyers; nous ne renierons pas notre
» foi, pour pape, pour livre ou pour cloche, et si le
» démon lui-même nous attaque, nous le repousserons
» en enfer! »

La politique suivie par le gouvernement avait été adoptée par le peuple. L'enthousiasme grandissait avec le danger; on prenait l'habitude de s'intéresser aux affaires publiques, et même de les discuter, car ne se liaient-elles pas aux questions religieuses? Une foule de pamphlets activaient cette effervescence, d'où allait s'élever une puissance inconnue jusqu'alors, celle de l'opinion publique. On était à l'aurore d'une ère nouvelle, le serf et son maître, d'abord séparés par un abîme, puis unis devant Dieu, allaient devenir égaux devant la loi!

Les pamphlets et les brochures, échos éphémères de la grande voix de la foule, suffirent pendant tout le règne de la reine Élisabeth à satisfaire la curiosité générale. Le désir de connaître et d'approfondir se répandait cependant avec l'instruction, et le besoin d'une publicité plus active ne tarda pas à se faire sentir. Jacques Ier, ce théologien couronné, venait de monter sur le trône; la guerre de trente ans désolait l'empire germanique. et les mouvements de Gustave-Adolphe, le héros protestant, excitaient un intérêt universel, lorsqu'un homme jusqu'alors fort obscur, Nathaniel Butler, résolut de profiter des circonstances pour se frayer une voie jusqu'à la fortune. Il réunit toutes ses ressources et fit imprimer, en 1622, le premier journal périodique qui ait été publié en Angleterre. Il est daté du 23 mai, et porte le titre de *Weekly News*, ou « nouvelles de la semaine. »

On ne se fit aucune idée de l'importance de cette tentative, et les railleries ne manquèrent pas à son auteur.

Digitized by Google

Ben Johnson, par un de ces caprices dans lesquels son rare génie s'égarait parfois, fut un des premiers à ridiculiser le pauvre Butler, dans une comédie pleine de verve, *the Staple of news*, le « marché aux nouvelles, » qui contient à la fois la caricature du journaliste et la critique de son journal. Quelles scènes grotesques en effet que celles où pérorent maître « Cymbale, » le directeur de l'entreprise; « M. Convenable, » rapporteur des fêtes de la cour; « Passe-Partout, » l'homme de loi, chargé de la chronique des tribunaux; « Madrigal, » dont l'esprit fleurit dans les épigrammes et les acrostiches; « Almanach, » qui n'abuse pas du sien en écrivant une revue médicale, et « Baise-Main, » cordon bleu par emploi et poëte au besoin! Cette entreprise si ridicule, qu'un grand écrivain accueillait d'un sourire de ses lèvres satiriques, consacrait cependant le droit d'examen et l'indépendance de la pensée. La libre parole était née, mais elle voyait le jour au sein d'une société déjà vieille, et devait se heurter à bien des obstacles avant d'être écoutée; c'était une jeune âme s'éveillant dans le corps affaibli du phénix mourant.

Avant la guerre civile, l'imprimeur ne pouvait pratiquer son art que sous le contrôle du roi et de l'Église. Celle-ci prétendait même exercer un droit de censure, confirmé par les règlements du pape Alexandre VI, et par les décisions du concile de Latran qui défend la publication de tout livre nouveau, dans les contrées soumises à la juridiction ecclésiastique, sans le consentement de l'évêque ou de l'inquisition du diocèse. La réformation, tout en étendant considérablement les priviléges des gens de lettres, ne modifia guère les lois spéciales auxquelles ils étaient soumis, et les représentants de l'Église romaine n'abandonnèrent leur office que pour le céder à la couronne et aux évêques anglais. Les règlements, moins fréquemment appliqués, n'en conservèrent pas moins leur rigueur toute draconienne, et le publiciste, soustrait à la loi commune, avait à redouter les sévérités d'un tribunal

Digitized by Google

spécial, la chambre étoilée. L'emprisonnement, les amendes, le pilori, menaçaient sa liberté; les angoisses de la torture et les flammes sinistres du bûcher de Smithfield compromettaient sa vie. Il fallait du courage pour accepter cette lutte terrible contre d'anciens préjugés, mais une pensée ne saurait mourir, le premier pas était fait, et on ne peut faire reculer la marée montante : la fatalité n'est autre chose que la logique de l'histoire.

Nathaniel Butler, qui comprenait tous les périls de sa position, évita de donner de l'ombrage, et ne s'occupa que des nouvelles extérieures, qu'il publiait sans commentaires. La chambre étoilée veillait cependant, car on ne voyait pas sans jalousie les progrès de ce pouvoir nouveau, et elle réduisit par un décret du 1er juillet 1637 le nombre des maîtres imprimeurs. Durant cet intervalle, si rempli d'événements, Charles Ier s'aliénait peu à peu les sympathies publiques. Ses entreprises contre la France et l'Espagne n'avaient point été couronnées de succès, et, ayant voulu imposer une nouvelle liturgie à ses sujets et se rendre absolu, il se mit en guerre contre son parlement. La presse s'exprima aussitôt avec plus de hardiesse, car les deux partis cherchaient à impressionner la foule; la chambre étoilée, odieuse depuis qu'on découvrait en elle un instrument de despotisme, fut abolie en 1641 La situation s'améliorait pour les écrivains, lorsqu'un changement imprévu vint leur prouver qu'ils venaient à peine d'engager le combat, alors qu'ils se croyaient déjà sûrs de la victoire. Les membres du parlement voyaient en effet avec un extrême déplaisir la publicité donnée à leurs débats, et se décidèrent à sévir contre l'indiscrétion des nouvellistes. On commença par expulser sir Ed. Derring de la chambre des communes, pour avoir fait connaître quelques-uns des discours prononcés par ses collègues; puis vint une ordonnance contre la vente des livres scandaleux, qui laissait au juge la faculté d'établir le scandale; et enfin un nouveau règlement sur la censure, en 1643. D'après ces dispositions législatives, tout ouvrage imprimé

Digitized by Google

devait être examiné préalablement par l'autorité, et ne pouvait paraître sans son approbation. Il importait cependant au public de savoir comment les membres du parlement s'acquittaient de leur mandat, et l'assemblée se vit forcée de céder sur ce point, en donnant, pendant quelque temps, un compte rendu officiel de ses séances.

Tandis que les presses clandestines se multipliaient dans la capitale à mesure que le bourreau brûlait les livres dans Cheapside, un nouveau champion se présentait pour défendre la liberté de la parole, et cette fois avec toute l'autorité d'une raison supérieure : Milton publiait son *Areopagetica*. Il commence, en développant certaines considérations générales, par établir son droit d'examen, puis, appliquant immédiatement cette théorie, il passe à l'appréciation de l'ordonnance du parlement relative à la censure. Il la combat à cause de son origine, car elle a été inventée, dit-il, par ceux-là mêmes que la révolution a renversés. Il cherche à démontrer que la liberté d'écrire ne peut devenir dangereuse, à condition que toutes les idées, à quelque catégorie qu'elles appartiennent, puissent être soumises à la critique publique, et il conclut enfin par ces mots remarquables :

« Un livre n'est pas une chose inerte, car il contient » en lui un principe de vie, aussi actif que le souffle » divin qui anime l'esprit de son auteur. Celui qui tue un » homme détruit une créature raisonnable créée à l'image » de Dieu, mais celui qui anéantit un livre immole la » raison elle-même. Rien ne peut remplacer la perte » d'une vie éteinte avant l'heure, mais des révolutions » d'âges ne sauraient compenser le rejet d'une vérité » méconnue, faute de laquelle des nations entières peu- » vent être condamnées à d'insupportables souffrances. » Ce n'est pas la vie que l'on attaque par la censure, c'est » l'immortalité. »

Cette protestation éloquente ne pouvait être bien comprise des contemporains, trop absorbés d'ailleurs par les péripéties du grand drame auquel ils assistaient. La

Digitized by Google

bataille de Naseby venait à peine d'être gagnée par les rebelles, que le parlement était déjà en désaccord avec ses généraux. Fairfax marcha sur Londres, et comme la plume est particulièrement désagréable aux gens d'épée, le vainqueur se plaignit de la licence de la presse, obtint de nouvelles ordonnances contre elle, et fit même nommer M. Mabboth en qualité de censeur. Lilburne, écrivain original qui devint dans les derniers temps de sa vie l'un des prédicateurs des quakers, est poursuivi pour avoir osé attaquer Cromwell, et le conseil fait un rapport aux chambres, en 1653, « sur différents pamphlets scanda» leux et séditieux, tendant à semer le désordre dans » l'État. »

La réaction politique qui suivit la mort du lord Protecteur et la restauration de Charles II, s'annonça par un redoublement de rigueur envers les journalistes. Un ordre du conseil arrête, en 1660, la publication du *Mercurius Politicus*, et, créant un monopole d'un genre inconnu jusqu'alors, accorde à MM. Mudiman et Giles le droit exclusif de répandre les nouvelles. Il était un peu tard cependant pour prendre de telles mesures, car de 1640 à 1660, on avait mis au jour plus de trente mille journaux, pamphlets et brochures diverses. Les publicistes dédaignaient déjà l'attitude modeste de Nathaniel Butler, et donnaient à leurs gazettes des titres sonores ; le *Weekly News* s'était évanoui pour faire place à toute une dynastie de « Mercures. » Ce nom était devenu d'un usage général, et on se contentait d'ordinaire d'y ajouter un adjectif pour indiquer les tendances du journal. Le messager céleste était donc véridique, nuageux, pragmatique, politique, rustique ou même aulique, au choix du lecteur. Tout cela est bien pauvre et ne fait guère présager l'immense développement de la presse quotidienne actuelle, mais qu'on se rappelle la définition que les encyclopédistes donnaient encore, de leur temps, des papiers publics. « Un journal, » dit Diderot, est un ouvrage périodique qui contient » les extraits des livres nouvellement imprimés, avec

Digitized by Google

» un détail des découvertes que l'on fait tous les jours
» dans les arts et dans les sciences. C'est, ajoute-t-il, un
» moyen de devenir savant à peu de frais. »

Les « Mercures » dont nous venons de parler ne rendaient pas bien savant, mais ils servaient déjà à former aux luttes politiques quelques hommes habiles, tels que Marchamont Nedham, qui écrivit d'abord pour la cour, puis contre elle; John Birkenhead, qui fut anobli et devint maître des requêtes; Pierre Heylin, l'un des rédacteurs du *Mercure aulique*, et Bruno Ryves, royaliste ardent et convaincu. Mais reprenons notre récit.

Le privilége accordé à MM. Mudiman et Giles, l'injonction de cesser la publication des débats du parlement, le zèle des censeurs, ne tardèrent pas à produire leurs fruits. Les papiers publics continuèrent à circuler, mais sous le manteau, tandis que la poésie licencieuse s'élevait à la surface, et se débitait au grand jour. Le gouvernement comprit les embarras de cette situation, et il se décida à fonder un journal officiel dont il confia la rédaction à Roger l'Estrange. Cet homme, dont l'existence est un roman, était fils d'un gentilhomme de Norfolk, sir Hammond l'Estrange, de Hunstanton Hall. Il servit d'abord Charles Ier, qu'il suivit jusqu'en Écosse, puis, ayant été fait prisonnier par les parlementaires, il fut emprisonné à Newgate. Il s'en échappe en 1644, essaye de soulever le peuple dans le comté de Keut et, ne pouvant y réussir, se réfugie sur le continent. Il y vécut quelque temps, retourna en Angleterre à la dissolution du long parlement, et ne dut la vie qu'à la clémence de Cromwell. Il était connu dans le monde littéraire par de nombreux travaux, et donna le premier numéro du journal officiel, le 1er août 1663, sous le titre de *The Intelligencer*.

Le système répressif nouvellement inauguré devait cependant recevoir sa sanction, et on prit la résolution de prouver aux délinquants que la loi n'était plus une lettre morte. Un malheureux père de famille, connu sous le nom de Twyn, dirigeait une imprimerie clandestine.

Digitized by Google

Il fut surpris au travail, cité devant la cour de justice de *Old Bailey,* qui remplaçait alors la chambre étoilée, et jugé sommairement. On le condamna à être traîné sur une claie jusqu'au lieu de l'exécution, où il devait d'abord monter au gibet. Il était recommandé néanmoins au bourreau d'agir avec ménagement, et de couper la corde avant que le criminel n'eût rendu le dernier souffle. Le supplice réservé aux assassins eût été trop doux pour un tel coupable : il fallait lui faire subir d'affreuses mutilations par le couperet, lui ouvrir le ventre, en arracher les entrailles, et ne lui donner le coup de grâce qu'après les avoir brûlées sous ses yeux : « you still living, to be burnt before your eyes, » dit la sentence [1].

Cet ordre odieux, qui semble avoir été dicté par des démons plutôt que par des juges, fut ponctuellement accompli. Les membres sanglants de la victime furent transportés ensuite à Ludgate et à Aldersgate, où ils restèrent exposés aux yeux de la foule.

Cette terrible exécution sembla avoir épuisé, au moins pour quelque temps, la rage des persécuteurs. Nous avons vu que le long parlement, malgré les protestations éloquentes de Milton, avait maintenu la censure. Un des premiers actes du pouvoir législatif, après la restauration, fut de défendre de publier aucun livre sans autorisation, et ce réglement devait avoir force de loi jusqu'à la fin de la première session du parlement suivant. Le délai venait d'expirer, et le 26 mai 1679, dans la même séance où l'on établit *l'habeas corpus*, cette précieuse garantie de la liberté individuelle, on décida que les mesures de rigueur prises contre la presse ne seraient pas renouvelées. Les débats qui s'engagèrent à cette occasion eurent leur écho dans tout le pays, et tandis que le docteur Gregory, recteur de Humbledon, présentait « a modest plea for the regulation of the press » en faveur de la censure, un anonyme, qui prenait le nom classique de

[1] *State trials,* vol. VI, page 539.

Digitized by Google

Philopatris, se hâtait d'y répondre en publiant « a just vindication of learning » pour la défense de la liberté. Les juges tranchèrent bientôt la question en décidant que le droit d'imprimer sans permission spéciale ne s'étendait pas aux papiers quotidiens, et que la loi ne permettait pas, à moins d'un privilége particulier concédé par la couronne, de publier un journal. Le gouvernement garda le silence, car on discutait alors l'*exclusion bill*, par lequel le parti protestant essayait d'écarter du trône le duc d'York pour y placer Jacques de Monmouth, et les whigs étaient puissants. Plusieurs journaux parurent durant cet intervalle, tels que le *Protestant Intelligence, The True News, The London Mercury*, mais aucun d'eux ne parvint à acquérir une grande influence sur l'esprit public.

Après la défaite des whigs, par un de ces revirements si fréquents en politique, on en revint aux sentiments d'intolérance, et la *London Gazette* seule conserva le privilége de paraître, le lundi et le mercedi. Elle contenait généralement les dernières proclamations royales ; deux ou trois adresses signées par des royalistes ; quelques promotions ; le récit d'une escarmouche quelconque entre les troupes impériales et les Turcs ; la description d'un voleur de grand chemin, dont les crimes affreux apitoyaient les âmes sensibles ; l'annonce d'un combat de coqs et un avertissement relatif à un chien perdu.

Les whigs, persécutés après leur chute, reprirent courage à l'avénement de Jacques II. Ce prince, dont le fanatisme égalait l'inhabileté, s'aliéna la nation dont il n'avait compris ni les tendances ni le caractère. Il voulait rétablir, avec l'appui de la France, l'autorité absolue et la religion catholique, et persista avec entêtement dans cette voie qui devait lui être fatale. Le parlement, où il disposait d'abord d'une assez forte majorité, commença la lutte en renforçant les lois restrictives concernant la presse. De nombreux arrêts ne tardèrent pas à être pononcés, et le juge Jeffreys se fit une triste célébrité par ses violences et ses cruautés. On poursuivit successivement l'imprimeur

Digitized by Google

Thompson, Richard Baxter, le courageux théologien, et Samuel Johnson, qui furent condamnés à de fortes amendes, au pilori et au fouet. Le sang coulait de nouveau, et la guerre, plus terrible que jamais, était déclarée par la force brutale à la pensée rebelle. On alla même jusqu'à incriminer les discours; un jeune homme nommé Tutchin fut conduit devant Jeffreys pour avoir prononcé des paroles séditieuses, et condamné à sept années de détention, durant chacune desquelles il devait être fouetté dans toutes les villes du Dorsetshire. Le jugement équivalait à être battu tous les quinze jours; aussi Tutchin demanda-t-il à être pendu, et ne parvint-il à se sauver qu'en abandonnant toute sa fortune à son juge.

Tandis que les imprimeurs anglais tremblaient devant leurs persécuteurs, le pays était inondé de pamphlets venant de la Hollande. Guillaume de Nassau, qui avait épousé Henriette-Marie Stuart, fille de Jacques II, débarqua enfin en Angleterre, et la révolution éclata partout sur son passage. Jacques II fut forcé de fuir devant son gendre, essaya de soutenir une lutte inégale en Irlande, et alla mourir misérablement en France dans la dédaigneuse hospitalité de Louis XIV.

La presse ne profita pas immédiatement du triomphe du parti whig, car le *licensing act* fut renouvelé, avec toutes ses rigueurs, durant les trois premières années du règne des nouveaux princes. Roger l'Estrange, qui avait rempli les fonctions de censeur sous le règne de Jacques II, fut remplacé à la révolution par un gentilhomme écossais, connu par sa passion pour les livres rares, qui lui avait valu le surnom de « catalogue Fraser. » On fait brûler par le bourreau, en 1693, un pamphlet attribué à C. Blount, l'auteur de l'*Anima mundi;* on détruit, en 1694, le discours de sir John Knight, membre du parlement, qui s'était prononcé contre la naturalisation des protestants étrangers. A la fin de la même année, Dyer ayant publié un compte rendu des débats de la chambre des communes, est obligé de s'agenouiller à la barre afin

Digitized by Google

d'y recevoir les réprimandes du *speaker*, et on profite de cet incident pour défendre strictement à tout publiciste de s'occuper des séances de la chambre.

Les persécutions devenaient cependant moins violentes à mesure que les mœurs s'adoucissaient, et les progrès de l'esprit humain firent enfin comprendre la nécessité de changer de système. Guillaume III, resté seul à la tête du gouvernement à la mort de la reine Henriette-Marie, approuva l'abolition du *licensing act*, et concéda à l'imprimeur la liberté dont jouissaient les autres industriels. On supprima le monopole réservé jusqu'alors à quelques personnes spécialement autorisées, non en invoquant des principes de droit public, mais à cause des abus auxquels la législation en usage avait donné lieu : la valeur de cette concession échappait encore à ses auteurs.

Soixante-dix journaux parurent de 1661 à 1692, parmi lesquels nous citerons entre autres le *Mercurius reformatus*, du docteur J. Welwood, suivi bientôt après par le *Flying-Post*, qui cherche à attirer l'attention publique par une curieuse innovation. On imagina d'imprimer ce journal sur une double feuille, dont l'une restait blanche, tandis que la seconde contenait le récit des faits nouveaux. On pouvait donc, pour deux sols, entretenir son correspondant de quelque affaire spéciale, et lui envoyer en même temps les nouvelles les plus récentes, éditées par Jean Salisbury, à l'enseigne du « Soleil levant, » dans Cornhill.

Le règne de la reine Anne est mémorable dans les annales de la presse. Bien que toutes les sympathies de la cour fussent acquises aux torys, qui s'opposaient de toutes leurs forces aux changements, ce fut sous cette administration que la propriété littéraire fut reconnue et placée sous la garantie des lois. Le premier journal quotidien anglais, *The Daily Courant* paraît en 1709; plusieurs hommes remarquables descendent à leur tour dans cette arène qu'ils avaient longtemps dédaignée et font du journalisme une véritable puissance. Nous citerons

Digitized by Google

d'abord Daniel de Foë, l'auteur de *Robinson Crusoé*, qui publie, en 1700, *The True born Englisman*, mordante satire, dont le souvenir contribua à le faire condamner au pilori, deux ans plus tard. Sans se laisser abattre par l'infortune, il se prépara à d'autres travaux dans la prison de Newgate, composa une ode sur ce pilori dont on avait voulu faire le piédestal de son infamie, et édita une revue qu'il publia durant neuf ans. Swift et Bolingbroke écrivent dans l'*Examiner;* Steele contribue au succès du *Tatler* et du *Spectator;* Addison envoie des articles à ce dernier journal et au *Freeholder*.

Un extrait de l'*Examiner*, de Swift, suffira pour donner une idée de l'habileté avec laquelle on maniait déjà la critique à cette époque. Marlborough, brillant général et solliciteur avide, se plaignait de l'ingratitude du peuple anglais à son égard. Il rappelait avec quel enthousiasme les Romains recevaient jadis les vainqueurs, et se répandait en doléances.

L'*Examiner* accepte le parallèle, et publie deux comptes fort curieux, celui de la reconnaissance romaine et de l'ingratitude anglaise :

RECONNAISSANCE ROMAINE.	Liv. st.	s.	d.
Encens et pot de terre pour le brûler	4	10	0
Un bœuf pour le sacrifice	8	0	0
Une robe garnie	50	0	0
Une couronne de laurier	0	0	2
Une statue	100	0	0
Un trophée	80	0	0
Mille médailles d'un sol pièce	2	1	8
Arc de triomphe	500	0	0
Char de triomphe	100	0	0
Dépenses du triomphe	150	0	0
Total	994	11	10

INGRATITUDE ANGLAISE.	Liv. st.
Domaine de Woostock	40,000
Domaine de Blenheim	200,000
Prélèvements sur les postes	100,000
Mildenheim	30,000
Tableaux, diamants	60,000
Concession de Pal Mal	10,000
Emplois	100,000
Total	540,000

Tout bien considéré, conclut-il plaisamment, et les

Digitized by Google

choses mises au pire, nous pouvons nous consoler en nous disant que nous ne sommes pas aussi ingrats que les Romains lorsqu'ils étaient le plus généreux!

Addison, tout en se servant de la presse, ne lui ménageait pas les épigrammes, en véritable homme d'État :

« Il n'est rien qui me surprenne davantage dans l'hu-
» meur de mes compatriotes, écrit-il, que leur désir
» ardent d'apprendre les nouvelles de chaque jour. Une
» demi-douzaine d'hommes ingénieux vivent dans l'abon-
» dance, sans se livrer à d'autre travail qu'à celui d'ex-
» ploiter la curiosité publique. Tous reçoivent leurs
» informations de la même source, parfois dans les
» mêmes termes, mais ils trouvent moyen d'en varier
» l'assaisonnement, et nos bonnes gens ne se sentent
» l'esprit en repos qu'après les avoir écoutés tous, les
» uns après les autres. Cette cuisine littéraire leur est
» même si agréable qu'ils en savourent les mets réchauf-
» fés, sous la forme de commentaires et d'appréciations.
» La même histoire circule partout, mais elle nous vient
» à la fois de Paris, de Bruxelles, de la Haye et de
» toutes les grandes villes de l'Europe, ce qui semble en
» augmenter l'attrait. Le vent d'ouest soulève-t-il les
» vagues et empêche-t-il l'expédition des nouvelles? toute
» la ville est en émoi, les augures se regardent sans rire,
» et les conversations tarissent faute d'aliment. »

La reine Anne, cédant aux sollicitations des torys, s'adressa bientôt au parlement pour lui dénoncer l'audace des publicistes. L'assemblée évitait de se prononcer, lorsque l'éditeur du *Daily-Courant* imprima, le 7 avril 1712, un mémoire des états généraux, dont l'insertion dans les journaux déplut à la majorité. On ne pouvait pas relever le bûcher de Smithfield, car la conscience publique s'y fût opposée; il fallait employer des moyens nouveaux pour combattre l'hydre rebelle, la réduire par la famine puisqu'on ne pouvait la tuer par le glaive : on fit moins de martyrs et l'on essaya de la persécution financière. Chaque feuille d'impression fut frappée d'une

Digitized by Google

taxe d'un penny, et on établit un impôt uniforme d'un demi-penny pour les écrits composés de moins de pages. Toute annonce faite dans les journaux devait rapporter désormais douze pence, soit un franc vingt centimes, au gouvernement. Plusieurs journaux cessèrent immédiatement de paraître, tandis que d'autres se fondirent en une seule publication. Le *Spectator,* qui avait donné d'excellentes esquisses des mœurs anglaises, se vit forcé d'augmenter son prix et perdit ses abonnés : l'agent fiscal obtenait plus de succès que le bourreau.

Les éditeurs, accablés d'abord par ce coup imprévu, appelèrent à leur tour l'esprit d'invention à leur aide. Ils associèrent le crayon à la plume, et de cette union naquirent les premières caricatures. Read, dans un numéro du *Weekly-Journal,* donne une gravure burlesque sur les torys; le *Post-Boy* annonce, le 21 juin 1720, une caricature dirigée contre la Compagnie de la mer du Sud, suivie bientôt d'un autre tableau comique, « le Monde travesti. »

Ce fut ainsi que se passèrent les dernières années du règne de la reine Anne, assombries par les poursuites judiciaires intentées à Steele et à John Matthews. Ce dernier fut pendu à Tyburn, bien qu'il n'eût que dix-neuf ans, pour avoir publié un pamphlet jacobite *ex ore tuo te judico vox populi, vox Dei.*

A l'avénement de Georges Ier, il existait trois journaux quotidiens, dix autres feuilles paraissant trois fois la semaine, et quelques gazettes du dimanche, appartenant pour la plupart à des libraires. La liste en serait un peu longue; qu'il nous suffise de citer le *London-Daily-Post,* qui prend le nom de *Public Advertiser* en 1726, le *St-James-Chronicle,* le *Craftsman,* etc.

Beaucoup de publicistes cherchaient à éluder la loi du timbre en vendant clandestinement leurs journaux; on soumit les délinquants à un emprisonnement de trois mois, et pour faciliter la constatation du délit, on promit une récompense aux délateurs. Les services rendus par

Digitized by Google

la presse commençaient néanmoins à être mieux appréciés, et celle-ci acquérait chaque jour de nouveaux défenseurs.

« Un de mes grands plaisirs, dit le docteur Johnson [1], est de parcourir les écrits des nouvellistes, ces » historiens d'une heure. Bien que dédaignés par le laborieux compilateur de l'in-folio énorme, ils sont très-» utiles au sein d'une nation dont la richesse augmente » les loisirs. Nous concevons à peine, nous qui lisons un » journal chaque matin, comment on vit dans ces con-» trées lointaines où les chroniques, les revues, les » annonces et les journaux sont encore inconnus. Si » l'instruction est plus répandue en Angleterre que dans » maint autre pays, ne faut-il pas l'attribuer à ces cou-» rants intellectuels qui circulent entre toutes les classes » de la société anglaise? »

L'habile critique, en se posant cette dernière question, saisissait l'un des caractères distinctifs de l'âge actuel. Les causeries familières des papiers publics instruisaient en effet les masses, et les préparaient insensiblement à la vie politique. On ne rencontre plus aujourd'hui, comme au temps où le savoir était monopolisé par quelques-uns, des prodiges de science acquise, mais l'intelligence générale s'est élevée, et si les hommes sont peut-être un peu moins érudits, ils sont évidemment plus capables.

Tandis que le docteur Johnson jetait les bases de sa grande réputation littéraire, et que Fielding, l'auteur de *Tom Jones,* exerçait sa plume en rédigeant quelques articles pour le *True Patriote,* une scission se préparait entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique. Smolett, dont la verve railleuse égalait l'extrême versatilité, défendit la politique du gouvernement dans le *Briton,* en 1762, tandis que Wilkes, son ami, attaquait les doctrines de la majorité parlementaire dans le *North-Briton,* soutenu par lord Temple, l'un des chefs de l'opposition. Le poëte Chur-

[1] Il était à cette époque l'un des rédacteurs d'une revue anglaise, *The Idler*.

Digitized by Google

chill et l'infortuné Chatterton travaillèrent pour Wilkes, dont l'habileté assura bientôt au *North-Briton* une popularité considérable, au grand désespoir du premier ministre, qui prétendait que la presse empoisonnait l'esprit public. Quelques lettres imprimées dans l'*Advertiser*, de 1769 à 1772, complétèrent le triomphe de l'opposition, qui comptait d'ailleurs dans ses rangs des hommes d'un talent remarquable, tels que Chatham et Burke, auxquels la faction rivale ne pouvait résister longtemps. Les lettres dont nous parlons, signées du pseudonyme de Junius, et attribuées aujourd'hui à sir Philippe Francis, sont écrites avec une pureté de langage qui en font de véritables modèles littéraires. Elles s'attaquent à tous les membres du cabinet, dont elles dévoilent impitoyablement toutes les faiblesses : c'est l'œuvre d'un ennemi politique doué d'un talent supérieur, plein de haine pour ses adversaires, et l'on sait ce que le sarcasme emprunte d'amertume aux déceptions d'une ambition froissée.

L'apparition de ces lettres, qui occasionna de nouvelles poursuites judiciaires contre les imprimeurs, n'améliorait pas la position de ceux-ci, déjà compromise par la lutte qu'ils soutenaient alors contre le parlement. Nous avons vu que la chambre des communes, dans un intérêt électoral, s'était constamment opposée à la publication des débats qui s'agitaient dans son sein. Elle venait de prendre la détermination de faire une dernière tentative pour la défense de ses priviléges, et deux éditeurs qui avaient transgressé ses règlements, reçurent l'ordre de comparaître à la barre. Les deux coupables firent défaut, et le sergent d'armes n'ayant pu découvrir leur retraite, il fut annoncé, par proclamation royale du 9 mars, qu'il serait alloué une récompense de cinquante livres sterling à quiconque les remettrait entre les mains des officiers de justice.

Wheble, l'un des deux délinquants, fut arrêté effectivement quelques jours plus tard, et conduit devant l'alderman Wilkes, siégeant à Guildhall. L'opinion publique

Digitized by Google

était favorable au coupable; aussi le magistrat communal n'hésita-t-il pas à rendre la liberté à celui-ci, sous prétexte que son arrestation était illégale. Thompson, le compagnon d'infortune de Wheble, fut renvoyé de la même manière par l'alderman Oliver. Le parlement, résolu cependant à vaincre cette opposition, fit appréhender, le 15 mars, l'imprimeur du *London evening Post*. Celui-ci se voyant arrêté par un messager du *speaker*, appela un constable et porta plainte contre son gardien, qu'il accusa d'attentat contre la liberté d'un citoyen anglais. Le constable les conduisit tous deux à Guildhall, accompagnés du sergent d'armes de la chambre des communes, en présence du lord-maire. Le sergent d'armes prit la parole et demanda, au nom du *speaker*, que le messager et son captif lui fussent remis sans autre forme de procès. Le lord-maire refusa d'accéder à cette demande, s'informant de quel crime l'imprimeur s'était rendu coupable et en vertu de quelle autorité il avait été arrêté.

— J'ai obéi aux ordres du président de la chambre, observa Witham, le messager.

— Cet ordre était-il contre-signé par un des magistrats de la cité? dit alors le lord-maire.

Une réponse négative ayant été faite à cette dernière question, le mandat d'arrêt fut demandé et exhibé, après quelques protestations de la part du sergent d'armes. L'arrestation fut jugée illégale, et le messager de la chambre eût été mis en prison à la place de celui qu'il croyait y mettre, s'il n'avait pu fournir caution.

Cet incident, que nous avons raconté avec quelques détails à cause du curieux tableau qu'il présente de la division des pouvoirs en Angleterre, ne tarda pas à avoir des suites graves. Le lord-maire, cité à son tour pour justifier sa conduite, se borna à invoquer les priviléges de la cité de Londres, qu'il avait juré de faire respecter. Ses explications parurent peu satisfaisantes; le jugement concernant Witham fut radié des registres, et le courageux magistrat ainsi que ses deux aldermen furent conduits à la Tour,

Digitized by Google

ce qui leur valut une ovation populaire. Le parlement fut forcé de céder à l'esprit du siècle; les captifs sortirent de prison le 23 juillet, et la publication des débats ne souffrit plus dès lors la moindre entrave : le journalisme triomphait avec la commune de Londres.

La vente des feuilles quotidiennes, parmi lesquelles on distinguait alors le *Morning-Herald*, le *Chronicle*, *The Post* et l'*Advertiser* s'accrut immensément, et ce résultat encouragea les spéculateurs à tourner leur activité de ce côté. J. Walter, de Printing House square, édita en 1788 un nouveau journal, qui allait bientôt éclipser tous ceux qui l'avaient précédé : nous voulons parler du *Times*. Comparé au premier numéro de l'*Intelligencer*, publié cent ans auparavant, le premier numéro du *Times* indique un progrès remarquable. Il est composé de quatre pages, chacune de celles-ci comprenant quatre colonnes d'un texte assez compacte. On le vendait au prix de trois sols et il contenait les nouvelles de l'intérieur et de l'étranger, des essais poétiques, quelques renseignements commerciaux et une soixantaine d'avertissements. On l'imprimait au moyen d'un appareil particulier, auquel on avait donné le nom de presse logographique.

La révolution américaine, en soulevant des questions de principes dont la solution devait exercer une immense influence sur les destinées de l'humanité, contribua encore à augmenter la circulation des journaux anglais. On se fera une idée des progrès rapides de la presse, sous l'influence des commotions politiques qui troublèrent les dernières années du XVIIIe siècle, en examinant le tableau suivant, qui indique leur circulation à différentes époques :

ANNÉES.	NOMBRE des exemplaires vendus.
1753.	7,411,757
1760.	9,484,791
1790.	14,035,739
1791.	14,794,153
1792.	15,005,760

Digitized by Google

Ce résultat est d'autant plus remarquable que les journaux étrangers, si l'on en excepte toutefois la *Gazette de Leyde,* n'offraient aucun intérêt vers la fin du XVIII[e] siècle, et se bornaient à répéter quelques bruits de cour ou à donner l'analyse des publications nouvelles. Le chancelier de l'Échiquier ayant présenté son budget dans le courant du mois de juin 1789, M. Pitt proposa d'augmenter le revenu public d'une centaine de mille livres sterling, en élevant le prix du timbre des journaux et en établissant de nouveaux droits sur les annonces. Ce projet de loi, vivement combattu par Sheridan, qui avait fait trop bon usage de la presse pour ne pas chercher à la défendre, fut sanctionné par la majorité de l'assemblée. Les publicistes ne purent se résigner à subir leur sort sans se plaindre, et s'attirèrent de fréquentes condamnations durant le règne de Georges III. Le procès de l'un d'entre eux, Thomas Paine, mérite une mention spéciale par l'importance des débats auxquels il donna lieu. Thomas Paine, né à Thetford, dans le comté de Norfolk, était un républicain ardent, et fut même élu membre de la Convention à Paris. Il publia en 1792 un pamphlet portant pour titre *Les droits de l'homme,* ouvrage qui fut immédiatement saisi, tandis que des poursuites judiciaires étaient entamées contre son auteur, qui se réfugia en France. Sir James Scott, Macdonald, Wood et l'honorable Spencer Percival soutinrent l'accusation, qui était combattue par plusieurs orateurs éminents, parmi lesquels nous citerons particulièrement lord Elskine. On se réunit le 18 décembre, et l'attorney général Macdonald ayant prouvé, devant lord Kenyon, que Thomas Paine était bien l'auteur de l'ouvrage incriminé, Elskine se leva et prit la parole à son tour. Il insista d'abord sur la gravité de la question posée devant le jury, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que de déterminer la nature et les bornes de la liberté de la presse. Bien loin de vouloir attaquer l'autorité royale et la constitution anglaise, il ne prétendait défendre son client qu'en invoquant les principes qui

Digitized by Google

assurent la garantie et la stabilité des institutions existantes, et dont l'influence seule a pu donner naissance à ces dernières.

« La liberté de la presse, ajoute-t-il, est basée sur le » droit qui appartient à tout homme de publier une » opinion individuelle, vraie ou fausse, pourvu qu'elle » lui soit dictée par sa conscience et par le désir de se » rendre utile à ses concitoyens. Il doit être permis à » tout sujet anglais d'analyser les éléments constitutifs » du pacte social; d'en faire remarquer les abus ou les » défauts; d'avertir ses compatriotes des conséquences » auxquelles ceux-ci peuvent donner naissance, et d'en » rechercher les remèdes. S'il écrit ce qu'il ne pense » pas, et condamne ce qu'il approuve en secret; s'il » calomnie les magistrats et cherche à faire prédominer » par la force une volonté particulière contre l'impulsion » générale, il devient criminel et coupable, car c'est par » la raison qu'il faut attaquer l'erreur, et non par la » violence. Je ne prétends pas, continuait lord Elskine, » qu'il soit permis d'exciter des individus à la désobéissance » aux lois, mais j'affirme que l'écrivain peut discuter la » loi d'une manière philosophique, en s'adressant à la » nation entière. S'il en était autrement, et si cette » faculté avait été refusée à nos pères, la constitution » anglaise, dont nous sommes fiers à juste titre, » existerait-elle aujourd'hui? Si cette constitution est si » parfaite en ce moment que l'attorney général aille » jusqu'à accuser de profanation ceux qui prétendent y » toucher, ne doit-on pas cette admirable harmonie à » des réformes successives, suggérées par les travaux » incessants d'une foule de novateurs? »

Après avoir analysé le livre de Thomas Paine, en présentant pour la défense de ce dernier différentes considérations tirées des faits particuliers de la cause, lord Elskine termine sa plaidoirie en ces termes :

« Lorsque les hommes peuvent se communiquer librement leurs opinions, et se confier leurs souffrances,

Digitized by Google

» réelles ou imaginaires, les passions qui en résultent
» perdent de leur intensité par la liberté même qui leur
» est laissée. Dans le cas contraire, elles agissent en
» silence, acquièrent de l'énergie par la compression
» même à laquelle elles sont soumises, et éclatent enfin
» en détruisant tout ce qui s'opposait à leur cours.
» Permettez à la pensée de lutter contre la pensée;
» opposez l'argument à l'argument, et tout bon gouver-
» nement jouira en paix du fruit de sa sage prévoyance.
» L'autorité ne possède qu'un seul moyen réel de s'assurer
» du dévouement du peuple et de son affection, c'est de
» lui faire sentir qu'elle n'agit que pour le bien public.
» La répression exagérée engendre la résistance aveugle,
» et prouve que la raison n'est pas du côté de celui qui
» croit devoir y recourir. Un poëte d'autrefois, le sati-
» rique Lucien, nous a laissé à ce sujet un plaisant
» apologue. Jupiter se promenait un jour avec un paysan,
» et causait familièrement avec lui de maintes et maintes
» choses. Le campagnard, qui l'avait écouté d'abord
» avec une attention toute approbative, se permit enfin
» d'émettre un doute. Le dieu se retourna brusquement,
» se crut insulté et leva sa foudre sur l'imprudent.

» — Ah! s'écria celui-ci, j'aurais pu prêter foi à vos
» paroles si vous ne m'aviez menacé, mais votre action
» me rend complétement incrédule. Vous ne brandissez
» jamais ces éclairs que lorsque vous avez tort! »

L'éloquence de lord Elskine ne put sauver son client, qui s'était compromis non-seulement par ses écrits mais aussi par son scepticisme religieux : Thomas Paine fut condamné par ses juges.

ERNEST VAN BRUYSSEL.

Digitized by Google

L'AN

SEPT MIL HUIT CENT SOIXANTE

DE

L'ÈRE CHRÉTIENNE.

— En vérité, docteur, tout ce que vous me dites là est bien étrange.

— C'est d'une parfaite exactitude.

— C'est à confondre la raison humaine.

— Ce qui ne prouverait qu'une chose : son peu de solidité.

— Ainsi vous croyez...

— Je crois le témoignage de mes sens quand je suis sain de corps et d'esprit.

— Et qu'une coïncidence singulière, le hasard, n'a pas...

— Je ne crois point au hasard dans les phénomènes de la nature.

— Mais alors comment expliquez-vous...

— Je n'explique pas... Vous êtes bien toujours les mêmes, vous autres philosophes dont l'incorrigible orgueil est sans cesse prêt à nier les manifestations mystérieuses de l'âme quand votre faible entendement ne peut les classer en catégories, et à repousser tout ce qui ne vous

Digitized by Google

frappe pas par les yeux du corps; vous croyez, comme l'a dit un poëte, parce que Dieu vous a percé à votre prison d'argile une petite fenêtre ou deux pour voir au dehors, quand un grain de poussière ne vient pas les boucher; vous croyez, dis-je, que le monde avec ses lois, la nature avec ses arcanes doivent pénétrer par là dans votre cerveau. Orgueil, triple orgueil!... En nous, autour de nous, tout agit, tout remue, l'univers entier est animé d'un mouvement incessant, éternel, et qu'en voyons-nous?... Vos magnétiseurs eux-mêmes, quand ils ont fait dire à leur somnambule le nombre de pièces de monnaie qui se trouvent dans la poche de monsieur tel ou tel, ou ce qui se passe dans la chambre voisine, ils se drapent dans leur importance, et la galerie émerveillée crie au miracle, pour nier le lendemain ce qu'elle a vu la veille. Le grand magnétiseur, mon cher, c'est le grand maître de toutes choses, c'est Dieu lui-même, et le magnétisme, ici-bas, n'est qu'une cheville conductrice dont il se sert. Nous nous croyons très-forts, parce que nous avons *inventé*, comme on se plaît à le dire, la vapeur, le télégraphe électrique et le coton-poudre; mais la science de l'âme, les sublimes mystères psychiques, nous n'en possédons pas même les premiers éléments... Nous nous croyons très-forts, ah! ah! et nous ne nous connaissons pas nous-mêmes! On nie tout, ou bien l'on sourit dédaigneusement; ou encore, ne pouvant récuser la compétence de ses sens, on regarde certains phénomènes psychologiques, encore inexpliqués, comme surnaturels... Non-sens et absurdité!... Car est-il rien au-dessus de la nature?... Si j'écrivais tout ce que j'ai vu et constaté dans ma longue carrière, je passerais pour fou, ce dont je ne me soucie guère. Avancez aux hommes, avec phrases ronflantes, quelque plate vérité passée à l'état de banalité, ils crieront bravo; mais présentez-leur quelque grande vérité nouvelle et inattendue, ils crieront au fou, et ils vous feront, s'ils le peuvent, pourrir en prison, comme Galilée ou Salomon de Caus. Voilà notre siècle de lumières, mon cher. Est-il

Digitized by Google

question d'un phénomène de *prévision*, on crie à l'absurde, et ceux qui crient à l'absurde n'ont le plus souvent rien vu, rien observé, ni rien lu... Qu'ils se donnent la peine de consulter les ouvrages d'Antonius Benivenius, Francus, Michel Alberti, Sauvages, Desères, Cabanis, Pététin et de tant d'autres, ils y trouveront la faculté de la prévision constatée par un grand nombre de faits authentiques... Comment cette faculté de l'âme se manifeste-t-elle? C'est là un problème que la science résoudra probablement un jour, si les savants daignent le trouver digne d'étude. En attendant, observons et méditons; c'est ce que nous avons de mieux à faire, et gardons-nous de vouloir être des esprits forts, car je ne connais pas d'esprits plus débiles que ces esprits-là...

— Vous êtes sévère, docteur, mais il n'y a que trop de vérité dans ce que vous dites, malgré la verve mordante qui vous emporte. J'ai remarqué, je dois l'avouer, que le scepticisme systématique accompagne trop souvent la médiocrité. La négation est à la portée de toutes les intelligences, et c'est un rôle comme un autre. Le sage se réserve. Montaigne, le grand philosophe, l'a dit : *Beaucoup savoir est occasion de plus douter*..

— Amen, fit le docteur; et malgré ses cheveux blancs, il avait, avec la prestesse de la jeunesse, pris sa canne, ses gants, son chapeau, sans oublier sa trousse.

— Allons, dit-il, manifestant une certaine agitation qui ne lui était pas ordinaire, ma pauvre marquise doit être bien mal, car c'est aujourd'hui le 14. J'aurais dû ne pas attendre qu'on me fît appeler... Il est entendu que je vous présente comme un confrère.

— C'est convenu.

Nous sortîmes.

La demeure de la marquise n'était pas éloignée de celle du docteur. Pressant notre pas, nous marchions côte à côte en silence. Je réfléchissais aux révélations que venait de me faire mon ami, en qui j'avais pleine confiance, et mon esprit, un peu rebelle, s'effrayait à la pensée de pré-

Digitized by Google

visions que les faits étaient venus confirmer. Je me demandais quelle puissance inconnue illuminait ainsi, pendant les crises d'une affreuse maladie, une frêle créature, une femme débile qui semblait devoir être prochainement une proie pour la mort. Désirant mieux connaître la femme étrange que j'allais voir, je rompis le premier le silence.

— Que savez-vous, docteur, des antécédents de cette femme?

— De la marquise?

— Oui.

— La marquise de C*** est créole; elle est veuve et jeune encore. Il y a peu d'années qu'elle a quitté le nouveau monde pour visiter l'Europe, et c'est après avoir parcouru le Nord, en compagnie de sa fille, qu'elle perdit en Italie cette enfant qu'elle adorait. C'est aussi à partir de cet événement fatal que la catalepsie s'est déclarée chez la malheureuse mère. Je vous ai parlé déjà de la supériorité intellectuelle de la marquise de C***; son érudition n'est pas un vernis superficiel, elle est profonde. Cette femme d'élite a beaucoup vu, beaucoup observé; les sciences naturelles et philosophiques lui sont familières, et j'ai admiré toujours la justesse de ses aperçus, la logique de ses jugements. Ceci concerne son état normal; mais pendant ses crises, son âme semble s'éclairer d'un reflet divin et planer entre la vie terrestre et celle d'outre-tombe.

— Vous m'intéressez vivement, cher docteur; et il y a plus de deux mois, m'avez-vous dit, qu'elle a annoncé pour aujourd'hui...

— C'était vers la fin d'août. Après des convulsions terribles, elle tomba dans une sorte de prostration ou de demi-sommeil, pendant lequel je saisis sur ses lèvres murmurantes ces paroles que je crois entendre encore : « *Dieu t'accorde le repos jusqu'au quatorze novembre... ce jour, tu ne seras ni dans la vie ni dans la mort... Ton âme s'envolera dans l'avenir des temps*... Mais nous voici arrivés.

Digitized by Google

Nous nous trouvions devant un hôtel qui me parut grand pour le petit nombre de personnes qui devaient l'habiter. Le docteur s'approcha de la porte cochère et fit résonner un timbre.

— Encore un progrès, dit-il en souriant : au lieu d'une cloche qu'on entendait toujours, c'est un seul coup qui se perd souvent dans les bruits de la rue.

Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, cette observation me parut niaise.

La porte s'ouvrit.

Le personnel domestique de la marquise devait être nombreux, car je vis tout d'abord deux ou trois valets ou caméristes courant éperdus. Un vieillard vêtu de noir s'avança vers le docteur. Son désespoir faisait mal à voir.

— Ah! monsieur le docteur!...

— Eh bien! la marquise?...

— Morte! monsieur le docteur!... morte!... ah! mon Dieu, mon Dieu!...

— Voyons, voyons, dit mon ami s'acheminant rapidement vers l'escalier. Je le suivais avec anxiété.

Arrivés à l'étage, nous traversâmes plusieurs pièces, somptueusement meublées, donnant accès dans une chambre tendue de violet, ce qui lui prêtait un caractère singulièrement funèbre. Une femme pleurait près d'un lit.

Le docteur en souleva le rideau d'une main tremblante, et j'aperçus la marquise...

Je la verrai toujours! qu'elle était belle!... C'était bien l'immobilité de la mort. Son profil présentait la noblesse et la régularité de la statuaire antique, d'abondants cheveux noirs ruisselaient sur son oreiller, son beau front semblait encore refléter le génie. Ses yeux, d'un noir de jais, étaient ouverts et fixes; on eût dit des yeux d'émail enchâssés dans un beau visage formé d'un mélange de cire vierge et d'ambre jaune.

Le docteur l'examina attentivement, lui glissa la main sur le cœur, et resta ainsi une minute immobile. Nous respirions à peine...

Digitized by Google

Le vieux serviteur, dont les jambes avaient trahi l'impatience, entra en ce moment, à moitié suffoqué par l'émotion et l'ascension de l'escalier.

— Vous vous alarmez trop tôt, lui dit le docteur en se redressant; la marquise est vivante; mais le plus grand calme est ici nécessaire. Retirez-vous et avertissez les gens de madame... Cette femme me suffira.

Le vieillard s'inclina profondément, avec un signe touchant de gratitude, et se retira. La camériste, essuyant ses larmes, alla s'asseoir près de la cheminée.

— Eh bien, docteur? dis-je à mi-voix.

— Elle est dans l'état automatique : une nouvelle crise convulsive est à craindre...

Il alla causer à voix basse avec la domestique...

Quand il revint près de moi, son front était soucieux.

— L'accès est violent, dit-il toujours à voix basse; la maladie semble s'accroître malgré mes efforts... Il faut attendre deux heures avant de rien tenter.

Le jour était morne et sombre. Une enveloppe épaisse de nuages gris et pluvieux semblait étreindre la terre et peser sur elle. Des flocons légers couraient sous cette enveloppe, et par moments des rafales frappaient les fenêtres en faisant résonner quelques vitres mal jointes... C'était bien une fin d'automne avec toutes ses tristesses. Immobiles et silencieux devant cette sorte de statue vivante, nous avions l'air de veiller un mort...

Bientôt le jour baissa et la nuit se fit. On alluma les bougies.

Après une collation rapide que le docteur nous fit servir dans la pièce voisine, car il ne voulait pas quitter l'hôtel un seul instant, nous rentrâmes près de la malade. L'immobilité cadavérique continuait toujours.

Mon ami plaça de nouveau sa main sur le cœur; puis, au bout d'un instant, il tira de sa poche un petit flacon de cristal aux arêtes dorées, et il le posa sur la table.

— Il faut encore attendre, dit-il.

Il s'écoula ainsi environ une heure. L'impatience me

Digitized by Google

gagnait, car il y avait dans cette chambre quelque chose de si morne, que le temps commençait à me paraître d'une longueur intolérable.

Le docteur tira sa montre, regarda l'heure; puis, après un nouvel examen attentif de la malade, il prit sur la table le petit flacon qu'il y avait placé, et avec une attention extrême, il versa entre les lèvres de la marquise un petit nombre de gouttes de son contenu.

— Quoi qu'il arrive, me glissa-t-il à l'oreille, ne vous effrayez pas.

Et après avoir bouché avec soin le petit flacon, il le remit tranquillement dans sa poche.

La recommandation du docteur, toute bienveillante sans doute, eut un effet diamétralement contraire à celui qu'il s'en promettait, car la peur me prit. Tout ce qui se passait, et jusqu'à cette morne absence d'incidents, m'inspirait, malgré moi, une sorte de terreur indéfinissable.

Un soubresaut rapide, imprévu de la malade, m'en fit faire un autre dans mon fauteuil; puis d'autres secousses nerveuses succédèrent, et enfin se déclarèrent des convulsions affreuses... Je voudrais pouvoir les chasser de ma mémoire. Par moments, la marquise se pliait en cercle, en arrière, de manière que sa tête venait toucher ses talons; puis elle se détendait comme un arc dont la corde casserait.

— Des coussins! des coussins donc! criait le docteur, qui faisait tous ses efforts pour empêcher la malade de se briser le crâne ou les membres contre le mur ou le bois du lit.

Je courus éperdu, saisis au hasard des coussins de canapé qui frappèrent ma vue; la camériste en fit autant et en un moment la malade fut à l'abri des accidents que craignait mon ami.

La crise était arrivée à son paroxysme. Deux sentiments dominaient tout mon être : l'épouvante et la pitié.

Ces convulsions durèrent longtemps et diminuèrent graduellement, comme si le corps avait épuisé ses forces. Le docteur secouait la tête.

La malade redevint immobile; les teintes de la vie

Digitized by Google

avaient remplacé sur son beau visage la pâleur mate de la mort. Une sueur légère perlait sur son front, ses yeux s'étaient fermés, et bientôt, une sorte de sommeil profond parut s'être emparé de cette organisation qui venait d'éprouver de si cruelles secousses.

— Quand elle parle, me dit doucement le docteur en me la montrant, c'est dans cet état.

Une demi-heure se passa dans le silence. Mon ami se penchant alors tout à coup vers le lit, me fit remarquer un léger frémissement des lèvres de la malade. Je m'approchai le plus près possible; le mouvement des lèvres devint plus prononcé, et je commençai à distinguer quelques syllabes sans suite, puis enfin des mots et des phrases entières... Ce que j'entendis est sans exemple dans les faits connus. Fut-ce un rêve, une révélation, de la prescience?... Dieu seul pourrait le dire.

Je tirai nerveusement mon calepin, et, penché sur le lit, l'oreille avide, la main tremblante, j'écrivis toutes ces choses inouïes, à mesure quelles sortaient des lèvres de la mourante.

Il me serait impossible de présenter ce rêve étrange exactement tel qu'il se manifesta par la parole; la voix de la marquise était faible, je perdais certains mots, parfois des phrases restaient inachevées. Le débit était par instants rapide, et je ne pouvais annoter que le sens... je fus donc obligé, depuis, en copiant mes notes, d'éclairer et de compléter certains faits qui n'avaient été qu'ébauchés ou indiqués. L'esprit animique de la malade, comme s'il était dégagé des liens de la terre, semblait s'avancer successivement dans les siècles futurs ou dans le *temps*, comme on conçoit qu'un corps céleste s'avance graduellement dans *l'espace*.

Le moi immatériel est presque délivré de ses chaînes... Je plane dans les fluides... des vapeurs dorées voilent

Digitized by Google

comme une gaze légère les espaces qui m'entourent... Je tiens encore à la terre; un faible lien me rattache à mon enveloppe mortelle. Mon essor est arrêté...

Les vapeurs d'or se changent en lumière... tout s'illumine... O spectacle sublime!... Je perçois les mondes et leurs éblouissantes splendeurs... Voilà la terre, voilà son orbe immense... Retenue dans l'espace, je fuis dans le temps... Les années et les siècles s'écoulent avec une rapidité vertigineuse. Je distingue sur le globe, par une perception inconnue, les limites précises des océans et des terres, les montagnes, les lacs, les cités... Quels changements déjà se sont produits!...

Les rivages de l'Europe ont changé vers le nord... La Hollande et la partie septentrionale de la grande plaine cimbro-germanique se sont affaissées sous les eaux. Le Jutland n'existe plus... De l'ancien royaume de Danemarck il ne reste que quelques îles, et la Baltique se confond avec l'océan du Nord... un abaissement graduel du sol sur toute cette zone a submergé ces contrées.

La grande terre scandinave a gardé ses limites... la pointe méridionale de la Scanie a seule disparu sous les flots...

La mer Caspienne communique avec la mer Noire par un vaste canal creusé par les peuples slaves. D'innombrables vaisseaux passent de la mer Rouge dans la mer Méditerranée...

Des ponts gigantesques relient la Sicile à l'Italie, et l'Angleterre au continent. Les deux Amériques sont séparées; les eaux de l'Atlantique se mêlent à celles du Pacifique...

L'accroissement incessant des populations amène l'encombrement... l'Europe se déverse sur l'Afrique... les vaisseaux ne suffisent plus... On construit suivant de nouvelles combinaisons de l'art nautique, et au moyen des pins du Nord, de vastes radeaux mus par de nombreuses machines et recouverts d'abris de tous genres. Ce sont de véritables cités flottantes, insubmersibles, emménageant des populations, des vivres et des troupeaux... Le con-

Digitized by Google

tinent africain reçoit des multitudes d'émigrants, qui s'unissent pour la défense et la prospérité communes, et portent la civilisation parmi les peuples noirs... A l'exemple des blancs, ces peuples s'organisent en nations libres, et préludent, par l'émancipation intellectuelle, à leur entrée dans le grand concert de l'humanité.

La grande nation chinoise s'est enfin régénérée et civilisée. Dans l'Inde, une fusion de races s'est opérée avec les siècles entre les aborigènes et les Européens. Là, comme dans le grand empire de Chine, le christianisme, progressif et dégagé du dogme des mystères, a triomphé de l'idolâtrie.

Des versants des monts Orégons jusqu'aux rivages occidentaux de l'Amérique du Nord vit un grand peuple au teint bronzé : ce sont les descendants libres des esclaves africains . . . .

. . . .

L'organisation des sociétés a fait un pas immense... Tous les pouvoirs deviennent électifs à tous les degrés de l'échelle sociale, jusqu'aux chefs des nations... L'humanité marche, non vers cette grande chimère, l'*égalité*, mais plutôt vers l'équitable distribution proportionnelle... A chacun suivant ses facultés et ses aptitudes... à chacun selon ses œuvres...

Les lumières de l'esprit s'étendent... La race humaine s'améliore... Le mal c'est l'ignorance.

Science, bien-être et liberté !... aspirations incessantes de l'humanité!...

L'aérostation ne cesse de progresser. Les communications aérienne et télégraphique ont rapproché les peuples; les travaux de l'intelligence et de l'industrie s'échangent; le commerce est affranchi; la fusion des intérêts s'opère, et les alliances se scellent entre les nations...

L'alliance des peuples et la liberté ont tué la guerre, ce fléau fratricide. Des armées de travailleurs réunissent des lacs et des mers, dessèchent les contrées paludéennes, défrichent des landes arides, agrandissant ainsi le domaine de

Digitized by Google

l'homme et la première source des richesses, l'agriculture...

La chimie éclaire de son flambeau les mystères de la physiologie. Les causes initiales des altérations organiques se découvrent. Des moyens préventifs, s'attaquant aux principes morbides, diminuent les maux physiques de l'humanité... Les substances et préparations alimentaires se multiplient, s'améliorent, se perfectionnent...

Des végétaux nouveaux sont acclimatés en Europe. L'igname, don précieux du Créateur, a remplacé les solanées dégénérées... Les sucs nutritifs des aliments animaux et végétaux peuvent se concentrer sous un très-petit volume, et conserver indéfiniment leur vertu assimilatrice... La chimie est parvenue à composer le chyle humain, principe immédiat du sang!... La science a reculé les limites de la vie...

De nouvelles découvertes dioptriques, combinées avec l'électricité, amènent la création de soleils artificiels ou *phares solaires*. L'intensité de leur lumière a chassé les ténèbres des cités...

Cependant le plus précieux des combustibles, le charbon minéral, commence à manquer. La multitude de puits et de galeries souterraines en ont rendu l'extraction si onéreuse que l'homme en abandonne l'exploitation... Au milieu du refroidissement des climats septentrionaux, le bois combustible et les composés tourbeux-asphaltites deviennent insuffisants... Mais les progrès de la géologie ont fait connaître le sous-sol de l'Europe. Des procédés nouveaux permettent de creuser des puits artésiens à de grandes profondeurs. Des eaux bouillantes abondantes jaillissent à la surface, et, dans un grand nombre de villes, la distribution de ces eaux calorifères remplace les matières combustibles.

Mais les eaux chaudes ne se rencontrent pas dans toutes les localités. La science crée un nouveau système. Par des appareils ingénieux, elle applique au chauffage domestique le dégagement du calorique par le frottement...

Digitized by Google

L'électricité est devenue la puissance motrice qui remplace la vapeur...

Les siècles s'écoulent...

Les voies de fer ont vieilli. La chimie a découvert un gaz plus léger que l'hydrogène. Le grand problème de la direction des aérostats a atteint sa perfection. Ces appareils sont de vastes cylindres terminés en cônes et construits d'un alliage d'aluminium et de cuivre. Des machines du même métal, simplifiées et légères, font mouvoir les hélices promotrices et directrices. Sous l'aérostat, sont amarrées de longues embarcations légères, fermées, insubmersibles...

De même que les grands vaisseaux peuvent seuls affronter l'océan liquide, des convois aériens immenses bravent par leur masse l'océan atmosphérique.

Mais, pendant les nuits sombres, d'affreuses catastrophes ont eu lieu par suite de chocs de convois entre eux ou contre des cimes... Peu à peu les villes ne sont plus seules illuminées. L'Europe se couvre de phares solaires, éclairant d'immenses étendues de pays... Les ténèbres sont vaincues; il n'y a plus de nuit . . . .

. . . .

Les corps regardés comme simples sont décomposés successivement... La science, ce vaste enfantement du génie humain, marche lentement, mais victorieusement, vers la solution de ce grand problème qui doit changer la face de toutes choses :

Unité de la matière !...

Calorique, magnétisme, électricité, lumière... Unité fluidique !... Force vitale !!...

L'homme prépare des milieux ;... des germes aériens s'y développent; la vie se manifeste... L'homme devient créateur !...

Le temps s'écoule... Pendant que la glacière australe diminue... les glaces du pôle nord s'étendent... Les contrées hyperboréennes ont disparu sous leur vaste coupole...

Les conséquences fatales de l'inégalité des saisons dans les deux hémisphères ne sont que trop prouvées. Le

Digitized by Google

peuple européen connaît sa future destinée... Désormais un grand devoir lui incombe : conserver sa race ; travailler au salut des générations de l'avenir...

O sublime puissance de l'intelligence humaine !...

Le soleil, l'astre de la vie, ne réchauffe plus seulement les êtres par sa présence... ses émanations sont recueillies... La science est parvenue à transformer en calorique latent, le calorique rayonnant du grand astre, et par des appareils merveilleux, à pouvoir rendre à ce fluide ses propriétés premières...

Ainsi à mesure que le soleil abandonne l'hémisphère du nord, l'homme, dans ces contrées, parvient à rendre une part de sa chaleur captive, en l'empêchant de rayonner vers les espaces célestes.

Ainsi dans les âges futurs, la science, émanation divine, dominera la nature... Et les grands phénomènes destructeurs seront modifiés . . . .

. . . .

De nombreux siècles ont fui...

Des villes anciennes ne sont plus que décombres... De nouvelles cités s'élèvent successivement sur les hauts plateaux et dans les vallées élevées des monts. Là où fut l'antique Paris, gisent de vastes ruines... Une grande et splendide cité occupe un des points culminants du plateau central de la France. Rien n'égale sa magnificence. La disposition rayonnante de ses grandes artères, ses phares solaires occupant les centres, le grandiose et la richesse architecturale de ses monuments, tout concourt à en faire la reine des capitales... Un système nouveau de tubes en toile métallique, recouverts d'un composé inaltérable et supportés par des colonnes de fer, amène dans cette ville, comme un vaste puits artésien superficiel, les eaux des lacs situés au sommet des Alpes.

Sur le Saint-Gothard, dans une froide vallée neigeuse, près d'un pont, que, d'après une légende antique, le démon jeta sur l'abîme, existe une grande ville populeuse... De puissants appareils calorifiques y élèvent la

Digitized by Google

température pendant ses longs hivers. D'énormes câbles de fer, supportés par des piles où la pierre et le fer se combinent, se développent, dans toute la vallée du Rhône, en immenses arcades. Sur ces voies suspendues, de larges wagons aux roues creuses descendent de la ville helvétique jusqu'au lac de Genève, par la seule force calculée de la gravitation. De puissantes machines électro-motrices remontent ces véhicules jusqu'à la cité . . . .

. . . .

Mais de tous les points littoraux du Nord arrivent d'alarmantes nouvelles. Les eaux gagnent visiblement sur les terres... Un vaste courant océanique, du sud au nord, suivant tous les méridiens du globe, est enfin constaté par les navigateurs. Des glaçons flottants, d'énormes banquises, premiers débris de la glacière australe, ont été rencontrés jusque dans les régions équatoriales... Sur tous les rivages européens le niveau des mers s'élève; le doute n'est plus possible; tout espoir s'évanouit, et l'avenir sombre, implacable, se présente aux esprits avec toutes ses épouvantes!...

La science décrète un congrès universel. Les sages s'assemblent... On calcule, on recherche l'époque fatale... Le centre de gravité du globe a rétrogradé jusque dans le plan de l'équateur...

Les temps sont proches!...

A ce sinistre arrêt, une indicible terreur s'empare des populations, depuis l'Asie jusqu'au nouveau monde. Les cœurs les mieux trempés se sentent faiblir. Tous les travaux cessent; l'activité a fait place à la stupeur. La certitude de cette immense et prochaine destruction a brisé tous les courages. On dirait qu'une ombre funèbre a passé sur l'humanité.

Mais le congrès délibère... Il recherche les moyens de salut...

A la puissante voix de la science, les cœurs défaillants se raniment, l'énergie renaît... Le salut!!... Tel est le cri universel...

Digitized by Google

Les cités flottantes se multiplient, s'agrandissent, se perfectionnent. Les forêts du Nord s'épuisent en vastes constructions maritimes. Ce sont des masses cyclopéennes que doivent fixer des ancres et des chaînes d'une force encore inconnue...

Depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'antique Tunis, ces cités flottantes s'échelonnent le long du rivage africain en nombre incalculable. Sur tout cet espace, les hautes terres de l'Afrique centrale et la chaîne de l'Atlas doivent, suivant les prévisions de la science, briser la violence des grandes eaux diluviennes.

Les autres points vers lesquels se sont portées les villes flottantes, sont les côtes méridionales de la mer Noire, de la Caspienne ; et dans le nouveau monde, au golfe mexicain et à la mer des Antilles, abrités par la barrière des Andes contre le flot dévastateur.

Les appareils de communication télégraphique, qui, de temps immémorial, couvrent le monde d'un immense réseau, apportent incessamment en Europe les phases croissantes du terrible phénomène... De nouvelles terres apparaissent vers les régions antarctiques. Des navigateurs qui arrivent, annoncent qu'ils en ont côtoyé la vaste étendue et que les confins de la coupole de glace australe forment voûte au-dessus des eaux...

Une immense rumeur s'élève :

Au sud, au sud, est le salut !!...

Les sages ont parlé... Les cimes, les hautes terres seront préservées... Le salut est aussi en Europe...

Mais la terreur est sourde. L'émigration grandit chaque jour...

De tous les points de l'hémisphère boréal, d'incessants convois aériens ou de nombreux vaisseaux, remontant avec effort le courant des mers, se dirigent vers l'Amérique du Sud. Les hautes terres de cette vaste contrée se couvrent insensiblement d'une innombrable multitude.

L'instinct de la conservation a prévu la famine. Chacun

Digitized by Google

se munit de substances alimentaires concentrées et d'essences assimilatrices... C'est désormais la seule richesse...

Les populations du nord de l'Asie se portent en masse vers le Thibet, le Kouen-Lun, l'Himalaya. D'autres courants des peuples européens septentrionaux, se dirigent vers les Carpathes, les Balkans, le Caucase et les monts Taurus. Des millions d'hommes occupent les Alpes helvétiques et germaniques...

Une grande rumeur circule... La péninsule ibérique échappera au désastre...

On se porte vers l'Espagne... Le flot populaire ne cesse pas... Mais, ô douleur!... la guerre éteinte se rallume... Les hautes terres du nord et du centre de la Péninsule sont disputées et arrosées de sang humain!...

Du côté de l'occident, le peuple d'Angleterre se réfugie sur les montagnes cambriennes ou celles de l'Écosse... L'Amérique du Nord concentre ses populations sur les montagnes Rocheuses, les monts Alleghanys et les hautes terres du Mexique. . . . .
. . . .

L'an sept mil huit cent soixante commence... Année terrible dans les fastes de l'humanité!...

La Scandinavie est séparée du continent européen... La mer Blanche a rejoint la Baltique... Des deux côtés de l'Oural, les contrées du Nord, slaves et sibériennes, ont disparu sous les eaux... Le courant des mers acquiert sans cesse une rapidité plus menaçante... Des cités flottantes, non encore abritées, sont entraînées contre les glaces boréales!... Toutes les côtes basses sont envahies par la masse liquide; les limites de l'Europe se resserrent chaque jour...

L'anxiété est universelle. Tout ce qui vit sur le globe frissonne de terreur à l'attente de l'horrible inconnu...

Et les jours succèdent aux jours; et les eaux écumantes ne cessent d'arriver du Sud avec une violence toujours croissante...

La nature entière semble déchaîner ses colères. Le

Digitized by Google

ciel se voile de nuages livides... D'affreux orages grondent dans l'espace que sillonnent d'innombrables éclairs, et des pluies torrentielles viennent ajouter leur dévastation à celle des océans.........

Mais un bruit formidable, infini, commence à se faire entendre, et porte l'épouvante à son comble... Ce bruit sans nom grandit et s'approche... On dirait la voix de Dieu sortant de l'abîme pour annoncer la fin des temps!...

Une clameur immense court sur les monts :

La débâcle polaire!!!...

Les dernières masses océaniques se précipitent sur l'Europe!...

Aucun langage humain ne peut exprimer l'horrible majesté du cataclysme...

Sur les versants méridionaux des Alpes, la violence des eaux est sans bornes... Lutte formidable entre l'Océan et le géant de granit... Les masses aqueuses, gonflées par la résistance, s'élancent dans les vallées, puis se retirent en grondant pour se ruer sur l'obstacle avec une fureur nouvelle... Des quartiers de montagnes s'écroulent et leurs débris granitiques sont roulés et broyés par les eaux, avec le bruit effroyable que produiraient cent tonnerres souterrains!!... Depuis les temps bibliques, rien de pareil n'a frappé l'oreille humaine...

Les jours s'écoulent encore... La grande voix du déluge s'éteint en longs mugissements... Les eaux ont repris possession de leur domaine du Nord; leur fureur s'apaise...

Là, où jadis fut l'empire des czars, roulent les flots de l'océan Glacial... Toutes les basses terres sont devenues mers. La moitié de l'Europe est submergée...

Le plateau de l'Auvergne est resté au-dessus des eaux. La grande capitale de la France, toutes les cités élevées, le plus grand nombre des villes flottantes, échappent au désastre... Les archives de la science, les chefs-d'œuvre de l'art sont conservés; l'humanité et la civilisation sont sauvées!

Digitized by Google

De tous les monts de l'hémisphère du Nord, depuis l'Orégon jusqu'à l'Himalaya, un hymne immense s'élève vers l'Éternel . . . .
. . . .

Ici la parole expira sur les lèvres de la marquise. La moitié de la nuit s'était écoulée, et le silence n'était troublé que par les brusques rafales qui continuaient à frapper les fenêtres de l'hôtel. Je cherchais à rappeler mes esprits troublés; je me demandais si tout ce que je venais d'entendre n'était pas le produit de mon cerveau en délire... Tout à coup, la malade fut saisie d'un frémissement sinistre, auquel succéda l'immobilité de la tombe. Le docteur s'approcha...

Elle était morte.

H. LE HON.

Digitized by Google

UN VAUDOIS BELGE.

WILLEM CORNELISZ.

1240.

Le clergé ne s'était pas formé seulement en dépit des apôtres; il avait supprimé tout ce qui n'était pas lui.

C[te] DE GASPARIN, *Confér. sur Constantin*, p. 37.

Oft steht Philadelphia, vor der menschen aügen da,
Oft wirds nicht für das gehalten, weil nür kleine kraeften walten.

Gesangbüch der Ev. Brüdergemeinen.

Lorsqu'on examine les décisions prises aux diverses époques par les puissances européennes réunies en congrès dans le but d'assurer leur conservation, l'attention s'arrête sur le congrès de Westphalie, et l'on est amené à reconnaître que si le traité de Munster, passé avec des États soustraits à l'obédience de Rome, admet jusqu'à un certain point les droits de la conscience humaine, il fixe ainsi un terme à l'action du moyen âge dont le concile de Latran de 1215 avait décrété toute l'organisation légale.

Le pontificat du grand jurisconsulte Innocent III, la conquête de Byzance par les Latins et les luttes du pape et de l'empereur occupent tout le XIII[e] siècle. Rome avait rencontré dans Grégoire VII le fondateur de cette immense

Digitized by Google

influence politique, que ses successeurs continuèrent à étendre sur des voies toujours plus profondément tracées, jusqu'à Innocent III. Organisateur habile, ce pape imposa comme une règle constante pour l'individu, tout ce qui n'était encore qu'une tendance à cette vaste domination : rien ne fut négligé pour atteindre ce but.

En mêlant les populations d'Occident à celles d'Orient, les croisades eurent pour résultat de faire déteindre certaines qualités et certains défauts réciproquement des unes sur les autres. Les vagabonds et les truands des armées croisées, frottés aux pèlerins des divers cultes de l'Asie, s'imprégnèrent des idées ultra-ascétiques des *Joguis* de l'Inde, les greffèrent sur des données chrétiennes, et le germe des ordres de moines mendiants par devoir fut déposé dans la société européenne. Innocent sut utiliser ces dispositions. Après avoir confirmé l'ordre des carmes, il comprit où le saint-siége pourrait trouver ses officiers de ministère public et des orateurs pour le défendre, en même temps qu'un remède au besoin d'ordre qu'éprouvait l'Europe, en présence des mendiants vagabonds laïcs. L'ordre de Saint-Dominique répondit aux désirs du pontife, en fournissant des *prédicateurs* d'abord, puis, sous Grégoire IX, des *juges* pour le saint office. Celui de Saint-François enrégimenta les autres, en déclarant la mendicité une vertu [1]. Ces nouveaux ordres, le dernier surtout,

[1] Albert, fondateur des carmes, et François (d'Assises) fondateur des cordeliers, recommandent pourtant le travail manuel à leurs moines; mais ils furent débordés par la *gueuserie* de l'époque. Ces deux ordres forment avec les dominicains et les augustins institués en 1246 les *quatre ordres mendiants* primitifs (Delacroix, *Dict. des cultes*, t. II, p. 703). Contrairement à la recommandation des fondateurs, le renoncement au travail, la fainéantise n'est pas considérée comme une infraction dans l'Église. Le 2 juin 1859, Pie IX canonisa Benoît-Joseph Labre, du diocèse d'Arras, qui était un mendiant de profession. On assure qu'un de ses homonymes, de la ville de Gand, aspire au même honneur et ne recule devant aucun sacrifice de propreté pour y atteindre.

Digitized by Google

contribuèrent puissamment à répandre le culte de la madone [1].

La transformation s'opérait : au lieu du divin Maître, sa mère; au lieu de l'Évangile, Pierre Lombard et les décrétales; au lieu d'une vie morale, une institution politique, en même temps qu'il était arrêté que tout opposant serait déclaré hérétique, et tout hérétique devait être *ars*, c'est-à-dire brûlé. L'Église étant un État politique, tout dissident devenait coupable de haute trahison, crime qui emportait la peine de mort [2]. Les souverains pontifes, comme princes du monde, étaient logiques en ceci.

D'une autre part la noblesse guerrière avait rapporté d'Orient un avant-goût des arts, de la philosophie et des sciences. L'empereur Frédéric II, prince lettré, instruit, et qui sans contredit devançait son siècle, s'aidait de son chancelier Pierre Desvignes pour fonder des universités. Les pontifes ne s'opposèrent point à ces institutions, parce qu'ils avaient l'instinct d'y trouver des instruments utiles à leurs desseins. De son côté l'empereur ne s'opposa pas d'abord à l'établissement de nouveaux ordres de moines, les anciens étant trop relâchés; il ne prévoyait pas que des mendiants pussent jamais égaler ceux-là par leurs richesses, et comptait trouver en eux des auxiliaires. Il en résultait que tout en se faisant la guerre, le chef de l'empire et le chef de l'Église s'entendaient pour persécuter les dissidents; comme toujours dans les luttes entre le sacerdotalisme et les soi-disant philosophes, ils servirent d'enjeu.

Innocent III avait introduit dans la procédure ecclésiastique, les formes juridiques de l'ancienne Rome, qui passèrent depuis dans nos tribunaux [3], en même temps qu'il

[1] Les madones de Hal et de Tongres (Prima Cisalpes) datent de 1240 seulement. Les carmes ont le titre de « frères de la bienheureuse Vierge » et invoquent une madone spéciale, celle du Mont-Carmel.

[2] Corps de droit canon. Decret. Gregor. IX, liv. V, ch. 7 et 9. *de Hæreticis.*

[3] *Éphémérides universels,* t. VIII, p. 319. Ce pontife est l'auteur du

Digitized by Google

appliquait à tous les pays de son obédience la nouvelle organisation spéciale du clergé séculier par l'institution des cures territoriales. Ces dernières, que l'autorité laïque fut obligée d'ériger et de doter, devinrent un sujet de réclamation, et les dissidents connus depuis sous le nom de Vaudois, attirèrent d'autant plus aisément à leurs prêches des auditeurs, dont leur esprit de prosélytisme fit bientôt des adhérents.

En 1152, un riche et notable bourgeois de Lyon, Pierre Valdo, ou *le Vaudois,* versé dans les écritures qu'il avait traduites en français « après s'être soigneusement » exercé, dit Marnix, enseigna la vérité qu'il avait » apprise, détournant ses amis de ces idolâtries et abomi- » nations qui avaient déjà pris vogue, afin de les ramener » à la teneur de l'alliance par l'adoration d'un seul Dieu, » et intercession d'un seul médiateur Jésus-Christ; là » dessus assembla un fort grand nombre de disciples qui » répandirent sa doctrine par tous les bouts de la chré- » tienté, non obstant toutes les forces, ruses et pratiques » que l'on usa au contraire [1]. »

Pierre, qui avait acquis sa fortune par le travail, et qui consentit à la partager avec ses disciples, voyait avec répulsion la tendance qui se manifestait déjà dans les esprits, d'honorer la mendicité en la mettant sous l'égide de l'Église. Il fonda sa communauté avec l'obligation du travail comme devoir inhérent à l'existence, et y ajouta la simplicité dans la manière de vivre. Pour le surplus, il professa la croyance des montagnards des vallées d'An-

Veni Creator. On trouve dans *Innocent III,* par le comte de Gasparin, p. 195, qu'une religieuse brabançonne nommée *Lutgarde,* et qui fut canonisée, avait vu ce pontife en songe, et avait appris qu'il était châtié pour trois causes; interrogée quelles étaient ces causes, Lutgarde refusa de les dire. Le peu d'égard que témoigne ce pontife pour la femme en général (*quam fetor et sordes semper sequuntur*), nous fait rencontrer ici celle que la délicatesse blessée de la religieuse entrevoyait.

[1] *Tableau,* t. I, p. 381.

Digitized by Google

grogne, Pérouse, Lucerne et Saint-Martin [1], et adopta leur culte. D'après leurs traditions, ces dissidents remontent jusqu'à un certain Léon, contemporain du pape Sylvestre I, de qui ils avaient retenu le nom de Léonistes [2] : leur propagande était des plus actives en France, mais surtout en Languedoc.

A l'occasion de l'insurrection politique des Albigeois, qui étaient une réunion de différentes sectes [3], ils furent souvent confondus avec ceux-ci, parce que sans doute la plus grande partie des Albigeois appartenaient à ce culte, tandis que le petit nombre étaient des Pauliens ou Pauliciens [4].

Philippe-Auguste marcha contre les nobles qui soutenaient les Vaudois en Picardie; il leur brûla quelques villes et trois cents maisons répandues dans les campagnes [5]. Ils s'étendirent dans le royaume de Naples [6], en Allemagne, au nord et au midi, et en Bohême.

Les associations des villes germaniques qui préludaient à l'établissement de la ligue hanséatique servirent de véhicule à leurs idées; aussi ne tardèrent-ils pas à être nombreux, au XIII[e] siècle, entre Brême et Hambourg. Ils durent trouver là, à côté de prêtres indépendants des évêques [7], des prosélytes, dont les parents avaient encore invoqué Odin et Thor. A un instant donné la *Vaudrie*

[1] Malte Brun, *Géog. univ.*, t. IV, p. 253.

[2] Vaudois, Vallis densa, Valdenses, Waldensen en allemand. Dans ces cantons, les anciens connaissaient trois tribus d'appellations analogues : *Vagenni, Veneni et Vadientes* (*Tabula Italiæ*, Ant. A. Sanson, an. 1743). Claude, évêque de Turin, année 829, Atto, évêque de Vercel, 945, Radulphe de Saint-Trond, 1108, constatent leur présence en ces lieux où ils sont encore. Voyez Monastier, *Histoire des Églises vaudoises*. Saint Bernard en l'homélie 66, et sa vie, liv. I, ch. 5.

[3] Delacroix, *Dictionnaire des cultes*, t. I, p. 70.

[4] N. Lenoir, *l'Église grecque*, p. 197. — L. Hymans, *l'Église et libertés belges*, p. 11.

[5] Marnix, t. I, p. 382

[6] Id., ib., p. 384. — *L'édit de Frédéric II*.

[7] Philippi, *Geschichte der Niederlanden*, p. 23.

Digitized by Google

envahit toute la ville de Stade, et voici en quelle circonstance.

A la fête de Pâques, une dame de qualité vint offrir au curé une pièce d'argent comme c'était alors l'usage. Mécontent de la modicité du don, le prêtre mit la pièce, au lieu d'une hostie, sur la langue de la dame au moment où cette dame se présenta à la communion. Elle crut à un miracle, s'en effraya et raconta le fait à son mari; celui-ci, qui était magistrat, ne prit point le change; il porta plainte, mais ne fut point écouté Ce déni de justice l'exaspéra, il tua le curé. Excommunié pour ce fait, il brave l'excommunication, et réunit ses amis qui étaient nombreux et que le vieil esprit saxon poussait à agir [1]. Des Vaudois que les rigueurs de l'inquisiteur Conrad von Marpurg forçaient à se cacher, profitent de la circonstance pour faire de la propagande; leurs opinions sont bientôt accueillies; mais la population à peine sortie de la barbarie, recourt pour s'affranchir aux moyens violents; dans toute la banlieue de Stade, les ecclésiastiques sont traqués et tués, le clergé latin est supprimé.

Ces événements ne tardent pas à être connus de Rome, qui depuis quelque temps se préoccupait de la situation du Nord. Elle sentait d'instinct que dans la patrie d'Alaric une alliance durable était impossible avec des vassaux auxquels la nature même la rendait antipathique. Les rois danois, après avoir vaincu le paganisme dans l'île de Rugen, étendaient actuellement leur pouvoir sur la côte orientale de la Baltique où les Prussiens n'avaient pas cessé d'être païens. Des relations commerciales actives existaient entre les riverains de cette mer intérieure et ceux des bords de l'Elbe. Grégoire IX, alors en bons rapports avec Frédéric II, négociait avec lui une croisade contre la Prusse païenne [2], et faisait don à l'ordre Teuto-

[1] Moeser, *Osnabruk Geschichte*, t. I, p. 214, enz.

[2] *Histoire de l'ordre Teutonique*, Paris et Reims, t. I, p. 220, an. 1784.

Digitized by Google

nique des terres à conquérir sur ces mécréants. La première campagne des chevaliers avait commencé en 1231, et deux ans plus tard l'insurrection hérétique de Stade surgissait, comme si cette ville eût été alliée aux Prussiens [1]; aussi la bulle de la croisade prêchée dans les pays limitrophes lui fut-elle appliquée. Les Pays-Bas fournirent un contingent à cette expédition commandée par Henri, prince héréditaire de Brabant, et où les sires d'Oudenbourg et de Wildhuysen perdirent la vie [2]. Après une vigoureuse défense, les Stadings furent défaits, six mille d'entre eux furent massacrés en l'an 1234.

Tuer le corps, c'est faire jaillir l'idée; sous les taches de sang qui les souillaient, les vainqueurs emportèrent avec eux des aspirations nouvelles. Les Vaudois, dans leurs missions, n'avaient pas oublié la Flandre et le Brabant, où en 1160, le souvenir de Tankhelm se conservait encore, bien que depuis la décadence des écoles épiscopales de Liége et de Tournai et leur remplacement par celles des chapitres [3], la connaissance de la Bible s'y éteignît complétement. Pierre Valdo vint lui-même en Flandre, et, selon quelques auteurs, il y aurait terminé ses jours [4], mais on admet plus généralement qu'il mourut en Bohême [5]. Ses disciples n'avaient pas tardé à faire des prosélytes dans nos contrées. La persécution ne les laissa pas en paix. En 1163, les principaux d'entre eux cherchèrent un asile à Cologne; on les y fit mourir comme si

[1] La Prusse ne fut soumise à l'Église qu'en 1284, et ce ne fut que cent ans après que les habitants des confins de la Lithuanie furent baptisés.

[2] *Chronycke van Vlaenderen,* D. N. et FR., t. I, p. 335.

[3] Stallaert et Vander Haeghen, *De l'instruction publique au moyen âge,* p. 77-91.

[4] G. Brand, *Historie der Reform.,* t. I, p. 18. Voir par contre Krazinski, *Histoire religieuse des Slaves,* et Monastier, *Histore des Églises vaudoises.*

[5] Monastier et Krazinski. Voyez C. Defaye, *l'Église de Lyon,* p. 51. Pierre mourut en 1179.

Digitized by Google

l'on avait voulu honorer par cette barbarie les prétendues reliques des trois Mages, arrivées la même année en cette ville [1]. Un grand nombre de Vaudois furent brûlés, en 1183, à Arras et à Ypres. La simplicité de leur costume, leur chaussure grossière, les firent désigner sous le nom *d'ensabotés*, *sabathiés* (*klompdragers en kloeffers*); comme plusieurs d'entre eux s'occupaient à tisser, on les nomma aussi tisserands, *wevers;* et *kunders* (*aenkondigers*) annonciateurs [2].

Ce fut vers l'an 1200 que parurent en notre langue les premières bibles vaudoises. Ces manuscrits existaient encore au XVIe siècle et étaient très-estimés des bibliophiles [3].

En Flandre, à la demande de l'Église, le pouvoir séculier sévissait contre ces dissidents, et toutefois leur prosélytisme ne se ralentissait pas. Les pontifes les firent aussi combattre par la parole, mais ce fut en vain. Foulques Uittenhoven, chanoine de Lille, cité pour sa piété, sa vertu, son savoir, et surtout pour son éloquence, fut chargé par le légat d'argumenter contre la *Vaudrie;* il s'excusa, prétextant que la mission était au-dessus de ses forces [4] : c'était reconnaître que le tort était du côté de l'Église de Rome.

Un Vaudois relaps, Robert, devenu dominicain et inquisiteur, fit brûler en trois mois plus de cinquante de ses

[1] *Les cinq époques du Brabant*, p. 73.

[2] Annonciateurs de l'Évangile; évangélistes. Voyez M. Z. Boxhorn, *Nederlandsche Historie*, p. 21. — Le *Kloeffer* n'a-t-il pas reparu dans le *Bundschuhe* du XVIe siècle?

[3] M. Z. Boxhorn, *Ned. Hist.*, éd. 1739, p. 50. — Interrogés sur l'usage de la lecture biblique, ils répondaient dans le dialecte de l'époque : *Derin is groote nutscap, no boerte, no fabulen, no truffe, no faloerde; mer were wœrden. Hier en daer is wel eene harde cœrste, mer het piet, ende die soetheid van goet ende selicheit derinne, is wel te bekinnen.*

[4] *Chronycke van Vlaenderen*, t. I, p. 293. Ce Foulques est le fondateur de l'hospice de la Byloke à Gand.

Digitized by Google

anciens coreligionnaires. En Flandre, raffinant sur leur supplice, il les livra aux piqûres des abeilles, après leur avoir fait écorcher la moitié du corps; mais leur foi demeurait inébranlable.

Elle continuait à fixer l'attention que les prédications des dominicains avaient sérieusement éveillée dans nos populations. Ces moines, dans la ferveur du début, étaient déjà supérieurs en talent oratoire aux prémontrés, bernardins et bénédictins [1], dont les établissements se multipliaient concurremment avec les leurs. Il n'en était pas tout à fait de même des ordres de femmes qui, pour se répandre, avaient dû compter avec les mœurs locales. Les *béguinages*, dont chaque membre avait *son* foyer, se présentent comme une transaction entre l'exigence ecclésiastique des agrégations communistes, et l'instinct de liberté individuelle spécialement propre à nos populations [2].

D'une autre part, nos administrations communales interdirent aux franciscains de mendier plus d'un jour par semaine [3]. Dès 1141, la vieille liberté personnelle des âges barbares, tombée avec Arnold Berthoud à Ransbeek, avait laissé momentanément le champ libre aux tendances féodales.

Mais vaincue sur un point du territoire, la liberté ne pouvait demeurer longtemps assoupie; elle devait resurgir, transformée, derrière les murs des villes. Les seigneurs, investis de nouveaux titres, avaient tenté d'établir leur domination d'une manière absolue, comme dans les États du Midi; le redressement de ces griefs ne s'était point fait trop attendre; dès 1192, Vilvorde, voisin de Grimberghe, avait obtenu une charte garantissant à ses

[1] Aujourd'hui, le meilleur orateur français de la chaire catholique est encore un dominicain, Lacordaire.

[2] Lambert Begghe, de Liége, fut le fondateur des béguinages et de l'ordre des Béguines et des Béghards, en 1173.

[3] J. Baselius, *De Nederl. Sulpitius*, p. 249.

Digitized by Google

habitants qu'ils seraient jugés par leurs pairs, *comme par le passé*. Puis, pendant un demi-siècle, les ducs de Brabant reconnurent, dans des chartes successives, les droits de leurs sujets; pour le grand nombre, c'était la restitution de ceux que la noblesse avait usurpés [1]. De 1225 à 1240, on vit la langue nationale, dans les chartes, sanctionner l'établissement des corporations de métiers, réorganiser le clergé séculier, autoriser les couvents de dominicains et de franciscains, et morceler le domaine public en faveur des abbayes. Cette marche fut la même pour les autres provinces; la Flandre avait précédé le Brabant dans l'institution des corps de métiers, le Hainaut et les autres provinces avaient suivi. Désormais l'ordre social était si bien organisé entre réguliers et séculiers, ecclésiastiques et laïcs, nobles, patriciens, bourgeois et vilains; corporations cléricales, militaires et industrielles possédant des fiefs et des alleuds, que rien n'était laissé à l'imprévu. Aussi l'équilibre était-il si complet qu'il suffisait parfois du moindre effort pour le compromettre, et qu'on devait tenir le glaive et le bûcher toujours prêts pour le rétablir, s'il eût été possible.

« L'Esprit va où il veut. » Cette fois il voulut aller à Anvers.

Les chanoines de cette ville dont, au précédent siècle, la position avait été longtemps précaire, vivaient alors dans l'opulence; ils étaient attachés à la chapelle de Notre-Dame, ayant dû céder leur ancienne demeure aux prémontrés. Leurs revenus avaient fini par dépasser leurs besoins; leur épargnes accumulées les mettaient à même d'entreprendre des affaires commerciales. Jouissant du

[1] Les chartes spéciales pour certaines localités qu'elles affranchissent du droit de *meilleur-catheyl* et de *morte-main*, indiquent que cette servitude n'était pas générale. Peut-être ne pesait-elle que sur les populations que les Franks avaient trouvées esclaves quand ils vainquirent les Romains. — Voyez Peppe, *Dissertation sur la Joyeuse-Entrée*, et Butkens, Preuves. — *Passim*.

Digitized by Google

privilége d'une cave franche, ils entreprirent le commerce des vins. Leur concurrence devint mortelle pour les laïcs qui avaient à payer en plus les taxes spéciales de l'accise. Le sentiment de bienveillance que le peuple avait jusque-là porté à son clergé ne tarda pas à changer de nature. Dans cet état de choses le magistrat appela les dominicains à Anvers « au grand déplaisir des chanoines, » dit Huydens : leur parole exerça un immense empire, et l'intelligence, longtemps étouffée, commença à revivre parmi le peuple [1].

Mais la mission publique des dominicains en 1240, rencontra à Anvers l'influence occulte des idées vaudoises. Un des douze chanoines, qui, contrairement à l'opinion générale du chapitre, voyait dans la fonction de ministre du Christ, autre chose que la profession de marchand de vin, se posa cette question que Grotius renouvela depuis : « Si nous sommes de bonne foi, nous recon-
» naîtrons notre aveuglement bien que nous ayons des
» yeux, notre surdité, quoique nous ayons des oreilles,
» et nous demanderons en ces derniers jours : où donc
» est la foi chrétienne [2]. »

Ce chanoine était Willem Cornelisz. Il chercha la foi dans l'Écriture et fut conduit à embrasser les doctrines des Vaudois; il avait compris que la rédemption était vaine pour ceux qui demeuraient sous le joug des formules; que les institutions décrétées au palais de Latran étaient une reproduction indirecte de l'économie de l'ancienne loi mosaïque, et que la liberté chrétienne était atteinte au cœur par la hiérarchie.

Les dogmatiseurs de l'époque précédente, qui s'étaient élevés contre ces tendances, avaient essayé d'arracher les

1 *Histoire du marquisat d'Anvers,* p. 61.

2 Grotius, *Zangbede.*

Als men wel verzint ziende zyn wy blind,
Hoorend syn wy doof;
En men mag wel vragen in dees laetste dagen,
Waer is nu 't geloof?

Digitized by Google

populations au joug clérical; Cornelisz voulut leur faire sentir qu'elles étaient sous la providence immédiate de Dieu; les premiers avaient dit ce qu'elles devaient *éviter;* lui, leur montra ce qu'elles devaient *faire* en vertu de la foi qu'il leur prêchait. Tankhelm avait exposé que le clergé n'aurait pas voulu toucher du bout des doigts les fardeaux dont il chargeait le peuple [1]; Cornelisz enseigna à tous qu'ils devaient s'aimer les uns les autres, comme Christ les aimait [2]; et il joignait l'exemple aux paroles, se multipliant auprès des malades, portant des consolations aux affligés, donnant gratuitement l'enseignement qu'il avait puisé gratuitement dans l'Écriture; contrastant enfin en tous points avec l'ordre sacerdotal qu'il avait abandonné. Et pourtant il ne se donna point comme prophète, ni comme doué d'une inspiration directe; il professa simplement comme ministre de la parole. Les Vaudois ont toujours admis que l'Écriture s'est révélée et qu'elle est suffisante pour opérer le salut; ils se sont efforcés d'y obéir, entendant ainsi n'obéir qu'à Dieu; un prophète les eût exposés à obéir aux caprices d'un homme, ce qui est opposé à la liberté chrétienne.

La signification que l'on attache aujourd'hui au mot révélation, c'est-à-dire *une dictée divine faite à un homme,* leur était d'ailleurs inconnue. Les scolastiques du XVIIe siècle n'avaient point encore écrit : « *Deus dictat in calamum et puncta ipsa* θεοπνευστα; ils maintenaient la présence de l'élément humain dans les écrits sacrés, mais y affirmaient en même temps l'action directrice de l'élément ou facteur divin [3]. On comprend combien une telle doctrine devait être antipathique au pouvoir romain et à son administration ecclésiastique; la reconnaissance d'un seul médiateur supprimait en effet toute la hiérarchie.

[1] Matthieu, XXIII, 4.
[2] Jean, XIII, 35. — XV, 12. — I Jean, IV, 7, 8.
[3] Merle d'Aubigné, *Discours du* 10 *septembre* 1857, *Conférence de Berlin.* — Passim.

Digitized by Google

Aussi Rome évita-t-elle d'aborder le fond; attaquée dans ses manifestations externes, dans ses formes, elle riposta sur ce terrain, en attribuant en premier lieu aux dissidents des dogmes et un rituel qui n'étaient point les leurs, mais ceux d'une secte de l'Orient [1]; puis la doctrine que professèrent les adamites, enfin, en chargeant la discipline vaudoise des méfaits commis par ceux de leurs adhérents politiques d'Alby et de Stade. Rome érigeait en préceptes vaudois des actes que la conscience humaine a toujours condamnés et condamnera toujours. Quand Rome remit au jour, le 17 mai 1703, la bulle lancée précédemment contre Alby pour l'appliquer aux Cévénols, elle recourut encore à ces mêmes arguments.

La persécution avait fait des Albigeois un parti politique qui se grossit, comme toujours, de tous les mécontents; ceux-ci firent apport à la cause de leurs forces, mais aussi de leurs vices et de leurs défauts. Si les débordements qu'on leur reproche doivent être admis comme constants, ils ne peuvent se justifier par leur doctrine, mais commis par quelques-uns, elles constituaient au contraire une violation de ces doctrines générales. Il est aussi absurde de les leur attribuer, qu'il le serait d'accuser l'Église catholique romaine des massacres commis par les flagellants du XIVe siècle, par le seul motif que ces fanatiques étaient membres de cette Église et se donnaient pour défenseurs de sa gloire.

Comme les écrits des Vaudois anciens existent encore [2],

[1] Les Bogomiles. Faute de recourir aux sources non latines, les écrivains indépendants répètent ces erreurs. Voyez Georges Sand dans ses romans de *Consuelo* et de *la Comtesse de Rudolstadt*.

[2] Leurs écrits, cités par Perrin et par Raynouard (t. II, p. 73) se présentent dans l'ordre suivant :

Anno 1100. *La Nobla Leiczon. — Le Catechismo.*
1120. *La Confession de Foi.*
1126. *Traité de l'Antechrist.*
1230. *Traité de la Parole et de son efficace.*

Un exemplaire de la Noble Leçon se trouvait à Cambridge, Biblioth.

Digitized by Google

il nous est facile de répliquer au réquisitoire dressé contre eux. Cet acte leur reprochait, entre autres hérésies, de rejeter le baptême comme inutile, d'avoir l'eucharistie en horreur, de ne pratiquer ni confession, ni pénitence; de se moquer des prières pour les morts, du purgatoire, des images, des croix et des cérémonies de l'Église; d'oser attaquer le culte des saints, les reliques, les indulgences, les sacrements; de soutenir que l'Église du diocèse de Rome n'était pas la vraie Église; d'attaquer le clergé en disant que les évêques de mauvaise vie ne pouvaient ni consacrer, ni absoudre, et qu'ils devaient être pauvres [1]. D'autres leur font un grief de condamner la guerre comme une impiété antichrétienne et d'interdire le serment [2].

Telle est la doctrine que l'on reprochait à Willem Cornelisz d'enseigner au peuple d'Anvers, et qui était à la vérité en pleine opposition avec les décrétales.

La profession de foi vaudoise, rédigée, dit-on, en 1120, en provençal, comprend 14 articles dont voici le résumé : Le symbole attribué aux apôtres et le dogme de la Trinité sont le point de départ; l'étude de l'Écriture est indiquée comme le moyen de progresser dans la foi. Ils professent le dogme de la chute, de la promesse, de la rédemption, de la gratuité et de la résurrection de Jésus, seul médiateur entre la Divinité et l'humanité; ils croient

royale; un se trouve à Genève sous le nº 207. Les autres sont cités par Perrin, *Histoire des Vaudois,* ouvrage que Balthazar Lydius, prédicant à Dordrecht, traduisit en flamand en 1616 et augmenta de notes. Toutefois les professeurs Herzog, de Hall, et Reuss, de Strasbourg, contestent les dates ci-dessus aux documents de ces écrits qu'ils ont pu consulter. Ils reculent la Noble Leçon à 1170. — Les connaissances linguistiques de Raynouard qui ne sont point contestées, nous ont paru une autorité suffisante pour y faire appel. Au surplus, voyez Defaye, *l'Église de Lyon,* p. 57 et suivantes.

[1] Delacroix, *Dictionnaire des cultes,* I, p. 70, et III p. 744.

[2] Uyttenhoven, *Hervormde kerk van Antwerpen,* p. 43 et 44. Papebroch, *Ann. Antwerp., ad annum* 1243.

Digitized by Google

au paradis pour les justifiés, et à l'enfer pour les méchants.

Ils déclarent condamner les pratiques d'invention humaine, comme contraires aux Écritures et spécialement la messe. L'article 11 porte : « Nous avons en abo-
» mination ces inventions humaines comme antichré-
» tiennes, pour lesquelles nous sommes troublés et qui
» portent préjudice à la liberté de l'esprit [1]. » L'art. 12 déclare les sacrements utiles mais non nécessaires au salut, et l'article suivant n'en reconnaît que deux, le baptême et l'eucharistie. Enfin, le dernier article déclare que l'homme religieux doit être soumis à la loi civile.

Quant aux ministres de la parole qu'ils nomment *Barbes*, ils sont tenus de donner de bons exemples, d'avoir une vie régulière, d'enseigner la saine doctrine, de prêcher l'Évangile et d'administrer les sacrements [2].

Il faut reconnaître que quand ils parlent de leurs persécuteurs ils ne les ménagent pas. Le chap. VI de leur catéchisme s'énonce ainsi : « L'indue administration des
» sacrements se reconnaît lorsque les prêtres n'entendent
» point le sens des paroles de Christ ni son intention ;
» lorsqu'ils disent que la grâce et la vérité sont renfer-
» mées dans les seules cérémonies extérieures, et y amè-
» nent les hommes sans qu'ils aient la foi, la charité et
» l'espérance. » Et au chapitre suivant : « Ce qui éloigne
» de l'espérance, c'est une foi morte, séduction de l'ante-
» christ, la montrant en d'autres qu'en Christ, dans les
» saints, dans sa propre puissance et autorité, dans des
» paroles, des bénédictions, des sacrements, des reli-
» ques de morts, la fiction du purgatoire; enseignant
» que l'espérance s'acquiert par l'idolâtrie avouée, et une
» simonie dépravée. La foi vivante est celle qui opère
» par la charité, disent les Vaudois, la foi morte est

[1] Nos abominen li atrobrament human, en aimi ante christian per liqual sen contorba e que perjudican à la liberta de l'esprit.

[2] *Catéchisme vaudois*, ch. V.

Digitized by Google

» celle qui consiste à croire *de* Dieu et non *en* Dieu
» (*creire de Dio enon creire in Dio* [1]). »

On voit par ce qui précède que Rome avait des motifs suffisants, au point de vue de sa doctrine, pour persécuter et brûler les Vaudois. Le Traité de l'Antechrist, qui stigmatise, non la personne du pape, mais tout son système, avait paru en 1126; c'était un arsenal pour les missionnaires vaudois. Son contenu devait irriter grandement les inquisiteurs,

Willem Cornelisz donc annonçait que l'Église avait pour fondement Christ, pour colonnes la foi, l'espérance et la charité, et Dieu pour sommet.

Avant les décrets de Latran (1215), les chapitres formaient la partie administrative séculière du culte, subsistaient par les dotations primitives du domaine d'abord, puis par les rentes dont le progrès des valeurs consommables avait paru légitimer l'adjonction. Nous avons vu qu'il y avait excédent de ces revenus, et l'on peut dire qu'à cette époque les chanoines d'Anvers étaient riches. Cornelisz, qui intervint, en 1238, dans une négociation pour scinder les prébendes [2], eut des scrupules touchant la conservation de richesses afférentes à une position dont il niait la raison d'être. Il répartit sa fortune entre les familles les plus nécessiteuses de son troupeau, ses vêtements somp-

[1] On trouve dans M. Z. Boxhorn, p. 55, quelques extraits du catéchisme des Vaudois belges, dans lesquels nous remarquons ce qui suit :

Vraeg. Waerom segt Paulus : Al had ick alle geloeven en hadde geen liefde, soe waer ic niets? — *Antwoord.* 'T is waer; want hoe can ick hem liefhebben in welcken ick niet en vertrouwe, ende hoe can ick op hem vertrouwen dien ick niet lief en hebbe! *Liefde is in den geloeve begrepen.*

Il dit avoir pris cet extrait des notes de Lydius, le traducteur de Perin. — Il faudrait peut-être remonter aux Vaudois de la Flandre pour rencontrer l'étymologie du nom Huguenots. *Huisgenooten,* allusion au passage de Paul, Éphés., II, 19. (*Famuli Dei.*) — Voyez Monastier, *Histoire des Églises vaudoises,* t. II, p. 232.

[2] Maertens et Torffs, *Geschied. van Antwerpen,* t. I, p. 410.

Digitized by Google

tueux furent distribués aux pauvres; il se contenta désormais, non de la robe du pauvre asiatique adoptée par le moine mendiant, mais de l'habit commun de l'homme de peine, de l'ouvrier : il fut *klompdrager*, il se vêtit en *wever*, il professa en *kunder*, et mourut dans l'année 1248.

Nous n'avons pas trouvé qu'il ait été l'objet de poursuites inquisitoriales pendant sa vie; aussi fut-il enseveli avec pompe dans l'église de Notre-Dame. On peut s'expliquer comment les anciens collègues de Cornelisz, les chanoines, qui transgressaient les canons par négligence et cupidité, se sont abstenus de porter plainte à l'évêque contre Cornelisz, tandis que les dominicains les stimulaient à remplir leurs fonctions et argumentaient contre le Vaudois. Mais après son décès, ces moines s'apercevant que les auditeurs de Willem Cornelisz restaient fidèles à ses instructions, bien que personne ne continuât son œuvre, en référèrent à l'évêque de Cambrai, François de Fontaine, qui visitait Anvers en 1251 [1]. La cause fut instruite, et Willem Cornelisz condamné comme hérétique *sacramentel* [2], quoique mort et enseveli, fut condamné à être *ars*. L'évêque fit exhumer et brûler ses ossements. D'après Thomas Cantimpratus [3], cette profanation donna lieu à un miracle du mauvais ange qui avait enlevé le corps, mais s'empressa de le réintégrer dans le tombeau aussitôt le jugement rendu [4].

Bernhard de Luxembourg [5], Alphonse de Castro et Papebroch [6] rangent Cornelisz parmi les hérétiques de la

[1] Ainsi nommé parce qu'il était de Fontaine-l'Évêque.

[2] Parce qu'il n'admettait pas la décision de Latran sur la présence corporelle.

[3] Cet auteur, qui a laissé une réputation comme théologien, se plaisait à raconter des miracles de toutes natures. Voir *Chronycke van Vlaenderen*, t. I, p. 359.

[4] Maertens et Torffs, *Geschied. van Antwerp.*, p. 409 à 413.

[5] J. Balæus, Centur. IV.

[6] Catalog. Hæretic. in Vita Guilielmi. Adversus hæreticos de Paupertate. Annales Antwerp.

Digitized by Google

pire espèce, et selon la coutume des suppôts de Rome, ils lui attribuent des actes semblables à ceux qu'ils reprochent à Tankhelm; ils le signalent aussi comme un prophète disciple d'Amaury. Or Amaury était un docteur albigeois renommé, qui professait à Paris en 1204, et qui, comme Henri de Dinant, avait une nuance tranchée de mysticisme quiétiste [1]. La doctrine des Vaudois étant bien connue, ces accusations de prophéties et de dogmes latents et patents tombent d'elles-mêmes. Jacques Baselius conclut de l'œuvre de Cornelisz que la mission de Tankhelm portait des fruits plus d'un siècle après sa mort [2].

Si à Anvers on dut se contenter de livrer les ossements d'un Vaudois aux flammes, à Valenciennes on réussit à en brûler un vif : il avait nom Éloi, et périt au milieu des tortures accoutumées de l'époque [3]. Il devenait difficile de perdre dans l'esprit du public des gens qui comme les Vaudois s'efforçaient d'autant plus de mener une vie exemplaire, que la persécution les menaçait de toutes parts. Le peuple leur avait donné le nom de *bons-hommes*, et le dominicain Reyner [4] reconnaît qu'ils étaient des hérétiques plus dangereux par cela même que leur conduite morale était sans reproches.

La calomnie vint en aide à l'oppression; le titre de manichéen n'inspirait pas assez d'horreur; bientôt on y substitua celui de *sorcier* qui prévalut et devint synonyme de Vaudois [5]. Au moyen âge, Rome avait mieux réussi à répandre la peur du diable que la foi en Christ : l'accusation de pactiser avec l'esprit des ténèbres fut admise

[1] Mosheim, *Hist. eccles.*, III, p. 246.

[2] Nederl. Sulpitius, p. 179.

[3] Nederl. Sulpitius, p. 179.

[4] M. Z. Boxhorn, *Ned. Historie*, p. 30.

[5] M. Z. Boxhorn, *Ned. Historie*, p. 42. L'*Histoire des variations*, liv. XI, § 143 (Bossuet), marque que les vertus des Vaudois sont produites par l'astuce du démon!

Digitized by Google

comme fondée, le peuple eut peur, et toute sympathie pour les dissidents fut frappée de mutisme.

Nonobstant les rêves de Julienne Montcornillon, de Liége, qui devaient aboutir à l'institution d'une fête spéciale du Saint-Sacrement[1], les idées vaudoises pénétrèrent dans les cloîtres, et au siècle suivant, des moines belges s'en assimilèrent plusieurs. Depuis qu'on est parvenu à réunir des documents anciennement épars et à les comparer entre eux, il a été reconnu que l'on doit compter parmi ces adhérents partiels, le dominicain Nicolas de Gorra, de Tournai (1304), le cordelier Nicolas de Lyra, de Lierre en Brabant, mort à Paris en 1349 [2], Johannes de Ganduno, condamné avec Marsil de Padoue, comme Vaudois, par Jean XXII. Les moines de l'école mystique que nous mentionnerons plus tard, se gardaient bien aussi de condamner la Vaudrie d'une manière absolue.

Plus de trois siècles après le décès de Cornelisz, les institutions de Latran étaient revisées à Trente, à l'occasion du développement que prenait en Europe la doctrine qu'il avait professée. On a pu, depuis cette époque, comparer les résultats des deux disciplines opposées, tant sur le nouveau que sur l'ancien continent. Sans nous arrêter à énumérer les contrastes qui ont été signalés à diverses reprises [3], nous terminerons par cette observation de M. Edgar Quinet :

« Avouons modestement que la révolution religieuse » était la forme de la liberté au sortir du moyen âge, et » reconnaissons que ceux qui n'ont pu conquérir cette

[1] Fête nommée en France Fête-Dieu, et dans l'Église *Festum Corporis Christi*.

[2] J. Drusius in exposit., cap. 15, et Baselius, p. 290.

[3] Voyez *Correspondance d'Amérique, Revue trimestrielle*, t. XXIV. — Villers, *De l'influence de la réformation de Luther*. — Roussel, *Nations catholiques et nations protestantes*, et enfin les statistiques de la criminalité des différents peuples.

Digitized by Google

» liberté ont été jusqu'à ce jour impuissants à en établir
» une autre [1]. »

Il est certain que Willem Cornelisz a eu l'instinct très-vif de cette vérité, qui paraissait à peine comme une nébuleuse à l'horizon du moyen âge. C'est pourquoi nous avons cru devoir consacrer quelques lignes à la mémoire d'un homme dont la croyance a été partagée par les ancêtres de beaucoup de Belges, et est encore professée sous le nom de vaudoise, dans les vallées du Piémont où elle n'obtint la liberté qu'il y a treize ans environ, après avoir subi, pendant des siècles, les plus atroces persécutions.

C. VAN DER ELST.

[1] *Fondation de la rép. des Provinces-Unies*, 1854, p. 172.

Digitized by Google

LETTRES

SUR

L'HISTOIRE DE BELGIQUE[1].

LETTRE DIXIÈME.

DISSOLUTION DE L'EMPIRE DES FRANCS. — OMNIPOTENCE DE L'ÉGLISE. — DÉCHIREMENTS DE LA LOTHARINGIE. — OCCUPATION DU PAYS PAR LES NORMANDS.

Plus j'étudie l'histoire du IXe siècle, plus je m'affermis dans la conviction que les conquêtes de l'Église romaine avaient tué la nationalité. Au milieu de ce chaos d'événements qui signale la dissolution de l'Empire, on ne voit de peuple nulle part. Il ne se manifeste quelques symptômes de vie politique que dans les lieux où se fait sentir l'influence des Normands : en Flandre, ce sont les *gildes* dont le pieux Louis s'efforce de réprimer les tentatives de résurrection ; dans le Nord, ce sont les *Stellinga* auxquels Lothaire a promis le rétablissement des institutions saxonnes, et qu'il sacrifie après les avoir fait servir à ses desseins. Partout ailleurs le peuple semble être un mythe ; à peine s'aperçoit-on de son existence.

[1] Voir les tomes, I, II, IV, VI, VII, XII, XIV, XXV et XXVI de la *Revue trimestrielle*.

Digitized by Google

Dès l'époque de Louis le Débonnaire, la société paraît être transformée; le but de l'Église est atteint. On parle bien encore deux ou trois fois, dans les capitulaires, des hommes libres, mais c'est de manière à indiquer dans quel état d'abaissement ils sont tombés. Ainsi, le premier capitulaire de l'an 819 leur concède le pouvoir de disposer de leurs biens pour le salut de leur âme, en quelque lieu que se trouve le donateur, à l'armée, au palais ou ailleurs [1]. L'utilité de cette loi s'explique par les spoliations auxquelles les hommes libres étaient en butte pendant leur absence pour le service du prince. En donnant leurs biens à l'Église, ils avaient l'espoir d'en obtenir la concession en usufruit à leur retour. Ce genre d'opération était très-fréquent : le propriétaire d'un fonds le donnait à une église ou à un monastère; puis, la tradition faite, l'aliénation consommée, le donateur priait l'abbé ou le recteur de lui concéder le même fonds à titre de précaire. L'acte contenant la demande de concession était la *precaria* proprement dite; l'acte de concession s'appelait *præstaria;* mais on se servait aussi du mot *precaria* pour désigner l'opération tout entière [2].

Le cinquième capitulaire de l'an 819 rappelle la constitution de Charlemagne qui fixe à trois le nombre de placites généraux auxquels les hommes libres doivent assister, et défend de les convoquer plus souvent. Quant aux autres placites tenus par les centeniers, il en exempte

[1] *Ut omnis homo liber potestatem habeat ubicunque voluerit res suas dare pro salute animæ suæ.*

Si quis res suas pro salute animæ suæ, vel ad aliquem venerabilem locum, vel propinquo suo, vel cuilibet alteri tradere voluerit, et eo tempore intra ipsum comitatum fuerit in quo res illæ positæ sunt, legitimam traditionem facere studeat. Quod si eodem tempore quo illas tradere vult extra eumdem comitatum fuerit, id est, sive in exercitu, sive in palatio, sive in alio quolibet loco, adhibeat sibi vel de suis pagensibus, vel de aliis qui eodem lege vivant qua ipse vivit, testes idoneos. (*Capitulare primum,* anni DCCCXIX, c. 6.)

[2] MARCULFI *Formularum,* lib. II, 5.

Digitized by Google

formellement tous les hommes libres qui n'y sont pas appelés comme plaidants, comme juges ou comme témoins [1]. On trouve une explication très-claire de cette loi dans un autre capitulaire, de l'an 829, où il est dit que les vicaires et les centeniers multiplient les placites, plutôt par cupidité que pour rendre la justice [2]. Ainsi, le droit de se réunir en assemblée générale pour y délibérer sur les affaires publiques et le droit d'assister aux plaids où se jugent les affaires privées, ces droits si précieux qui originairement constituaient les plus belles prérogatives des hommes libres, sont devenus des charges, des moyens d'exaction; il faut une loi pour protéger les citoyens contre les abus auxquels ils servent de prétexte.

Le capitulaire de l'an 828 ordonne aux *missi* de rechercher combien d'hommes libres il reste encore dans chaque comté; il leur prescrit de dresser des listes de ceux qui peuvent être envoyés à l'armée et de ceux qui, n'étant pas assez riches pour y aller eux-mêmes, auront à se cotiser pour équiper un homme à frais communs [3]. On

[1] De placitis siquidem quos liberi homines observare debent, constitutio genitoris nostri penitus observanda atque tenenda est, ut videlicet in anno tria solummodo generalia placita observent, et nullus eos amplius placita observare compellat. Ad cætera vero quæ centenarii tenent non alius venire jubeatur, nisi qui aut litigat, aut judicat, aut testificatur. (*Capitulare quintum*, anni 819, c. 14.)

[2] De vicariis et centenariis qui magis propter cupiditatem quam propter justitiam faciendam sæpissime placito tenent et exinde nimis populus affligunt, ita teneatur sicut in capitulare Domini Karoli imperatoris continetur in libro tertio, capitulo LV. (*Capitula quæ pro lege habenda sunt*, 5.)

[3] Volumus atque jubemus ut missi nostri diligenter inquirant quanti homines liberi in singulis comitatibus maneant qui per se possint expeditionem facere, vel quanti de his quibus unus alium adjuvet, quanti etiam de his qui a duobus tertius adjuvetur et præparetur, necnon de his qui a tribus quartus adjuvetur et præparetur, sive de his qui a quatuor quintus adjuvetur et præparetur, ut eandem expeditionem exercitalem facere possint, et eorum summam ad nostram notitiam deferant. (*Capitulare*, anni DCCCXXVIII, c. 7.)

Digitized by Google

sait que cet usage, introduit par Charlemagne, fut une des principales causes de la ruine et de la disparition des hommes libres. Non-seulement le service militaire était gratuit, mais chaque homme était encore obligé de s'équiper à ses frais, et quand la campagne était finie, au lieu de le récompenser, on tâchait de le dépouiller par une sorte d'exaction qui s'appelait *trastura* [1]. C'est ainsi que les hommes libres étaient amenés à vendre leurs biens, soit pendant qu'ils étaient à la guerre, soit en rentrant dans leurs foyers; et comme la liberté personnelle, chez les Francs, était inséparable de la propriété allodiale, il s'ensuivait que les hommes libres passaient les uns après les autres à l'état de tributaires et de serfs. Les capitulaires nous font, pour ainsi dire, assister au spectacle de cette déchéance : on y voit des hommes libres vivant sur la terre d'autrui, et dont les uns possèdent néanmoins quelque propriété, dont les autres n'en possèdent aucune. Ces derniers sont au plus bas degré de l'échelle; déjà ils sont privés du droit d'être entendus comme témoins, en attendant que la liberté même leur soit ravie [2].

A part le petit nombre de dispositions que je viens de citer, et qui se rapportent aux hommes libres, déjà rares sous Louis le Débonnaire, l'objet principal de la législation de cette époque, c'est l'organisation de l'Église. Cet objet est indiqué par les titres mêmes de la plupart des capitulaires : *Pro utilitate totius Ecclesiæ; De vita et*

[1] Ut nullus ad palatium vel in hostem pergens, vel de palatio, vel de hoste rediens, tributum, quod *trasturas* vocant, solvere cogatur. (*Capitulare quintum*, anni DCCCXIX, c. 16.)

[2] De liberis hominibus qui proprium non habent, sed in terra dominica resident, ut propter res alterius ad testimonium non recipiantur. Conjuratores tamen aliorum liberorum hominum ideo esse possunt quia liberi sunt. Illi vero qui et proprium habent, et tamen in terra dominica resident, propter hoc non abiciantur quia in terra dominica resident, sed propter hoc ad testimonium recipiantur quia proprium habent. (*Capitulare Wormatiense*, anni DCCCXXIX, 6.)

Digitized by Google

conversatione monachorum; De causis monasterii sancti Crucis; Qualiter conventus episcoporum fieri debeat, etc. On y trouve d'ailleurs une foule de dispositions qui indiquent quelle place tenaient dans la société la servitude personnelle et la subordination des terres tributaires, des bénéfices, des terres censales, des manses serviles. En un mot, ce qui domine dans le recueil des capitulaires, ce sont les lois qui concernent les évêques, les abbés, les moines, et leurs vassaux, leurs serfs, leurs esclaves, le payement des dîmes et des nones, la prestation des corvées, la réparation des églises, etc.

Dans cette organisation sociale, qu'ils étaient parvenus à substituer à la société germanique, les évêques et les abbés se trouvaient, pour ainsi dire, les maîtres naturels d'une bonne partie du pays. Ils dominaient, comme propriétaires du sol, sur les populations de serfs qu'ils avaient réunies autour de leurs établissements; les communes n'existant pas encore, il n'y avait pas d'autres agglomérations d'habitants. Les comtes seuls auraient pu lutter d'influence avec les évêques, s'ils avaient été appuyés par le peu qu'il restait d'hommes libres; mais ils n'étaient eux-mêmes que les instruments de l'Église. Les rois, des mains desquels ils tenaient leurs bénéfices et qui pouvaient les leur ôter, avaient placé en quelque sorte les comtes dans la dépendance des chefs diocésains; plusieurs capitulaires leur prescrivent d'obéir aux évêques et d'exécuter leurs décisions, même, dans certains cas, sous peine d'être excommuniés et privés de leurs comitats [1]. Relativement aux peuples, les comtes n'étaient donc que des agents d'oppression; ils ne pouvaient par conséquent attendre de ce côté l'appui qui leur faisait défaut de la part de l'autorité souveraine.

[1] Quod si comes vel ejus ministri hæc adimplere distulerint, canonice ab episcopo vel a suo ministro excommunicetur... Si vero, quod non optamus, ipse comes aut de prædictis causis aut de ipsa excommunicatione inobediens aut negligens apparuerit, honore comitatus pariter et communione careat. (*Capitulorum* lib. VII, c. 432.)

Digitized by Google

Cette situation, qui s'était produite sous Charlemagne et Louis le Débonnaire, ne fit que s'aggraver sous leurs successeurs. La faiblesse des comtes, résultant surtout de leur amovibilité, dut nécessairement s'augmenter, lorsqu'à la dissolution de l'Empire, il n'y eut plus de stabilité pour les princes eux-mêmes. Lothaire, par exemple, étant en guerre avec ses frères, menaçait les comtes attachés à Charles le Chauve de les priver de leurs bénéfices, s'ils refusaient de violer leur serment et de passer de son côté [1]; et plus tard, lorsqu'il rentra dans ses États, après la réconciliation, il s'empressa de déposséder tous les comtes qui avaient été obligés, pendant son absence, d'abandonner son parti [2]. Il est évident que cette politique devait conduire à l'anéantissement du pouvoir civil, et par conséquent à la domination exclusive et absolue de l'Église.

Si cette révolution ne s'est pas accomplie entièrement, si la forme purement théocratique n'a pas succédé à la forme clérico-monarchique du gouvernement de l'empereur Louis, à quoi faut-il l'attribuer?... Aux invasions des Normands. Oui, je n'hésite pas à l'affirmer, ce sont les Normands qui sauvèrent les peuples occidentaux, menacés d'un sort pareil à celui des peuples d'Orient.

Sans les Normands, la patrie d'origine de ces Francs si valeureux, qui avaient vaincu les Romains et conquis la Gaule, serait devenue la proie des moines, des prêtres, des saints. J'ai déjà dit ce que c'étaient que ces hommes de Dieu, venus pour la plupart de l'étranger. J'ai fait voir comment saint Éloy, saint Amand, saint Willibrord, saint Boniface, comment les plus grands saints du paradis

1 Insuper etiam, quoniam ad ipsum se vertere frustrata fide noluerunt, honoribus quos pater illis dederat privavit. (Nithardi *Histor.*, lib. II, c. 2.)

2 Arduennam venatu petit, omnesque primores suæ portionis populi, qui a se, dum a regno habiret, necessitate coacti desciverant, honoribus privavit. (Nithardi *Hist.*, lib. IV, c. 4.)

Digitized by Google

se préoccupaient avant tout, lorsqu'ils étaient sur la terre, du soin de faire leur fortune [1]. Mes études sur les Normands m'ont fait rencontrer un autre saint non moins grand, non moins honoré et occupant une des plus belles places dans le calendrier : je veux parler de saint Anscaire (Anscharius ou Ansgarius), l'apôtre du Nord, une sorte de martyr dont on raconte qu'il affronta mille dangers, pour aller convertir les peuples féroces du Schlesswig et du Danemarck. Je l'ai trouvé en possession de l'évêché de Hambourg, jouissant de bénéfices immenses et d'une autorité princière [2]. Les revenus de cette position ne lui suffisant pas, l'empereur Louis le Débonnaire s'empressa d'y ajouter ceux du monastère de Thourout en Flandres [3], et plus tard on réunit, dans son intérêt, l'évêché de Brême à celui de Hambourg [4].

Notre pays était peuplé de saints de cette espèce, qui travaillaient avec le même zèle à la vigne du Seigneur. Tous avaient converti ou désiraient convertir beaucoup de barbares, à la condition de s'approprier leurs biens, leurs terres et de leur apprendre à défricher des bois, à dessécher des marais, à endiguer des polders au profit de l'Église. Il n'y avait que les habitants du littoral saxon ou flamand et ceux de la Frise, qui ne jouissent pas des bienfaits de cet enseignement; les Normands exerçaient dans ces contrées une influence fatale aux saints. Mais dans la partie interne du pays, l'œuvre de la conversion

1 *Revue trimestrielle*, t. IV.

2 *Præceptum de paganis ad christianitatem invitandis, et de institutione episcopatûs Hammaburgensis*. Baluz, t. I, c. 681.

3 Et ut hæc nostra constructio periculosis in his locis cœpta subsistere valeat, quandam cellam Turholt vocatam tam huic novæ constructioni quam Archiepiscopi successorumque suorum in gentibus legationi perenniter servituram, ad nostram nostræque sobolis mercedem divinæ offerimus Majestati. (*Ibidem.*)

4 Ergo Bremensem ac Hammaburgensem episcopatum auctoritate apostolica copulari, et deinceps sanxit pro uno haberi. (Adami, *Gest. Hamm. eccl. pont.*, lib. I, c. 29.)

Digitized by Google

était accomplie; les établissements monastiques se multipliaient et acquéraient chaque jour, je ne dirai pas des domaines, mais des cantons nouveaux, des *pagi* tout entiers. J'ai sous les yeux un acte de l'an 844, par lequel l'Empereur donna à l'église d'Aix-la-Chapelle tout à la fois, Hermale sur la Meuse, Vilvorde en Brabant, Herinnes en Hainaut, Frasne dans le pays de Namur et une douzaine d'autres localités [1].

Rien ne prouve mieux la toute-puissance de l'Église, que ce qui eut lieu après le serment de Strasbourg, lorsque, Lothaire ayant abandonné ses États, Charles et Louis vinrent à Aix-la-Chapelle. C'était le moment pour eux de convoquer l'assemblée générale des Francs; il s'agissait de savoir comment ils disposeraient du peuple et du royaume de leur frère; la question méritait d'être soumise à une de ces assemblées du champ de mai, où jadis les hommes libres faisaient les rois... Charles le Chauve et Louis le Germanique trouvèrent plus rationnel de consulter les évêques et les prêtres, qui s'étaient réunis en grand nombre autour de Leurs Majestés, afin que la décision à prendre fût conforme à la volonté divine et sans doute aussi aux intérêts, non du pays, mais de l'Église [2]. Les évêques déclarèrent que, pour tous ses méfaits et surtout pour avoir exercé sa cupidité à leurs dépens, Lothaire avait encouru la déchéance, et qu'il y avait lieu de partager ses États entre ses frères. Mais avant d'accorder à ceux-ci la licence de procéder à ce partage, ils résolurent de les interpeller sur leurs intentions et de leur demander s'ils entendaient marcher sur les traces de leur frère ou

[1] Miræi, *Opera diplomatica*, t. I, p. 647.

[2] Aquis palatium, quod tunc sedes prima Franciæ erat, petentes; sequenti vero die, quid consultius de populo ac regno a fratre relicto agendum videretur, deliberaturi. Et quidem primum visum est, ut rem ad episcopos sacerdotesque, quorum aderat pars maxima, conferrent, ut illorum consultu, veluti numine divino, harum rerum exordium atque auctoritas proderetur. (Nith. *Hist.*, lib. IV, c. 1.)

Digitized by Google

régner selon la volonté de Dieu. Ce fut seulement après qu'ils eurent promis de se soumettre à l'autorité divine que les évêques leur conférèrent le droit de s'approprier le royaume de Lothaire et de se le partager [1].

Le partage d'un État, à moins qu'il ne se compose de parties hétérogènes, c'est la suppression de sa nationalité; il n'y a pas d'événement plus grave pour un peuple. On a vu, de nos jours, quelles furent les conséquences du partage de la Pologne. Mais qu'importaient les peuples à l'Eglise romaine, qui regardait toute la Gaule comme un pays conquis? Le royaume de Lothaire fut coupé en deux parts limitées par le cours de la Meuse; l'une fut donnée à Charles le Chauve, roi de Neustrie, l'autre à Louis le Germanique; de sorte que, sans tenir compte des vœux, ni des besoins des habitants, une fraction du pays se trouva annexée à la France, une autre à l'Allemagne. Il est vrai que cette division ne dura pas longtemps; mais si le royaume de Lothaire fut reconstitué peu de temps après, ce ne fut point par ceux qui l'avaient partagé, c'est aux Normands que revient l'honneur de cette restauration.

J'ai déjà parlé du soulèvement des Saxons, coalisés sous le nom de *Stellinga,* et auxquels Lothaire avait promis de rendre leurs institutions primitives. Louis s'était vu impuissant à réprimer cette insurrection; déjà il était venu à Reims, pour implorer l'assistance de son frère Charles, lorsqu'une triple invasion des Normands, qui débarquèrent à Quentawich, à Hambourg et à Norden dans la Frise orientale, acheva de jeter la consternation dans l'âme des deux princes [2]. Ce fut alors qu'ils se décidèrent à se rap-

[1] Verum tamen haud quaquam illis hanc licentiam dedere, donec palam illos percontati sunt, utrum illud per vestigia fratris eiecti, an secundum Dei voluntatem regere voluissent. (Nith. *Hist.*, *ibid.*)

[2] Per idem tempus Nortmanni Contwig deprædati sunt; inibique mare trajecto, Hamwig et Nordhumwig similiter depopulati sunt. (Nith. *Hist.*, lib. IV, 3.)

procher de Lothaire; de nouvelles négociations furent ouvertes, des garanties furent exigées pour l'avenir; on imposa à Lothaire, qui eut la lâcheté d'y consentir, la condition d'abandonner les Stellinga dont il avait excité l'insurrection, et de les livrer à la vengeance de Louis [1]. Au prix de cette infamie, il fut relevé de la déchéance qu'il avait encourue, et l'on procéda avec lui à un nouveau partage de l'Empire.

La Lotharingie fut reconstituée par le traité de Verdun; Lothaire rentra en possession de ses États, notamment des pays situés entre le Rhin et l'Escaut. La patrie originaire des Francs se trouva ainsi former de nouveau un État indépendant [2]. A toute autre époque, c'eût été un événement considérable pour les peuples de ces contrées; or, rien n'indique, dans l'histoire du règne de Lothaire, que cet événement ait été seulement, je ne dirai pas compris, mais aperçu. Il est certain d'ailleurs qu'il ne produisit pas le moindre résultat. L'histoire ne fait aucune mention de ses conséquences pour la situation intérieure du pays, ni de la joie ou du bonheur qu'il dut répandre parmi les populations; on ne parle pas plus des habitants d'espèce humaine que des habitants d'espèce ovine, bovine ou porcine. Les propriétaires de ces troupeaux, les évêques, les abbés et les comtes paraissent avoir seuls le droit d'être mentionnés.

Cependant il devait y avoir encore un certain nombre d'hommes libres dans le pays, mais le rétablissement du royaume de Lothaire pouvait-il les intéresser? Que leur importait l'indépendance de la Lotharingie, lors-

[1] Lodhuwicus etenim in Saxonia seditiosos, qui se, uti præfatum est, Stellinga nominaverant, nobiliter, legali tamen cæde, compescuit. (Nith. *Hist.*, lib. IV, 4.)

[2] Lotharius, qui major natu erat et imperator appellabatur, omnia Italiæ regna tenuit cum ipsa Roma, necnon et Provinciam et mediam partem Franciæ inter Scaldim et Rhenum, quæ mutato nomine ab eo denominatur Lotharingia. (*Chron. Sigeb.*, anni 844.)

Digitized by Google

qu'elle n'avait pour but que de satisfaire à des convenances dynastiques? Les hommes libres voyaient sans doute avec indifférence des remaniements de territoires qui ne changeaient en rien leur condition. C'est ce qui explique le silence de mort, au milieu duquel s'accomplirent d'aussi graves événements. Il semble qu'il n'y ait plus d'autre population que celle qui laboure les champs des moines. Si les Normands de la Frise n'étaient pas là pour animer la scène politique, il n'y aurait pas d'histoire de cette époque... Je me trompe, il y aurait l'histoire de l'Église; elle nous apprendrait que cet empereur Lothaire, qui avait recherché l'appui des Normands, excité le soulèvement des Saxons, et qui s'était associé aux païens pour combattre ses frères, finit par prendre le froc et alla mourir dans un cloître à l'abbaye de Prum [1].

Il serait à désirer que l'histoire de la Lotharingie servît d'enseignement aux hommes d'État de la Belgique actuelle. Certes les temps sont bien changés, et la situation du pays n'est plus la même; mais la situation des pays voisins n'est pas la même non plus; le progrès qui s'est opéré n'est pas propre à la Belgique seulement, il est général. Relativement aux États qui nous environnent, notre situation n'est peut-être pas autant changée qu'on le pense; je ne sais si, au XIXe siècle, l'indépendance nationale se trouve fondée sur un patriotisme plus ardent qu'au IXe; dans tous les cas, elle n'est pas tellement immuable qu'on puisse la dire à l'abri de tout accident. Nous avons été annexés à la France pendant vingt ans; naguère encore nous étions annexés à la Hollande; depuis 1830 seulement, la Belgique est exempte d'annexion, comme au temps de Lothaire. L'esprit national s'y est développé

[1] Depositis itaque et ordinatis regni negotiis, valedicens suis, mundum reliquit, atque in Prumiam monasterium veniens, comam capitis deposuit, habitoque sanctæ conversationis suscepto, in religionis professione diem clausit extremum, III kalendas octobris. (*Chron. Regin.*, anni 855.)

Digitized by Google

sans aucun doute; mais trop souvent il est absorbé par l'esprit de parti : on est catholique ou libéral avant d'être patriote, comme au IXe siècle on était Romain ou Normand avant d'être de son pays.

D'autre part, un élément nouveau d'indifférentisme en fait de patrie s'est introduit dans les mœurs sociales. Nous vivons dans un temps où l'attachement aux intérêts matériels, qui sont cosmopolites, tend à se substituer à tout autre sentiment. Quelque honteuse que soit cette tendance et quelque funestes que puissent être ses résultats, je ne vois pas qu'on s'occupe beaucoup du soin de la combattre. Au contraire, les hommes d'argent sont en grande faveur, et l'on fait peu de cas de l'honnête homme qui n'a rien. Qu'on y prenne garde cependant! En élevant les biens matériels au-dessus des qualités morales, en recherchant les suffrages des capitalistes qui n'ont pas de patrie, et en faisant fi de la multitude, toujours attachée au sol qui la vit naître, on encouragera les instincts cupides, on fera fleurir l'égoïsme et l'on tuera le patriotisme. La grande question du maintien de l'indépendance nationale deviendra indifférente aux masses, et pour les hauts intéressés, elle ne sera plus qu'une question de chiffres dont chacun cherchera la solution dans sa balance de profits et pertes.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet trop épineux, j'aime mieux revenir à mes Normands. Il ne faudra pas aller bien loin pour les retrouver; ils sont dans la Frise et sur les côtes de Flandres, qu'ils n'ont jamais quittées entièrement. Leur chef Hariold, à qui Louis le Débonnaire avait concédé le pays de Dorestadt, figurait parmi les partisans de Lothaire, lorsque après le serment de Strasbourg ses deux frères entreprirent de le chasser; il était de ceux qui devaient défendre le passage de la Moselle et qui prirent la fuite [1]. Plus tard, Lothaire,

[1] ... Mosellam ocius traiciunt. Quod cum Otgarius, Moguntiæ sedis episcopus, Hatto comes, Herioldus, ceterique viderunt, quos Lotharius

Digitized by Google

réconcilié avec l'Église, le traita en ennemi, comme il fit de tous les païens qui avaient été ses auxiliaires. Hariold fut surpris et tué par les comtes francs, envoyés pour défendre les côtes de la Frise contre de nouvelles invasions [1]. Son frère Roric fut jeté dans une prison, mais il eut le bonheur de s'évader; il passa dans le pays des Saxons, et de là en Danemarck, où, disent les chroniqueurs, il se mit à la tête d'une troupe de pirates normands [2].

En effet, on le voit bientôt reparaître avec une flottille dans les eaux de la Frise; il entre dans le Rhin, se rend maître de Dorestadt et reprend possession du pays autrefois concédé à sa famille.

L'histoire rapporte que Lothaire n'était pas assez puissant pour l'attaquer sans danger; qu'il fut contraint de renouveler la concession de Louis le Débonnaire, à condition cependant de veiller à la rentrée des tributs, et de s'opposer aux incursions des pirates danois [3]. Cette con-

ab hoc in ibi reliquerat, ut illis transitum prohibuissent, timore perterriti, litore relicto fugerunt. (Nithardi *Hist.*, lib. III, c. 7.)

[1] *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par Depping. Paris, 1826, t. I, p. 148.

[2] Roruc, natione Nortmannus, qui temporibus Hludovici (Pii) imperatoris cum fratre Harioldo vicum Dorestatum jure beneficii tenuit, post obitum imperatoris, defuncto fratre, apud Lotharium proditionis criminis falso, ut fama est, insimulatus, tentus et in custodiam missus est. Unde fugam lapsus, in fidem Hludovici regis veniens, cum per aliquot annos inter Saxones, qui confines Nortmannis sunt, mansitaret, collecta Danigenarum non modica manu cœpit piraticam exercere et loca regni Lotharii septemtrionalis Oceani littoribus contigua vastare. (*Annales Pytheani*, anni 850; *Annales Fuldenses*, Fauchet, fol. 697.)

[3] Venitque per ostia Rheni fluminis Dorestatem, et occupavit eam atque possedit. Ubi cum a Lothario sine periculo suorum non posset expelli, cum consilio senatus, legatis mediantibus, in fidem receptus est, ista conditione ut tributis ceterisque negotiis ad Regis ærarium pertinentibus inserviret et piraticis Danorum incursionibus obviando resisteret. (*Ann. Pyth.*, loco cit.) — Voyez aussi les Annales de Fulde, de Metz et de Saint-Bertin.

Digitized by Google

dition imposée au vainqueur par un ennemi qui n'avait pas le courage de le combattre, ne devait pas être bien sérieuse. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'elle eût d'autre garantie que la conversion de Roric au christianisme. Or, on se rappelle que la famille d'Hariold avait déjà été baptisée solennellement à Mayence, avant d'obtenir de Louis le Débonnaire le bénéfice de Dorestadt [1] : si cette cérémonie avait laissé quelque impression dans l'esprit de Roric, il ne serait pas allé chercher des auxiliaires chez les païens du Nord, et ne se serait pas mis dans le cas de devoir être rebaptisé. Aussi l'archevêque de Reims, Hincmar, avait si peu de confiance en sa nouvelle conversion, qu'il crut nécessaire de lui écrire pontificalement, pour l'engager à ne prêter ni conseil, ni secours aux païens contre les chrétiens, le prévenant que si, par lui-même ou par l'intermédiaire de quelque autre personne, il favorisait les entreprises des ennemis du christianisme, le baptême qu'il avait accepté ne lui servirait de rien [2].

Il paraît que, vers le même temps, un fils d'Hariold, nommé Godefrid, obtint de Charles le Chauve une concession analogue sur la rive gauche de l'Escaut, où il y avait pour ses navires une position sûre et commode [3]. Les chroniqueurs disent qu'il était entré d'abord dans la Seine, et que Charles le Chauve, qui se disposait à le combattre, avait jugé plus prudent de négocier et de céder

[1] Voir ma lettre précédente, *Revue trimestrielle*, t. XXVI, p. 157.

[2] Rorico normanno ad fidem Christi converso, ut in Dei voluntate et mandatorum ill us observatione proficiat, sicut eum velle ac facere per multos audiebat, et ut nemo ei persuadere valeat, quo contra Christianos paganos aut consilium aut adiutorium præstat : quia nihil ei proderit baptismum christianitatis accepisse, si contra christianos per se aut per alios quoscumque perversa vel adversa fuerit machinatus. (FLODOARDI *Hist. eccl. Rem.*, lib. III, c. 26.)

[3] Plurimum illi qui littora Scaldi insederant, debacchabantur, quoniam gratissima statio navium, sive ad hiemandum, sive ad quodlibet belli periculum declinandum, illic eos fecerat esse continuos. (FOLCUIN. *de Gestis abb. Lobiens*, c. 16.)

Digitized by Google

aux Normands des terres pour les cultiver [1]. Peu de temps après, ce Godefrid succéda à son oncle et joua un grand rôle dans l'histoire des invasions normandes, comme nous le verrons incessamment.

Il est remarquable que la partie de la Flandre qu'il occupa en premier lieu, fut le berceau des plus grands hommes de guerre de l'époque. Robert le Fort, qui devint successivement comte d'Anjou et abbé de Saint-Martin à Tours, et dont le fils Ode fut le premier roi de la dynastie capétienne, Robert, dis-je, était Saxon de la côte de Flandre. Presque tous les chroniqueurs le disent issu de Witikint, qui probablement avait trouvé un refuge dans ce pays [2]. « Quelques historiens racontent, dit M. Kervyn de Lettenhove [3], que les passions d'une vie aventureuse l'avaient éloigné de la Germanie; mais il paraît plus vraisemblable qu'il appartenait à l'une des colonies qui, vers le IVe siècle, s'étaient fixées sur le *littus Saxonicum* [4]. »

Bauduin de Flandre était probablement de même origine. On a voulu le faire descendre d'Engelram, forestier d'Harlebeke; on en aurait fait un Romain, s'il avait été possible. M. Kervyn a fait justice de tous ces contes; il a parfaitement démontré que Bauduin était né aux bords de l'Yser, qu'il devait à cette rivière le nom de *ferreus;* qu'il avait pour père Odoacre; que les noms de Baldwin et d'Odoaker sont essentiellement saxons; que le tombeau

[1] Et eodem anno quoque Nortmanni, Godefrido duce, per Sequanam ascendentes, regnum Carli prædantur, ad quorum repulsionem Lotharius imperator in auxilium vocatus, cum sibi pugnandum esse cum hoste putaret, Carlus, clam mutato consilio, Godefridum cum suis in societatem regni suscepit, et terram eis ad habitandum delegavit. (*Ann. Pyth.*, loc. cit.)

[2] Hic (Odo) pater habuit ex equestri ordine Rotbertum; avum vero paternum, witichinum advenam Germanum. (RICHERI *Hist.*, l. I, c. 5.)

[3] *Histoire de Flandre*, Bruxelles, 1847, t. I, p. 150.

[4] Saxoni generis vir. (*Acta SS. ord. S. Bern.*, t. II, p. 357.) More patrum suorum odio motus antiquo. (*Chr. Iperii, ap. Martene*, III, p. 565.)

des forestiers se trouve à Harlebeke, dans le *pagus Cortracensis,* tandis qu'Odoacre est mort dans la ville saxonne d'Aldenbourg et que Bauduin fut enseveli à Saint-Bertin [1].

Ce qui complète la démonstration de M. Kervyn, c'est la crainte manifestée par l'archevêque de Reims et par le pape lui-même, de voir Bauduin retourner aux Normands et de s'allier à Roric, le chef des Frisons. Quand il eut enlevé la fille de Charles le Chauve, et que les évêques l'eurent excommunié, il se réfugia dans les États de Lothaire. Aussitôt Hincmar écrivit à l'évêque Hungarius, pour qu'il engageât le Normand Roric à ne pas recevoir Bauduin et à ne lui prêter aucun secours [2]; il s'adressa ensuite à Roric lui-même, et l'avertit qu'il serait damné s'il accordait un refuge à cet homme que les évêques avaient excommunié par l'inspiration du Saint-Esprit [3]. On connaît enfin la lettre du pape Nicolas Ier à Charles le Chauve, lettre qui détermina celui-ci à accepter Bauduin pour gendre. « Lorsque nous prions Votre Sublimité de lui pardonner, dit le saint-père, ce n'est pas seulement en vertu du pieux amour que nous devons porter à tous ceux qui, souillés de quelque crime, implorent avec une humble dévotion la miséricorde et le secours du siége apostolique, c'est aussi parce que nous craignons que votre colère et votre indignation ne réduisent Bauduin à

[1] Voyez les notes de la page 151 du premier volume de l'*Histoire de Flandre,* édition de Vandale, 1847.

[2] Hortatur autem eumdem Hungarium, ut admoneat Roricum Normannum, nuper ad fidem Christi conversum, ne recipiat eundem Balduinum, neque præsidium ferat. (Flodoardi *Hist. eccles. Rem.,* lib. III, c. 23.)

[3] Monens etiam ut Balduinum a Dei spiritu, quo canones sancti sunt conditi, per episcopalem auctoritatem, propter filiam Regis, quam in exorem furatus fuerat, anathematizatum nullo modo reciperet; neque solatium vel refugium aliquod apud se habere permittent; ne illius peccatis et excommunicatione involvantur tam ipse quam sui, atque damnentur. (*Idem,* c. 25.)

Digitized by Google

s'allier aux Normands impies et aux ennemis de la sainte Église, et à préparer ainsi de nouveaux malheurs au peuple de Dieu que vous devez gouverner et conserver sain et sauf avec autant de prudence que de soin [1]. »

Toutes ces particularités confirment l'appréciation si judicieuse du président Fauchet : oui, sans doute, les hommes du Nord avaient trouvé dans la Frise et sur la côte de Flandre *un nouveau siége de liberté,* comme celui que Dieu avait autrefois donné aux Francs. Ce qui causait tant d'alarmes à l'Église et lui faisait déployer tant de zèle pour absorber les chefs des barbares, c'était bien positivement une nouvelle insurrection de l'élément germanique contre la domination romaine. Le but de cette insurrection paraît avoir été temporairement atteint, du moins pour ce qui concerne notre pays. La Lotharingie tout entière fut occupée, pendant un certain temps, par les prétendus Normands de Frise et de Flandre. Je n'essayerai point de faire un historique complet de leurs opérations, — ce qui serait assez difficile, vu les récits contradictoires, et mêlés évidemment de fables, que nous ont laissés les chroniqueurs d'abbayes ; — je me bornerai à rappeler les faits principaux et sur lesquels il n'y a point de contestation possible.

L'invasion ne devint générale qu'en 879. Jusque-là le pouvoir civil n'avait pas cessé de perdre du terrain, et sa dissolution avait fait d'immenses progrès. Déjà le royaume de Lotharingie n'existait plus comme État indépendant. Après la mort du second des Lothaires, Charles le Chauve s'en était d'abord emparé, et puis il l'avait partagé avec

[1] Cui sanè ideo Vestræ Sublimitatis gratiam ut tribuatis, deposcimus, non solùm quia pio amore omnibus, qui aliquo fuerint sceleris contagio maculati, hujus Apostolicæ sedis opem, atque misericordiam et præsidium postulantibus, humilique devotione quærentibus, pro qualitate facti subvenire debemus : verùm etiam metuentes ne propter iram indignationemque vestram ipse Balduinus impiis Normannis et inimicis Ecclesiæ se sanctæ conjungat. (Aub. Miræi, *Diplom. belg.*, t. I, f. 132.)

Digitized by Google

son frère Louis le Germanique. Celui-ci étant décédé, Charles voulut reprendre la part qui lui était échue par l'acte de partage de l'an 870; mais battu par Louis, fils du Germanique, il fut chassé à son tour. Après sa mort, son fils Louis le Bègue et le roi Louis de Saxe reprirent le partage de l'an 870, et la Lotharingie fut de nouveau divisée. Cet état de choses ne dura pas longtemps : Louis le Bègue mourut au mois d'avril 870; ses fils, Louis et Carloman, abandonnèrent leur part de ce royaume à Louis de Saxe, qui s'était avancé avec une armée pour la conquérir.

Ce fut dans ces circonstances qu'on vit les Normands frisons et flamands envahir le pays par deux points à la fois. Il y avait alors une absence si complète de gouvernement civil ou militaire, que leurs premiers mouvements furent à peine aperçus. Déjà les Frisons avaient remonté le cours de la Meuse; ils étaient entrés bien avant dans la Sambre, quand Louis de Saxe qui, au lieu de garder ce qu'il venait d'acquérir si facilement, s'était mis en route avec son armée pour rentrer en Allemagne, les rencontra aux environs de Thuin [1]. Les chroniqueurs rapportent qu'il les attaqua, les mit en déroute, et en fit un grand carnage; mais cette victoire est fort problématique, comme le fait remarquer Depping [2]; car les mêmes chroniqueurs nous apprennent que les Frisons se retirèrent, après la bataille, dans le domaine royal de Thuin, emmenant avec eux le fils même de Louis, qu'ils avaient fait prisonnier, et que pendant la nuit ils disparurent, après avoir brûlé leurs morts [3]. Du reste, il ne paraît pas qu'ils

[1] Cum in regnum idem rex reverteretur, repentè obviam habuit Nortmannorum innumeram multitudinem, iuxta Carbonariam in loco qui vocatur Thimnin, cum ingenti præda ad classem repetendam; cum quibus absque mora conflexit et, Deo propitiante, maximam ex eis partem gladio prostravit. (*Chron. Regin.*, ann. 879.)

[2] *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, t. I.

[3] Reliqui fuga dilapsi in fiscum regium se communiunt, ubi Hugo filius regis ex pellice natus, cum incautius dimicaret, graviter vulnera-

Digitized by Google

se hâtèrent beaucoup de retourner dans leurs marais, puisque l'année suivante, on les retrouve encore sur les bords de la Sambre, occupés à démolir l'abbaye de Lobbes [1].

Quant au roi Louis, il disparut beaucoup plus rapidement. Il ne fit rien pour chasser les Normands de ses nouveaux États; il ne fit rien pour venger la mort de son fils, qu'ils avaient tué; il continua sa route vers l'Allemagne, emportant le corps du défunt pour le déposer à l'abbaye de Lorsheim [2].

Pendant que les Frisons détruisaient les établissements romains des bords de la Sambre, les Flamands se rendaient maîtres de Gand et s'établissaient dans les monastères de Saint-Pierre et de Saint-Bavon. De là ils faisaient une excursion vers Tournai et détruisaient les abbayes voisines de l'Escaut. Les fils de Louis le Bègue réunirent une armée pour les combattre, mais ils en donnèrent le commandement à un abbé, qui n'avait pas appris la stratégie dans son couvent. L'abbé Gozlin divisa ses troupes en deux fractions et les disposa sur les deux rives de l'Escaut, ce qui lui procura l'avantage d'une double défaite; il fut battu sur l'une et l'autre rive, laissant au pouvoir de l'ennemi un grand nombre de morts et de prisonniers [3].

Peu de temps après, les Normands de Flandre étaient à Courtrai et s'y fortifiaient, précaution assez inutile, car il n'y avait plus personne pour les combattre. Ils étendirent ensuite leurs opérations beaucoup plus loin : ils détruisirent successivement les monastères de Sithiu, à

tus, ab hostibus rapitur, et inter adversariorum arma recidit... Nortmanni cadavera suorum flammis exurentes noctu diffugiunt et ad classem dirigunt gressum. (*Chr. Regin.*, ann. 879.)

1 Folcuin. *De gestis abbat. Leob.*

2 Rex diluculo consurgens, cum filium extinctum reperisset, nimio dolore afficitur, corpus ejus in loco compositum, ad Lorsheim monasterium imperat deferri, ibique tumulari. (*Chron. Regin.*, ann. 879.)

3 *Ann. Bertin*, 880.

Digitized by Google

Saint-Omer, de Saint-Vaast, à Arras, de Saint-Géry, à Cambrai, les cloîtres de Saint-Riquier, Amiens, Corbie, etc. Moines et nonnes fuyaient devant eux, emportant sur leurs épaules les reliques et les châsses de leurs saints. Toute cette population parasite abandonna le pays, jusqu'à la Somme [1].

Si l'on en croit une vieille chanson tudesque dont on a fait beaucoup de bruit dans le monde académique, Louis osa attaquer les Normands à Saulcourt en Vimeu. Il avait réuni une sorte d'armée qui marcha à l'ennemi en chantant le *Kyrie eleison* [2]. Les Normands furent battus, d'après ce document; mais leur défaite ne semble pas avoir eu de graves résultats, car l'année suivante on les retrouve devant Amiens, et c'est là qu'en 884, ils reçoivent de Carloman la rançon de la France [3].

Les historiens racontent aussi que Bauduin de Flandre avait été chargé par Charles le Chauve de défendre contre les invasions des hommes du Nord toute la région comprise entre l'Escaut, la Somme et l'Océan; qu'il repoussa courageusement les irruptions sans cesse renaissantes des Normands et tâcha d'en prévenir le retour en fortifiant plusieurs lieux, entre autres la ville de Bruges [4]. Cependant on ne peut citer aucun engagement, aucune action dans laquelle Bauduin ait combattu les Normands, du moins dans ces contrées. Quant à la ville de Bruges, elle n'existait pas. Il est possible que Bauduin ait fait construire un château fort sur la Reye, à l'endroit où s'éleva

[1] Voir les Annales de Saint-Vaast et de Saint-Bertin.

[2] Ther kuning reit kuono
Sang lioth frano
Joh alle saman sungun
Kyrie eleison.
(*Elnonensia*, Gand, 1845.)

[3] Mox Franciam repetentes, post multos incursiones a Carlomanus rege Francorum duodecim millia argenti probati pro tributo exigunt. (*Chron. Sigeb.*, anni 884.)

[4] Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre*, t. I. Bruxelles, 1843.

Digitized by Google

plus tard la ville de Bruges ; mais il est au moins douteux qu'il ait jamais habité ce château. Au reste, le premier comte de Flandre avait cessé de vivre, quand les attaques des Normands contre les dominateurs de la Lotharingie prirent un caractère général de conquête.

Son fils Bauduin le Chauve, qui venait de lui succéder, ne figure nulle part comme ennemi des Normands. Au contraire, on le trouve parmi les adversaires les plus ardents de l'Église. Il soutient les prétentions de son cousin Rodulf, qui s'est emparé des abbayes de Saint-Vaast et de Saint-Bertin, et après la mort de Rodulf, il entend lui succéder dans cette riche possession. Foulques, archevêque de Reims, convoque un synode contre lui ; il l'accuse de faire battre les prêtres de verges, de les chasser de leurs paroisses et de s'approprier les biens et les dignités de l'Église. Enfin l'histoire rapporte que Bauduin fit assassiner ce même Foulques ; elle nous a même conservé la formule d'excommunication fulminée contre les hommes du comte qui s'étaient chargés de cette mission [1].

C'eût été là un singulier défenseur de l'autorité pseudo-romaine. La vérité est que cette autorité n'avait plus de représentant dans cette partie du pays ; la révolution y était complète, et tout porte à croire que le deuxième des comtes de Flandre avait embrassé son parti. Nous allons voir qu'il n'en était pas autrement des contrées de

[1] Notum sit omnibus ubique sanctæ Dei Ecclesiæ fidelibus, tam clerici quam laïcis, quòd nos et commissa nobis omnis Ecclesia nimia perturbatur tristitia pro inaudita re post persecutionem temporis Apostolorum eorumque successorum, de occisione nimirum patris et pastoris nostri Folconis ab impiis impiè perpetrata, qui pro regni utilitate et totius sanctæ Ecclesiæ statu pro viribus die noctuque desudans, ac se ipsum in defensione omnium Ecclesiarum in hoc regno consistentium murum protectionis opponens, (Res enim earum a Balduino comite filio Balduini et Judith contra omnem legem et divinam et humanam pervadebantur) ideo ab ipsius Balduini hominibus Winemaro, Euverardo et Ratfrido, cæterisque eorum complicibus interfectus crudelissime occubuit. (*Excom. hom. Bald.* apud *Baluz.*,t. II, c. 669.)

Digitized by Google

l'Est, c'est-à-dire de la partie du pays qu'on désignait sous le nom de Lotharingie.

Les Normands-Frisons ne s'étaient pas arrêtés dans les eaux de la Sambre ; ils avaient étendu considérablement le cercle de leurs opérations. Dès l'an 881, nous les voyons à Nimègue où les rois Carolingiens avaient un palais. Louis de Saxe reparaît sur la scène, toujours avec son armée ; mais bientôt il lève le siége de Nimègue, pour laisser aux Normands la faculté de se retirer. Ceux-ci en profitent, et regagnent avec leurs navires les bouches du Rhin [1]. Mais au mois de novembre de la même année, ils sont à Haslou, sur la Meuse. C'est le lieu qu'on appelle aujourd'hui Elsloo, situé à deux lieues de Maestricht dans la direction de Ruremonde. — Deux rois normands sont à leur tête, Godefrid et Sigefrid ; leur troupe paraît être nombreuse, elle se compose des gens à pied et de gens à cheval [2]. Liége, Maestricht, Tongres, sont les premiers endroits qu'ils visitent. Dans une seconde expédition, ils se portent sur Cologne et sur Bonn, d'où ils reviennent à Aix-la-Chapelle, pour gagner ensuite les monastères de Malmédy et de Stavelot. Au mois de janvier 882, ils sont à l'abbaye de Prum, et au mois d'avril, ils occupent la ville de Trèves et puis celle de Metz [3].

Le but de ces expéditions était toujours le même : monastères et châteaux, tout ce qui servait d'asile à la domination romaine fut détruit. Les Normands n'avaient rencontré de résistance qu'à l'abbaye de Prum et à Metz. Il paraît que les moines de Prum, ayant réuni tous les serfs de l'abbaye, conduisirent ces pauvres gens au com-

[1] *Chron. Regin.*, 881.

[2] Duo reges Nortmannorum Godefridus et Sigefridus cum inæstimabili multitudine peditum et equitum consederunt in loco qui dicitur Haslou iuxta Mosam. (*Idem, ibid.*)

[3] Igitur cum omni admonitione exiliunt et Trevirorum nobilissimam civitatem Galliarum nonas Aprilis, die sanctissimæ Cœnæ Domini occupant... Deinde civitatem flammis exurentes, Medionatricum dirigunt aciem. (*Chron. Reg.*, 882.)

Digitized by Google

bat. Les Normands en firent une boucherie. Il est curieux de voir dans quels termes de mépris Reginon, qui peu de temps après devint abbé de Prum, parle de ce vulgaire ignoble qui se laissa égorger, non comme des hommes, mais comme du bétail [1]. C'est ainsi que les gens d'église considéraient cette population qu'ils avaient abrutie par le servage.

A Metz, ce sont encore des prêtres qui, avec leurs gens, cherchent à organiser quelques moyens de résistance. Deux évêques, Walo et Bertolf, aidés du comte Adhalard, s'avancent pour combattre les Normands; ils sont culbutés à la première rencontre; Walo tombe sur le champ de bataille, les autres prennent la fuite [2].

Qu'était donc devenue l'armée du roi Louis? Les chroniqueurs n'en parlent plus; il semble qu'elle se soit éclipsée. En effet, Louis de Saxe avait abandonné le pays; il était allé mourir à Francfort dans l'hiver de 881 à 882. Les véritables souverains du pays, les possesseurs du territoire, les évêques et les abbés, restés seuls au milieu d'une population inerte, sinon hostile, avaient pris la fuite; ils envoyèrent députation sur députation à l'empereur Charles le Gros, qui était en Italie, pour l'engager à les secourir. Charles arriva enfin, avec une armée composée d'aventuriers de toutes nations. Les Normands étaient alors à Metz. On croyait que l'empereur allait les anéantir; mais l'esprit de l'Église, qui dirigeait les actions de César, ne lui permettait pas de courir les chances d'une bataille. Il eut recours à la diplomatie; en attendant l'occasion de se débarrasser de son ennemi par un crime, il lui fit des concessions, dans l'espoir de le rattacher à la cause de l'Église.

[1] In quo loco innumera multitudine peditum ex agris et villis in unum agmen conglobata, eos expugnatura aggreditur, sed Nortmanni cernentes ignobile vulgus, non tantum inerme quantum disciplina nudatum, super eos cum clamore irruunt, tantoque cœde prosternunt, ut bruta animalia, non homines mactari viderentur. (*Chron. Regin.*, 881.)

[2] *Idem*, 882.

Digitized by Google

Le normand Godefrid consentit à redevenir chrétien, à condition qu'on lui concédât de nouveau la Frise, non plus à titre de bénéfice, mais à titre de royauté, et qu'en outre, on lui donnât pour femme Gisla ou Gisèle, fille de Lothaire. Ces conditions furent acceptées; on rebaptisa Godefrid pour la deuxième ou troisième fois, et l'empereur en personne lui servit de parrain. Quant à Sigefrid et aux autres Normands, ils ne consentirent à se retirer que moyennant une somme énorme d'or et d'argent [1].

La conséquence de ce traité fut de rapprocher Godefrid de la famille naturelle de Lothaire. Gisèle était fille de Valdrade; elle avait un frère nommé Hugues, qui vit dans son alliance avec Godefrid un moyen de rentrer en possession des États de son père. Hugues et Godefrid paraissent s'être entendus pour s'emparer de toute la Lotharingie et s'en partager les domaines royaux et ecclésiastiques. L'un aussi bien que l'autre est signalé par les chroniqueurs comme ennemi de l'Église. Reginon dit, en parlant de Hugues, que tout ce qui dans le pays abhorrait la justice et la paix accourut à lui; qu'en peu de jours, il se trouva entouré d'une multitude innombrable de voleurs, parmi lesquels il ne manquait pas de personnages considérables, tels que les comtes Étienne, Robert, Wibert, Thiebault, Albéric et son frère; que ces hommes se livrèrent à tant de rapines et de violences qu'ils ne différaient en rien des Normands, si ce n'est qu'ils s'abstenaient de meurtre et d'incendie [2].

[1] Novissime rex Godfridus Nortmannorum ea conditione christianum se fieri pollicetur, si ei munere regis Frisia provincia concederetur, et Gisla filia Lotharii in uxorem daretur. Qui, ut optavit adeptus, baptizatus est, et ex sacro fonte ab Imperatore susceptus, Sigifrido et reliquis Nortmannis immensum pondus auri et argenti expositum est, et tali tenore fines regni excedunt. (*Chron. Regin.*, 882.)

[2] .... Omnesque qui iustitiam et pacem execrabantur ad eum confluxerunt, ita ut paucis diebus innumera multitudo prædonum ejus dominationi se subdiderint, inter quos etiam nonnulli ex primoribus regni vana spe seducti, manibus datus accendunt, videlicet Stephanus, Rot-

Digitized by Google

Ce témoignage est précieux : c'est le seul que l'histoire nous ait conservé des sentiments et de la conduite politique des hommes libres du pays. Ne voyant que des esclaves et des serfs sous les drapeaux de l'Église, on pouvait soupçonner la population libre de ne pas être antipathique aux Normands; mais voici un auteur contemporain, un témoin *de visu*, qui nous apprend que les premiers du royaume se trouvaient parmi les brigands qui se livraient à toutes sortes de rapines et de violences; ce qui signifie évidemment qu'ils s'étaient rangés du côté des hommes du Nord et qu'ils les aidaient à détruire les établissements romains. Il ne s'agit donc plus d'invasion; c'est une révolution qui s'est accomplie sous les auspices des Normands; les hommes les plus considérables du pays y ont pris part, et un membre de la dynastie carolingienne s'y est associé.

L'empereur et ses conseillers romains étaient impuissants pour arrêter cette révolution; ils la laissèrent s'accomplir et se développer pendant deux ou trois ans; ils ne songèrent aux moyens de la combattre qu'en 885, lorsque Godefrid, d'accord avec Hugues, envoya des députés à l'empereur, pour lui demander la concession de Coblentz, d'Andernach et de Sinsich, sous prétexte que ces localités produisaient beaucoup de vin, tandis qu'on ne pouvait pas cultiver la vigne dans les contrées qu'il habitait [1]. Cette demande répandit la terreur à la cour de Charles le Gros : on y vit l'intention, de la part de Godefrid, de s'établir au cœur même de l'empire, et dès lors on résolut de se défaire d'un ennemi aussi dangereux. Mais l'en-

bertus, Vuitbertus, Thietbaldus comites, Albricus et frater ejus Stephanus, tantaque rapina et violentia ab his in regno fit, ut inter horum et Nortmannorum malitiam ni differret, præter quod a cœdibus et incendiis abstinerent. (*Chron. Regin.*, 883.)

[1] Confluentem, Andernachum, Sucicham et nonnullos alios fines obsequiis imperialibus deditos, sibique largiretur propter vini affluentiam quæ in his locis erat, eo quod terra, quam ex munificentia principis possidendam perceperat, minime vini ferax esset. (*Chron. Regin.*, 885.)

Digitized by Google

treprise était difficile, cet ennemi occupait des lieux inaccessibles aux armées, à cause des marais et des nombreux cours d'eau derrière lesquels il pouvait se retrancher. Reginon nous dit naïvement qu'on prit le parti d'opérer *par l'art*, c'est-à-dire par l'astuce et la trahison, plutôt que par la valeur [1].

La manière dont fut exécutée cette résolution est assez curieuse pour que nous nous y arrêtions un moment. On renvoya les députés de Godefrid sans réponse, mais en les chargeant de dire à leur maître qu'une députation lui serait envoyée incessamment avec les pouvoirs nécessaires pour traiter. Le comte Henri fut chargé de cette mission, et pour mieux dissimuler la fraude, on lui adjoignit le vénérable évêque de Cologne, Willibert, qui eut soin d'envoyer secrètement quelques satellites avec ordre de se cacher à proximité du lieu de l'entrevue [2]. Aussitôt que Godefrid eut appris que la députation s'était mise en marche, il vint au devant d'elle et la reçut dans un lieu alors nommé Herispich, qui devait se trouver à l'endroit où le Rhin se bifurque pour former l'île de Betuw. Ils y eurent plusieurs conférences; dans l'une d'elles, qui fut la dernière, les députés de l'empereur avaient introduit un comte Eberhard, que Godefrid avait dépouillé de ses biens, et qui par conséquent était son ennemi personnel. Eberhard, comme on en était convenu, reprocha vivement

[1] Quorum callida machinamenta et factionum conspirationes cum perpensisset imperator, cum Henrico viro prudentissimo altiori consilio pertractat, quo ingenio hostem, quem in regni extremitatibus introduxerat, extinguere posset, et sciens loca inaccessabilia exercitui, propter diversarum aquarum innumeros decursus et impenetrabiles paludes magis id arte quam ex virtute experiri statuit. (*Chron. Reg.*, 885.)

[2] Post hæc Hemricum ad eundem virum mittit, ut fraus quæ struebatur occultaretur, cum eo Vuillibertum venerabilem episcopum Coloniæ Agrippinæ, qui suis satellitibus secreto imperat, ut per Saxoniam properantes, non agmine facto, sed sparsim sibi occurrerent loco et die quo eis edixit. (*Chron. Regin.*, 885.)

Digitized by Google

à Godefrid le mal qu'il lui avait fait; le Normand lui répondit avec hauteur; Eberhard tira son épée et en porta un grand coup à son adversaire. Godefrid tomba et fut achevé par les satellites du vénérable évêque de Cologne qui se trouvèrent là à point nommé [1].

A cette première œuvre d'art, les députés de l'empereur en ajoutèrent bientôt une autre. En faisant à Hugues des promesses fallacieuses, ils l'attirèrent dans un piége et s'emparèrent de sa personne. Pour le punir de s'être allié à l'époux de sa sœur, on lui arracha les yeux et on le relégua aveugle au monastère de Saint-Gall, d'où il fut ramené plus tard à l'abbaye de Prum [2].

Les historiens n'ont-ils pas bien raison de représenter les Normands comme des pirates, des voleurs, et leurs adversaires comme d'honnêtes gens, pétris de sentiments chrétiens? Ces barbares du Nord eurent le mauvais goût de s'indigner, et de vouloir se venger du double attentat commis contre leurs chefs. On les vit bientôt entrer dans la Seine, sous la conduite de Sigefrid, et aller chercher leur ennemi, avec une flotte de sept cents barques, jusque sous les murs de Paris. Mais cet entraînement même fut fatal à la Lotharingie. A dater de cette époque, les hommes les plus intrépides parmi les Normands se portèrent vers les côtes de France, qu'ils ravagèrent pendant longtemps et où ils finirent par se fixer.

La Lotharingie, ce foyer des expéditions normandes, continua pendant plusieurs années d'envoyer au loin ses hommes de guerre; mais un jour vint où elle se trouva

[1] Deinde persuadet eidem Eberhardo, ut de injustitia quam patiebatur, in medio adsurgens se proclamaret, et cum a ferocis et barbaræ gentis homine durius et contumeliosius verbum sibi esset prolatum, absque mora evaginato gladio eum summo annisu in capite percutit, antequam e terra elevari posset, quid plura? ab Eberhardo primo percussus et satellitibus Heinrici confossus Godefridus moritur. (*Chron. Regin.*, 885.)

[2] Non multis post interpositis diebus, Hugo, ejusdem Henrici consilio, ad Gerndulfi villam promissionibus attractus, dolo capitur, et jussu imperatoris ab eodem Henrico ei oculi eruuntur. (*Idem, ibid.*)

Digitized by Google

tellement affaiblie que le représentant de l'empire romain, Arnould, qui avait succédé à Charles le Gros, vint y rétablir le régime dont les Normands l'avaient délivrée. Ce ne fut pas néanmoins sans rencontrer une assez vigoureuse résistance. Une première fois, sur la Gheule, près de Maestricht, son armée fut battue et mise en déroute. Alors il marcha lui-même à la tête de troupes nombreuses recrutées dans ses États orientaux. Les Normands qui l'attendaient sur les bords de la Meuse, se retirèrent en présence de forces supérieures et vinrent se retrancher derrière la Dyle, à Louvain. C'est là que fut livrée, au mois de septembre 891, cette fameuse bataille dont l'histoire a conservé le souvenir et qui décida du sort de la Lotharingie [1].

Les vaincus de la bataille de Louvain n'étaient certes pas tous de véritables Normands; leur nombre seul suffirait pour prouver que la plupart appartenaient à la population indigène. En effet, les chroniqueurs affirment qu'ils perdirent cent mille hommes; cette assertion est reproduite sur un monument qui se trouve dans l'église de Laeken, près de Bruxelles [2]. Il y a sans doute de l'exagération, mais en procédant par voie de comparaison, il n'est cependant pas impossible de parvenir à une appréciation rationnelle des choses. Ainsi, lorsque les Normands de Lotharingie s'adjoignirent ceux de la Loire et du pays Bessin pour aller faire le siége de Paris, toutes leurs forces réunies s'élevaient, d'après les mêmes chroniqueurs, à quarante mille hommes. En faisant la part de

[1] *Chron. Regin.*, 891; *Chron. Sigeb.*, 895.

[2] Deletis anno 895 prope Lovanium, per Arnulphum imperatorem, Bavariæ regem, centum millibus Normannorum, ultimam fidei causam cum illis depugnat juxta Bruxellas, Hugo, Germaniæ et Lotharingiæ dux, et sub eorum strage gloriose occumbit

Advolant sorores, fraterno funeri, tenero officio parentaturæ sanctumque hoc parant sacrocius revera fratri Mausoleum, quam quid Achilli ante Ilium cœso superstitiosa contruxit antiquitas. (Strab. *Geogr.*, lib. XV.)

Digitized by Google

l'exagération dans l'une comme dans l'autre de ces circonstances, il resterait toujours établi que les Normands auraient perdu à Louvain un nombre d'hommes plus que double de celui avec lequel ils attaquèrent Paris. Or, cela est plus qu'invraisemblable, si l'on n'admet pas que les vaincus de Louvain furent en grande partie, non pas des Normands, mais des insurgés sortis de la population indigène. Et d'ailleurs, les émigrations par mer ne sont jamais assez nombreuses pour former des corps d'armée de cent ou même de cinquante mille hommes.

Quoi qu'il en soit, le résultat de la bataille de Louvain fut une restauration. L'Église était parvenue à ses fins; en absorbant autant que possible les hommes du Nord, en attirant à elle par des concessions les chefs les plus redoutables, en faisant assassiner ceux qui, après avoir accepté ses concessions et son baptême, persistaient néanmoins à se montrer ses ennemis. Pour étouffer cet incendie qui minait sa puissance, elle avait fini par jeter sur la Lotharingie, où était le foyer, toutes les forces que l'empereur avait pu réunir parmi les peuples véritablement barbares de ses États orientaux. Mais les Normands n'avaient pas occupé le pays pendant tant d'années, pour n'y laisser d'autres traces que les ruines de quelques monastères. Tout au moins leur séjour dut réveiller l'esprit germanique dans ces contrées et préparer les voies au progrès dans le sens des anciennes institutions franques. C'est ce qui fera l'objet de nos études ultérieures : dans une prochaine lettre, nous aurons à examiner quelles furent pour la Lotharingie les conséquences de son occupation temporaire par les Normands.

P.-A.-F. GÉRARD.

Digitized by Google

PANARCHIE.

I

EN MANIÈRE DE PRÉFACE.

Un moderne a dit : « Si j'avais la main pleine de vérités, » je me garderais bien de l'ouvrir. »

Ce mot est peut-être d'un sage : à coup sûr il est d'un égoïste.

Un autre a écrit ceci : « Les vérités que l'on aime le » moins à entendre sont celles qu'il importe de dire. »

Voilà deux penseurs qui ne sont pas près de s'entendre. Je m'accorderais assez avec le second, mais dans la pratique sa manière de voir offre des inconvénients.

Je consulte la sagesse des nations : elle m'apprend que « toute vérité n'est pas bonne à dire. »

Soit! mais comment distinguer? D'autre part, l'Évangile nous enseigne « qu'il ne faut pas tenir la lumière sous le boisseau. »

Me voilà fort perplexe. J'ai une idée neuve; du moins je la crois telle, et quelque chose me dit que c'est mon devoir de la répandre; cependant, au moment *d'ouvrir la main,* j'éprouve une certaine inquiétude : quel est l'inventeur qui n'a pas été un peu persécuté?

Digitized by Google

Quant à l'invention, une fois confiée à la lettre moulée, elle fera son chemin comme elle pourra; je la tiens pour émancipée. Ma sollicitude se concentre sur l'auteur. L'absoudra-t-on d'avoir eu une idée?

Un ancien, qui sauva Athènes et la Grèce, disait à je ne sais plus quel brutal qui, dans une discussion, à bout d'arguments, levait son bâton sur lui : « Frappe, mais écoute. »

L'antiquité abonde en grands exemples. A l'imitation de Thémistocle, je propose mon idée et je dis au public : Lisez-moi jusqu'au bout, vous me lapiderez ensuite si c'est votre opinion.

J'entends bien, cependant, n'être point lapidé. Le brutal dont je parle est mort à Sparte il y a vingt-quatre siècles, et chacun sait les immenses progrès que l'humanité réalise en deux mille quatre cents ans. De nos jours, les idées ont toute licence de se produire, et si, de temps en temps, on bâtonne encore un inventeur, ce n'est plus comme tel, mais à titre d'agitateur et d'utopiste.

Ces réflexions me rassurent et j'entre résolûment en matière.

II

SOSIE.
Messieurs, ami de tout le monde!
MOLIÈRE.

J'aime l'économie politique et je voudrais que le monde entier l'eût en aussi grande estime que moi. Cette science, née d'hier et déjà la plus importante de toutes, est loin d'avoir dit son dernier mot. Tôt ou tard, et j'espère que ce sera bientôt, elle régentera l'univers. Je suis fondé à l'affirmer, car c'est dans les écrits des économistes que j'ai puisé le principe dont je propose une application nouvelle, bien plus large et non moins logique que toutes les autres.

Citons d'abord quelques aphorismes, dont l'enchaînement préparera le lecteur.

Digitized by Google

« La liberté et la propriété sont étroitement liées ; l'une
» favorise la répartition des richesses, l'autre enseigne à
» les produire.

» La valeur des richesses dépend de l'usage qu'on en
» fait.

» Le prix des services s'établit en raison directe de la
» demande et en raison inverse de l'offre.

» La division du travail multiplie les richesses.

» La liberté engendre la concurrence, qui, à son tour,
» enfante le progrès [1]. »

Donc, libre concurrence, entre les individus d'abord, puis de nation à nation. Liberté d'inventer, de travailler, d'échanger, de vendre, d'acheter. Liberté de taxer les produits de son travail. Point d'intervention de l'État en dehors de son domaine spécial. « Laissez faire, laissez » passer. »

Voilà, en quelques lignes, le fond de l'économie politique, le résumé d'une science sans laquelle il n'y a que mauvaise administration et gouvernements déplorables.

On peut aller plus loin encore et, dans bien des cas, réduire cette grande science à la maxime finale : *Laissez faire, laissez passer*.

Je m'en empare et je dis :

Dans le domaine de la science, il n'y a pas de demi-vérités ; il n'existe pas de vérités qui, vraies sous une face, cessent de l'être sous un autre aspect. Le plan de l'univers est d'une simplicité merveilleuse, aussi merveilleuse que son infaillible logique. La loi est partout la même, les applications seules sont diverses. Les êtres les plus élevés et les plus simples, depuis l'homme jusqu'au zoophyte, jusqu'au minéral, offrent d'intimes rapports de structure, de développement et de composition, et de frappantes analogies rattachent le monde moral au monde matériel. La vie est une, la matière est une, les manifestations seulement sont diverses, les combinaisons

[1] Ch. De Brouckere, *Principes généraux d'économie politique*.

Digitized by Google

innombrables, les individualités infinies; et cependant le plan général les renferme toutes. La faiblesse de notre entendement, le vice radical de notre éducation, font seuls la diversité des systèmes et l'opposition des idées. Entre deux opinions qui se contredisent, il y en a une vraie et une fausse, à moins que toutes deux ne soient fausses, mais toutes deux ne peuvent être vraies. Une vérité, scientifiquement démontrée, ne peut être vraie ici et fausse ailleurs, bonne, par exemple, pour l'économie sociale et mauvaise en politique : c'est ici que je voulais aboutir.

La grande loi de l'économie politique, la loi de la libre concurrence, *laissez faire, laissez passer*, n'est-elle applicable qu'au règlement des intérêts industriels et commerciaux ou, plus scientifiquement, qu'à la production et à la circulation des richesses? La nuit économique qu'elle est venue illuminer, l'état permanent de trouble, l'antagonisme violent des intérêts qu'elle a pacifiés, ne règnent-ils pas au même degré dans la sphère politique, et l'analogie ne dit-elle pas que le remède serait le même dans les deux cas? *Laissez faire, laissez passer*.

Entendons-nous, cependant : il y a, par-ci par-là, des gouvernements aussi libres que la faiblesse humaine le comporte actuellement, et il s'en faut que tout soit pour le mieux dans ces meilleures des républiques. Les uns disent : « c'est précisément qu'il y a trop de liberté; » les autres : « c'est qu'il n'y en a pas encore assez. »

La vérité, c'est qu'il n'y a pas la liberté qu'il faudrait, la liberté fondamentale, la liberté d'être libre ou de ne l'être pas, à son choix. Chacun se constitue juge et tranche la question suivant ses goûts ou ses besoins particuliers, et comme il y a, là-dessus, autant d'opinions que d'individus, *tot homines, tot sensus*, vous voyez d'ici le gâchis décoré du beau nom de politique. La liberté des uns est la négation du droit des autres, et réciproquement. Le plus sage et le meilleur des gouvernements ne fonctionne jamais du plein et libre consentement de tous les gouvernés. Il y a des partis, triomphants ou vaincus,

Digitized by Google

des majorités et des minorités en lutte perpétuelle, et d'autant plus passionnés pour leur idéal que la notion en est plus confuse. Les uns opprimant au nom du droit, les autres se révoltant au nom de la liberté, pour devenir oppresseurs à leur tour, le cas échéant.

— J'entends! dit un lecteur. Vous êtes un de ces utopistes qui bâtissent de toutes pièces un système dans lequel ils veulent enserrer la société, de gré ou de force. Rien n'est bien de ce qui est, et votre panacée seule sauvera l'humanité. « Prrrenez mon ours! »

— Erreur! Je n'ai d'autre ours que celui de tout le monde, et je ne diffère de n'importe quels autres qu'en un point, c'est que je suis partisan à la fois de tous les ours, c'est-à-dire de toutes les formes de gouvernement. De celles, au moins, qui ont des partisans.

— Je n'entends plus.

— Alors, laissez-moi continuer.

« On est généralement enclin à pousser trop loin la
» théorie. Faut-il en conclure que toutes les propositions,
» dont l'ensemble compose une théorie, doivent être tou-
» jours considérées comme fausses? On dirait qu'il y a
» de la perversité ou de la folie dans l'exercice de l'intel-
» ligence humaine. Déclarer qu'on n'aime pas la science
» spéculative, qu'on déteste les théories, n'est-ce pas
» renoncer à la faculté de penser? »

Ces réflexions ne sont pas de moi; elles ont pour père une des grandes intelligences de notre âge, Jérémie Bentham.

Royer-Collard a dit la même chose avec une grande puissance d'expression :

« Prétendre que la théorie n'est bonne à rien et que
» la pratique est le seul guide sûr, c'est avoir la préten-
» tion d'agir sans savoir ce que l'on fait et de parler
» sans savoir ce que l'on dit. »

S'il n'y a rien de parfait dans ce qu'invente l'homme, il tend du moins invariablement vers cette perfection impossible : c'est la loi du progrès. Il n'y a de lois im-

Digitized by Google

muables que celles de la nature. Ce sont les bases sur lesquelles doit fonder tout législateur, parce que seules elles ont puissance de porter l'édifice social; mais l'édifice lui-même est l'œuvre des hommes. Chaque génération est comme un locataire nouveau qui, avant de prendre possession, change la distribution, recrépit la façade, ajoute ou retranche une aile, suivant ses besoins particuliers. De loin en loin, une génération, plus hardie ou plus imprévoyante que ses devancières, jette bas l'édifice tout entier, sauf à coucher à la belle étoile jusqu'à ce qu'il soit reconstruit. Quand on l'a refait sur un nouveau plan, après mille privations et de gigantesques efforts, on est tout penaud de ne pas le trouver beaucoup plus habitable que l'ancien. Ceux qui en ont dressé les plans s'y sont, il est vrai, ménagé des logements commodes, bien clos, chauds en hiver, frais en été, mais les autres, qui ne pouvent choisir, sont relégués à l'entresol, dans les caves, au grenier. Voilà autant de mécontents, de trouble-fêtes, dont les uns regrettent l'ancien édifice, tandis que les plus hardis rêvent déjà une démolition nouvelle. Pour quelques satisfaits la masse des mécontents est innombrable.

Il y a cependant des satisfaits; tenons-en bonne note. L'édifice n'est pas irréprochable, bien s'en faut, mais il a des qualités. Pourquoi le démolir demain, plus tard, n'importe quand, aussi longtemps qu'il abrite commodément assez de locataires pour payer son entretien?

Je hais, pour ma part, les démolisseurs à l'égal des tyrans. Vous êtes logé sous les combles, votre appartement est trop étroit, ou insalubre. Changez-en, je ne demande pas mieux. Choisissez ailleurs, déménagez sans bruit, mais, pour Dieu, ne faites pas sauter la maison en partant. Ce qui ne vous convient plus peut faire la joie de votre voisin. Comprenez-vous l'apologue?

— A peu près; mais où voulez-vous en venir? Plus de révolutions, à la bonne heure! Je suis d'avis qu'elles coûtent, neuf fois sur dix, plus qu'elles ne rapportent. Nous

Digitized by Google

conserverons donc le vieil édifice, mais où logerez-vous ceux qui déménagent?

— Où ils voudront; ce n'est pas mon affaire. J'entends qu'à cet égard on conserve la plus entière liberté. C'est la base de mon système : laissez faire, laissez passer.

— Je crois comprendre : ceux qui seront mécontents de leur gouvernement en iront chercher un autre. Il y a du choix, en effet, depuis l'empire de Maroc, et sans parler d'autres empires, jusqu'à la république de San Marino; depuis la cité de Londres jusqu'aux Pampas de l'Amérique. Est-ce là toute votre invention? Elle n'est pas neuve, je vous en avertis.

— Il ne s'agit pas d'émigration. *On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers*. D'ailleurs, un aussi colossal déplacement est et sera toujours impraticable. Toutes les richesses de l'humanité ne suffiraient pas à payer les frais de déménagement. Je n'entends pas davantage parquer les citoyens suivant leurs opinions; reléguer, par exemple, les catholiques dans les provinces flamandes et tracer de Mons à Liége la frontière du libéralisme. Je désire que l'on continue à vivre ensemble, là où l'on est, ailleurs si l'on veut, mais sans discordes, en bons frères, chacun professant librement ses opinions et soumis aux seuls pouvoirs qu'il aura personnellement choisis ou acceptés.

— Je n'y suis plus du tout.

— Vous ne m'étonnez nullement. Mon plan, mon utopie, n'est donc pas une vieillerie, comme vous le pensiez d'abord, et cependant rien au monde n'est plus simple et plus naturel; mais il est reconnu qu'en gouvernement comme en mécanique les idées simples viennent toujours les dernières.

Venons au fait : rien de durable ne se fonde que par la liberté. Rien de ce qui est fondé ne se maintient et ne fonctionne avec tout son effet utile que par le libre jeu de tous ses éléments actifs. Autrement, il y a perte de forces,

Digitized by Google

usure prompte des rouages et, en définitive, rupture et accidents graves. Je demande donc pour tous et chacun des éléments de la société humaine, la liberté de s'aggréger suivant leurs affinités et de ne fonctionner qu'au prorata de leurs aptitudes; en d'autres termes, le droit absolu de choisir la société politique où ils veulent vivre et de ne relever que de celle-là. Ainsi vous, vous êtes républicain...

— Moi! le ciel m'en garde!

— Simple supposition. L'édifice monarchique ne vous convient pas; l'air y est trop lourd pour vos poumons et le jeu de vos organes n'y a pas l'action que votre constitution réclame. Dans l'état actuel des idées, vous tendez à renverser cet édifice, vous et vos amis, et à bâtir le vôtre à sa place. Mais pour ce faire, vous avez contre vous tous les partisans de la monarchie, qui tiennent à leur monument, et en général tous ceux qui ne partagent pas vos convictions. Faites mieux : assemblez-vous, rédigez votre programme, dressez votre budget, ouvrez des listes d'adhésion, comptez-vous, et si vous êtes en nombre suffisant pour en faire les frais, fondez votre république.

— Où cela? Dans les Pampas?

— Non vraiment, ici, où vous êtes, sans déplacement. Il est nécessaire jusqu'ici, j'en conviens, que les monarchistes soient consentants. Je suppose résolue, pour la facilité de ma démonstration, la question de principe. Je n'ignore nullement, du reste, la difficulté d'amener ce qui est à faire place à ce qui voudrait et devrait être. Je livre mon idée, et n'entends l'imposer à personne, mais je ne vois que la routine qui puisse la repousser. Ne sait-on pas qu'en tous lieux, gouvernants et gouvernés font assez mauvais ménage. Dans l'ordre civil, on a paré aux mauvais ménages par la séparation légale ou le divorce. C'est une institution analogue que je propose dans l'ordre politique, et sans avoir besoin de l'entourer d'autant de formes et de lenteurs tutélaires, parce qu'en politique un premier mariage ne laisse ni traces physiques ni progéniture.

Digitized by Google

Mon procédé diffère des procédés injustes et tyranniques suivis jusqu'à ce jour, en ce que je n'entends pas qu'on violente personne.

Vous voulez fonder un schisme politique? Vous en êtes les maîtres, mais à une condition, c'est de faire cela entre vous, en famille, sans toucher en rien aux droits ni à la foi des autres. Pour cela, point n'est besoin de fractionner le territoire de l'État en autant de cases qu'il y a de formes de gouvernement connues et acceptées. Encore une fois, je laisse chacun et chaque chose à sa place. Je demande seulement que l'on se serre un peu et que les dissidents puissent librement bâtir leur église et adorer le dieu Pouvoir à leur manière.

— Et les moyens pratiques, s'il vous plaît?

— C'est là mon fort. Vous connaissez le mécanisme de l'état civil? Il ne s'agit que d'en faire une nouvelle application. Nous ouvrons, dans chaque commune, un nouveau bureau, le bureau de l'ÉTAT POLITIQUE. Ce bureau envoie, à chaque citoyen majeur, une feuille de déclaration à remplir, comme pour la contribution personnelle ou l'impôt sur les chiens.

« *Question*. Quelle est la forme de gouvernement que vous désirez? »

Vous répondez, en toute liberté : monarchie, ou démocratie, ou autre chose.

« *Question*. Si c'est monarchie, la voulez-vous absolue ou tempérée... et par quoi? »

Vous répondez : constitutionnelle, je suppose. Quelle que soit, d'ailleurs, votre réponse, on vous inscrit sur un registre *ad hoc*, et une fois inscrit, et sauf réclamation de votre part, dans les formes et les délais légaux, vous voilà sujet du roi ou citoyen de la république. Dès lors, vous n'avez plus rien à démêler avec le gouvernement des autres, non plus qu'un sujet prussien avec l'autorité belge. Vous obéissez à vos chefs, à vos lois, à vos règlements; vous êtes jugé par vos pairs, taxé par vos représentants; vous n'en payez ni plus ni moins, mais, moralement, c'est

Digitized by Google

tout autre chose. Enfin, chacun est, dans son état politique, absolument comme s'il n'y avait pas, à côté de lui, un autre..., que dis-je? dix autres gouvernements, ayant aussi chacun leurs contribuables.

Survient-il un différend entre sujets de gouvernements divers, ou entre un gouvernement et le sujet d'un autre? il ne s'agit que de se conformer aux règles dès à présent observées entre nations voisines et amies, et s'il s'y trouve quelque lacune, le droit des gens et tous les droits possibles la combleront sans peine. Le reste est l'affaire des tribunaux ordinaires.

— Voilà une nouvelle mine à procès dont l'invention mettra les avocats de votre côté.

— J'y compte bien. Il peut et doit aussi y avoir des intérêts communs à tous les habitants d'une circonscription déterminée, quel que soit leur état politique. Chaque gouvernement, en ce cas, serait à la nation entière (nation *politique*) à peu près ce que chacun des cantons suisses ou plutôt des États de l'Union américaine est au gouvernement fédéral.

Ainsi toutes ces questions neuves et, au premier abord, effrayantes, trouvent des solutions préparées, une jurisprudence établie sur la plupart des points, et ne présentent de sérieuses difficultés nulle part.

Il arrivera certainement que des esprits mal faits, des rêveurs incorrigibles, des natures insociables, ne s'accommoderont d'aucune forme connue de gouvernement. Il y aura des minorités tellement faibles qu'elles ne fourniront pas de quoi payer le budget de leur idéal politique. Tant pis pour elles et pour eux. Les uns et les autres seront libres de faire de la propagande et de se recruter jusqu'à complément du nombre, ou plutôt du budget nécessaire, car tout se résumera en une question de finances, et jusque-là ils devront opter pour l'une des formes établies. On conçoit que des minorités d'aussi peu de valeur ne causeront aucun trouble.

Ce n'est pas tout : la question est rarement posée entre

Digitized by Google

les opinions extrêmes. On se bat bien plus et bien plus fort pour des nuances que pour des couleurs tranchées. En Belgique, nonobstant quelques défaillances avouées, l'immense majorité opterait, je n'en doute pas, pour les institutions en vigueur, mais dans l'application, en serait-on mieux d'accord? N'avons-nous pas deux ou trois millions de catholiques, qui ne jurent que par M. de Theux, et deux ou trois millions de libéraux qui ne jurent que par eux-mêmes? Comment les concilier? — En ne conciliant rien du tout; en laissant chaque parti se gouverner à sa guise — et à ses frais. Théocratie si l'on veut; la liberté doit aller jusqu'au droit de n'être pas libre, inclusivement.

Seulement, comme il ne faut pas que pour des nuances d'opinions on aille à l'infini multiplier les rouages gouvernementaux, on s'efforcera, dans l'intérêt général, de simplifier la machine et d'appliquer la même roue motrice à produire double ou triple effet. Je m'explique : un roi sage et franchement constitutionnel conviendrait à la fois aux catholiques et aux libéraux; il n'y aurait qu'à doubler le ministère; M. de Theux pour les uns, M. Frère-Orban pour les autres, le roi pour tous.

Qui empêcherait même, si messieurs tels et tels, que je ne nomme pas, s'accordaient pour inaugurer l'absolutisme, que le même prince appliquât ses hautes lumières et sa riche expérience à faire les affaires de ces messieurs sans qu'ils eussent dorénavant le *triste embarras* d'émettre leur avis sur la marche du gouvernement? Et vraiment, quand j'y pense, je ne vois pas trop pourquoi, en modifiant l'arrangement en sens opposé, ce prince unique ne ferait pas un président fort acceptable pour une république honnête et modérée. Le cumul ne serait pas interdit.

Digitized by Google

III

La liberté a ses inconvénients et ses périls, mais à la longue elle finit par sauver toujours.

M. A. Deschamps.

Un avantage incomparable de mon système, qui en a, d'ailleurs, tant d'autres, c'est de rendre faciles, naturelles et parfaitement légitimes, ces variations qui, de nos jours, ont déconsidéré de fort braves gens, et qu'on a cruellement flétries sous le nom d'apostasies politiques. Cette impatience de changement, qu'on a imputée à crime à d'honnêtes citoyens et qui a fait taxer de légèreté ou d'ingratitude certaines nations anciennes et modernes, qu'est-ce après tout, sinon le désir du progrès ? Et même, en bien des cas, n'est-il pas étrange qu'on accuse d'inconséquence, de versatilité, précisément ceux qui restent conséquents avec eux-mêmes. On veut la fidélité au parti, au drapeau, au prince; fort bien, si prince et parti sont immuables, mais s'ils se transforment ou font place à d'autres qui ne soient pas précisément des équivalents? Quoi ! j'aurai pris pour guide, pour chef, pour maître, si vous voulez, un prince supérieur à son siècle; je me serai incliné devant sa volonté puissante et créatrice et j'aurai abdiqué mon initiative personnelle pour la mettre au service de son génie, et puis, ce prince mort, voilà que lui succède, par droit de primogéniture, quelque esprit étroit, imbu d'idées fausses, qui démolit pièce à pièce l'œuvre de son père, et vous voulez que je lui reste fidèle? Pourquoi? Parce qu'il est l'héritier direct et légitime du premier? Direct, je le concède, mais légitime, du moins en ce qui me touche, je le nie formellement.

Je ne me révolterai point pour autant; je vous ai dit que je détestais les révolutions, mais je me tiendrai pour lésé et en droit de changer à l'expiration du contrat.

« Sire, disait Mme de Staël à l'empereur de Russie,

Digitized by Google

» votre caractère est pour vos sujets une constitution et
» votre conscience une garantie. »

« Quand cela serait, répondit Alexandre, je ne serais
» jamais qu'un accident heureux. »

Ce mot, si brillant et si vrai, résume parfaitement ma pensée.

Notre panacée, si l'on veut employer ce mot, c'est donc la *libre concurrence* en matière de gouvernement. C'est le droit pour chacun de chercher son bien-être où il croit le voir, et de se fournir de *sécurité* aux conditions qui lui plaisent. C'est, d'autre part, le progrès assuré, par une lutte d'émulation entre les gouvernements, obligés de se disputer incessamment la clientèle. C'est la liberté *vraie* inaugurée dans le monde entier, la liberté qui ne s'impose à personne, qui est pour chacun tout juste ce que chacun veut qu'elle soit, qui n'opprime ni ne trompe et contre laquelle l'appel est toujours ouvert. Pour chercher cette liberté-là, il ne faudra renoncer ni aux traditions de la patrie ni aux douceurs de la famille, il ne faudra point apprendre à penser dans une langue étrangère; point ne sera besoin de passer les fleuves et les mers, emportant avec soi les ossements de ses aïeux. Il ne s'agira plus que d'une simple déclaration devant l'état politique de sa commune, et sans avoir ôté sa robe de chambre ni ses pantoufles, on se trouvera à son gré passé de la république à la monarchie, du parlementarisme à l'autocratie, de l'oligarchie à la démocratie ou même à l'an-archie de M. Proudhon.

Êtes-vous las des agitations du forum, c'est-à-dire des logomachies de la tribune parlementaire ou des baisers un peu rudes de la déesse Liberté? Êtes-vous soûl de libéralisme et de cléricalisme, au point de confondre parfois M. Dumortier avec M. De Fré et de ne savoir plus en quoi diffèrent précisément M. Rogier et M. De Decker? Aspirez-vous au repos, aux molles langueurs d'un despotisme honnête? Sentez-vous le besoin d'un gouvernement qui pense pour vous, s'agite à votre place, ait l'œil à tout

Digitized by Google

et la main partout et qui joue à votre profit ce rôle de vice-providence qui plaît tant aux gouvernements en général? Vous n'avez que faire d'émigrer vers le Midi, comme les hirondelles à l'équinoxe et les oies en novembre. Ce que vous désirez est ici, chez vous, ailleurs, partout. Faites-vous inscrire; prrrenez vos places!

Ce qu'il y a d'admirable dans cette découverte, c'est qu'elle supprime à tout jamais révolutions, émeutes, désordres de la rue et jusqu'aux moindres émotions de la fibre politique. Vous n'êtes pas content de votre gouvernement? Prenez-en un autre. Ces quatre petits mots, gros d'horreurs et rouges de sang, que toutes les cours d'assises, hautes ou basses, martiales, prévôtales, spéciales, toutes sans exception, condamneraient par acclamation comme coupables de provocation à la révolte, ces quatre petits mots deviennent innocents et purs comme autant de séminaristes et aussi bénins que le remède dont se défiait à tort M. de Pourceaugnac. « Prenez-en un autre, » c'est-à-dire passez au bureau de l'état politique, ôtez votre chapeau au commis-chef, priez-le, en bons termes, de vous rayer de la liste où vous figurez et de transférer votre nom sur celle de... il n'importe laquelle. Le commis-chef mettra ses lunettes, ouvrira le registre, inscrira votre déclaration, vous en donnera récépissé. Vous le saluerez derechef, et la révolution sera accomplie, sans autre effusion que celle d'une goutte d'encre. Accomplie pour vous seul, j'en conviens. Votre changement n'obligera personne, et ce sera son mérite. Il n'y aura ni majorité triomphante ni minorité vaincue; mais rien non plus n'empêchera les quatre millions six cent mille autres Belges de suivre votre exemple, s'il leur agrée. Le bureau de l'état politique demandera des surnuméraires.

Quelle est au fond, tout préjugé d'éducation mis à part, la fonction d'un gouvernement quelconque? C'est, je l'ai déjà indiqué, de fournir aux citoyens *la sécurité* (je prends ce mot dans son acception la plus large) aux meilleures

Digitized by Google

conditions possibles. Je sais bien que, sur ce point, les idées sont encore un peu confuses. Il y a des gens à qui il ne suffit pas d'une armée pour les protéger contre les ennemis du dehors, d'une police, d'une gendarmerie, de M. le procureur du roi et de MM. les juges pour assurer l'ordre au dedans et faire respecter le droit et la propriété. J'en sais qui veulent un gouvernement ayant les mains pleines d'emplois bien rétribués, de titres sonores et de décorations éclatantes; avec des douaniers aux frontières pour protéger leur industrie contre les consommateurs et des légions de fonctionnaires protégeant les beaux-arts, les théâtres et les actrices. Mais je sais aussi que ce sont là des vieilleries propagées par ces gouvernements-providence dont nous parlions tantôt. En attendant que la libre expérimentation en ait fait justice, je ne vois pas de mal à ce qu'ils subsistent quelque part, pour la satisfaction de ceux qui les aiment ainsi. On ne demande qu'une chose : la liberté du choix.

Car tout est là : liberté du choix, concurrence. Laissez faire, laissez passer! Cette sublime devise, inscrite sur le drapeau de la science économique, sera un jour aussi celle du monde politique. Économie *politique,* le nom déjà le faisait prévoir, et, chose curieuse, on a eu beau vouloir changer ce nom, par exemple en économie *sociale,* le bon sens public a repoussé cette concession. La science économique est et sera la science politique par excellence. N'est-ce pas elle qui a inventé ce principe moderne de non intervention et sa formule : laissez faire, laissez passer.

Donc, libre concurrence en matière de gouvernement comme en toute autre. Voyez d'ici, le premier moment de surprise passé, le tableau d'un pays ainsi livré à la concurrence gouvernementale, c'est-à-dire possédant simultanément, régulièrement enchevêtrés, autant de gouvernements qu'on en a inventés et qu'on en inventera encore.

— Oui, vraiment! ce sera un beau gâchis. Et vous croyez qu'on se tirera de cette mêlée?

Digitized by Google

— Certes, et rien de plus aisé à concevoir, si l'on veut s'y appliquer un peu.

Vous rappelez-vous le temps où l'on s'égorgeait pour la religion plus qu'on ne s'est jamais égorgé pour des raisons de politique? Où le divin créateur des êtres était le Dieu des armées, le Dieu vengeur et impitoyable, au nom de qui le sang coulait à flots? Les hommes ont aimé de tout temps à prendre en main la cause de Dieu et à le faire complice de leurs passions sanguinaires.

« Tuez tout! Dieu reconnaîtra les siens! »

Que sont devenues ces haines implacables? Le progrès de l'esprit humain les a balayées comme le vent d'automne fait des feuilles mortes. Les religions au nom desquelles se dressaient jadis les bûchers et les instruments de torture, vivent paisiblement côte à côte, sous les mêmes lois, mangeant au même budget, et si chaque secte prêche toujours sa propre excellence, c'est tout au plus si elle damne encore la secte rivale.

Eh bien, ce qui est devenu possible dans ce domaine obscur et insondable de la conscience, avec l'esprit de prosélytisme des uns, l'intolérance des autres, le fanatisme et l'ignorance des masses; ce qui est possible à ce point qu'on le rencontre et le coudoie dans la moitié du monde, sans qu'il en résulte plus ni trouble ni violences; au contraire avec ce caractère bien saillant que là où les croyances sont diverses, les sectes nombreuses et sur un pied de parfaite égalité légale, elles sont aussi, toutes et chacune, plus sages, plus soucieuses de leur dignité et de la pureté de leur morale que partout ailleurs; ce qui est devenu possible dans de si difficiles conditions, ne le serait-il pas davantage dans le domaine purement terrestre de la politique, où tout devrait être clair, où le but se définit par une phrase, où la science s'expose en quatre mots?

Qu'aujourd'hui, où un gouvernement n'existe qu'à la condition d'exclure tous les autres; où un parti ne domine qu'après avoir brisé les partis adverses; où une majorité

Digitized by Google

qui gouverne a toujours à côté d'elle une minorité impatiente de gouverner; qu'aujourd'hui les partis se haïssent et vivent sinon en guerre, au moins en état de paix armée, quoi de plus inévitable? Et qui s'étonnerait de voir les minorités intriguer et remuer sans cesse, et les gouvernements de fait comprimer violemment toute aspiration vers une autre forme politique tout aussi exclusive, de telle sorte que la société se compose d'ambitieux aigris, attendant l'heure de la vengeance, et d'ambitieux satisfaits digérant au bord du précipice? Les principes erronés n'amènent pas de conséquences justes et la force n'engendre ni la vérité, ni le droit.

Mais que toute contrainte vienne à cesser; que tout citoyen majeur soit et demeure libre, non pas une fois, au lendemain de quelque révolution sanglante, mais toujours et partout, de choisir, dans le dédale des données gouvernementales, celles qui vont à son esprit et à son caractère ou à ses besoins personnels; libre de choisir, entendons-nous bien, mais non d'imposer son choix aux autres : et tout désordre cesse, toute lutte stérile devient impossible.

Ce n'est encore là qu'une des faces de la question; en voici une autre : du moment où les procédés gouvernementaux sont soumis au régime de l'expérimentation, de la libre concurrence, il faut qu'ils progressent et se perfectionnent, c'est la loi naturelle. Plus de nuages, plus de profondeurs qui ne recèlent que le vide, plus de roueries qualifiées de finesses diplomatiques, plus de ces lâchetés ni de ces infamies badigeonnées de raison d'État; plus d'ambitions de cour ou de camps mal dissimulées sous les faux titres d'honneur ou d'intérêt national. En deux mots, plus de tromperie sur la nature et la qualité de la denrée gouvernementale. Désormais le jour est partout, les gouvernés comparent et se rendent compte, et les gouvernants comprennent enfin cette vérité économique et politique, qu'il n'y a qu'une condition de succès solide et durable en ce monde : c'est de faire mieux et à

Digitized by Google

meilleur marché que les autres. A dater de ce moment l'accord universel s'établit, et les forces perdues jusque-là en labeurs stériles, en frottements et en résistances, s'unissent pour imprimer au progrès et au bonheur de l'humanité une impulsion imprévue, prodigieuse, vertigineuse.

— Amen! Permettez cependant une petite objection : Quand toutes les variétés possibles de gouvernement auront été éprouvées partout, au grand jour de la publicité et de la concurrence, qu'en résultera-t-il? Il y en aura évidemment une qui sera reconnue la plus parfaite, et dont, alors, tout le monde voudra, ce qui nous ramènera à n'avoir pour tous qu'un seul gouvernement, c'est-à-dire juste au point de départ.

— Pas si vite, je vous prie, ami lecteur. Quoi! de votre propre aveu, tous seraient d'accord et vous appelez cela revenir au point de départ? Votre objection me donne gain de cause sur la proposition principale, puisqu'elle suppose l'accord universel établi par le simple fonctionnement du laissez faire, laissez passer. Je pourrais me borner à prendre acte et vous tenir pour rallié, converti à mon système, mais je ne veux pas de demi-convictions et je ne cherche pas à faire des prosélytes.

Non, on n'en reviendra pas à n'avoir qu'une seule forme de gouvernement, si ce n'est peut-être dans un avenir lointain, quand la fonction gouvernementale sera réduite, du consentement général, à sa plus simple expression. Nous n'en sommes point là, ni près d'y arriver. En attendant, les hommes ne sont ni tous semblables d'esprit et de mœurs, ni aussi faciles à concilier que vous le supposez, et le régime de la concurrence est le seul possible. L'un a besoin d'agitation, de luttes; le repos lui serait mortel; l'autre, rêveur et philosophe, ne voit que du coin de l'œil les bouillonnements de la société, et ses pensées ne se produisent que dans le calme le plus profond. Celui-ci, pauvre, savant, artiste inconnu, a besoin d'encouragements et de soutien pour enfanter son œuvre

Digitized by Google

immortelle; il lui manque un laboratoire pour ses expériences, un palais à construire, un marbre à faire dieu. Celui-là, génie puissant et prime-sautier, ne supporte aucune entrave et brise le bras qui veut le guider. A l'un, il faudra la république, ses dévouements et son abnégation; à l'autre, la monarchie absolue, ses pompes, ses splendeurs. Tel discoureur voudra un parlement, tel autre, incapable d'assembler dix mots, demandera qu'on proscrive *les bavards*. Il y a des esprits forts et des têtes faibles, des ambitieux insatiables et des gens simples, contents du petit lot qui leur est échu; il y a, enfin, autant de caractères que d'individus, autant de besoins que de natures différentes. Comment contenter à la fois tout ce monde avec une seule forme de gouvernement? Évidemment, on s'en accommodera à des degrés fort inégaux; il y aura des satisfaits, des indifférents, des frondeurs, des mécontents, voire même des conspirateurs. En tout cas, comptez sur la nature humaine pour réduire le nombre des satisfaits au-dessous de celui des mécontents. Si parfait qu'on suppose ce gouvernement unique, et fût-il la perfection absolue, il y aurait toujours une opposition : celle des natures imparfaites, à qui toute perfection est inintelligible ou antipathique. Dans mon système, les plus vifs mécontentements ne seront que querelles de ménage, avec le divorce pour remède extrême.

Mais sous ce régime de concurrence, quel gouvernement voudra se laisser distancer par les autres dans la carrière du progrès? Quels perfectionnements, heureusement appliqués chez le voisin, refusera-t-on d'introduire chez soi? Cette émulation, constamment entretenue, enfantera des prodiges. Mais aussi, les gouvernés seront tous des modèles. Libres d'aller et de venir, de parler ou de se taire, d'agir ou de laisser faire, ils n'auront, s'ils ne sont pas pleinement satisfaits, à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Dès lors, au lieu de faire de l'opposition afin d'être remarqué, on mettra son amour-propre à se persuader et à persuader aux autres que l'autorité dont on relève est la plus

Digitized by Google

parfaite qui se puisse rêver. Ainsi s'établira entre gouvernants et gouvernés une douce intimité, une confiance réciproque et une facilité de relations aisée à concevoir.

— Quoi! vous rêvez sérieusement et tout éveillé cet accord complet des partis et des sectes politiques? Vous comptez les faire vivre côte à côte sur le même terrain, sans qu'ils se heurtent, sans que les plus forts tentent d'absorber ou de soumettre les plus faibles? Vous imaginez que de cette grande Babel sortira la langue universelle?

— Je crois à la langue universelle, comme je crois à la souveraine puissance de la liberté pour pacifier le monde; je n'entends prévoir ni le jour, ni l'heure de l'accord. Mon idée est une semence que je jette au vent; tombera-t-elle sur un sol fertile ou sur les pierres du chemin? Ce n'est plus mon affaire. Je ne propose rien. Tout, d'ailleurs, est affaire de temps. Qui eût cru, il y a un siècle, à la liberté de conscience? Et qui, de nos jours, oserait la remettre en question? Y a-t-il bien longtemps qu'on souriait encore à cette idée bizarre que la presse était une puissance, un pouvoir dans l'État? Et maintenant les vrais hommes d'État s'inclinent devant elle. Et cette puissance nouvelle, l'opinion publique, que chacun de nous a vue naître et qui, encore embarrassée de ses langes, impose ses arrêts aux empires et pèse souverainement dans les conseils mêmes des despotes, l'aviez-vous prévue, et n'auriez-vous pas ri au nez de celui qui eût osé en prédire l'avénement?

— Du moment que vous ne proposez rien, nous pouvons causer. Dites-moi, par exemple, comment dans cet enchevêtrement d'autorités, chacun reconnaîtra les siens. Et si l'on peut, à toute heure, s'enrôler sous ce gouvernement-ci, se dégager de celui-là, sur qui et sur quoi comptera-t-on pour régler les budgets et solder les listes civiles?

— D'abord, je n'admets pas qu'on soit libre de changer à toute heure et de faire banqueroute à son gouver-

Digitized by Google

nement. On peut assigner à ces sortes d'engagements un minimum de durée ; un an, je suppose. Des exemples pris en France et ailleurs m'autorisent à penser qu'il est possible de supporter, durant toute une année, le gouvernement qu'on s'est donné. Les budgets, régulièrement votés et répartis, obligeraient chacun jusqu'à due concurrence, et, en cas de contestation, les tribunaux ordinaires prononceraient. Quant à retrouver chacun ses sujets, ses administrés ou ses contribuables, est-ce plus difficile que pour chaque église de recenser ses fidèles et pour chaque association de compter ses actionnaires ?

— Mais vous aurez dix gouvernements, vingt peut-être au lieu d'un, donc autant de budgets, de listes civiles, de frais généraux autant de fois répétés qu'il y aura de différents états-majors.

— Je ne nie point la force de l'objection. Remarquez seulement qu'en vertu de la loi de la concurrence, chacun de ces gouvernements tendra, de toute nécessité, à devenir aussi simple et aussi économique que possible. Les états-majors qui nous coûtent, Dieu sait ! les yeux de la tête, se réduiraient au plus strict nécessaire, et les sinécures supprimées rendraient leurs titulaires au travail productif. Cependant la question ne serait, par là, qu'à demi résolue et je n'aime pas les solutions par à peu près. Trop de gouvernements seraient un mal, une cause de dépenses exagérées, sinon de confusion. Eh bien, dès que ce mal sera senti, le remède ne se fera pas attendre. Le bon sens public fera justice des exagérations, et il ne subsistera bientôt de gouvernements que ceux qui seront réellement viables : les autres périront d'inanition. Vous voyez que la liberté a réponse à tout.

— Peut-être. Et les dynasties régnantes, et les majorités triomphantes, et les corps constitués, et les doctrines en crédit, pensez-vous que jamais ils abdiquent pour se ranger bénévolement sous la bannière du laissez faire, laissez passer ? Vous avez beau dire que vous ne proposez rien, on n'esquive pas ainsi la discussion.

Digitized by Google

— Dites-moi d'abord si vous croyez fermement qu'ils soient assez sûrs de leurs positions pour avoir toujours intérêt à refuser une large concession? Or, moi seul, je ne destitue personne. Tous les gouvernements existent en vertu d'une force qu'ils puisent quelque part en dehors d'eux, et dont ils usent plus ou moins habilement pour se perpétuer. Dès lors, ils ont leur place assurée dans mon organisation. Qu'ils doivent perdre d'abord bon nombre de leurs adhérents plus ou moins volontaires, je n'ai garde de le nier; mais sans parler des chances de l'avenir, quelles enviables compensations du côté de la sécurité des pouvoirs et de leur stabilité! Moins de sujets, moins de contribuables, c'est le mot propre, mais en revanche, soumission absolue et cependant volontaire pendant la durée du contrat. Plus de contrainte, peu de gendarmes, guère de police; des soldats, tout juste assez pour la parade, mais les plus beaux possibles. Les dépenses décroissant plus vite que ne sauraient décroître les revenus. Plus d'emprunts, plus de gêne financière; on aura, ce qui ne s'était encore vu que dans le Nouveau Monde, des économies au moyen desquelles on pourra faire des heureux. On sera béni, encensé, et je ne parle pas de ces vapeurs stupéfiantes qu'on souffle au nez des pouvoirs chancelants, mais de vrais parfums d'Arabie, faits pour des nez d'élite. Quelle dynastie n'aimerait à s'éterniser ainsi? Quelle majorité ne consentirait à laisser la minorité émigrer en masse?

Voyez enfin comme un système qui a pour base le grand principe économique de laissez faire est fort contre toutes les difficultés. La vérité n'est pas vraie à demi; elle est la vérité, ni plus ni moins. Aujourd'hui, nous avons des dynasties régnantes et des dynasties déchues; des princes qui portent la couronne et d'autres qui ne seraient point fâchés de la porter; et chacun a son parti, et chaque parti a pour mission principale de mettre des bâtons dans la roue du char de l'État, jusqu'au jour où, le char ayant versé, ils peuvent à leur tour monter dessus

Digitized by Google

et risquer la culbute. Jeu charmant de bascule, dont les peuples payent les frais et ne se lassent guère, comme disait Paul-Louis Courier. Avec notre procédé, plus de ces coûteux équilibres ni de chutes à grand fracas; plus de conspirations ni d'usurpations; tout le monde est légitime, et personne. On est légitime sans conteste, tant que l'on dure, et pour les siens seulement. Hors de là, nul droit divin ni terrestre, si ce n'est le droit de se modifier, de perfectionner ses plans et de faire un nouvel appel aux actionnaires.

Point d'exils, ni de proscriptions, ni de confiscations, ni de persécutions d'aucune sorte. Le gouvernement qui tombe liquide avec ses bailleurs de fonds; s'il a été honnête, si sa comptabilité est en règle, si les statuts, constitutionnels ou autres, ont été fidèlement observés, il peut quitter son palais le front levé et aller à la campagne rédiger ses mémoires justificatifs. Viennent d'autres circonstances : les idées se modifient, une lacune se fait sentir dans l'État collectif, une spécialité manque, des actionnaires inactifs ou mécontents cherchent un placement... Vite, on lance son prospectus, on recueille des adhésions, et quand on se croit assez fort, au lieu de descendre dans la rue, comme on dit en style d'émeute, on monte au bureau de l'état politique, on fait sa déclaration, que l'on appuie du dépôt d'un exemplaire de ses statuts fondamentaux et d'un registre où les adhérents vont se faire inscrire, et voilà un gouvernement de plus. Le reste est affaire d'intérieur, de ménage, et les associés seuls ont à s'en enquérir.

Je propose un droit minime d'enregistrement et de mutation, que les employés de l'état politique percevront eux-mêmes et à leur profit. Quelques cents francs pour fonder un gouvernement, quelques centimes pour passer individuellement de l'un à l'autre. Les employés n'auront pas d'autre traitement, mais j'imagine qu'ils ne seront pas trop mal rentés et que ces sortes de places seront très-courues.

Digitized by Google

N'êtes-vous pas émerveillé de cette simplicité de rouages, de ce mécanisme puissant qu'un enfant pourrait conduire, et qui répond cependant à tous les besoins? Cherchez, tâtez, scrutez, analysez! Je vous défie de le trouver en défaut sur aucun point.

Aussi suis-je convaincu que personne n'en voudra : l'homme est ainsi fait. C'est même cette conviction qui m'engage à publier mon idée. En effet, si je ne fais point de prosélytes, ceci n'est qu'un jeu d'esprit, et nul pouvoir constitué, nulle majorité, nulle corporation, personne enfin qui dispose de quoi que ce soit n'a le droit de m'en vouloir.

— Et si, par hasard, vous m'aviez converti?

— Chu.....t. Vous allez me compromettre!

P.-E. DE PUYDT.

Digitized by Google

CORBEILLE DE ROGNURES.

DE LA TRINITÉ.

I

Voilà un titre qui vous fera sourire, mes amis. Moi parler de la Trinité, après les Pères de l'Église; après Lacordaire, après A. Nicolas, après V. Dechamps!... J'avoue que j'en suis moi-même étonné.

Mais enfin on ne nous parle plus que de millions à gagner, de politique intérieure et extérieure, de catholiques et de libéraux... N'êtes-vous pas soûls de tout ce rabâchage?... Causons d'autre chose!... Reprenons notre petite conversation de l'autre jour [1]. Le voulez-vous? Je commence.

Oui, de la Trinité! J'y ai pensé comme saint Augustin, moi indigne. Mais je ne comprends pas comment ce grand esprit a pu y penser si longtemps sans trouver le mot de l'énigme. Pour moi, qui ne cherche point à pénétrer trop au fond des mystères, je crois à celui-ci, non-seulement parce que le catéchisme le veut ainsi, mais parce qu'il m'est impossible d'imaginer un Dieu qui ne soit pas triple.

[1] *Revue trimestrielle*, XVI[e] vol., page 172.

Digitized by Google

Omne trinum perfectum.

Voilà mon premier argument. Mais c'est le plus faible, je vous en préviens, bien qu'il ait sa valeur.

Voyons, de bonne foi, vous, homme, qui n'êtes quelque chose, qui ne valez quelque chose que par l'amour; car sans l'amour vous ne seriez qu'un égoïste, c'est-à-dire une brute, pouvez-vous supposer que le Créateur de l'univers, celui qui vous a fait ce que vous êtes et ce que vous valez, soit lui-même dépourvu de cet amour qu'il a mis en vous et sans lequel vous ne seriez rien? — Non; c'est impossible, dites-vous. — Déjà je vous tiens, déjà je vous pêche dans mes filets, mon cher lecteur...

Si Dieu aime, que voulez-vous, qui voulez-vous qu'il aime de toute éternité (car il est éternel)? Vous répondrez : « Lui-même; il vit dans la contemplation éternelle » de lui-même, de lui tout seul. »

Allons donc! vous n'y pensez pas!... Oui, il s'aime; il se contemple lui-même, et cela suffit à son amour, — mais à une condition cependant, à la condition qu'il ne soit pas seul, et qu'il soit plusieurs, qu'il y ait en lui : 1° l'être aimant, 2° l'être aimé.

— Et le troisième?

— Le troisième, c'est l'être qui procède de cet amour.

Voudriez-vous par hasard que cet amour divin, cet amour parfait, fût privé de ce qui est le propre de l'amour, de la faculté d'engendrer un troisième être égal aux deux autres?

Un tel amour ne serait point parfait comme Dieu doit l'être nécessairement; ce serait un amour stérile, moins que l'amour physique de l'homme et de la femme, du mâle et de la femelle.

Voilà, si je ne me trompe, la Trinité prouvée par le simple raisonnement, sinon je ne comprends plus ce que c'est que la raison, et je vous donne la mienne pour un plat de lentilles, si vous acceptez l'échange. Il n'est pas

Digitized by Google

étonnant que l'école d'Alexandrie ait enseigné le dogme de la Trinité et que Platon l'ait entrevu. Un rustre le devinerait s'il avait le temps d'y songer.

II

Mais ces trois personnes sont-elles égales entre elles? Cela ne peut faire question.

Il est nécessaire que chacune d'elles soit digne de l'amour d'un Dieu. Pour cela, il faut qu'elle ait les mêmes perfections infinies, le même mérite infini que ce Dieu lui-même. Inutile d'insister sur ce point évident.

Vous allez m'objecter peut-être :

1° Que je raisonne ici de Dieu comme s'il s'agissait de l'homme, *que je le fais à l'image de l'homme,* en comparant son amour à l'amour humain, en lui attribuant une progéniture, comme s'il s'agissait de celle de l'homme et de la femme.

La réponse est facile.

Oui je *fais* Dieu à notre image (excusez l'expression), par la raison toute simple que nous sommes faits à l'image de Dieu, et qu'il est impossible qu'il en soit autrement.

Comment entendez-vous que Dieu ait voulu faire et qu'il ait fait l'homme, sa créature privilégiée entre toutes les autres (voyez-les toutes et comparez), sinon en la tirant pour ainsi dire de son sein, en lui donnant, infiniment réduites si vous voulez, mais en lui donnant, en germe du moins, tous les sentiments et j'ose dire toutes les facultés qu'il possède lui-même à un degré infini? Le propre de toute intelligence est de se refléter dans son œuvre. Le propre de tout *créateur* est de faire quelque chose qui lui ressemble. C'est pour cela que la *littérature est l'expression de la société;* c'est pour cela que le *style c'est l'homme;* c'est pour cela que tout romancier fait son héros taillé, passez-moi le terme, *à sa taille;* c'est pour cela que la petite fille veut avoir des poupées qui lui

Digitized by Google

ressemblent, et que vous-même, s'il vous était donné de créer de petits êtres vivants, vous leur donneriez un cœur pour vous aimer, un langage pour vous parler, que vous leur donneriez, en un mot, tout ce que vous possédez vous-même, la mémoire, l'entendement, la volonté, la liberté même.

C'est ce que Dieu a fait, n'en doutez pas. Car la raison est une, je vous en avertis. La raison de Dieu et la raison de l'homme, sont une seule et même raison : sinon l'une des deux ne serait pas *raisonnable.*

Cet argument n'est pas subtil, il est clair. Ce serait sa négation qui serait une subtilité, un non-sens. Pensez-y bien, avant de le condamner. Ma conclusion est celle-ci :

Entre Dieu et l'homme, il doit y avoir et il y a une constante analogie. Si l'homme est libre, c'est parce que Dieu est libre ; si l'homme aime, c'est parce que Dieu aime ; si l'homme engendre l'homme dans le temps, Dieu engendre Dieu dans l'éternité.

Peut-être m'objecterez-vous :

2° Que Dieu le Fils serait plus *jeune* que Dieu le Père ?

Ici je rirais, si je n'étais effrayé de la grandeur du sujet que nous traitons si légèrement. Je réponds donc sérieusement, pauvre ami qui me faites cette pauvre objection, je vous réponds que quand on parle de Dieu, il ne s'agit plus de compter avec le temps ni avec l'espace. Le temps, comme l'espace, a été fait par Dieu pour notre usage à nous, non pour le sien. Dieu n'est limité ni par le calendrier grégorien, ni par le télescope de l'Observatoire ; il n'y a pour lui ni jour, ni année, ni antériorité, ni ultériorité. Faites abstraction du mot *temps* en parlant de *Lui*, sinon vous perdrez la tête et vous deviendrez fou.

Vous entendez donc bien que le Fils n'est pas venu *après* le Père, dans le sens que nous attachons à ce mot. Le Père ne l'a point engendré à telle époque plutôt qu'à telle autre : il l'a engendré *toujours*, de toute éternité. Cela ne peut se concevoir autrement, donc cela est. Donc le petit catéchisme a raison, et moi aussi.

Digitized by Google

III.

Il me reste une difficulté à résoudre, et celle-là est la plus ardue. Aussi je crains bien de battre un peu la breloque dans ce troisième paragraphe. Mais il n'importe. J'en ai dit assez jusqu'ici pour prouver que le dogme de la Trinité, si décrié par les incrédules, loin d'être absurde, comme ils le prétendent, est, au contraire, tout à fait admissible à la raison et sympathique au cœur de l'homme. C'est tout ce que je voulais, et dès lors mon but est atteint.

Mais avant d'aborder la difficulté dont je veux parler, il me prend envie de vous dire un mot du traité *De amicitiâ* de Cicéron,

C'est Cicéron, je pense, qui a dit que l'amitié serait parfaite si les hommes étaient vertueux. Supposez en effet deux personnes liées par une étroite amitié. Je dis que ce lien sera indissoluble, si ces deux personnes sont complétement exemptes de tout vice. Je dis que ce lien se rompra à coup sûr, dès que l'une des deux personnes sera affectée d'un vice quelconque, et j'ajoute que leur désaccord n'aura d'autre cause que ce vice. Ainsi point d'amitié durable avec un joueur, avec un ivrogne, avec un avare, avec un libertin, avec un ambitieux, avec un athée. Son vice fera que tôt ou tard vous vous séparerez de lui ; ce qui ne peut manquer, soyez-en sûr.

Supposez, au contraire, deux ou trois personnes aussi vertueuses, que dis-je? aussi parfaites que Dieu lui-même. Je dis que ces personnes n'auront qu'une intelligence pour penser, qu'un cœur pour aimer, que leur sympathie sera telle, que leur accord sera tel, qu'elles ne feront, pour ainsi dire, qu'une seule et même personne. Si vous admettez cette conséquence, et si vous réfléchissez que trois êtres infinis ne peuvent coexister, vu que l'un des trois serait limité par les deux autres, vous ne serez pas éloignés de comprendre que les trois personnes divines, qui, notez-le

Digitized by Google

bien, sont de pures intelligences, non corporelles, ne font en réalité qu'une seule et même personne. — Et c'est là que je voulais vous amener, cher lecteur; car c'est là le *hic* que j'appréhendais d'aborder tout à l'heure avec vous. Mais un instinct secret me dit que vous serez bon et indulgent pour moi, que je ne dois pas mettre des gants blancs pour vous parler, que ce langage tout simple et nullement prétentieux ne vous sera pas désagréable, et qu'enfin vous êtes disposé à me prêter quelque attention, quoique je parle et écrive très-mal.

Peut-être aussi êtes-vous fatigué de tant de belles phrases qui ne disent rien, de tant de beaux discours, pleins d'éloquence, de science et d'esprit, mais où ne se trouve jamais prononcé le nom gravé au fond du cœur de tout homme, où ne brille jamais cette étincelle, cachée hélas! sous la cendre, mais qui n'attend qu'un souffle pour se réveiller et pour allumer un incendie.

Cette pensée m'encouragera sans doute à continuer ces causeries dans nos moments perdus, si vous le trouvez bon [1].

LES PREMIÈRES IMPRESSIONS.

I

Je rencontre de loin en loin un individu, dont voici le portrait peu flatté :

Profil crochu,
Cheveux plats,
Yeux de chouette,

[1] La *Revue trimestrielle* est une tribune ouverte à toutes les opinions, à toutes les croyances. Il est bon que tous ses lecteurs se rappellent cela.

(*Note du rédacteur*. F. L.)

Digitized by Google

Pattes de vautour, qui ont toujours l'air de vouloir agripper quelque sou ;

. . . . . Bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va,
Alleluia !

Le moral répond au physique ; cela va sans dire.

Ce type de figure humaine m'est souverainement antipathique, comme à tous ceux de race moutonnière (c'est-à-dire faits pour être croqués) que dame Nature n'a pas doués d'avantages semblables.

Chose singulière pourtant, le spécimen dont il est ici question ne me déplaît pas tout à fait ; je crois même que je l'aime un peu, pas trop.

Comment expliquer cette anomalie ?

II

Il faisait un temps superbe : beau soleil de mai, de suaves senteurs dans les bois, des milliers de fleurettes dans les prés et le long des berges. Cailles et grillons chantaient, et les rossignols aussi. J'arrivai avant midi à la villa d'un vieux ami, qui m'y attendait depuis dix ans...

Grande joie de part et d'autre ! accolade fraternelle ! causerie intime !... Nous nous promenâmes, après dîner, bras dessus bras dessous dans le jardin, un jardin pareil à celui de V. Hugo :

Au milieu presque un champ, dans le fond presque un bois.

C'est là, dans un cadre rustique et charmant, c'est-à-dire sous une tonnelle formée de lilas sauvage, de chèvrefeuille et de roses grimpantes, que m'apparut, pour la première fois la diabolique figure dont le portrait est tracé ci-dessus. C'est là que nous fîmes connaissance.

La tonnelle, la villa et l'ami qui m'y attendit pendant dix ans, ont depuis longtemps disparu. Seul l'habitant

Digitized by Google

de la tonnelle est resté sur cette terre, et il vient de temps en temps me serrer la main.

Il me paraît beau; je sais pourtant bien qu'il est affreux. Il me paraît bon ; je sais pourtant bien que c'est un chenapan.

III

C'est que je vois toujours ce portrait-là encadré dans une guirlande de lilas, de chèvrefeuille et de roses sauvages. Et l'ombre de mon pauvre ami, qui m'attend encore depuis dix ans, veille à ses côtés comme un ange gardien.

MORALE.

Se défier des beaux cadres et des premières impressions.

N. B. C'est à votre intention principalement, mesdames, que j'ai amené cette conclusion.

RÊVE MAGNÉTIQUE D'UN COMMIS DE PREMIÈRE CLASSE.

« Monsieur le Directeur,

» Un individu qui n'est pas trop heureux, puisqu'il remplit,
» depuis bientôt trente ans, des fonctions analogues à celles
» de commis de 1re classe, eut en 1847, par le moyen du ma-
» gnétisme, un songe prophétique qui m'a paru curieux. J'en
» ai fait le sujet d'un article qui a été inséré dans le *Politique*
» du 23 juin 1847, quelques mois avant la révolution que ce
» rêve prophétisait. Notez bien la date. Quoique ce soit déjà
» une vieille histoire, vos lecteurs ne seront peut-être pas
» fâchés de la retrouver ici. Si vous en jugez ainsi, vous pour-
» rez, contrairement aux habitudes de la *Revue trimestrielle*,
» et par exception, la reproduire textuellement dans votre
» prochain numéro.

» Agréez, etc. » F. L. »

Digitized by Google

I

J'ai eu tout à l'heure un songe affreux, j'ai rêvé, *horresco referens!...* j'ai rêvé que j'étais roi, et, ce qui est pire, roi des Belges. Ceci soit dit sans faire la moindre offense à notre gracieux souverain : il s'agit d'un rêve.

Il me prend envie de vous en faire le récit, tandis que mes impressions sont encore fraîches. — C'est ridicule, mais c'est instructif ; oyez donc.

D'abord il faut vous dire que depuis plus d'une année, je n'ai plus touché une plume, excepté celle de mon bureau ; ni un journal, excepté le *Moniteur*. Je fais cet aveu, pour que vous soyez indulgent pour mon style : aucun instrument ne se rouille aussi vite que la plume ; et pour que vous soyez indulgent pour mes opinions politiques, car je crois que je n'ai plus d'opinion. J'aime mieux avoir des légumes et des résédas dans mon jardin, et je passe mon temps à le cultiver, quand je ne suis pas cloué sur mon fauteuil de la rue de la Loi.

J'ai donc rêvé que je possédais une couronne, non pas une couronne réelle, d'or et de diamants, comme en portaient les rois d'autrefois : celles-là ne sont plus de mode ; mais une couronne fictive et invisible, comme on les fabrique aujourd'hui. Ce que je portais en réalité, c'était un uniforme complet : grand chapeau claque, habit serré jusqu'au col, dans lequel j'étouffais, grosses épaulettes, sabre au côté ; de sorte que j'avais l'air d'un gendarme, moi, le plus pacifique des hommes, et roi d'un peuple qui n'aime point la guerre. J'eusse cent fois préféré la toge de M. de Gerlache, qui est beaucoup plus commode, ou l'habit-frac de mon collègue Louis-Philippe, pour lequel je professe, en dépit des bousingots, une profonde vénération ; mais l'armée que dirait-elle si son roi ne portait un long couteau à sa ceinture? Une chose singulière, c'est que je ne m'étonnais nullement de

Digitized by Google

ma subite élévation; il ne me vint pas même à l'esprit de me demander par quel prodige j'avais ainsi tout à coup pris la place de Sa Majesté le premier roi des Belges. Je trouvais ma position toute naturelle, et je n'en éprouvais ni plaisir ni peine. A choisir j'eusse mieux aimé sans doute être jardinier; mais comme dans mon opinion il n'est donné à personne de se choisir un état, et que le sort m'avait fait roi, je n'y trouvais rien à redire et tâchais de remplir mon rôle le plus honnêtement possible.

Ma femme était reine. C'était plaisir de voir comme elle était joyeuse et fière .. Les femmes sont toujours femmes, excepté peut-être les reines véritables. Celles-là seules sont exemptes de la maladie du sexe, hélas !...

Il paraît que c'était le jour de ma fête ou l'anniversaire de ma naissance. Les cloches étaient en branle, et une file de vigilantes stationnait à la porte de l'église de Sainte-Gudule. Je voulus aller voir par moi-même comment les choses se passaient. A l'aide d'un déguisement, c'est-à-dire d'un habit ordinaire, je me glissai inaperçu dans la foule. Quand je dis *la foule*, c'est une manière de parler; car à l'exception des personnages officiels et de quelques badauds, il n'y avait presque personne dans l'église. Je remarquai avec peine l'absence des employés du ministère, dont plusieurs avaient été mes camarades dans le temps : les chefs seuls se pavanaient dans leurs habits brodés jusqu'au bas du dos; tandis que la tourbe des employés étaient restés le nez collé sur leurs pupitres verts, ni plus ni moins qu'un jour ouvrable. De même dans les colléges et pensionnats, personne ne songeait à donner congé aux élèves; personne ne savait que c'était la fête du roi. J'avoue que les larmes me vinrent aux yeux. Je me rappelai le jour de Saint-Napoléon et la fête du roi Guillaume, que, dans les belles années de mon enfance, j'attendais avec tant d'impatience. C'étaient là de véritables jours de fête pour les enfants, comme pour tout le monde, les illuminations et les feux d'artifice ne nous manquaient pas, je vous assure, et pas n'était besoin

Digitized by Google

de faire l'école buissonnière ces jours-là. Napoléon et Guillaume cependant étaient des tyrans, tandis que moi, messieurs, si je suis roi, c'est bien plutôt pour votre bon plaisir que pour le mien, mettez-vous bien cela dans la tête, je vous prie.

Je m'en retournai chez moi le cœur gros... chez moi, c'est-à-dire chez les autres, car un roi n'a pas de chez soi.

Mon premier ministre m'attendait. Je ne vous dirai pas s'il était catholique ou libéral; tout ce que je sais, c'est qu'il allait à la messe le dimanche, avec sa femme et ses enfants, comme tout le monde le fait en Belgique, et en vérité, je n'avais pas le courage de l'en blâmer, car c'était un fort brave homme, et qui n'avait guère plus d'agrément à tenir son portefeuille de peau de chagrin sous le bras, que moi à porter ma couronne invisible sur ma tête.

Pauvre diable de ministre!... Figurez-vous que ses appointements ne valaient pas les honoraires d'un notaire de la ville, et qu'il était tenu par état de fréquenter des ambassadeurs et des princes. Cependant c'était à qui lui arracherait son misérable portefeuille, au point qu'on se livrait des batailles rangées dans la presse et dans les élections. *O vanitas, vanitatum !*

Une foule de voix menaçantes me criaient : « Prenez un libéral! » D'autres voix répondaient en grondant : « Il nous faut un catholique. »

De même que mon royal prédécesseur, j'avais essayé des uns comme des autres (car dans mon rêve, je me persuadais que je régnais déjà depuis plusieurs années) ; mais on n'en continuait pas moins à crier et à vociférer dans les deux camps; je ne savais plus auquel entendre, et me laissais diriger à peu près par le hasard et par les circonstances du moment.

J'ai oublié de dire que la famine menaçait mes États, comme presque toute l'Europe (ce qui malheureusement n'était pas un rêve) ; on accusait mon gouvernement de

Digitized by Google

cette calamité publique, comme si les hommes d'État pouvaient diriger le vent et les nuages et empêcher les pommes de terre de pourrir.

Je n'oublierai jamais la mine qu'avait mondit ministre, au moment où j'entrai dans la rotonde du château de Laeken, où il m'attendait depuis deux heures; car je m'étais amusé en chemin à pêcher à la ligne dans le canal de l'Allée-Verte. Je ne me rappelle pas bien s'il avait la figure de M. de Theux, ou celle de M. Rogier, ou celle de M. Tielemans; mais il me semble que c'était l'une de ces figures-là, quoiqu'elle fût dans ce moment prodigieusement allongée et épouvantablement cadavéreuse.

— Qu'avez-vous donc à m'annoncer, mon cher ministre? m'écriai-je. La récolte est-elle encore une fois manquée, et mes deux plus belles provinces sont-elles réduites à l'agonie?

— Pire que cela, Sire, répondit-il d'une voix sépulcrale.

— Les catholiques sont-ils parvenus à rétablir la dîme et le droit du seigneur, ou bien les libéraux à imposer un nouveau catéchisme aux petits enfants dans les écoles?

— Pire que cela, Sire.

— Hé! dites-moi donc cette effrayante nouvelle, je vous prie?

— Sire, Louis-Philippe est mort.

Et voyant que sa grande nouvelle m'avait affligé, mais sans m'effrayer le moins du monde pour moi, ni pour mon pays, le ministre s'écria :

— Vous prenez les choses du bon côté, Sire ; mais gare que d'ici à quelques jours, votre royauté ne paraisse n'avoir été qu'un songe!

— Tiens, c'est vrai, je rêvais! dis-je en m'éveillant.

II

Je me retrouvai en face de M. M***, le magnétiseur, qui me demanda en souriant :

— Eh bien! êtes-vous satisfait de votre rêve?

Digitized by Google

— Pas trop, répondis-je en bâillant et me frottant les yeux.

— Vous souvenez-vous de quelque chose?

— Je me souviens très-bien de tout; mais mon rêve n'a pas eu de suite.

Eh bien, vous allez voir la suite... fit le magnétiseur en m'appliquant le bout des doigts sur le front; et je vous ordonne de bien fixer le tout dans votre mémoire, afin de vous en souvenir au réveil.

Un nuage passa devant mes yeux, et quand il se dissipa, il me parut que j'avais été plongé dans un sommeil léthargique pendant deux ou trois mois. Je me trouvai au milieu de la place Royale : un admirable tapis vert, émaillé de pâquerettes et de pissenlits, en recouvrait tous les pavés, et l'arbre de la liberté [1] se pavanait au milieu de cette pelouse solitaire, dont le velours n'était souillé par aucune vigilante ni aucun véhicule quelconque.

Au-dessus de la porte d'entrée de chaque hôtel était fixé un écriteau portant ces mots : *Maison à vendre ou à louer*. Je m'approchai de l'un de ces écriteaux, et j'y lus cet avis tracé en petits caractères : *On ne payera rien pour la location; mais le locataire sera tenu de faire toutes les réparations à ses frais*. — Ce même avis était répété sur presque toutes les portes.

— Il paraît, dis-je en moi-même, que le prix des maisons a subi une baisse considérable depuis que j'ai perdu ma couronne.

Pour que vous compreniez cette réflexion, je dois vous dire, ami lecteur, que, dans ce second rêve, j'avais conservé le souvenir de mon premier songe, quoique je ne me rendisse pas bien compte des événements qui l'avaient suivi, et par suite desquels j'étais descendu du trône, pour redevenir ce que j'ai toujours été depuis dix-sept ans, c'est-à-dire commis à trois mille francs d'appointements.

[1] Cet arbre a été remplacé par la statue de Godefroid de Bouillon.

Digitized by Google

Je m'en fus machinalement à la rue de la Loi. Tous les hôtels y étaient vides, à l'exception du palais de la Nation, où je me présentai.

— Que voulez-vous? me demanda un concierge à l'accent gascon, et portant sur sa casquette une cocarde tricolore qui n'était pas aux couleurs belges.

Je demeurai tout ébahi, sans répondre, lorsqu'un petit monsieur, très-élégant, et qui donnait le bras à une petite dame plus élégante encore, me toisa des pieds à la tête et me demanda à son tour :

— Qui êtes-vous?

Je déclinai modestement mes nom, prénoms et qualités.

— Je vois, je vois ce que c'est, dit-il avec pétulance; vous êtes un employé de l'ancien régime et vous demandez à être replacé. Il y en a des milliers dans cette position. Adressez-moi toujours votre requête, accompagnée de l'état de vos services. Il reste quelques postes vacants dans le département des Basses-Pyrénées... Douze cents francs valent mieux qu'une retraite... Nous examinerons vos pièces... nous aviserons... Je vous salue...

Après avoir dit ces mots avec volubilité, M. le préfet (car je lui entendis donner cette qualification par deux employés qui le saluèrent en s'inclinant jusqu'à terre) sortit du palais de la Nation que l'on appelait maintenant la préfecture, comme la province de Brabant s'appelait le département de la Dyle, ou par abréviation : la Dyle.

N'ayant plus rien à faire, je me mis à parcourir les rues de l'ex-capitale. Quelle ruine! quelle désolation! Plus un seul magasin n'était ouvert de la montagne de la Cour à la place de la Monnaie. Les parois intérieures de la nouvelle galerie Saint-Hubert étaient couvertes de mousse, et je vis l'architecte pleurer sur le seuil de son monument d'un jour, comme autrefois Marius à Minturne. Eh bien, lui dis-je en l'abordant : *Hostis habet muros; ruit alto a culmine...* Je ne vous comprends pas, interrompit l'artiste désolé; pouvez-vous plaisanter à l'aspect de tant de malheurs?

— Je ne plaisante pas; je parle latin, répliquai-je.

Digitized by Google

— N'est-ce pas une plaisanterie que de parler latin? Parlons français, puisque c'est la langue de nos seigneurs et maîtres; et gardons-nous surtout de parler flamand : vous savez comment on qualifie les habitants des Flandres dans les bureaux de la préfecture?

— Non, je ne le sais pas, je ne sais rien, je sors d'un songe ou je relève de maladie. — Je voudrais bien savoir, ajoutai-je après un moment de réflexion, comment le gouvernement français, autrefois si modéré, si sage, si prudent, est tout à coup sorti de son caractère, pour s'emparer d'un pays voisin, d'un État ami de la France?

— Que vous êtes simple! répondit mon interlocuteur; ce n'est pas le gouvernement français, ce n'est pas même la France, c'est le peuple français, c'est la population surabondante et turbulente de Paris qui a débordé comme un torrent, quand la digue eut été rompue [1].

— Quelle digue?

— La main ferme de Louis-Philippe; et maintenant que l'événement est accompli, tout le monde s'étonne de ne l'avoir pas prévu, tout le monde se demande par quel fatal aveuglement, tous les Belges, quand il en était temps encore, ne se sont pas serrés les uns contre les autres, au lieu de se diviser en deux camps rivaux et de laisser l'ennemi pénétrer par l'espace vide au milieu?

— Mon cher ami, interrompis-je, je ne parle jamais politique; ainsi permettez que je vous salue.

En continuant ma promenade, je remarquai de vieux placards sur les murs; c'étaient des *proclamations au peuple belge*. — Le style en était fort entraînant; on nous y persuadait que nous étions devenus Français par choix et pour notre propre satisfaction; c'était pour nous un grand honneur et un grand profit.— C'est singulier, pensai-je, il me semble avoir déjà vu cela quelque part.

Je me rappelai plus tard que c'était dans l'Histoire de la révolution brabançonne de Théodore Juste.

[1] Affaire de *Risquons-Tout*.

Digitized by Google

J'entrai au café des Mille-Colonnes; c'était le seul café qui fût resté ouvert sur la place de la Monnaie. Il n'y avait pas un seul Bruxellois ; mais je pris plaisir à écouter causer entre eux quelques jeunes Parisiens qui fumaient des cigares détestables en prenant du punch à la romaine.

Je reconnus parmi eux les deux employés que j'avais vus saluer jusqu'à terre M. le préfet. Ces messieurs étaient en train de chercher un titre pour un vaudeville, auquel ils avaient mis la dernière main le matin même, dans les bureaux de la préfecture.

Quel feu roulant d'épigrammes, de calembours et de coq-à-l'âne !

Malheureusement il m'est impossible d'en répéter aucun ; la nature ingrate a refusé aux Belges cet esprit-là ; je me rappelle seulement que le vaudeville fut intitulé : « Le Flamand mort et le Wallon *guizotiné*. »

Après avoir pris un petit verre d'absinthe et lu le *Journal de la Dyle*, le seul journal qui se publiât encore à Bruxelles, je sortis du café et m'acheminai tristement vers Ixelles, ma patrie, où j'étais bien déterminé à planter des choux le reste de ma vie, plutôt que de me transporter avec ma famille dans le département des Basses-Pyrénées, pour y exercer les fonctions de commis des droits réunis, aux appointements de 1,200 fr.

Je rencontrai sur ma route un régiment qui partait pour le midi de la France. Je comptai parmi les soldats une douzaine de mes anciens camarades qui s'étaient trouvés encore assez jeunes et assez ingambes pour prendre du service. Les vieux et les infirmes étaient *placés* dans des hospices ou dans le cimetière de Saint-Josse-ten-Noode. Je reconnus aussi dans ce régiment, qui s'appelait la *légion bruxelloise,* beaucoup de gens qui, *dans le bon temps*, avaient gagné honnêtement leur vie dans la presse, dans les imprimeries, dans la librairie, dans le commerce en gros et en détail ; — j'y vis des épiciers, des boulangers, des *baesen* d'estaminet déchus et des maîtres d'hôtel ruinés; — beaucoup d'architectes, de

Digitized by Google

peintres et d'artistes de tout genre; — beaucoup de millionnaires qui avaient entassé imprudemment leurs millions dans les briques de la capitale, et de petits industriels qui avaient consacré leurs épargnes à donner une extension prodigieuse aux faubourgs.

Un grand nombre de membres de la *Société Civile* s'y étaient aussi enrôlés, depuis que le quartier Léopold était transformé en casernes; et, chose inouïe, j'y reconnus très-bien un procureur général devenu capitaine, et trois conseillers de la cour d'appel qui s'étaient faits sous-officiers plutôt que d'accepter l'indigne traitement que la France alloue à sa magistrature.

Ce spectacle et tout ce que je ne dis pas, était vraiment déplorable!

En passant au Parc, vis-à-vis du palais abandonné, je me dis en soupirant :

Si la nation, au lieu de se diviser, s'était unie, si les bons citoyens s'étaient serrés autour du trône, tous ces malheurs peut-être ne seraient pas arrivés! Si le peuple de Bruxelles avait su apprécier le bienfait d'une nationalité et prévoir tout ce qui arrive aujourd'hui, la ville de Bruxelles serait peut-être encore une capitale!

— Vive le roi! cria M. M*** en me réveillant.

— Est-ce un compliment que vous me faites? lui demandai-je en ouvrant les yeux, et me rappelant la première partie de mon rêve.

— Ne voyez-vous pas que c'est la voiture du roi qui passe? répondit le magnétiseur.

— Vive le roi! m'écriai-je à mon tour, quoique la voiture fût déjà loin.

— Est-ce que cet homme est fou? dit en me regardant un officier de la garde civique qui passait sous nos fenêtres.

— Non, non, je sais bien ce que je dis, répliquai-je en me levant tout à fait réveillé.

Tâchez, lecteurs, de saisir la morale de mon songe.

Juin 1847.

F. LEBRUN.

Digitized by Google

MONCRABEAU

ET

LE WALLON DE NAMUR.

« Qu'est-ce que *Moncrabeau?* qui connaît *Moncrabeau?* qui pourrait bien m'indiquer le chemin de *Moncrabeau?* comment y va-t-on, par eau ou par terre? en chemin de fer ou en voiture aérienne? Que messieurs les géographes ne se fatiguent pas à consulter les cartes. Il est douteux que tout leur travail et toute leur science fussent suffisamment récompensés. Ils chercheraient Moncrabeau longtemps avant que la pointe de leur compas parvînt à le rencontrer. Je vais tout de suite vous tirer d'embarras.

» Par le 180e degré de la ravissante folie, par un degré plus élevé encore de la joie et de la bonne humeur, à cette extrême limite où la gaieté et la vraie philosophie se confondent sous le méridien primitif de la joviale franchise wallonne; dans le voisinage intime du pôle de la farce non autrement attique, et de l'amusement qui allie le sérieux au caustique, il est une terre, un point perceptible aux yeux de l'imagination : cette terre, ce point s'appellent *Moncrabeau*.

» Quelques détails sur les mœurs et coutumes des

Digitized by Google

habitants, leur manière de se vêtir, leurs plaisirs, leur gouvernement, ne nuiront pas à l'intelligence de ces explications topographiques. Les Moncrabeautiens appartiennent à une civilisation toute spéciale, si spéciale que la politique est absolument bannie de leurs Etats. Trois lignes de douanes formidables, appuyées par un double cordon sanitaire de sapeurs infiniment barbus, en défendent nuit et jour l'entrée à toute espèce de gazettes. Je suis porté à croire qu'ils vivent en république, puisque le chef du gouvernement porte le nom de président. Mais jamais roi absolu n'a exercé une autorité plus illimitée, ni plus incontestée que ce président-là. Pour n'en donner qu'un exemple, il peut, sans aucune forme de procès, bannir du royaume tout sujet dont la présence lui paraît dangereuse. Il aurait le droit de disposer de sa tête ; mais le bannissement chez les Moncrabeautiens est jugé le plus grand des supplices, puisqu'il rejette la victime dans les régions moroses de la civilisation générale ; cette lugubre civilisation embêtée à outrance par mille et mille débitants de politique, attristée par les marchands de mort-aux-rats sociale et humanitaire, et toute vaccinée de gazettes vertes, jaunes, ponceau, omnicolores.

» Je n'entreprendrai pas de décrire le costume des Moncrabeautiens ; il n'appartient à aucune section vestimentale du monde connu. L'amiral Dumont d'Urville, s'il vivait encore, pourrait seul le rapporter à quelque système de coiffures, de surtouts et de jaquettes, de lui connu par suite de longues excursions à quatre ou cinq cent mille lieues. Je n'ai reconnu que deux choses auxquelles je puisse appliquer des noms européens : c'est la barbe d'abord ; la barbe est fort en honneur chez les Moncrabeautiens, et, chose extraordinaire, elle leur pousse à tous d'une couleur uniforme. La seconde pièce de leur toilette qui ne m'est pas absolument étrangère, est un cruchon, format des récipients affectés à la bière de Louvain. Quelque naufrage sans doute de l'une des nombreuses cargaisons de cette rafraîchissante et nationale liqueur, qui sillonnent

Digitized by Google

toutes les mers du globe, aura jeté ces ustensiles sur les côtes moncrabeautiennes. Les Moncrabeautiens portent ces cruchons au côté comme des épées, ce qui m'a fait croire qu'ils en ignoraient l'usage beaucoup plus pacifique ; mais plus tard, j'ai pu me convaincre du contraire..... »

Tel est le fragment d'un journal qui me tomba un jour sous la main. J'en fus fort intrigué ; je me mis immédiatement à faire des recherches pour savoir de quelle terre fantastique, il pourrait y être question dans notre siècle sérieux où l'on vient au monde

. . . . avec des cheveux gris,
Comme ces arbrisseaux frêles et rabougris,
Qui dès le mois de mai sont pleins de feuilles mortes.

Mes recherches me reportèrent bien loin ; je trouvai dans les souvenirs des siècles passés quelque chose d'analogue à Moncrabeau dans les *Offusqués* de Césène, les *Obscurs* de Lucques, les *Morveux du Rosier* (*Roselaere snotdolven*) de Bruxelles, les lanternistes de Toulouse, le régiment *de la Calotte* sous Louis XIV, les *Enfants sans-souci* de l'hôtel de Bourgogne à Paris, les *Conards* de Rouen, les *Étourdis* de Bouchain, les *Gaillardins* de Châlons, les sujets de *la Mère-folle* de Dijon ; mais tout cela me faisait remonter le courant des âges, et quelques indications modernes me portaient à croire qu'il s'agissait de la découverte toute récente d'une contrée inconnue.

Évidemment il s'agissait de la Belgique comme l'indique d'ailleurs l'épithète de *nationale* attribuée à la bière de Louvain ; évidemment il y avait lieu de chercher autour de nous la république de Moncrabeau.

Mes explorations furent d'abord infructueuses. Les habitants de la terre fantastique de Moncrabeau n'étaient ni les *Agathopèdes* de Bruxelles, ni les *Crocodiles*, les *Joyeux*, les *Carthaginois*, ni les partisans *de l'Allégresse et de l'As de pique* de la même ville, ni les *Braillards*

Digitized by Google

de Mons, ni les *Sans-nom* de Gand, ni les clients de *Saint-Wilhelboldus* (*wel bollen*, bien jouer à la boule) d'Audenarde. Je ne retrouvai chez aucun de ceux-ci la barbe uniforme et le cruchon de bière de Louvain, distinctifs des naturels de Moncrabeau.

Déjà je désespérais d'obtenir un résultat à mes recherches, quand, un jour, ô hasard inattendu ! j'appris que Moncrabeau tout entier avait émigré au Cercle artistique de Bruxelles, dans l'historique *Maison du Pain*.

J'y allai.

La circonstance est solennelle : trois ministres sont parmi les assistants; derrière un rideau se font entendre des coups de marteau... De lugubres souvenirs évoqués par le grand tragique allemand dans son drame emprunté à notre histoire, me frappent l'esprit. Quel échafaud se dresse? quelle exécution se prépare?

Je suis bientôt tiré d'inquiétude, l'échafaud est une immense estrade en gradins, l'exécution est celle d'une symphonie burlesque... Mais n'anticipons pas, et regardons ce qui se trouve sur l'estrade. Quarante, ni plus ni moins qu'à l'Académie, quarante individus sont là, sérieux, immobiles, et portant un costume indescriptible, dessiné par Jomouton, et paraissant emprunté à l'Orient des Mille et une nuits et au moyen âge du sire de Franc-Boisy. Au son d'une *pratique*, ils se dressent, comme mus par un ressort; à un second signal, ils portent la main à leur chapeau; à un troisième signal, ils se rasseyent. Puis commence une symphonie étrange, et pourtant harmonieuse, mais de quels instruments! flûtes cueillies dans le potager, hautbois maraudés dans un champ de blé, trombones démembrés d'une gouttière, cymbales empruntées à la cuisine, grosse caisse constituée d'une vieille tonne défoncée, trompettes d'enfant, contre-basse composée d'un fil de fer tendu sur une vessie; violons, crécelles, mirlitons, toutes les combinaisons possibles de la peau d'âne et de la ficelle, avec les manches à balai et les vieilles portes, instruments aussi originaux que les

Digitized by Google

noms qu'ils portent : criniki, caurlet, hulau, cocoli, guzla, poriatophone, charmettes, mirliton à soupape, tchin d'a l'rimouie, cougnou, tchabot-basse, tiesse di tchfau malton, basse-traversière, crossettes, violon-seringue, chimerette, calbasse, tous noms figurant dans un concours d'instruments, donné à Moncrabeau, le 5 mai 1857. Et cela forme l'ensemble le plus parfait et le plus divers, une symphonie grinçante et enragée, et pourtant satisfaisant à toutes les lois de l'harmonie et même du contre-point; des fugues savantes gignées et piaulées par un quatuor de mirlitons, au milieu du bruit du canon, du cliquetis de chaînes qu'on traîne, du bruit de chaises qu'on casse, de pétarades qu'on fait éclater. C'est un grincement, un craquement, un nasillement, un susurrement, un gloussement, dont il est impossible de se faire une idée sans l'avoir entendu.

Le savant auteur de ces partitions bizarres a même noté, à certains endroits, la partie obligée que les rires du public jouent dans la symphonie...., et jamais le public ne manque ses rentrées.

Dans leur costume étrange, quelque chose frappe d'abord : sur son cœur, chacun d'eux porte cette inscription : *Caisse des pauvres*. Telle est en effet l'origine de cette bizarre réunion d'éléments cacophoniques, auxquels la direction d'un aveugle, Bosret, a donné un cachet artistique; voici ce que je lis dans un discours prononcé à Oignies, par le moncrabeautien Colin : « Les concerts faisaient fiasco, que faire? s'est dit un beau jour Moncrabeau, pour soutirer l'aumône. Il nous faut monter un orchestre comme il n'en existe nulle part... » Et certes, ils sont parvenus.

Mais quelque chose de plus important dans Moncrabeau mérite d'attirer l'attention du public, c'est la littérature... Oui, la littérature autochthone, la bonne et franche poésie patoise du cru, où il y a à glaner pour tous, et à mettre en pratique ce précepte du vieux Ronsard : « Tu sauras dextrement choisir et approprier à ton œuvre les

vocables les plus significatifs de notre France, quand ceux de ta nation ne seront assez propres ne signifians; ne se faut soucier s'ils sont gascons, poitevins, manceaux, lionois ou d'autres pays, pourveu qu'ils soyent bons, et que proprement ils expriment ce que tu veux dire. »

Quelques vieux Namurois se réunissaient, il y a quelque vingt ans, chez Warnon, un cabaret de la Plante, sous Namur; on y chantait un *benedicité* bizarre qui fut la première chanson des Molons; mais, à force de la chanter, on a chanté autre chose, et, peu à peu, Moncrabeau, composé de simples artisans, de petits bourgeois, s'est peuplé de véritables poëtes wallons.

Voici Bosret, le compositeur, le chef d'orchestre, l'aveugle Bosret, l'auteur du *Bia bouquet,* devenu l'air national de Namur et que l'on peut lire dans les *Annales de la société archéologique de Namur,* tome V, page 452. Musique et paroles, ont chez lui un cachet de douce mélancolie et en même temps quelque chose d'essentiellement local : l'aveugle, à qui le déplacement est interdit, est plus que tout autre sous l'influence des lieux qu'il habite. Écoutons-le :

HÉMÉRANCE.

Vos dir' ci qui ji sins por vos,
Ji n'wasrait jamais, Hémérance,
J'am' voix qui tronn' déjà d'avance :
Quand ji vos caus' ji m'frumgie tot.

Vola qui djà trinte ans passés,
Il est timps qu' ji m'boute à moinnatche,
Vos n'auriz nin biaco d'ovratche;
Vraiment vos n'auriz qu'à coeter.
Vos dire, etc.

Ignia m'vî matant' m'a leyî
On bois d'lé, on' berç, deux tcheières;
Vos n' seriz nin couchî à l'terre,
J'a quoisqui faut po v's ahiessi.
Vos dire, etc.

Digitized by Google

J'aurais bin l' feï' do gros Thoumas,
Si mér' lî doreuve on' bell' vatche;
Mais on dit qu'elle est trop volatche,
Ji n'voreuv' nin on' feumm' comme ça.
Vos dire, etc.

Vola qui ji vo serr' pa l'moin,
Vos n'tapez nin on' seul' risée;
Vos m'avoz l'air d'on' daudée,
Ji crois qui voss' cœur ni caus' nein.
Vos dire, etc.

Didins mes brès, j'vos vas serrer,
Ji vos frais on' miett' marimince,
Vos estoz pus gintie qu'on n'pinse;
Car ji vos èteinds souspirer.
Vos dire, etc.

Ji sos conteint comme on bossu!
Voss' pitit cœur a fait toctoque...
Nos irans trover l'notair' Broque,
Nos sign'rans l'contrat aujourd'hu.
Vos dire' ci qui j'sintais por vos,
Ji n'wasseuv' jamais, Hémérance,
Mi voix tronneuv' déjà d'avance,
Ji v's a causé, à ç't heur' c'est tot.

Voici Colin, le philosophe de Moncrabeau; à beaucoup d'esprit, il joint une grande correction de style; il flagelle les travers, comme on l'a dit avant nous, avec un knout qui, quoique garni de velours, n'en est pas moins rude pour cela. C'est lui qui, devinant la vérité, au moment de la grande fièvre pour la chimérique succession *Logrono*-Legrain, stigmatisa les escrocs qui exploitaient, ou les hommes peu clairvoyants (il y en avait jusque dans le barreau) qui encourageaient tant de malheureux campagnards à faire des avances irrécouvrables pour une *héritance ès' l'air*. Tel est le nom de la chanson de

Digitized by Google

Colin publiée en 1855, et dont voici quelques couplets :

Jesus, Maria, voisin,
Quelle heritance!
Nos' frans bombance!
Jesus, Maria, voisin,
Dji so cousin
Do chevalier Legrain.

Dji sort' del mairrie,
Li cia qui marie
M'a dit : T'heritret
Rin n'est pus sûr, Chanchet.
Dissus m'batistaire
Dji m'appell' Carlaire,
Mais l'frèr' di m'parrain
C'esteuve on Djean Legrain.
Jesus, Maria, etc.

I faut qu' j'esplique
L'aub' gealogique,
On trouve *l o lo*
Didins l'mot *Logrono ;*
Ça va t'chonner drole,
Dins l' l'inwe espagnole,
Grono vout dir' *Grain,*
Lo le ça fait *Legrain.*
Jesus, Maria, etc.

Noss grand cousin Tonne,
Qui d'meure à Malonne,
A tos les papis
Catchis dins ses gurgnîs.
Pus fin qu'un notaire,
C'est li q' moinn' l'affaire
Et quand vairet l'timps
Nos r'pidrans tos nos bins.
Jesus, Maria, etc.

Digitized by Google

Des cias qu'ont dja l'flaire,
Si t'les voireuv' braire,
C'est tos les seigneurs
A noss' tour les honneurs!
Dji sé bin qu' c'est trisse,
Mais d'après l'justice
Où ç'qu'on trouv' si bin,
Rin d'pus simpe, on l'riprind.
Jesus, Maria, etc.

Puis quand l'escroc, inventeur de la fameuse succession, se vit condamné à la fois en Belgique et en France, à cinq ans de prison dans chaque pays, Colin ajoutait le couplet suivant en mars 1858 :

POSSE-SCRISTUM.

Qu'est-c' qui dj' vins d'apprinde,
Dji voux bin qu'on m' pinde
Si dj' ne trepass nin
Di colère et d'chagrin :
Tot ç' qu'on n'za fait croire
N'estait qu'one histoire
Po nos emantchis...
Allans vit' nos catchis
Jesus, Maria, voisin,
Pont d'héritance
Adièt l'bombance
Jesus Maria, voisin,
I'gna pus rin
Po l'héritanç' Legrain!

Voici le gros et carré Lagrange, autre original, impayable de verve et de naturel, se gaussant spirituellement des travers à la mode, et qui a parfois de véritables fusées d'esprit, comme les couplets suivants :

Digitized by Google

D'abord l'invention de la poudre-coton :

Choutez ; vola core onn' novelle affaire,
On dvis' de l' pout' faite avou do coton ;
Quand on y pinse on n'est pus sûr su l'terre,
Di tos costés on pou fé explozion ;
Po vos coutchi si v'mettot onn' barette
Y faut waiti si c' n'est nin di coton,
Rin qu' li ptit' flotch qui si trouve a l'copette
Vos fait petter comme on vrai cop d'canon.

Puis la manie des fleurs exotiques :

A nos monsieux, leux faut des fleures
Qui n'ont qui l'biâté sin oudeures ;
D'abord qu'ell's veiegnus di bin long,
Il leu faut po fé colection.
C'est tottes fleures di parade,
Ça n'vaut rin po fé del' pommade.
Léans ça aux Américains,
Plantans l'euliet et l'carantin.

Puis encore la crânioscopie :

Au drî del' tiess' c'est l'bosse di l'amour,
(Li cia qu' l'a dit c'estait on grand savant)
Car di voss' tiess, elle faignus l'grand tour,
Mais les pus gross' si trouv'nus su li d'vant.
Les antiquaires ont l'bosse des médaïes,
Des vis meubles, vis pots, vis garnatiaux ;
Y n'volnus nin les vies femmes à fayes,
C'est des djones à tortos qui leux faut.

Voici Colson, le plus fécond des poëtes de Moncrabeau ; il se distingue par le flair des actualités, dont il dresse immédiatement le procès-verbal. Il a le monopole des coq-à-l'âne les plus excentriques, il met tout en rimes. C'est l'improvisateur infatigable, c'est le conteur à la

Digitized by Google

douce malice, c'est le chroniqueur qui rend compte de tout ce qui se passe sur terre.

D'abord le télégraphe électrique sous-marin :

Conicho li bell' mécanique
A qui on vint do donner d'jou ;
C'est'on telegraphe electrique,
On fait allé ça comme on vou,
(Et bin sovint même comme on pou).

Puis la *fièvre des harmonies* qui a semé des corps de musique dans les moindres villages :

Allez zet à Suarlée
A Bolenne, à Cognelée
Au Rondtchêne, Villé et Mautchovelette,
Rotté zet d'tot costé,
Vos zettindro joué
Pierre li flutte et Louis l'clarinette,
Vola qu'on pau pu lon
C'est l'coarnet à piston,
Djusqu'au fi da Gaguite
Qui d'joue l'ophicléitte.
Chouté li maiss di scolle
Qui soffell din s'trombolle,
Enfin din tot les coins
C'est l'tchant ou l'instrumint ;
Al campagne, d'jônes et vî tot studie ;
On n'ettint pu nulpau
Tchanté *lali, lalau*
Et *buvons à plein verre* si rovie !
On n' weret din l'payis,
Qu' tot Vieuxtemps, qu' tot Gretrys.

Puis encore *onn' Musée à Namur*, où Colson a passé en revue les choses curieuses amassées par la Société

Digitized by Google

archéologique, *l'Société des vïes pires*, dans le musée qu'elle a inauguré d'une manière si remarquable :

. . . .
On weret on redgisse
Do timps do bon Moïse,
Et des grandes guêtes di Kaiserlieque,
Ont' chapia da Firain,
Des pantoufs da Leurquin,
Onn' paire di grands maquets,
Da Medau d'au pont' d' bois,
On bacha en bois d' pouïe,
Li squerlette da Gribouie !...
Didain l' grand' salle au d'sseu,
Li sâbe da Barbe bleu
Serait vaila pindu al' muraïe
Y gn'auret des vîs caurs,
Mais y seront à paur
Avou onn' mass' di vïes medaïe.....

. . . .
Si gnavet hieu pus d' place,
On aureuv co l' carcasse
D' on vî tchestia esconte di Bovegne,
Totes les tombes di Tchampion,
L'ancien trau des nutons,
Et saquant ruines do costé d' Resteigne,
Di Dauve, li grand potau,
Apuis l' rotche à Bayau,
Onn' aube tot calciné
Qui vint do Bois d' Vilé,
Onn' pia d' live ratchitchie,
Trovée sur l' tienne Sainte Brie.
Onn' aile di molanvint,
Oncq' des viss' d'au bassin,
Et onn' ancienn' paile aux couquebaque,
On drapia da César,
Des fisiques di rempart,
t l' serrure qu'esteuve al' pouate Sauniaque.

Digitized by Google

Voici ensuite *Mimi Suars*, un autre des poëtes de Moncrabeau, qui ne le cède en originalité à aucun de ses comolons :

Son chef-d'œuvre, c'est *l' t' Cotchessi* (l'amoureux qui n'a pas de chance) qui chante les couplets suivants sur l'air de *Gastibelza* :

Pierr li pu bià djonn homm' di noss commune
Au coin d'on bois,
Li cour chagrin maudichant s' t' infortune,
Ainsi tchantait :
Commin s' fait-i, mi qui n'est nin volatche,
Commin s' fait-i
Que dj' so todi des comméres do villatche
Li cotchessi (*bis*)?

A totes les belles qui vol'nu bin m'etinte,
Dji douve mi cour,
Dji fait ç' qui dj' pou po leu fé bin comprinte
Qui dj' brule d'amour.
Dja beau vanté leux moins et leur couarsatche,
Maugré ç' qui dj' dis
Dji sos todi des comméres do villatche
Li cotchessi (*bis*).

Les cias, vaici, qui connich'nu Marie
Diront comme mi,
Gnia pon d' si belle, ygnia pon d' si jolie
Din tot l' païs,
Dlé leye vraimin djim pinseuve binn astoque
Binn aspouy,
Por on vaurin qui n' vaut nin onn' mastoque
Elle m'a tchessi
Et cotchessi.

Maugré sola dji rpidreuv' do coratche,
Si l' vî hierdi
Volait m' donner si feye Djenn es mariatche
Po m' ahiessi.

Digitized by Google

Volà deux ans po l' moinss' qui djel cowette,
Ça m' fait setchi ;
Maugré mi amour, dji sos co par Janette
Bin cotchessi (*bis*).

Tot ouss' çqui dj' va djel voit bin, on m' cotchesse,
Dji n'y tins pu
Vla m' pistolet, djim' va fé sautler l'tiesse,
Dji vou moru !
Dji vas nn'allé onn' saousse ès l'infer
Ou paradis,
Voie si dj' seret comme dja sti dissus l'terre
Li cotchessi (*bis*).

Quand dj' seret mouart, faut qu'on m'eterr' à l'ombe
D'on maronni,
Et que tot l' monde pouche vinu lire sum' tombe
Ce qui d'ja scri :
« Vaici dso l' pire, c'est Pire qu'estait co pire
Qu'on tchin d' bierdgi,
Car des bauchelles, il esteuve li martyre
Et l' cotchessi (*bis*). »

D'autres poëtes se sont encore produits à Moncrabeau, outre MM. Guillaume, Gerard Raes, Janus et autres; on y a entendu le premier président à vie de l'œuvre, le digne et respectable M. Honincks, dont le fils est avocat à la cour de Bruxelles, et qui mélancoliquement chantait le couplet suivant :

Portant dji n' vou nin vo minti,
Didins l' timps, dja hieu do plaigî !
Queq' fie, on s' ès rappelle,
On s' sovaint co di d' lon,
On aveuv li djamb' belle
Et todis bin d'aplomb,
One air recresté
Trala, de ra la
Onn' bell' quewe di ra,

Digitized by Google

On esteuve
A l'epreuve
Didins c' timps là ;
Rachonans ce qui nos d'meure
Dispaitchans nos, on d'vint vî,
Gniaco des prunes su l' prunî,
Tant qu'on n'a nin v'nu to cheure

Mais en avant d'eux tous, voici venir Carlos Werotte, « aincien choraul di Saint-Aubouain, né dains l' reue des Sarrazins, à Nameur. » C'est le président actuel de la Société ; c'est lui dont on a pu dire qu'il est

..... L' cia qu'a rapechî
L' lingatche di nos vys péres
Qui comminçait à s'rovî ;

C'est lui en effet qui est le plus fécond des poëtes de Moncrabeau et qui a énergiquement pris la défense du langage du peuple, dans sa chanson des *patois revendgis,* où il dit que

Des malins
Qu'ont bin l' timps
To bourrés d' sciaince,
Et bin pus qu'on n' pinse,
Vont dismoli noss vî patois :
On va tortos causer français.

Il a publié, en patois, des choses parfois pleines de véritable poésie, des volumes tout entiers, auxquels nous renvoyons, et des pièces inédites comme celle-ci :

GEINTIS MOUCHONS.

AIR : *Petits oiseaux.*

Geintis mouchons, li préteimps vos rappelle,
Po bein chanter apprêtez vos gozîs.
Au teimps des fleurs noss' contrée est si belle !
Après l' jasmin vos auroz les rosîs.

Digitized by Google

Didains les champs, on est triste, on s' desole,
Quand vos quittez les haye' et les bouchons,
Dès qu'on vos rvoeit, di l'hivier on s' console,
On va choûter vos joliès chansons.

Nos v's souhaitans po riv'nu bon voyage;
Didains les airs pont d'veint po vos geainner;
Pont di grusias, pont d' tempett' ni d'orage,
Seul'meint l'amour irait vos ramoinrner.

Dains nos jardins, vos nids seront tranquilles;
Nos teirrans l'ouil dissus l' mechant garçon,
N'euchîz pont d' craint' po vos p'titès familles,
Linet, faubit', rossignol et pinson.

Tot au matin, dissus noss' chiminée,
Li p'tit rotia verrait nos dispierter;
Y n' si tait nin, et d'sus l' taurd, al' vesprée,
On nel voeit pus qu'on l'èteind co chanter.

Vinoz rat'meint câ nos pierdans patieince;
Douvioz vos aîl's, charmants p'tits musiciens :
Avou l' verdeu qui voss' concert commeince,
Et qui l' bon Diet li fai' durer longteimps.

Mais un reproche à M. Carlos Werotte : faisant de la littérature parfois trop rabotée, il déserte les sentiers et menace d'égarer le wallon dans les grand'routes académiques, où il se perdra en se confondant avec le français non-seulement par le style, mais même par l'orthographe.

Voici ce qu'on nous raconte à ce dernier propos :

Un jour, un savant qui ramène tout au sanscrit, M. Chavée, est allé à Namur donner une conférence sur l'origine du wallon; partant de cette idée erronée que le français est la langue-mère, et le patois wallon une dégénérescence du français, M. Chavée essaya de convaincre ses auditeurs que le français était autre chose que le

Digitized by Google

patois policé, civilisé, réglementé. A cet effet, s'adressant tout particulièrement à M. Werotte, qui avait déjà essayé de donner en une préface une sorte de théorie de l'orthographe wallonne, l'orateur lui enseigna un moyen de parler français en wallon. Au lieu, dit-il, d'écrire comme vous parlez *églitche, djiret, coratge, tcherre,* vous écrirez comme en français, en ajoutant seulement un petit signe indiquant que le *s*, le *j*, le *g*, le *ch* ont en wallon une prononciation propre. Et voilà M. Werotte à l'œuvre. Nous avons sous les yeux le prospectus de son *Choix de chansons wallonnes,* actuellement sous presse; nous y lisons des phrases comme celle-ci : *On bia livre di ch'ansons, avou des imaug'es; pont d' arg'eint, pont d' Suisses.*

Voyez donc le bel effet que font tous ces signes graphiques, embrouillant la vue, et pourquoi ne pas les compléter en mettant *un beau liv(r)e de' ch'ansons,* pour indiquer que cette phrase se prononce en wallon *on bia lîfe di tchansons?* Où irions-nous avec cette orthographe qui nous ramène aux tentatives de réforme des Baïf et des Meigret au XVI[e] siècle, et de M. Marle et autres de nos jours? Que dans un spécimen du sanscrit, M. de Dumast, pour rendre plus saisissable la prononciation, propose d'imprimer cette langue avec les caractères modernes ornés de signes diacritiques (points soulignés, virgules superposées, etc.), rien de mieux. Mais nous dirons au Wallon: si le Français civilisé a fait disparaître dans l'orthographe certaines représentations de sons qu'on ne prononce plus, conservez-les soigneusement, ils prouvent que le français dérive de vous; *qui linguarum vulgarium etymologias inquirit,* dit judicieusement Ducange, *pecularia provinciarum idiomata bene noscat necesse est.* Ainsi dites hardiment *distrure, maistre, voïe* (dissyllabique), etc., comme le disaient vos ancêtres, dont vous descendez à un degré bien plus rapproché que les Français modernes :

Qu'il soit de ceste chose et *maistre* et conseillère.

ADENEZ.

Digitized by Google

Las! ma terre est *destruite* et rayneuse.

EUST. DESCHAMPS.

D'une entreprise trop hardie
Il tente la *voïe* des cieux.

DUBELLAY.

« Qu'est-ce qu'un patois, après tout? dit M. Adolphe Picard, dans un rapport à la Société liégeoise de littérature wallonne, présenté le 24 juin 1859.

» A en juger d'après une étymologie aujourd'hui très-accréditée, ce n'est rien autre que la langue maternelle elle-même : *Patrius sermo*.

» Mais si même le patois n'est pas complétement le langage de nos pères, il en conserve au moins des traces nombreuses et vivaces. N'est-il donc pas intéressant de recueillir le vocabulaire de tous les mots qui ont eu cours parmi nous? Et peut-on s'en faire une idée exacte et complète, si l'on n'a pas sous les yeux quelques œuvres écrites dans le langage dont on veut conserver le souvenir? Sans doute, ce ne sont là que les matériaux d'un travail plus sérieux. Mais ces matériaux ne sont-ils pas indispensables aux savants laborieux qui cherchent, dans l'origine et la formation des langues, une des phases les plus intéressantes de l'histoire?

» Les linguistes les plus distingués de tous les pays n'ont eu garde de dédaigner ces ressources, et les Burguy, les Diez, les Dieffenbach, les Génin, les Chevallet, etc., ont consacré la meilleure partie peut-être de leurs travaux aux divers patois de la langue d'oil. »

» Les patois, écrivait de son côté Charles Nodier dans ses *Notions de linguistique*, ont une grammaire aussi régulière, une terminologie aussi homogène que le pur grec d'Isocrate et le pur latin de Cicéron; moins sujets aux caprices de la mode, ils sont peut-être en général plus harmonieusement, plus rationnellement compris. »

Écrivez donc comme vous prononcez, ou adoptez une

Digitized by Google

orthographe uniforme comme vous l'entendez, mais évitez de vous modeler sur le français ; évitez de faire disparaître des lettres étymologiques qui chez vous se prononcent encore et qu'il est précieux de conserver. Vous êtes gardiens d'un dépôt sacré; vous l'avez dit vous-mêmes, *des malins qu'ont bin l' timps, tot bourrés d' sciënce, volnu dismoli voss' vî patois, po vo fé tortos causer français.* — Eh bien! écoutez-moi : *Mi dj' vo l' dis, mille noms di dzos! avou l'ratche d'fé allé l' wallon échonn' avou l' français ; vos candgi d' nateure, et ignia nin dandgi ; allez tot dwet voss' voïe : vos n' esto pu d' zéfans, po co tinre li cott' di voss' mémère. — C'est l'advisance qu' vos baille oncq d' vos grands amis :*

H. BOSCAVEN.

LA

CAVERNE DE CHAUVAUX

ET

L'HOMME FOSSILE.

En allant de Dinant à Namur par la Meuse, on rencontre, à peu près à mi-chemin entre ces deux villes, entre Burnot et Profondeville, mais sur la rive droite du fleuve, une grande maison blanche, couverte d'ardoises, avec perron, et formant deux demeures. Derrière cette maison et au delà dans la direction de Namur, s'élève un haut rocher de calcaire dévonien, dont la face qui est tournée vers la Meuse est presque verticale. Au pied de ce rocher s'étend, jusqu'au bord de l'eau, une colline arrondie dans laquelle existe une ancienne carrière de marbre ou de pierre calcaire, aujourd'hui abandonnée. Le sol de ce monticule, formé des débris des roches avoisinantes et d'un peu de terre, est couvert d'une épaisse végétation de taillis de charme, de noisetier, d'alisier, etc., et de plantes que l'on trouve rarement ailleurs que sur les bords de la Meuse. Quand on gravit cette colline, au-dessus de l'ancienne carrière, jusqu'au sommet, c'est-à-dire jusqu'à sa jonction avec le rocher presque vertical qui la surmonte, on a devant soi la petite cavité que l'on a décorée du nom de *Caverne de Chauvaux*. Ce nom nous paraît bien ambitieux pour un aussi petit trou, et


Digitized by Google

tout ce que l'on en a raconté est de nature à en faire naître une idée bien trop haute. On peut en juger par les lignes suivantes que nous empruntons à un historien judicieux, qui, cette fois, s'est laissé induire en erreur, M. Moke : « Une tribu tout entière, ensevelie sous la » chute d'une caverne immense qui lui servait d'habita- » tion ou d'asile funèbre, a été retrouvée de nos jours » dans la vallée de la Meuse. Ce sont plusieurs centaines » de squelettes dont la haute taille et le front développé » annoncent des hommes blancs, et que leur nombre » même semble distinguer des bandes les plus anciennes. » Mais les débris accumulés alentour révèlent encore la » même barbarie et le même dénûment, etc. » (*Mœurs, usages, fêtes et solennités des Belges*, par Moke, 1re partie.)

Nous allons voir combien cette description a peu d'exactitude.

La caverne de Chauvaux a la forme d'une pyramide triangulaire dont l'une des faces, vide, serait formée par la paroi extérieure, presque verticale du rocher; une deuxième face un peu bombée et inclinée de gauche à droite, forme le sol de la caverne, les deux autres parois, inégalement inclinées, s'abaissent vers le fond et s'y réunissent en pointe avec le sol, pour former l'un des sommets de la pyramide. Le tout est si bas qu'un homme de taille moyenne ne peut y pénétrer sans se baisser et qu'il est obligé de s'accroupir et de ramper pour parvenir au fond qui n'est pas à trois mètres de distance de l'ouverture. Le vide total ne forme pas un volume de plus de trois mètres cubes, et ne peut avoir servi d'habitation à des hommes, même de petite taille. Une telle cavité, à laquelle on ne parvient d'ailleurs qu'après une ascension assez pénible, n'a guère dû servir que d'abri temporaire contre la pluie.

On se tromperait gravement cependant, si, jugeant d'après l'exiguïté des dimensions de cette cavité et d'après la nudité actuelle de ses parois, on croyait qu'elle n'a jamais offert rien qui fût digne d'attirer l'attention du

Digitized by Google

géologue, du paléontologiste et surtout de l'ethnologue.

Les parois qui forment en quelque sorte le toit de la caverne et qui vont en s'évasant du fond vers l'entrée, sont unies et n'offrent rien de remarquable, la pierre calcaire qui les constitue n'est couverte d'aucun enduit autre que cette substance blanchâtre, peut-être d'origine végétale ou peut-être due à une altération de la pierre au contact de l'air, qui couvre toutes les roches calcaires des bords de la Meuse. Aujourd'hui la paroi inférieure est également à nu, excepté dans la partie la plus déclive terminée en coin par sa jonction avec l'un des versants du toit. Là, il reste un enduit stalagmitique d'environ $0^m,25$ d'épaisseur, qui naguère encore couvrait tout le sol de la caverne et qui n'a pu être enlevé en cet endroit que parce que l'on ne peut y atteindre avec une pioche.

C'est dans cette couche stalagmitique, aujourd'hui enlevée, que gît tout l'intérêt de la fameuse caverne de Chauvaux. La découverte de celle-ci fut faite en 1837 ou 1839 par M. Dandelin, colonel du génie qui faisait exploiter une carrière de marbre dans les environs. Elle a été visitée par M. le docteur Spring, de Liége, à qui l'on doit les renseignements les plus intéressants et les plus exacts sur les ossements contenus dans le dépôt stalagmitique qui couvrait autrefois le fond de la caverne. (*Sur des ossements humains découverts dans une caverne de la province de Namur.* — Académie royale de Belgique. — Extr. du tome XX, n°s 11 et 12 des *Bulletins,* par M. A. Spring.)

Le travail de ce savant est ce qui a été publié de plus détaillé et en même temps de plus vrai sur la caverne de Chauvaux ; nous renvoyons le lecteur à cet opuscule en nous y référant entièrement, sauf pour un petit nombre de points sur lesquels nous ne pouvons partager l'avis de l'auteur.

Nous avons visité la caverne de Chauvaux pour la première fois en 1855 ; elle avait déjà été explorée par de nombreux visiteurs, et la couche ossifère avait disparu

Digitized by Google

en partie; en 1857, il n'en restait plus qu'une petite partie inaccessible à la pioche; mais ce que nous avons vu a suffi pour nous convaincre de l'exactitude de la description donnée par M. Spring.

D'après celui-ci et d'après nos propres observations, la partie la plus déclive du sol de la caverne (qui se trouve à droite de l'observateur) était recouverte d'une couche peu épaisse formée de stalagmite calcaire d'un blanc mat un peu jaunâtre, imprégnant une très-grande quantité de menus fragments d'os encore anguleux, mais broyés sur place de manière à ne plus être reconnaissables qu'à leur porosité et à la texture qui les caractérise.

M. Spring prétend que ce dépôt ne contient pas d'ossements entiers ou reconnaissables; nous y avons cependant trouvé plusieurs dents humaines et une mâchoire à peu près entière, mais aucun os de grande dimension.

Au-dessus de cette première couche en existait une seconde, formée d'une stalagmite blanche un peu poreuse et presque tuffacée, quoique certaines parties fussent plus compactes et surtout très-tenaces. Cette couche était la véritable zone ossifère; nous y avons trouvé pêle-mêle un certain nombre d'os longs, toujours fendus sur la longueur, et ayant les surfaces articulaires brisées, des os courts entiers, des fragments de crâne, d'omoplates et d'os courts de l'espèce humaine, une mâchoire du genre *lepus*, aucun crâne de grand animal, aucune dent molaire de ruminants, de pachydermes ni de carnassiers. Tous ces os semblent appartenir à des espèces actuellement existantes, des dents humaines s'y trouvent en grand nombre, mêlées à d'autres ossements. Malgré une recherche soigneuse, nous n'y avons trouvé aucun produit de l'industrie humaine; les haches en silex que l'on y a rencontrées devaient être en petit nombre, au plus quatre, dont une brisée.

Ceci se conçoit quand on songe que le silex est très-rare sur les bords de la Meuse et devait venir d'assez loin; que les silex roulés que l'on rencontre à la surface du sol

Digitized by Google

ne se prêtent pas à la taille, et que l'on ne peut obtenir d'échantillons propres à fournir une hache, qu'en taillant immédiatement les blocs de silex au sortir de la carrière ; qu'enfin cette taille était difficile surtout pour des hommes qui ne disposaient pas d'outils d'acier. Pour tous ces motifs une hache en silex, surtout quand elle était polie, devait être un instrument précieux, acquis pour fruit d'un long travail, et dont les hommes d'alors ne devaient se dessaisir qu'avec peine [1].

Nulle autre trace d'industrie humaine ne se laisse apercevoir ; point de couteaux ni de pointes de flèches ou de javelots en silex, encore moins du bronze et du fer. Deux choses cependant attestent irrécusablement que des hommes vivants ont passé par là : 1° les os longs fendus longitudinalement sans doute pour en extraire la moelle, ce qu'aucun carnassier n'aurait pu faire ; les os que nous avons examinés ne portaient point d'ailleurs l'empreinte des puissantes mâchoires de l'ours ou de l'hyène ; les extrémités semblaient plutôt grugées que brisées ; 2° la présence de fragments de bois carbonisé, de braises et de cendres, quoique en petite quantité, mêlés à la stalagmite.

Par-dessus la couche stalagmitique à ossements, il y avait un troisième dépôt également calcaire et blanc,

[1] Un de nos amis, M. Albert Toilliez, ingénieur des mines à Mons, a entrepris de former une collection unique en son genre, au moins dans notre pays, de haches et d'autres armes et instruments en silex, en porphyre, en os et en corne de cerf. Il est parvenu à réunir près de 400 échantillons de ces intéressants monuments de ce que l'on est convenu d'appeler l'âge de pierre, époque si peu connue encore, et qui a laissé de si faibles traces de son existence

Un chose qui frappe à première vue, dans la collection de M. Toilliez, c'est la grande analogie de matériaux et de forme entre les instruments de pierre provenant des diverses parties du monde.

Si plusieurs personnes s'occupaient, dans différentes localités, à rechercher les restes de l'âge de pierre avec le zèle éclairé et la persévérance de M. Toilliez, on aurait bientôt recueilli d'inestimables matériaux pour reconstruire l'histoire de cette époque.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

formé d'un tuf stalagmitique assez compacte totalement dénué d'ossements, et ne contenant que de minces coquilles d'une petite *hélice* de la même espèce que celle qui vit actuellement sur les lieux. M. Spring affirme que cette couche se terminait par une assise mince de calcaire concrétionné très-dur et presque cristallisé, ce que nous admettons volontiers, quoiqu'elle eût été enlevée totalement avant notre première visite.

Enfin le tout, dit encore le même savant, était recouvert d'une couche de limon mêlé de fragments de calcaire anguleux.

Nous n'avons absolument rien vu de ce limon ni de ces cailloux anguleux, mais comme la grande exactitude de la plupart des autres observations de M. Spring ne permet pas de douter d'un fait aussi facile à constater, nous admettrons que d'autres explorateurs avaient entièrement enlevé le limon et les pierres.

Cependant, ce limon s'étant déposé par-dessus les couches stalagmitiques et par conséquent postérieurement à leur formation, n'a pu pénétrer dans la grotte que par son ouverture antérieure, et il n'a pu y être amené que par des eaux douées d'une force de transport suffisante pour entraîner et laisser déposer ensuite des pierres calcaires du sol avoisinant. Or, ce cours d'eau ne peut être que la Meuse qui, pour arriver à ce point, a dû élever son niveau d'au moins 25 mètres, et cela à une époque postérieure au déluge, ou si l'on veut, à la dernière révolution du globe, puisque ce limon recouvre des restes d'animaux nombreux qui tous semblent appartenir à des espèces encore vivantes. Expliquera qui voudra cet étrange phénomène : quant à nous, nous y renonçons.

Nous nous contenterons de hasarder quelques conjectures sur la présence d'os et particulièrement d'os humains dans les dépôts stalagmitiques de Chauvaux, en nous aidant des judicieuses observations de M. Spring.

La caverne de Chauvaux était-elle un lieu de sépulture ou de dépôt de cadavres humains, morts de mort natu-

Digitized by Google

relle. Évidemment non, car alors on aurait trouvé des squelettes complets, composés d'os entiers et cela n'a pas lieu. De plus, il est probable que ces restes eussent été recouverts de terre ou que les chairs, en partie garanties contre la décomposition par le dépôt stalagmitique, se seraient transformées en un terreau brun rougeâtre et fétide.

Il n'y a ni limon, ni terreau mêlés à la stalagmite de calcaire presque pure, ainsi que le prouve, outre la blancheur de ce dépôt, l'analyse chimique qu'en a faite M. Dewalque, qui n'y dénote que des traces de silice, d'alumine et de fer, matières constituantes du limon, et de matières organiques, éléments du terreau. Les os ont donc dû être introduits dans la caverne étant déjà dépouillés de chair. Ils n'ont pu être brisés par le seul fait de leur amoncellement, car il en est qui sont broyés en petits fragments anguleux, tandis que d'autres sont fendus longitudinalement et que leurs extrémités qui sont précisément les parties les plus résistantes sont seules broyées, enfin que beaucoup d'os courts sont demeurés entiers. Ces mêmes circonstances, jointes à l'absence de traces d'usure sur les os, de limon et de cailloux roulés dans le dépôt stalagmitique, excluent l'idée que ces ossements y auraient pu être amenés par un courant. La forme même de la caverne, sa large ouverture, son fond incliné vers une partie plus basse, rendent d'ailleurs cette supposition inadmissible. On ne peut admettre qu'une caverne aussi ouverte, aussi exposée aux rayons solaires et aux gelées, ait pu être habitée par des ours ou des hyènes, et ces animaux auraient-ils pu faire leur nourriture principale de chair humaine? Les ours ni les hyènes ne broient ni ne fendent les os des animaux qu'ils dévorent, et il est probable que l'on eût trouvé les ossements des habitants des cavernes parmi ceux de leurs victimes, comme on les a trouvés ailleurs. (Les cavernes de Dinant recèlent des dents d'ours en grand nombre). Aucune des hypothèses qui servent ordinairement à expliquer la présence des osse-

Digitized by Google

ments dans les cavernes ne peut donc être raisonnablement appliquée au cas qui fait l'objet de notre discussion. Selon M. Spring, l'amas de Chauvaux constituerait les restes d'un festin de cannibales. Cette opinion, qui nous semble très-plausible à plusieurs égards, est fondée par ce savant sur les remarques suivantes : Les restes humains enfouis dans la stalagmite appartiennent à des femmes, des enfants ou des jeunes gens non adultes, individus qui auront été choisis de préférence pour être dévorés; des hommes seuls ont pu fendre les os longs pour en extraire la moelle; enfin, à notre avis, la fracture des surfaces articulaires et des condyles de ces os indique que l'on a voulu en ronger la partie cartilagineuse, encore tendre chez des individus jeunes, et en sucer les parties spongieuses. Les parties dures, après avoir été réduites en menus fragments, auront été rejetées, et c'est leur accumulation et leur mélange avec la stalagmite qui aura formé cette brèche osseuse à menus fragments anguleux, qu'ont remarqué tous ceux qui ont visité la grotte de Chauvaux.

Les carnassiers rongent quelquefois la partie cartilagineuse des os, mais ils l'avalent tout entière sans en rien rejeter, et la partie poreuse se dissout avant de passer dans les excréments. Une autre circonstance nous fait présumer que les hommes de cette époque broyaient les os avec leurs dents; la seule mâchoire humaine provenant de Chauvaux que nous possédions, a les tubercules des dents molaires entièrement usés, et celles-ci sont aplaties comme si elles eussent été limées. Smerling a remarqué la même chose pour des molaires humaines, trouvées par lui dans les cavernes de la province de Liége. Cette usure des dents ne peut provenir que de l'habitude de broyer des corps durs; il est à présumer que ceux-ci étaient des os, et la présence de ces dents usées au milieu d'un grand amas d'os broyés rend cette hypothèse très-vraisemblable. Nous admettrons donc volontiers avec M. Spring que les os accumulés dans le trou de Chauvaux sont

Digitized by Google

des restes de festins de cannibales, non d'un seul festin, à moins que plusieurs centaines d'individus n'y aient été conviés, mais d'une longue série de repas, alimentés à la fois par de la chair humaine et par celle des animaux sauvages les plus communs dans la contrée. Mais une chose qu'il nous est impossible de concéder à M. Spring, c'est que la petite grotte de Chauvaux ait pu être le lieu de réunion, la salle à manger, où se donnaient des festins. Dans une petite cavité dont le sol est inégal et incliné, et où dix personnes tout au plus pourraient s'introduire à la fois, en se tenant couchées ou accroupies dans des positions fort incommodes, comment peut-on voir une salle de festins? Comment nos anthropophages auraient-ils été choisir un lieu si peu commode et d'un si difficile accès? Nous ne pouvons même admettre qu'ils aient tenu leur repas sur le monticule boisé qui se trouve à côté de la caverne; le lieu nous paraîtrait encore mal choisi, et nous ne pourrions nous expliquer le soin minutieux et certainement inutile que l'on aurait pris de réunir les os et les dents, depuis les plus gros jusqu'aux fragments les plus menus, pour les jeter sur le sol de la caverne, afin que, conservés par l'action des eaux incrustantes, ils devinssent pour les générations à venir un sujet de conjectures, de méditations et de discussions. La présence de bois en partie carbonisé, de cendres et de limon calciné parmi les ossements semble dénoter que la chair qui enveloppait ceux-ci était cuite avant d'être mangée; comment des hommes, placés dans une caverne aussi petite, auraient-ils pu supporter la chaleur de ce feu de si près, et comment surtout auraient-ils fait pour n'être pas asphyxiés par la fumée?

Où donc pouvait être cette salle du festin, puisqu'elle n'était ni dans la grotte ni à côté de celle-ci à ciel ouvert? C'est ce qu'un examen attentif des parois de la grotte et du dépôt stalagmitique qui en recouvrait le sol peut seul nous apprendre. Donc, examinons et analysons.

La stalagmite n'a pu être formée que par des eaux suintant ou coulant lentement dans la grotte, et qui, au

Digitized by Google

contact de l'air et en partie par l'effet de l'évaporation, abandonnaient sur le sol le carbonate calcaire qu'elles tenaient en dissolution à la faveur d'un excès d'acide carbonique contenu dans toutes les eaux souterraines.

C'est là le mode constant de formation des stalactites, des stalagmites et des autres concrétions calcaires qui se forment dans les cavernes. D'où venaient les eaux dont la lente évaporation a produit la couche stalagmitique qui enveloppe les ossements de Chauvaux? Nous avons déjà fait remarquer que le toit de la caverne ne porte aucune trace du passage d'eaux incrustantes; si celles-ci s'étaient infiltrées à travers la voûte, elles y eussent formé des stalactites, et il n'y en a pas. En outre toutes les stalagmites correspondantes eussent formé sur le sol des mamelons isolés au lieu de la couche continue qui y existait. Les eaux qui ont formé cette couche n'ont donc pu provenir que d'une fente du rocher formant la continuation en montant de la surface inclinée du sol de la caverne.

Ces eaux, avant de s'écouler par cette fente, avaient séjourné assez longtemps dans des cavités supérieures de la roche, pour pouvoir se dépouiller complétement du limon qu'elles avaient dû entraîner en coulant à la surface du sol, et pour dissoudre une quantité notable de carbonate de chaux. Par l'effet d'une circonstance que nous ne pouvons expliquer, ces eaux n'ont pas pu pénétrer dans la caverne de Chauvaux avant que les festins des cannibales eussent eu lieu, car autrement le fond de la grotte eût été recouvert d'une certaine épaisseur de stalagmite sans ossements, tandis que ceux-ci touchent le fond.

Le suintement des eaux incrustantes a dû continuer pendant un temps très-long et il n'a probablement été arrêté que lors de l'obstruction, par l'accumulation du dépôt calcaire, de la crevasse qui leur donnait passage.

N'est-il pas permis de supposer maintenant que ce passage communiquait avec une autre caverne plus spacieuse, située dans la même roche à un niveau supérieur; que

Digitized by Google

cette autre salle était habitée par les anthropophages et que les eaux, en coulant sur une partie du sol, ont pu entraîner les menus débris d'os qui le jonchaient, qu'enfin les hommes eux-mêmes auront débarrassé leur repaire des os qui les gênaient en les faisant tomber par le trou qui servait d'écoulement aux eaux? Puis un jour sera venu où les cannibales, vaincus par une race plus forte, auront été chassés ou détruits; la caverne aura été abandonnée, mais les eaux auront continué de couler sans entraîner désormais de menus débris; de là la couche épaisse de stalagmite non fossilifère qui recouvrait les ossements. Enfin l'orifice d'écoulement des eaux se rétrécissant de plus en plus par l'accumulation de dépôts successifs, l'eau s'écoule plus lentement et dépose une dernière couche, plus compacte, plus cristalline que celles qui auparavant s'étaient précipitées plus rapidement; puis toute nouvelle accumulation cesse par l'obstruction complète de l'orifice.

Tout ceci nous porte à croire qu'il doit exister auprès du trou de Chauvaux une autre caverne plus grande habitée jadis par des hommes, et dont la petite n'était en quelque sorte qu'un égout ou un réceptacle. L'orifice de la grande caverne était probablement situé de l'autre côté du grand rocher calcaire sur la face opposée à celle qui regarde la Meuse; cet orifice aura été fermé accidentellement ou, ce qui s'explique plus facilement, aura été fermé et caché par les conquérants de la contrée, afin que la caverne cessât de servir de repaire à des ennemis, déprédateurs nocturnes qui peut-être enlevaient les femmes, les enfants et les animaux domestiques pour les dévorer dans leur caverne.

C'est ce que semble justifier la tradition des *Sottais* et des *Nutons* ou de nains noirs quelquefois bienfaisants, plus souvent malins et vindicatifs, qui existe en Belgique dans toute la région du calcaire ancien à cavernes, tradition que l'on retrouve aussi en Allemagne, en Bretagne et dans d'autres contrées. C'est par suite de cette tradition que les femmes et les enfants n'osent pas passer pendant

Digitized by Google

la nuit près des cavernes ou des lieux que l'on suppose habités par les Nutons, et qu'on se livre à certaines pratiques superstitieuses pour apaiser la colère ou pour détourner la vengeance de ces êtres malins. Avant de terminer ce travail, nous croyons utile de soumettre à un examen critique les conclusions tirées par M. le docteur Spring de l'examen auquel il s'est livré sur les ossements humains trouvés dans la caverne de Chauvaux.

Ces conclusions sont que ces ossements appartiennent à une race d'hommes plus petite que la race actuelle, et dont le front déprimé indique de l'analogie avec la race nègre; d'où d'autres se sont hâtés (et beaucoup trop hâtés, selon nous), de conclure à leur tour que les habitants de la caverne de Chauvaux étaient positivement des nains noirs. Les os examinés et comparés par M. Spring lui semblent correspondre à une taille de 5 pieds (1^{m},47 s'il s'agit du pied Saint-Lambert, 1^{m},60 s'il s'agit du pied de Paris); mais il dit en même temps que ces os ont dû appartenir à des femmes ou à des individus non adultes. A-t-il tenu compte de cette circonstance en évaluant la hauteur totale du corps de l'homme supposé mâle et adulte?

M. Spring qui a trouvé plusieurs mâchoires à Chauvaux, dit que toutes appartiennent à des individus non adultes; la seule que nous ayons trouvée était d'un être très-adulte, puisqu'il y avait seize dents et que la surface des molaires était aplatie par l'usure, fait que nous avons également remarqué sur des molaires détachées. Ceci prouve qu'il ne faut jamais se hâter de tirer des conclusions positives d'un fait négatif, tel que le manque d'un caractère ou d'un objet dans une fouille partielle du lieu observé.

Une autre question peut encore être posée ici : Les dévorés étaient-ils de la même race que les dévorants? Voilà un fait qu'il n'est pas facile de vérifier. Cependant l'usure des dents molaires observée chez les victimes permet de supposer qu'elles aussi avaient l'habitude de ronger des os,

Digitized by Google

et peut-être pourrait-on inférer de cette similitude de coutumes qu'elles étaient de la même race que ceux qui en avaient fait leur nourriture; mais ce n'est pas là une preuve bien concluante.

Nous arrivons maintenant au point le plus délicat de la question. M. Spring dit qu'il n'a trouvé qu'un seul crâne humain assez entier pour qu'il fût possible d'en mesurer l'angle facial et de le comparer aux crânes des races existantes. Prévoyant qu'il ne pourrait extraire ce crâne de sa gangue stalagmitique sans le briser, il prit sur place les mesures et les formes de ce crâne, et c'est ainsi qu'il arriva à cette conclusion que ce crâne était plus petit que celui des hommes de la race actuelle, et que l'angle facial étant beaucoup plus aigu, il présentait beaucoup de similitude avec la tête d'un homme de race nègre.

Quant au premier point, nous ferons observer que M. Spring ne nous fait pas connaître s'il s'est assuré que le crâne étudié par lui était celui d'un individu mâle et adulte, et comme il dit précédemment n'avoir pas trouvé de restes ayant ce double caractère, on peut douter que ce crâne seul l'ait possédé. Rien jusqu'ici ne nous paraît mettre hors de doute que les ossements de Chauvaux aient appartenu à des hommes plus petits que ceux de la race actuelle.

Smerling en parlant de la portion assez considérable d'un crâne humain fossile qu'il a trouvée dans une des cavernes de la province de Liége, dit qu'il est porté à croire que celui-ci a appartenu à un homme de la race nègre, mais il ne s'exprime sur ce point délicat qu'avec une extrême réserve, et en faisant remarquer combien il est difficile de décider la question de race sur un seul crâne, et à plus forte raison une portion de celui-ci, quand les têtes d'individus d'une même race présentent de si fortes différences dans leurs dimensions, leur conformation et leur angle facial. (Smerling, page 61, 1re partie, ***Recherches sur les ossements fossiles de la province de Liége.***)

Il nous semble que M. Spring eût bien dû imiter cette

Digitized by Google

sage réserve de Smerling et qu'il eût mieux fait d'admettre avec un peu moins d'assurance que le crâne observé par lui, dans des conditions évidemment défavorables à une observation exacte et complète, appartenait à une race inférieure par les facultés intellectuelles à celle qui habite aujourd'hui nos contrées.

Si nous insistons sur ces critiques auxquelles nous serions très-peinés que M. Spring pût trouver un caractère désobligeant pour lui, c'est que la question à laquelle elles se rattachent acquiert en ce moment le plus haut intérêt. En effet, à peine l'existence de l'homme fossile est-elle mise définitivement hors de doute par les récentes découvertes de M. Boucher de Perthes, confirmées par des géologues de mérite, tels que MM. Ch. Lyell et Prestwich, qu'on se préoccupe de savoir si cet homme était noir ou blanc. Les uns, partant du principe, encore trop peu prouvé, que les races animées se perfectionnent de plus en plus à mesure qu'elles apparaissent sur notre globe à une époque plus récente, sont disposés à admettre, sur les preuves les moins certaines, que l'homme contemporain des races éteintes telles que le mastodonte et le megatherium, était nécessairement très-inférieur en facultés intellectuelles à la race caucasique. D'autres, parmi lesquelles il faut ranger A. d'Orbigny [1], partant de l'idée que les espèces vivantes ont péri entièrement pendant chaque révolution du globe et ont été intégralement remplacées par d'autres après, se refusent absolument à admettre l'homme fossile, et ne considèrent les découvertes d'ossements humains ou de débris de l'industrie humaine dans les formations antérieures au dernier cataclysme du globe, que comme de simples accidents, quoique la répétition assez fréquente de ceux-ci dans des contrées très-éloignées les unes des autres soit bien avérée aujourd'hui.

D'autres encore, par respect pour les traditions de l'Écriture sainte, qui admettent cependant le déluge,

[1] *Éléments de géologie et de paléontologie stratigraphique.*

Digitized by Google

nient l'existence de l'homme fossile avec Cuvier [1], parce que cet homme fossile se trouve enfoui avec une foule d'animaux de mauvaise compagnie, qui ne figurent pas sur l'inventaire de la fameuse ménagerie de l'arche de Noé.

Enfin les planteurs des États méridionaux de l'Union américaine, du Brésil et de l'île de Cuba, quoique bons chrétiens, fort dévots, et croyant à la Genèse, ne seraient pas fâchés de voir démontrer, par des hérétiques ou des libres penseurs, que la race nègre a été créée avant Adam, et que les Africains n'étant pas les frères des Européens, mais étant au contraire d'une race moins parfaite, en qualité de premiers venus, les blancs ont le même droit de les réduire en servitude que s'il s'agissait de singes, de bœufs ou de chevaux. Quelques écrivains allemands, plus pénétrés d'un germanisme exclusif que d'un pur amour de l'humanité entière, admettent qu'il y a eu autant de générations humaines distinctes que de races différentes, et que celles-ci sont d'autant plus morales, plus intelligentes, plus fortes et plus susceptibles de progrès qu'elles ont été créées plus tard, de telle manière, par exemple, que les populations slaves et gréco-latines, dont l'origine est la plus ancienne, parmi les races blanches, sont condamnées à végéter perpétuellement sous un régime de despotisme monarchique, oligarchique ou théocratique, tandis que les populations germaines ou anglo-saxonnes, d'origine plus récente, sont seules susceptibles d'atteindre un perfectionnement moral et intellectuel qui doit les amener à la liberté et au *self-government*.

Voilà dans quels sens divers on exploite dès maintenant la question si imparfaitement résolue encore de l'homme fossile, de son identité avec la race noire et de la pluralité des générations humaines.

Ne s'expose-t-on pas, en adoptant ces conclusions prématurées, et en les faisant servir de prémisses à une foule

[1] *Discours sur les révolutions du globe.*

Digitized by Google

de systèmes nouveaux en philosophie, en religion, en politique, en histoire, etc., ne s'expose-t-on pas à bâtir ces systèmes sur du sable mouvant et à devoir bientôt reconstruire un édifice laborieusement élevé et dont la chute découragera les travailleurs les plus zélés?

C'est pour éviter ces mécomptes, ces découragements, ce recul de la science que nous adjurons tous les hommes positifs, tous les amis sincères de la vérité d'approfondir avec soin l'importante question de l'homme fossile et de tout ce qui s'y rattache plus ou moins directement.

Aujourd'hui que l'existence de l'homme fossile contemporain des animaux antédiluviens paraît parfaitement démontrée, il importe de connaître au juste quelle était sa race et son degré de civilisation. Pour cela, il ne faut pas se borner à de simples conjectures fondées sur des faits peu nombreux et difficiles à bien constater, mais il faut multiplier les recherches, afin d'arriver à un ensemble d'observations assez important pour commander la conviction et semblable à celui qui aujourd'hui démontre l'existence de l'homme fossile aux plus incrédules.

Ceci ne peut être l'œuvre d'un seul homme, il périrait à la tâche dès son début et laisserait son œuvre inachevée, comme le digne et consciencieux Smerling laissa son travail sur les ossements fossiles des cavernes de la province de Liége.

Des associations seules peuvent disposer d'assez de temps et de ressources pour mener à bonne fin une œuvre qui exige de longues et patientes investigations.

Nous recommandons donc à nos sociétés savantes l'étude spéciale de la question de l'homme fossile, avec tous les détails qui s'y rapportent, comme une de celles dont la solution intéresse au plus haut degré plusieurs sciences importantes; nous croyons devoir recommander ici d'une façon toute spéciale les investigations qui auraient pour but de retrouver la véritable caverne de Chauvaux, et l'étude au point de vue géologique et ethnologique des autres cavernes de la province de Namur, à la Société

Digitized by Google

archéologique de cette province, qui a déjà rendu tant de services à la science, en exhumant, décrivant et conservant une foule de monuments remarquables. Il serait même possible à cette société, croyons-nous, de recueillir une grande partie des objets découverts dans les fouilles de Chauvaux et qui sont dispersés aujourd'hui ; cela en permettrait l'étude détaillée qui seule peut conduire à des résultats certains.

Plusieurs autres cavernes de Dinant et des environs, connues des visiteurs pour leurs stalactites et leurs concrétions, mériteraient aussi d'être fouillées avec soin ; nous savons que l'on y a déjà trouvé des dents d'ours et le rhinocéros ; dans la jolie grotte de Freyr, le limon mêlé de stalagmites qui couvre le sol n'a jamais été exploré, et cependant on y voit saillir quelques ossements et on y a trouvé un crâne humain taillé en coupe qui offre des particularités remarquables.

Un travail assidu de recherches, de classement et d'analyse, entrepris par les sociétés locales du pays, réparerait la perte causée par la mort de Smerling, et fournirait à la géologie, à l'ethnologie et à l'histoire des données précieuses. Nous espérons que nos sociétés savantes se feront un devoir de doter la science de ce progrès et notre chère patrie de cette gloire.

CH. LE HARDY DE BEAULIEU.

Mons, 1er juin 1860.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE D'AMÉRIQUE.

DÉBUT DE LA CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE; SPECTACLE IMPOSANT DES CONVENTIONS NATIONALES DES PARTIS; CINQUANTE-NEUF CANDIDATS POUR LA SUCCESSION; REVUE RAPIDE DE LEURS BIOGRAPHIES. — POSITIONS PRISES PAR LES RÉPUBLICAINS ET LES DÉMOCRATES; LA RÉFORME POSTALE (AVEC UN MOT A L'ADRESSE DE L'INDÉPENDANCE); LE HOMESTEAD BILL OU LOI DU FOYER DOMESTIQUE; AVILISSEMENT DU TRAVAIL DEPUIS LES DÉVELOPPEMENTS DE L'IMMIGRATION — L'AMBASSADE JAPONAISE A SAN-FRANCISCO; RÉVEIL DES VIEILLES NATIONS D'ASIE; LEUR PRÉFÉRENCE POUR LES ÉTATS-UNIS, ET SES CAUSES. — COMMUNICATIONS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE (CONTINUÉ DES PRÉCÉDENTES LIVRAISONS, ET TERMINÉ).

États-Unis, le 25 avril 1860.

Après une discussion politique et une lutte de deux mois, la Chambre des Représentants a fini par élire un Orateur, le 1er février, à la stricte majorité absolue. Les Républicains, incapables d'effectuer tout seuls l'élection, ont dû porter leurs votes sur un membre *indépendant*, qui partage la plupart de leurs principes, sans appartenir cependant à leur organisation de parti. L'Orateur élu, M. Pennington, n'avait pas siégé jusqu'ici au Congrès. C'est donc un membre nouveau qui dirige la marche générale des affaires législatives et les débats intérieurs de la Chambre.

Le Président des États-Unis rencontre naturellement une opposition très-vive, assez souvent systématique, dans cette Chambre dont la majorité est changée. Une proposition d'enquête parlementaire [1], sur l'intervention du Président dans les

[1] Il est peut-être bon de mentionner, en passant, que les commissions d'enquête parlementaire procèdent *en public* à l'interrogatoire des témoins.

Digitized by Google

dernières élections, a été votée (5 mars). Le haut magistrat, avec plus d'humeur que de réflexion, s'est plaint, dans un message, d'un manque d'égards envers son rang et sa personne, et a protesté contre la résolution (29 mars). Il ne conteste pas, bien entendu, le droit d'enquête, ni le pouvoir que la Chambre tire de la Constitution de le décréter d'accusation, si elle le juge convenable. Mais il se trouve blessé des formes employées. Sur ce terrain, la controverse ne peut conduire à aucun résultat positif. La Chambre s'est contentée de prendre le message pour notification, tout en réaffirmant ses droits incontestables. La mise en accusation suivrait peut-être l'enquête, si l'élection présidentielle n'était si prochaine et le pouvoir de M. Buchanan si près de sa fin. Ce ne serait pas du reste le premier exemple d'une proposition de mise en accusation. Jackson a été l'objet d'une demande semblable pendant son premier terme d'office. Un vote affirmatif aurait pour conséquence de renvoyer immédiatement le premier magistrat de la république, devant le Sénat, constitué en haute cour de justice. Mais cette querelle sera vraisemblablement absorbée dans le grand débat pour la *succession*.

Les Conventions des différents partis sont au moment de choisir leurs candidats préférés pour la prochaine présidence. On sait que ces assemblées sont des délégations politiques dépourvues de tout caractère officiel, et agissant simplement au nom du parti qu'elles représentent, comme faisait en Belgique le Congrès Libéral.

La Convention de la Démocratie est assemblée depuis deux jours à Charleston (Caroline du Sud), au milieu des préoccupations universelles. Des trains à prix réduits [1] y sont venus de toutes les extrémités du pays, et les principaux ports ont vu

[1] Nous espérons que ces trains à bas prix n'auront pas été l'objet de spéculations privées, le long de la route, comme on en voit parfois des exemples. Le 22 février dernier, un train spécial amenait sept cents gardes nationaux de New-York aux fêtes de Washington. Dans une petite station intermédiaire, l'aiguilleur, gagné par un aubergiste de l'endroit, dirigea la locomotive hors des rails, ce qui causa un délai de plusieurs heures. Mais l'aubergiste profita du séjour forcé des voyageurs, en plaçant sept cents déjeuners à cinq francs par tête.

Digitized by Google

partir, chargés de voyageurs, de nombreux steamers, approvisionnés pour toute la durée non-seulement du voyage, mais du séjour. Charleston avait été désigné à la session précédente de la Convention, tenue il y a quatre ans, à Cincinnati, lors de l'autre élection présidentielle. Mais quand on en vint aux préparatifs nécessaires, les habitants de cette petite ville montrèrent une telle avidité à la curée que le séjour dans les hôtels et la location des salles se fussent élevés à des taux ruineux. Or il faut rappeler qu'une Convention Nationale, outre ses six cents membres et leurs six cents substituts, attire environ *vingt-cinq mille* étrangers, jaloux d'assister au plus grand acte qu'un parti puisse poser en dehors de l'action officielle, ou occupés à transmettre les débats à toutes les parties du pays. Le Congrès lui-même prend des vacances, pour permettre à ses membres de suivre ces Conventions, soit comme délégués, soit comme spectateurs. Les affaires cessent, les autres préoccupations s'effacent, devant l'importance et la solennité de ces réunions populaires.

A peine les exigences de Charleston furent-elles connues que les habitants de Baltimore tinrent conseil. Ils offraient l'usage gratuit d'une salle immense pour les séances générales, et celui de trente-trois salles moins vastes pour les délégations des États ; ils s'engageaient, en outre, à maintenir le tarif ordinaire des logements et des tables d'hôtes. Philadelphie et Richmond se présentèrent presque aussitôt avec des propositions semblables. Ce mouvement spontané ne pouvait manquer de rendre traitables les habitants de Charleston, et grâce aux loges maçonniques, qui ont offert leurs salles de réunion, grâce aussi aux steamers convertis en hôtels flottants, la Convention Démocratique a pu être installée. Le 9 mai, la Convention d'Opposition d'Union s'ouvrira à Baltimore, et huit jours après suivra celle des Républicains, à Chicago.

Les candidatures sérieuses n'ont jamais été en aussi grand nombre, dans tous les partis. On ne compte pas moins de cinquante-neuf noms, soutenus avec plus ou moins de chaleur par des journaux répandus, parfois influents. Le dépouillement des titres des candidats est à lui seul une tâche considérable. On ne lit pas sans intérêt les *Biographies sommaires* de ces citoyens distingués, recommandés par leurs services publics à

Digitized by Google

la sympathie populaire. Quelques-unes de ces vies sont empreintes d'un caractère chevaleresque, ou relevés de traits d'énergie, dont notre existence d'Europe, monotone et réglementée, ne nous fournit pas d'idée. On souffre avec Douglas, orphelin à l'âge de deux mois, qui fut placé jeune en apprentissage chez un ébéniste, où il était dépourvu de moyens de s'instruire, et cependant dévoré de la soif d'apprendre et du besoin d'appliquer à de plus hauts objets sa remarquable intelligence. On le suit, avec un intérêt croissant, dans ses efforts au collége de Canandaiga, pour se rendre digne de l'instruction gratuite; on l'admire quand il va s'établir à l'Ouest comme maître d'école, et commencer sa carrière en enseignant l'ABC aux petits enfants.

La vie de Houston est pleine d'incidents romantiques. C'est le fils d'un *settler* de la frontière, un enfant de ferme, un pionnier de l'Ouest dans toute la force de l'expression. Après avoir perdu son père en bas âge, il fut préposé par sa mère veuve au soin des bestiaux qui pâturaient en liberté. Pasteur nomade, il fut conduit souvent chez les Indiens d'alentour, et vécut même pendant plusieurs années au milieu des Cherockees et de leurs alliés. En abandonnant à un frère plus jeune le soin des troupeaux, il parvint à se placer, comme commis de vente, dans un des bazars d'une de ces villes reculées de l'Ouest, où le bruit de la civilisation ne trouve, pour ainsi dire, qu'un écho affaibli. C'est là qu'il s'instruisit, qu'il apprit l'histoire, qu'il fit seul ses premières études. Tout à coup le voisinage est mis en danger par une déclaration de guerre des Creeks, une tribu indienne connue pour son audace et sa cruauté. Houtson, rappelé aux souvenirs de son adolescence, s'enrôle dans une compagnie franche, se fait distinguer de ses chefs dans plusieurs combats corps à corps, et devient l'ami du général Jackson, plus tard Président de la république. La campagne finie, le jeune volontaire, qui n'avait pas plus de vingt-deux ans, retourne à ses études, se fait recevoir avocat, et est bientôt élu procureur public, puis représentant. Mais sa carrière est loin de suivre, à partir de cet instant, une marche plus régulière ou plus aisée. Poussé par son esprit inquiet, par ses habitudes d'enfance, le séjour des villes lui pèse. Il est élu Gouverneur du Tennessée à une majorité imposante; il résigne; il

Digitized by Google

part encore une fois pour l'Ouest, et va fonder une ferme en pays indien. Il devient bientôt l'ami et le protecteur des sauvages. Les abus de pouvoir des blancs, leurs fraudes, leurs injustices envers les rouges, soulèvent son indignation. Il se constitue l'avocat volontaire de leurs nations. Il part pour la Capitale Fédérale, et, comme jadis le paysan du Danube, fait retentir ses plaintes devant les sénateurs assis pour l'écouter.

L'État du Texas n'était alors qu'un embryon. Houston vint s'y établir, et siégea à la Convention constitutionnelle. La rupture avec le gouvernement central du Mexique suivit de près le vote de la Constitution ; Houston se déclara l'un des premiers pour l'indépendance texane, et conduisit les volontaires à la bataille de San-Jacinto, où il fut blessé.

D'autres vies ne sont pas moins intéressantes. Aucune ne démontre la facilité universelle de s'élever, mieux que celle de Johnson de Tennessée, qui a passé toute sa jeunesse à coudre sur l'établi d'un tailleur. A dix-sept ans, il ne savait encore ni lire ni écrire. Il est arrivé à pied à Greenville, pour y travailler à son compte, d'abord dans les plus modestes conditions. C'est dans un club qu'il s'est fait connaître, et c'est de là qu'il est passé à la vie publique, inspirant partout le plus grand respect pour son caractère et la plus flatteuse admiration pour ses talents naturels.

Ces candidats appartiennent à la Démocratie. Les Républicains sont plus riches encore peut-être d'hommes du peuple, d'hommes qui se sont faits eux-mêmes. Banks a travaillé de ses mains dans une filature de coton ; il y prit goût aux machines, et fut longtemps employé comme ouvrier mécanicien, à Waltham et à Boston. Cameron a commencé, comme Franklin, dans l'atelier d'un imprimeur. Wilson a été élevé dans une ferme, puis s'est fait ouvrier cordonnier. Il s'est établi dans le Massachusetts, ne possédant encore qu'un fort petit magasin de chaussures. De la profession de bottier, il est passé à celle de maître d'école, qui lui a donné quelques loisirs et les moyens de faire des études. Il avait alors vingt-six ans. Ses talents se sont révélés, comme ceux de tant d'autres, dans ces sociétés de conversation ou clubs, dont il existe un si grand nombre aux États-Unis. Il s'est fait connaître dans une *société du dimanche*, qui discutait des matières religieuses et

Digitized by Google

politiques. C'est ainsi qu'avec un vaste système d'associations volontaires, et la liberté de penser tout haut, le talent ne peut rester inconnu ni stérile.

Mais la biographie républicaine la plus intéressante est celle de Fremont, le candidat battu par la Démocratie dans l'élection de 1856. Il était orphelin à l'âge de quatre ans, et grandit dans une pension vulgaire, sans que personne prît souci de son avenir ni de ses dispositions. Un goût naturel le dirigea vers l'étude des mathématiques et surtout de leurs applications. Il se fit arpenteur, et fut attaché, pendant plusieurs années, au levé cadastral de l'État de Mississippi. A l'expiration du travail, ses talents d'ingénieur le firent appeler à Washington, dans le bureau de Construction des Cartes, et à l'âge d'environ trente ans il obtint une admission tardive, en qualité de sous-lieutenant, dans le corps topographique.

C'est alors (1842) qu'il conçut le plan d'une exploration vers la partie centrale des Montagnes Rocheuses, encore abandonnées aux Indiens. Il ne demandait qu'un petit nombre d'hommes, quelques chariots de vivres et des instruments. Le ministre put faire les frais du voyage sur le budget ordinaire, sans recourir au Congrès. Fremont partit au printemps. Il réunit sur sa route des collections de toute espèce, avec un amour de la science et un jugement éclairé qui lui ont attiré la gratitude du monde savant. Il fut le premier blanc qui franchît la South Pass, devenue maintenant la route centrale du bassin du Mississippi vers la Californie. Trois ans avant les Mormons, il descendit au Salt-Lake, dont on n'avait encore qu'une vague connaissance, fondée sur les dires incertains des Indiens. Il a le premier visité le Grand Bassin, les pertes du Humboldt et les Sources Bouillantes. Les privations et les fatigues qui ont accompagné cette expédition, entreprise avec de faibles ressources, et poussée à travers six cents lieues d'un pays montagneux où l'on ne comptait pas encore un *settler*, ont été racontées dans un récit plein de vie et d'intérêt. Plusieurs fois cette petite troupe intrépide a cru ses derniers jours arrivés. Un matin, dans une des vallées alpines de la grande chaîne, au pied de rochers sauvages mêlés de plaques de neige, les voyageurs, épuisés et privés de vivres, s'attendaient à périr de faim, quand le bourdonnement d'une abeille se fit entendre.

Digitized by Google

Fremont épie les mouvements de l'insecte, le suit avec anxiété, et découvre un peu plus bas des ruches naturelles, dont les gâteaux furent dévorés avec avidité [1].

C'est à travers ces privations et ces difficultés que la première bande d'Américains atteignit par l'Est la Sierra Nevada, après avoir traversé le cœur du continent Les richesses minérales de la Californie n'échappèrent pas à l'œil de l'explorateur. C'est Fremont qui signala les principaux dépôts aurifères, et qui compléta cette importante découverte par la reconnaissance des vallées du San-Joaquin et du Sacramento. Il avait mis trois ans à parvenir du Mississippi à l'Océan Pacifique, trajet que les courriers, avec leurs cent cinquante relais, accomplissent maintenant en dix jours.

Le rapport de Fremont étant parvenu au gouvernement dans le temps même de la guerre avec le Mexique, la cession de la Californie fut réclamée, à la paix, comme une indemnité de guerre. La découverte de l'or était encore inconnue au public ; le gouvernement lui-même n'avait pas de notion claire de son importance. Fremont partit de nouveau à la tête des premiers pionniers; il possède dans la Sierra Nevada des mines considérables, en vertu du droit d'inventeur. La Californie, née de ses efforts, grandie par ses soins, lui a noblement témoigné sa reconnaissance, en le faisant son premier sénateur.

Quelques traits d'ensemble sont fort remarquables dans les *Biographies sommaires* des candidats à la Présidence. Nous ne pouvons nous dispenser de les soumettre à nos lecteurs. En premier lieu, le nombre des orphelins ou des hommes qui ont perdu leur père très-jeunes, est hors de proportion avec les fils élevés dans la famille. Nous sommes loin d'en tirer des inductions défavorables à l'éducation du foyer domestique ; mais il

[1] Il y a un an environ, Mme Fremont se trouvant un dimanche dans un des temples protestants de New-York, s'aperçut, au moment de la quête, qu'elle avait oublié son porte-monnaie. Elle détacha gracieusement sa bague, et la déposa sur le plat d'offrande. On y trouva gravé le mot *bee* (abeille), avec la date de l'événement que nous venons de rapporter. Ce fut l'affaire d'un instant d'ouvrir une souscription pour indemniser l'église, et de restituer respectueusement à mississ Fremont ce souvenir touchant de piété conjugale.

Digitized by Google

est évident que la nécessité, le besoin de lutter, l'absence de soutien et d'appui, ont une influence puissante sur le développement de l'énergie individuelle et de toutes les facultés de l'homme. Une même valeur acquise conduirait-elle l'individu à l'élévation sociale, en Europe? Il faut, dans le Vieux Monde, ajouter une autre condition au talent et à l'énergie : il faut le *patronage*, et de là l'importance de l'appui de famille. L'exemple de tous ces orphelins d'élite atteste donc que la société des États-Unis a atteint un but plus complet que la nôtre, puisqu'elle sert de patron à tous ses enfants.

En second lieu, nous devons faire remarquer la variété des professions et des conditions sociales. Certains candidats sont deux ou trois fois millionnaires, pendant que d'autres ont pour toute fortune les émoluments des fonctions électives qu'ils tiennent de leurs concitoyens, et dont le terme expire dans un mois, dans six mois, dans un an, pour les renvoyer à leur table de journaliste ou à leur charrue. Il y a sur la liste des fermiers, des avocats, des marchands, des militaires, des ouvriers, des professeurs d'université, des marins. Tel sera peut-être demain président de la grande république, qui aunait le coton au comptoir il y a seulement quelques années, ou qui ajustait les machines, ou qui cousait sur un établi. Pourquoi le lecteur s'en étonnerait-il? Dans notre démocratie à nous, quelque incomplète qu'elle soit, le simple soldat peut s'élever jusqu'aux plus hauts grades, et l'on ne trouverait pas étrange de voir un ancien clerc de notaire parvenir aux premières charges de l'État. Nos pays d'Europe tiennent encore en dehors la *classe ouvrière*, et ont perpétué l'anathème jeté au travail manuel. Mais que l'on conçoive une société, comme celle des États-Unis, où l'ouvrier reçoit la même éducation et vit du même mode de vie que la *classe lettrée*, les barrières tomberont.

Enfin il faut mentionner, en dernier lieu, que les candidats à la Présidence sont presque tous dans la force de l'âge et dans la vigueur de leurs facultés. Le plus grand nombre est compris entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans; et l'on compte même parmi les plus éminents un jeune avocat de Virginie, M. Hunter, qui n'a pas encore trente-six ans. Sur cinquante-neuf candidats, il n'y en a pas plus de dix qui aient visité l'Europe, tandis que quatorze d'entre eux ont fait la guerre du Mexique

Digitized by Google

ou celle de 1812 contre l'Angleterre, soit dans les rangs des corps francs, soit dans ceux de l'armée régulière.

La question du jour est de savoir quel parti vaincra. La lutte est menée avec une vigueur et une amertume inaccoutumées, bien qu'elle n'ait pas un caractère direct de personnalité. Il semble que la presse, comme un fleuve puissant, acquière avec le temps une allure réglée, où elle est forte avec majesté. L'usage même de la liberté finit par former le goût du peuple, et les malavisés qui visent aux excès ne recueillent que l'indif- et le mépris publics.

Les partis se combattent sur le terrain des idées. Pour connaître leurs chances respectives, il doit suffire d'examiner leurs plans et leurs situations. Le parti démocratique ne s'en tient plus à l'indépendance des États, terrain sur lequel il était invincible. Qui, en effet, peut contester, avec quelque apparence de bon sens et de raison, qu'un pays immense, vingt fois vaste comme la Grande-Bretagne ou la France, peuplé par des immigrations diverses, varié par les climats, les mœurs, les travaux, les besoins, — qui contestera qu'un tel pays puisse se passer de législation locale? Sous la sanction de principes communs et sous l'égide d'une alliance mutuelle, les États doivent conserver le pouvoir de régler leurs institutions domestiques et de surveiller leurs intérêts immédiats. La variété dans l'unité est la devise d'une nation qui occupe un continent presque entier.

Dans la défense des droits des États, dans le maintien de leurs franchises et de leur activité individuelle, la Démocratie restait assurée de marcher à la victoire, comme nos pères lorsqu'ils combattaient pour les libertés des communes. Établie dans cette position inexpugnable, elle élisait Jackson à son second terme d'office, en 1832, après une lutte d'une vivacité sans égale. Sur ce même terrain, elle appelait Pierce, en 1852, à la vie politique, et battait, en 1856, l'explorateur des Montagnes Rocheuses, le premier pionnier de la Californie, le sénateur populaire de l'État d'Or [1]. Mais le parti appelé démocratique

[1] *Golden State*, nom donné souvent à la Californie, comme le sont ceux de *Empire State* au New-York, de *Keystone State* à la Pennsylvanie, de *Old Dominion* à la Virginie, etc.

Digitized by Google

veut aujourd'hui davantage. Il entend sinon justifier, du moins protéger cette triste institution de l'esclavage, que les pères de la république regardaient comme un legs déplorable du passé. Il réclame des lois nouvelles, pour permettre aux habitants du Sud d'emmener leurs esclaves dans les immenses territoires de l'Ouest, qui ne sont pas encore organisés en États et qui comptent jusqu'à ce moment dans le patrimoine commun de l'Union, soumis à la seule autorité des lois fédérales. Le principe que l'esclave trouve la liberté en posant le pied sur une terre libre, a été proclamé par tous les peuples civilisés, et la tentative de l'enfreindre doit briser le parti démocratique des États-Unis.

Au lieu de s'attacher aux institutions du passé et de leur infuser une vie factice, les Républicains ne montrent-ils pas une entente plus juste des idées du temps? Ils sont opposés d'abord à toute mesure favorable à l'institution de l'esclavage, qu'ils abandonnent à lui-même, dans les États où il existe, sous la responsabilité de ces États, — jusqu'au jour où des circonstances inévitables en amèneront la fin : la transformation du travail, l'opinion locale, enfin le mélange même des races, qui composera bientôt les esclaves de mulâtres allant toujours en pâlissant. Mais cette attitude de neutralité armée envers l'esclavage ne représente qu'un rôle d'opposition. Longtemps engagé dans des théories abstraites, absolu dans ses principes, aveugle aux faits existants, le parti républicain des États-Unis avait commis la faute d'effrayer les intérêts anciens, tout en négligeant d'en créer de nouveaux. Les critiques de ses opposants et le besoin de conquérir l'appui populaire, l'ont amené enfin sur un terrain pratique, où ses principes ont commencé à se traduire en faits. Il s'est constitué le champion de trois grandes mesures, qui donneront une idée de sa marche politique et de ses desseins.

D'abord vient l'achèvement de la réforme postale ou *cheap postage* (la poste à bon marché). Cette réforme, réclamée comme une partie intégrante du programme républicain, a été commencée cependant il y a plusieurs années, avec le concours unanime de tous les partis. Le port des lettres a été réduit à trois cents américains (16 centimes), et les journaux ont été dotés d'immunités nombreuses. Le parti républicain

Digitized by Google

s'attache maintenant à compléter les lois postales existantes, et à organiser le service du Grand Ouest entre le Mississippi et les États pacifiques.

Quelques-uns de nos lecteurs pourront s'étonner que nous parlions d'immunités accordées au transport des journaux, dans un pays où l'*Indépendance* relevait dernièrement une interdiction qui lui semblait étrange, celle d'imprimer sur les bandes d'envoi : « votre abonnement expire à telle date. » L'*Indépendance*, saisissant au vol une circulaire récente du Ministre des Postes, en prenait occasion pour jeter la pierre aux institutions du Nouveau Monde. Le Ministre, ne connaissant aucune disposition législative qui autorisât les journaux américains à imprimer sur la bande d'envoi autre chose qu'une adresse, estimait que toute addition sur cette bande devait la faire taxer comme un imprimé à part. Signaler la lacune de la législation était provoquer l'action du Congrès, qui a complété la loi sur cet objet spécial [1]. Son vote établit deux points : d'abord que le Ministre était dans le vrai ; ensuite qu'il suffit de signaler une lacune, aux États-Unis, pour qu'elle soit aussitôt comblée. Le même steamer qui avait apporté à New-York les remarques critiques du journal belge a pu lui retourner la réponse, et l'éclairer sur l'efficacité des institutions républicaines.

Mais tout en s'attaquant à cette circulaire du Ministre des Postes, l'*Indépendance* s'était bien gardée de mentionner les avantages immenses dont les journaux américains jouissent dans le transport par la poste. Elle n'a pas dit à ses lecteurs qu'en vertu de la loi de 1852, la poste est tenue de transporter et distribuer *gratuitement*, dans toute l'étendue de l'empire, les exemplaires d'échange que les journaux s'envoient mutuellement. Elle n'a pas dit non plus qu'en vertu de la même loi les *numéros de semaine*, en feuille simple ou en feuille double, formés par les journaux quotidiens au moyen d'extraits de leur composition journalière et destinés à une autre classe de lecteurs, sont envoyés *sans frais*, par l'entremise de la poste, « A TOUS LES ABONNÉS QUI RÉSIDENT DANS LE CANTON DU LIEU DE PU-

[1] Vote, de la Chambre des Représentants, du 2 mars 1860, sur le rapport de M. Colfax ; vote du Sénat, du 19 du même mois, sur le rapport de M. Yulee.

Digitized by Google

BLICATION. » Quand l'*Indépendance* aura réclamé les mêmes franchises pour la presse périodique belge, elle cessera d'avoir mauvaise grâce à signaler les *restrictions* de la poste américaine. Mais nous sommes prêt à concéder qu'elle ignorait ces dispositions libérales.

La seconde mesure, d'une origine incontestablement républicaine, est le *Homestead bill* ou loi d'établissement domestique. Le projet voté par la Chambre le 12 mars dernier, accorde à tout homme majeur le droit de s'établir sur un quart de section (16 hectares) des terres publiques, pour en faire sa propriété insaisissable et y fixer son domicile. Au bout de cinq ans d'occupation ininterrompue, il recevra un titre définitif et perpétuel, sur le simple payement des frais de cadastre (10 dollars ou 53 francs). Les dispositions de ce projet de loi s'appliquent aux étrangers comme aux nationaux, pourvu que les premiers se soumettent, avant l'expiration des cinq années, aux formalités de naturalisation.

Plus jaloux des intérêts du domaine public, et surtout plus rebelle aux propositions qui émanent du parti républicain, le Sénat se contentera probablement de voter une extension des lois de préemption existantes. En vertu de ces lois, les terres publiques sont à la disposition du premier occupant, dans les zones qui ne sont pas encore mises en vente. A l'époque de l'adjudication publique, l'occupateur a le droit de préemption, au prix *minimum*, 17 francs l'hectare. Il lui suffit de prouver par témoins l'occupation réelle, et l'existence d'une première culture, si réduite qu'elle soit. L'acquisition d'un quart de section, dans les contrées vierges, revient ainsi à 272 francs! Mais le Sénat, s'il rejette l'idée de réduire cette somme, étendra du moins les facilités de payement. Il accordera, par exemple, aux préempteurs, un délai de deux années. Les terres vierges inappropriées, — sans compter les Montagnes Rocheuses, — couvrent encore, aux États-Unis, une aire vingt fois aussi vaste que la Belgique.

Dans la discussion du nouveau projet, que l'on a taxé de loi agraire, plusieurs orateurs ont manifesté leur réprobation de la mendicité et condamné l'abaissement où la paresse et l'inconduite entraînent l'homme. Dans ce pays plein de ressources, le manque de travail et l'inactivité forcée sont à peu près

Digitized by Google

inconnus. Le nom de *pauvre* avait fini par devenir le synonyme de fainéant et de vaurien. On appelait déjà le projet, dans un sens de mépris, la *dotation des pauvres*, lorsqu'un sénateur du Mississippi, M. Brown, s'est levé : « Ce que nous entendons par pauvre, a-t-il dit, dans l'acception commune du langage, n'est pas le pauvre absolu, victime volontaire de la dissipation et de l'imprévoyance, qui tend la main sans rougir, qui vous importune sans honte, et qui se trouve à l'aise dans les établissements de refuge ou de correction. Celui-ci est le mendiant, le vagabond, et trop souvent le criminel. Le pauvre, c'est l'homme qui n'a qu'une faible part des biens de ce monde. Il se rencontre partout. Jetez les yeux, par ces fenêtres, sur cette cité populeuse qui se déroule autour du Capitole. Vous trouverez là dix mille hommes, vingt mille peut-être, que leurs voisins appellent pauvres, et qui se reconnaissent pour tels. Voilà ceux qui demandent un champ pour le cultiver. Je comprends que des gentlemen, nés avec une cuiller d'argent dans la bouche, ne se soucient pas des besoins des pauvres. Mais moi, j'ai été l'un d'eux ; je suis né sans fortune, et j'ai lutté pendant toute la première partie de ma vie. Je n'ai pas oublié d'où je suis venu, de quels rangs je suis sorti, et je n'ai jamais entendu jeter le dédain et faire le procès à cette partie du peuple sans me lever pour la défendre. C'est le nerf de votre industie ; c'est le bras de votre armée. D'où tirez-vous les travailleurs robustes que réclament vos fabriques? D'où viennent vos soldats? Viennent-ils de la Cinquième Avenue, ou de la classe des hommes d'État et des millionnaires? Non;... à moins qu'ils n'aient un brevet d'officier dans leur poche. Mais quand il faut de simples soldats, soit de l'armée, soit du travail, on en appelle à ceux pour qui nous réclamons un champ de cent soixante acres, et qui ne manquent ni de muscles, ni d'intelligence, et encore moins de patriotisme. Voilà nos pauvres à nous [1]. »

Le parti républicain ne se tiendra pas pour battu par le vote du Sénat. En attendant qu'il reçoive des renforts dans les deux chambres, il agite une troisième question, la protection contre le *pauper labor*, ou travail indigent. Les Américains ont reconnu que l'émigrant d'Europe se contente d'une rémunération infime,

[1] Sénat, 5 avril 1860.

Digitized by Google

qui exclut de la carrière les ouvriers natifs. Les tailleurs allemands, employés à Cincinnati par les confectionneurs de vêtements d'homme, travaillent, à peu près comme dans leur pays, pour un morceau de pain noir et les braises du réchaud. Les lingères de New-York ne gagnent pas un demi-franc par jour, au rapport d'une association charitable instituée pour s'occuper exclusivement de leur sort. Les cordonniers de Lynn et de Natick, dans le Massachusetts, ne font plus vingt francs par semaine, depuis qu'ils ont au milieu d'eux tant d'émigrants. L'ouvrier américain ne peut pas soutenir cette concurrence; l'éducation qu'il a reçue lui crée d'autres besoins. Si l'Europe n'envoyait que des travailleurs inspirés d'une certaine dignité, des hommes qui cherchent à se créer de plus nobles ressources, l'intégrité du salaire serait garantie. Mais l'émigrant est habitué, trop souvent, à la grossièreté des vêtements et de la nourriture; il sait habiter dans des bouges, et se passer de ressources intellectuelles de toute nature, satisfait de s'enivrer une fois ou deux la semaine d'une eau-de-vie à vil prix.

La masse de ces émigrants n'est pas capable d'apprécier le comfort d'un intérieur décent et réglé, ni les jouissances des théâtres, des sociétés de conversation, des salons de lecture. Placez une de ces familles dans l'habitation d'un ouvrier américain : avant la fin de la journée, les enfants auront gâté le mobilier, la femme aura mis le désordre dans les armoires, et le chef de famille allumera sa pipe en arrachant des lambeaux aux cartes de géographie suspendues aux murs.

L'ouvrier américain doit tomber à ce niveau, comme homme, ou bien le *travail indigent* doit être écarté du marché. La question est épineuse et difficile, nul n'en disconvient. Elle rappelle nos luttes entre le travail libre et celui des prisons. Le temps suffirait peut-être pour assigner aux émigrants certaines occupations, certaines industries, que le travailleur américain lui abandonnerait. Mais, dans cette hypothèse, une classe inférieure, famélique, grossière, indigne du monde qui l'entoure, serait greffée à perpétuité sur la société américaine. Les enfants s'élèveraient et grandiraient dans l'ignorance et la misère. Servir d'asile aux indigents est une œuvre chrétienne, mais les élever sur son propre sol serait un vice social.

L'Amérique ne peut donc se laisser plier sous cette avalanche.

Digitized by Google

Elle a une protection personnelle à exercer, non-seulement comme une justice envers ses propres citoyens, mais comme un élément nécessaire de l'ennoblissement du travail, si heureusement inauguré sur ses rivages.

Telles sont les préoccupations actuelles du parti républicain. Il faut maintenant qu'il écarte l'idée d'intervenir dans les affaires intérieures des États, et qu'il ajoute à son programme l'inviolabilité des franchises locales. Alors, en s'appuyant sur l'esprit loyal, ferme et sensé des populations du Mississippi, naguère encore attachées à la cause de la Démocratie, un de ses adhérents enlèvera probablement l'élection présidentielle. Il y a d'ailleurs entre les deux partis un terrain commun, où les hommes de progrès et de bon sens semblent déjà se rencontrer, — des Démocrates qui répudient comme Douglas les exigences des propriétaires d'esclaves, ou des Républicains, comme Bates, qui sont résolus à maintenir inviolablement l'indépendance intérieure des États.

La loi fixe au second mardi de novembre, qui tombe cette année le 13 du mois, l'élection du Collége électoral par le peuple. Ce Collége n'est d'ailleurs, par le fait, qu'une commission de scrutateurs. Chaque État y envoie ses délégués, qui l'inscrivent en faveur de l'un des candidats, pour le nombre de votes auquel l'État a droit dans le Collége. L'élection des délégués, avec mission authentique de faire inscrire tel nom en regard de l'État, fixe donc sans incertitude le choix du Président. La réunion du Collége à Washington n'est plus qu'une formalité. C'est l'élection des délégués par le peuple qui se fera, comme nous venons de le dire, le 13 novembre. Le télégraphe sera complété sans doute jusqu'en Californie et à l'Oregon. La *presse associée* espère publier pour la première fois, dans le numéro du soir, le résultat général des scrutins tenus ce même jour dans une étendue aussi vaste que l'Europe civilisée [1].

[1] Toutes les élections se font à la commune, pour éviter le déplacement des électeurs. Dans les communes étendues ou populeuses, on établit même un grand nombre de bureaux partiels. Comme il n'existe pas de listes électorales, l'électeur guidé par les affiches et les journaux, se présente spontanément entre les heures fixées. Dans ces cir-

Digitized by Google

Si vives que soient les préoccupations de la *campagne présidentielle*, elles laissent pourtant une place, sur le second plan, à la curiosité qui attend l'ambassade japonaise. Jusqu'au mois de janvier dernier, une loi antique et respectée interdisait, sous peine de mort, à tout habitant du Japon, de quitter le sol de sa patrie. Lord Elgin avait en vain sollicité qu'une ambassade fût envoyée à la reine d'Angleterre : la loi était inflexible. Mais voilà qu'au grand étonnement des habitants de San-Francisco, une frégate à vapeur, portant un pavillon étrange et inconnu, vint ancrer en front de la jetée de Vallejo, le samedi 17 mars, dans l'après-midi, et bientôt les officiers du port faisaient rapport de l'arrivée du bâtiment de guerre de Sa Majesté Japonaise, le Candinmarruh, capitaine Kat-Sin-Tarroh, ayant à bord l'amiral général Coser-Kemanratano-Kamé. L'équipage se composait de soixante-dix Japonais, commandés par huit officiers indigènes; l'un des lieutenants, M. Managheroo, parlait anglais.

La loi qui interdit de quitter le sol natal avait été rapportée [1], et le steamer venait inaugurer des rapports plus intimes entre Hakodadi et San-Francisco. Bien plus, le Candinmarruh apportait la nouvelle que deux ambassadeurs, munis d'une lettre autographe de l'Empereur du Japon pour le Président des États-Unis, devaient suivre de près ces avant-courriers.

conscriptions restreintes, il est généralement connu de quelque personne présente. S'il arrive qu'il ne le soit pas, les membres du bureau lui administrent un serment, sous la foi duquel il fait connaître son nom et son adresse. En outre, tout citoyen présent, s'il conçoit des doutes, a droit de mettre opposition à la réception du bulletin, jusqu'à l'instant où l'inconnu a amené deux témoins, qui répondent de sa véracité auprès des scrutateurs. C'est à peu près la formalité adoptée par nos notaires envers les clients qui ne leur sont pas encore connus personnellement.

[1] Rien n'égale l'importance de ces questions pour les vieilles monarchies d'Asie. Cette loi était une de celles dont le rappel ne pouvait être proposé que par une démarche solennelle et unanime de l'Empereur et de son Conseil Privé. Les princes du sang étaient juges; et s'ils eussent rejeté la proposition, les membres du Conseil Privé devaient, aux termes de la Constitution, avoir la tête tranchée, pendant que l'Empereur descendait du trône, et cédait le pouvoir à son héritier.

Digitized by Google

Dix jours s'étaient à peine écoulés que les Envoyés Extraordinaires débarquaient à leur tour sur le rivage californien, où la ville de San-Francisco leur fit une réception magnifique, et après une semaine de fêtes animées, les nouveaux hôtes de Frère Jonathan ont pris la route de la Capitale Fédérale, par l'isthme de Panama.

Le personnel de cette ambassade se compose de soixante et onze personnes : deux conseillers auliques, MM. Simmé, prince de Boozen, et Mooragaki, prince de Awadsi, chefs de la mission diplomatique ; un Contrôleur général, un chef de division des Finances, un chef de division des Affaires Étrangères, un premier secrétaire et deux seconds, deux *espions* de première classe et deux de seconde, deux agents comptables, deux interprètes qui parlent le hollandais et l'anglais, deux médecins, cinquante-trois domestiques. Le navire est lourdement chargé des présents que ces fils de l'Asie apportent aux *barbares;* et l'Empereur a fait mettre à bord un demi-million en espèces.

On se demande d'où vient cette modification inattendue de la politique traditionnelle des Orientaux. D'où vient surtout cette préférence accordée aux États-Unis. Le secret en est tout simplement dans l'esprit tolérant et le sens pratique des marchands yankees. L'Américain, depuis sa naissance, est habitué à respecter les droits des autres. Il ne cherche nulle part à dominer par l'orgueil et l'arrogance ; et s'il oblige parfois les peuples barbares à reconnaître sa supériorité, c'est par l'effet de sa valeur intellectuelle et morale. La politique pacifique des États-Unis n'a pas de meilleur appui que les idées démocratiques. Les Américains établis dans les ports de l'Orient, se sont toujours opposés, de tous leurs efforts, aux intrigues et aux empiétements des propagandistes religieux. N'est-il pas naturel qu'un peuple aime à rester maître chez lui, libre dans ses mœurs et dans ses croyances ?

Respecter ses coutumes n'est pas d'ailleurs l'abandonner à la barbarie. Ce qui transforme les peuples, c'est l'exemple des sociétés civilisées, ce sont les relations amicales qui rapprochent les nations entre elles, l'introduction des outils, des industries, des arts, des livres. C'est l'éducation, modelée peu à peu sur celle d'un peuple plus policé, qui élève le sens moral et qui ennoblit le sentiment religieux. L'Eau Bénite ou la Sainte Bible

Digitized by Google

ne sont que des accessoires très-secondaires, pour ne pas dire très-nuisibles, à ce mouvement de transformation sociale. En faut-il d'autre preuve que l'arrivée spontanée des Japonais dans les ports des États-Unis, pendant que l'Angleterre et la France, avec leurs missionnaires et leurs canons, n'ont pas encore enfoncé les portes du Céleste Empire.

De tous les moyens de civilisation, il n'y en a pas sans doute de plus puissant que les voyages. Les peuples qui voyagent le plus ont toujours été les peuples les plus éclairés. La vapeur a fourni à l'homme de nouvelles ressources, et les chemins de fer, en abrégeant les distances sur terre, ont achevé l'œuvre de rapprochement.

Nous terminerons, dans cette livraison, le tableau des Communications de l'Amérique septentrionale, en jetant un coup d'œil rapide sur son système de railways et de télégraphes électriques. Les *routes de transit* et les *communications par eau* ont paru dans les volumes précédents de la Revue. Notre intention n'est pas d'ailleurs de reproduire ici les tableaux d'un Guide. Le voyageur pourra se procurer, à son arrivée en Amérique, le *Railway Guide*, publié le 1er de chaque mois par Appleton. Il y trouvera des renseignements circonstanciés, comme ceux du *Bradshaw's Guide* ou du *Livret Chaix* en Europe [1]. Notre dessein est seulement d'indiquer à grands traits le tracé des lignes principales, auxquelles les embranchements de détail viennent se rattacher.

Aux États-Unis, la vitesse moyenne des trains de voyageurs est de 32 kilomètres par heure. Il n'y a qu'une classe de voitures garnies et confortables; mais certains convois ont des wagons nus, où le trajet se fait pour la moitié ou les deux tiers du prix, et que l'on destine à ce que l'on appelle le *fret humain* (les émigrants sans ressources et les esclaves). Dans l'Amérique espagnole, pour être admis dans ces espèces de trucks, il faut se présenter sans bas ni souliers. Aux États-Unis, le sentiment de la dignité humaine suffit pour indiquer l'espèce de voitures qu'il convient de choisir.

[1] On trouvera, en outre, des renseignements sur les hôtels de toutes les villes importantes dans le *Wegweiser* allemand, publié à New-York par Friedr. Gerhard.

Digitized by Google

Les wagons ne sont point d'ailleurs, comme nos premières classes, des voitures cellulaires. Ils ressemblent à de vastes salons entourés de banquettes. En hiver, on les chauffe au moyen de poêles. Il existe aussi, sur les longues lignes, des wagons à dormir (*sleeping cars*), garnis de couchettes. Le voyageur y entre, lorsqu'il est fatigué, moyennant une rétribution insignifiante (2 fr. 65 cent. par chaque distance de 160 kilomètres).

Les prix peuvent être calculés, approximativement, d'après deux bases différentes. Au nord du parallèle de la Capitale Fédérale (le 39e parallèle), on s'éloignera peu du tarif actuel, en prenant sept centimes par kilomètre. Mais au sud, où l'argent a moins de valeur et où le travail en a davantage, on doit compter sur dix centimes au moins pour la même distance.

Un grave abus, sur les chemins de fer américains, c'est la multiplication des *free passes* ou cartes franches, que les compagnies distribuent aux fonctionnaires publics pour se les rendre favorables. Les dépositaires de l'autorité deviennent ainsi les obligés de la compagnie, et l'on devine aisément ce qui en résulte. Les finances sont mal surveillées; la négligence dans le service trouve toujours des excuses; les empiétements sur les propriétés riveraines ne sont constatés ou redressés qu'avec répugnance et lenteur. Par l'inertie volontaire de ses agents, l'État perd le contrôle de ces corporations formidables, devant lesquelles le particulier isolé est nécessairement impuissant. L'abus des *free passes* est une honte pour les États-Unis. La faveur de voyager gratis, que l'on étend souvent aux femmes et à toute la famille des fonctionnaires, doit avoir un attrait puissant, si l'on considère le nombre de ceux qui vendent ainsi leurs complaisances pour un plat de lentilles.

Quant aux compagnies, dominées jusque dans leurs faveurs par la question d'affaire, elles ont su mettre à leurs libéralités les restrictions étroites de l'avarice, exprimées dans le style d'avoué qu'on va lire. Au dos du billet franc est imprimé : « En acceptant cette carte, le porteur prend sur lui, comme conséquence, les risques d'accident de toute espèce. Il reconnaît expressément que la compagnie ne supportera, dans aucun cas, la responsabilité des injures corporelles qu'il pourrait recevoir, ni celle de la perte ou des avaries de son bagage, de

Digitized by Google

quelque manière que ces accidents soient occasionnés, et même lorsqu'ils seraient causés par la négligence des agents du chemin de fer. » Les tribunaux ont reconnu la validité de cette exception; mais ils ont jugé (en cause de Mme W.-H. Perkins contre le New-York Central), que si l'accident se range dans la catégorie des homicides par imprudence, les victimes ne peuvent être privées de leur recours comme parties civiles contre les auteurs de l'accident, et par suite contre la compagnie responsable de ses agents.

Les tableaux qui suivent contiennent l'itinéraire des grandes lignes américaines, avec les distances converties en kilomètres. Nous n'avons conservé d'ailleurs que les localités les plus importantes. Les villes reliées par des embranchements sont écrites dans une colonne latérale. Pour se former une idée de l'immense développement de ces lignes, on se rappellera que la plus longue ligne belge, d'Ostende à la frontière de Prusse, n'a que 267 kilomètres. On comprendra l'impossibilité où nous sommes d'entrer dans les détails, quand nous ajouterons qu'il existe aux États-Unis deux cent quarante chemins de fer, d'une longueur totale de quarante mille kilomètres. Telle est l'activité du peuple américain que ces voies ferrées ont transporté, en 1859, un peu plus de vingt millions de voyageurs, et que les recettes brutes (voyageurs et marchandises réunis) ont dépassé d'une somme importante un milliard de francs, — à peu près le revenu public de la France.

New-York, New-Orleans et Chicago constituent les trois grandes métropoles maritimes des États-Unis, de ce côté des Montagnes Rocheuses. Ces trois villes déterminent ce que l'on appelle quelquefois le *triangle actif* de l'Amérique. Les trois côtés de ce triangle, dessinés géographiquement par la côte atlantique, le Mississippi et les Lacs, marquent les grandes communications.

1. *Ligne atlantique.* — Cette ligne relie entre eux les ports de l'Océan, en commençant au delà même de New-York, et en se dirigeant vers le golfe du Mexique. Elle s'éloigne peu du rivage, bien qu'elle n'aboutisse à quelques grandes places maritimes que par le moyen d'embranchements; pourtant elle reste toujours comprise entre les Monts Alleghanys et la mer. Les deux dernières sections ne sont pas achevées. On y supplée momen-

Digitized by Google

tanément par les steamboats de l'Alabama entre Montgomery et Mobile, puis par les vapeurs maritimes qui suivent la série de lagunes le long de la côte, pour pénétrer finalement dans le lac Borgne et le lac Pontchartrain.

On trouvera ci-dessous l'itinéraire et les distances. Cette ligne est si longue qu'elle passe par toute la série des climats. Le voyageur, parti de Halifax par la neige, ôte son manteau au delà de Washington, et s'habille en coutil en approchant du golfe du Mexique. Les convois mettent cinq jours et cinq nuits pour franchir cette distance immense.

Le télégraphe électrique suit ce tracé jusqu'à New-Orleans, et se ramifie sur tous les embranchements cités et sur beaucoup d'autres. Au nord, les fils s'étendent à une distance considérable en avant du chemin de fer; ils passent d'abord dans l'île du Cap Breton, puis, par un autre câble sous-marin, dans celle de Terre-Neuve (New-Foundland), où ils viennent jusqu'à la capitale Saint-Johns. Enfin une autre ligne sous-marine rattache au réseau l'île du Prince Édouard, à travers le détroit de Northumberland.

Halifax	0 kilomètres.
Sackville	220
Saint-John (New-Brunswick) . . .	413
Calais	505
Bangor.	646
Augusta (Maine).	745
Portland (Maine)	841
Portsmouth	923
Boston	1010
Providence	1079
Groton	1179
Passage du Quinebaug en bateau à vapeur.	
New-London	1179
New-Haven	1259
New-York.	1381
Passage en steamboat de l'Hudson, appelé ici North River.	
Jersey City	1383
Trenton	1476
Philadelphia.	1525
A Havre-de-Grâce, entre Philadelphia et Baltimore, les wagons sont placés sur un bac à vapeur pour traverser le Susquehanna.	
Baltimore.	1680
Washington	1745
De Washington à Aquia Greek, 71 kilomètres par steamboat sur le Potomac.	
Aquia Creek	1816
Fredericksburg	1839
Richmond.	1939
Petersburg	1973
Goldsboro.	1997 | *Norfolk*. . . . . . 2201 kilomètres.
Wilmington (Nord Caroline). . . .	2333
Marion.	2469

Digitized by Google

Orangeburg	2640		
Augusta (Géorgie)	2790	*Charleston*	2769
Millen	2878		
Macon	3051	*Savannah*	3001
Columbus (Géorgie)	3210		
Montgemery	3347		
Mobile	3664	Ces deux sections ne sont pas terminées.	
NEW-ORLEANS	3883		

2. *Ligne des Lacs, par le côté canadien.* — Des ports atlantiques au *Far West* ou Lointain Ouest la ligne est double. Une voie dessert le Canada, par le nord du Niagara et des lacs Ontario et Érié. L'autre est américaine et passe au sud des mers d'eau douce. Occupons-nous d'abord de la première.

L'entrée naturelle du Canada est le Saint-Laurent, et en hiver, à défaut de ce fleuve alors bloqué par les glaces, la ville de Portland (Maine) devient le port du commerce canadien. La ligne dont nous parlons a donc forcément une double tête : au bas du Saint-Laurent et à Portland. Les deux branches se joignent entre Québec et Montréal. La ligne franchit le Saint-Laurent devant cette dernière ville, sur un pont gigantesque, qui constitue l'un des principaux travaux d'art du continent américain. Passée sur la rive gauche, la voie ferrée suit les deux lacs inférieurs par leur rivage canadien, et vient aboutir vis-à-vis de Détroit. Le Michigan Central la prolonge ensuite jusqu'à Chicago.

Le télégraphe s'avance le long du Saint-Laurent, plus bas que Trois-Pistoles, jusqu'à la station des douaniers et des pilotes à Father Point.

	Kilom.		Kilom.
Trois-Pistoles	0	*Portland* (Maine)	0
Granville	51	Bethel	113
Saint-Jean	116	Northumberland	196
Québec	212	Sherbrooke	328
Richmond	357	Richmond	367
Montréal	481		
Cornwall	610		
Prescott	693		
Kingston	798		
Port-Hope	962		
Toronto	1063		
Brantford	1177		
London	1272		
Chatam	1377		
Windsor	1460		
Passage de la rivière Détroit en bateau à vapeur.			
Détroit	1460		
Jackson	1581		
Kalamazoo	1691		
New-Buffalo	1811		
Michigan City	1827		
CHICAGO	1907		

Digitized by Google

3. *Ligne des Lacs, par le côté américain.* — Cette ligne se ramifie vers l'Atlantique comme les doigts d'une main, pour aboutir aux principales places maritimes du nord. Boston, New-York, Philadelphia et Baltimore sont aux extrémités de ces doigts. Les différentes branches ont à franchir les Alleghanys, dont l'élévation est d'ailleurs modérée. Celle qui vient de Philadelphia et de Baltimore traverse le magnifique bassin anthraxifère de la Pennsylvanie, et passe à Pittsburg, surnommé le Birmingham de l'Amérique. La route, formée en un seul tronc, côtoie ensuite la rive méridionale du lac Érié, et arrive à Chicago par le Michigan Southern. En contournant la baie méridionale du lac Michigan, les deux chemins de fer, — celui qui vient du Canada et celui des ports américains, — ne se confondent pas entre eux. Ils courent l'un à côté de l'autre, tantôt laisant entre les deux lignes de petits espaces de bois ou de marécages, et tantôt se rapprochant au contraire, pour se dérouler littéralement côte à côte.

Les trains dépassent considérablement Chicago vers l'Ouest. Ils pénètrent jusqu'au cœur de l'Iowa; et le prolongement de la ligne est en exécution plus loin encore, dans la direction de Council Bluffs sur le Missouri. Les fils télégraphiques ne dépassent pas, pour le moment, Iowa City.

	Kilom.		Kilom.
Boston	0	NEW-YORK [1]	0
Springfield (Mass.)	158	Port-Jervis	141
Albany	322	Binghampton	346
Utica	473	Elmira	439
Syracuse (N.-Y.)	558	Hornellesville	535
Rochester	725	Erié	815
Buffalo	844	*Cleveland*	968
Erié	985	—	
Cleveland	1138	*Philadelphia*	0
Toledo	1468	Harrisburg	172
South-Bend	1718	Hollidaysburg	392
CHICAGO	1855	*Pittsburg*	583
Peru	2005	Wellsville	656
Rock-Island	2143	*Cleveland*	815
Davenport [2]	2144	—	
Iowa City	2244	*Baltimore*	0
		Harrisburg	132

[1] La branche qui part de New-York présente un immense trafic. Elle transporte annuellement deux millions et quart de voyageurs, et fait une recette brute de plus de trente millions de francs.

[2] Entre Rock-Island et Davenport, la voie ferrée franchit le Missis-sippi sur un pont de bois. Mais il est probable que ce pont sera démoli, tels sont les obstacles qu'il oppose à la navigation.

Digitized by Google

4. *Ligne du Mississippi, par le fond de la vallée.* — Le troisième côté du triangle offre aussi une double ligne. L'une reste à peu de distance du Mississippi, en occupant généralement sa rive orientale. L'autre va du lac Michigan à la Floride, en se tenant un peu plus écartée du fleuve.

Celle de la vallée a son origine sur le côté occidental du delta du Mississippi; elle prend l'autre bord du fleuve au-dessus de New-Orleans, et passe au cœur des terres à coton de l'État de Mississippi. Elle remonte ensuite dans l'État d'Illinois, où elle se bifurque. L'une des branches gagne Chicago, et pousse au nord jusqu'à Fond du Lac. L'autre reste plus voisine du grand fleuve, qu'elle atteint de nouveau à Dunleith, vis-à-vis de Dubuque, après avoir traversé la ville industrielle de Galena, remplie de fourneaux et de fonderies. C'est là le principal centre de l'industrie du plomb, dont les minerais abondent dans le voisinage.

Les fils électriques ne s'étendent pas au nord de la branche principale, mais le long du Mississippi ils dépassent Dunleith, et sont en activité jusqu'à Prairie du Chien.

Brasheare City (sur Berwick's Bay, à l'embouchure de l'Atchafalaya)	0 kil.
Algiers	117
Passage du Mississippi en bateau à vapeur.	
NEW-ORLEANS	119
Brookhaven	325
Jakson (Mississippi)	413
Coffeeville	624
Jackson (Tennessée)	841
Columbus (Kentucky)	981
De Columbus à Cairo, 29 kilomètres par steamboat sur le Mississippi.	
Cairo	1010
Centralia	1183

Mattoon	1320	Vandalia	1233
Menteno	1507	Decatur	1334
CHICAGO	1581	Peru	1506
Milwaukie	1733	*Galena*	1714
Fond du Lac	2007	Dunleith (vis-à-vis Dubuque)	1739

5. *Ligne du Mississippi à demi-versant.* — La seconde ligne ferrée du Mississippi est à peu près parallèle à la précédente, mais un peu plus éloignée du fleuve, et parfois engagée sur les dernières ramifications occidentales des Alleghanys. Elle part du fond du lac Michigan, et arrive à l'Ohio près de Louisville. Elle voit successivement la culture du maïs, puis celle du coton, succéder à la culture du blé. Elle porte la vie dans les campagnes intérieures du Tenessée et de la Géorgie, en passant par

Digitized by Google

Nashville et Columbus. Elle atteint enfin le golfe du Mexique près de la capitale de la Floride, et franchit les derniers prolongements des Alleghanys dans une région où ce faîte montagneux s'élargit et s'abaisse.

Télégraphe sur toute l'étendue de la ligne et de ses ramifications.

Michigan City	0 kil.
La Fayette	146
Greencastle	238
Joliet	349
New-Albany	453
Passage de l'Ohio en bateau à vapeur.	
Portland (Kentucky)	454
De Portland à Louisville, 6 kilomètres le long des boulevards et des rues, où la traction est opérée par des chevaux.	
Louisville	460
Bowling Green	645
Nashville	746
Chatanooga	980
Atlanta	1208
Macon	1370
Oglethorpe	1450
Chattahoochee	1698
De Chattahoochee à Tallahassee, une section de 84 kilomètres n'est pas ouverte.	
Tallahassee	1782
Saint-Marks (au fond de la baie d'Appalachee)	1832

6. *Ligne de la Capitale Fédérale vers l'Ouest.* — Indépendamment de ces lignes, qui forment l'enceinte — soit simple, soit redoublée, — de notre triangle, il part de la Capitale Fédérale, Washington, deux immenses rayons, qui se poursuivront un jour jusqu'en Californie. Le premier va directement à l'Ouest. Il coupe les Alleghanys dans leur partie centrale et la plus élevée. Il offre une côte de 820 mètres au point culminant, passant ainsi plus haut que le chemin de fer de l'Alb de Souabe et que celui du Mœhrisches Gebirge entre Prague et Vienne, mais n'atteignant pas l'altitude de Sömmering sur la voie ferrée du sud de l'Autriche.

La route dont nous parlons se déroule au milieu des magnifiques campagnes de l'Ohio, et se divise ensuite, pour porter vers l'Ouest dans deux directions d'ailleurs peu différentes. D'une part elle gagne Saint-Joseph sur le Missouri, et sert ainsi d'avenue à la *route de transit* nommée « centrale, » décrite sous le nº II dans la livraison d'octobre dernier. D'autre part elle traverse Cincinnati ; puis Saint-Louis, la grande métropole intérieure ; puis encore Jefferson City, le plus grand marché au bétail qu'il y ait sur le globe, où les troupeaux innombrables du

Digitized by Google

Far West sont amenés par les pasteurs. Enfin, en appuyant un peu au midi, cette voie ferrée se termine aujourd'hui dans les plaines, en jetant un fil électrique devant elle, qui va jusqu'à Fort Smith, à l'origine de la *route de transit* du 35° parallèle.

Washington	0 kilomètres.		
Harper's Ferry	88		
Westernport	244		
Wheeling	474		
Zanesville	584		
Columbus (Ohio)	683		
Xenia	783		
Cincinnati	870	Indianapolis	989
Vernon	992	Montezuma	1110
Joliet	1076	Decatur	1234
Vincennes	1164	Springfield (Illinois)	1298
Salem (Illinois)	1304	Naples	1389
Wiggin's Ferry	1413	Douglas	1450
Passage du Mississippi en bateau à vapeur.		Passage du Mississippi en bateau à vapeur.	
SAINT-LOUIS	1415	Hannibal	1451
Jefferson City	1611	Palmyra	1471
Syracuse (Missouri)	1685	Bloomington (Missouri)	1576
		Saint-Joseph	1780

7. *Ligne de la Capitale Fédérale vers le Sud-Ouest.* — De Washington part une autre voie de fer, qui coupe également les Alleghanys, dans la région des sources thermales et minérales, où le monde élégant va prendre en automne les eaux de Spa. Ce chemin se dirige droit au Mississippi, qu'il atteint à Memphis. Pour en trouver le prolongement, il ne faut pas passer immédiatement le fleuve, mais descendre d'abord à Jackson, capitale de l'État de Mississippi, par la ligne de la vallée (notre n° 4 ci-dessus). A Jackson on trouvera la route ferrée de Vicksburg et de Shreveport, qui est en construction plus loin encore, dans l'intérieur du Texas, et qui doit venir à Fort Chadbourne, comme avenue de la *route de transit* du 32ᵉ parallèle.

Télégraphe sur toute la ligne et ses ramifications.

Washington	0 kilomètres.		
Orange Court House	134		
Lynchburg	281		
Blountsville	520		
Knoxville	790		
Chatanooga	995		
Huntsville	1145		
Tuscumbia (près Florence)	1264		
Grand Junction	1408	De Grand Junction à Jackson (Mississippi) une section de 348 kilomètres est empruntée à notre ligne n° 4.	
Memphis	1492		
		Jackson (Mississippi)	1756
		Vicksburg	1830
		Passage du Mississippi en bateau à vapeur.	
		Monroe	1952
		Shreveport	2110

8. *Lignes détachées.* — Indépendamment des grandes artères que nous venons d'indiquer, il existe d'innombrables ramifications, qui forment de notre triangle un réseau des plus compliqués. Notre but n'est nullement d'entrer dans ces détails. Mais nous signalerons, en terminant, quelques chemins particuliers, qui sont dignes d'attention, soit par leur objet spécial, soit parce qu'ils annoncent, dans des régions fort reculées, une sorte d'éveil à la vie.

La Floride a un chemin de fer qui traverse la gorge de la péninsule, de Fernandina sur l'Atlantique, à Point-Alligator sur le golfe du Mexique, 249 kilomètres. Le Texas a beaucoup de lignes en construction, mais la plupart encore peu avancées. On doit citer, parmi celles qui sont en exploitation, la ligne de Galveston à Columbus, 185 kilomètres. La Californie, pour prolonger la ligne à vapeur du Sacramento, a entrepris de construire un chemin de fer qui remonte la vallée de ce fleuve, et qui sera prolongé jusqu'à Marysville, Placerville et la Sierra Nevada. Une section de 222 kilomètres est en exploitation de Sacramento à Lincoln.

Dans les États pacifiques, le télégraphe a fait des progrès rapides. De San-Francisco, une branche suit d'abord la côte jusqu'à Monterey. Une autre monte à Stockton et San-Jose, et pousse au sud jusqu'à Visalia, pour atteindre bientôt Los Angelos, où les malles-postes arrivent des États atlantiques deux fois par semaine. Les fils de l'Est vont à Sacramento et Placerville. Franchissant ensuite la Sierra-Nevada, attachés aux cyprès et aux pins gigantesques, ils passent par Genoa et la vallée de Carson. Le dernier bureau est placé aujourd'hui à Virginia City; mais la pose des fils continue dans le désert, vers Salt-Lake, où l'on compte arriver dans un mois.

L'île de Cuba offre quelques lignes de chemin de fer, garnies de télégraphes, notamment de La Havane à Batavano d'une part et à Matanzas et Cardenas de l'autre. Quant au malheureux Mexique, il ne possède encore de railways qu'en projet, et aussi longtemps qu'il se complaira dans des luttes stériles, il est fort douteux qu'il en ait jamais d'autres. Deux lignes télégraphiques avaient été posées le long des routes ordinaires, de Vera-Cruz à Mexico et de Mexico à Queretaro.

Digitized by Google

Mais les différents partis ont si souvent coupé les fils, toujours pour le plus grand bien du pays, qu'on a renoncé à les rétablir. C'est ainsi que l'Amérique espagnole suit ce qu'elle appelle avec orgueil, et en haine des États-Unis, le *progrès de l'Europe*.

J.-C. HOUZEAU.

Digitized by Google

REVUE SCIENTIFIQUE.

CHIMIE PURE ET CHIMIE MANUFACTURIÈRE.

CHIMIE PURE. — Des classifications organiques. — Nouvelle nomenclature de M. Laveinc. — De la synthèse. Nouvelle découverte; production de l'acide tartrique artificiel; transformation de la gomme en sucre.
CHIMIE APPLIQUÉE. — Nouveau mode de panification. — Des couleurs minérales : vert de Schweinfurth; vert de Kuhlmann; vert de chrome; vert de Pannetier; vert de Guignet; vert de Salvétat; jaune de chrome. — Papier de paille. — Action de l'acide arsénieux sur l'économie animale et les mangeurs d'arsenic.

Depuis assez longtemps, les travaux de chimie pure n'offrent rien de remarquable. Dans le XXVe volume de cette *Revue*, en janvier dernier, M. J.-B.-E. Husson disait : « Si dans ces der- » niers temps la science a fait quelque bruit par ses innova- » tions, c'est bien plus à cause du caractère de certaines » observations récentes et de l'habileté de certains écrivains » de réclame, que par l'importance même des découvertes. » Nous n'avons pas de quoi nous enorgueillir pour le moment. » En effet, une foule de petits mémoires sur des questions secondaires, des contestations interminables sur l'analyse élémentaire, la détermination des formules, une discussion fort vive sur les équivalents; voilà ce que produisent les travaux de nos chimistes théoriciens. C'est peu, dira-t-on : nous pensons au contraire que c'est beaucoup; c'est une rénovation scientifique qui se prépare. On est aujourd'hui dans un vrai marasme

Digitized by Google

scientifique, on se perd en conjectures, en hypothèses: on semble délaisser l'art expérimental pour se livrer aux ingénieuses combinaisons de cabinet. L'analyse organique a bien mal tenu, en fin de compte, les promesses de son début; l'illustre Braconnot s'en est toujours passé et il est arrivé à faire les plus belles observations avec les seuls moyens de recherches que la science possédait il y a un demi-siècle! Il a fait des découvertes d'une portée immense, inattendue, et jamais il n'a voulu emprunter à la science doctrinaire ses instruments ambitieux et ses vagues théories.

Les discussions ridicules et les vives disputes des théologiens ont eu pour résultat d'éclairer les esprits sur la valeur des assertions théologiques, et le jour où un homme fut assez courageux pour pousser le cri de réforme, la réforme se fit, parce qu'elle était déjà dans les esprits. Mais dans l'ordre scientifique, comme dans l'ordre politique ou religieux, la réaction cherche toujours à se produire; on n'abandonne pas le pouvoir sans jeter un regard derrière soi; on cherche à ressaisir ce qui échappe et à replonger la société dans son antique esclavage.—En science la réforme fut inaugurée par notre illustre Van Helmont, qui osa le premier, en plein XVIe siècle, prendre pour devise : *observation, étude expérimentale* et *libre examen.* Il fallut longtemps pour faire adopter cette devise, et de nos jours encore le catholicisme la combat. C'est qu'en effet libre examen et foi s'excluent; la lutte engagée doit être sans trêve, ni merci; toute concession, de part et d'autre, sera non de la tolérance comme on se plaît à le dire, mais un indice de faiblesse; ce n'est point une paix, mais un armistice dont chacun cherche à profiter pour rassembler ses forces, enterrer ses morts et soigner ses blessés. Indépendamment de ce despotisme religieux qui pèse encore sur la science, il y a toute une école qui observe peu ou qui observe mal, et qui cherche à tirer d'interminables conclusions de faits controuvés. De là ces nomenclatures bizarres, ces théories incompréhensibles, ces mots impossibles à prononcer.

Ces idées nous viennent à la pensée à propos de l'apparition d'une nouvelle nomenclature chimique. Dans la séance du 13 mars dernier, M. Laveine, ancien élève de l'école polytechnique, a lu à la Société chimique de Paris un mémoire sur sa méthode

Digitized by Google

de classification organique. « L'étude de la chimie organique » spécialisée a d'abord été utile, dit cet auteur, en familiari- » sant les chimistes avec la chimie théorique ; mais plus tard, » elle est devenue nuisible, *car les chimistes sont arrivés peu à » peu à avoir une confiance beaucoup trop grande dans l'exactitude » des lois et des déductions théoriques.* » Nous sommes d'accord avec lui, mais nous nous demandons si c'est pour cela qu'il a imaginé une nouvelle classification, venant encore surcharger la science de conclusions qui reposent sur une trop grande confiance dans l'exactitude des lois et des déductions théoriques. On avait d'abord divisé les corps organiques selon certains caractères physiques. Ainsi on avait : les corps gras, les huiles essentielles, les résines, les matières colorantes, etc., ces distinctions vagues étaient peut-être les seules qu'on aurait dû conserver. En effet, Liebig, frappé des inconvénients, des irrégularités et du peu d'air scientifique que présentait cette classification, inventa les *radicaux composés*. Cette théorie ingénieuse a pu rendre des services et devenir le point de départ de travaux remarquables. Mais la théorie des radicaux exige l'adoption d'une infinité de composés hypothétiques ; sauf le cyanogène, l'oxyde de carbone et le cacodyle, aucun autre radical n'a encore été isolé, M. Voelkel a même démontré que le mellon n'a pas la composition exigée par la théorie. Ces radicaux sont de pures fictions sur lesquelles Liebig a bâti une nomenclature. Aussi Gerhardt osa dire que « cette classifica- » tion n'a eu pour effet que de jeter le trouble et la confusion » dans la science en la remplissant d'êtres fictifs, qui sont » d'autant plus dangereux que l'habitude de les voir figurer » dans le langage scientifique finit par leur supposer une exis- » tence réelle. »

« Nous osons affirmer, dit plus loin Gerhardt, que les radi- » caux organiques portent préjudice à la science en lui ôtant » cette précision et cette vigueur dans les principes qui seules » lui assurent un avenir durable. »

M. Baudrimont inventa une autre classification ; il combattit le dualisme introduit par Lavoisier et généralisé par Berzélius. Il avança qu'il faut considérer les composés non pas comme étant produits par la réunion immédiate d'un acide et d'une base, mais simplement par la réunion des éléments qui les constituent.

Digitized by Google

Comme conséquence, il indique que les formules chimiques ne pouvant peindre réellement l'état moléculaire des corps, il faut les écrire en plaçant les symboles à la suite les uns des autres, contrairement à la nomenclature de Guyton-Morveau et à la théorie électro-chimique. Ainsi, il faudrait écrire SHO^4 pour exprimer l'acide sulfurique et non pas $SO^3.HO$.

Dès leur apparition les idées de Baudrimont ont été combattues par Thénard ; voici comment il s'exprime à cet égard : « Les chimistes éminents qui se vouent aux recherches de » chimie organique n'ont pas d'autre but que de faire dispa- » raître les formules brutes et de substituer à des formules » comme celle-ci : $C^6 H^{10} O^4$, qui n'apprend rien, la formule » rationnelle $C^2 O^3 H^5 C^4 . H^5 O$, qui nous apprend que nous avons » affaire à de l'éther oxalique. Il est curieux que dans le même » moment on ait proposé, tout au contraire, d'abandonner les » formules rationnelles de la chimie minérale pour en venir » aux formules brutes, c'est-à-dire à l'enfance de la science. »

« Disons-le nettement, ces spéculations vont, pour la plupart, à l'encontre de la marche naturelle de la chimie. Qu'avons-nous appris en chimie générale depuis des siècles, si ce n'est qu'en ce qui touche l'arrangement des molécules des corps, nous ne savons rien du tout? Il faut donc sur ces matières éviter soigneusement tout système d'idées préconçues pour s'en tenir à celui que l'expérience indique comme étant le plus conforme aux faits. » (*Traité de chimie,* t. V, p. 495.)

Les adversaires des formules rationnelles répondront, non sans raison, qu'il est impossible d'attacher une importance sérieuse à ces formules, *produits éphémères d'une imagination plus ou moins féconde.*

Ainsi on a proposé pour l'alcool six ou sept formules différentes; il y a les formules de MM. Dumas, Berzélius, Liebig, Mitscherlich, Malaguti, Persoz, etc., et chacun cherche à appuyer la sienne, qu'il prétend la meilleure.

L'un des adversaires de la théorie des radicaux permanents de Liebig, M. Laurent, a proposé de les remplacer par les radicaux fondamentaux et les radicaux dérivés.

M. Gerhardt remplace tous ces systèmes par une classification fondée sur l'existence de corps homologues. Il forme donc des séries composées chacune d'un certain nombre de groupes;

Digitized by Google

tous ces groupes sont choisis de telle sorte que chacun d'eux possède des homologues dans toutes les autres séries. Mais il y a cependant certains groupes qui n'ont pas d'homologues inférieurs; de plus, on voit dans les séries de Gerhardt les groupes d'une même série reliés par des réactions fort peu importantes, qui permettent souvent de les placer indifféremment dans une série ou dans une autre. Si dans leur ensemble les séries sont assez bien classées, il est évident que prises individuellement chacune de ces séries est incohérente.

M. Laveine s'est proposé, dit-il, de remédier à cet inconvénient.

Il appelle formule rationnelle toute expression écrite destinée soit à rappeler l'existence de certains corps, de certaines réactions ou de certaines analogies, soit à indiquer que cette existence est *probable* ou *possible*. Contrairement à Gerhardt et à Baudrimont, il rétablit les radicaux, qu'il classe en mono, bi, tri...basiques; il indique la basicité des radicaux par des accents. Loin de se récrier contre la multiplicité des formules rationnelles, il admet que tous les corps doivent en avoir un grand nombre. Ces radicaux il les considère franchement comme des *êtres hypothétiques*, il ne se préoccupe pas de leur condition d'existence ou de non-existence.

Nous n'avons rien dit encore des trois classifications de Thénard, de Depretz et de Berzélius; c'est que ces trois classifications n'ont jamais eu d'importance.

Thénard, dans sa première classification, divise d'abord les corps organiques en matières animales et végétales. Quelle différence essentielle peut-on établir entre ces produits; quelle définition distinctive peut-on donner de la substance animale et de la substance végétale? Dira-t-on que l'une est azotée et que l'autre ne l'est pas? Il y aurait erreur, car combien de substances végétales sont azotées et combien de produits animaux ne le sont pas. Thénard avait divisé ensuite les matières végétales neutres en substances chez lesquelles l'hydrogène et l'oxygène sont dans les proportions nécessaires pour former de l'eau, et en substances chez lesquelles l'hydrogène est en excès. La classification de Thénard était si vicieuse dans son ensemble, qu'elle fut abandonnée par son auteur même, mais il substitua à cette classification un nouveau catalogue chimique tout aussi mauvais.

Digitized by Google

En 1830, Despretz arrangea la chimie organique en *familles naturelles*. Des végétaux et des animaux distribués en familles, cela se comprend, il y a génération, filiation, consanguinité, analogie de races; mais quand il s'agit de molécules inertes les idées se trouvent renversées. En imaginant le mot *famille*, Despretz n'avait fait que remplacer le mot *classe*, et l'air de nouveauté de ce système tenait à la facilité avec laquelle on se paye de mots. « Nous connaissons bien des gens qui s'ima-» ginent avoir changé la face de la science pour avoir inventé » un mot, pour en avoir substitué un à un autre. Et ces gens-là » ont des admirateurs; cela va de soi [1]. »

Du reste, la classification de Despretz n'est qu'un assemblage arbitraire et souvent ridicule, une véritable réunion de pièces de marqueterie placées sans ordre. Le caprice semble seul avoir présidé à cette classification.

Berzélius n'a pas cru devoir adopter une classification organique; l'illustre chimiste suédois, pressé par le temps, s'est contenté de nous transmettre des faits sans les coordonner; sa chimie organique n'est pas un système, ni une classification, c'est une table de matières volumineuse.

En présence de ces nombreux systèmes de classification que faut-il faire? quel système adopter? Les repousser tous. En effet les classifications de Thénard, de Despretz, sont tombées depuis longtemps. Les radicaux composés de Liebig sont déconsidérés, malgré le nom du chimiste illustre qui nous les a fait connaître. Outre les objections déjà relatées, on peut se demander quelle valeur peut avoir une classification qui ne comprend pas tous les corps de la nature. La liste des radicaux épuisée, Liebig se trouve obligé de compléter son ouvrage par un chapitre qui porte pour titre : *Combinaisons à radicaux inconnus*. Ce chapitre comprend les deux tiers de son ouvrage, il y groupe les corps dont il lui reste à faire l'histoire, en acides, corps gras neutres, huiles essentielles, résines, matières colorantes et alcaloïdes.

Les adversaires des radicaux ont-ils su produire un meilleur système? Non, les idées de Baudrimont, Laurent, Gerhardt, n'ont

[1] J.-B.-E. Husson, Revue scientifique, XIX[e] vol. de la *Revue trimestrielle*.

Digitized by Google

rien qui mérite de fixer sérieusement l'attention. Gerhardt emprunte à Despretz son mot famille, et il y tient car il parle de la *parenté chimique*, et il emprunte à Laurent l'expression *génération* des composés chimiques. « Toutes les substances » chimiques sont parentes, car elles naissent toutes des mêmes » corps générateurs ; mais elles ne sont pas parentes au même » degré. » Ces mots famille, génération, parenté et substances chimiques hurlent de se trouver ensemble. Nous trouvons que toutes ces classifications font plus d'honneur à l'imagination de leur créateur que de bien à la science.

La nouvelle classification de M. Laveine est-elle nécessaire? vaut-elle mieux que les autres? Elle veut restaurer les radicaux et établir des analogies entre des séries homologues. Ce système est trop nouveau, l'auteur ne l'a pas encore assez développé pour qu'on puisse le juger ; nous ne voulons pas repousser ce système dès son apparition, mais nous nous en défions comme de ses prédécesseurs.

Nous avons blâmé la tendance fatale qui fait que les chimistes choisissent toujours les expressions les plus ridicules pour désigner les composés nouveaux ; nous blâmons encore cette création continuelle de composés hypothétiques. La science oblige-t-elle de mépriser l'euphonie? croit-on rendre un grand service à l'humanité en inventant des dénominations comme celles-ci : *mercaptan*; *acide halbschwefelaetherinschwefelsauere*, *acide nitrochlorodraconésique*, *élaïlate-platino-bichloré chloropotassique*, *kakodylsaures kako-dylchlorid*, *xanthogenoel*, *pyrogaïol*, *ptéléène*, etc.

Le chimiste Raspail a fait connaître il y a près de trente ans un système de chimie organique qui mérite un sérieux examen ; c'est, à notre avis, le meilleur de tous ; il divise les matières organiques en éléments organiques des tissus et en éléments inorganiques des tissus ; la première classe se trouve subdivisée en quatre groupes : substances organisées, organisatrices, organisantes, produits de l'organisation. La deuxième classe comprend aussi quatre groupes : sels incrustés dans les parois des tissus, bases combinées avec les tissus, sels dissous dans les liquides des tissus, sels produits par l'incinération. Tous ces groupes sont subdivisés en genres.

Nous n'avons pas encore trouvé une classification plus

Digitized by Google

simple, plus rationnelle, que celle de Raspail. Elle offre surtout cet immense avantage d'être intimement liée avec les phénomènes physiologiques.

Les résultats les plus remarquables que la chimie organique ait obtenus dans ces derniers temps, consistent dans la reproduction artificielle d'un grand nombre de substances d'origine végétale ou animale. L'analyse est devenue un moyen insuffisant entre les mains de la science; elle procède aujourd'hui par synthèse. C'est une source féconde de découvertes précieuses et non de déceptions comme l'analyse élémentaire. Déjà le chimiste n'extrait plus des fourmis l'acide que ces insectes sécrètent et qui porte leur nom; il trouve plus d'avantage de le préparer avec du sucre, la fécule ou la gomme. Il n'extrait plus des oxalis l'acide oxalique; le sucre, la fécule ou la gomme lui en fournissent plus promptement et à meilleur compte. Il fabrique les cyanures avec le sang, la corne ou la chair. Avec de la cire, il fabrique l'acide contenu dans la graisse de mouton; puis il métamorphose cet acide en acide de la graisse d'homme et du beurre.

Avec la cire, le blanc de baleine, les huiles grasses, il prépare du succin. Il fait du sucre avec de la fécule et du bois; il prépare l'essence des fleurs d'ulmaire avec le principe cristallisable de l'écorce des saules; il obtient les acides de la valériane et du beurre avec les produits de la fermentation du sucre.

Au moyen de la synthèse, le grand chimiste Liebig a encore enrichi la science d'une découverte d'une égale importance au point de vue de la théorie et des applications industrielles; il vient de préparer artificiellement de l'acide tartrique. Il obtient ce résultat en traitant par l'acide azotique le sucre de lait et les gommes. L'acide tartrique obtenu par ce procédé possède les mêmes propriétés que l'acide naturel tiré des raisins ou d'autres fruits : le sucre de raisin et le sucre de canne n'ont pas fourni d'acide tartrique; la gomme arabique en donne moins que le sucre de lait. Liebig termine son mémoire en faisant ressortir les rapports de composition qui existent entre les acides saccharique, tartrique et oxalique, et entre divers autres acides végétaux.

Digitized by Google

M. Berthelot, dont le nom est si avantageusement connu, et qui est parvenu à produire la synthèse du sucre au moyen d'un carbure d'hydrogène, a donné à la Société chimique de Paris, le 16 mars dernier, une conférence sur la *Synthèse en chimie organique*. Nous y reviendrons dans notre prochaine *Revue*.

M. Fermond vient d'observer une curieuse transformation de la gomme de Sénégal en sucre ; cette observation tend à prouver que la gomme peut sans fermentation et par simple hydratation sous l'influence d'une réaction acide se transformer en sucre.

Nouveau mode de panification. — On a fait beaucoup de bruit dans tous les journaux d'un nouveau mode de panification qui devait opérer une révolution dans la boulangerie ; on a porté aux nues cet art nouveau de *faire le pain* sans *levain*, qu'un Anglais, le docteur Danglish, venait d'inventer. L'inventeur, constatant que la fermentation de la pâte du pain amène une perte d'environ 10 p c., a proscrit la fermentation. Il place la pâte dans un pétrin exactement clos qu'il met en communication avec un gazomètre rempli d'acide carbonique comprimé à plusieurs atmosphères. On pétrit par un procédé mécanique ; la pâte est ainsi mélangée au gaz carbonique, qui en augmente la division. Le pétrissage terminé, on interrompt la communication avec le réservoir de gaz acide carbonique. Le gaz dissous dans l'eau et mêlé intérieurement à la pâte, se dégage de ce milieu élastique, mais demeurant en partie emprisonné dans son intérieur, il donne à la pâte un volume cinq à six fois supérieur à son volume primitif. En cet état, on la façonne rapidement en pains et on la porte au four.

Le four est de ceux qu'on appelle à circulation ; la sole fait partie d'une chaîne sans fin, tournant sur deux tambours.

Aux enthousiastes de cette invention, nous présenterons des objections sérieuses.

Le procédé de M. Danglish constitue un véritable perfectionnement pour l'Angleterre ; mais l'Angleterre est loin d'être le pays où l'on trouve du bon pain.

En Angleterre, on fabrique généralement le pain sans levain : tel est le pain pour la marine ; tel est encore le pain consommé dans les ménages. Ce dernier est fabriqué avec de la pâte non

Digitized by Google

fermentée, mais dans laquelle on met du carbonate d'ammoniaque; le carbonate d'ammoniaque par l'action de la chaleur se décompose et fait *monter* la pâte. Les Anglais aiment que le pain soit sec et bien blanc. L'action de la chaleur et de l'humidité change la matière amylacée en dextrine, et le pain devient mou et coloré; pour prévenir ce changement, les Anglais ont l'habitude d'y mettre de l'alun. L'alun est généralement considéré dans ce pays comme un ingrédient indispensable; aussi un chimiste anglais, M. Accum, vante l'emploi de l'alun, particulièrement parce que ce produit « permet de mêler à la farine » de froment de la farine de fèves, sans nuire à la qualité du » pain. »

D'après MM. Ure et Markann, la quantité d'alun varie de 1/127 à 1/964 de la farine employée; cependant l'abus est devenu tel que la Société de médecine de Londres s'en est émue, et en 1857 quatre boulangers de Croydon ont été condamnés à 10 livres sterling (250 fr.) d'amende chacun pour avoir falsifié leur pain avec de l'alun. Les boulangers anglais se récrièrent qu'on portait atteinte à la liberté de la boulangerie, et qu'il était impossible de manger du pain sans alun.

Il y a donc une différence essentielle entre le bon pain et le beau pain. Ainsi l'emploi du sulfate de cuivre permet d'employer des farines de qualité médiocre et mélangées; la main-d'œuvre est moindre, la panification plus prompte, la mie et la croûte plus belles; on peut y introduire 1/16 en plus d'eau, sans que l'apparence du pain en soit influencée. Toutes ces propriétés, on pourrait dire magiques du sulfate de cuivre, ont été une séduction dangereuse pour les boulangers.

Les Juifs, dont les connaissances manufacturières n'ont pas assez été appréciées, n'ignoraient aucune circonstance de la panification. Ils établissaient une grande différence hygiénique entre le pain levé et le pain sans levain ou azyme; ce dernier était le pain du printemps, le pain de la pâque, le pain de la diète en un mot; l'autre était celui du travail et la bonne et forte nutrition. Le pain non fermenté était très-blanc, plat comme du gros carton et dur à se casser les dents; la tradition des Juifs a conservé le pain de pâque avec toutes ses qualités et ses défauts primitifs. — La farine pour être nutritive doit subir une fermentation panaire ou alcoolisation; il faut

Digitized by Google

pour que toute la matière amylacée devienne assimilable, qu'elle reçoive l'impulsion germinatrice qui lui vient de l'embryon quand la graine est entière. Cette germination se décèle par l'acidité du périsperme et cette acidité saccharifie la fécule; c'est à ces conditions que la farine du périsperme profite à la nutrition de l'embryon, ce n'est qu'au même prix qu'elle peut profiter à la nutrition de l'homme.

Mais une fois désagrégé, réduit en poudre, l'embryon n'est plus là pour imprimer cette impulsion aux éléments désagrégés du périsperme; il faut y suppléer par l'addition d'une certaine quantité de levain ou de levûre de bière.

Ce changement que subit la farine par la fermentation, cette transformation de la matière amylacée en dextrine et même en glucose est indispensable pour obtenir un pain nutritif; or, le procédé Danglish ne donne rien de semblable. Voici le raisonnement qui semble avoir présidé à cette invention : « Par la » fermentation il se dégage du gaz acide carbonique; ce gaz » rend la pâte poreuse; introduisons du gaz acide carbonique » directement et l'effet sera le même, » c'est-à-dire qu'il y a eu confusion complète entre la cause et l'effet.

L'économie de 10 p. c. signalée par Danglish n'a aucune importance; en faisant usage de sulfate de cuivre, il en résulte aussi une augmentation de poids de 6,25 p. c. Ce sont là des économies apparentes qui portent préjudice au consommateur. Remarquons bien qu'un boulanger qui donne un poids d'eau en place d'un poids de pain, frappe toujours la bourse du consommateur et qu'il frappe à la fois la bourse et la santé du consommateur lorsque le consommateur est pauvre; 5 p. c. d'eau de plus ajoutés chaque jour au pain représenteront, à la fin de l'année, une disette de 18 jours, et peuvent changer pour l'ouvrier malheureux, une année d'abondance en une année de privation, comme le fait fort bien observer Millon.

Une augmentation de 10 centimes par kil. de pain est d'une haute importance pour la classe peu aisée; en admettant qu'il existe dans la Belgique 2,000,000 de consommateurs peu aisés, 5 centimes d'augmentation par jour dans leurs dépenses, pour l'achat du pain, donneront par an une somme de 36,500,000 fr.! Si par des procédés dits économiques on trompe le consommateur en ne lui fournissant pas la quantité de matière nutri-

Digitized by Google

tive et assimilable qu'il croit acheter, et si on lui fait ainsi subir en réalité une augmentation de 10 centimes au kil. de pain, on aura grevé la classe pauvre d'un impôt annuel de 36,500,000 fr. !

Raspail, ce chimiste éminent qui nous a initié aux phénomènes de la germination, nous explique parfaitement en quoi consiste la panification, et comme lui nous disons : « *Défense au* » *chimiste d'inventer de nouveaux pains, jusqu'à ce qu'il puisse* » *nous rendre raison de ce qui se passe dans la pâte !* »

Tissus colorés en vert. — M. Erdmann signale, dans un journal allemand de chimie pratique, l'apparition d'étoffes légères (tarlatanes), destinées surtout pour des robes de bal, qui sont colorés en vert brillant par du vert de Schweinfurth ou arsénite de cuivre. La couleur n'est nullement fixée par la teinture, mais simplement collée à la surface du tissu au moyen de l'amidon; elle y adhère si faiblement que le moindre frottement suffit pour l'en détacher. Le lavage enlève entièrement la matière colorante. D'après M. Erdmann, ces tissus renferment 50 p. c. de vert de Schweinfurth. Or, ce vert est un poison violent dont la poussière seule détermine des éruptions cutanées de mauvaise nature, l'inflammation des yeux, des muqueuses de la bouche et des voies aériennes.

En Saxe, la vente des tissus colorés par le vert de Schweinfurth a été défendue. Les tissus légers (tarlatanes, tulles, mousselines, gazes, baréges) imprégnés d'arsénite de cuivre offrent de sérieux dangers non-seulement pour les dames qui les portent, mais encore pour les ouvrières qui les travaillent. A Strasbourg, une étoffe semblable fut soumise à l'examen de M. E. Kopp, à la suite de graves accidents éprouvés par une couturière chargée de la confection d'une robe.

Ces accidents sont d'autant plus redoutables qu'on en ignore souvent la cause et que le médecin est ainsi trompé sur la nature du mal.

Une nouvelle couleur verte. — M. Kuhlmann indique la formation d'une couleur verte qu'il obtient en faisant réagir la chaux sur le chlorure de cuivre. Il obtient par ce procédé un oxychlorure de cuivre; cette couleur est moins foncée et plus terne que le vert de Schweinfurth; mais selon M. Kuhlmann,

Digitized by Google

elle aurait le mérite d'une grande stabilité et surtout elle n'aurait pas les graves inconvénients de l'arsénite de cuivre au point de vue de la salubrité.

« Si la préparation de cette couleur avait lieu au moyen du » sulfate de cuivre (au lieu du chlorure) et de carbonate de » magnésie natif, elle serait des plus économiques, car elle » donnerait lieu à la fois à une production de sulfate de ma- » gnésie et à un dégagement abondant d'acide carbonique uti- » lisable dans la fabrication des eaux gazeuses. » M. Barreswil trouve que cette couleur, composée de sels vénéneux, ne remplit pas le but proposé ; il croit du reste qu'elle sera toujours coûteuse et qu'il y aurait un grand inconvénient de chercher l'économie dans la préparation, en faisant servir la confection d'un produit vénéneux à l'obtention d'un médicament ou d'une eau de table. Nous ajouterons encore que ces sous-sulfate et sous-chlorure de cuivre ne présentent aucune stabilité et viennent augmenter le nombre de ces mauvaises couleurs altérables qui font la désolation des peintres consciencieux.

Verts de chrome. — La peinture à l'huile est en possession, depuis près de 25 ans, d'un vert de chrome, très-riche très-solide, connu sous le nom de *vert émeraude* ou *vert de Pannetier*, du nom de son inventeur. Le procédé de préparation était resté inconnu, et le prix fort élevé de cette belle couleur, 140 francs le kilo, en limitait singulièrement l'emploi. En 1858, M. Guignet, répétiteur à l'école polytechnique, a fait breveter une méthode particulière qui lui permet de préparer en grand pour les besoins de l'industrie, un magnifique vert de chrome hydraté dont l'usage est actuellement très-répandu pour les tissus d'Alsace et les papiers peints.

Le procédé consiste à calciner dans un four à réverbère, à la température d'environ 500°, un mélange de 3 parties d'acide borique pour 1 partie de bichromate de potasse, mis en bouillie épaisse avec de l'eau. Il y a boursouflement, dégagement d'eau, d'oxygène, formation d'un borate double d'oxyde de chrome et de potasse qui offre une teinte foncée d'un très-beau vert d'herbe. On retire du four la matière avec un ringard pour la plonger dans l'eau pendant qu'elle est encore rouge : elle s'y désagrége et se dédouble en borate acide de potasse soluble et en sesqui-oxyde de chrome insoluble ; ce dernier s'empare,

Digitized by Google

à l'état naissant, de 2 équivalents d'eau pour former un hydrate d'une superbe couleur. On épuise la poudre par l'eau bouillante et on l'amène à un état convenable de ténuité au moyen d'un appareil à gobilles.

Le procédé de M. Guignet est exploité dans l'usine de M. Kestner, à Thann. On livre la couleur en pâte aux imprimeurs d'indiennes, au prix de 8 francs le kilo, renfermant 30 pour 100 d'oxyde de chrome sec. Pour la peinture à l'huile, on la fait sécher. Elle est inaltérable à l'air et au soleil, et elle a, de plus, le grand avantage de conserver sa nuance et son éclat à la lumière artificielle, qualité précieuse et très-recherchée. Espérons que le beau vert de Guignet, d'une innocuité parfaite, fera abandonner l'usage des verts à l'arsenic et au cuivre, qui déterminent tant d'accidents malheureux et dont nous parlions plus haut. La Société industrielle de Mulhouse a décerné une médaille d'or à M. Guignet.

De son côté, M. Salvétat a fait connaître un *vert turquoise*, qui jouit, comme le précédent, de la propriété de ne pas changer à la lumière artificielle. Il le prépare en calcinant 40 d'alumine hydraté, 30 de carbonate de cobalt et 20 d'oxyde de chrome. On lave et on broie parfaitement. La nuance est d'un bleu verdâtre particulier, que ne donnerait pas facilement un mélange de bleu et de vert.

On doit encore à M. Salvétat un oxyde de chrome alumineux, couleur vert d'herbe, qui, tout en étant moins vive et moins transparente que le *vert Guignet*, est cependant une couleur de plus à ajouter à la palette industrielle des fabricants de papiers peints et de tissus imprimés.

Nouveau jaune de chrome.—M. Poppenheim nous fait connaître *(Polytechnisches Journal)* un nouveau jaune de chrome qu'on vend en Allemagne sous le nom de jaune de Steinbuehl. Cette couleur dépasserait sous le rapport de l'intensité et du brillant les meilleurs chromates de plomb.

L'analyse a démontré que ce jaune n'était autre chose que du chromate de chaux, retenant une petite quantité de chromate de potasse et des traces de sulfate. La présence de ces sels solubles est pour nous une mauvaise recommandation ; nous partageons, du reste, les craintes de M. Kopp au sujet de la solubilité du chromate de chaux. Enfin, nous nous deman-

Digitized by Google

dons ce qu'il y a de nouveau dans la préparation de ce jaune? Le chromate de chaux jaune paille est connu depuis longtemps. Cette couleur est employée pour la peinture en détrempe et pour les papiers peints. La plus grande partie de chromate de chaux fabriquée sert à frauder le chromate de plomb qu'on vend à bas prix.

Parmi les nouveaux jaunes de chrome mis nouvellement dans le commerce, nous signalerons le chromate de zinc de MM. Leclaire et Barruel. Cette nouvelle couleur est désignée sous le nom de *jaune bouton d'or*. Elle s'allie très-bien aux autres produits employés dans la peinture à l'huile, couvre parfaitement et mérite de remplacer le chromate de plomb qui noircit à l'air.

Papier de paille. — On a déjà fait à plusieurs reprises la remarque que la consommation du papier avait augmenté au point de ne plus se trouver en rapport avec la production des chiffons. Cette matière première, dont la quantité est limitée, ayant monté de prix, on a été amené à chercher un remède efficace à cet état de choses, et différentes matières empruntées au règne végétal ont paru propres à être employées à la fabrication du papier. Les expériences ont principalement porté sur la paille.

Depuis de nombreuses années, on annonce qu'on est parvenu à convertir la paille en un papier d'un blanc parfait. Le fait est vrai; mais industriellement, il n'est pas réalisable avec avantage.

Chose curieuse, depuis trente ans, tous les procédés nouveaux sont copiés les uns sur les autres; tous consistent à soumettre la paille à l'action de la vapeur, à activer l'action par un alcali, à passer la paille à la pile, à employer l'action d'un acide, puis à décolorer au moyen du chlore. Enfin, la pâte est divisée, collée et livrée à la machine.

Mais certains *inventeurs* préconisent la soude, d'autres la potasse, d'autres la chaux; l'un fait usage d'acide sulfurique, l'autre d'acide chlorhydrique. Il en est qui font agir le chlore gazeux, mais il en est qui indiquent l'emploi de l'hypochlorite de chaux. En voici un nouveau, M. Reissig, qui est parvenu à découvrir que la matière décolorante à employer doit être l'*hypochlorite de magnésie.*

Digitized by Google

Nous sommes loin de dénigrer tous ces systèmes; nous respectons et nous aimons trop le progrès dans toutes ses manifestations, mais nous ne pouvons nous empêcher de blâmer tous ces essais infructueux, car le jour où un inventeur sérieux se présentera, il aura beaucoup de peine à faire prendre au sérieux sa découverte, tant il y a eu de déceptions jusqu'ici.

Ne peut-on pas se demander s'il n'est pas absurde de chercher à consacrer à la fabrication du papier des plantes qui servent à des usages d'une utilité générale et dont le prix est par conséquent assez élevé? — Si les rebuts de l'économie, si les chiffons jetés au coin des bornes, si les vieux cordages font défaut, cherchez dans la nature s'il n'existe pas quelques végétaux dont vous puissiez tirez parti; mais n'allez pas follement, comme certains esprits légers le préconisent, cultiver, pour faire du papier, des champs qui habituellement produisent de riches récoltes en céréales. Les racines traçantes du *Typha* (massette), plante si commune dans les étangs et sur le bord des ruisseaux et des rivières, fournissent une belle fibre, facile à désagréger et à blanchir; les *conferves* et les *charas*, qui encombrent les canaux et les étangs fournissent encore une matière facile à travailler; il suffirait d'enlever au moyen de l'acide chlorhydrique la croûte de carbonate calcaire dont s'incrustent les organes de ces plantes du fond des eaux. La pulpes de pommes de terre d'où on a extrait la fécule, celle des betteraves dont on a extrait le sucre, peuvent fournir la matière première du papier de qualité inférieure. Un bon encollage donnerait à ce ligneux trop divisé la cohérence nécessaire.

Action de l'arsenic sur l'économie animale. — Mangeurs d'arsenic. — On avait considéré jusqu'ici l'arsenic comme un poison, et trop de sinistres exemples étaient là pour prouver la valeur d'une telle assertion; cependant voici qu'on parle de *mangeurs d'arsenic*, et le témoignage d'hommes illustres dans la science ne permet pas de douter de la réalité du fait.

L'arsenic peut être avalé impunément en prenant la précaution de ces bateleurs dont parle Morgagni, qui avalaient des pincées d'arsenic (acide arsénieux) après avoir eu la précaution d'ingérer du *lait* et des *corps gras*. M. Blondlot s'est assuré, par expérience, que l'acide arsénieux qui a eu le moindre contact

Digitized by Google

avec un corps gras devient très-difficilement soluble dans l'eau.

Davy a prétendu que l'arsenic est un « poison s'accumulant, » mais cette assertion est erronée, paraît-il. Nous n'avons aucune preuve que l'arsenic, donné en doses infinitésimales, puisse s'accumuler dans l'organisation humaine de manière à produire un effet pernicieux; au contraire, nous possédons de nombreuses preuves de l'élimination très-rapide de petites quantités d'arsenic hors de l'organisme par voie des excréments. C'est du moins ce qui résulte des observations consignées dans les traités les plus modernes de toxicologie [1]. M. de Tschudi a fait connaître la facilité que possèdent les animaux d'absorber sans inconvénient une certaine quantité d'arsenic. M. Émile Koop a expérimenté sur lui-même; ce chimiste ayant introduit dans l'industrie de la toile peinte l'emploi de l'acide arsénique pour des enlevages blancs sur rouge d'Andrinople, eut l'occasion de fabriquer cet acide en grand et par des procédés industriels. Il trouva que le poids de son corps augmenta rapidement et considérablement pendant tout le temps qu'il s'occupa de recherches sur l'acide arsénique, sans que la santé générale eût l'air d'en souffrir. Il avait été pendant plusieurs semaines exposé à l'absorption de cet acide, dont il manipulait les solutions [2].

M. Bunsen, le savant professeur de Heidelberg, a visité les sources de Reichenstern, en Silésie; les eaux de ces sources contiennent de l'arsenic en dissolution, et cependant les habitants indigènes se servent de cette eau dans leurs usages domestiques et la boivent sans en ressentir aucun mal. M. Bunsen déclare, nous dit Frank Storer, de Boston, qu'il ajoute foi aux rapports sur les mangeurs d'arsenic des provinces autrichiennes; M. Taylor admet que la solution de Fowler (arséniate de potasse) est fréquemment employée comme remède contre la fièvre par la classe pauvre des districts marécageux de Cambridge (Angleterre).

Il serait assez curieux de vérifier si les assertions sur les mangeurs d'arsenic sont véritables; s'il est difficile de prendre les paysans sur le fait d'avaler de l'acide arsénieux, il serait

[1] Taylor, *Traité des poisons*. Londres, 1859, p. 34-366.

[2] Fr. Storer, *Compte rendu de chimie*. Barreswill, février 1860.

Digitized by Google

très-facile, comme le dit Storer, de le rechercher soit dans leurs excréments, soit dans leurs corps après décès.

Dans tous les cas, la question nous paraît parfaitement étudiée dès à présent; l'arsenic employé à petites doses produit une augmentation de poids et un air de santé. A Paris, les malins cochers de fiacres donnent de l'arsenic à leurs chevaux; le poil devient luisant et serré, l'animal mange beaucoup et engraisse. Le cheval est alors vendu; privé d'arsenic, le cheval perd l'appétit; il dépérit peu à peu et meurt. Si on continue le régime à l'arsenic, il finit par succomber à un empoisonnement. C'est que l'introduction dans la circulation de petites doses d'acide arsénieux diminue de 20 à 40 p. c. l'élimination d'acide carbonique et d'urée, ainsi que l'ont très-bien observé MM. Schmidt et Stuerzwage. L'ingestion d'acide arsénieux, accompagnée d'une nourriture abondante, produit par suite, chez les animaux, une augmentation de poids. Si les doses d'acide arsénieux sont plus considérables, elles occasionnent des phénomènes nerveux d'irritation de la moelle et de paralysie, phénomènes qui peuvent s'expliquer par un état de congestion des organes centraux, qu'on a toujours remarqué dans l'autopsie des animaux soumis à l'expérience.

Nous clôturons ici notre revue; dans notre prochain compte rendu, nous nous occuperons des matières colorantes organiques.

HENRI BERGÉ dit **MASSON.**



Digitized by Google

REVUE PHILOSOPHIQUE.

LA FEMME.

La femme affranchie. — Réponse à MM. Michelet, Proudhon, E. de Girardin, A. Comte et autres novateurs modernes, par Mme Jenny P. d'Héricourt, 2 vol. format charpent. Paris, Bohné, et Bruxelles, Van Meenen et Ce, 1860.

Les femmes, leur passé, leur présent, leur avenir; par Mlle J. De Marchef-Girard, avec une lettre de M. de Lamartine. 1 vol. in-8°. Paris, L. Chappe, 1860.

L'amour, par J. Michelet. 1 vol. Charpentier. Paris, Hachette, 1859.

La femme, par J. Michelet. *Ibid.*, 1860.

I

Toute époque a ses questions qui circulent dans l'air ou qui s'agitent dans ses flancs; qu'elle respire malgré elle, qui l'enivrent ou la fécondent; dont la gestation la travaille et lui pèse. On les dirait fatales ou providentielles, si l'une ou l'autre fatalité pouvait être admise par la raison libre; elles ressortent de l'enseignement des esprits avancés, des révoltes du sentiment, de la logique d'une situation nouvelle déjà assise, ou des rêves d'un avenir impatient de naître; elles sont imposées par les besoins du temps, — *O peuple! vos besoins, ce sont vos prophéties*, — contre elles aucune fin de non-recevoir ne tient, aucune victoire ne prévaut; il faut les résoudre, ou souffrir de l'incubation qui se prolonge ou des avortements qui se renouvellent.

La question des femmes est de ce nombre aujourd'hui; 1789 l'a mise à l'ordre du jour du xixe siècle; depuis ce mo-

Digitized by Google

ment, elle n'a fait qu'enraciner ses principes, accroître son importance, révéler son utilité, grandissant en raison directe des progrès de la réaction politique et de la corruption morale. Plus s'étendait la lèpre, plus on sentait le besoin de l'enseignement des mères, du concours des épouses; plus le progrès est en danger, mieux on comprend le rôle de cette auxiliaire de la révolution, de cette sœur de charité sociale, de cette Jeanne d'Arc de la liberté.

Tous les madrigaux du monde n'y feront rien, ni toute la galanterie surannée des *rois de la création*. On sourit de pitié quand on voit Lamartine, le Lamartine de 1860, écrire à une femme sérieuse, auteur d'un livre sérieux :

« Votre style n'a point de sexe; c'est un homme qui le pense, c'est une femme qui l'écrit... L'empire de la femme n'est pas de droit social, mais de droit divin. Plaire c'est commander, ce titre suffit à votre influence... Nous sommes le revers de la médaille, vous en êtes le beau côté [1]. »

La nature expliquée par la science, la philosophie créée par la raison résoudront seules ces problèmes de vie. Le temps n'est plus où, sur la foi de livres saints qui, cherchant à expliquer l'origine du mal, croyaient la trouver dans les douleurs de la naissance et dans la malédiction de la mère, le temps n'est plus où la femme semblait marquée d'un sceau fatal, était réputée la perte du genre humain, la cause de tous les maux, l'image de la séduction, l'impureté même. Des races qui adoraient Vénus et Minerve ne pouvaient nous transmettre ces sombres traditions; des peuples qui donnaient la couronne et la faucille de la prêtresse à Velléda et s'en remettaient même des différends politiques à leurs épouses [2], ne pouvaient se soumettre à ces dogmes sans les altérer. Aux premiers siècles du christianisme, la femme fut admise dans le temple et il y eut des prêtresses de Marie, des diaconesses du dieu nouveau. Lorsque le principe plus conséquent eut prévalu sur les meilleurs instincts de la nature, en plein moyen âge, lorsqu'on défen-

[1] Lettre à Mlle De Marchef-Girard.

[2] Le traité des Gaulois avec Annibal stipulait que les réclamations seraient jugées par les Gauloises.

Digitized by Google

dait aux femmes d'enseigner, d'approcher de l'autel, de parler à l'église, lorsqu'on agitait sérieusement la question de savoir si elles ont une âme et font partie du genre humain, les mœurs protestaient déjà ; la loi salique ne prit vigueur que dans la moitié de l'Europe, et la chevalerie ne devait pas tarder à nommer l'épouse le *pair* de l'époux. Prendre une femme *à mollier et à per*, disent invariablement tous les trouvères du xiᵉ, du xiiᵉ et du xiiiᵉ siècles.

> Rusticus est verè qui turpia de muliere
> Dicit, nam verè sumus omnes de muliere.

dit un poëte du xiᵉ siècle.

La femme alors, cessant d'être esclave et maudite, reste impure par le sexe, inférieure par la nature. De nos jours encore, la théologie n'a pas changé; la femme est un vase d'impureté ; la malédiction du paradis est double pour elle : « Tu enfanteras dans la douleur. Tu seras sous la puissance de l'homme. » Démon à éviter avant le mariage, instrument de plaisir sans péché et animal reproducteur après le sacrement, elle est sacrifiée à tout, à la concupiscence, à la maternité, à la religion. Son séducteur n'est tenu à aucun devoir, son médecin à aucun ménagement de sa vie, son mari à aucun respect : *Sub viri potestate eris* [1] !

Mais la nature est plus forte que tous les dogmes. A mesure que les mœurs s'adoucissent, que les esprits s'éclairent, que de martyres en martyres la philosophie et la science progressent, la femme reprend de plus en plus son rang légitime ; on s'aperçoit que, comme on ne peut soustraire l'enfant à son influence physique pendant qu'elle le porte dans son sein, il n'est guère plus facile de lui ôter la direction morale de la jeunesse et cette première éducation de la nourrice qui forment souvent un caractère et décident d'une vie. La beauté d'ailleurs est toujours puissante ; Vénus n'a jamais perdu ses autels. Ceux qui ne reconnaissent pas son rang dans la maison acceptent sa royauté dans le salon, dans la vie des plaisirs,

[1] V. *L'Église et la morale,* par Dom Jacobus, livre II, chap. IV, V, IX et X.

Digitized by Google

dans la magnificence des cours. Puis, on comprend que l'inférieure en droit se relève souvent reine en fait, reine de tout l'homme, par la ruse ou par la sagesse, par la beauté, par l'intelligence, ou par le cœur, conduisant les plus grands monarques, formant les ligues, menant la diplomatie, vrai maître du foyer, vrai père des enfants, vrai chef de l'État. Il serait trop humiliant de continuer à croire que cette dominatrice universelle soit une inférieure, et que l'impure mène le fort!

Enfin, il n'est pas de révolution qui n'ait senti tôt ou tard que c'est aux femmes à sceller leur victoire. Quand les femmes adoptent une cause, elle est sauvée et triomphe. Dès que le christianisme les eut pour lui, il fut maître; aussi que ne fit-il pas pour les convertir! Qu'elles adoptent un mot de la science, une mode dans les arts, une idée en politique, un héros ou un martyr, on peut dire : l'avenir est à cette cause ou à cet homme; car la femme forme le corps et le cœur des jeunes générations; la femme est l'idéal de la conscience de l'amant : ce qu'elle admire, il le fera au péril de sa vie; la femme est la force ou la faiblesse de son mari comme citoyen; elle l'encourage ou l'arrête; dévouée, elle communique à tous sa flamme; éclairée, ses lumières; mais qu'on la laisse dans la nuit : enfants, amants, époux, les ténèbres nous enveloppent; et la victoire est bien éloignée quand la résistance a ses racines jusque dans le cœur de la famille, les armes sont bien faibles aux mains du soldat, quand une mère, une fiancée, une épouse ne les a pas bénies avant la bataille.

Du moment où cette solidarité première, fondamentale, la solidarité de la famille dans les plus hautes questions de civilisation, s'aperçoit, l'émancipation des femmes devient un des symptômes du temps, une des armes du progrès; on y voit un remède au malaise général. « L'homme est malade de la foi qu'il n'a plus et de celle qu'il voudrait avoir [1]. » La femme peut lui rendre la foi et l'amour.

Alors, la chrétienne confesse le Dieu des mœurs purifiées et réclame sa place dans le cirque des martyrs. Alors, une Olympe de Gouges se lève et crie : « La femme a le droit de monter à l'échafaud; elle doit avoir le droit de monter à la tribune! »

[1] Mlle De Marchef-Girard.

Digitized by Google

Ce cri de la révolution française n'a pas perdu ses échos; le terrible droit au martyre n'est pas prescrit pour les femmes; Mme Mederspach fouettée sous les yeux de son mari; Mme Udvarnoky et la fille d'un évêque patriote fouettées par Haynau; les femmes de Milan massacrées par Radetsky; une femme enceinte fouettée nue à Montreale, en 1860; Mme Garibaldi, expirant d'une mort sublime dans l'héroïque retraite de son mari; Pauline Roland, victime des transportations bonapartistes, et tant d'obscures amazones du progrès, tombées aux barricades de Rome, de Vienne, de Messine, de Naples, de Paris, toutes ces martyres de l'idée nouvelle donnent à leurs sœurs de combat le droit de répéter la fière parole d'Olympe de Gouges.

Cependant les passions se calment; le sang des apôtres est fécondé par les philosophes; à ces altières revendications de l'absolu, succèdent l'étude des principes et la recherche des moyens d'émancipation. C'est l'heure où l'idée fleurit et mûrit; elle apparaît aux esprits comme une moisson naissante, dont il faut sarcler l'ivraie. La lutte est dans les livres; il s'agit de découvrir la loi : la loi qui raffermira les mœurs égarées sans boussole, et sauvera la société.

Alors, la science lève les anathèmes Ces prétendues impuretés, elle les déclare un saint effort de la nature, un phénomène normal, un travail admirable doué d'une force plastique, premier acte, acte spontané de la génération. La science étudie cet être qu'on dit « inférieur, impuissant, attendant de l'homme toute fécondité physique et intellectuelle; » elle trouve que la femme est un être complet de sa nature comme l'homme, qu'elle est très-active et très-créatrice, que sa masse cérébrale est semblable à celle de l'homme pour la composition et pour le nombre des organes, qu'elle a des fonctions physiques autres, celles du sexe, mais pour le reste la même nature.

« Il n'y a pas dit M. Pierre Leroux, deux êtres différents, l'homme et la femme; il n'y a qu'un être humain sous deux faces qui correspondent et se réunissent par l'amour. L'homme et la femme sont pour former le couple, ils en sont les deux parties. Hors du couple, en dehors de l'amour et du mariage, il n'y a plus de sexe; il y a des êtres humains d'origine com-

Digitized by Google

mune, de facultés semblables. L'homme est à tous les moments de sa vie, sensation, sentiment, connaissance; la femme aussi. La définition est donc la même. » (*Encyclopédie nouvelle.*)

II

Mais les sciences ne parlent jamais sans que la passion ne s'en empare et sur une donnée incomplète ne bâtisse des théories à son profit. M. Michelet, avec des intentions morales et civilisatrices, a écrit deux livres énervants. Cette femme que la science relève des impuretés bibliques, il la déclare blessée, humiliée, malheureuse, *serve* de sa blessure. Serve! l'écrivain démocrate a conservé le nom de la servitude! La femme est toujours la profane, l'inférieure, l'esclave! Mais l'Amour fait du mari le garde-malade qui la soigne, l'initiateur qui la relève, le maître qui la *crée*, le dieu qui lui donne l'âme et peut, à force de caresses, d'*aimantation, d'enveloppement,* de magnétisme, faire de son épouse une ourse bien léchée.

L'Amour! Au milieu des symptômes de corruption de l'époque, quand la débauche et l'intérêt remplacent l'affection, qu'on se marie de moins en moins, qu'on craint la famille et qu'on lui préfère la liberté du cabaret et des mauvais lieux, il est bon d'apprendre aux hommes comment on aime, de proclamer que l'amour vrai est le seul gage de bonheur, l'unique sauvegarde de la vie, du progrès, de l'intérêt même; il est bon de blâmer les folies pernicieuses du luxe qui dégrade; il est bon de venger la vie de ménage, de rendre à la jeunesse son idéal, à la famille son flambeau, à la vie entière son soleil. M. Michelet plaide souvent avec une grande éloquence ces nobles causes; mais le sentiment l'a égaré au lieu de le soutenir. Je ne répéterai pas les critiques, même les plus justes, qu'on a faites de ces livres destinés à un éclat éphémère; il me suffit de prémunir les lecteurs contre le poison qui se trouve dans ces fleurs d'assez fausse poésie. Je veux seulement répondre à une objection et relever un enseignement que notre époque est trop encline à oublier, pour qu'on ne le lui rappelle pas sans cesse.

Cette œuvre, dira-t-on, est écrite pour notre temps; ce n'est pas à une génération née dans l'entière pureté des mœurs

Digitized by Google

qu'elle s'adresse ; elle parle, au monde tel qu'il est, le langage de ses passions ; sur des cœurs qu'il faut guérir et ramener à des sentiments meilleurs, la langue de Caton ne peut rien, l'austérité est impuissante ; il faut qu'on soit jeune avec eux ; l'enfant ne se croit pas malade, il veut du miel au bord de la coupe.

En effet, ce livre est doré du miel des passions ; aussi a-t-il été dévoré ; son succès a été rapide et grand. Mais qu'en peut-il résulter de moralisation et de force pour les âmes non souillées? Est-ce le hatchich qui préserve des voluptés? Est-ce l'ivresse qui fortifie? Ce n'est pas cette sentimentalité voluptueuse qui retrempera les générations nouvelles. Ce livre ne peut être lu sans danger que dans le boudoir du concubinat et de l'adultère, ou ailleurs ; mais là même il ne peut être utile ; il a dû s'y lire avec passion, car c'est là qu'on parle le plus d'amour et qu'on croit le plus aimer ; il a dû être une bonne fortune pour cette classe de lectrices, habituée à moins d'art et de poésie ; mais il a bien l'odeur qu'on y recherche, les chauds parfums qu'on y préfère ; il n'a pas dû y être trouvé déplacé ; mets exquis, soit ! mais fait pour cette table. Auquel de ses deux amours Hégésippe Moreau l'aurait-il donné à lire ? Aspasie n'avait-t-elle pas un goût supérieur pour les arts? « Caresser la passion de l'amour, c'est s'amoindrir soi-même et déjà se corrompre, » a dit M. Proudhon. Le livre de M. Michelet est condamné par ce seul mot.

C'est là un des plus terribles dangers qu'offrent aux écrivains les grandes villes, où la population de joie, la plus active, la plus avide d'émotions et de spectacles, la plus bruyante, celle qui paye le mieux les plaisirs et répand le plus vite les renommées, est si nombreuse qu'elle impose presque le goût au théâtre et au roman. Les étrangers, curieux du succès du jour où ils passent, augmentent ce monde et ajoutent à son influence ; ils ne savent pas que les honnêtes familles de Paris ne vont pas à ces spectacles, n'achètent pas ces chefs-d'œuvre d'une heure. Depuis dix ans surtout, il semble que l'on n'écrive que pour le demi-monde qui se répand dans tous les rangs et dans toutes les classes. Combien de fois les meilleures intentions ont-elles échoué sous cette pression corruptrice ! On veut faire œuvre utile, on est entraîné par le torrent. On a vu des

Digitized by Google

auteurs regimber contre la critique, crier à la calomnie; ils ne devaient s'en prendre qu'au milieu mauvais où ils vivent, à l'air malsain qu'ils respirent, à la bohême générale dont ils participent trop. On ne côtoie pas impunément la fange.

Pour moi, quand je me rappelle les travaux en commun de MM. Michelet et Quinet; puis, quand je vois l'un s'élever artistiquement et moralement dans la proscription, et l'autre, avec les mêmes intentions, les mêmes principes, les mêmes mœurs, écrire l'*Amour* et la *Femme*, je ne puis m'empêcher de penser que le sujet si longtemps médité de M. Michelet eût pris d'autres couleurs dans l'exil, et que ce pinceau de volupté malsaine se fût changé, dans une petite ville libre de Belgique, ou sur les bords du lac de Genève, en un burin de grand moraliste et de pur démocrate. L'écrivain serait resté apôtre. L'air de la Babylone impériale a flétri son œuvre.

III

Cependant il est des âmes jeunes ou fortes qui résistent à cette atmosphère, et l'on voit avec plaisir des femmes y conserver l'intégrité du sens moral. Mlle De Marchef-Girard n'a pas les instincts de la lutte; elle a tous les sentiments du bien et du progrès. Elle part de la crise de rénovation qui tourmente ce siècle et dont elle entend sortir des voix qui disent : L'avenir est aux femmes ! Elle proclame le principe de la liberté et de l'égalité des sexes comme des classes, et elle le plaide avec émotion et vivacité :

« Je l'ai créée inférieure à toi, — fait-elle dire au dieu Indra, — de peur que, si elle t'était parfaitement égale, vous ne vous entendissiez trop bien. A toi la toute-puissance, à elle la servitude. Tu auras les vices du maître, tu abuseras de ta force; elle aura les vices de l'esclave, la ruse sera son arme et le mensonge son bouclier. A toi la pensée, à elle l'ignorance. Son regard ne répondra pas à ton regard, ni son âme à la tienne, à moins que tu ne descendes à sa vulgarité. Si tu es homme de génie, son sourire sans lumière glacera l'inspiration de ton cœur; si tu es homme d'étude, l'ennui la détachera de toi; si tu es homme de douleurs, sa main au lieu d'un breuvage te présentera du poison. Elle soignera ton corps, mais elle bles-

Digitized by Google

sera ton âme; elle sera ton épouse, mais elle ne sera pas ton amie, et quand tu l'aurais choisie entre toutes, tu ne pourras jamais l'élever jusqu'à toi. Car tu ne peux faire que ce qui n'est pas soit, et je t'ai donné sa part d'intelligence; il est vrai que je lui ai octroyé ta part de sentiment. Allez donc, elle t'aimera sans te comprendre, et tu la comprendras sans l'aimer.

» C'est pourtant ainsi que les hommes font raisonner les dieux. »

Un écrivain lutteur n'eût pas donné à l'Église le masque d'Indra.

Mlle De Marchef-Girard défend avec non moins de chaleur l'intelligence de la femme : « Si l'intelligence chez la femme n'est qu'un accident, la femme intelligente est un monstre. Cette conclusion que personne ne voudrait signer n'est cependant que la conséquence logique d'une foule d'opinions professées à haute voix par les hommes les plus éminents. »

Ce livre est d'un écrivain plutôt que d'un philosophe. Sa partie la plus faible est celle qui traite du droit; sa partie la plus belle, sa déduction la plus juste, est historique. Le thème, très-utile, très-bien formulé, très-concluant, consiste à vérifier le sentiment moderne par l'histoire. Une idée peut être spécieuse, erronée, passagère. Mais, si on la retrouve à divers degrés dans le cours des siècles, si elle n'est que le développement nouveau d'un élan général du cœur humain qui s'est éclairé en progressant, et a passé de l'état d'instinct et de sentiment à l'état de principe, on peut dire qu'elle tient aux entrailles mêmes de la civilisation et que son heure est proche. Le premier dessein de l'auteur est donc de prouver la tendance universelle et progressive en faveur de « l'humble gardienne du foyer. » Toutes les ressources de l'histoire y sont déployées. Forte de ces preuves séculaires, l'écrivain affirme que le mouvement d'émancipation est sérieux, régulier, naturel, et touche à une époque radicale.

Partie de là, Mlle De Marchef, continuant à se servir de la même méthode, étudie les conditions de la femme à l'époque actuelle, passe à l'examen des théories nouvelles et conclut surtout à ce que ce puissant auxiliaire social cesse d'être négligé dans le travail commun, et serve à la pacifica-

Digitized by Google

tion des esprits, à l'accomplissement du progrès. « Si la foudre éclate si souvent au milieu de vous, n'est-ce point votre faute, vous qui supprimez cet élément et le réduisez à l'impuissance? » — « La femme réhabilitée prendra désormais sa place naturelle au foyer de la civilisation. »

A l'universel progrès des siècles, se joint la tendance universelle de l'époque. L'auteur la constate en regrettant que l'on ait trop souvent rejeté toute idée pratique. « On a posé des prémisses hardies, dit-elle, et l'on a reculé devant la conclusion, parce que la conséquence rigoureuse de ces prémisses était une nouveauté dont nul ne voulait être responsable. »

La publiciste elle-même n'est-elle pas un peu atteinte de quelques unes de ces timidités? Ce reproche cependant n'est pas fondé. Les écoles sociales, principalement l'école saint-simonienne, se sont même souvent égarées dans des témérités de conclusion; et deux femmes, l'une en Amérique depuis quinze ans, l'autre en France depuis quelques années, ont levé l'étendard des conséquences pratiques. L'une s'est servie d'une parole apostolique et d'une activité personnelle de propagande, dignes du Nouveau Monde; l'autre tient magistralement l'arme des luttes philosophiques : la plume.

IV

Le 13 janvier 1810, il naissait à un rabbin juif de Pologne une fille de ce caractère généreux et droit, enthousiaste et doux qui fait les apôtres. Ernestine-Louise Susmont Potowski n'avait pas 5 ans qu'elle refusait de retourner dans une école où elle avait été injustement punie; elle n'avait pas 15 ans qu'elle avait rompu avec le dieu de ses pères, avec tous les dieux de l'autocratie religieuse; elle n'avait pas 17 ans que, — réduite à une lutte continuelle contre son père que son apostasie révoltait, contre un mariage auquel il voulait forcer une enfant si jeune, contre une belle-mère de son âge, qui ne pouvait souffrir en elle ni la fille, ni la philosophe, — elle quittait le toit paternel, y laissant sa fortune, et commençait cette vie de voyage, de lutte et d'apostolat, mêlée aux travaux du ménage, qui devait avoir son couronnement dans les États-Unis. A

Digitized by Google

Berlin, elle trouve une loi contre les juifs, et le roi veut la faire chrétienne; il sera son parrain : « Je n'ai pas abandonné le tronc pour m'attacher aux branches, » dit la jeune fille. A peine en France, la révolution polonaise la rappelle dans sa patrie, qu'elle doit abandonner avant d'avoir pu combattre pour elle. En Angleterre, elle se marie; point de prêtre; deux notaires enregistrent son union avec un honorable ouvrier, monteur de cannes; puis elle s'associe à la propagande et aux fêtes intellectuelles de Robert Owen. C'est le 14 mai 1836 qu'elle débarque à New-York; elle y allait pour tenter un essai des idées du maître anglais; dans la traversée, elle a réfléchi; elle veut prêcher à ce peuple libre une triple émancipation qui lui manque : le rationalisme philosophique, l'abolition de l'esclavage, la liberté de la femme. Elle s'attaquera à trois servitudes : le prêtre, le planteur, la loi et les préjugés contraires aux femmes. Aussitôt la jeune femme, ménagère, épouse et mère, aimant son mari et remplissant tous les devoirs de sa maison, faisant sa cuisine, donnant elle-même le lait à ses enfants, se livre à une propagande active, parcourt plusieurs fois les principaux États de l'Union, prêche partout, prononce jusqu'à trois discours en un jour, convoque des meetings, va résolûment porter sa parole et ses principes dans les réunions ennemies; rédige et fait signer des pétitions chaque fois qu'une idée a été comprise; brave tout : les mœurs intolérantes du protestantisme, les intérêts féroces des propriétaires d'hommes, les intérêts pies des ministres de culte, les préjugés autocratiques des maris; s'expose souvent; ne relève ni calomnies ni injures qui ravalent au-dessous de la prostituée cette juive qui ose parler en public; reste sans trembler à la tribune menacée par le fanatisme; trouve une éloquence vengeresse pour défendre les apôtres de la raison; persiste; ose attaquer en face toutes les autorités : la Bible, la propriété humaine, le mari, et finit par entraîner à son parti, les femmes, les hommes, les mœurs, même les lois. On l'a calomniée, elle bénit. On lui demande la consécration du berceau, du mariage, de la tombe; elle nomme les enfants, marie les fiancés, dit le dernier adieu aux morts, annonçant partout la morale émancipatrice et la solidarité universelle. Déjà des conventions d'hommes et de femmes s'assemblent chaque année pour discuter les intérêts

Digitized by Google

généraux ; les femmes sont admises dans les principales carrières réservées jusqu'ici aux hommes ; la pratique de la médecine par elles est entrée dans les mœurs ; elles s'associent pour les affaires ; on compte par centaines de mille les adhérents à la triple réforme, et dans les États de l'Ouest les femmes mariées administrent leurs biens sans que le monde périsse. Plus d'une fois l'apôtre en jupons a plaidé devant les représentants du pays l'émancipation de la femme ; combien d'esprits n'a-t-elle pas arrachés à la servitude de la Bible, et l'on peut dire, quant à la question de l'esclavage, que le livre de l'*Oncle Tom* est né de la parole de l'orateur féminin et que miss Becher-Stowe est fille de Mme Rose.

La fille du rabbin polonais s'appelle du nom de son mari Mme Rose ; ce nom est illustre.

En 1856, Mme Rose est venue en France. En 1830, elle aurait pu y voir les premiers essais de Ménil-Montant. En 1856, elle y trouva les ruines de la république. Mais aux excentricités saint-Simoniennes de 1830, au club des femmes de 1848, avait succédé un mouvement sérieux d'études et d'émancipation ; de politique la question était devenue philosophique. Les idées des écoles sociales avaient fait leur chemin ; à l'article *Égalité* de l'*Encyclopédie nouvelle*, Pierre Leroux avait écrit des pages remarquables ; M. Legouvé avait publié son *Histoire morale des femmes ;* M. Cabet, les phalanstériens, les Saint-Simoniens, M. de Girardin s'étaient prononcés. La question était posée, appelant une solution en rapport avec la science nouvelle et les nouveaux besoins de la société ; pas un réformateur, pas un révélateur qui ne fût obligé de présenter la sienne. Mme Rose rencontra à Paris plusieurs femmes qui avaient déjà levé en France le drapeau qu'elle avait porté si haut en Amérique : Mme Gauthier-Coignet, dont le beau livre sur l'enseignement des femmes avait paru ; Mme Angélique Arnauld, qui devait prendre avec éclat la défense des intérêts moraux et sociaux contre l'*Amour* de M. Michelet ; MMmes Eugénie Calixte et Henriette Wild, collaboratrices, avec Mme Coignet, de la *Revue philosophique*, qui dès ses premières livraisons avait pris parti pour la femme : enfin, Mme Jenny P. d'Héricourt qui, dans une revue de Turin, la *Ragione*, avait radicalement formulé la question, en revendiquant pour les femmes, comme première conséquence, le

Digitized by Google

droit de la débattre et de la juger elles-mêmes [1]; ce qui avait soulevé entre elle et Mme Molino Columbini [2] une polémique, où la poésie et le sentiment de l'une n'avaient pas eu gain de cause contre la raison et la science de l'autre. — Mme Pauline Roland manquait; elle était morte victime de la transportation.

Il revenait à Mme d'Héricourt de nous faire connaître Mme Rose; elle le fit, et le lien qui s'établit entre ces deux femmes dut alimenter leur enthousiasme et leur dévouement à la cause. En annonçant le départ de son amie, la collaboratrice de la *Revue philosophique* put dire que le premier soin que prendrait Mme Rose à New-York serait de réunir « une convention contre ce qu'elle nomme *les Bibles*, c'est-à-dire contre les livres inspirés de toutes les religions. » (*Revue philosophique*, 1er septembre 1856). Puis aussitôt, à brûle-pourpoint, Mme d'Héricourt s'attaquait à M. Proudhon : « Les femmes ont un faible pour les batailleurs. » (*Revue philosophique*, 1er décembre 1856.)

Un petit journal venait de raconter une conversation où l'auteur des *Contradictions économiques* avait formulé tout un système basé sur l'omnipotence masculine. La provocation venait à propos; le plus grand adversaire de la cause féminine se présentait; interpellé dans une lettre particulière, il avait maintenu son dire. L'émule de Mme Rose l'attaqua en face. Il s'ensuivit une polémique vive, acerbe, courte. M. Proudhon, dès sa première lettre, l'arrêta : il demandait un adversaire masculin, un parrain de la cause féminine : « Vous vous moqueriez de moi, si, tandis que je soutiens la prépotence de l'homme, je commençais, en disputant *de pair à compagnon avec vous*, par vous accorder l'égalité de la femme. » C'était peu galant, mais conséquent jusqu'à l'absolu! La réplique fut rude : *N'ose-t-il donc? Recule-t-il donc?*

C'était évidemment partie remise.

En attendant bataille de ce côté, l'intrépide lutteuse se portait contre un autre ennemi. MM. de Tourreil et de Pompéri ayant écrit, dans la même *Revue*, sur la liberté et l'égalité de la femme, et l'un d'eux ayant touché un mot du christianisme, une *chrétienne* anonyme s'en vint protester au nom d'une bien

[1] *L'avenir de la femme, Ragione*, nos 54 et 56, 1855.

[2] *Institutore* de Turin, no 173, 1855, et 6, 1856.

Digitized by Google

vieille idée : la réhabilitation de la femme par la religion chrétienne.—« Point d'alliance adultère avec le passé barbare ! » s'écrie aussitôt Mme d'Héricourt ; et la voilà qui met à nu la doctrine de la Bible sur les femmes, qui arrache le masque du néo-christianisme, creuse les principes mêmes de l'Église, en ouvre les flancs et montre qu'ils ne contiennent que dégradation et servitude [1].

« Femmes qui me lisez, ne croyez plus que vous deviez, que vous pourrez jamais devoir rien au christianisme pour votre liberté. Son dogme révélé et immuable s'y oppose. C'est à la raison, cette fleur divine de l'humanité, que vous devrez tout... Le christianisme a dit : Hors de l'Église point de salut ! Votre droit vous dit : Hors de la raison point d'émancipation, point de progrès ! »

Le parquet impérial ne pouvait tolérer cet enseignement brûlant; l'article fut incriminé, en bonne compagnie, et la *Revue philosophique* tomba sous les menaces des défenseurs de la société catholique et romaine.

Mme d'Héricourt, dans cette campagne, avait attaqué, comme Mme Rose « l'ignorance entretenue par les révélations et l'inégalité entretenue par l'égoïsme et l'ignorance [2]. »

V

« Vous nous avez promis un livre et je l'attends, » avait répondu M. Proudhon à son antagoniste. — « M. Proudhon *reculant* devant la discussion ne peut échapper à ma critique, » avait répondu Mme d'Héricourt. C'était donc *ex professo*, méthodiquement, scientifiquement, dogmatiquement que le débat devait être continué.

Le livre de *la Justice* ne fait allusion à cette polémique que par un seul mot : L'auteur aurait voulu, dit-il, passer sur ces

[1] *La Bible et la question des femmes. Quelques mots à une chrétienne. Revue philosophique*, août 1857. — *Le christianisme et la question des femmes. Ibid.*, décembre 1857.

[2] Article sur Mme Rose.

Digitized by Google

questions, accepter un pacte de silence ; mais « une demi-douzaine d'insurgées, aux doigts tachés d'encre, revendiquent avec injure leurs droits et le défient de tirer la chose au clair. » Il n'a plus à hésiter. — S'il est vrai que quelques femmes aient eu ce pouvoir, ce n'est pas un mince éloge, ni pour elles, auxquelles l'auteur puissant rend coups pour coups, avec intérêt et usure, ni pour une question, capable de s'imposer à un tel jouteur. Tout le monde y aura gagné.

Le livre de *la Femme affranchie* consacre un long chapitre à M. Proudhon : « Vous avez voulu la guerre, guerre vous aurez ! » et la guerre est faite avec « un cœur et des griffes de lionne. »

Mais l'une et l'autre œuvre reprennent la question dans son calme, dans sa profondeur, dans la philosophie et dans la science. Les lecteurs prendront plaisir sans doute à cette polémique spirituelle, acerbe, railleuse, indignée ; la critique s'occupe de préférence de la cause elle-même et de l'idée.

Certes, au douloureux spectacle de la dépravation des mœurs, du vide des esprits, de la mort des âmes ; quand on voit la femme — livrée à deux mauvais génies, la futilité du luxe ou la volupté du vice, qui la réduisent au néant ou à la fange et perdent tout ce qui l'entoure, — saisir encore les idées les mieux intentionnées des réformateurs, pour autoriser la licence du beau nom de liberté, et le progrès servant ainsi à couvrir le désordre, à précipiter la décadence ; certes, alors, pendant que les esprits poétiques en appellent à l'amour, au risque de n'invoquer que le faux dieu de Lesbie, ou rêvent avec Mme de Gasparin au « bonheur d'obéir, » on comprend que des esprits austères se rejettent sur les austères vertus, en appellent aux Lucrèce filant de la laine, opposent à la volupté individuelle, à l'*égoïsme à deux*, l'amour universel dans la pureté du mariage ; à la femme du luxe et du vice, la matrone du travail et de l'économie ; et jettent à ces poupées du jour un dilemme brutal : ménagère ou courtisane !

Oui, c'est la simplicité, l'économie, l'ordre, le devoir sans bruit, le travail sain, la vie modeste, intelligente, chaste, l'amour sans prétention à l'impossible, le ménage sans rêve de l'absolu, qui forment le sanctuaire des bonnes mœurs, et sont notre sauvegarde contre le vice et la décadence. Mais le droit n'est pas en opposition avec le devoir. La liberté et l'égalité de

Digitized by Google

la femme ne l'empêcheraient pas d'être bonne ménagère. Le devoir n'est jamais plus doux, ni plus fécond que lorsqu'il est libre. La femme est surtout destinée aux soins de la famille; libre, elle s'y livrera d'autant mieux qu'elle aura pu mieux développer ses instincts, cultiver son intelligence, consulter son cœur; l'instinct, la raison, la conscience seront-ils jamais en contradiction avec la nature, et le devoir a-t-il rien à craindre des lumières et de la liberté? Mme Rose a nourri ses enfants, elle fait bouillir sa marmite; Mme d'Héricourt brode et tricote, de ces mêmes doigts qui tiennent la plume. Dans les époques de transformation, où l'avenir et le passé se mêlent, il est impossible que les instincts licencieux n'abusent pas des idées émancipatrices; mais le vice n'a-t-il pas cherché de tout temps de beaux masques; ses exploitations datent-elles de la prédication du progrès? Les principes ne sont point responsables des abus qu'en fait la corruption qu'ils attaquent; le droit ne perd rien de sa force pour être prôné et parodié dans les orgies. Tous les esprits avancés, tous les sérieux partisans du progrès prêchent une morale élevée et pure, et la pratiquent, les femmes au moins. Que n'en sommes-nous arrivés à un temps où la conduite sera inséparable des écrits, où l'on demandera compte à un auteur de ses mœurs autant que de ses idées! La démocratie avancée seule pourrait déjà soutenir ce contrôle sévère. Le droit a déjà pour lui les mœurs; mais c'est en lui-même, dans sa théorie et au-dessus des abus et des excentricités auxquels il peut donner lieu, qu'il faut l'étudier.

Ménagère ou courtisane! Hélas! le cumul n'est pas défendu; combien n'en est-il pas, affolées de vanité, qui sont femmes de luxe à la fois et femmes de ménage, et qui, plus dangereuses par cette sorte de devoir facile accompli, futilisent, avilissent l'homme et la famille, poussent le mari à tous les hasards, à toutes les bassesses qui rapportent un ruban pour sa boutonnière, de l'or pour leur toilette, donnent aux enfants l'exemple de ces petitesses mortelles à l'éducation, le goût de ces avidités mortelles à l'honneur, et sont loin d'être préservées par la cuisine, des instincts, des influences viles, sinon des mœurs de ces malheureuses qu'elles méprisent tant. Si les mœurs sont si basses, les caractères si dégradés, les filles de marbre seules ne peuvent

Digitized by Google

avoir cette influence; c'est que leur esprit ne règne que trop souvent au plus honnête foyer conjugal, au cœur de la plus légitime et de la plus fidèle ménagère.

Il n'est pas un argument en faveur de la liberté et de l'égalité des classes, de l'affranchissement des esclaves, des noirs, des prolétaires, qui ne soit applicable à l'émancipation des femmes, et ne conserve toute sa force en faveur de la cause féminine. Le plus puissant est le principe même de toute civilisation et de tout progrès. Une philosophie qui prend l'homme pour base, qui n'écoute que la raison et la conscience, uniques révélateurs, doit élever à la puissance d'un principe philosophique et social, l'ensemble des prérogatives qui assurent le développement de l'humanité et le progrès de cette révélation incessante. Cet ensemble constitue le droit; la liberté et l'égalité en sont les deux termes.

Dès lors, toute la question se réduit à celle-ci : La femme fait-elle partie de l'humanité? On aura beau avancer sa faiblesse relative, ses fonctions différentes, ses infirmités, son sentiment qui représente l'idéal, en opposition avec l'intelligence et la force physique de l'homme; on aura beau dire que son « épigastre n'est point susceptible du degré de tension qu'exigent les grands travaux de l'esprit [1]. » Si la moitié féminine du genre humain n'était que la doublure, l'image affaiblie de la moitié masculine, à toute force de logique autocratique, on pourrait dénier à la femme des droits inutiles, lui refuser des instruments dangereux et en double emploi. Mais plus elle diffère de l'homme par les facultés et par la destination : plus il y a intérêt à ce qu'elle cultive ses aptitudes originales dans une liberté que l'égalité seule rend parfaite; plus la civilisation exige qu'elle se rende apte à ses fonctions particulières. Ce n'est pas pour rester stériles que ces tendances existent en elle; tous les philosophes, pour ou contre, reconnaissent au contraire que la femme seule peut compléter la vie sociale, le couple humain.

Tout être intelligent naît libre de sa nature; mais le droit s'élève

[1] *Hist. phil. et médicale de la femme*, par le docteur Manville de Ponsan. Trois gros volumes, nuls pour la philosophie, et d'un style trop déclamatoire pour la science.

Digitized by Google

ici bien au-dessus des prérogatives de la nature et du respect de l'individu ; le droit est humanitaire; il est la nécessité fondamentale de la civilisation. « La femme n'a pas à réclamer ses droits en tant que femme, dit Mme d'Héricourt, mais uniquement comme personne humaine et membre du corps social. »

On parle des inégalités naturelles, celles-là seules sont légitimes. Mais seule l'égalité de droit peut les protéger et les conserver dans leur utilité et leur intégrité. La faculté de se développer selon ses moyens et ses propensions n'est-elle pas la meilleure garantie du développement naturel de chacun? Le régime des castes formait l'enfant à une fonction, quoique la nature pût l'avoir créé pour une autre. L'inégalité, avec son enseignement et ses préjugés, est un lit de Procruste non moins contraire à la nature. Sait-on ce que les femmes, libres dans leur culture, auraient apporté à ce travail commun, dont l'humanité seule, mais l'humanité tout entière, est l'artisan et le prophète? Aristophane, au milieu de ses railleries, mettait déjà en scène leur grand rôle de pacificatrices :

« Amène-moi d'abord les Lacédémoniens, non avec le fol orgueil de nos époux, mais avec la douceur des femmes... Amène aussi les Athéniens et écoutez :

« Quoi, vous qui à Olympie, aux Thermopyles, à Delphes, arrosez les autels de la même eau lustrale, ne formez qu'une famille, — en présence de vos ennemis, vous vous ruinez par la guerre ! »

Qu'ont à voir à un droit ainsi formulé, la supériorité ou l'infériorité de l'intelligence? L'intelligence ! à ce compte combien d'hommes ne mériteraient pas la liberté ! L'intelligence ! Écoutez Mme d'Héricourt : « L'Anatomie vous dit : Chez les deux sexes la masse cérébrale est semblable pour la composition, et, ajoute la Phrénologie, pour le nombre des organes. La Biologie ajoute : la loi de développement de nos organes est l'*exercice*, qui suppose l'action et la réaction, dont le résultat est d'augmenter le volume, la consistance et la vitalité de l'organe exercé [1]. » « La femme n'a jamais été placée dans les mêmes conditions intellectuelles que l'homme, » dit dans le même sens Mlle De Marchef. On ne peut donc rien inférer de son état actuel contre son intelligence, ni contre ce que la

[1] *La femme affranchie*, t. I, p. 178.

Digitized by Google

liberté donnerait de fécondité à son esprit ou à son cœur.

Le passé et le présent ne parlent-ils pas déjà bien haut? Faudra-t-il rappeler les poëtes : Sapho, Corinne, Sulpicia, Vittoria Colonna, Christine de Pisan, Marie de France; et des reines : Alix de Champagne, Éléonore d'Aquitaine, Marie de Brabant, et de nos jours Mme Desbordes-Valmore? et les philosophes, la fille d'Aristippe et la fille d'Agnesi; Hypathie, Athénaïs? et les héroïnes : les Cornélie et les Lucrèce, Épicharis, Judith et Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette et Charlotte Corday, la femme de Brutus et la femme de Garibaldi? et qui citera les mères, les épouses, les filles, héroïnes modestes du dévouement et du travail? Un sexe qui a si souvent revendiqué le droit au martyre, ne mérite-t-il pas le droit de cultiver, d'exercer d'aussi nobles facultés?

Mais il faut un chef au foyer, une tête à la famille. Oui, sans doute, comme il faut un empereur au grand foyer politique, un pape à la grande famille religieuse. Le code civil cherche partout à créer l'autorité; il est surtout fils de l'Empire; il a été baptisé par la réaction même et porte le nom de son chef, le plus grand despote des temps modernes. Les philosophes de la liberté pensent que l'équilibre s'établit par harmonie, non par autorité; que l'unité n'est possible, sincère, féconde, que lorsqu'elle procède de la volonté commune, de l'entente fraternelle des esprits, du respect des droits réciproques, du jeu naturel de la liberté. Dans une époque où le libre examen détrône l'infaillibilité d'un homme-dieu, où l'on n'accorde guère aux chefs de nations que le pouvoir exécutif, il faudrait instituer dans la famille une autocratie, dont l'adresse a si facilement bon marché, dont tant d'expériences ont montré le pied d'argile!

Fiez-vous-en à la liberté; n'a-t-elle pas son contre-poids dans l'opinion, et ses limites dans la liberté d'autrui?

Tout ce qui n'est pas naturel à la femme, ce n'est pas impunément qu'elle le tentera; la nature elle-même est là pour faire justice des premiers écarts d'une liberté qui s'essaye. La plupart seront ménagères, mais, comme le prolétaire restera ouvrier, libres, respectées, accomplissant des fonctions réputées les plus hautes et les plus nobles. Si l'humilité, la soumission, le travail est leur lot, elles ne seront que mieux soumises et plus coura-

Digitized by Google

geuses. L'associé libre ne déploie-t-il pas bien plus ses facultés en faveur du bénéfice commun, que l'ouvrier à gages? Mais tout ce qui lui siéra, tout ce qui sera dans ses aptitudes, tout ce qu'elle pourra faire de main de maître, ne voit-on pas qu'il y aura profit pour tous à ce qu'elle le fasse? Personne s'est-il jamais avisé de la bannir des expositions de peinture, de la littérature, du théâtre ou des comptoirs de commerce; le soin des malades lui a toujours été confié; l'enseignement ne lui est plus interdit; admise à enseigner, admise dans la pratique médicale pour l'accouchement et les maladies d'enfant, pourquoi ne pourrait-elle pas être médecin, et soigner les femmes au nom de la pudeur et d'une science de la femme qu'elle peut mieux acquérir qu'aucun docteur? On les mêle bien aux hommes, hélas! dans les mines, dans les manufactures; on les jette bien aux bagnes comme eux; pourquoi ne seraient-elles pas avec eux sur la place publique comme à l'Église?

« Elle est livrée comme une chose, punie comme une personne, » dit M. Michelet. La loi ne peut être juste sans rétablir la balance, et suivre ce dilemme : Ou libre et responsable, ou sans liberté mais sans responsabilité. Le maître est comptable des dégâts que cause son chien; que le mari réponde des méfaits de sa femme. Le préjugé est plus juste que les lois : il punit les maris de l'adultère de leur esclave, par le ridicule. Surtout qu'on la garantisse de cette terrible sanction de la misère, si on ne croit pas pouvoir l'armer de ses droits contre elle. Un livre douloureux a été écrit sur ce sujet, il y a vingt ans, par une femme [1]; cette formidable fatalité du travail insuffisant, qui pèse sur elles, y crie justice et liberté aux hommes. « Dites-moi où vont toutes ces misères? » dit Mlle De Marchef. Ces misères mènent à la prostitution, à la prison, au bagne, à la morgue! Que la malheureuse puisse au moins s'en défendre, les bras et le cœur libres!

VI

Le livre de Mme d'Héricourt est écrit par une femme pour plaider, en faveur des femmes, ce droit d'être elles-mêmes, de

[1] *La femme en prison*, par Joséphine Mallet.

Digitized by Google

n'être pas mises sur le lit de Procruste d'une éducation prétendue féminine, de n'être empêchées en rien dans la culture de leur esprit et dans l'expansion de leur nature. Le gouvernement du pays par le pays dans la sphère politique, le gouvernement de soi-même par soi-même dans la sphère individuelle, voilà le premier principe de la vie moderne, pour la femme comme pour l'homme.

M[me] d'Héricourt a divisé son livre en quatre parties. Dans la première, elle passe en revue les doctrines des partisans de l'émancipation de la femme, et s'attaque vivement à ceux des philosophes démocrates qui s'y opposent. MM. Michelet, Comte et Proudhon y sont tancés avec une verve piquante. La deuxième partie est une théorie rationnelle, très-solide, très-avancée, du droit. Point de surnaturalisme, ni d'absolu, ni de base religieuse à la morale; pour la libre penseuse, comme pour les vrais rationalistes, le droit est humain. La troisième partie applique les idées de l'auteur à l'amour, au mariage et à l'enseignement; la quatrième contient une profession de foi rationnelle, très-philosophique dans sa concision, et un plan de campagne pour la période transitoire et pour la ligue émancipatrice.

La nature humaine étant la base de cette doctrine, la liberté et l'égalité en sont l'alpha et l'oméga. Mais pour notre philosophie, l'égalité n'est pas la *masculinisation* de la femme, pas plus que la liberté n'est la licence de l'amour :

« Ce que quelques-unes ont nommé l'émancipation de la femme dans l'amour, dit l'auteur, est son esclavage, la perte de la civilisation, la dégénérescence physique et morale de l'espèce. La femme, tristement émancipée de cette manière, bien loin d'être libre, est l'esclave de ses instincts, et l'esclave des passions de l'homme. »

Un sentiment moral très-élevé domine et anime tout ce livre. *La Femme affranchie* est parfumée de la morale pure de l'avenir, et le style de l'auteur, tout à l'heure agressif, mordant, sans pitié comme sans recherche, change, s'assouplit, s'attendrit et s'élève pour plaider le respect de soi-même et de ses semblables, dans l'amour.

La femme peut retremper la vie moderne; c'est avec de tels principes et de tels sentiments qu'elle y parviendra.

Digitized by Google

Deux points de ce problème présentent des difficultés qu'il n'est guère possible de trancher *à priori*. Le rôle de la femme, dont la suite de l'histoire nous montre les progrès, ne peut être fixé en théorie que par l'observation scientifique et lorsqu'une première période de liberté lui aura donné le temps et la faculté de se connaître et de se produire. L'écueil des théoriciens contraires à son émancipation est là : ils ne voient que la femme moderne, ne tiennent pas compte des exceptions d'aujourd'hui, ne comprennent point qu'elles peuvent devenir la règle de demain. Si l'homme, si le peuple était jugé à cette mesure, quelle liberté oserait-on lui accorder, après le premier usage qu'il a fait du droit de suffrage? La liberté éclairera tous ces points, réglera toutes ces difficultés.

Cet ajournement forcé de toute théorie autre que la liberté et l'égalité, s'applique de même aux droits politiques ; nulle de ces *insurgées* qui braveraient encore l'échafaud, ne réclame aujourd'hui le droit à la tribune :

« Dans la pratique, je vois deux sortes de droits, disait Mme d'Héricourt en 1857 [1] : la femme est mûre pour l'exercice de l'un d'eux ; mais je reconnais que la pratique du second serait dangereuse par suite de l'éducation que la plupart d'entre elles ont reçue. »

Les femmes montreront, par l'usage du droit, si elles sont faites pour exercer celui qu'exerça Lysistrate sur la scène comique d'Athènes, et que réclama dans le grand drame de la révolution française Olympe de Gouges.

VII

En résumé, c'est donc une question de droit et de civilisation que celle où viennent se rencontrer trois femmes, parties des trois religions de l'Europe, Mme Rose du judaïsme, Mlle De Marchef-Girard du catholicisme, Mme d'Héricourt du protestantisme. La réforme des mœurs dépend beaucoup de sa solution : La transition d'un passé reconnu abusif à un droit meilleur entrevu, tend toujours à exagérer la réaction, à pousser aux abus contradictoires. Quand une question est

[1] *Rev. phil.*, livraison de février.

Digitized by Google

arrivée à ce degré d'intensité, il faut la résoudre, ou les mœurs souffrent des prétentions les plus légitimes auxquelles le déni de justice donne un dangereux caractère de révolte. L'oubli du respect entre les deux sexes, le mariage abandonné, le concubinat si répandu, le divorce si désiré, tant de procès scandaleux, trouvent bien quelque peu leur cause dans le despotisme suranné des lois, dans les préjugés du passé, que les tendances nouvelles rendent plus durs à supporter, plus dignes d'être bravés en face. Le mal n'est que trop souvent le fruit de l'erreur, une rébellion aveugle contre l'injustice, un douloureux symptôme réclamant le progrès.

Tous les philosophes, même les adversaires de l'affranchissement, reconnaissent la profondeur du mal, l'urgence d'une réforme des mœurs, la nécessité du concours des femmes pour le salut. Aux femmes donc, chacune selon ses facultés, libre ou soumise, ménagère ou philosophe, aux femmes donc à régénérer la vie morale, à rendre à l'homme le respect de lui-même et le courage du droit, à faire justice de l'immoralité des lettres par le bon goût, à chasser le vice devant la beauté, à placer l'honneur au-dessus de la fortune, l'amour au-dessus du luxe, et le vrai bonheur dans le devoir! A la rescousse les bons génies du foyer! les vierges, les amantes, les épouses, les mères! Qu'elles s'initient à toutes les tendances philosophiques et sociales de l'homme; elles auront bientôt rétabli la paix dans ce chaos d'intérêts et d'idées qui se combattent au lieu de s'équilibrer. Qu'elles effacent du frontispice de la famille ce mot qui est un blasphème : *Intérêt secondaire* [1]; qu'elles fassent de ce sanctuaire le berceau de la vie sociale, le foyer du progrès politique; elles auront bientôt créé l'homme à l'image d'un idéal meilleur.

« La femme est la conscience de l'homme personnifiée » a dit M. Proudhon.

. . . .
. . . .

Siècle, dans ta croyance entre-t-il tant de doutes,
Que l'homme doive seul en explorer les routes,
Et dans l'obscurité laisser, sur l'autre bord,
Sa compagne, ignorant l'espérance du port?

[1] Mlle De Marchef-Girard.

Digitized by Google

Non! la lutte n'est pas notre exclusif partage;
Les mères de nos fils ont droit à l'héritage;
Leur instinct en sait plus que tout notre savoir,
Des choses du bonheur, du droit et du devoir.
Leur cœur nous soutiendrait dans les dangers; naguère
L'épouse du Germain le suivait à la guerre;
Leur esprit, quand l'amour l'éclaire et non l'orgueil,
Sait nous guider au faîte et nous montrer l'écueil;
Leur dévoûment, leur foi, leur faiblesse féconde
Sont un des éléments de la force qui fonde;
Et tant qu'on n'aura pas, en dépit des rieurs,
Mis le progrès au rang des dieux intérieurs,
Le confiant, ainsi qu'à la Vestale antique,
A l'ange du foyer, sur l'autel domestique,
Pour que son feu pénètre aux cœurs dès le berceau,
Comme une séve lente au sein de l'arbrisseau,
Et se propage enfin, par ses soins angéliques,
Des mœurs de la maison aux mœurs des républiques;
Tant qu'on ne verra pas les luttes du forum
Au ciel de la famille avoir leur labarum;
Tant qu'on ne verra pas, au préjugé soustraite,
La femme lui fermer sa dernière retraite,
Et, faisant du ménage un temple aux droits vainqueurs,
A cet autel commun rallier tous les cœurs;
Tant que nous n'aurons pas conquis à la lumière
Cet apôtre charmant, ce tendre auxiliaire
Qui prépare, pendant nos révolutions,
L'avenir dans l'esprit des générations,
Les peuples trouveront mille écueils dans leur marche;
En vain ils tenteront de se bâtir une arche,
En vain ils chercheront, inutiles vainqueurs,
Le ciment du progrès ailleurs que dans les mœurs;
Et l'on devra maudire, ô femme, la démence
Qui prive nos combats de ton pouvoir immense,
Et, voyant le succès dans ton ombre avorté,
Maudire ton amour et ta fécondité.

Mais non! Déjà ton cœur s'éclaire et nous seconde.
Prêtresse du foyer, sois bénie et féconde!
Rends-nous la flamme sainte et donne au genre humain
Des martyrs aujourd'hui, mais des sauveurs demain!

CH. POTVIN.

Digitized by Google

P. S. Dans le volume précédent, en touchant aux objections que le rationalisme pur devait présenter à la *Rénovation religieuse* de M. Larroque, j'ai dit que je m'attendais à les voir développer à cette occasion par M. Proudhon.

Au même moment, M. Proudhon reprenait cette question en thèse générale, et la débattait avec une vigueur et une hardiesse auxquelles il a beau nous habituer, et qu'on admire toujours. Qu'on lise les notes C, G et H de la deuxième livraison du livre de *la Justice* : « Sous le nom de déisme, panthéisme, religion naturelle, etc., une abominable superstition se trame, à la honte du siècle, et pour la perte de la raison et de la liberté ! » C'est ainsi que le fougueux publiciste débute ; les lecteurs n'auront rien perdu à attendre. Qu'ils lisent et relisent ces pages saisissantes !

On dit que la préface de la seconde édition de M. Larroque contiendra une réponse à M. Proudhon.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE.



TRAVAUX HISTORIQUES.

Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique,
par M. Alexandre Henne.

Ce n'est pas sans quelque effroi que nous entreprenons l'examen de ce vaste ouvrage qui a coûté *quatorze* années d'études, de recherches assidues, et qui forme *dix* forts volumes in-8°, de 400 pages chacun en moyenne (Bruxelles, Émile Flatau, 1858-1860). On comprend du reste, tout d'abord, l'énorme importance d'un semblable travail historique embrassant les cinquante-huit années de la vie de Charles-Quint, de cette vie qui pesa si fortement sur les destinées de l'Europe, à une époque où l'Europe se transformait péniblement pour passer du moyen âge à l'ère moderne; on comprend aussi l'étendue du travail lorsqu'on voit la manière consciencieuse dont il est exécuté, et l'on comprend enfin que si l'auteur s'est borné au règne de Charles-Quint *en Belgique*, rien d'essentiel à l'histoire générale ne lui a échappé. Les provinces belgiques, les *Pays d'en bas*, se trouvaient par leur situation géographique, non moins que par les alliances de leurs souverains, en relation intime avec toutes les puissances, et à ce moment surtout c'est en Belgique que se concentre l'intérêt de l'histoire. M. Henne a fort habilement et fort heureusement profité de ces conditions, et bien que nous eussions préféré pour titre à son œuvre : *Histoire de la Belgique sous Charles-Quint,* nous devons reconnaître que les promesses de son titre actuel sont encore

Digitized by Google

dépassées, de telle sorte que l'*Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique* nous présente réellement plusieurs faces, plusieurs pans de l'histoire du XVIe siècle.

« Mon livre, dit l'auteur dans sa préface, est un récit des » événements, une étude des institutions, un tableau de l'état » de la société, et non une dissertation. Je ne discute pas les » faits, je les établis : *Scribitur ad narrandum non ad pro-* » *bandum.* »

Ce mot de Quintilien avait déjà été pris par M. de Barante pour épigraphe à son *Histoire des ducs de Bourgogne*, mais de la part de l'écrivain français c'était un système, un parti pris, presque une gageure. Pas la plus petite réflexion, pas la moindre vue générale : partout une sorte d'horreur pour la philosophie, et une tendance exclusive à se rapprocher de la poésie, du drame, du roman, à échauffer l'imagination, à faire de l'histoire pour de l'histoire. Il y avait là une réaction contre les exagérations de l'école historique du XVIIIe siècle, contre Voltaire, contre Raynal surtout, qui avaient confisqué l'histoire au profit de leurs préoccupations personnelles ; mais en voulant éviter un abus, M. de Barante tomba dans l'abus contraire, et, pour comble de malheur, comme les faits sont, en définitive, pliables à tous sens, comme ils ont besoin d'être éclairés par cette lumière intérieure, par cette aperception de la raison qui les pénètre et leur restitue leur véritable valeur, l'*Histoire des ducs de Bourgogne* abonde en aperçus incomplets, superficiels, équivoques.

Si la plus grande partie de l'œuvre de M. Henne est du simple récit, d'après les documents authentiques, au moins trouvons-nous, par échappées, des vues larges et profondes sur l'ensemble de l'histoire, sur l'origine des faits et sur leurs conséquences. Les conclusions ne manquent pas non plus, et les appréciations des divers personnages qui jouèrent les principaux rôles sont faites en toute connaissance de cause. C'est là, sans contredit, de l'histoire philosophique, mais nullement systématique, nullement arrangée en vue d'un cadre déterminé et d'une place requise. Le plus souvent même l'auteur semble deviner les réflexions que fera le lecteur lui-même après avoir considéré une certaine phase du récit. Aussi ces réflexions ne servent-elles jamais d'entrée en matière, et n'ont-elles aucune

Digitized by Google

influence préventive sur les dispositions du lecteur : elles sortent du sujet même et presque invinciblement.

Nous louons cette méthode, qui est, selon nous, la véritable méthode historique, et si nous avons un reproche à faire à M. Henne, c'est de s'être mis un peu trop en garde contre cette excellente tendance, c'est d'avoir voulu, en certains endroits, interpréter sa devise à la lettre. Il peut y avoir quelque inconvénient à suivre le cours des événements pas à pas, en fixant toujours l'attention sur les mêmes choses : l'imagination se fatigue, l'intérêt s'émousse, et l'on sent le besoin de s'arrêter pour reprendre haleine, pour jeter un regard en arrière, pour contempler l'horizon. Avec un guide aussi sûr que l'est M. Henne, de pareilles haltes pourraient être multipliées sans danger; aussi est-on parfois tenté de lui en vouloir, lorsqu'on le voit, tout absorbé par son sujet, ne nous faire grâce d'aucun détail et nous entraîner, sans repos ni trêve, à travers un labyrinthe dont les innombrables détours effrayeraient les plus courageux.

Toutefois, qu'on ne se hâte pas de faire un crime à l'écrivain d'avoir été, en ce cas, trop consciencieux, d'avoir poussé la fidélité de l'historien jusqu'au scrupule! Tout au plus pourrait-on regretter que, pour l'harmonie de l'ensemble, pour les proportions purement littéraires, l'auteur n'ait pas réservé à des appendices certaines narrations trop circonstanciées, certains tableaux d'un intérêt trop spécial. Mais quelque opinion qu'on se fasse à cet égard, on doit avouer que l'érudition déployée par M. Henne avec tant de prodigalité est non-seulement d'une utilité incontestable, non-seulement d'une haute valeur comme révélation historique et comme faits inaperçus ou mal interprétés jusqu'aujourd'hui, mais heureusement liée au sujet même, c'est-à-dire mise en œuvre avec intelligence et éclairée d'un jour éclatant.

Ce qui respire particulièrement dans tout cet ouvrage, et ce qui fait son mérite supérieur, à nos yeux, c'est la parfaite loyauté, la sincérité inaltérable et indubitable de l'homme qui écrit, c'est une honnêteté et une bonne foi qui tout d'abord donne confiance et dissipe l'hésitation qui pourrait naître à propos des faits nouvellement mis en lumière. Et ceci tient tout à la fois à cette minutie de détails appuyés de documents

Digitized by Google

certains, et à cette sobriété de raisonnements, à cette parcimonie de théories arrêtées d'avance, à cette absence complète de plaidoyer pour ou contre. M. Henne est de cette école austère à laquelle appartiennent heureusement la plupart de nos historiens belges, de cette école qui méprise les faciles succès du paradoxe autant que les brillants artifices du style, qui sait se prémunir contre l'engouement non moins que contre la prévention, et qui n'a qu'un but : le triomphe de la vérité.

On n'attend pas sans doute que nous fassions ici l'analyse, même sommaire, de ce gigantesque travail. Cette analyse se trouve, d'ailleurs, minutieusement exposée par l'auteur même, à chaque volume, en guise de table des matières. Notre tâche se borne à une appréciation générale, mais cette appréciation serait incomplète si nous n'indiquions les traits saillants, les points dominants de toute l'œuvre, ce qui la caractérise et lui donne, selon nous, toute sa portée.

M. Henne prend l'histoire à la fin du règne de Philippe le Beau, et trace de main de maître le tableau de la Belgique à cette époque. L'absence d'homogénéité, l'opposition des intérêts, des mœurs, des caractères, n'avaient pas nui à la prospérité, mais les princes exploitèrent l'antagonisme des populations et lancèrent les Wallons, sauf ceux du pays de Liége qui étaient encore indépendants, contre le Brabant et les Flandres. La féodalité wallonne et les communes flamandes durent à la fin céder le pas au pouvoir absolu, à la centralisation fondée par Philippe le Beau. Charles-Quint naît à ce moment, et le peuple, soumis et aveuglé, fait pour le baptême les fêtes les plus splendides.

L'auteur examine avec soin les diverses influences qui agirent sur le développement intellectuel du jeune prince, et ce sont, en effet, des détails d'érudition auxquels on ne peut nier une grande valeur. Marguerite d'York et Marguerite d'Autriche, cette dernière surtout, imprimèrent dans le cœur de Charles des sentiments qu'il ne tenait pas de la nature seule. Parmi ses précepteurs, Adrien a le plus grand rôle, mais n'exerce aucune action morale. Il est remarquable, du reste, que pendant cette époque de sa vie, le jeune Charles n'annonce en rien l'homme supérieur qui devait obtenir tant d'ascendant sur l'Europe.

Digitized by Google

Un portrait fort curieux de ce prince, tracé en 1525, le représente « de stature médiocre, ni très-grand, ni petit. Il était » blanc de peau ; plutôt pâle que coloré ; bien proportionné » de corps. Il avait la jambe très-belle ; le bras bien fait ; le » nez un peu aquilin ; les yeux petits. Son aspect était grave, » mais n'avait rien de rude, ni de sévère. Aucune partie du » corps n'était à critiquer en lui, si ce n'est le menton et bien » plus la mâchoire inférieure, qui était si large et si longue, » qu'elle ne paraissait pas naturelle, mais postiche : d'où il » résultait que, lorsqu'il fermait la bouche, il ne pouvait joindre » les dents d'en bas avec celles d'en haut, mais qu'il restait » entre elles l'espace de la grosseur d'une dent. Aussi, en par- » lant et surtout en achevant son discours, il y avait quelques » paroles qu'il balbutiait et que souvent on n'entendait pas » bien... Son tempérament était mélancolique sanguin, et son » naturel en rapport avec sa complexion... Il était très-peu affa- » ble ; plutôt avare que libéral, ce qui faisait qu'on ne l'aimait » guère... » Tel était, ajoute M. Henne, Charles-Quint à vingt-cinq ans, et ces qualités et ces défauts, que l'observation avait révélés à un physionomiste habile, se développeront avec la maturité de l'âge, les uns pour sa grandeur, les autres pour le malheur de ses sujets (t. II, p. 351).

Le jugement porté par l'auteur sur Maximilien, à propos de la mort de ce prince, arrivée le 12 janvier 1519, est fort digne d'attention, en ce qu'il se lie étroitement à l'explication de l'état moral et politique de la Belgique à cette époque.

« Le défunt empereur ne laissait pas dans les Pays-Bas des » regrets bien amers. En effet, sa légèreté, ses bizarreries » avaient annihilé toutes ses grandes qualités. Avec un cœur » droit, il fut un allié peu sûr, un ami peu constant. Aimant la » justice, il commit les actes les plus iniques. Des traits de bon- » homie étaient suivis de cruels emportements ; d'une crédulité » poussée à l'excès, il passait à la plus injuste défiance. Ferme » dans le malheur, il ne sut jamais profiter de la prospérité. » Politique habile, il fut sans cesse irrésolu... Mais outre son » inconstance, sa mobilité, ses incertitudes, ses irrésolutions » qui rendirent ses embarras inextricables, ce fut surtout par » la dilapidation des finances qu'il pesa lourdement sur les » peuples, et leur attira les plus désastreux revers. Les aides

Digitized by Google

» votées pour la défense du pays disparaissaient dans ce gouffre » sans fond; les armées levées contre l'ennemi dévoraient » les populations qu'elles étaient appelées à protéger... Tel » était le prince qui pendant plus de quarante ans avait exercé » son influence sur les destinées des Pays-Bas; ils ressentirent » longtemps encore les effets de ses défauts et de ses qualités. » Ses idées politiques les plus saines y dominèrent durant tout » le règne de son petit-fils, et assurèrent la puissance qu'il » avait donnée à sa maison; mais avec lui ne disparurent pas » les dilapidations qui jetèrent le désordre dans les armées » et dans les administrations publiques; les principes despo- » tiques les plus subversifs de la tranquillité et de la prospé- » rité des États (t. II, p. 263 et suiv.). »

Ces citations prouvent de quelle manière large et ferme, impartiale et claire, M. Henne traite ce qu'il y a peut-être de plus difficile en fait d'histoire, la mise en scène des principaux personnages et l'influence personnelle qu'ils ont exercée. Ne voit-on pas déjà la lumière se projeter sur l'avenir et les conséquences découler aisément de prémisses posées avec une semblable sûreté de vue?

L'élection de Charles à l'empire se trouve également racontée à cet endroit avec une grande netteté, et les causes de la rivalité de Charles-Quint et de François I[er] sont exposées d'une façon remarquable. Toutes les chances diverses qu'allaient courir les deux monarques se découvrent d'un coup d'œil dans ces paroles claires et précises :

« Jeunes, puissants, ambitieux, ennemis naturels par la con- » figuration de leurs États, ils étaient fatalement prédestinés à » se combattre. Souverain des Pays-Bas, des Espagnes, des » Deux-Siciles, des terres découvertes par le génie de Colomb » ou conquises par l'audace des Cortez, des Pizarre, des d'Al- » magre; héritier de Maximilien et de ses prétentions sur la » Bohême, la Hongrie et le Milanais, Charles donnait des alar- » mes à toute l'Europe. Sa puissance était pourtant plus appa- » rente que réelle. Ses États si vastes étaient séparés par les » mers, tandis que la France possédait un territoire homogène » où elle pouvait transporter sans obstacle ses armées du » centre à toutes les frontières. La richesse des Pays-Bas et les » mines du Nouveau Monde semblaient offrir d'immenses res-

Digitized by Google

» sources; mais ces mines étaient improductives encore, et
» tandis que François Ier usait à son gré de la fortune publique,
» Charles était soumis, sous ce rapport, au contrôle et au bon
» vouloir des états. Les deux princes régnaient sur des popu-
» lations guerrières; mais les sujets de Charles étaient peu
» disposés à s'engager dans les entreprises personnelles de
» leur souverain, tandis que les rois de France surent presque
» toujours nationaliser leurs querelles. Enfin, François Ier
» devait trouver une évidente supériorité dans sa liberté
» d'action en face des embarras sans cesse renaissants que
» causèrent à son antagoniste l'imparfaite obéissance de ses
» sujets féodaux de la Germanie, les troubles de l'Espagne,
» l'opposition des Pays-Bas, les progrès de la réforme, les
» effrayantes irruptions des Ottomans. Il y avait surtout dés-
» avantage marqué du côté des Pays-Bas isolés au milieu de
» nombreux ennemis, alors que l'esprit soupçonneux du gou-
» vernement avait désorganisé comme dangereuses pour son
» autorité, les forces militaires des communes, retiré à la plu-
» part des villes leur artillerie, laissé tomber en ruines leurs
» fortifications (t. II, p. 309 et suiv.). »

Nous appelons particulièrement l'attention sur la dernière partie de ce remarquable tableau. On comprend dès lors que le gouvernement de Charles-Quint, poursuivant son but égoïste, et ne voyant dans les libertés locales que des obstacles à cette guerre de despote à despote, ait saisi toutes les occasions de dépouiller les communes flamandes et brabançonnes de leurs priviléges, de leur organisation démocratique.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer encore des réflexions d'une profondeur saisissante, échappées à l'auteur, comme malgré lui, à la vue des événements qui se préparaient, à la vue de ces luttes stériles de François Ier et de Charles-Quint :

« S'ils avaient été stimulés par un noble mobile, exempts de
» vues personnelles d'autorité et d'ambition, que de maux ces
» princes eussent épargnés à l'humanité! A quelle grandeur
» n'aurait pas atteint celui des deux qui se serait attaché à
» rallier autour de lui les peuples aspirant, les uns vaguement,
» les autres avec impatience, à l'amélioration de leur état
» social? C'était à Charles surtout qu'il appartenait de prendre

Digitized by Google

» ce beau rôle. Au lieu de s'unir à Rome, s'il était entré dans
» l'ère nouvelle ouverte au monde, que de révolutions eussent
» été prévenues! Chef des peuples libres des Pays-Bas, des
» Espagnes, de la vieille Germanie, dominateur des fières
» républiques d'Italie, s'il avait embrassé la réforme il eût
» anéanti à jamais l'influence gallo-romaine, source de toutes
» les tyrannies. L'Allemagne entière et les Pays-Bas eussent
» suivi son exemple, et unis par les liens puissants d'une reli-
» gion commune, ils eussent formé une confédération indisso-
» luble dominant l'Europe et y jetant les germes de la paix
» universelle, qui ne peuvent lever que sur le terrain de la
» liberté (t. II, p. 311 et 312). »

N'avions-nous pas raison de prétendre que M. Henne est plus philosophe qu'il ne veut le dire, plus grand et plus véritable historien qu'il n'ose le croire lui-même?

Suivez, au milieu des mille complications de l'histoire à cette époque, le récit, sans cesse interrompu et toujours identique, des démêlés de Charles avec les états, de l'insistance de l'un, de la résistance des autres. Il faut de l'argent à l'empereur pour payer les soldes arriérées de ses troupes, pour acquitter ses dettes, pour faire face aux frais de la guerre : toutes difficultés inextricables, car les aides ne se votent pas aisément, et à peine sont-elles accordées qu'on en exige de nouvelles : on a dépensé d'avance et au delà les sommes présumées.

La substitution d'un système centralisateur à la puissante organisation des communes ne produisit d'abord que désordre (t. III, p. 26); Marguerite travaillait avec ardeur à l'anéantissement des libertés qui formaient autant d'entraves aux demandes répétées d'argent; les émeutes, les propos séditieux montraient le mécontentement du pays (t. III, p. 286). Le gouvernement passait des menaces aux caresses et aux assurances d'une paix prochaine (p. 308). L'agitation était grande dans toutes les provinces, mais les états de Brabant surtout refusaient avec obstination tout nouveau sacrifice (t. IV, p. 19, 20). Or Bruxelles était de fait la capitale des Pays-Bas. Les députés de cette ville invoquent les serments prêtés par Charles-Quint sur divers points de la Joyeuse Entrée, et Marguerite, exaspérée, conseille à son neveu, le 28 juillet 1527, de se faire relever de ces serments par le pape (t. IV, p. 125). L'altière princesse se serait

Digitized by Google

laissé emporter jusqu'à « faire coudre dans un sac et jeter à l'eau trois abbés récalcitrants, » mais Charles était plus endurant, au moins en apparence, et cherchait encore quelque accommodement (p. 133). Les plaintes, trop légitimes, du peuple succombant sous le poids des impôts, furent traitées de rébellion : l'opposition de Bruxelles fut enfin brisée, et Charles trouva très-bon que sa tante eût « retiré l'autorité de la main du peuple » (p. 214, 215). De nouvelles aides, réclamées pour le couronnement, achèvent la misère des populations (p. 229); les sources de la fortune publique sont taries, et le gouvernement profite de cet état de prostration, qu'il avait produit lui-même, pour étendre, pour affermir son autorité la plus arbitraire (p. 269). Le 15 septembre 1530, Charles, récemment couronné empereur par le pape, obtient de celui-ci d'être relevé du « déraisonnable serment prêté à son avénement au duché de Brabant. »

C'est à cet endroit que s'arrête M. Henne pour faire l'histoire des commencements de la réforme. L'aperçu dont nous avons signalé quelques points nous explique admirablement la situation dans laquelle se trouvaient les peuples à l'apparition de la liberté religieuse. « Menacés ou attaqués dans leurs droits, » exaspérés par les exigences croissantes du fisc, ébranlés » dans leurs anciennes croyances, épouvantés des persécutions » dirigées plus encore contre les idées de liberté que contre » les doctrines nouvelles, les bourgeois des grandes com- » munes ne tardèrent pas à opposer d'énergiques résistances » à la marche du pouvoir, et déjà les prolétaires frémissaient » d'espoir, ou aspiraient à la vengeance au cri d'Égalité des » anabaptistes. » Ainsi se termine le chapitre XIV (t. IV, p. 272).

Nous ne nous engagerons pas avec l'auteur dans l'étude des causes et des commencements de la réforme dans les Pays-Bas, étude appuyée de documents d'une effrayante authenticité. Nous ne continuerons pas non plus à observer, à épier, dans les chapitres suivants, les résistances, les révoltes et enfin les dernières convulsions des communes écrasées sous la main de fer du despote. Tout cela a été admirablement présenté, analysé, déduit par M. Henne; tout cela confirme l'accablante vérité que c'est la tyrannie, la compression brutale qui a

Digitized by Google

triomphé, en Belgique, à la fois et des vieilles libertés politiques enracinées dans le cœur du peuple, et des jeunes libertés religieuses, ardentes et en apparence irrésistibles. L'esprit humain n'est-il pas compressible à volonté? et n'en avons-nous pas sous les yeux d'étranges exemples?

Signalons encore le jugement impartial et plein de lumières que porte M. Henne sur Marguerite d'Autriche (t. IV, p. 351 et suiv.); mais, tout en nous arrêtant avec curiosité à l'espèce de jeu d'érudition auquel l'écrivain se livre en peignant Marguerite dans les plus minutieux détails de la vie privée, regrettons que ce tableau, d'une importance relativement secondaire, n'ait pas été plutôt placé dans un appendice.

Et puisqu'une critique s'est rencontrée sous notre plume, hâtons-nous d'en finir sur ce chapitre en reprochant à l'auteur, sans lui en faire un crime, le trop petit nombre d'appréciations générales, de vues d'ensemble, que révèlent le chapitre XVI intitulé *Coup d'œil sur l'état des lettres, des sciences et des arts*, et surtout le chapitre XX, consacré au commerce, à l'industrie et à l'agriculture. Il n'y a là, en réalité, qu'un amas de matériaux dont d'autres écrivains ne manqueront pas de profiter, tandis que l'auteur même ne s'est réservé que la tâche la plus ingrate et la plus pénible. Mais l'histoire des troubles de Bruxelles de 1531 (t. VI, p. 23 à 39) et spécialement les trois grands chapitres qui traitent des troubles de la Flandre (t. VI, p. 229 à 396, et t. VII, p. 5 à 118), doivent être remarqués parmi les parties les plus complètes et les plus parfaites de tout l'ouvrage.

Ces troubles de la Flandre de 1537 à 1539 sont en effet l'événement le plus important du règne de Charles-Quint en Belgique, et l'on voit que l'auteur s'est attaché avec le plus grand soin à mettre ces faits dans tout leur jour. C'est le nœud de l'action, la crise, la catastrophe. Après avoir exposé l'organisation de la Flandre et en particulier celle de la ville de Gand, et avoir raconté ce qui précéda l'année 1537, M. Henne montre Charles-Quint saisissant avec joie l'occasion d'anéantir ces antiques libertés. Le but de l'empereur était de détruire tout vestige de l'ancienne suzeraineté de la France, par la confiscation des biens de la commune gantoise, et d'annihiler la puissance de la cité rebelle en lui enlevant toute juridiction

Digitized by Google

sur les châtelleries, dont les magistrats devenaient de simples fonctionnaires (t. VII, p. 84 et 108). L'auteur s'est montré en outre excellent écrivain dans la description de l'entrée de Charles à Gand et de l'ignominie infligée aux Gantois. Ses réflexions finales sont surtout d'une grande profondeur; il fait remarquer la décadence définitive de la Flandre datant de cette fatale année 1540, et, jetant un sanglant anathème à la riche bourgeoisie qu'un ridicule épouvantail avait arrêtée dans la voie de la résistance, il s'écrie : « Triste leçon, destinée,
» comme tant d'autres, à rester stérile! Quand donc les classes
» moyennes se ressouviendront-elles qu'elles sont sorties du
» peuple? Quand leur sera-t-il donné de comprendre que le
» tronc séparé de ses racines doit infailliblement périr? Quand
» donc, profitant de tristes expériences, ne s'émouvront-elles
» plus de la fantasmagorie de ces spectres rouges qui ont
» frayé le chemin à toutes les tyrannies? (T. VII, p. 116.) »
Paroles saisissantes dans la bouche d'un historien aussi sérieux, aussi consciencieux, aussi sage.

Force nous est d'écourter notre analyse, de restreindre notre compte rendu. Nous nous bornerons à signaler ce qui a rapport à la réforme si odieusement persécutée de 1531 à 1550, à l'établissement de l'inquisition et aux dernières tentatives de rébellion immédiatement étouffées dans le sang. L'abdication et la mort de Charles-Quint, qui sont traitées dans le dernier chapitre, le sont aussi de main de maître.

Nous voudrions pouvoir citer ici toute la conclusion (t. X, p. 300 à 326), qui comptera dans ce que la science historique a produit de plus complet sous tous les rapports, et que nous n'hésitons pas à proclamer un chef-d'œuvre par l'énergie de la pensée, l'ampleur des vues et l'exactitude irréfutable des données. En voici un passage seulement qui fera juger du reste :

« ..... Or, cette puissance et cette autorité, qu'ont-elles pro-
» duit? De ce vaste empire, dont le poids fatiguait le monde,
» il n'est resté que des tronçons épars; de ces tendances d'as-
» servissement, préméditées par le génie du despotisme, ap-
» puyées par la richesse et soutenues par la force, rien ou
» presque rien n'a survécu, si ce n'est le plus douloureux sou-
» venir et la hideuse et sanglante traînée des guerres civiles.
» Et pourquoi a-t-il suffi de quelques jours pour anéantir l'œu-

Digitized by Google

» vre du géant qui semblait devoir braver les siècles? C'est que
» la compression et la violence ne sauraient édifier rien de dura-
» ble; c'est que toute aspiration populaire, née des besoins du
» temps, émanant de la conscience humaine, se transforme tôt
» ou tard en fait; c'est enfin qu'on ne peut même essayer d'ar-
» rêter le courant des idées, sans en accroître l'irrésistible
» violence.

» Constamment obsédé d'un désir de domination et de con-
» quête, Charles-Quint voulut non-seulement imposer des lois
» au monde, étendre son sceptre sur les deux hémisphères,
» mais encore violenter les consciences et river à la même
» chaîne l'esprit et le corps. Tentative impie et vaine, contraire
» aux lois supérieures qui régissent la société, à cette néces-
» sité de renouvellement et de transformation qui domine la
» nature entière; contraire enfin à cette aspiration incessante
» qui, agitant le cœur de l'homme, lui dit à chaque heure, à
» chaque instant : « Sois libre pour être heureux! »

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Digitized by Google

NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR JOSEPH GUISLAIN.

Les médecins belges et le pays ont perdu, le 1er avril de cette année, un savant qui, tant par sa valeur personnelle que par ses travaux hors ligne en psychiatrie, s'était acquis une réputation européenne.

Cependant, nous devons le dire avec regret : qu'est-ce que Joseph Guislain a été pendant sa vie pour la masse affairée des hommes n'ayant en vue que l'argent? rien ; peut-être leur fut-il inconnu. Au reste, partout, et plus encore dans un pays industriel, le dévouement à l'humanité entre peu en ligne de compte. Le nom de Guislain n'en sera pas moins inscrit à côté de celui des *Pinel*, des *Daquin*, des *Tuke* et des *Langerman*, hommes à jamais illustres dans les fastes de la bienfaisance. Ses œuvres écrites, les idées philanthropiques qu'il a réalisées à un certain point de vue dans le nouvel asile des aliénés à Gand, et les legs qu'il a faits au malheur, rappelleront sa mémoire à la postérité. Cette mémoire ne périra point comme il arrive à ceux qui en passant n'ont jeté qu'un éclat passager. Les funérailles faites à l'académicien, au professeur, à l'homme de bien, n'ont pas été de vaines pompes. Les magistrats de Gand, sa ville natale, les professeurs de l'Université dont il a été l'une des gloires, l'Académie de médecine de Belgique et de hauts fonctionnaires de l'État sont venus saluer pour la dernière fois le savant philanthrope dont aucun de nous n'a approché dans son œuvre spéciale, et qui a surpassé tant d'illustrations étrangères.

Guislain était une de ces rares natures auxquelles il est donné de se révéler à elles-mêmes. Dès sa jeunesse, il décida de sa carrière, en comprit le but et les moyens. Cette espèce *d'intuition*, si souvent stérile, a trouvé chez lui la volonté et le pouvoir intellectuel indispensable pour accomplir une grande œuvre : il s'agissait de secourir les infortunes de l'aliénation mentale.

Il y a un demi-siècle, les victimes de cette triste maladie étaient enfermées, perdues et oubliées, dans des cloîtres ou des prisons. Être fou était, après d'affreux tourments, une

Digitized by Google

affaire de mort certaine. Un jeune homme vit le mal et mesura ce qu'il fallait entreprendre pour y remédier; mais avant de prétendre reconstruire tout un ordre d'idées, il voulut être une puissance *par le travail :* c'est au travail dur et persévérant qu'il demanda le succès. Mais ce ne fut pas sans angoisses, sans fatigues et sans déceptions que Guislain parvint à la position élevée qu'il occupait; secourir et guérir les aliénés était sa vocation, et cependant il avait montré d'autres aptitudes; il était né artiste. Son père, homme de sens et de mérite, lui avait préparé une carrière qu'il lui eût été facile de parcourir : il préféra, chose extraordinaire, des études longues, dangereuses et rebutantes, pour arriver au sacerdoce le plus ingrat — la profession médicale — et il choisit dans les diverses branches de l'art de guérir, celle que bien des sots tiennent pour honteuse, — *il se fit aliéniste.* Il y avait, chez Guislain, un rapport très-intime entre l'artiste, le psychologue et le médecin : c'était le rapport naturel du sentiment du beau et de celui du vrai. Son style tout spécial, son crayon d'une admirable pureté, son dévouement à l'infortune en sont la preuve. Pour lui, l'art médical était une œuvre créatrice dont le but n'est que la continuation de l'œuvre de Dieu. Dans les dernières années de sa vie il put vivre en lui-même, et y trouver sa récompense : il savait qu'il avait travaillé pour la gloire du pays, et qu'il avait été utile à l'humanité!

Dans la science des maladies mentales, Guislain est le premier qui reconnut l'état de *souffrance morale* comme l'une des causes principales de la folie; pour lui, c'était le phénomène initial : de là il arrivait à dire que chez les aliénés les impressions naissent douloureuses. Personne n'a pu nier que cela ne fût vrai dans la majorité des cas, puisque à l'état sain l'homme n'acquiert son développement moral et intellectuel qu'en perfectionnant sa sensibilité; il est donc facile de concevoir que la douleur morale puisse en pervertir la source. On a dit à ce sujet beaucoup de mal de la civilisation; mais la barbarie, le despotisme, la grossièreté des mœurs et l'abaissement des âmes renferment des causes de dégradation bien plus grandes, conduisant aussi à la folie.

La doctrine des causes morales a été développée par Guislain dans un ouvrage intitulé : *Traité des phrénopathies,* publié en

Digitized by Google

1833 ; mais son œuvre capitale est celle qu'il fit paraître à Gand, en 1852, sous le titre de : *Leçons orales sur les phrénopathies* : c'est le monument le plus solide de sa réputation, en même temps que la preuve la plus caractérisée de l'incurie du gouvernement et des universités pour l'une des branches les plus importantes de l'art médical. Qui le croirait! Guislain, professeur de physiologie à l'université, n'a pu donner de leçons de psychiatrie que par une sorte de *tolérance administrative* : ce cours n'était même pas inscrit au programme officiel, il ne fait partie de l'enseignement d'aucune université ! Quant à l'ouvrage en trois volumes que nous devons au *zèle* du professeur, il est inutile de dire que tout homme qui s'occupe de philosophie est aussi intéressé que tout médecin à lire ce traité de l'*homme pensant* à l'état sain et à l'état malade.

On peut affirmer que Guislain a été l'un des grands inquisiteurs de la pensée; il a, mieux que bien des savants psychiatres, déterminé les conditions organiques de l'exercice de nos facultés. « J'ai employé dix années, dit-il, à interroger l'homme vivant et le cadavre, dix autres années à *méditer* sur ce que je voyais, et enfin dix années à apprendre à guérir la folie! » Guislain laisse des livres, mais peu d'élèves : cela se comprend, avec un enseignement universitaire aussi imparfait; toutefois, espérons que les jeunes gens auxquels il a légué ses notes manuscrites s'empresseront de les publier dans une seconde édition d'une œuvre qui a eu les honneurs de la traduction dans la plupart des langues vivantes.

La société, parce qu'elle décerna quelques couronnes à Guislain, est-elle quitte envers lui? nous ne le croyons pas. Si l'on voit, dans un district métallurgique, la ville de Liége élever à juste titre un monument à un savant géologue, on peut espérer que Gand n'oubliera pas l'homme illustre qui lui appartient et qui a servi la cause de l'humanité.

J. P.

Prolégomènes philosophiques de la géométrie et solution des postulats, **par J. Delboeuf, docteur en philosophie et lettres et en sciences physiques et mathématiques, suivis de la traduction, par le même, d'une dissertation sur les principes de la géométrie, par Fréd. Ueber-**

Digitized by Google

WEG, docteur en philosophie et privatdocent de l'Université de Bonn. (In-8° de XXI et 398 pages. Liége, Desoer.)

Ce livre est une nouvelle preuve de la tendance à l'unité harmonique des peuples, des intérêts et des sciences qui caractérise le travail des esprits à notre époque. L'individualisme exclusif est attaqué dans le vaste champ de la science, comme il l'est dans le champ des intérêts politiques et sociaux. Les frontières qui jusqu'ici ont servi à parquer les conquêtes de l'intelligence comme des émanations isolées d'autant de sources différentes qu'elles avaient des applications spéciales, vont s'évanouir, comme s'évanouissent sous nos yeux, par une manifestation chaque jour plus visible, les frontières qui ont séparé comme des ennemis, ou tout au moins des étrangers les uns aux autres, les nations et les races, les membres de l'humanité. De même qu'on peut prédire, sans être trop traité de visionnaire, qu'il y aura un jour un lien intime et fraternel à la fois physiologique et psychologique entre les nombreux groupes de la population du globe, nonobstant la diversité de leurs caractères spéciaux et de leur vie individuelle, selon les climats et les zones, de même il en sera entre les éléments divers de ce grand être mis au monde par le travail de l'esprit humain et qui s'appelle la SCIENCE. On peut même dire que les efforts des intelligences les plus vigoureuses de notre temps sont presque exclusivement consacrés à cette œuvre unitaire commandée et permise par les progrès accomplis.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre en est un témoignage de plus, car il a pour but de rattacher directement les principes fondamentaux des mathématiques, et particulièrement ceux de la géométrie, aux principes fondamentaux de la philosophie générale des sciences. C'est un ouvrage écrit avec un amour passionné de la science, comme on en peut écrire seulement lorsqu'on est vivement saisi soi-même de la vérité qu'on veut communiquer aux autres. M. Delbœuf est un de ceux qui ont compris que les mathématiques pures et appliquées ne peuvent pas éternellement se traîner dans l'ornière où elles se trouvent depuis le commencement pour ainsi dire, et où elles menacent de rester bientôt stationnaires. Selon lui, le moment est venu de travailler à simplifier le mode d'en-

Digitized by Google

seignement des mathématiques et de montrer que ces applications variées et innombrables du calcul ne sont cependant qu'une combinaison raisonnée d'un certain nombre de vérités et de principes limités, d'une compréhension à la portée de toutes les intelligences. Il est certain qu'une science, comme une création quelconque, a son mode de génération, et celui-là seul connaît qui sait de quelle manière, en allant du simple au composé, des principes essentiels à leur lien ou combinaison, on peut reconnaître le fondement ou la réalité de ces principes, et, par conséquent, le fondement ou la réalité de la science.

M. Delbœuf s'est placé courageusement devant ce difficile problème en ce qui concerne la géométrie, et il n'a négligé aucune précaution pour s'éclairer dans son travail. Son livre dénote une haute instruction, une érudition étendue et un esprit d'investigation dont on retrouve la preuve à chaque page, indépendamment de l'organisation logique du sujet traité, qui n'est pas le moindre témoignage de la vigueur de l'esprit chez son auteur.

Nous n'avons pas la prétention de nous poser ici en juge infaillible, mais nous croyons que le mode indiqué par M. Delbœuf, et qui consiste à déduire le procédé de mesurer des grandeurs géométriques, longueurs, largeurs, volumes ou solides, de l'étude attentive des lois mêmes de leur génération, se substituera, tôt ou tard, dans l'enseignement de la géométrie, au procédé traditionnel en usage jusqu'à ce jour et qui consiste à chercher le mode de mesurer une grandeur géométrique considérée exclusivement en elle-même, sans savoir d'où elle vient et où elle va, quel est son lien général avec les autres. A notre avis, si tant d'intelligences heureusement douées se montrent si rebelles à l'étude de la géométrie, la cause en est précisément dans le procédé aride et répugnant suivi jusqu'ici dans l'enseignement. Au lieu d'enseigner la *géométrie morte* qu'on enseigne la *géométrie vivante*, et les répugnances presque invincibles chez le plus grand nombre d'élèves se changeront, nous en avons la conviction, en attractions passionnées, car l'esprit humain est avide de vérité, et nulle part on ne peut la saisir plus facilement et plus complétement que dans la géométrie.

Digitized by Google

Nous émettons le vœu que le livre de M. Delbœuf se trouve promptement entre les mains des professeurs de nos universités, de nos colléges et de nos athénées, car c'est pour eux qu'il a été écrit. Un progrès de la nature de celui qu'il s'agit d'accomplir ne saurait être que le résultat d'un travail collectif. Nous félicitons, pour notre part, M. Delbœuf d'avoir courageusement donné le branle et planté le premier jalon de la nouvelle étape.

F. HAECK.

Biographie universelle des musiciens et Bibliographie générale de la musique, deuxième édition entièrement refondue et augmentée de plus de moitié, par F.-J. FÉTIS, maître de chapelle du roi des Belges, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, etc. T. I[er] (in-8° de XXXVII et 478 pages. Paris, Firmin Didot).

La *Biographie universelle des musiciens* doit être considérée, à juste titre, comme l'un des ouvrages les plus importants qui aient vu le jour dans notre siècle. Ce n'est pas seulement un dictionnaire biographique et bibliographique, ce n'est pas un livre, c'est un monument élevé par un savant profond, par un grand artiste, au plus puissant de tous les arts. Il n'est aucun musicien, aucun auteur ayant parlé de la musique n'importe à quel titre, ayant eu quelque importance si minime qu'elle fût, qui n'y trouve une place, et dont le mérite n'y soit apprécié, dont les travaux n'y soient examinés, comparés et jugés avec un esprit d'investigation et d'impartialité sans doute fort rare. Ce qu'il a fallu de science, d'études, de connaissances variées, de recherches infinies pour conduire à bonne fin une semblable entreprise, dépasse l'imagination. Ce sont les archives de la musique, c'est le livre d'or des musiciens, et aucun autre art, aucune science n'en possède d'aussi complet, élaboré avec autant de soin.

Le succès de la première édition de la *Biographie des musiciens* a montré combien cet ouvrage était utile, précieux, indispensable. La deuxième édition, publiée à Paris par MM. Firmin Didot, et dont le premier volume vient de paraître, a plus d'importance encore à certains égards. Des découvertes récentes nécessitaient des développements sinon des modifications à

Digitized by Google

certains articles; bien des artistes nouveaux étaient entrés dans la carrière, bien des ouvrages nouveaux avaient été produits : tout cela méritait d'être mentionné, constaté, apprécié par l'homme éminent qui avait pris l'initiative de cette tâche, qui s'était voué à cette mission.

Pour faire comprendre ou plutôt deviner l'intérêt qui s'attache à cette dernière édition, il nous suffira de citer quelques noms pris au hasard parmi ceux qui y figurent pour la première fois. Ainsi nous rencontrons d'excellents articles biographiques sur MM. Delphin Alard, le chef de l'école française de violon, Balfe, le compositeur anglais, Alizard et Barroilhet, les chanteurs du grand opéra de Paris, sur Mme Alboni, sur MM. Ascher et Blumenthal, auteurs de nombreuses compositions légères fort en vogue parmi les dilettanti, sur M. Bazin, l'auteur de l'*Avocat Pathelin*, sur le violoniste italien M. Bazzini, sur M. Alfred Bêcher, l'infortunée victime des discordes civiles, fusillé à Vienne en 1848, sur M. Bischoff, le savant rédacteur de la *Gazette musicale du Rhin inférieur*, enfin sur un musicien de la Grèce antique, Alcée, et bien d'autres de tous pays.

Nos compatriotes ne sont point oubliés de notre savant écrivain belge. Des articles assez développés sont consacrés, entre autres, à MM. Alexandre Batta, à M. et à Mme Blaes-Meerti, à M. Pierre Benoit, le jeune et élégant compositeur, ainsi qu'à M. Égide Aerts, dont la mort a prématurément interrompu la brillante carrière.

Plus nombreux encore sont les articles amplifiés ou simplement modifiés en certains points. Ainsi il n'y avait, dans la première édition, que quelques mots sur un auteur belge du xve siècle, Alexandre Agricola : une monographie importante lui est consacrée aujourd'hui. Les paragraphes concernant saint Ambroise, Adam de la Hale, Abélard, François Bazile, le Binchois, etc., etc., se sont enrichis de faits et d'aperçus nouveaux. Mais les notices qui ont été particulièrement retravaillées sont celles d'Adolphe Adam, d'Auber, de Bériot, de Bellini, de Berlioz, de Beethoven et de Jean-Sébastien Bach. Ces deux dernières biographies feraient chacune à elle seule un livre à part : ce sont sans nul doute les plus belles études qui aient été faites sur ces hommes illustres.

A la nouvelle édition est jointe une préface écrite avec une

Digitized by Google

fermeté, une verdeur, une jeunesse de style et d'idées des plus remarquables. Quelques réfutations accablantes pour les contradicteurs de M. Fétis, quelques aperçus sur l'état actuel de l'art et plus encore sur les conditions essentielles, sur la nature même de l'art, font de cette préface un travail non-seulement brillant, mais intéressant au plus haut degré. L'auteur semble y annoncer positivement l'apparition prochaine et tant attendue de son œuvre sur l'histoire et la philosophie de la musique. Il est à espérer que l'illustre écrivain ne tardera pas à réaliser cette promesse : la science et l'esthétique musicale seraient alors enfin fixées.

A. S.

Zwijgende liefde. Een liederkrans (*Amour muet. Guirlande poétique*), door Julius. Gent, Willem Rogghé.

Sous ce titre mystérieux, qui décore un élégant recueil de poésies, M. Julius a écrit un véritable roman en vers, dont le mérite littéraire ne le cède en rien au luxe de l'impression. C'est un épisode de la vie d'étudiant, un drame intime et touchant de la jeunesse d'un *Flamingant*, ce Saxon de la Belgique au sein d'une invasion normande.

Le sujet se déroule en une série de cinquante-deux morceaux, qui sont les diverses phases d'un amour malheureux qui n'a osé se déclarer : timidité et résolution, audace et retraite, espoir et crainte, joie et douleur, extase et abattement, jalousie et résignation. Les charmes de l'objet aimé inspirent au poëte de petits tableaux ravissants de fraîcheur et de grâce; mais arrive tout un cortége de froissements, de répugnances et d'obstacles, qui, plus sans doute que la timidité, retiennent l'amant et l'empêchent de déclarer sa passion; car la jeune fille qu'il aime n'est pas seulement devenue étrangère à la langue et aux mœurs de sa race, elle n'a pas seulement adopté l'esprit et l'éducation de la « conquête, » mais elle « croit, » et il est rationaliste; il ne saurait, comme la foule, feindre un peu de croyance, il veut être aimé tel qu'il est; il y a donc entre eux un abîme d'usages et de préjugés, qu'il ne franchira pas.

Puis c'est le mariage lui-même qui l'effraye d'avance et le

Digitized by Google

remplit d'appréhensions, comme un état contraire à la nature de l'homme et comme le tombeau de la poésie. Toutefois il aime, et il parlera; il sacrifiera tout à son amour. Il puise du courage dans le vin, s'enhardit, et fait solennellement sa déclaration; mais ce n'est pas une amante, c'est « un ami » qui la reçoit, et qui se moque de lui.

Un jour cependant il cause avec celle qu'il adore, lui parle des plaisirs de la vie d'étudiant, et.... elle lui donne le conseil de se modérer. Cet avis fait ce que n'avaient pu les obstacles, et le guérit de son amour, mais non de sa passion pour le vin et le chant. Depuis lors il s'imagine voir parfois son ancien amour voltiger dans les airs sous la forme d'un papillon aux ailes d'or; il n'en subsiste plus qu'un peu de matière et le souvenir. Le poëte termine cette guirlande poétique en souhaitant au lecteur peu d'amour, mais du vin et de l'or, et lui donne, à son tour, un conseil, celui de jouir de l'existence, mais non pas en sentimentaliste. « Jouissons du printemps, mais comme les plantes et les animaux, comme les champs et les prés. La vie n'a qu'un printemps, donc un peu moins de soucis et de plaintes, et vivons et buvons un peu plus ! »

Le recueil finit par un épilogue de circonstance, dans lequel le poëte, sans condamner précisément l'amour pur, comme le fait sa « Guirlande, » trouve, cette fois avec raison, que les temps ne sont pas aux mignotises de l'amour; qu'il faut des tons plus forts au milieu de l'ébranlement universel, des sons qui émeuvent comme le tocsin, des strophes chaleureuses et passionnées pour la justice et le devoir, contre la tyrannie et la guerre et la conquête. Il déplore l'apathie de son peuple menacé par l'orage; montre le prêtre quêtant le denier du pape; le libéralisme jetant à la face des Flamands la qualification — aussi stupide que cruelle — de *Flamendiants*, « parce qu'ils n'assistent pas froids et muets à l'agonie de la Flandre, et ne s'agenouillent pas dans une aveugle adoration devant les dieux du libéralisme, parce qu'ils vénèrent l'héritage de leurs pères et qu'ils défendent avec une infatigable patience, contre bâtards et Wallons, l'antique règne de leur langue maternelle. » « Il est temps, s'écrie-t-il, que les grands vœux, les nobles rêves, qui furent trop longtemps une prière humble et impuissante, sortent de l'esprit comme les glaives du fourreau!

Digitized by Google

..... Un hymne de réjouissance pour l'Italie libre et unie, ce berceau des braves! Et puisse sonner aussi un jour l'heure de la Néerlande! »

Nous l'avons déjà dit, l'œuvre de M. Julius se distingue par de brillantes qualités poétiques et littéraires. L'auteur possède la langue et la versification, et fait preuve d'autant d'habileté à exprimer des sentiments tendres, des pensées délicates et suaves, qu'à faire retentir des accents mâles et belliqueux. Ce qui manque peut-être à ce jeune et vigoureux talent, c'est une égale mesure de chaleur, de ces paroles qui vont au cœur et persuadent des esprits même non convaincus. Si nous ne nous trompons, il réussira mieux à parler à l'esprit qu'au cœur, à agir sur le terrain du raisonnement que sur l'onde du sentiment. Ce dernier domaine appartient toujours en propre à Jean Van Beers. Nous félicitons surtout M. Julius d'avoir constamment vaincu la difficulté qu'il y a à dire des choses très-poétiques dans un langage éminemment simple et à la portée de tous les lecteurs flamands. Bien que les noms hurlent de se trouver ensemble, il y a beaucoup du malheureusement trop populaire jésuite Poirters dans la diction du rationaliste ou matérialiste Julius; et de même qu'à l'auteur du *Masker van de wereld*, nous lui reprocherons des idées et des locutions par trop triviales, telles que, n° 15 :

« Haar borst, die op en neder gaat,
Slaat, als een directeur, de mate, »

et n° 30 :

« Brok uit de zon gekapt. »

Quelque défectueuse que doive être une traduction de poésies, dans lesquelles l'expression originale, le rhythme et la rime prennent une si grande place, nous nous hasardons à interpréter ici quelques morceaux de M. Julius :

« Si Dieu me donnait le pouvoir de réunir dans mes modestes chants et l'éclat et le parfum enivrant des plus jolies fleurs, et le murmure des eaux, et les accents variés des oiseaux allègres, et la magnificence des étoiles que l'on voit nager comme des dorades dans la mer azurée du ciel, ô triomphe! je placerais au centre, comme sur un autel sacré, un nom qui fait tressaillir et se dilater mon cœur, le saint nom d'*elle;* et les étoiles, les oiseaux, les ruisseaux et les fleurs, et tout ce qui

Digitized by Google

rayonne, ou chante ou exhale des parfums, célébrerait *elle*, la célébrerait dans mes chants. » —

« Comme un feu qui brille dans de légers brouillards, ainsi scintille, dans la pénombre, son œil sous la paupière, des yeux hagards et brûlants, flottant sur un fleuve de douceur et de pitié, moitié onde, moitié brasier. O mélange enchanteur de tendresse et de passion! ô interprètes de l'âme de cet ange, m'apportez-vous du soulagement ou du poison? »—

« La rose se dresse magnifique au milieu des parcs de fleurs; plus magnifique brille ma belle parmi les chœurs des jeunes filles. Ce n'est pas un lis blanc qui solitaire, triste et caché, gémit rêveur et silencieux au bord de l'eau plaintive; la fierté brille sur son front, ses yeux étincellent de hardiesse, ses paroles exhalent la joie, la vie lui bondit au cœur. Ses joues fleurissent de fraîcheur, ses lèvres distillent la volupté, la liberté flamboie dans ses regards, la vie folâtre dans sa tête. » — « Sa porte entre-baillée, la nuit, appelle le bien-aimé, sa bouche entre-ouverte appelle le baiser de l'amour. Quelle est la bouche qui le lui imprimera? Une voix me crie : espère! » — « Qui ne connait les amours de Héro et Léandre? Une mer vaste et profonde les séparait. L'amant s'y lança et périt dans les eaux. Entre *elle* et moi il y a un océan d'usages, ce sont les vagues; de préjugés, ce sont les récifs qu'elles couvrent. Je devrais ménager ces vagues et ces récifs; j'y songe depuis longtemps, longtemps j'y songerai encore; mais je me console d'avance que je n'y périrai pas. »

Quant aux opinions de M. Julius, nous ne les discuterons pas; qu'il nous suffise d'avoir donné à sa première œuvre littéraire l'attention qu'elle nous a paru mériter. Peut-être a-t-il trop embrassé ou soulevé de questions à la fois; il nous semble que son livre eût gagné en intérêt s'il s'était borné à retracer un côté des souffrances morales qu'endure nécessairement le Flamand dans le milieu que lui ont fait depuis 1830 tant d'ennemis conjurés à sa perte et si puissamment secondés par les séductions sans nombre d'une civilisation étrangère. Dans cet ordre d'idées les sujets abondent, et nos poëtes comme nos romanciers y trouveraient un vaste champ à explorer.

On n'a guère traité le mouvement flamand qu'au point de vue politique et social, et l'on ne semble pas se douter de la perturbation morale que l'injuste domination de la langue française cause encore tous les jours dans des milliers de familles. Nous avons vu de bien près et souvent cette plaie de désorganisation opérer ses ravages, et certes il y a là de quoi

Digitized by Google

verser des larmes. Faut-il s'étonner après cela si les Flamands restent impassibles et haussent les épaules aux cris de liberté et d'indépendance et de nationalité que l'on fait retentir autour d'eux de tous côtés? Faut-il s'étonner si des hommes de cœur et d'intelligence répondent à la brochure de Boniface par le cri de : L'Unité de la Néerlande!

CH. STALLAERT.

La France devant l'Europe ou la question des frontières. Brochure in-8° de 57 pages. Bruxelles, Fr. Van Meenen et Ce.

La Belgique devant l'empire français. Brochure in-18 de 28 pages. Bruxelles, J. Rozez.

Le gouvernement et la nationalité. Complément au programme du libéralisme belge. Brochure in-8° de 54 pages. Bruxelles, Ch. Vanderauwera.

La Belgique indépendante, par JOSEPH BONIFACE. Brochure in-12 de 52 pages. Bruxelles, A. Lacroix, Van Meenen et Ce.

Les quatre brochures que nous plaçons sous la même rubrique, ont été publiées récemment dans l'ordre où nous les mentionnons, et elles ont été inspirées par la même pensée, par le même sentiment. Rapprochées des articles insérés sur le même sujet dans tous nos journaux, grands et petits, elles prouvent une unanimité d'opinion dont nous avons lieu d'être fiers pour notre patrie.

Si les Français en général savaient un peu mieux ce qui se passe chez leurs voisins les plus proches, ils auraient au moins la prudence de s'abstenir de ces discours saugrenus montrant la libre Belgique toute prête à se jeter dans les bras d'un despote. Mais comment s'éclaireraient-ils sur l'opinion d'un pays dont une muraille de la Chine les sépare? Ce ne sont pas nos brochures seulement qui sont prohibées en France, ce sont tous les livres où l'esprit national belge se fait jour avec le plus d'éclat : — la *Revue trimestrielle*, on le sait, a l'honneur d'être du nombre.

Les opuscules dont nous parlons auraient donc le tort de ne prêcher que des convertis... si, par malheur, parmi ces convertis, il n'y en avait d'insouciants, de somnolents, d'apathiques, dont il importe de ranimer la foi, de stimuler l'énergie.

Digitized by Google

Les luttes entre les patriciens et les plébéiens entretenaient, en temps de paix, la vigueur des anciens Romains, mais on ne peut en dire autant des stériles querelles de nos libéraux et de nos catholiques, et il faut que la Belgique intelligente soit bien robuste pour avoir résisté depuis trente années à ce régime énervant. Espérons que cette fois la peur d'un mal nous conduira à un mieux sensible.

La France devant l'Europe et la question des frontières est un travail savant, fait au point de vue de la philosophie et de l'histoire. L'auteur flétrit le matérialisme en politique, étalé sans vergogne dans les deux pamphlets de M. de Romieu, *le Spectre rouge* et *l'Ère des Césars;* il réduit ensuite à leur véritable valeur les outrecuidantes niaiseries de M. le Masson sur *les Limites naturelles,* et démontre victorieusement que les frontières *historiques* dans l'ouest de l'Europe n'ont jamais rien eu qui répondît aux prétentions actuelles de certains Français. Dans des considérations finales sur les dangers que court la France, il se demande si ce pays, qui ne fait que parler de nationalité, en a une lui-même. « Non, ajoute-t-il, l'unité gouvernementale de la France, préparée par Louis XI, inaugurée par Richelieu et Louis XIV, achevée par Napoléon Ier, n'est qu'un simulacre, car l'unité de la France ne réside que dans Paris. »

De sages et judicieuses réflexions sur les fautes ou les maladresses commises par nos gouvernants depuis 1830, signalent tout d'abord aux hommes indépendants, aux amis de la vérité, la brochure intitulée : *la Belgique devant l'empire français.* L'auteur rappelle ensuite, fort à propos, quelques souvenirs, encore vivants dans bien des esprits, de l'époque néfaste où la Belgique était infestée de mouchards et de gabeloux français, écrasée par la conscription impériale, *embêtée* par une administration besogneuse, froissée constamment par les mépris et la morgue des fonctionnaires étrangers. Il termine en conseillant à notre gouvernement de ne pas s'appuyer, comme feu le roi Guillaume, sur le bâton rompu de ceux qu'il a enrichis.

La brochure *le Gouvernement et la Nationalité* fait une plus rude guerre encore à la politique intérieure de la Belgique. L'auteur, M. Eugène de Molinari (le nom se trouve à la fin du travail), après avoir constaté l'état de crise de l'Europe et l'état

Digitized by Google

d'hésitation et de défaillance de certaines populations, examine sans parti pris ce qu'il convient de faire dans notre pays. Il se prononce hardiment pour des réformes radicales dont il démontre la nécessité au point de vue économique; ces réformes, qu'il voudrait voir inscrites sur le drapeau du libéralisme à la place des mots vagues dont on s'est bénévolement payé jusqu'à ce jour, sont : *l'abolition de la conscription et de l'armée permanente, — l'application sincère des principes de la Constitution aux classes ouvrières, — l'abolition de l'impôt sur le sel, — la liberté du commerce et de l'industrie, — l'enseignement obligatoire, — la diminution des charges publiques, — la liberté des fonctionnaires, — la décentralisation.* Nous ne sommes pas de ceux qui considèrent de semblables réflexions, émises en ce moment, comme un acte de mauvais citoyen : nous croyons au contraire que l'espérance seule de voir se réaliser ce programme, même partiellement, rattacherait les Belges, de la manière la plus franche et la plus complète, non-seulement à leur nationalité, mais à leur gouvernement actuel.

Joseph Boniface, en glorifiant *la Belgique indépendante*, se place à un tout autre point de vue. Son but est louable, sans contredit, mais ses moyens sont, à notre avis, d'une maladresse extrême. Soutenir et entreprendre de prouver que tout est au mieux dans notre pays, c'est fermer la porte aux améliorations, ou du moins les déclarer inutiles ou dangereuses. Or, si nous n'*existons* que par la liberté, nous ne *vivons* que par le progrès, et c'est le progrès surtout qu'il importe de montrer au peuple, non-seulement comme réalisable un jour, mais comme prochain. Nous convenons avec Joseph Boniface que l'on ne doit pas jeter l'invective à une représentation nationale et à un gouvernement qui peuvent être remplacés par des élections nouvelles; mais s'ensuit-il qu'il faille accepter sans murmures des actes ou des lois en opposition avec l'intérêt public, avec l'esprit de nos institutions? et comment éclairer l'opinion, raffermir la confiance, préparer le remède, si ce n'est par la critique, même acerbe, même violente? Du reste, Joseph Boniface est de bonne foi, il aime sa patrie et il la défend contre les ennemis extérieurs avec la même vigueur, le même esprit qu'il a déployés naguère pour revendiquer l'indépendance morale.

Digitized by Google

L'Europe et la Nationalité belge, par Ch. Potvin. In-12 de xxxvII et 226 pages. Bruxelles, Lacroix, Van Meenen et C[ie].

Nous avons dit quelques mots, dans notre dernière revue littéraire, du *Livre de la nationalité belge*, par dom Jacobus. Ce livre était une édition nouvelle, refondue, d'une brochure publiée à Bruxelles peu de jours après la révolution de Février, et signée alors : *un Béotien*. L'auteur, qui se fait connaître aujourd'hui, a ajouté à son travail une première partie sur *la Situation de l'Europe*, et une conclusion également d'actualité. C'est de l'histoire contemporaine, traitée et jugée par un esprit indépendant, qui plaide la cause de l'Europe entière en plaidant celle de la petite Belgique. Une Sainte-Alliance de la paix est devenue l'unique salut des peuples contre une politique odieuse, pleine de perfidies et d'impostures. Mais que cette paix ne soit pas de l'inertie, que la vie se révèle par des progrès réels et palpables ; ce sont les réformes de 1848 qui ont sauvé la Belgique : que de nouvelles réformes, plus radicales, la sauvent encore. « La nationalité est un droit pour tous les peuples ; pour les Belges, c'est plus encore, c'est une mission. » La *conclusion* de M. Potvin est digne des plus sérieuses méditations de ceux qui jouissent actuellement de la majorité dans nos comices électoraux. Il n'y a rien, dans ces considérations, que d'aisément praticable, il n'y a rien qui ne soit déjà mûri par l'opinion, et qui ne puisse devenir une source de popularité pour nos gouvernants.

LA RESTAURATION DE L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES.

Dans la séance du conseil communal de Bruxelles, du 9 juin dernier, M. l'échevin Lavallée a lu un rapport dans lequel, reproduisant en partie notre article sur *la Restauration de l'hôtel de ville*, article inséré dans notre volume du 1[er] juillet 1859, il répond à nos critiques et conclut en adressant à l'architecte restaurateur les plus grands éloges.

On s'apercevra tout d'abord, par le temps que M. l'échevin Lavallée a mis à élaborer cette réponse, que la tâche était difficile. Une année presque entière a été mise à profit pour faire découvrir... quoi ? que la gravure de Puteanus, dont nous

Digitized by Google

avions contesté l'importance, est la reproduction d'une autre gravure attribuée à Callot : ce qui, remarquons-le bien, ne présente pas un témoignage de plus, loin de là, puisque les recherches faites à ce sujet aboutissent naïvement à montrer la gravure de Callot comme le type et l'original de toutes les représentations subséquentes et identiques qui ont été faites de l'hôtel de ville de Bruxelles. Pour le reste, M. Lavallée ne semble pas connaître du tout la discussion engagée à la suite de cette affaire, et que nous avons rapportée impartialement dans le volume suivant de notre Revue, celui d'octobre 1859. Si l'honorable rapporteur s'était donné la peine de parcourir ces pièces importantes de notre procès, il aurait compris, entre autres choses, que dans une critique où nous ne nommions personne et qui n'invoquait que des idées d'art, nous avions le droit de nous exprimer avec une certaine vivacité sans blesser les règles de la bienséance; il n'aurait point qualifié notre censure d'*injurieuse,* il n'aurait pas surtout osé prétendre que nous accusions « tous les membres du conseil communal » de *vandalisme*, d'*outrecuidance* et de *sottise*. Cette tactique, dont on pénètre aisément le motif, prouve précisément contre celui qui l'emploie.

Nous pourrions relever une à une toutes les assertions émises par M. Lavallée : nous préférons nous placer à un point de vue plus élevé et opposer à l'ensemble de cette réplique tardive une seule considération que nous tenons pour incontestable, pour incontestée.

L'art ogival, dont le type se trouve évidemment dans la végétation de l'Europe moyenne, présente des formes élancées, simples, unies, qui ne se compliquent et ne deviennent réellement riches, élégantes et variées qu'à une certaine élévation. Toute œuvre de style ogival est empreinte de ce caractère; c'est un principe que ne contrarie en rien l'existence des portails, lesquels ne se lient point intimement à l'ensemble. Il va sans dire, par conséquent, que l'ornementation aussi doit être plus sobre vers le bas que vers le haut. Or c'est précisément le contraire que la restauration actuelle de l'hôtel de ville a eu en vue. Ce qui démontre qu'il y a là un parti pris, c'est que la fameuse gravure, — qui nous indique également un plus grand luxe d'ornementation à mesure que l'édifice s'élève, — n'a pas

Digitized by Google

été suivie pour la restauration de la tour. Que signifie cette contradiction? M. Lavallée ne nous l'explique pas.

Est-ce que, par hasard, tout comme on a découvert la gravure de Callot depuis un an seulement, on n'aurait songé à la gravure de Puteanus qu'après l'achèvement de la restauration des parties supérieures? Cela est probable; mais alors pourquoi continuer d'après un système nouveau une œuvre commencée d'après des données toutes différentes? Nous attendons sur ce point des éclaircissements que nous sommes curieux de connaître et qui, nous l'espérons, ne se produiront pas seulement au mois de juin de l'année prochaine.

Jusque-là nous sommes en droit, nonobstant les louanges que se décerne si complaisamment M. Lavallée, de nier formellement que la restauration de l'hôtel de ville se soit opérée avec « un soin sévère et minutieux, » avec « une persévérance et un succès dont il y a peut-être peu d'exemples. »

Un de nos collaborateurs les plus assidus, les plus dévoués, J.-B. Langlois, est mort le 1er mai dernier, peu de jours après la publication, dans notre précédent volume, de la « Lettre » si vigoureuse et si sensée qu'il adressait « à ses compatriotes wallons. » Ce n'est pas la *Revue trimestrielle* seulement qui déplorera cette perte, c'est le mouvement flamand, c'est surtout la cause du progrès, inséparable, dans l'opinion de J.-B. Langlois, de la véritable cause flamande; c'est enfin la libre pensée philosophique et religieuse dont le jeune publiciste était l'un de nos plus fermes représentants. J.-B. Langlois n'avait que vingt-quatre ans, mais ses travaux eussent déjà fait honneur à une longue carrière. Nous ferons connaître, dans notre prochain volume, les titres nombreux qu'il s'était acquis à la sympathie de tous nos compatriotes, de tous les amis de la liberté, de la vérité et de la justice.

ERRATA.

Page 30, ligne 34 : étudier à Rome, *lisez :* à Bonn.
Page 35, ligne 10 : revue semestrielle, *lisez :* mensuelle.

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

L. Jottrand. Louis De Potter 5
Dr J. Parigot. De la réforme des asiles d'aliénés. . . 105
Ernest Van Bruyssel. Études sur la presse anglaise . 133
H. Le Hon. L'an sept mil huit cent soixante de l'ère chrétienne. 155
C. Van der Elst. Un Vaudois belge. Willem Cornelisz . 173
P.-A.-F. Gérard. Lettres sur l'histoire de la Belgique. — Dissolution de l'empire des Francs. Omnipotence de l'Église. Déchirement de la Lotharingie. Occupation du pays par les Normands 193
P.-E. De Puydt. Panarchie. 222
F. Lebrun. Corbeille de rognures. 246
H. Boscaven. Moncrabeau et le wallon de Namur. . . 263
Ch. le Hardy de Beaulieu. La caverne de Chauvaux et l'homme fossile 282
J.-C. Houzeau. Correspondance d'Amérique 299
Henri Bergé dit Masson. Revue scientifique. Chimie pure et chimie manufacturière 327

Digitized by Google

CH. POTVIN. Revue philosophique. La femme 345

EUGÈNE VAN BEMMEL. Revue littéraire. Travaux historiques 370

Notice nécrologique sur Joseph Guislain. 382

Prolégomènes philosophiques de la géométrie, par J. Delbœuf. 384

Biographie universelle des musiciens, par F. Fétis . . . 387

Zwijgende liefde, door Julius. 389

Brochures politiques 393

La restauration de l'hôtel de ville de Bruxelles. . . . 396

Digitized by Google

REVUE TRIMESTRIELLE.

Digitized by Google

Les formalités voulues par la loi ont été remplies.

Toute reproduction ou traduction des articles de la REVUE TRIMESTRIELLE *est interdite.*

Digitized by Google

INDEXED

REVUE TRIMESTRIELLE

VINGT-HUITIÈME VOLUME.

Septième année. — Tome quatrième.

LES BELGES, ÉPOPÉE DRAMATIQUE.
L'ESPAGNE EN 1859.
ORIGINE BOUDDHIQUE DU PLUS ANCIEN DES CONTES DÉVOTS.
CE QUI NOUS RESTE DE GALLUS.
DE L'UNION DES BEAUX-ARTS AVEC L'INDUSTRIE.
AUX POÈTES BELGES.
SOUVENIRS DE L'AMÉRIQUE. — DIVAGATIONS PHILOSOPHIQUES.
LOUIS DE POTTER.
MES PENSÉES; LE FLEUVE. — VAN MAERLANT.
CORRESPONDANCE D'AMÉRIQUE.
LE SALON DE 1860 A BRUXELLES. — LA BRABANÇONNE.
REVUE LITTÉRAIRE.
REVUE DU MOUVEMENT FLAMAND.

BRUXELLES,
BUREAU DE LA REVUE TRIMESTRIELLE,
RUE SAINT-LAZARE, 25.

OCTOBRE 1860.

Digitized by Google

LES BELGES.

ÉPOPÉE DRAMATIQUE.

AVANT-PROPOS.

« C'est par la beauté, dit Schiller, qu'on arrive à la liberté. L'homme peut être en opposition avec lui-même de deux façons : ou comme sauvage, lorsque ses sentiments dominent ses principes; ou comme barbare, lorsque ses principes détruisent ses sentiments. Le sauvage méprise l'art et reconnaît la nature pour maîtresse absolue; le barbare raille et déshonore la nature; mais, plus méprisable que le sauvage, il continue assez souvent à être l'esclave de son esclave. L'homme civilisé fait de la nature une amie dont il respecte la liberté tout en en refrénant seulement l'arbitraire. »

Dans ses lettres sur l'éducation esthétique, Schiller recherche les moyens de tirer l'individu, la société, de l'état de nature ou de la barbarie pour les introduire dans une ère de civilisation. C'est une question de vie ou de mort; car « la société physique ne peut s'arrêter un seul moment *dans le temps* pendant que la société morale se constitue *dans l'idée;* pour la dignité de l'homme, il convient que son existence ne soit pas mise en péril. Lorsque l'artiste a une horloge à arranger, il en interrompt d'abord le mouvement; mais la vivante horloge de l'État doit

Digitized by Google

être remontée tandis qu'elle sonne; il faut changer les rouages pendant leur rotation, trouver, pour la durée de la société, un point d'appui qui la rende indépendante de l'état de nature qu'on veut faire cesser.

» Ce point d'appui ne se rencontre pas dans le caractère naturel de l'individu, qui, égoïste et violent, tend plutôt au bouleversement qu'au maintien de la société; il n'existe pas davantage dans son caractère moral qui, d'après l'hypothèse, a besoin d'abord d'être formé et sur lequel le législateur ne peut ni compter ni agir avec sécurité, parce qu'il est libre et parce qu'il ne se manifeste jamais. Il s'agit donc d'enlever au caractère physique l'arbitraire et au caractère moral la liberté, de mettre le premier d'accord avec des lois, d'assujettir le second à des impressions, d'éloigner quelque peu celui-là de la matière et d'en rapprocher quelque peu celui-ci — pour engendrer un troisième caractère qui, ayant de l'affinité avec les deux autres, préparera une transition entre l'empire des seules forces et l'empire des lois, sans porter obstacle au développement du caractère moral, mais bien plutôt en servant de gage sensible à la moralité invisible. »

Schiller conclut que, pour résoudre le problème politique dans la pratique, il convient de s'occuper avant tout du problème esthétique : « La raison, dit-il encore, a accompli tout ce qu'elle peut accomplir quand elle a trouvé et érigé la loi, dont l'exécution appartient à la bonne volonté et au sentiment actif. Lorsque la vérité lutte contre des forces, il est nécessaire, pour obtenir la victoire, qu'elle-même devienne d'abord une force. Si jusqu'à présent elle a encore si peu montré sa vertu triomphante, la faute n'en est pas à l'esprit qui n'a pas su la dévoiler, mais au cœur qui s'est resserré devant elle et à l'instinct qui n'a pas agi en sa faveur.

» Il faut déjà être sage pour aimer la sagesse. Il ne suffit donc pas d'accorder seulement à toutes les lumières de l'esprit une estime en rapport avec l'influence qu'elles ont sur le caractère; à certains égards, ces lumières résultent aussi du caractère, car le chemin vers la tête doit passer par le cœur. »

La tendance du drame des *Belges* est l'exaltation du patriotisme.

Digitized by Google

Sous ce rapport, comme sous celui des conditions extérieures de mise en scène et de représentation en place publique, il procède de la tragédie antique. C'est une paternité assez glorieuse pour qu'on puisse l'avouer sans honte ; et si j'ose la revendiquer, ce n'est point avec la prétention de hausser un pygmée à la taille d'un hercule ; mais uniquement afin de tracer une limite exacte entre la part d'innéité et la part d'assimilation, qui concourent à la formation de l'avorton comme à celle du colosse. J'explique d'ailleurs, non ce que j'ai fait, mais ce que j'ai eu l'intention de faire.

Chez les Grecs, le patriotisme était un foyer, un centre d'où jaillissaient pour y retourner les mille rayons de l'activité sociale : institutions et lois, lettres et arts, tout accuse la poursuite d'un même idéal, tout trahit la même source d'inspiration. La religion n'est qu'une forme poétique et populaire de l'histoire ; le culte est un symbole du passé. La mythologie — que Bacon appelait avec raison la sagesse de l'antiquité et qui, mal entendue encore, n'est ni la déification des forces ou des agents physiques comme l'ont prétendu certains mystagogues allemands, ni celle des astres et des constellations selon le système de Dupuis et de son école, mais l'histoire simple et authentique, sans symbole, parabole ni hyperbole [1] — la mythologie érigeait le patriotisme en religion, comme le drame l'élevait à l'état de passion. C'est grâce à cette unité, à cette concordance de but, malgré la diversité des moyens, que les Grecs nous ont légué, avec l'exemple des plus héroïques vertus, les monuments artistiques les plus splendides. L'art a été traité par eux comme un souverain instrument de civilisation ; ils lui ont confié le soin de leur éducation, et c'est ainsi qu'ils sont arrivés à la liberté par la beauté.

A l'idéal patriotique, terrestre, sensuel de la Grèce, le catholicisme substitua un idéal mystique, abstrait, extra-mondain.

[1] Cette assertion semblera paradoxale ; je ne la hasarde pourtant qu'à bon escient. Dans un ensemble d'études mythologiques dont je m'occupe depuis plusieurs années, je me propose de démontrer que le tissu d'absurdes fictions, d'imaginations bizarres qu'on désigne sous le nom de la *Fable* n'est ni moins véridique, ni moins rationnel que le livre qu'on a nommé par excellence la *Bible*.

Digitized by Google

L'art païen avait été la glorification perpétuelle de la vie physique extérieure sous tous les aspects, la suprême incarnation de la Beauté; l'art chrétien sacrifia la Beauté plastique à la recherche de perfections métaphysiques. Le Verbe s'était fait chair dans la théorie; dans la pratique, ce fut la chair qui se fit Verbe. L'anéantissement de la sensualité, le triomphe de l'ascétisme, s'il eût été possible, aurait été l'anéantissement de l'art même, comme celui de la nature humaine. La nécessité d'un compromis ne tarda pas à se faire sentir; un pape épicurien y prêta les mains. Tandis que la réformation humanisait le christianisme, la renaissance remit la forme grecque en honneur et chercha à rétablir l'équilibre rompu, l'harmonie entre l'idée et la forme; Raphaël fit voltiger de petits Cupidons béats autour des Vénus mystiques qu'il peignit sous les traits de Vierges sensuelles. C'est de cette répudiation et de cette réconciliation simultanées qu'est issu le romantisme dont André Chénier a révélé la formule en disant :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Malgré certaines analogies de but ou de moyens, le drame des *Belges* s'écarte des expériences antérieures — tant de la tragédie grecque que des mystères du moyen âge et du drame moderne — en ce que l'action collective des masses y remplace les actes isolés de l'individu. Il répond en cela au mouvement ascensionnel de notre civilisation; il reflète les aspirations de la démocratie sainement comprise; il concorde, au point de vue social, avec les tendances les plus légitimes et les plus généreuses de notre temps.

La volonté des peuples est devenue un dogme politique; elle est désormais la base du droit public, national ou international. Elle a sa place marquée dans l'art comme dans la vie réelle; là aussi, le moment est arrivé de subordonner l'action du prince et de la princesse à celle de l'entourage, d'effacer le héros derrière le chœur et d'attirer les regards et l'intérêt sur le nouveau souverain, HERR OMNES, monseigneur Tout le Monde, comme l'appelait Luther.

L'histoire du peuple belge m'a semblé merveilleusement propre à servir de sujet à une conception qui, sous la forme et

Digitized by Google

avec l'idéal de l'art grec, présenterait néanmoins des *pensers nouveaux* et donnerait en quelque sorte un corps à l'idée contemporaine. Car, à l'opposé des nations d'origine gauloise ou latine dont le développement s'est effectué par l'initiative de quelques individus, le peuple belge a toujours évolué par sa propre impulsion; il occupe la première place, il est au premier plan dans nos annales; tellement qu'à toutes les phases de son existence on peut lui appliquer ce que disait Tacite des Germains en général : *De minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes*. A part quelques rares exceptions, les personnages qui ont laissé dans notre histoire des traces de leur passage ont été les instruments de l'oppression étrangère; nous n'avons eu ni Louis XI, ni Léon X, ni Louis XIV, mais des bourgeois des métiers, des communiers, des gueux et des gildes de rhétorique et autres; dans toutes les sphères, le labeur national, progressif, s'accomplit en commun; l'individu se perd dans le groupe; le héros s'appelle Légion.

Après avoir justifié mon innovation au point de vue philosophique et esthétique, il me reste à en démontrer l'opportunité sous un autre rapport, celui des moyens d'exécution dont le dramaturge dispose.

Le moment, ai-je dit, est venu de démocratiser l'art; il en est temps pour le mode d'expression aussi bien que pour l'idée elle-même. Le drame, en effet, a conquis des ressources d'exécution inconnues à nos devanciers : le décor a réalisé des merveilles jusqu'alors inouïes en dehors des limites du pays des songes; la musique s'approprie chaque jour de nouveaux éléments de sonorité.

En présence de l'extension extraordinaire de l'appareil théâtral, les alarmistes regrettent la simplicité des vieux âges et considèrent chaque découverte comme un symptôme de décadence. Les optimistes de leur côté s'écrient : Le bruit ne doit s'arrêter qu'au déchirement d'oreilles inclusivement, et l'éclat de la mise en scène qu'à la complète cécité!

La vérité se trouve entre les deux extrêmes. D'une part, il est chimérique de concevoir une réforme dans l'anéantissement d'un progrès : un art comme une société ne se retourne que pour mourir. Haydn ne donne point tort à Beethoven et la puissante orchestration de Meyerbeer a raison au même titre

Digitized by Google

que les maigres accompagnements de Gluck. Est-ce à dire toutefois qu'il n'y ait aucune mesure à garder, aucune convenance à consulter, aucune règle à suivre dans l'application des moyens d'action que l'accroissement du nombre des exécutants et les perfectionnements apportés aux instruments livrent à la merci des compositeurs? Assurément non; car ce serait autoriser ceux-ci à se servir d'une massue pour écraser une mouche, ce serait consentir à changer en supplice un raffinement de jouissance.

A l'heure présente déjà, le chanteur s'exténue dans la lutte désespérée qu'il a engagée avec l'orchestre; et comme l'organe vocal est moins malléable, moins extensible que le bois ou le métal, on peut prévoir l'instant où il sera étouffé sous les efforts constants de son formidable adversaire, à moins que celui-ci ne trouve une occasion de prendre corps à corps un plus rude jouteur dont la puissance s'accroisse sans cesse en raison des obstacles qu'on lui oppose. C'est à cette disproportion des forces qui concourent à l'exécution de l'opéra et aux conséquences qui en dérivent naturellement, que doit être attribuée la situation déplorable des scènes lyriques.

L'intervention du chœur à titre d'autorité, de personnage principal, est de nature à porter remède à l'incompatibilité de plus en plus manifeste entre la limitation physique des ressources vocales et l'extension artificielle des ressources instrumentales. Le chœur pouvant être augmenté à volonté maintient l'équilibre entre les éléments de sonorité.

Loin de moi la pensée d'exclure ou seulement d'amoindrir les genres de spectacles qui existent actuellement, d'immoler ce qui est à ce qui n'est pas encore. Tout le point consiste, comme le dit la chanson, à fournir un canal au ruisseau, à endiguer les rivières et à laisser une entière liberté aux grands fleuves qui fertilisent même par leurs débordements. Que le riche amateur continue donc à se délecter en contemplant les patientes minuties dont il meuble son salon; que l'artiste admire dans les musées les toiles splendides sur lesquelles les maîtres illustres ont jeté leurs fantaisies; mais qu'à son tour, sur les murailles des édifices publics dont l'accès n'est interdit à personne, le peuple voie s'étaler la fresque énorme qui lui enseigne l'histoire de ses héros ou la légende de ses martyrs, et lui retrace ses propres traditions, ses mœurs et ses croyances.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

LES ROMAINS.

UNE FORÊT DE LA GERMANIE.

Le César (keisar, keiser) précédé et suivi de prétoriens, entre sur son char traîné par des esclaves; à sa suite, les Germains — hommes et femmes — les hommes enchaînés; puis les Numides, les archers et les frondeurs; les légionnaires ferment la marche.

Le char du César s'arrête au milieu du théâtre; les prétoriens l'environnent. Les autres Romains se groupent à droite. Les Germains s'accroupissent à gauche dans une attitude de morne abattement.

LES ROMAINS.

Gloire à César, vainqueur des Gaules
Où règnent d'éternels hivers;
Gloire au maître de l'univers,
Nouveau Titan dont les épaules
Soutiennent le poids des deux pôles.
La Victoire conduit son char;
César est dieu; gloire à César!

LES PRÉTORIENS.

Il a soumis les Celtes
Et les Germains aux longs cheveux,
Femmes aux tailles sveltes,
Hommes aux bras nerveux.
Les Belges, les plus braves
Parmi tous les Gaulois,
Les Belges sont esclaves
Et courbés sous ses lois.

LES GERMAINS.

Nos mains sont asservies;
A quoi servent nos vies?

Digitized by Google

Hélas ! hélas ! hélas !
Du poids des jours nous sommes las.
La mort n'a point de lassitude ;
O servitude ! servitude,
Mort sans repos ! hélas ! hélas !

LES ROMAINS.

Gloire à César, nouvel Atlas !

LES PRÉTORIENS.

Écoutez la meute importune.
Des captifs au poil roux,
Dont l'impuissant courroux
Gourmande la Fortune.

LES FEMMES.

(Elles quittent leur place et vont s'agenouiller devant le César.)

Pitié, César ; sois clément !
Vois combien leur chaîne est lourde.
Ton oreille à leur tourment
Peut-elle demeurer sourde ?
Sois clément, ah ! sois clément !
Nous autres, femmes, nous sommes
Promptes à nous émouvoir ;
Mais ils pleurent, eux, des hommes !
N'est-ce pas pénible à voir ?
A quoi bon de la discorde
Nourrir le feu véhément ?
César, fais miséricorde ;
Sois clément, ah ! sois clément.

LES GERMAINS.

Vœux insensés ! larmes humiliantes !

LES PRÉTORIENS.

Leur posture de suppliantes
Les rend encor cent fois plus attrayantes,
Et leurs pleurs sont si doux à voir couler
Qu'on craindrait de les consoler.

Digitized by Google

LES GERMAINS.

Debout, femmes timides!
Ne voyez-vous donc pas
Que vos regards humides
Ont pour eux des appas?
Votre voix méprisée
Excite leur risée;
Stérile est la rosée
Tombant sur le rocher.
Séchez votre paupière,
Femmes; votre prière
Attendrirait la pierre
Avant de les toucher.
Peut-on fléchir le victimaire?
César n'a rien d'humain.
Une louve a servi de mère
Au vieux peuple romain.
Debout! tant qu'une fibre
Dans la poitrine vibre,
Tant qu'au cœur le sang bout,
Le captif reste libre;
Debout, femmes, debout.

LES PRÉTORIENS.

Entends-tu, César, l'orgueilleuse tourbe
Dont l'âpre fierté se change en affront?
Devant ta grandeur le monde se courbe;
Plus haut que toi-même ils lèvent le front.

LES GERMAINS, s'avançant vers César.

Tu nous a pris nos héritages,
Prés et troupeaux, champs et moissons,
Nos fils enlevés comme otages,
Nos femmes et leurs nourrissons.
Mais au gland mort survit le chêne;
Nous avons gardé notre haine,
Notre haine et notre mépris;
Rome ne nous a pas tout pris.

Digitized by Google

Nos mains, faibles et désarmées,
Peuvent encore, sans framées,
Se lever pour faire un suprême appel
Et demander vengeance au ciel.
Redouble le poids des entraves !
Nos bouches ne sont point esclaves,
Nos voix pour maudire ont toujours des sons,
César, et nous te maudissons.
Étouffe-les ! s'il ne nous reste
Bras ni voix, parole ni geste,
Nous te défions après comme avant ;
Nous mourrons, César, mais en te bravant.

LES PRÉTORIENS.

Que nous importe de l'esclave
Le vain courroux, volcan sans lave ?
A son défi hautain
Rome répond par le dédain.

LES FEMMES.

Odin, sois-nous secourable ;
De ton peuple misérable
Prends pitié, puissant Odin.
Dieu des armées,
Tes tribus alarmées
T'adressent un suprême appel ;
Protége-les du haut du ciel.

LES GERMAINS.

Nos mains, faibles et désarmées,
Peuvent encore, sans framées,
Se lever pour faire un suprême appel
Et demander vengeance au ciel.

LES ROMAINS.

Les dieux resteront sourds à votre appel.

Digitized by Google

LES GERMAINS ET LES FEMMES.

O servitude, servitude !
Que devenir? hélas ! hélas !

LES ROMAINS.

Silence, vile multitude
De vos clameurs César est las.

LES GERMAINS.

Redoublez le poids des entraves !
Nos bouches ne sont point esclaves ;
Nos voix pour maudire ont toujours des sons,
Romains, et nous vous maudissons.

LES PRÉTORIENS.

Du bruit des joyeuses chansons
Et des éclatantes fanfares,
Couvrons les cris de ces barbares.

LES ROMAINS (reprise).	LES GERMAINS, agitant leurs fers.
Gloire à César, vainqueur des Gaules,	Honte à César, fléau des Gaules,
Où règnent d'éternels hivers;	Qui triomphe de nos revers;
Gloire au maître de l'univers,	Honte au maître inique et pervers
Nouveau Titan dont les épaules	Qui, broyant nos fortes épaules,
Soutiennent le poids des deux pôles.	Brise les pins, courbe les saules,
La Victoire conduit son char;	Et nous écrase sous son char;
César est dieu ; gloire à César !	Éternelle honte à César !

LES PRÉTORIENS.

Tu l'entends, César? nos accents
A dominer les leurs sont impuissants.
Archers crétois et frondeurs baléares,
Imposez silence aux barbares.

LES LÉGIONNAIRES.

César le veut, César est le plus fort ;
A mort, les rebelles, à mort !

(Ils préparent leurs armes et s'avancent vers les Germains.)

Digitized by Google

LES GERMAINS.

Frappez, lâches ! s'il ne nous reste
Voix ni bras, parole ni geste,
Nous vous défions après comme avant;
Nous mourrons, Romains, mais en vous bravant.

LES ROMAINS.

A mort, la folle horde
Qui résiste au plus fort.
Point de miséricorde ;
A mort! à mort! à mort!

LES FEMMES, avec élan.

Odin, sois-nous secourable;
De ton peuple misérable,
Prends pitié, puissant Odin.
(On entend au loin des voix qui répètent : Odin !)

LES LÉGIONNAIRES.

Écoutez!

LES PRÉTORIENS.

De leurs voix c'est un écho lointain.

LES GERMAINS, avec explosion.

Ce sont les Francs, ce sont nos frères!

LES ROMAINS.

Les dieux nous seraient-ils contraires?
O jour d'effroi !

LES GERMAINS.

Jour de fierté!
Femmes, plus d'alarmes!

LES PRÉTORIENS.

César, qu'ordonnes-tu ? parle.
(Le César tire son épée.)

LES ROMAINS.

Aux armes! aux armes!
(Ils sortent en tumulte.)

Digitized by Google

LES GERMAINS.

(Ils font un violent effort et brisent leurs fers en s'écriant :)

Liberté! liberté!
Tombez, chaînes brisées!
Un magnanime effort
Change en un peuple fort
Des tribus méprisées.
Levez-vous, fronts courbés;
Surgis, race de braves;
Loin de nous les entraves;
Tombez, chaînes, tombez!
Libres enfin! nous sommes
Libres comme l'aigle des monts,
Et, redevenus hommes,
Nous respirons à pleins poumons.
Filles et sœurs et mères,
Nos plus douces chimères,
Venez! les bras des opprimés,
Nos bras ne vous sont plus fermés;
Dans une longue étreinte,
Les vôtres sans contrainte
Peuvent, tendres licous,
S'enlacer pour couvrir l'empreinte
Dont le joug a marqué nos cous.

(Plusieurs groupes de soldats romains traversent successivement la scène en fuyant.)

LES ROMAINS.

Malheur! malheur! ô jour néfaste!
— Malheur! un nouveau flux
De guerriers chevelus
Brise nos rangs et les dévaste.
— Jamais les fils de Romulus
N'ont souffert désastre plus vaste.
— Malheur! malheur! ô jour néfaste!
César est mort! Rome n'est plus!

(On voit passer César renversé sur son char, le corps transpercé d'une pique.)

Digitized by Google

LES GERMAINS.

De notre territoire
Vers leurs brûlantes régions,
Voyez s'enfuir les légions
Et les cohortes du prétoire.

LES FRANCS survenant.

Victoire! victoire! victoire!

LES GERMAINS.

Louange et gloire à nos libérateurs!

LES FRANCS.

A tous les fils d'Odin louange et gloire!

LES GERMAINS.

Pour résister à nos persécuteurs,
Entre nous faisons alliance.

LES FRANCS.

Faisons alliance entre nous.
Qu'un nœud plus fort, un nœud plus doux,
L'amour, comme la prévoyance,
Et nous rapproche et nous fiance.

LES GERMAINS.

Francs, nos filles n'ont point d'époux.

LES FRANCS.

Jeunes vierges, nos sœurs chéries,
A vous ce que nous possédons,
Nos bras, nos armes aguerries.

LES JEUNES FILLES.

Fils des Francs, honneur à vos dons.

(Les Francs, suivant la coutume du temps, déposent aux pieds des jeunes filles leurs armes et leurs boucliers.)

Digitized by Google

LES FRANCS.

Le fer qu'ont rougi les batailles,
Purifié par nos respects,
Sera notre gage de paix,
Notre présent de fiançailles.

LES GERMAINS.

Joignons nos mains !

LES FRANCS.

Joignons nos cœurs !

LES GERMAINS.

A moi ton fils !

LES FRANCS.

A moi ta fille !

LES FRANCS ET LES GERMAINS.

Les affranchis et les vainqueurs
Ne forment plus qu'une famille.
Germains et Francs, frères jumeaux,
Nous n'avons qu'un tronc, qu'une écorce;
Belges, enlaçons nos rameaux,
C'est l'union qui fait la force.

(Ils se groupent trois par trois : une jeune fille qu'un Germain et un Franc tiennent embrassée. Chacune des jeunes filles élève une pique ou un bouclier dont les extrémités sont tenues d'un côté par un Franc, de l'autre par un Germain. — Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

DEUXIÈME ACTE.

LES FRANCS.

Un site agreste : habitations disséminées sans agglomération. L'ensemble du décor indique le premier degré de civilisation d'un peuple qui a renoncé à la vie primitive des tribus nomades pour se livrer à la culture du sol.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Vive à jamais le peuple fier
De Merowig, roi de la mer,
Fort comme la tempête et libre comme l'air.

LES VIEILLARDS.

O vieillesse importune!
Nous avons autrefois
Renversé du pavois
César et sa fortune.
Mais du vigoureux tronc
L'âge a tari la séve;
Et Rome se relève!
Quels boucliers pourront
Préserver notre front
Des éclairs de son glaive?

LES HOMMES.

Nul ne vaincra le peuple fier
De Merowig, roi de la mer;
Les Romains ont de l'or, mais nous avons du fer.

Pourquoi ces craintes vaines
Et ce doute offensant?
N'est-ce pas votre sang
Qui coule dans nos veines?

Digitized by Google

Rome vous asservit,
Nous briserions vingt Romes.
Le temps fauche les hommes ;
Mais le tronc décrépit
Dans les branches survit ;
Vous étiez, et nous sommes !

LES FEMMES.

Faibles vieillards, le peuple fier
De Merowig, roi de la mer,
Peut refaire demain ce qu'il a fait hier.

Vos épouses naguère,
Haletantes d'effroi,
Fuyaient en désarroi
Au premier cri de guerre.
Mais les filles des Francs,
Braves comme leurs armes,
Au signal des alarmes
Répandraient par torrents
En tête de vos rangs
Du sang et non des larmes !

HOMMES ET FEMMES.

Vive à jamais le peuple fier
De Merowig, roi de la mer,
Fort comme la tempête et libre comme l'air.

DANSE GUERRIÈRE.

(Jeu des *Matachins* : les hommes et les femmes entrechoquent leurs boucliers en cadence, tandis que les jeunes gens dansent au milieu de glaives et de framées [1].)

LES VIEILLARDS, pendant la danse.

Notre âge se recule,
Il cède à leur gaîté
Et d'un beau jour d'été
Semble le crépuscule.

[1] Tacite, *Germ.*, XXIV.

Digitized by Google

De sa route incertain,
Le soleil luit encore,
Et l'horizon se dore
A l'Orient lointain
Des clartés de l'aurore.

CHOEUR GÉNÉRAL.

HOMMES ET FEMMES.

Vive à jamais le peuple fier
De Merowig, roi de la mer,
Fort comme la tempête et libre comme l'air.

VIEILLARDS.

Heureux, heureux le peuple fier
De Merowig, roi de la mer,
Dont un nouveau printemps fleurit après l'hiver.

VOIX au dehors :

Hosanna, benedictus qui venit in nomine Domini.

La danse s'interrompt.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Écoutez!

LES VIEILLARDS.

Les Romains! la louve se réveille.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

La frayeur trouble votre oreille.

VOIX au dehors.

Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus, Deus Sabaoth.

LES VIEILLARDS.

Les Romains!

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Sont-ce là des accents belliqueux?

Digitized by Google

VOIX au dehors.

Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ.

LES VIEILLARDS.

Leurs accents sont plus doux, mais leur langue est pareille.

Le clergé envahit la scène.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Ils ne sont point armés, nous sommes plus forts qu'eux;
Pères, quel danger nous menace?

LES VIEILLARDS.

La ruse surmonte l'audace.
Enfants, orgueilleux ou soumis,
Les Romains sont des ennemis.
Point de pitié! qu'on les immole!

LE CLERGÉ.

Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Si des Romains vous n'êtes pas les rejetons,
N'empruntez point leur langue molle,
Mais parlez-nous la rude langue des Teutons.

LE CLERGÉ.

Louange à Dieu, dans ses demeures hautes!

LES FEMMES.

Vers nous qui vous a dépêchés?

LE CLERGÉ.

Celui qui racheta nos fautes
Et qui mourut pour nos péchés.

LES HOMMES.

Réclamez-vous le droit des hôtes?
Paix ou guerre, haine ou faveur,
Que nous apportez-vous?

Digitized by Google

LE CLERGÉ.

L'Éternel nous envoie
Pour aplanir sa voie
Et vous annoncer le Sauveur.

LES ENFANTS DE CHOEUR.

Cantique.

I

De Nazareth, en Syrie,
Ses parents étaient issus;
Sa mère avait nom Marie,
Il fut appelé Jésus.
Il naquit dans une crèche,
L'agneau promis au salut,
Et pour sa couchette il eut
Quelques brins de paille fraîche.
Mais du fond de l'Orient
Vinrent trois souverains mages;
Au nouveau-né souriant
Ils apportaient leurs hommages.
Une étoile les guida
Vers la terre de Juda.

LES FEMMES.

O mystères ineffables!

LES HOMMES.

Prodiges inconcevables!

LES VIEILLARDS.

Que nous importent leurs fables?

LES ENFANTS DE CHOEUR.

L'étoile, que du bon Dieu
L'ange leur fit reconnaître,
Les conduisit jusqu'au lieu
Où l'enfant venait de naître.
Ils entrèrent tous les trois
Dans la sainte hôtellerie,
Et Jésus, fils de Marie,
Fut adoré par des rois.

Digitized by Google

LES FEMMES.

Contre leur voix ingénue
En vain le cœur se défend ;
Nul poison ne s'insinue
Par la bouche de l'enfant.

LES HOMMES.

Contre leur voix ingénue
En vain le cœur se défend ;
De leur doctrine inconnue
Le pouvoir est triomphant.

LES VIEILLARDS.

Vers nous, Rome est revenue;
Rome veut nous perdre, enfants.
De leur doctrine inconnue
Craignez les fruits décevants.

LE CLERGÉ.

Hosanna ! du couchant à l'aurore ;
Hosanna ! de l'aurore au couchant.

LES FEMMES.

De Jésus, dites, dites encore
Le récit merveilleux et touchant.

LES ENFANTS DE CHOEUR.

II

Pour qu'il nous servît d'exemple,
Dieu le combla de présents ;
Aux docteurs, dans le saint temple,
Il enseignait à douze ans.
Alors, régnait en Judée
Hérode, le roi cruel,
Et de l'agneau d'Israël
La perte fut décidée.
Méprisé, couvert d'affronts,
Il fut couronné d'épines ;
Entre deux méchants larrons
Condamnés pour leurs rapines,
Au bois il fut attaché,
Lui, sans crime ni péché.

Digitized by Google

LES FEMMES. | LES HOMMES.

Triste sort! fin lamentable! | O forfait épouvantable!

LES VIEILLARDS.

Est-ce un récit véritable?

LES ENFANTS DE CHOEUR.

Mais trois jours après sa mort,
Aux regards des deux Maries,
Le tombeau s'ouvre; il en sort,
Les mains encore meurtries.
Le sang tombé de la croix,
Rosée immense et féconde,
Couvre la face du monde,
Et l'univers, dit : Je crois!

LE CLERGÉ.

Hosanna! gloire à toi, roi superbe,
Au front ceint des éclairs du Sina.
Créateur, Homme, Esprit, triple Verbe,
Gloire à toi! du soleil au brin d'herbe,
Tout célèbre ton nom. Hosanna!

LES FEMMES, se prosternant.

Dieu fait chair, Dieu né d'une femme,
Humble afin que nous le soyons,
Dieu mort sur un gibet infâme,
Nous croyons! nous croyons!

LES VIEILLARDS.

D'une cohorte intruse,
Enfants, craignez la ruse,
Et de ses vains discours
Interrompez le cours.
En des temps plus prospères,
Nous fûmes triomphants;
Fils, défendez vos pères
Et sauvez vos enfants!

Digitized by Google

LE CLERGÉ.

(Il s'enroule processionnellement autour du groupe des hommes.)

Homme, ici-bas tout est fragile.
Pour vivre à jamais Dieu t'élut;
Nous t'apportons son Évangile
Afin que le morceau d'argile
Devienne un vase de salut.

LES HOMMES, tombant à genoux.

Seigneur, élève et purifie
Le cœur qui bat sous nos sayons.
Verse en nous l'éternelle vie;
Nous croyons! nous croyons!

LES VIEILLARDS.

D'une cohorte intruse,
Qui préviendra la ruse?
Contre leurs vains discours
Où chercher du secours?
En des temps plus prospères
Nous fûmes triomphants;
Qui sauvera les pères
Trahis par leurs enfants?

LE CLERGÉ.

(Même mouvement autour du groupe des vieillards.)

Homme, ton corps tombe en poussière;
Mais l'âme n'a point de sommeil.
Espère, à ton heure dernière;
L'œil qui se ferme à la lumière
Se rouvre au paradis vermeil.

LES VIEILLARDS, tombant à genoux.

Le soleil pour notre prunelle
N'aura bientôt plus de rayons;
Mais à la lumière éternelle
Nous croyons! nous croyons!

Digitized by Google

LE CLERGÉ, les mains étendues sur le peuple.

Chrétiens, au nom du Père,
Au nom de Jésus-Christ,
Au nom du Saint-Esprit,
Qu'en vous la grâce opère !

Le clergé récite, et l'assistance répète après lui ·

Notre Père qui es aux cieux,
Que ton nom soit béni sur la terre en tous lieux;
Que ton règne se fonde
Et que ta volonté soit faite dans ce monde
Comme dans ton divin séjour.
Donne-nous aujourd'hui le pain de chaque jour;
Remets-nous nos offenses
Comme au prochain nous remettons ses redevances;
Délivre-nous de tout péril
Et garde-nous toujours du mal. Ainsi soit-il.

Entre CHARLEMAGNE escorté de ses PREUX.

LES PREUX. (Motif de l'introduction du 1er acte.)

Gloire à César, roi d'Allemagne,
Empereur élu des Romains,
Que du pape ont béni les mains.
Le ciel de sa grâce accompagne
Charles-Auguste, Charlemagne.
Contre lui que peut le hasard?
César est saint; gloire à César !

LE CLERGÉ.

Il règne sur la terre
Comme Dieu sur les séraphins;
Il est dépositaire
D'un pouvoir sans confins.
La majesté suprême
— L'amour ou la terreur —
A pour terrestre emblème
Le pape ou l'empereur.

Digitized by Google

LES PREUX ET LE CLERGÉ.

Gloire à César, roi d'Allemagne,
Et gloire au pontife romain,
De Dieu double reflet humain.
Le ciel de sa grâce accompagne
Notre Saint-Père et Charlemagne.

LES VIEILLARDS.

Avec Rome, César reparaît.
Trahison ! trahison ! perfidie !
Est-il un d'entre vous qui soit prêt
A subir l'insolence enhardie
D'oppresseurs que tout Franc répudie?

LES HOMMES.

Non, non, jamais ! le peuple fier
De Merowig, roi de la mer,
Sera libre demain comme il l'était hier.

LE CLERGÉ.

Humiliez-vous, comme Dieu fait homme,
Né dans une étable et mort sur la croix.
Votre maître, à vous, est le roi des rois ;
Qu'importe le nom dont César se nomme?

LES PREUX.

A nous, les vaillants preux,
Les seigneurs feudataires,
Vos prés, vos bois ombreux,
Vos maisons et vos terres.
Par des serments loyaux
Qu'envers nous vous oblige
La foi d'un homme-lige,
Et soyez nos féaux.

LES VIEILLARDS.

Supportez-vous les fléaux
Que le ciel vous inflige?

Digitized by Google

LES HOMMES, saisissant leurs armes.

Point de maîtres! le peuple fier
De Merowig, roi de la mer,
Sera libre demain comme il l'était hier.

(Ils vont se précipiter sur les preux; le clergé s'interpose.)

LE CLERGÉ.

Chrétiens, à César Dieu veut qu'on accorde
La part qu'à César on doit de respects;
Jésus est un Dieu d'amour et de paix;
Frères, qu'entre vous règne la concorde.

(Les hommes laissent tomber leurs armes.)

Vers le Sauveur levez les yeux:
Oubliez la terre où vous êtes;
Chrétiens, les plus infimes têtes
Sont les plus hautes dans les cieux.

LES HOMMES.

Vers le Sauveur levons les yeux;
Oublions la terre où nous sommes;
Le plus humble parmi les hommes
Devient le plus grand dans les cieux.

LES HOMMES.

Entre leurs mains prêtons serment.

LES VIEILLARDS.

Voilà donc ces guerriers si braves!
Déjà leur fierté se dément.
Le cep est mort, mort le sarment;
Esclaves! esclaves! esclaves!

Seigneurs bons et loyaux,
Chacun de nous s'oblige
Par sa foi d'homme-lige;
Nous sommes vos féaux.

LES PREUX.

Vassaux bons et loyaux,
Chacun de vous s'oblige
Par sa foi d'homme-lige;
Vous êtes nos féaux.

LE CLERGÉ.

Hosanna dans les lieux très-hauts!

Digitized by Google

LES VIEILLARDS.

Enfants, la voix des prêtres
Vous a tous asservis;
Enfants, vous êtes traîtres,
Vous n'êtes plus nos fils.
César, contre ton joug immonde
Que peut notre bras affaibli?
Règne, César; à toi le monde!
Les Francs sont morts; à nous l'oubli.

(Ils s'éloignent.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire à César, roi d'Allemagne,
Et gloire au pontife romain,
De Dieu double reflet humain
Que du ciel la grâce accompagne!

LES VIEILLARDS, au loin.

Il est tombé, le peuple fier
De Merowig, roi de la mer.

TOUS.

Gloire à notre Saint-Père et gloire à Charlemagne!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

JULES GUILLIAUME.

. . . .
. . . .

Le drame des Belges, moyen d'enseignement, d'éducation populaire, était destiné à être représenté à l'occasion de quelque solennité nationale. Dans cette intention, le plan général et les deux actes qui précèdent, ont été adressés au gouvernement il y a environ quatre ans. Ils ont fait l'objet d'un rapport dont les conclusions sont, dit-on, favorables. L'envoi cependant est resté sans réponse, et depuis lors le dossier est enfoui dans les catacombes du ministère de l'intérieur. R. I. P.

J. G.

Digitized by Google

L'ESPAGNE

EN 1859.

MŒURS, LOIS, COUTUMES.

J'aurais dû, pour terminer l'esquisse rapide que j'ai faite du sol de l'Espagne [1], donner une courte description de la Vieille-Castille et des provinces basques que l'on traverse en allant de Bayonne à Madrid. Mais je dois dire que je n'ai vu ces provinces qu'autant qu'on peut les voir à travers les portières des diligences ou de la malle-poste, ce qui ne suffit pas, je pense, pour en acquérir et en transmettre une idée bien exacte. Tout ce que je puis affirmer, c'est que la route de Madrid à Pampelune ou à Burgos traverse des contrées généralement très-pauvres et très-arides, occupées en grande partie par de vastes bruyères et quelques broussailles. Les villages où se concentre, là comme dans la plus grande partie de l'Espagne, toute la population, semblent encore plus misérables et plus délabrés que ceux de la Nouvelle-Castille ou de la Manche.

En avançant vers le nord, on voit apparaître çà et là quelques débris d'anciennes forêts, dont les vieux chênes taillés en têtards attestent l'antiquité. Les bords de l'Èbre, vers Vittoria, sont garnis de prairies, ni plus ni moins

[1] *Revue trimestrielle,* XXII[e] vol., p. 100 et XXIV[e] vol., p. 226.

Digitized by Google

que si l'on était sur les bords fleuris de la Meuse ou de l'Escaut. Seulement le cadre est plus saillant et plus escarpé. C'est la chaîne cantabrique qui sépare le versant de la Méditerranée de celui de l'Océan, mais les pentes vers l'Océan sont courtes et abruptes, car les sources de l'Èbre sont à quelques lieues à peine des rivages de la mer occidentale, tandis que le fleuve coule vers le midi et descend lentement au vaste bassin intérieur qui sépare les trois continents de l'ancien monde.

A quelques lieues de Vittoria, du côté de la France, on peut saisir aisément la différence des pentes des deux versants. Après avoir franchi une côte fort douce, on se trouve tout à coup au bord d'un ravin très-profond et très-encaissé dont les eaux se dirigent vers l'Océan. En jetant un regard en arrière, on aperçoit, de ce point culminant de la chaussée, la vaste plaine où coule l'Èbre et que l'on domine de cent à deux cents pieds à peine, tandis que de l'autre côté s'ouvre un ravin profond où il faut descendre par une foule de zigzags en pentes raides, séparés du ravin par quelques bornes seulement. Une forte averse nous surprit peu de temps après que nous eûmes atteint le ruisseau qui serpente dans ce vallon encaissé. L'eau de ce ruisseau était alors tout au plus suffisante pour faire tourner la roue d'un petit moulin. Mais en moins de vingt minutes, les flancs des montagnes laissèrent tomber autant de cascades qu'il y avait de rigoles ou de ravines, et le ruisseau grossissant à vue d'œil menaça bientôt de passer par-dessus les ponts.

La population de ces riches vallons est remarquable par son activité et par sa patience au travail. Les champs situés sur les pentes rapides des collines sont aussi bien cultivés qu'en Flandre, et partout où le sol et l'exposition le permettent, ils sont plantés de vergers, fort bien entretenus. Les parties élevées des montagnes et les gorges éloignées des voies de communication sont entièrement boisées d'une futaie moyenne, car c'est assez récemment que l'on a songé à repeupler ces forêts. De nombreuses

Digitized by Google

usines à fer, des filatures, des fouleries de drap se sont emparées de la force hydraulique que présentent les chutes nombreuses du ruisseau, lequel grossi d'une foule d'affluents prend déjà les proportions d'une rivière.

Sur différents points, des chaussées provinciales, en bon état, viennent se souder à la route principale, ce qui indique une population qui a une vie propre et qui porte son activité vers les améliorations d'intérêt général.

On sait que les Basques n'ont jamais été entièrement soumis à l'Espagne, qu'ils ont toujours joui d'une certaine autonomie, et surtout du privilége de voter eux-mêmes les impôts. Aussi se sont-ils bien gardés d'établir les taxes indirectes, les régies et les monopoles qui dévorent la substance du travailleur espagnol du centre ou du midi. Ces provinces ont de tout temps possédé une grande liberté commerciale et industrielle en même temps qu'une liberté civile plus étendue que dans les autres provinces espagnoles. Aussi, tandis que l'Andalousie, l'Estramadure, les Castilles et la Galice n'ont pu faire que des sacrifices fort minces en faveur de l'établissement des chemins de fer, les provinces basques ont souscrit une forte partie du capital et exerceront ainsi une influence directe et salutaire sur l'exploitation future de la ligne.

A la frontière française, nous avons trouvé des douaniers beaucoup plus aimables et plus complaisants que ceux que nous entretenons à nos frontières belges ; ils se sont contentés de faire ouvrir le tiers de nos colis au hasard, et voyant que nous étions de vrais voyageurs et non des négociants, ils ont fermé nos malles après une inspection superficielle. Les mêmes colis arrivés trois jours après à la frontière belge ont subi une visite à fond ; on a éparpillé des échantillons de minéraux recueillis avec des peines infinies, déchiré mes plans, abîmé mes livres et mes gravures, absolument comme si j'avais été fouillé par des voleurs dans quelque forêt de Bondy. J'ai eu affaire à des douaniers de tout uniforme, mais je dois dire que ceux de Belgique les surpassent tous par leurs

Digitized by Google

exigences inutiles, par leur défaut de politesse et de convenance. Je voudrais bien que l'on fît le compte exact de ce que coûte la surveillance des voyageurs et de ce qu'elle rapporte. Je suis convaincu que le résultat serait de démontrer que l'on peut réaliser une grande économie en supprimant entièrement ces tracasseries absurdes. Les fonctionnaires supérieurs devraient de temps en temps voyager incognito avec leur famille : ils apprendraient bientôt quel dommage ces vexations inutiles causent au pays, et ils entendraient le concert de malédictions que les étrangers font entendre quand ils approchent de nos frontières. Mais j'espère que bientôt la législature sera saisie d'un projet de réforme douanière qui, supprimant les droits sur les articles de minime importance, permettra de laisser passer les voyageurs sans les soumettre aux humiliantes recherches de la douane.

Mais il est temps de revenir à mon sujet.

Les mœurs d'un peuple sont le produit de son éducation et celle-ci procède de son instruction. En effet, plus l'homme est ignorant, plus il se rapproche du sauvage, et plus l'homme est sauvage et moins il est accessible aux progrès et aux transformations sociales. Les ignorants, comme les sauvages, sont de véritables aveugles moraux, ils n'osent faire un pas, ils n'osent sortir de l'ornière tracée par les anciens, de crainte de se tromper de route. Tout leur paraît difficile et impossible. Le moindre obstacle est une muraille infranchissable, parce qu'ils n'en peuvent apercevoir ni mesurer la hauteur. Comme les aveugles, ils sont obligés de marcher à tâtons, et souvent quand ils croient avancer, ils ne font que parcourir un cercle qui les ramène au point de départ. Malheur à qui voit clair parmi eux, car loin de l'accepter pour guide, ils suivront plutôt la direction contraire à celle indiquée, et la science est rendue responsable des conséquences.

L'Espagne a été jadis sinon à la tête de la civilisation européenne, au moins au niveau des nations les plus avancées. Ce qui reste de son ancienne splendeur suffit pour

Digitized by Google

l'attester. Quand on voit les monuments splendides élevés dans les anciens foyers de cette civilisation, quand on parcourt ces riches musées, quand on trouve jusque dans les plus humbles bourgades les débris de magnifiques demeures comme noyés au milieu des masures en torchis dans lesquelles croupissent les générations actuelles ; quand on voit surtout la pauvreté et la mesquinerie des conceptions récentes, l'infériorité des productions, à part quelques exceptions glorieuses, dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, on se demande avec un serrement de cœur quelles sont les causes de ce déclin, en même temps que l'on salue avec joie les premières lueurs de la renaissance.

Partout en Espagne on rencontre les traces des luttes mortelles des civilisations qui s'y sont succédé. Dans le midi, le long de la Méditerranée, ce sont les restes des châteaux forts, des palais, des mosquées, restes de la civilisation moresque et mahométane sur lesquels, en signe de sa victoire, la civilisation chrétienne a greffé, souvent en mutilant le tronc, les emblèmes de ses croyances. Ce sont encore des travaux d'irrigation, des moulins, des instruments, des habitations, que les vainqueurs ont acceptés et employés sans les perfectionner. Le costume lui-même, ce signe si mobile des progrès de l'homme, est resté, dans une grande partie de l'Espagne méridionale, ce qu'il était sous les Mores. Traversez les anciens royaumes de Murcie et de Valence, et vous croirez, en voyant de loin un paysan conduire son âne ou ses bœufs, rencontrer un Arabe d'Afrique qui serait venu planter sa tente de poil de chameau au nord de la Méditerranée.

Ailleurs ce sont les chefs-d'œuvre de l'art gothique qui marquent les progrès de la race castillane. C'est la cathédrale de Burgos, celles de Salamanque, de Tolède et cent autres monuments qui attestent la vitalité de la nation à cette époque, qui attestent sa richesse et sa foi. Puis viennent les superbes édifices commencés sous Charles-Quint et Philippe II, tous inachevés, beaucoup à peine

Digitized by Google

ébauchés. Puis rien, plus rien que des ruines qui accusent la négligence, l'incurie ou plutôt l'impuissance de la nation, car je croirais calomnier ce noble peuple si j'attribuais à une autre cause qu'à l'impuissance, l'état où il a laissé tomber les monuments de sa gloire et de son énergie, avant qu'il ne permît à ses maîtres de punir ceux qui avaient découvert l'Amérique et conquis la moitié du globe.

Partout où la race castillane a établi sa domination après avoir exterminé jusqu'au dernier représentant de la race more, ce sont les riches costumes de la Castille et de l'Aragon qui ont été adoptés, et qui sont restés les mêmes jusqu'à ces derniers temps, car ce n'est que depuis quelques années que le vêtement se transforme et marque ainsi la rentrée du peuple espagnol dans le courant du progrès universel.

Je me suis souvent demandé quelles étaient les causes éloignées ou immédiates de ce temps d'arrêt subit, qui se fait voir dès ce règne de Philippe II dont aucun des monuments, à ma connaissance, n'a été achevé, et dont la plupart, au contraire, ont à peine atteint la plinthe ou la première corniche.

Je n'ai pu trouver qu'une seule réponse : c'est qu'à dater de Philippe II la nation espagnole a cessé de s'appartenir. On y a proscrit tout sentiment d'individualité, toute manifestation de la pensée personnelle et libre. L'homme soupçonné d'avoir, sur n'importe quoi, une idée non orthodoxe, c'est-à-dire non admise par la sainte inquisition, était immédiatement dénoncé. Tout homme dénoncé était accusé, il ne lui restait plus alors, si, par hasard, il se doutait de quelque chose, qu'à fuir ou à se résigner à des tortures inimaginables jusqu'à ce qu'il avouât. Car il fallait avouer; la torture n'aurait pas eu de raison d'être, si ce n'eût été d'arriver à ce résultat. Je ne perdrai pas mon temps à expliquer quelles devaient être les conséquences d'un pareil régime. L'homme qui cesse d'être libre de s'exprimer, cesse bientôt de penser; la pensée

Digitized by Google

absente, la réflexion bannie, la discussion déclarée abominable et digne des tourments les plus terribles, l'homme, par esprit de conservation, s'applique à ne plus penser; il retournerait à l'état sauvage, s'il ne restait dans la masse une somme de notions ou de principes, qu'aucune tyrannie, qu'aucun régime physique ou moral ne peut jamais extirper.

C'est ce qui est arrivé pour la nation espagnole. Elle s'est repliée en quelque sorte sur elle-même, dès l'instant où il ne lui a plus été permis de vivre, de penser au dehors. Elle s'est recueillie dans ses mœurs, ses coutumes, ses manières, ses usages, ses costumes, que la tyrannie la plus absurde ne pouvait pas songer à proscrire ou à changer, et elle a été en quelque sorte frappée d'immobilité, comme ces malades qui semblent frappés de mort, alors que la vie n'est que suspendue. Endormie au sortir d'une époque fière, polie et chevaleresque, la nation espagnole a religieusement conservé, sinon le fond, au moins les formes extérieures de cette période de sa civilisation. « Ma maison est la vôtre. » « Tout ce que j'ai vous appartient. » Telles sont les formules banales avec lesquelles l'étranger est accueilli, quelque part qu'il se présente. Cela paraît, au premier abord, passablement exagéré d'expression; mais si l'on va au fond des choses, on voit bientôt que l'étranger qui se fait estimer et aimer, devient vraiment l'ami de la maison : la banalité du premier accueil disparaît pour faire place à la réalité. Nulle part peut-être l'hospitalité n'est aussi sincère, aussi vraie, aussi entière qu'elle ne l'est en Espagne pour les parents et les amis de la famille. On prétend même que c'est cette hospitalité même qui a longtemps été un obstacle à l'établissement de bonnes hôtelleries, jusque dans les plus grandes villes. Quel moyen en effet de lutter contre une hospitalité aussi largement pratiquée? Autrefois, c'eût été faire injure à un parent ou un ami que de ne pas descendre chez lui et de préférer à son toit hospitalier celui d'une *fonda* ou d'un hôtel. Domestiques, chevaux et

Digitized by Google

mules, tout était reçu et trouvait place. On comprend que ces mœurs exigeaient pour ceux qui les pratiquaient de vastes emplacements, des maisons qui pussent contenir à la fois plusieurs familles, et que les dépendances devaient être amples en proportion. Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil dans l'intérieur des anciennes habitations pour deviner qu'elles étaient bâties pour abriter beaucoup de monde. Dans le midi et même dans le centre de l'Espagne, la plupart des maisons sont construites d'après le système moresque, c'est-à-dire que les bâtiments forment un carré ou un parallélogramme entouré du corps de bâtiment, ayant, du côté de la cour ou *patio*, une galerie large de deux, trois, et quelquefois quatre mètres, supportée par des colonnettes en bois travaillé ou en marbre.

Près de l'entrée principale se trouvent généralement la cuisine et ses dépendances où sont reçus, lorsqu'il s'en présente, les voyageurs inconnus, les muletiers attardés. Ce quartier ne brille généralement pas par la propreté, au contraire, et celui qui jugerait, d'après une nuit passée à côté de ce foyer, sur le banc de pierre qui se voit sous la vaste cheminée, du comfort des maisons espagnoles, risquerait fort de porter un jugement téméraire et injuste. Soyez connu ou que votre apparence, que votre physionomie donne aux habitants du logis la confiance de vous admettre dans leur intimité, vous recevrez immédiatement une tout autre impression. D'abord voici la salle à manger, large pièce dont l'ameublement plus que simple (nous sommes dans l'intérieur du pays, et non dans les grandes villes où l'on rencontre peut-être plus de luxe que dans le nord de l'Europe) consiste en nattes de couleur sur le plancher, quelques chaises de jonc, une table, un brazero en cuivre brillant comme de l'or, et quelques gravures ou mauvaises peintures sur la muraille ; puis vient l'appartement des dames, la salle où elles se tiennent pendant le jour ; puis, selon l'importance de la maison, un salon où sont réunis les meubles de luxe de la famille. A l'étage sont les chambres à coucher qui débouchent

Digitized by Google

toutes sur la galerie intérieure. En dehors du corps de logis on trouve les dépendances, écuries, remises, magasins, granges, qui forment également une ou deux cours entourées de bâtiments. C'est là que l'on réunit, généralement avec assez peu d'ordre et de méthode, les provisions de bois pour l'hiver, les instruments aratoires, qui se résument en charrues des plus primitives et en quelques chariots aussi peu perfectionnés. Dans un coin, on entasse le fumier des mules, des chevaux et des moutons, que l'on n'emploie que lorsqu'il est arrivé à son dernier degré de condensation.

Là où l'olivier et la vigne forment les principales branches de la culture locale, on trouve dans les dépendances les presses, et les jarres immenses en terre cuite enfoncées dans le sol, où l'huile coule en sortant du pressoir.

Tout cela est encore patriarcal et primitif, mais on peut déjà voir poindre, malgré la résistance des ouvriers et des domestiques qui ne prétendent pas se servir d'instruments nouveaux, les améliorations et les progrès que les voyageurs ont rapportés avec eux de leurs tournées dans les pays industrieux du Nord, ou dans les provinces plus civilisées de la côte.

L'exemple descend nécessairement de haut en bas ; ce ne sont pas, en effet, les classes ignorantes et déshéritées de la société qui doivent moraliser ou civiliser les classes supérieures. Ce sont celles-ci qui donnent le ton à la société tout entière. Si elles sont braves, honnêtes, chevaleresques, généreuses, polies, ces qualités se reflèteront jusque dans les couches sociales les plus infimes. Au milieu de leur dégradation, on leur verra conserver les dehors, sinon le fond des manières ou des idées qu'elles voient pratiquer au-dessus d'elles. Si, au contraire, les classes supérieures sont ignorantes, égoïstes, sordides, si elles donnent l'exemple de la mauvaise foi ou du parjure, on peut être certain de trouver dans les bas-fonds sociaux le fanatisme, la cruauté, l'envie et la dissimulation.

Digitized by Google

Cette loi se reproduit fidèlement en Espagne comme ailleurs : les mœurs du peuple sont le diminutif de celles des grands. Il y a du bon ton dans le salut que vous adresse un laboureur ou un pâtre auquel vous demandez l'hospitalité d'un moment dans sa hutte ou dans sa cabane; il y a de la générosité et de la franchise dans l'accueil que vous fait un villageois qui n'a à vous offrir qu'une place au coin de son feu, et sa cendre pour cuire les vivres que vous apportez avec vous. Il n'y a pas jusqu'à la finesse plus que diplomatique qui distingue les classes supérieures de l'Espagne qui n'ait son pendant dans le bon sens un peu goguenard du paysan, dont le Sancho Panza de Cervantes offre le type immortel, parce qu'il est vrai et pris sur la nature même.

Pour offrir une idée des mœurs du peuple espagnol loin des villes, je raconterai une des scènes de mon dernier voyage. C'était aux environs de Grenade, dans une des gorges de la chaîne qui quitte la Sierra-Nevada pour se prolonger vers le sud-ouest.

Nous étions vers la fin de décembre; le temps avait été brumeux et pluvieux, chose rare dans ce climat favorisé, de sorte que les chemins étaient détrempés et couverts d'une pâte d'argile, molle sans être liquide, sur laquelle nos chevaux ne pouvaient poser qu'un pied incertain et glissant. Pour comble de malheur, notre guide avait voulu nous procurer des chevaux au lieu de mules, et des chevaux à bon marché, ce qui pis est; car en Espagne, comme sur toute la surface du globe, il faut bien payer pour être bien servi. Or, il n'y a pas de plus mauvaise et j'ajouterai de plus dangereuse économie que celle de prendre de mauvais chevaux ou de mauvaises mules, surtout dans un pays montagneux et difficile.

Les jours étaient au plus courts, nous avions six lieues espagnoles à faire et deux crêtes des contre-forts de la chaîne à traverser. Vers les sommets, nous nous trouvions dans des brouillards qui, interceptant la vue, faisaient hésiter notre guide.

Digitized by Google

Après avoir pris quelque temps de repos dans un village perché au sommet d'un des promontoires de la chaîne, où toute la population en fête célébrait le jour des Innocents par quelques farces traditionnelles répétées chaque année au milieu des rires de la jeunesse, nous nous étions remis en chemin, hâtant le pas de nos mauvaises bêtes, afin d'arriver avant la nuit à notre destination. Mais le guide ne put trouver le chemin à travers le brouillard, et il nous fit descendre la côte par un ravin, où les pluies récentes avaient creusé dans le plâtre et dans l'argile des degrés de plus d'un mètre quelquefois de hauteur, qu'il fallait faire suivre à nos pauvres rosses. Il était presque nuit close quand nous arrivâmes dans le vallon principal; nous n'avions plus d'autre signe pour nous guider qu'une montagne noire se détachant dans un ciel débarrassé des brouillards depuis que nous avions quitté les hauteurs. Enfin nous découvrons un sentier conduisant dans la bonne direction; mais il pouvait à peine être distingué au milieu de l'obscurité qui s'épaississait de plus en plus.

Nous étions obligés de marcher très-lentement pour ne pas tomber dans quelque fondrière ou dans quelque ravin creusé par les dernières pluies. Nous entendons la conversation de deux hommes et le pas d'un train d'ânes ou de mulets; nous avançons de ce côté. Grand effroi d'abord parmi la troupe aux longues oreilles quand elle aperçoit les trois étrangers; les chiens aboient et se lancent sur nous, mais ils sont bientôt calmés à la vue d'un molosse, grand et gros comme un fort lionceau, qui formait notre avant-garde. C'est toujours un excellent compagnon de voyage dans les montagnes. Ces muletiers suivant une direction opposée à la nôtre, ne peuvent nous servir de guides; ils nous indiquent le chemin d'Arenas del Rey, où nous voulions passer la nuit, mais ils nous conseillent de ne pas tenter l'aventure à cause des ravins et des ruisseaux que nous aurions à traverser dans cette obscurité. Il nous conseillent d'aller au moulin

Digitized by Google

voisin dont nous pouvions entendre le tic-tac à distance.

Arrivés à l'entrée de l'établissement après maintes difficultés, l'un de nos guides se détache pour demander si l'on peut nous recevoir. Une troupe de muletiers y était déjà installée; mais comme les dalles sont là pour tout le monde, on nous dit qu'on nous recevra. Le principal était qu'il y eût place pour les chevaux, car l'homme se tire toujours d'affaire quand il est à l'abri du froid et de l'humidité.

Passant par le moulin, où quatre paires de meules mises en activité par quatre turbines datant des Mores réduisaient en farine le froment apporté par trente à quarante ânes ou mulets, nous montons un escalier étroit, délabré et bas, où je me cogne plusieurs fois la tête dans l'obscurité. Nous entrons dans une salle longue de vingt-cinq pieds et large de dix. A gauche se trouve le foyer entouré de six ou sept hommes et de quatre ou cinq enfants, les uns accroupis à terre, les autres assis sur des chaises de bois, la plupart sur les bancs de pierre qui, dans toutes les maisons du midi et du centre de l'Espagne, sont placés de deux côtés du foyer, le long des murs.

L'un des hommes est occupé à faire frire dans l'huile une forte portion de viande coupée en morceaux que je prends pour de l'agneau ou du mouton.

La femme soigne en le secouant de temps en temps, de façon à faire descendre le dessus dans le fond, un pot de terre allongé à goulot rétréci, dans lequel les paysans espagnols font cuire leur *sopa* ou bouillie au pain et à l'eau, assaisonnée d'huile quand elle n'est pas trop chère et d'une pincée de sel. On y met aussi, à l'occasion, des pommes de terre et de la viande.

Après la première émotion causée par l'arrivée des étrangers au milieu de ce groupe pittoresque, après les réflexions que chacun des premiers hôtes communiqua à ses voisins sur l'aspect formidable de notre chien de garde, la dame du logis nous demanda si nous avions

Digitized by Google

apporté de quoi faire notre souper, car elle n'avait rien, absolument rien à nous offrir. C'était preuve d'une attention toute particulière, car ordinairement on ne fait pas de questions à ce sujet. Notre guide répondit que nous avions tout ce qu'il nous fallait. Je demandai si nous pourrions avoir une théière ou tout autre vase propre à faire du thé. On ne savait ce que c'était que du thé. J'avais bien aperçu dans une armoire plusieurs bouilloires en cuivre; mais je voyais qu'on n'osait pas nous les confier. Peut-être empoisonnerions-nous avec notre thé ces ustensiles si chèrement conquis sur la misère. Après bien des recherches et la présentation de plusieurs pots fêlés, j'indiquai comme pouvant nous servir le pot où l'on avait fait la soupe du soir. On y mit de l'eau après l'avoir rincé, mais nous n'eûmes pas autre chose pour mettre le thé et verser l'eau bouillante.

Aucune expérience de chimie n'excita jamais un plus profond intérêt que cette boisson inconnue fabriquée avec une espèce de poudre noire, rugueuse et peu appétissante à la vue. L'hôtesse allait, venait, mais ne nous quittait pas des yeux. Sa fille aînée, grande enfant de treize à quatorze ans, que nous avions d'abord fait fuir dans un coin obscur, s'était un peu apprivoisée, et, se cachant derrière son grand-père, suivait attentivement l'opération. Les Arrieros nous avaient offert des cigarettes que nous avions acceptées en échange de grands, mais mauvais cigares de l'Estanco, seule boutique où l'on puisse vendre officiellement du tabac en Espagne. Les enfants s'étaient glissés dans nos jambes, et se roulaient jusque sur notre grande bête qui d'abord les avait tant effrayés. En un mot, la place était conquise. La meunière s'était pendant ce temps décidée à aller chercher une nouvelle provision de ce mélange de romarins, de lavandes, de sauges et d'autres plantes odoriférantes qui couvrent les flancs des montagnes, et qui servent de combustible aux habitants. On se serait cru dans l'officine d'un parfumeur, tant le foyer exhalait de senteurs suaves.

Digitized by Google

Dans l'intervalle, la conversation avait commencé à s'établir entre le vieux meunier, un sage qui a fait la guerre de 1812 contre les Français, le chef des Arrieros, petit homme vif et leste comme un écolier malgré ses soixante et des hivers, et notre guide, montagnard de six pieds, froid et calme comme un Écossais.

D'où venions-nous; que venions-nous faire dans ces régions écartées. Venions-nous à la recherche des mines de plomb, de cuivre et d'argent qui sont si abondantes dans les montagnes. Mon compagnon de voyage intervint dans la conversation, et lança en avant, comme par hasard, le mot *chemin de fer*. Aussitôt tous les hommes de se rapprocher du feu, comme si nous avions été les apôtres de la Bonne Nouvelle. Aucun de nos auditeurs n'avait vu de chemin de fer. Mais l'un d'eux avait parlé à un muletier de Murcie, qui avait conduit un étranger à Alicante, à travers les montagnes, et qui, là, avait vu marcher les machines. Ces machines ont un sifflement strident et prolongé qui les fait entendre à plus d'une lieue de distance!!! Légères marques d'incrédulité dans l'auditoire. L'orateur tient les yeux sur nous pour savoir s'il est dans la bonne voie. Voyant que nous ne partageons pas l'incrédulité de ses compagnons, il continue : Lorsque la machine part et commence à tirer, elle semble faire de grands efforts, elle souffle bruyamment et lentement, puis son souffle devient plus rapide et moins fort jusqu'à ce qu'elle semble ne plus respirer du tout, tant sa vitesse est rapide. — Va-t-elle bien aussi vite qu'un cheval au galop? se hasarde à demander un des jeunes Arrieros, dont la mine décidée et joviale m'avait plu tout d'abord. — Garçon, répond le narrateur avec une certaine impatience dédaigneuse, vous n'avez pas traversé la montagne aussi souvent que moi et je doute que vous fassiez la moitié de la distance que j'ai parcourue; je vous réponds que je n'ai pas vu de chemins de fer, mais que j'ai parlé à un ami qui m'a rapporté ce qu'il a vu. D'ailleurs, si j'ai été induit en erreur, ces cavaliers sont là pour dire en quoi

Digitized by Google

je me trompe. Encouragé par un signe d'approbation, la machine d'un chemin de fer, reprit-il, part d'abord lentement, comme avec effort, elle gémit, elle souffle, puis elle va plus vite, comme qui dirait une mule au grand trot, puis plus vite encore, comme un cheval andalous au grand galop; puis toujours, toujours plus vite, comme le vent qui court sur la plaine ou comme le corbeau qui fend l'air, puis encore, encore plus vite, comme l'hirondelle qui vole..... L'orateur, hésitant, s'arrêta croyant avoir été trop loin; toute la société avait suivi son regard pour interroger notre physionomie.

Elle était restée calme et impassible quoique encourageante pour le narrateur. — Eh bien, messieurs, dit-il, mon ami a-t-il exagéré? — Non, fut la courte réponse. Un sentiment d'admiration mêlée d'un reste d'incrédulité se peignit sur les visages; nous pouvions être des compères complaisants du vieux muletier. — L'eau chante, cria un des enfants qui s'intéressait sans doute plus au thé, et au sucre, qui faisait aussi partie de nos provisions, qu'à une locomotive. Personne n'y prit attention.

— Comment est fait un chemin de fer? se hasarda de demander le jeune Arriero de tantôt. Nous laissâmes parler l'ancien, fortifié du reste par notre approbation. — C'est ce que je n'ai pas bien su comprendre moi-même, dit-il, malgré les nombreuses questions que j'ai faites à mon ami de Murcie. Voici ce qu'il m'a expliqué : On dispose le terrain comme pour une chaussée ordinaire, quoique beaucoup moins large, nivelant de manière à effacer à peu près les inégalités du sol, coupant dans les collines et remplissant les vallées quand elles traversent le chemin. Sur cette route ainsi préparée on met en travers de grosses pièces de bois d'un pied de large environ sur sept à huit pieds de long et d'un demi-pied d'épaisseur. On arrange ces pièces de bois à la distance d'un grand pas les unes des autres, puis on y place des barres de fer d'une singulière forme, larges en dessous, puis plus minces, puis encore larges au-dessus. On cloue ces

Digitized by Google

barres de fer sur les pièces de bois, puis on jette entre les traverses et la terre du sable ou du gravier dans lequel le tout est en quelque sorte noyé. On ne voit plus à la surface que deux lignes de fer larges de trois doigts, et qui n'ont l'air de tenir à rien.

Nous confirmâmes cette description d'un signe de tête.

Ce que je n'ai pas pu comprendre du tout, continua le vieil Arriero, s'adressant à nous directement, c'est comment il était possible à ces pesantes voitures de se maintenir en équilibre, sur ces deux bandes étroites, sans dévier jamais. Mon ami de Murcie, que j'ai interrogé à ce sujet, n'a jamais pu me donner une explication satisfaisante. Il croit qu'il y a une attraction entre le fer des roues et les bandes sur lesquelles elles roulent, mais je ne crois pas que cela soit possible. Qu'en dites-vous, seigneurs cavaliers?

Je priai, en français, mon compagnon de voyage de demander à notre narrateur s'il avait jamais vu un danseur de corde. En entendant un langage étranger, l'un des jeunes hommes de la compagnie, mieux doué du côté des os et des muscles que du côté de l'esprit, part d'un éclat de rire et s'écrie : — Comme il parle singulièrement! Pourquoi ce seigneur ne parle-t-il pas comme nous? On lui fit remarquer que je parlais le français. Le français! qu'est-ce que le français? dit-il, continuant à rire. Pourquoi donc ne parle-t-il pas espagnol? c'est bien plus facile, les enfants eux-mêmes le parlent!... L'air satisfait et convaincu qu'il avait pris donnaient à ces paroles si simples un cachet tellement comique que toute l'audience partit à son tour d'un éclat de rire. Quant au jeune muletier, il restait parfaitement convaincu que l'espagnol était la langue universelle, parlée par toute la terre, qui du reste pour lui ne doit guère s'étendre au delà des montagnes qui bornent l'horizon.

Ma question ayant été transmise, après cet incident, le vieil Arriero réfléchit un instant, sans paraître avoir saisi le point de comparaison entre un danseur de corde et une

Digitized by Google

locomotive. — Sans doute, dit-il, j'ai vu de ces jongleurs, mais s'ils tiennent sur leur étroit et flexible chemin, c'est grâce à la craie qu'ils frottent sous leurs semelles et au balancier qu'ils ne quittent guère. — Mais vous avez sans doute vu ces saltimbanques monter sur une corde tendue en poussant une brouette devant eux? — Oui, mais la roue de la brouette avait deux rebords pour l'empêcher de dévier. — Eh bien, les roues des locomotives sont également à rebord.

Notre eau était depuis longtemps en ébullition; notre attention fut ramenée sur cet objet, important par nos estomacs qui criaient famine et par la meunière, qui s'intéressait beaucoup plus à la boisson que nous devions faire qu'aux voies de communication nouvelles dont elle ne pouvait saisir l'importance.

Pour faire le thé, il ne fallait pas seulement de l'eau bouillante et du thé, mais encore une théière, ce qui manquait complétement dans l'établissement. Un des Arrieros vint à notre secours en nous prêtant un vase en terre, légèrement resserré vers le haut, et dans lequel il mettait sa soupe pour la journée quand il était en voyage.

Le vase, bien lavé et légèrement chauffé, reçut la dose de thé, puis on y versa d'abord un peu d'eau, et après quelque temps il fut rempli, tandis qu'on remettait de l'eau froide dans la bouilloire.

Je versai une jatte de thé à part, que je laissai refroidir convenablement sans le sucrer, puis je l'offris au vieux conteur qui, après y avoir touché, fit une légère grimace qui voulait dire, j'aime mieux le vin de ma *bota* (gourde en peau). La jatte passa à la ronde, la boisson fut jugée amère et détestable. Je repris la jatte, je sucrai fortement et je la présentai à la meunière qui avait suivi toute l'opération avec le plus grand intérêt. Elle trouva la boisson fort douce et très-agréable. La jatte refit la ronde et chacun de trouver le thé excellent. Mon compagnon de voyage fit remarquer que cela prouvait qu'il ne fallait jamais juger de rien sans l'avoir examiné sous toutes ses

Digitized by Google

faces. Là-dessus toute la bande des muletiers s'enveloppa dans ses *mantas*, et, se couchant sur les nattes qui servent à couvrir les sacs de farine, s'établit, qui dans les coins, qui autour du foyer. On nous avait laissé la place d'honneur, le banc de pierre qui longe la muraille près du feu. Nous fîmes bientôt comme les muletiers, et vers neuf heures du soir, on n'entendait plus que le tic-tac du moulin et le concert de dormeurs.

Le lendemain, avant le jour, toute la troupe des Arrieros était levée. La toilette fut vite faite, car ils n'avaient qu'à remettre sur leurs épaules la manta dans laquelle ils avaient dormi. Ils descendirent soigner leurs bêtes. Puis on pesa les sacs de farine à une grossière bascule qui doit prêter à bien des fraudes. Les sacs pesés, on commença à charger les bêtes. C'est une opération qui exige beaucoup d'habitude et de dextérité. Chaque bête porte, suivant sa force, deux ou trois sacs de farine, qui sont arrimés au moyen de longues tresses de jonc, très-souples et très-solides.

Après avoir assisté à cette scène rustique, digne du pinceau d'un Teniers, je voulus m'assurer d'un détail de mœurs qui m'avait fort intrigué. La famille du meunier avait-elle dormi dans des lits ou tout au moins sur des matelas ou des paillasses? Comme la veille on avait mis dans la chambre à coucher nos selles et une partie de nos bagages, j'avais un prétexte très-plausible pour y entrer. Je ne trouvai qu'un monceau d'orge, qui avait évidemment servis de matelas, et un monceau de mantas et de couvertures qui avaient servi à envelopper les enfants couchés sur le pavement.

Il est cependant certain pour moi que ce meunier n'est pas pauvre. Possesseur d'une chute d'eau qui peut faire tourner quatre paires de meules, placé sur la route qui conduit des plaines en dessous de Grenade à la côte où les blés sont embarqués pour tous les ports de la Méditerranée, il doit réaliser et il réalise en effet de beaux bénéfices; et, comme on l'a vu, cette famille vit avec moins de comfort

Digitized by Google

que celle d'un simple ouvrier vivant au jour le jour dans notre pays. C'est que la sécurité manque encore jusqu'à un certain point dans ces contrées écartées; ce meunier n'oserait sans doute pas faire montre de son aisance aux visiteurs de toute sorte qu'il héberge chaque nuit. Et puis il y a la force des habitudes; il n'est pas aussi facile qu'on le pense d'être novateur dans son propre pays. Il ne faut pas pour cela aller dans les vallons les plus reculés de la Sierra-Tejeda. Sans sortir de notre propre pays, où l'on devrait cependant être passablement habitué aux innovations, aux changements, quelles critiques, quelles oppositions, quelles envies, quelles haines souvent ne soulèvent pas ceux qui veulent faire autrement que les autres? Si l'étranger ne venait de temps en temps naturaliser les choses nouvelles, il serait parfois fort malaisé d'introduire le progrès, même chez nous. C'est à peine si l'on permet de penser autrement ou d'avoir des opinions qui ne sont pas celles reçues par la généralité. Doit-on s'étonner alors que les idées pénètrent si lentement et que le progrès soit presque imperceptible au milieu de ces populations ignorantes, auxquelles il a longtemps été défendu de lire, même dans un livre de prières, le chapelet suffisant à tous ses besoins spirituels?

J'ai essayé de me rendre compte des rapports de ces populations avec le clergé. Pour autant que j'aie pu saisir exactement une question aussi intime des mœurs d'un pays, il m'a semblé que ces rapports étaient d'une grande cordialité et surtout très-familiers. J'ai souvent vu les prêtres espagnols, dans les villages, vêtus comme leurs paroissiens, aller, à cheval ou à dos de mulet, visiter leurs vignes ou leurs champs et quelquefois y travailler. La maison du curé ne se distingue généralement des autres que par un jardin mieux planté et mieux soigné. Le prêtre espagnol a presque toujours sur ses paroissiens l'immense avantage d'être le seul, avec l'écrivain ou le notaire, qui sache lire et écrire.

Depuis près de trois siècles, l'inquisition, craignant les

Digitized by Google

écarts de l'imagination des prédicateurs, a imposé les sermons qu'ils doivent lire de temps en temps à leurs ouailles; ce sont encore les mêmes qui servent aujourd'hui. Je demandais un jour au curé d'un village de la province de Jaen, s'il prêchait tous les dimanches. « Oh! non, répondit-il, mes paroissiens savent tous mes sermons par cœur. » J'ai du reste observé que les paysans espagnols n'étaient pas très-rigoureux sur le repos du dimanche. J'ai vu labourer, depuis le matin jusqu'au soir, ce jour-là comme les autres.

Le propriétaire campagnard vit très-confortablement, sans luxe extérieur, avec des meubles très-simples et très-peu coûteux, mais il ne se prive de rien. J'ai logé dans des maisons fort bien tenues, et où il ne manquait rien de ce qui constitue le véritable comfort. Cela m'a rappelé ce qu'étaient nos maisons de campagne dans mon enfance. Des meubles en chêne ou en noyer, des chaises en jonc, des rideaux en perse ou en percale, des carreaux rouges ou bleus dans les chambres communes, des planchers de chêne uni dans les salons et les chambres à coucher, tel était l'ameublement dont nos pères se contentaient. Aujourd'hui que l'on a transporté au village le luxe des villes, on ne peut plus sortir dès qu'il pleut, de peur de salir les parquets, les tapis et les meubles de Boule ou de palissandre. Allez donc à la chasse ou à la pêche; allez sarcler votre jardin ou émonder vos arbres à fruits, lorsqu'il faut être habillé pour le déjeuner et en frac pour le dîner!

On ne connaît pas en Espagne ce que l'on appelle ici la vie de château, parce qu'il n'y a nulle part de châteaux. De là, probablement, le proverbe « bâtir des châteaux en Espagne. » Il n'y avait, jusque dans ces derniers temps, pas assez de sécurité loin des grandes agglomérations d'habitants pour que l'on pût se résoudre à se créer une retraite isolée et entourée d'un parc bien entretenu, image du paradis perdu, dans quelque vallée écartée ou sur le flanc d'une montagne.

La grandesse espagnole vit dans les villes. Quand elle

Digitized by Google

va passer quelque temps dans ses terres, pour surveiller ses intérêts, elle habite une ville de province ou quelque grand village où elle possède une vaste demeure. Elle se résigne alors pour quelque temps à la simplicité de la vie espagnole; elle va se retremper à l'air pur des mœurs nationales.

Les mœurs des grands en Espagne sont celles des classes privilégiées dans tous les pays. Peut-être la séparation des classes y est-elle plus tranchée que partout ailleurs, sauf en Russie peut-être, où l'existence du servage ajoute encore une nuance fortement marquée à cette séparation. Le droit d'aînesse plaçait autrefois les cadets des grandes familles ainsi que les filles dans une position toute particulière qui a créé, pour cette classe, des mœurs à part.

Tant que les parents vivaient, les enfants étaient élevés ensemble et jouissaient de la même éducation, des mêmes priviléges, il n'y avait entre eux aucune différence. Seulement la fierté castillane d'une part, les traditions de l'autre, empêchaient ces familles d'avoir d'autres relations qu'avec la grandesse; de là, pour les fils cadets, l'impossibilité de se créer des positions ailleurs que dans l'armée, quand il y avait guerre, ou dans la prêtrise pour arriver aux hautes dignités ecclésiastiques, et, pour les filles, sauf dans des cas exceptionnels, l'impossibilité de trouver des maris de leur rang ou de leur classe; car il n'y avait qu'un fils aîné par famille, tandis qu'il y avait souvent des légions de filles.

Cette reclusion les forçait, surtout celles qui restaient en province, à vivre tout à fait en famille; car bien souvent lorsqu'il y avait plusieurs maisons de la grandesse dans une seule ville, elles étaient divisées par des rivalités ou des haines d'intérêt, d'influence ou d'amour-propre.

C'est cette séparation des classes qui a produit cet air froid, réservé, hautain de la classe dominante, imité, copié, comme cela est naturel, par toutes les autres. De là aussi ces relations cérémonieuses avec l'extérieur, mais

Digitized by Google

tout intimes à l'intérieur; de là cette hospitalité toute fraternelle exercée envers les siens, comme je l'ai montrée au commencement de ce chapitre.

La race espagnole, naturellement gaie, ouverte, expansive, déposait nécessairement, dans son intérieur, le masque de glace et de raideur qu'elle s'imposait au dehors. Les fêtes se donnaient en famille; on y faisait de la musique, on y dansait surtout, car les Espagnols sont fous de la danse. Pour grossir le cercle, comme on ne pouvait y convier, sous peine de déroger, les voisins des classes les plus rapprochées par la naissance ou la fortune, il fallait recourir aux rangs les plus infimes. La domesticité prenait part aux fêtes. On dansait ensemble. Alors la nature qui reprend toujours ses droits, parlant quelquefois plus haut que le devoir, faisait naître des amours disparates, d'autant plus dangereux qu'ils étaient plus intimes. Plus d'un drame terrible est sorti de ces mœurs cloîtrées imposées à une race au sang bouillant et généreux.

Les cadets, la plupart du temps, prenaient du service, soit dans les armées d'Europe, soit dans les colonies, soit dans les flottes, lorsque l'Espagne en avait encore. Après avoir gagné quelques grades et quelquefois des blessures et des croix, ils rentraient dans la maison paternelle qui leur était toujours ouverte. Là ils vivaient joyeusement aux dépens de l'aîné, qui avait, avec le rang et la fortune, tous les soucis et tous les tracas de la grandeur, et qui, pour soutenir la réputation de sa maison, était souvent entraîné à grever son patrimoine, tandis que le commandeur ou le major retiré du service n'avait d'autre souci que de bien vivre et de courir les aventures galantes, sa modique pension ne lui permettant pas de créer une nouvelle famille.

Que l'on ajoute à cela l'influence d'une politique mesquine et jalouse, qui bornait aux exercices de la religion, aux actes d'un culte théâtral, toute l'action expansive de la population; que l'on fasse pénétrer dans ces familles, que

Digitized by Google

l'inaction ennuie, que le manque d'avenir et de perspective étouffe, les figures goguenardes des ordres mendiants ou les physionomies composées des ordres militants, et l'on aura une idée des tableaux qui s'offraient à la comédie espagnole. On ne saisirait pas ces intrigues qui se croisent et qui s'entrelacent sans issues visibles, si l'on ne savait qu'elles sont le corollaire de la vie d'une nation jetée hors de ses voies vraies et naturelles, par un gouvernement faible comme tous les gouvernements despotiques; méticuleux, craintif, ombrageux et vindicatif comme tous les gouvernements faibles.

Cette esquisse des mœurs intimes de la grandesse expliquera aussi, mieux que tous les raisonnements, pourquoi la noblesse espagnole, qui a fourni tant de personnages remarquables et de véritables caractères, n'a cependant jamais formé un corps, et n'a jamais acquis une véritable prépondérance dans l'État, où le clergé a longtemps dominé seul et sans contre-poids.

Cet isolement où elle se complaisait, lui ôtait toute influence sur les masses; ces barrières infranchissables qu'on avait placées, non-seulement entre elle et le peuple, mais même entre elle et la noblesse inférieure, détruisaient l'émulation, la crainte d'être égalé, le désir de s'agrandir qui a toujours soutenu la noblesse anglaise à la hauteur de sa position sociale et politique. Pour qu'un corps politique se soutienne ou se fortifie, il faut que son sang se renouvelle sans cesse, et que l'ardeur de l'émulation circule dans ses veines.

L'honneur, la gloire, les honneurs même ne suffisent pas. Qu'offrir à des fils de famille, dont la position, quoi qu'ils fassent, est assurée d'avance et dont les fautes même, par esprit de caste, seront voilées ou couvertes? En Angleterre, au contraire, la carrière a été ouverte à tous; le cadet de famille, le squire, le marchand ou l'artiste ont, à toute époque, pu, par les services rendus à la patrie, pénétrer dans les rangs les plus élevés de la société où ils ont toujours été reçus et accueillis, non

Digitized by Google

comme des intrus, mais comme de glorieuses et utiles recrues.

L'influence de la grandesse était toute personnelle. Elle s'acquérait à la cour, soit par les rapports directs avec le souverain, soit par les charges auxquelles, seule, elle avait accès. Mais cette influence était précaire ; une intrigue, une insinuation du confesseur avait bientôt renvoyé dans sa résidence provinciale, le favori assez malheureux pour n'être pas un instrument servile entre les mains de la faction régnante.

Aujourd'hui cet état de choses a été considérablement modifié. Le clergé a cessé d'être la classe dominante dans l'État ; il ne possède plus la moitié du sol, et il ne menace plus d'envahir l'autre moitié ; la loi de primogéniture a cessé de fonctionner, sauf pour quelques majorats sans importance qui ont été conservés ; la bourgeoisie a acquis par l'élection des députés aux cortès une part d'influence, minime encore, il est vrai, mais seulement parce que, faute d'une instruction plus solide et plus répandue, elle a manqué jusqu'ici d'hommes, et parce que les hommes très-supérieurs qu'elle a produits étant nouveaux ont été facilement désarçonnés par les vieux jouteurs de l'arène politique. Car en Espagne, comme dans tous les pays où la nation en est encore à apprendre les rudiments de la vie politique, ç'a toujours été une tactique des vieux partis de représenter les nouveaux comme imbus de maximes subversives, antisociales, destructives de l'ordre et de la prospérité, comme si ce n'était pas l'apathie, la suffisance, l'ignorance et l'entêtement des partis au pouvoir, leur horreur du progrès et des réformes, leur résistance aux idées nouvelles qui nécessitent la création de partis nouveaux, appelés à leur tour à mettre en pratique les idées et les aspirations des générations qui se succèdent.

Tous les gouvernements, tous les systèmes, sont sujets à ces transformations, à ces changements, à ces luttes. Ceux qui sont constitués spécialement pour résister au progrès, comme les gouvernements d'Autriche, de Naples,

Digitized by Google

de Rome, de Russie ou de Turquie, sont en définitive ceux qui sont sujets aux luttes les plus fréquentes et aux perturbations les plus profondes.

Sans doute, pour l'homme inattentif, tout paraît plus tranquille à la surface, mais si l'on examine les choses au fond, que de querelles intestines, que d'intrigues, que de crimes dont on n'a connaissance que quand l'historien patient et laborieux reconstitue, à force de recherches et de travail, les causes des événements qui seuls avaient frappé les yeux de la foule. Croit-on qu'en France, — où la presse ne parle plus qu'avec l'assentiment d'un pouvoir jaloux et ombrageux, parce que, malgré les apparences, il se sait faible, il se sent incertain de l'avenir, les luttes soient moins vives et moins violentes que par le passé, alors que la tribune était l'écho des aspirations du pays et des résistances opposées à ces aspirations par une constitution trop favorable à l'élément monopolisateur et accapareur que renferme toute nation? Ne sommes-nous pas tous les jours informés de ces dissensions par mille indices, par mille bruits divers? Ne voyons-nous pas, d'un côté, l'esprit chauvin des politiques à courte vue, considérant les peuples voisins comme des tribus sur lesquelles il est profitable de faire des razzias, où il y a de bons postes grassement rétribués à conquérir, des fortunes à se faire donner, par mariages ou autrement, et, d'un autre côté, l'esprit conservateur et spéculateur, qui, si on le laissait faire, jouerait l'empire sur la hausse ou sur la baisse?

Et si l'on pénètre dans la foule, croit-on que les idées y entrent moins et font leur chemin plus lentement, parce que la presse a été forcée de dire tout ce que les gouvernants veulent qu'elle dise; croit-on que les passions y soient moins vives, moins vibrantes, parce qu'elles sont comprimées dans le for intérieur de l'individu? On a appris à s'observer et à se taire, voilà tout; on n'en pense pas moins.

Voyez l'Autriche; il n'y a certainement pas de pays qui

Digitized by Google

ait porté plus loin le système de compression à outrance. Son horreur du progrès, sous quelque forme que ce fût, a toujours été si exagérée qu'elle n'osait et n'ose encore confier les postes les plus influents qu'à des vieillards usés, pour lesquels se lever d'un fauteuil est un effort considérable. Où en est l'Autriche? N'est-il pas facile de voir que ce n'est pas seulement la cabale de quelques chambellans et de quelques valets de cour qui y est aujourd'hui menacée, mais que leur chute compromet même l'empire et tout l'édifice social?

Il y a cependant des gens, même dans notre pays de liberté et de mouvement, qui admirent ces systèmes et qui pour éviter le bruit d'une élection contestée, seraient prêts à livrer leur fortune, leur avenir, leurs enfants, aux menées souterraines de quelques faiseurs et de légions de courtisans de tout rang et de toute valeur que l'éclat des cours attire sans cesse vers leur foyer dévorant.

L'Espagne, malgré l'établissement du système constitutionnel et parlementaire, n'est pas encore délivrée des intrigues de cour; elles y jouent un très-grand rôle, et il faut peut-être plus d'habileté aux ministres pour les déjouer, qu'il ne leur en faudrait pour diriger leurs départements. Un temps précieux et beaucoup d'esprit sont ainsi dépensés qui seraient mieux employés au service réel de la nation, qui paye pour être bien gouvernée et non pas pour satisfaire la vanité de telle dame et pour humilier telle autre.

Les mœurs intérieures de la grandesse actuelle ont subi naturellement l'influence du siècle et des idées modernes; elles ont cependant conservé le cachet de distinction qui a toujours été leur partage depuis les temps de Ferdinand et d'Isabelle. Le luxe de certaines maisons est vraiment royal. Il y a des ducs qui, en tout temps, absents ou présents, tiennent leurs maisons sur le même pied, et chez lesquels on chauffe les fourneaux et on met le couvert tous les jours exactement comme si le maître était présent et comme s'il avait invité vingt convives.

Digitized by Google

Cependant, à part certaines occasions solennelles, la grandesse d'Espagne se mêle volontiers à la foule; elle se pique même d'être plus polie, plus abordable, plus populaire que les parvenus, dont elle veut se distinguer autant par son affabilité et son abord facile que par la délicatesse de ses manières et de son langage.

Dans les grandes villes, les habitudes se mettent au niveau de celles qui règnent ailleurs en Europe, avec une tendance à suivre l'impulsion de Paris. Cependant il y a encore de notables différences, qui tiennent aux anciennes mœurs de la nation. Les hommes passent une partie de la nuit au club, mais les femmes restent davantage dans le cercle de famille. Il y a beaucoup de maisons, à Madrid même, où l'on peut être certain de trouver la porte ouverte chaque soir et de rencontrer, autour du foyer ou du brasero, la mère et les filles, souvent des voisines ou des parentes, constituant un cercle gai, social et agréable. Dans le midi, à Séville, à Cadix, à Grenade, à Malaga, etc., on se réunit, le soir, dans le patio, autour du bassin de marbre où coule perpétuellement l'eau fraîche et limpide que les Mores ont été chercher dans les montagnes. Une grille en fer léger, travaillé comme une dentelle aussi capricieuse que celle de Malines, permet aux amis ou aux connaissances qui passent de jeter quelques paroles d'amitié ou de cordialité, sans déranger la compagnie par une entrée cérémonieuse. On y fait de la musique, on y danse, on y babille sans prétention et sans viser à l'effet. L'usage des sérénades sans avoir complétement disparu est cependant en voie de diminution notable. La scène du comte Almaviva sous la fenêtre de Rosine a été copiée sur nature.

Une charmante coutume, qui reste encore vivante dans presque toute l'Andalousie, mais principalement à Cadix, à Séville, à Cordoue, à Grenade, c'est celle de faire la cour aux belles sous le balcon.

Chaque fenêtre est ornée d'un balcon vitré ou garni de jalousies. C'est là que les dames et principalement les

Digitized by Google

jeunes filles se tiennent pendant une grande partie de la journée et quelquefois de la nuit, quand elles ont des raisons particulières pour ne pas descendre au patio.

Le jeune homme qui a remarqué un des anges aux yeux noirs qui se cachent sous l'enveloppe ravissante de l'Andalouse, s'arrête respectueusement à distance, à grande distance, souvent au coin de la rue voisine. Tant que la charmante vision ne disparaît pas, il est tacitement autorisé à rester. Si, au contraire, lorsqu'il apparaît, la vision se retire, c'est que la place est occupée ou qu'elle ne désire pas l'être. Après de nombreuses et persistantes stations au poste que l'on a choisi, on se hasarde à se rapprocher; la tentative est quelquefois audacieuse; on est arrêté, dès les premiers pas, par la retraite de la belle. On ne peut pas aller plus loin, jusqu'à ce que par une nouvelle tentative on n'ait été autorisé à se rapprocher davantage. Tant que la jeune fille reste au balcon, le prétendant doit rester à son poste, fût-ce jusqu'au matin.

Après un long stage, où la patience de l'amoureux a eu tout le temps d'être mise à l'épreuve, on parvient enfin à la portée de la voix, car jusque-là rien n'a encore indiqué que l'hommage fût agréé. Le jeune homme est plein d'espoir, mais c'est peut-être une simple agacerie qu'il a subie pour amuser les loisirs d'un lutin qui s'envolera dès le premier mot qu'il lui adressera. Depuis plusieurs mois déjà il a posé, la figure à moitié cachée sous le manteau, et il n'est encore qu'au début des ennuis qu'il aura à supporter. Enfin du silence respectueux, il lui a été permis de passer aux regards et aux signes; puis, un soir, un des panneaux vitrés du balcon s'ouvre, et il est autorisé à parler. L'espoir grandit, mais l'incertitude augmente, avec l'anxiété de réussir; car bien souvent tout cela n'a été que le jeu d'une enfant qui sait que cet innocent manége ne peut la compromettre.

Tout cela s'appelle, je ne sais pas trop pourquoi, *pelar la pava* « peler l'oie. » Certaines filles, pour des raisons à elles connues, font durer cette cour pendant plusieurs

Digitized by Google

années. On y joint les rencontres à l'église ou à la promenade; mais, tant que l'on ne se parle pas au balcon, il serait plus qu'indiscret d'adresser la parole à une Andalouse, que l'on poursuit n'importe où on la rencontrerait. La cour ayant été agréée par la belle et par sa famille, l'entrée de la maison est accordée, mais cette période est vite franchie, le mariage étant bientôt la récompense d'une constance aussi éprouvée.

Pour autant qu'il soit possible à un voyageur, occupé d'autres affaires que celle d'étudier les mœurs d'un pays, de connaître ces détails intimes, ces mariages sont généralement heureux. Ce n'est pas pourtant que l'on cite les Andalouses comme autant de Pénélopes invincibles, mais c'est, dit-on, sur la versatilité des maris qu'il faut faire retomber les fautes que l'on reproche aux anges délaissés. Je crois qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, on exagère beaucoup. A en croire certains dons Juans, toujours vainqueurs, rien ne serait plus aisé que la conquête d'une de ces merveilleuses beautés; d'autres, au contraire, les représentent comme aussi cruelles que le marbre avant que Pygmalion ne lui eût communiqué le feu céleste. Il y a, je pense, un terme entre ces deux versions. Si l'Andalouse est sévère, cruelle, dédaigneuse et inabordable, elle ne l'est pas toujours; ici encore l'exception, pour être fréquente, confirme la règle.

Les coutumes que je viens d'esquisser sont suivies par les filles des classes riches ou aisées; elles sont imitées de loin, de très-loin, par les classes moins heureuses de la population des villes. La beauté des filles du peuple, la liberté dont elles jouissent, l'envie de plaire et de briller, trop souvent le besoin, les lancent de bonne heure dans les amours déréglés. Cela ne les expose ni au mépris ni au déshonneur dans leurs relations. Mais une fois qu'elles se sont « *compromises,* » pour employer leur expression, à un mari, elles lui restent fidèles, à quelques tentations qu'on puisse les soumettre.

Dans les villages, les coutumes ne diffèrent pas essen-

Digitized by Google

tiellement de celles que suivent nos jeunes paysans et nos jeunes paysannes. Les filles choisissent de bonne heure leur amant et lui sont généralement très-fidèles. D'ailleurs elles ont peu souvent l'occasion de manquer à leurs promesses; les villages sont éloignés les uns des autres et l'étranger corrupteur y passe rarement. Peut-être est-ce aussi parce que les paysannes ne brillent pas toujours du côté de la beauté.

Quelques-unes des coutumes populaires, dans certaines localités de l'Espagne, ont quelque chose d'éminemment sociable et doivent remonter aux temps de l'ancienne civilisation castillane ou même plus avant. La veille de Noël, au soir, toutes les familles se réunissent chez leur chef naturel, où un repas est préparé pour tous et pour quelques convives étrangers, lesquels, par hasard, peuvent se trouver loin de chez eux et qui se joignent ainsi à la famille. J'ai eu la chance heureuse de rencontrer un collègue du génie civil à mon passage à Jaen, capitale de la province de ce nom, la veille du jour de Noël. Il insista beaucoup pour que je prisse part à son souper de la veille de Noël. Je savais que les usages du pays sont d'opposer à ces offres une longue résistance, surtout lorsqu'on n'est pas connu, mais devant la gracieuse insistance que mettait mon nouvel ami, je ne tardai pas à me rendre.

Le repas avait lieu à sept heures précises du soir, car à minuit on devait aller à la messe dans la magnifique cathédrale commencée sous Charles-Quint et continuée sous Philippe II sans avoir été terminée.

Nous trouvâmes toute la famille sous la présidence du chef. Les femmes, la grand'mère en tête, à un bout de la table, le père de famille à l'autre bout, ayant ses fils et ses parents à droite et à gauche; les étrangers, au nombre de quatre, étaient placés au milieu. Le repas se composait d'un potage épais, du bœuf rôti, de la volaille étuvée, de l'oie traditionnelle rôtie, d'un poisson (morue dessalée) et d'un nombre infini de plats de pâtisserie et de confitures ou fruits conservés, cadeaux envoyés de toutes

Digitized by Google

les parties de l'Espagne par les membres dispersés de la famille. Il y avait aussi des vins venant de presque toutes les provinces du pays, mais je crois que les flacons n'eussent pas été ouverts sans notre arrivée, car l'Espagnol est très-sobre et préfère son vin ordinaire aux crus fins et liquoreux. Le repas dura jusque vers onze heures et demie, non sans que nous l'eussions interrompu plus d'une fois pour fumer une cigarette.

Nous sortîmes alors pour nous rendre à la cathédrale, où l'on chantait une messe en musique. Le chapitre et l'orchestre occupaient l'espèce de chapelle ou jubé qui se trouve au milieu de toutes les cathédrales espagnoles, tandis que le prêtre et les diacres officiaient dans le chœur. Contre notre attente, il y avait fort peu de monde à cet office, où les cloches avaient cependant appelé toute la population. Ce qui m'a paru singulier dans cette messe, c'est d'entendre, dominant les autres instruments, la *bomba* dont nous étions assourdis depuis le matin. La *bomba* est formée d'une peau de tambour tendue sur un vase en terre de la forme d'un pot à fleur fortement évasé. Au centre de la peau est passée, à travers un trou, une baguette en bois flexible, fort lisse ; cette baguette est surmontée d'un ornement plus ou moins riche, selon la valeur de l'instrument ; en mouillant la main et en frottant d'une certain façon la baguette, on produit un son sourd, plus ou moins vibrant et prolongé, mais toujours du même ton, comme celui d'une timbale. Tous les gamins sont armés de ces instruments primitifs dont ils étourdissent les passants ; dans chaque maison on entend ses sons discords, et après le souper de Noël partout on chante et l'on danse au son de la guitare et de cette bomba qui paraît remplacer, pour ce jour-là, les castagnettes populaires.

Le jour de l'an, à Malaga, j'assistai à une autre fête populaire, qui caractérise fortement les mœurs espagnoles du midi, et qui m'a rappelé vaguement les traditions de leur origine, comme les fêtes juives rappellent l'exode et la marche dans le désert.

Digitized by Google

Vers deux heures de l'après-midi, toute la population se porta vers le môle et, de là, vers une plage située à un quart de lieue de distance, entre une forte haie de cactus et d'aloès et la mer, formant une grève d'environ 50 mètres de large sur 1,500 à 2,000 mètres de longueur. A mesure que l'on arrivait, il se formait des groupes par famille, qui jetaient leur camp sur le gravier bien lavé du rivage. On s'asseyait en rond plus ou moins étendu suivant que le groupe contenait trois, cinq, dix ou vingt personnes et davantage. Chaque groupe avait des provisions. On achetait, en outre, des sardines fraîches que les pêcheurs vendaient enfilées dans des brochettes de bois portant vingt à trente pièces. Des marchands de fagots se trouvaient à portée, et vers quatre heures la plage était couverte d'une extrémité à l'autre de centaines de ces associations culinaires préparant leur repas. L'atteinte du feu suffit pour griller les sardines; aussi la cuisine est-elle bientôt faite, et comme les autres provisions consistent en pâtisseries, en gâteaux, en viandes froides et quelques rafraîchissements, le repas est également bientôt terminé.

Toutes les classes de la population prennent part à cette fête; tous les groupes se mêlent. A côté de la famille dont l'équipage et la livrée splendides sont stationnés sur la grand' route, vous voyez assise la modeste famille de l'ouvrier du port. Plus loin un groupe de gracieuses bourgeoises essayent de comprimer l'essor de leur crinoline et de dissimuler leur pied délicat et étroitement chaussé. Ailleurs, un nombreux essaim de jeunes filles folâtrent autour de deux ou trois vieux parents et d'un groupe non moins bruyant d'enfants. Quelques sociétés se sont embarquées, au milieu des quolibets et des joyeux propos des groupes voisins, sur les barques des pêcheurs et essayent une courte navigation. Des jeunes gens, par petites troupes, parcourent la plage et s'arrêtent de temps en temps près de leurs amis ou leurs connaissances. Quelquefois l'un d'eux entre dans la société d'une famille qui

Digitized by Google

l'invite. Partout règnent un ordre et une décence que l'on ne soupçonnerait guère dans une foule aussi grande et aussi mélangée. Quelques familles ont préféré l'isolement et se sont rendues sur les collines environnantes, où elles ont établi leur cercle sous un figuier dépouillé de feuilles ou sur l'herbe qui borde le grand chemin. Tout le long d'un ravin, où l'eau coule quelquefois, de nombreux groupes, venus là de bonne heure, se sont placés à l'ombre des cactus et des grands roseaux pour y faire un repas complet; presque toutes ces familles ont apporté une partie de leur batterie de cuisine et ont fait un véritable dîner en plein air. Un temps chaud et doux, un soleil splendide favorisaient une fête qui me paraît rappeler les traditions de ce peuple nomade, vivant sous la tente, qui a jeté les premiers et les plus vigoureuses racines de civilisation sur le littoral de la Méditerranée.

La foire de Séville, qui a lieu pendant la semaine de Pâques, semble remonter à la même époque de l'histoire espagnole. Pendant trois jours et trois nuits, toute la population, grossie de vingt à trente mille curieux venus de toutes les parties de l'Espagne, campe sur une vaste plaine de plus de cent hectares située aux portes de la ville. On passe tout ce temps sous la tente; on danse du matin au soir et du soir au matin. Tout le monde a revêtu le costume national; les femmes en robes courtes, ornées de volants en dentelles et de larges passementeries, portent la veste juste, en velours, à épaulettes et à broderies d'or fin. Toutes elles portent dans les cheveux une fleur, mais si artistement placée, qu'un Andalous me disait en me montrant sa petite fille de douze ans occupée à orner sa tête d'une rose : « Nos femmes ne savent rien, absolument rien; mais donnez-leur une fleur et elles la mettront juste là où elle fera le meilleur effet, et cela sans miroir. »

Les hommes portent la culotte courte, à boutons d'argent, des bas blancs et la guêtre en cuir jaune, à aiguillettes, laissant voir leur jambe musculeuse et bien faite;

Digitized by Google

une petite veste en velours ornée de boutons d'or ou d'argent se découvre sur une fine chemise à col rabattu sans cravate, ou tout au plus orné d'un ruban; un *sombrero* en velours noir, à peine posé sur le sommet de la tête, complète, avec la *faja*, ou ceinture en soie ou en laine rouge, ce costume pittoresque. Tout le monde danse dans ces fêtes populaires, et plus d'une ballerine de profession envierait les suffrages et les applaudissements qu'enlèvent la grâce, la beauté et la souplesse des danseuses improvisées, lesquelles, le lendemain, remettent leurs amples vêtements noirs et la longue mantille qui dissimule à peine leurs traits fins et réguliers.

Un détail donnera une idée de l'importance de cette fête patriarcale. Une famille de Madrid résolut, l'an dernier, d'y assister avant que les chemins de fer n'y amènent peut-être la cohue et n'en changent la physionomie. Elle fit louer un appartement pour cinq personnes, le père, la mère, deux demoiselles et un fils, accompagnés de deux domestiques. Ils ne purent obtenir un logement convenable avec la nourriture que moyennant la somme de *trente mille* réaux, c'est-à-dire près de *huit mille* francs, pour *huit* jours.

A Tolède, pendant la semaine de Pâques, un de mes amis a payé, cette année, quatre-vingts francs par jour pour une seule chambre, à peine meublée. Les fêtes durant une semaine, il a dû prendre la chambre pour huit jours, bien qu'il n'eût l'intention que d'en passer deux ou trois.

Durant ces fêtes, les églises sont ornées de toutes leurs richesses qui sont incalculables. Au moyen de certaines combinaisons de lumière empruntées à la physique amusante, on y opérait autrefois de véritables prodiges qui étonnaient la foule superstitieuse et ignorante. Aujourd'hui que ces miracles se reproduisent dans les moindres théâtres forains, ils excitent plutôt la pitié que l'admiration.

A part ces fêtes spéciales à chaque localité, l'Espagnol

Digitized by Google

en chôme encore une infinité d'autres. Un ministre espagnol porte à 76 jours par an, les jours fériés obligatoires, y compris les dimanches. Mais j'ai déjà dit que le dimanche n'est pas toujours rigoureusement observé, même à la campagne, et que j'ai vu plus d'une fois labourer, tailler la vigne ou les oliviers ce jour-là, tandis que, dans les villes, les magasins restent ouverts et que l'on voit les maçons, les charpentiers et les autres artisans continuer le travail de la semaine. Mais il n'en est pas de même des jours de fête consacrés; alors tout le monde chôme, depuis le banquier jusqu'au balayeur de rues.

A la Noël, presque tous, comme je l'ai déjà dit, retournent dans leurs foyers, les ouvriers aussi bien que les gens les plus riches. Certaines professions font, vers cette époque, un chômage beaucoup plus long encore qui permet à ceux qui les exercent, généralement des Basques ou des Galiciens, de retourner dans leurs foyers, où ils passent les mois d'hiver. Les hommes de ces provinces sont réputés, par toute l'Espagne, des ouvriers de premier choix, non-seulement par leur aptitude et leur constance au travail, mais surtout par leur probité inattaquable. Quand une famille quitte Madrid, elle donne les clefs de son appartement ou de sa maison au porteur d'eau ou au commissionnaire, certaine de tout retrouver en place et en bon ordre à son retour.

L'Espagnol est d'une sobriété qui nous paraîtrait héroïque, si nous devions nous y soumettre. Nos mendiants les plus dénués se croiraient abandonnés du ciel et de la terre, s'ils devaient se contenter de la pitance des laboureurs, des bergers ou des muletiers de l'Espagne. J'ai vu des milliers d'ouvriers terrassiers dîner d'une tranche de pain sec arrosée d'un verre d'eau, car bien que les vins communs ne coûtent guère que dix à quinze centimes le litre, ils n'en boivent pas toujours. Un peu d'ail, un oignon, une orange servaient quelquefois d'assaisonnement à ce maigre repas. Le soir, ils mangent la soupe composée de pain, d'eau et d'un peu d'huile. Le

Digitized by Google

matin, tous prennent une petite tasse de chocolat, mais quel chocolat!

J'ai souvent entendu parler de la paresse ou de l'indolence de l'ouvrier et du laboureur espagnols; j'ai déjà répondu à cette accusation par des faits caractéristiques. Je n'ai vu nulle part des irrigations mieux conduites, des terres mieux cultivées que dans le midi de l'Espagne, depuis Barcelone jusqu'à Gibraltar; dans le centre et dans les provinces éloignées de la mer, l'absence des voies de communication, la sécheresse naturelle du climat, rendue plus intense encore par l'absence d'arbres et de forêts, ont fait de l'agriculture une véritable loterie. Si l'hiver est propice, si les pluies viennent à temps au printemps, malgré l'absence de fumure et la qualité inférieure du sol, il y a abondance, mais en même temps les prix ne laissent aucune marge au cultivateur; si au contraire, l'hiver est froid, si le printemps est sec, la terre rend à peine la semence et alors les hauts prix de toutes les denrées écrasent l'ouvrier et le paysan, et il n'y a pas d'économie possible.

Jusqu'à présent donc, la grande majorité des cultivateurs espagnols travaillent uniquement pour vivre; aussi dans l'intérieur l'hectare de terre labourable se vend à peine de 50 à 100 francs. Malgré cela, les terres sont très-bien cultivées, et il serait difficile de faire mieux dans les mêmes circonstances. Là où croissent la vigne et l'olivier, ces plantations sont mieux cultivées, mieux soignées et elles donnent en même temps plus de produits qu'en France; je parle du poids brut et non de la valeur.

Dans les travaux publics, l'ouvrier espagnol n'emploie pas encore les méthodes simples et économiques que l'on a inventées en Angleterre, et qui se sont répandues ensuite sur le continent; ils perdent ainsi inutilement une grande partie de leurs efforts; ils remplissent des paniers de terre ou de pierres qu'ils versent ensuite dans un tombereau ou dans une brouette pour les charrier jusqu'au

Digitized by Google

lieu du versage, ou bien ils chargent les terres sur des ânes. Au lieu de brouettes, dans beaucoup d'endroits les hommes portent la terre sur leur tête, ce qui exige un effort considérable. Il est évident que l'industrie ne pouvant payer que la partie *utile* du travail, ces hommes sont mal payés ; de là naissent le mécontentement, le découragement, l'apathie ; mais là où des entrepreneurs étrangers ont importé des méthodes perfectionnées de travail, où l'on a supprimé ou diminué considérablement les efforts surabondants, on a augmenté en proportion les salaires et chaque homme produit une somme d'activité aussi grande que celle que l'on obtient des ouvriers placés dans des conditions analogues.

Pour soutenir cette activité, ils se nourrissent déjà mieux ; les femmes, recevant de l'argent, préparent des repas plus substantiels, et l'on est déjà arrivé à ce point que l'on peut entreprendre en Espagne les travaux les plus considérables, sans autre concours de forces étrangères que celui de l'intelligence nécessaire à la bonne direction des travaux physiques et mécaniques. Car c'est une chose vraiment digne de remarque et qui doit être signalée, que plus un peuple est libre, plus il s'habitue à se conduire lui-même, et plus il comprend l'utilité, la nécessité de l'ordre et de la discipline, plus facilement il se soumet aux commandements de chefs ; au contraire, plus un peuple a été habitué à être traité en enfant mineur, et plus il est intraitable, si l'on n'a pas la force matérielle à côté de la force intellectuelle.

J'ai vu dans notre pays, où, dans les régions sociales inférieures, l'émancipation n'a pas encore pénétré de fait, des centaines d'ouvriers se soumettre avec plaisir à la direction brutale et grossière d'un contre-maître anglais, parce qu'ils sentaient d'instinct que cette direction avait pour résultat d'obtenir le plus grand produit utile d'une somme donnée d'efforts, tandis qu'ils étaient ingouvernables sous des chefs pris au milieu d'eux. Il en est de même en Espagne : partout où une direction intelligente

Digitized by Google

se fait sentir, l'ordre et la discipline s'établissent comme par enchantement et sans contrainte.

Ce qui manque partout en Espagne, c'est l'éducation de la femme, et surtout l'éducation de son intelligence. Il est évident, à première vue, qu'elle ne sait pas tirer un parti raisonné et profitable des éléments qu'elle a sous la main. Privée de direction morale et raisonnée, elle gaspille inutilement son temps et ses forces. La famille, le ménage, la maison en souffrent; même son amour instinctif et si naturel de l'ornementation s'en ressent. Dans beaucoup de provinces les femmes, comme les hommes, ont conservé les formes de costumes qui remontent à plusieurs siècles en arrière, et qui sont loin de faire valoir leurs avantages physiques.

Je sais que cette pauvreté tient en grande partie aux conditions économiques de la nation, au système d'impôts qui, pesant sur la consommation des masses, enlèvent la substance même de leur vie matérielle, mais cela tient aussi à l'absence d'instruction et d'éducation où l'on a laissé croupir cette vaillante nation.

Tous les efforts du catholicisme ou plutôt de son organisation politique, depuis trois siècles, ont tendu à dominer le monde au moyen des forces laïques. En Espagne, l'inquisition établie pour l'extirpation radicale des infidèles et des hérétiques, a poussé le système de domination jusqu'à l'absurde, jusqu'au point que l'édifice social devait s'effondrer sur lui-même ou se sauver par un effort héroïque. Pour arriver à cette domination exclusive tant désirée et qui n'a jamais pu être conquise, pas même sur les bords de la Plata, parce qu'elle est contraire à l'essence même des sociétés humaines, l'inquisition d'Espagne, dont le nom seul fait courir le frisson dans nos veines, avait adopté pour moyens, outre la terreur, de supprimer toute instruction réelle, sauf pour quelques élus parmi les clercs destinés à exercer une influence dans l'État. La possession d'un livre exposait le détenteur à mille tracasseries, à la prison préventive, à la question et

Digitized by Google

peut-être à la mort; dans tous les cas, à la perte assurée de toute carrière et de toute perspective d'avancement dans la société. Jusqu'en 1830, il était dangereux, même pour un militaire ou un professeur, de posséder un livre de mathématiques, dont les figures les eussent fait accuser de magie, de sorcellerie ou tout au moins de franc-maçonnerie. Le soupçon seul, une dénonciation anonyme suffisaient pour vous appeler devant ce tribunal dont les membres, revêtus de longues robes noires et la tête cachée sous un capuchon, rendaient des jugements anonymes et sans responsabilité.

L'effet de cette politique n'a pas tardé à se faire sentir; l'Espagne qui, sous le gouvernement de ses rois de Castille, d'Aragon, de Léon, etc., avait produit, par un régime de liberté relative, tant d'hommes distingués, l'Espagne qui se trouvait à la tête de la civilisation de l'époque, perd bientôt toute son influence, et voit, sous les coups des puissances rivales, non-seulement tomber ses colonies, mais même occuper une partie de son territoire. L'école de ses peintres, de ses architectes, de ses ingénieurs, de ses capitaines, de ses marins, de ses hommes d'État, de ses écrivains s'anéantit tout à coup vers le commencement du XVIIe siècle, et c'est à peine si à force de soumission, d'obséquiosité et de compromis, quelques-uns de ses illustres enfants peuvent se maintenir jusqu'à la fin de leur carrière. Après cette époque, plus rien. La petite république des Provinces-Unies devient plus puissante, plus influente, plus respectée, plus riche que la grande monarchie dont le chef avait adopté pour emblème le soleil levant et le soleil couchant, et, pour devise, l'orgueilleux « *non plus ultrà.* »

Il ne fallut pas soumettre plus de quatre générations à ce régime contre nature pour ôter à l'Espagne jusqu'à la puissance de se défendre contre l'étranger, appelé par les intrigues d'une cour aussi ignorante que corrompue. Il ne fallut rien moins que les excès d'une soldatesque victorieuse et sans frein et l'aide d'une nation étran-

Digitized by Google

gère pour chasser l'ennemi du sol sacré de la patrie.

L'expédition des Français en 1823, pour rétablir la légitimité et les Bourbons, restaura pour quelque temps l'ancien système qui avait conduit l'Espagne où nous avons dit. De nouveau, les hommes d'étude, les professeurs, les ingénieurs, les militaires, durent cacher leurs livres et leurs instruments sous les planchers de leurs appartements ou dans les rayons de bibliothèques dissimulées dans les murailles. Aussi n'existe-t-il en Espagne que de rares ouvrages originaux sur les arts ou sur les sciences, dans les écoles de droit et de philosophie, depuis qu'on peut les enseigner ; sur la médecine, il n'existe que des livres français, anglais ou allemands, ou des traductions.

Depuis quelques années seulement, une génération de jeunes savants, pleins d'ardeur et d'amour de l'étude, a pu se former, et elle s'efforce de combler les lacunes dont on se plaint partout. Déjà, au lieu des écoles de moines, où, sous prétexte de science, on débitait des sentences et des aphorismes remontant aux Grecs et aux Romains, et qui n'étaient pas même à la hauteur de la science du temps de la renaissance, on a fondé de véritables écoles où l'on enseigne les vrais principes des sciences et des arts, de la philosophie et du droit.

Sous leur impulsion, l'Espagne renaît à la vie, et telle est sa vitalité, sa force, qu'avant peu elle aura repris sa place parmi les grandes nations dans les conseils des peuples.

L'inquisition avait cherché à détruire l'enseignement fondé sur le bon sens et la raison, pour lui substituer celui de l'autorité. Or, la raison seule distingue l'homme de l'animal. C'est par le raisonnement que l'homme a conquis le globe et tout ce qu'il contient. On peut certes instruire un animal, par la seule puissance de l'autorité et par la crainte du châtiment, mais, quelque loin que l'on puisse pousser cette éducation, l'absence de raison rendra toujours l'animal impuissant à en recueillir du profit pour lui-même et pour ses semblables. L'homme, au contraire,

Digitized by Google

sait tirer parti, même des obstacles qu'il rencontre, même des désappointements qu'il subit, pour se perfectionner, se fortifier et s'agrandir. De deux nations, dont l'une sera livrée à ses instincts et à ses sentiments et qui soumettra la raison à l'autorité, tandis que l'autre sera guidée par le raisonnement et l'examen des causes, il est certain que la première sera bientôt inférieure à la seconde sous tous les rapports. L'art lui-même, fils du sentiment et de la foi, dégénère et tombe dans la vulgarité, s'il n'est soutenu par la raison, flambeau divin, sans lequel l'humanité se perd dans les ténèbres de l'ignorance. C'est ce que les chefs du catholicisme n'ont pas compris lorsqu'ils ont cru asseoir leur domination sur les peuples en proscrivant l'instruction comme une coupe empoisonnée où l'homme ne peut puiser que le délire et la mort. Toutes les nations soumises à ce régime abrutissant sont tombées en décadence, et se débattent aujourd'hui dans les convulsions qui précèdent la régénération ou la mort.

Les nations, au contraire, qui ont soumis leur vie, leur organisation, leur législation aux lois immuables de la logique, de la raison et de la vérité, qui ont repoussé comme fatal et mortel tout ce qui est apparence, mensonge et tromperie, grandissent et prospèrent jusqu'au jour où, se laissant séduire par les tentations des intérêts égoïstes, elles quittent ces voies sûres quoique ardues, pour suivre les chemins fleuris du mensonge et de la déception.

Depuis trente ans, l'Espagne a cherché à travers les révolutions et les luttes intestines à reconquérir sa place au rang des nations. Les luttes, un événement récent l'a prouvé, ne sont pas encore entièrement terminées; l'esprit des classes qui ne voient d'existence que dans la domination et le privilége, s'est encore réveillé, mais il a succombé devant l'opposition énergique de la nation. Il faut espérer qu'avec les moyens de s'instruire dont elle dispose aujourd'hui, surtout avec l'expérience d'un passé dont les ruines jonchent le sol, la nation espagnole conti-

Digitized by Google

nuera à avancer avec constance et fermeté dans la voie du progrès, et qu'elle ne se laissera plus ni détourner, ni arrêter par les clameurs égoïstes des intérêts de ces classes qui, voyant s'échapper leur influence, cherchent par les insinuations et la calomnie à jeter le doute et l'hésitation dans l'armée du progrès.

L'Espagne renferme d'immenses ressources, morales et matérielles : elle n'a qu'à vouloir pour en tirer parti et reprendre bientôt son rang parmi les grandes puissances.

AD. LE HARDY DE BEAULIEU.

Bruxelles, 7 juin 1860.

Digitized by Google

ORIGINE BOUDDHIQUE

DU

PLUS ANCIEN DES CONTES DÉVOTS.

I

Le quatrième volume des *Anecdota græca* de Boissonade renferme, entre autres pièces curieuses, l'édition *princeps* du plus ancien et du plus influent des contes dévots du moyen âge européen. Ce texte grec, qui rappelle le style des Septante et l'allure des livres apocryphes, a pour titre [1] : « *Histoire édifiante qui de l'intérieur du pays éthiopien, nommé celui des Indiens, a été apportée dans la ville sainte par Jean, le moine honoré et vertueux du cloître de Saint-Sabas, et qui contient la vie de Barlaam et Jôasaph, illustres et bienheureux.* »

Quel peut être l'écrivain appelé ici le moine Jean? Jacques de Billy, traducteur des Pères grecs, a trouvé, dans le manuscrit de Fumaeus, Joannes *Sinaïta*. Un savant article du *Journal de la Société orientale de l'Allemagne* (1849, p. 130 sq.) sur les antiques inscriptions du mont Sinaï, nous démontre que cette mystérieuse

[1] Du moins d'après un des dix-sept manuscrits de Paris.

Digitized by Google

péninsule, après avoir été longtemps le rendez-vous de pèlerins sabéens, devint dès le IIe siècle de notre ère l'asile des chrétiens fugitifs de l'Égypte. Les ermites affluaient au mont Horeb du IIIe au IVe siècle, et Sulpice Sévère (*Dialogus de Virtutibus monachorum orientalium*), qui, vers ce temps-là, visita cette terre classique du monachisme, attestait dès lors une véritable invasion d'anachorètes. C'était comme une succursale de la Thébaïde.

Généralement on incline à identifier avec ce moine Jean l'illustre saint Jean Damascène qui après avoir obtenu, quoique chrétien, les plus hautes charges de la tolérance des premiers califes Ommiades, renonça à ces *paradis de Damas,* à cette civilisation syncrétique, sensuelle et factice, pour se retirer secrètement dans la Laura de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Il prêcha à Constantinople contre les iconoclastes, et se servit des arguments et des paraboles dont le génie se retrouve dans *Barlaam et Josaphat,* par exemple dans la longue dispute de l'abbé et du roi sur le culte des reliques. Jean de Damas, élevé par un père ministre des califes et dans cette Syrie toujours si érudite, véritable école du monde musulman (Renan, *Hist. des lang. sémit.*, I, 263), fut en quelque sorte l'organisateur scientifique du catholicisme grec. Le premier peut-être il combina Aristote et la Bible pour aboutir à la scolastique, et on l'a souvent nommé le père de la théologie dogmatique.

Pour l'objet qui nous occupe, il importe de constater que Jean de Damas passa la dernière et la plus longue partie de sa vie dans les déserts où mourut Barlaam et où lui-même composa le plus grand nombre de ses écrits destinés à défendre l'orthodoxie. Si l'on songe à l'importance de la vie ascétique au milieu de la corruption de l'ancien monde, on ne sera pas étonné de voir ce savant [1]

[1] Jean de Damas était en outre poëte. Il fit des ïambes grecs sur la théogonie, les théophanies, la Pentecôte, des prières en mètre anacréontique, des odes sur la fête de Pâques, sur la Sainte Vierge, etc., etc.

Digitized by Google

Père de l'Église composer ou copier un roman destiné à répandre dans les masses le dégoût des choses mondaines. Peut-être avait-il reçu d'un certain moine (Joannes Sinaïta) quelque vieux manuscrit syriaque, arabe ou persan. Le savant docteur Théodore Benfey, dans ses études sur les sources et les dérivés du *Pantcha-tantra,* véritable Pentateuque de morale bouddhique, vient de nous montrer une fois de plus combien l'Inde a fourni de matières à traduction ou à imitation pour presque toutes les littératures de l'Asie.

Bellarmin, Labbé, Casimir Oudin et d'autres ont pu mépriser ce conte monacal [1]; mais, à s'en tenir strictement au point de vue littéraire, il faut reconnaître, avec Valentin Schmidt, que la légende de Barlaam et Josaphat est le type le plus parfait des contes *occidentaux* destinés à prouver la vanité des relations sociales, la malédiction de la vie et les hauts mérites du monachisme. Il en résulte que le vieux solitaire de Syrie, mort en odeur de sainteté et dans des circonstances qui se retrouvent dans le roman ascétique, pourrait très-bien être le rédacteur, soit en grec, soit même en syriaque, d'une biographie dont il était enthousiaste au point d'en faire le modèle de sa propre existence. Il est vrai qu'on objecte que la procession du Saint-Esprit est définie dans ce roman tout autrement que dans les écrits théologiques de Jean de Damas. On a répondu avec raison, ce nous semble, que cette diversité d'expression ne pouvait avoir alors une véritable portée, puisque cette question n'a été définitivement posée et vidée que plus tard sous Photius [2].

[1] Voir la préface de la traduction allemande du Barlaam, par Félix Liebrecht. Munster, 1847. — Cf. Jonckbloet, *Gesch. der middennederl. dichtkunst,* II, 442.

[2] Au XII[e] siècle, l'évêque de Paris et le disciple d'Abailard, Pierre le Lombard, qui mourut en 1164, établit, d'après Cassien et Grégoire le Grand, *sept* péchés capitaux, et ce nombre fut adopté depuis dans la théologie ou doctrine scolastique et orthodoxe (Bergmann, *Chants de Sôl, poëme de l'Edda,* p. 23).

Digitized by Google

Au surplus, la recherche de la paternité du *Barlaam* perdra beaucoup de son intérêt scientifique dès qu'on aura adopté les conclusions dont nous parlerons tout à l'heure.

Le titre même du manuscrit utilisé par Boissonade annonce une origine lointaine. Il s'agit d'événements survenus dans cette partie de l'Éthiopie qu'on appelle Inde [1]. Qu'est-ce à dire? Admettrons-nous avec l'auteur d'une thèse récente que les anciens entendaient exclusivement par Éthiopiens des peuples de race nègre [2]? Ou plutôt, tenant compte de l'élasticité des noms ethnographiques de l'antiquité, ne faut-il pas entendre par *Éthiopiens* les inconnus du Sud-Est, de même que le professeur Bergmann proposait en 1858 d'entendre par *Scythes* les inconnus du Nord-Est, et tout au moins les Germains et les Slaves?

Peut-être l'explication essayée par Th. Benfey dans son article sur l'Inde (*Encyclopédie Ersch et Gruber,* p. 32) paraîtra-t-elle plus satisfaisante. Selon cet indianiste sagace, les Éthiopiens orientaux et occidentaux admis par Homère, Hérodote et jusqu'à un certain point par Arrien, auraient été d'abord ainsi divisés par les Phéniciens qui, déjà vers l'an 1000 avant notre ère, tiraient d'Ophir (Malabar) et d'ailleurs l'ivoire, l'étain et cent autres produits précieux de l'Inde, qu'ils vendaient ensuite en Asie mineure, en Europe et en Égypte. D'un autre côté, grâce à la connaissance des moussons périodiques, les navigateurs indiens eurent de bonne heure des stations navales et commerciales à Socotora (Dioscoride), peut-être même

[1] On aimait tant à confondre l'Égypte avec l'Inde que c'est peut-être pour cela seulement qu'on a si longtemps nommé Égyptiens (*Gitanos, Gipsies, Egyptenaars*) les Zigeuner dont la langue est sanskritique (Pott. *Die Zigeuner*).

[2] *Quid Libycæ geographiæ, auctore Plinio, Romani contulerint* (Thèse de doctorat, par M. Michon. Paris, 1859). L'auteur explique aussi les Troglodytes par les Gallas, et prétend que les Nasamons sont des colons venus de la Grèce et de la Phénicie.

Digitized by Google

jusqu'à Madagascar. On peut même affirmer que jusqu'à l'invasion musulmane, l'Inde ne cessa d'entretenir des relations très-intimes avec l'Égypte et avec l'Afrique orientale en général. N'est-il pas à croire que les gens de l'Inde, soit *Aryas* plus ou moins bruns, soit *Varvaras* plus ou moins noirs, ont pu être aisément confondus par l'étranger avec les populations véritablement éthiopiennes? Réciproquement, les Abyssins se nommaient jadis Indiens, et la dénomination d'Indiens arabes ou d'Indiens jaunes a longtemps servi à désigner les populations encore peu connues du sud de l'Arabie. Enfin, la langue des inscriptions himyarites de l'extrémité méridionale de la péninsule arabique n'est-elle pas quelquefois appelée éthiopienne [1]?

II

Un autre point d'inépuisable controverse est de savoir si l'histoire de Barlaam et Josaphat n'est qu'une pieuse fiction, ou s'il s'agit de faits réels plus ou moins naïvement ou habilement travestis. Quelques critiques s'appuient sur le martyrologe romain citant ces deux saints avec des détails conformes à notre roman, et croient qu'à tout prendre il faut y voir un noyau historique, de même que dans les récits sur Ruth, Esther, Judith, Tobie et Job, où ils prétendent reconnaître les modèles et les inspirations littéraires de l'écrit qui nous occupe. Toujours est-il que les merveilles de cette histoire de solitaires sont généralement dans le ton de ce qu'on rapporte de cette époque assez peu discutable. Les moines de la Thébaïde apprivoisent des lions, catéchisent et convertissent en quelque sorte des louves (*Sulpice Sévère*, édit. de Lou-

[1] Cf. l'article de M. Vivien de Saint-Martin (*Revue germanique*, t. III, p. 223) sur le rôle de l'Allemagne dans les modernes explorations du globe.

Digitized by Google

vain, 1680, pp. 64, 65, 69, 72). Ces successeurs des thérapeutes ôtent au serpent lui-même son venin et sa traditionnelle malveillance. Dunlop cite les *Vies des Pères des déserts*, où l'on voit jusqu'à des crocodiles transporter les ermites d'une rive du Nil à l'autre [1]. Antoine, surnommé le plus ancien des moines, pronostique sa mort comme fait Barlaam et comme fait aussi le Bouddha. Pacôme, né dans la Haute Thébaïde, qui de soldat se fait ermite à la suite de Palémon, puis meurt dans le désert en 348, offre dans sa biographie plus d'un trait qu'on retrouve dans la légende attribuée au moine Jean. Evidemment encore le texte grec et ses innombrables traductions et imitations dans les langues européennes s'encadreraient sans peine dans la *Legenda aurea*. Il n'y a guère que les querelles et les sanglantes émeutes de moines dont parle Champollion-Figeac (*Égypte ancienne*, 474, collection de l'*Univers* de Didot) qui ne s'y retrouvent pas. Une véritable mansuétude, un peu quakérienne, un peu bouddhiste, domine dans tous les épisodes. On n'y tue pas, à la manière de saint Cyrille, qui, aidé des solitaires du désert, fait assassiner la belle et savante Hypathie, philosophe d'Alexandrie; on préfère se laisser tuer. Parfois aussi, par un touchant raffinement de piété, on renoncera à la gloire du martyre, afin d'épargner aux bourreaux un surcroît de crimes. Si la légende de Barlaam et Josaphat est un écho de faits réels, on peut admettre qu'elle se rattache à ces anachorètes de la Syrie qui avaient quelque chose de la tolérance des ascètes de l'Inde, la patrie de l'ascétisme. Théodore Benfey a expliqué la persécution des bouddhistes par les brahmanes (du VIIe au Xe siècle de notre ère), comme un fait exceptionnel et purement politique. Pendant plus de 500 ans, la réaction contre le protestantisme égalitaire du bouddha ne fut qu'une opposition de théologie à théologie.

[1] Page 303 de la traduction allemande de Dunlop (*History of fiction*), considérablement annotée par Félix Liebrecht, professeur à l'athénée et à l'école normale de Liége (Berlin, 1851).

Digitized by Google

Les brahmanes s'étaient contentés de rédiger le code universel de Manou et de renforcer la superposition des castes. En même temps que se développait la littérature brahmanique, archaïque ou réactionnaire, les bouddhistes continuaient de sculpter leurs grottes colossales d'Ellora, d'Eléfanta et de Salsette, sous l'inspiration des souvenirs laissés par les artistes grecs de la cour bouddhiste du roi Asoka, ce grand ennemi de la peine de mort. Au reste, quant aux guerres de religion, nous ne pensons pas que l'Europe ait quelque chose à envier à l'Inde.

Mais cette conformité de l'histoire de *Barlaam et Josaphat* avec les mœurs d'une époque ou d'une école, ne suffit pas pour conclure à la réalité des faits racontés. Il y a bien eu un saint Barlaam, né au début du IIIe siècle dans un village voisin d'Antioche et martyrisé sous Dioclétien; mais cette biographie n'a rien qui frappe pour notre concordance. D'autre part, quand les Portugais établirent leurs premières factoreries dans l'Inde, ils trouvèrent sur la côte de Malabar environ deux cent mille chrétiens qui s'appelaient disciples de saint Thomas et qui proposèrent d'eux-mêmes de se joindre à l'Église de l'Ouest, tout en hésitant à accepter la suprématie de Rome, la confirmation, l'extrême-onction et la confession auriculaire. Les Portugais installèrent l'inquisition et persécutèrent ces chrétiens syriaques.

Or, au commencement du roman grec de Barlaam, on fait allusion à l'apôtre saint Thomas, qui, comme on assure, après avoir fondé le christianisme en Syrie, dans l'Arabie heureuse et dans l'île de Socotora, débarqua à Cranganore en l'an 51 [1]. Encore aujourd'hui, la montagne et la ville de Saint-Thomas, près de Madras, sont un lieu de pèlerinage. De l'Inde, de la Perse, de la Syrie, de l'Arménie, on accourt baiser la place où, selon la tradition, l'apôtre a été lapidé. On emporte même la terre rouge du sol par fragments, espérant en obtenir des

[1] L'*Inde anglaise*, par Ed. de Warren. Bruxelles, 1845, II, 258.

Digitized by Google

miracles et l'administrant solennellement aux malades et aux mourants.

Mais tout cela n'a pas empêché l'abbé de la Rue (*Essais historiques sur les bardes, etc.*) de s'autoriser du témoignage de l'évêque Huet (*Origine des romans*) et de Baillet (*Vie des saints*, 3e vol.), pour révoquer en doute la légende de Barlaam et de Josaphat. Il ajoute que longtemps même avant ces érudits, Pierre Alphonse et Boccace ont placé sous d'autres noms, dans leurs contes, l'histoire de Barlaam et de Josaphat, et que le premier de ces auteurs confesse qu'il avait pris cette prétendue histoire parmi les contes des Arabes. On sait qu'on a longtemps attribué aux Arabes, aux Persans, aux Syriens et aux Phéniciens des créations et des inventions de l'Inde. La *Disciplina clericalis* du juif converti qui au XIIe siècle reçut le nom d'Alphonse de son parrain le roi d'Aragon, contient 39 contes ou paraboles. Un père y instruit son fils au moyen de récits parfois assez lestes empruntés à l'Orient. C'est de là que dérive le vieux poëme français : *le Castoiement*.

Qu'on ne s'étonne pas de voir un conte dévot fournir ainsi des matériaux à un Décaméron. La même transmutation d'une pieuse fiction en narration galante et même obscène s'est faite plus d'une fois dans l'Inde au temps de la décadence. Ce qui primitivement n'avait été imaginé que pour faire ressortir la philanthropie du Bouddha, sa lutte contre les sens, sa polémique avec les brahmanes, finit par servir de cadre à une nouvelle plus ou moins goguenarde. Dans l'Inde comme en Europe, ces récits, transformés *ad narrandum non ad probandum*, sacrifient tout au besoin de rire ou seulement au besoin de tuer le temps.

« Ce n'est point, dit Mme de Staël (*De la littérature*, ch. X) sous un point de vue philosophique, qu'ils attaquent les abus de la religion : ils n'ont pas comme quelques-uns de nos écrivains le but de réformer les défauts dont ils plaisantent; ce qu'ils veulent seulement, c'est

Digitized by Google

s'amuser d'autant plus que le sujet est plus sérieux... C'est la ruse des enfants envers leurs pédagogues ; ils leur obéissent à condition qu'il leur soit permis de s'en moquer. »

On trouve également des traces du Barlaam dans le *Conde Lucanor* de l'infant Juan Manuel (1237-1348). Comme le dit M. Liebrecht, dans une des savantes notes de sa traduction de Dunlop, cet ouvrage espagnol est un de ceux qui montrent le mieux combien l'Occident a pris à l'Orient.

Soit pour instruire [1], soit pour distraire, on imagine ou on emprunte les situations les plus étranges : tel est le procédé des époques dénuées de goût littéraire, telle fut la préoccupation constante du moyen âge en Asie autant qu'en Europe. Naïvement et grossièrement, on oublie l'harmonie qu'il faut entre le fond et la forme et que les époques classiques savent seules trouver.

Voilà comment s'explique l'étrange fortune du *Barlaam* d'être à la fois la source des romans de spiritualité et l'arsenal des fictions les plus facétieuses.

« Le génie allégorique et sentencieux de l'Orient, dit M. de Reiffenberg [2], et l'esprit du monachisme asiatique se révèlent dans l'histoire de Barlaam et de Josaphat. La donnée primitive a été souvent mise en œuvre. C'est une personne dont on tente vainement de conjurer la destinée par une éducation tout exceptionnelle, et en plaçant cet individu hors des conditions habituelles de la vie. Achille, dans la mythologie grecque, rappelle cette lutte impuissante de la prudence humaine contre l'implacable avenir, et nos contes de fées, de même que les récits des Arabes et des Persans, sont tous pleins de pareils exemples, qui ont peut-être suggéré à la philosophie la plus opposée à

[1] Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer le précepte avec lui.

LA FONTAINE.

[2] *Annuaire de la Bibliothèque royale*, VI, 60.

Digitized by Google

la naïveté du genre, je veux dire celle du XVIII[e] siècle, l'idée de l'*enfant de la nature* et d'autres excentricités idéalistes.

» Pour qui a lu le roman tout entier, il n'y a point de doute que la rédaction grecque n'appartienne à un théologien : les discussions théologiques qui s'y rencontrent le démontrent à l'évidence ; en outre, ce théologien devait être un moine, car il vante sans cesse la vie monastique ; enfin, il était postérieur à saint Basile et à saint Grégoire de Nazianze, car il leur fait plus d'un emprunt, surtout à ce dernier. La querelle sur les images, dans toute sa vivacité au temps de saint Jean de Damas, reparaît aussi dans le roman. Quant aux paraboles, elles rappellent pour la forme, la *Disciplina clericalis,* le *Livre des sept sages* et tant d'autres qui ont précédé ceux des conteurs italiens et français. »

Ailleurs, M. de Reiffenberg assure que, dans la *Disciplina clericalis* (édit. des bibl. français, par MM. Labouderie et Méon), on lit, 1, 10 : « *Balaam, qui lingua arabica vocatur Lucaman.* » S'agirait-il de Lokman le fabuliste? Cela serait intéressant à plus d'un titre.

Les récentes études de Théodore Benfey sur le *Pantchatantra* (traduction et commentaire, 2 vol., Leipzig, 1859) tendent à montrer comment Lokman, Bidpaï, Sindbad, Pantcha-tantra, Kalilah et Dimnah, Syntipas, *Disciplina clericalis, Gesta romanorum,* et en général tout ce que le moyen âge d'Europe et d'Asie intitule enfantinement *mer des histoires* ou d'une façon analogue, se rattachent au bouddhisme. Il en est de même de toutes ces légendes des sept sages, des sept vizirs, des sept dormants, etc., où se retrouve ce nombre consacré des sept *Rishis,* personnages sanctifiés dans l'Inde [1] et dont on compte *sept* catégories. D'ordinaire, ce sont des éléments de l'ancienne société brahmanique, appropriés et vulgarisés par le bouddhisme.

[1] Cf. le début du livre de Manou, où il est question des sept sages qui tour à tour gouvernent le monde.

Digitized by Google

Théodore Benfey, se rapprochant en cela de Weber (*Indische Studien*) fait, au moins provisoirement, une exception pour la plupart des fables ésopiques, qu'il croit originaires de la Grèce. Mais quant aux contes, aux paraboles et aux légendes, il n'hésite pas à leur reconnaître une filiation orientale. Selon lui, plus d'un trait malin ou bizarre des fabliaux qu'on admet comme les plus franchement gaulois, serait venu de l'Asie, soit par l'établissement des écoles musulmanes en Espagne, soit même par les invasions des hordes mongoles. Les Tartares ont été d'assez bonne heure convertis au bouddhisme et ont répandu jusqu'en Europe mainte histoire indienne d'abord traduite en tibétain, puis en mongol. A plus forte raison peut-on admettre la circulation des idées littéraires par les Arabes, qui, malgré leur fanatisme fataliste, ont toujours aimé à traduire et à approprier.

C'est pour cela que l'ingénieux commentateur du Pantcha-tantra (I, 497), arrivant à comparer *les Quatre Souhaits de saint Martin* (Méon, Fabliaux, IV, 386) avec la tradition classique de Philémon et de Baucis, ose conclure « qu'en général les légendes sur les voyages de saints hommes se rattachent moins à la vie de Jésus en Judée qu'aux pérégrinations symboliques des dieux païens [1]. »

[1] Le paganisme est comme la mauvaise herbe dont on ne vient à bout qu'à force de culture méthodique, rationnelle et persévérante. Qui croirait que maint détail de Wodan ou Odin a été à la longue et le plus naïvement du monde transporté dans des contes populaires sur l'archange Michel, saint Martin, saint Nicolas, saint Barthélemy et bien d'autres?...

La chape ou chapelle de saint Martin, ce palladium mérovingien (Ducange, v. *Capa*), a fait renaitre, dans l'imagination longtemps païenne et mythologique du peuple, une foule d'habitudes qui dérivaient du culte de Wodan. Quand Clovis consacre son cheval de bataille à ce guerrier sanctifié, sauf à le lui racheter aussitôt à grand prix, il n'est évidemment encore chrétien qu'à la surface. Le peuple ignorant et grossier confondit aisément le cheval blanc de saint Martin avec le

Digitized by Google

La mythologie comparée aboutit souvent à ramener aux symbolismes les plus antiques les contes de nos rues. Pourquoi s'en étonner, du moins en principe? N'est-il pas dans la destinée de tout ce qui circule parmi les hommes de changer et de se combiner sans cesse? Dans l'Inde comme dans la Grèce, les impressions les plus ordinaires ont créé des expressions naturellement symboliques ou pittoresques qui fatalement, pour ainsi dire, devaient finir par créer un Olympe. De là sont descendus des dieux en grand nombre qui transformés insensiblement en personnages héroïques ont peuplé les théâtres.

schimmel de Wodan, et le philanthropique manteau du saint avec le manteau de nuages gris qui enveloppait le dieu des batailles. Assurément c'est par syncrétisme naïf plutôt que par dévotion éclairée qu'au fond de certaines provinces de l'Allemagne on place la fête de la moisson sous le patronage de saint Martin. C'est à la Saint-Martin (11 novembre) que la protestante Angleterre consomme le *Martilmas-beef*. En France, *faire la Saint-Martin* se dit encore pour : « faire bonne chère. » Les feux de joie en l'honneur de saint Martin, dans notre pays de Herve et par ailleurs, sont également de provenance païenne. Le *martinet* et le *martin-pêcheur*, consacrés à saint Martin, rappellent les oiseaux consacrés à Odin (Wodan), ce dieu aux attributions multiples et dans lequel Tacite croit reconnaître Mercure. Un jour peut-être la mythologie comparée et raisonnée donnera raison à l'historien romain.

Pour faire voir encore combien les idées aussi bien que les vocables peuvent être dispersés à tous les bouts de l'horizon ethnologique, il suffira de rappeler que *le petit homme rouge* du chansonnier Béranger se retrouve formellement dans le *Petermännchen*, fidèle protecteur du château de Schwerin. Dans cette vieille résidence *obotrite*, le génie familier survit à tous les changements de la religion ou de la politique. On dirait quelque inévitable produit de ce climat. C'est lui qui pronostique tous les événements importants, heureux ou malheureux, qui doivent arriver dans la famille princière. La Société des Antiquaires mecklembourgeois a même publié dans ses Annales un curieux interrogatoire fait en l'an 1747 sur ces apparitions fantastiques (*Mecklenburg's Volks-Sagen*, II, 206). Toutes ces bizarreries font songer au *Lar familiaris*, qui dans le prologue de l'*Aulularia* de Plaute nous apparaît comme le protecteur séculaire des trésors et des intérêts d'une famille.

Digitized by Google

Puis, descendant plus bas encore, les héros de la littérature sont devenus les types favoris du peuple railleur et conteur. Tel est le caprice des *avatars* ou métamorphoses d'une pensée nationale. Sans doute, on peut mésuser de ce principe comme de tant d'autres; mais cette absorption graduelle du mythe dans le conte bleu est une curieuse loi de l'esprit humain, découverte de nos jours, et qui aidera plus qu'on ne pense à constituer l'histoire des mœurs, des préjugés et des coutumes les plus intimes [1].

III

Dans l'histoire des romans, la légende de *Barlaam et de Josaphat* arrive après les nombreuses compositions romanesques des Grecs de l'Asie antérieure. Mais on ne peut rien déduire de sérieux ni quant à cette succession chronologique, ni quant à ce voisinage géographique. L'œuvre attribuée à Jean de Damas est, sous tous les rapports, aux antipodes de ces sensuelles épopées de la décadence grecque, qui n'avaient retenu du culte du beau que la frivolité lascive; d'ailleurs, les romanciers païens ne tiennent qu'aux jouissances de la terre et au culte de la forme; dans le roman chrétien au contraire les paraboles l'emportent sur les aventures, et les expositions de dogmes sur les paraboles elles-mêmes. La forme est

[1] Il en est de la mythologie comparée comme de la philologie comparée : il faut, avant tout, opérer sur une grande étendue. Il faut de nombreux points de comparaison et l'on peut en prendre dans les choses les plus humbles pour arriver à dresser un arbre généalogique. Voyez, par exemple, comme Grimm et Max Müller s'adressent aux quatre points cardinaux pour interpréter les mythes de Polyphème, de Daphné, etc. (*Revue germanique*, 1859-1860). Voyez aussi comme Manhardt (*Die Götterwelt der Deutschen*, 1860) rattache l'ogre germanique au *rakshasas* indien. Dans le recueil de légendes mecklenbourgeoises (Lpz., 1859), on retrouve la sirène et mainte autre conception hellénique.

Digitized by Google

sèche, décharnée et ne se soutient et ne s'anime que par le feu des convictions ultra-spiritualistes.

Il serait plus naturel de chercher pour ce conte dévot des affinités avec la littérature mystique de l'Égypte et de l'Éthiopie. Outre les mœurs d'anachorètes qui rappellent la Thébaïde, on peut faire valoir certaines expressions. On peut se demander pourquoi l'auteur, avant de commencer son récit, s'attache à comparer l'Inde à l'Égypte pour les distances et les rapports de position, et pourquoi il lui a paru que l'Inde n'est baignée par la mer que du côté de l'Égypte. Serait-ce en souvenir des antiques relations commerciales entre ces deux pays? Le théologien-conteur aurait-il vécu assez longtemps sur les bords du Nil pour savoir qu'au moyen de la mer Rouge, Alexandrie a été pendant des siècles l'intermédiaire obligé entre l'Orient et l'Occident? Se rappellerait-il Cosmas, surnommé *Indicopleustes*, ce marchand alexandrin du VIe siècle qui, de retour de ses lointains voyages, se fit moine pour avoir le loisir d'écrire sa curieuse *Topographie chrétienne?*

Pour ce qui est de l'Éthiopie, il est avéré aujourd'hui que sa littérature chrétienne a précisément à l'excès les défauts que tout le monde reconnaît au roman de Barlaam. Un mysticisme sans frein, un mépris violent de tout ce qui est œuvre de raison et de civilisation, une incroyable hardiesse dans la supposition des circonstances les plus improbables, les plus impossibles, voilà les qualités banales et communes à toutes ces compositions qui ne louent le ciel qu'en maudissant la terre. Dans une curieuse étude insérée dans le *Journal de la Société orientale de l'Allemagne* (I, 2), M. H.-V. Ewald a constaté le caractère théocratique et pétrifiant de la littérature éthiopienne. Nulle part peut-être le christianisme n'est aussi défiguré que dans ce malheureux pays livré entièrement à la discrétion d'un clergé avide et superstitieux. C'est là qu'a régné longtemps la littérature apocryphe de la Bible. Les contes les plus saugrenus y ont été composés sous couleur de religion. Tantôt c'est une lettre de Jésus-Christ qui

Digitized by Google

tombe du ciel pour recommander la dîme et les autres priviléges des prêtres ; tantôt c'est un dialogue entre Jésus et Abbâ Sinôdô, ermite renommé de la Haute Égypte, sur les menus détails du Jugement dernier.

Les Éthiopiens ont eu jadis une quantité considérable de livres sur l'histoire des solitaires du désert ; mais ce n'étaient assez souvent que des traductions du syriaque. Ils aimaient aussi à faire des calendriers contenant pour chaque jour une biographie de saint. Jusqu'à présent, toutefois, on n'a rien trouvé dans ce *deliquium* de littérature qui se rattache formellement à notre légende de Barlaam. L'historien anglais Warton, qui aime en général à faire compter l'influence orientale, est le seul, croyons-nous, qui ait formellement indiqué l'Éthiopie chrétienne comme berceau de notre légende.

IV

Le texte grec édité par Boissonade commence de la manière la plus prolixe, la plus diffuse : on est naturellement porté à croire à une amplification. — « Je vais raconter, dit l'auteur, une histoire que m'ont racontée des hommes prudents venus de l'intérieur du pays éthiopien qu'on appelle Inde. » C'est à peu près comme saint Chrysostome parlant de saint Thomas allant en Éthiopie, sans en avoir d'autre raison que l'opinion commune qu'il a été aux Indes.

On n'a peut-être pas fait suffisamment attention jusqu'ici aux mots qui suivent : ἐξ ὑπομνημάτων... μεταφράσαντες (Boissonade, *Anecdot.*, IV, 3). Il semble qu'en s'en exprimant de la sorte, l'auteur n'a pas voulu laisser ignorer qu'il n'était qu'un traducteur, ou du moins qu'il écrivait sous la dictée d'une traduction orale. Peut-être aussi ne faut-il pas attacher grande importance à ce passage, et n'y voir qu'une de ces assertions gratuites, si fréquentes au début des récits du moyen âge. Qu'on se

Digitized by Google

rappelle seulement la manie de nos vieux poëtes flamands ou wallons-romans de se réclamer toujours de quelque auteur vénérable. On doit croire d'ailleurs que si l'auteur du Barlaan s'était borné à traduire, il n'aurait pas songé à écrire : « Le pays qu'on appelle Inde est un grand et populeux pays, très-éloigné de l'Égypte. » Enfin, un traducteur de chronique indienne se serait-il avisé de parler des hautes montagnes de la Perse désolées par l'idolâtrie? Évidemment un auteur indien de cette époque ne pourrait entendre par idolâtrie persane qu'un simple schisme de l'antique religion des Aryas. Les Indiens et les Persans, après avoir longtemps vécu sous les mêmes lois en Bactriane, comme le démontrait encore récemment M. A. Pictet dans ses *Origines indo-européennes*, ont fini par constituer deux nationalités à tendances opposées. Dès lors une partie de la religion primitive a été taxée d'idolâtrie, soit au delà, soit en deçà de l'Indus. C'est ainsi que les zoroastriens regardaient comme des diables certains *devas* ou divinites brahmaniques, tandis que les Indiens transformaient en démon *Asura*, la grande divinité mazdéenne *Ahura*. Cette transformation se retrouve dans l'histoire de l'Apollon gréco-latin devenant un démon du moyen âge en compagnie de Mahom et de Tervagant.

Selon Eusèbe, le christianisme pénétra en Perse dès le IIe siècle, et les rois Parthes, sans le favoriser, le tolérèrent comme ils avaient fait du mouvement intellectuel des Juifs de Babylone. Mais au IIIe siècle, Ardeschir ayant remplacé les Arsacides par les Sassanides, organisa une vigoureuse réaction en faveur du zoroastrisme [1]. On persécuta les juifs et les chrétiens, également accusés d'idolâtrie. Le parsisme, confondu dès lors avec le magisme par Agathias et les autres, provoqua une véritable renaissance littéraire. Ce fut surtout dans la langue appelée tantôt *pehlvi*, tantôt *huzvaresch*, qu'on manifesta la réprobation de tout ce qui n'était pas conforme à la religion

[1] Cf. Spiegel, introd. à sa trad. de l'*Avesta*, p. 20.

Digitized by Google

nationale. Peut-être l'auteur du Barlaam veut-il faire allusion à cette réaction sassanide qui fit rédiger entre autres la cosmogonie du Boundehesch et la légende romanesque du prêtre Ardaï-Viraf qui, après sept jours d'extase religieuse, produite par une potion sacramentelle du homa (le *soma* indien), revint de l'autre monde et révéla la loi en présence de *sept sages* de la Perse. On sait par la mythologie indienne, par les poëtes grecs, par la République de Platon, par Virgile, par le Dante et jusque par notre légende flamande de Tondalus, combien ce cadre est banal. On peut rapprocher ici l'encadrement littéraire des Chants de Sôl, par le prêtre islandais Sœmund. Le poëte suppose qu'un père, qui est entré après sa mort au ciel, redescend sur la terre, et dans une apparition nocturne, se présente à son fils pendant son sommeil pour lui exposer en songe la morale chrétienne.

Pour ce qui est du mépris avec lequel l'auteur du Barlaam parle des cultes étrangers, Gervinus et Jonckbloet ont tort de s'en étonner. Ne s'agit-il pas, avant tout, de propagande, et, dès lors, n'était-il pas inévitable que *Joasaph* ou tout autre personnage de la légende traitât ses ses adversaires comme des fous, des ignorants et des fanatiques [1]?

V

Le texte grec nous raconte qu'à l'époque où le monachisme égyptien suscita celui de l'Inde, le roi *Abenner* [2] était, au point de vue mondain, l'homme le plus heureux de tout le vaste pays au delà de l'Indus. Il n'avait qu'un seul

[1] Le Barlaam flamand a été tiré de Vincent de Beauvais (*Miroir historique*). A cette source encyclopédique semble avoir puisé le trouvère anglo-normand Chardry. Gui de Cambrai, au contraire, se rattache à Jean, doyen d'Arras.

[2] Le texte de la Bibliothèque de Bruxelles (manuscrit latin du XVe siècle) donne *Avenir*. La traduction *mittelhochdeutsch* de Rudolph

Digitized by Google

crève-cœur : il était sans postérité. Comme pour se distraire, il se mit à persécuter les moines chrétiens qui se répandaient partout dans ses États, et il se montra d'autant plus implacable qu'un de ses plus puissants vice-rois (ἀρχισατράπης) venait de se faire ermite. Le satrape avait fièrement répondu au grand roi que, séduit par une douce parole, il avait enfin reconnu que l'Éternel seul était réel, que le monde n'était que néant, et que les ermites feraient désormais sa seule famille.

Bientôt il naquit au roi un enfant d'une beauté merveilleuse; on fit de grandes fêtes et de pompeux sacrifices. Cinquante-cinq des meilleurs devins chaldéens furent solennellement chargés de l'horoscope, et il fut pronostiqué que l'enfant nommé *Jôasaph* aurait un jour un royaume qui serait cent fois plus beau que celui de son père. Il y eut même un astrologue (nommé Daniel dans une des nombreuses imitations du roman) qui prédit au père que son fils se ferait chrétien.

Cette dernière prédiction empoisonna, comme bien on pense, la joie du despote qui résolut toutefois de maîtriser même le destin. Il fit bâtir, dans une ville peu fréquentée, un palais des plus splendides. Il l'assigna comme demeure à son fils, à peine sorti de l'enfance. Aucune personne étrangère ne pouvait arriver jusqu'à lui, et les serviteurs et les pédagogues qui l'entouraient, tous beaux et jeunes comme le prince, avaient reçu l'ordre absolu de ne lui révéler aucune des misères de la vie, ni mort, ni maladie, ni vieillesse, ni indigence, ni rien de ce qui pût troubler la sereine quiétude de son cœur. Il fallait, au contraire, l'entourer de toutes les choses agréables et char-

de Montfort du XIIIe siècle donne *Avenier*. Cela s'expliquerait sans peine par la permutation gasconne, espagnole et romaïque de *b*, *v*. Mais nous croyons avec Th. Benfey (*Gottingische gelehrte Anzeig*, 2 juin 1860), que tous les noms de la légende sont de provenance indienne, mais successivement travestis par des traductions ou imitations persanes, syriaques, etc.

Digitized by Google

mantes, en sorte que jamais une interruption de jouissance ne pût lui suggérer une sombre et sérieuse pensée d'avenir.

Mais cette *vaghezza* dont parle l'italien, et qui vient aux garçons comme aux filles qu'on emprisonne contre le vœu de la nature, fit bientôt valoir ses droits. Force fut alors de laisser sortir le prince; mais son père n'en fut pas découragé. Il ordonna qu'on réunît des chevaux magnifiques pour un nombreux et brillant cortége toujours prêt à entourer son fils dans ses promenades, de façon à lui cacher la vue de tout objet triste ou sale qui pourrait se rencontrer...

Pendant très-longtemps la critique s'est bornée à rapporter ces détails de quelques contes arabes ou persans. On a surtout institué la comparaison avec un roman arabe qui semble inspiré d'un passage d'Avicenne. Le philosophe Ebn Tophaïl, qui mourut à Séville en 1190, a montré, en effet, dans l'histoire d'Ebn Yokdhan, qu'on pourrait appeler l'*Émile musulman,* ce qu'il y a de ressources dans la pure éducation de la nature. Mais au fond la comparaison aboutirait mieux avec quelque fiction à la Robinson. Dans l'histoire de l'éducation de Joasaph, ce qui domine au contraire c'est le conflit entre la volonté paternelle et les tendances instinctives du fils.

M. Th. Benfey, l'an dernier, en étudiant à nouveau le *Pantcha-tantra,* eut occasion de signaler le caractère bouddhiste de plus d'une partie de la légende du Barlaam. Mais en général il se borne à rechercher la filiation et les accointances orientales et occidentales des paraboles assez nombreuses et assez remarquables que contient la partie dogmatique du roman. Les contes du rossignol et de l'oiseleur, de l'homme qui fait la licorne, du véritable ami que l'on néglige, de l'insulaire prévoyant, de la fille du pauvre qui a un trésor caché, etc., ont désormais une généalogie bien établie.

Il y a même, au XVIIIe chapitre de la traduction du Barlaam grec par M. F. Liebrecht, un apologue que

Digitized by Google

M. Th. Benfey semble avoir un peu perdu de vue. Barlaam raconte à Joasaph qu'un riche ayant fait élever avec soin une jeune gazelle, ne put l'empêcher de finir par regretter le désert. Un jour, ayant réussi à tromper la vigilance de ses gardiens, elle rejoignit un troupeau de gazelles. Plusieurs fois elle parvint à les rejoindre encore pour gambader tout un jour avec ses pareilles et s'en retourner le soir au parc de son maître. Les gardiens ayant enfin pu suivre sa trace la garrottèrent en même temps qu'ils tuèrent une grande partie du troupeau.

Même à travers la plus sèche des traductions, on est frappé de la poésie de cette fable. Or, le IIe livre du Pantcha-tantra, intitulé « Comment on gagne des amis, » roule principalement sur une sorte d'alliance défensive conclue entre la corneille Vol-léger, la souris Mont-d'or, la tortue Traînarde et la gazelle *Tschitrânga* (tachetée). Il y a là plusieurs aventures auxquelles on ne peut se défendre de s'intéresser et où domine véritablement le ton charmant et cordial des *Deux Pigeons* de la Fontaine [1].

La gazelle raconte que dans son enfance elle avait toujours l'étourderie de trop s'éloigner du troupeau. Il lui arriva un jour de donner tête baissée dans un piége, et c'était en vain que toutes ses compagnes l'environnaient et la couvaient de leurs yeux si doux et si profonds. Le chasseur ne la tua pas, mais la vendit à un fils de roi. Celui-ci fit prodiguer à la charmante prisonnière les bains, les parfums et les mets les plus délicats. C'était à qui, des femmes ou des enfants du harem, la comblerait de caresses; mais la pauvre bête n'y gagnait, en fin de compte, que des meurtrissures, des maladies et surtout de l'ennui. (Benfey, *Pantcha-tantra*, II, 211.)

« Un jour, dit-elle à ses amis, me trouvant près du prince, je me pris à penser à mon troupeau, et tout à coup il m'arriva de dire tout haut :

[1] Cette fable se retrouve également dans l'Inde; mais en est-elle bien originaire?

Digitized by Google

» — Ah! que ne suis-je haletante, à la suite du troupeau, battue des vents et de la pluie?... »

Le fils du roi, stupéfait, se crut possédé du démon, puisque en sa présence une gazelle avait parlé. Il fit consulter tous les sorciers du royaume et promit une belle récompense à celui qui pourrait le débarrasser de tout maléfice.

Pour la gazelle, sans autre forme de procès, on vous la battit à coups de bâton, à coups de pierre, tant et si bien qu'elle allait mourir, si quelqu'un ne se fût avisé d'expliquer au prince que les mélancoliques paroles de la prisonnière ne devaient être attribuées qu'à la naturelle influence d'un temps pluvieux, etc., etc.

On ne saurait méconnaître ici une grande analogie de couleurs et d'éléments, malgré toute la différence des tendances et des applications. Quant à la gazelle douée un moment de la parole humaine, il suffit de remarquer, avec M. Benfey (I, 327), que dans les écrits bouddhistes on identifie les âmes des bêtes et celles des hommes en vertu de la métempsycose. Il en résulte que les animaux nous y apparaissent moins avec leurs instincts naturels qu'avec les réminiscences d'une vie antérieure ou les pressentiments d'une métamorphose d'outre-tombe. Peut-être même est-ce pour cela que les fables grecques et modernes, affranchies de toute intention théologique, sont si naturelles et si saisissantes. Pour Bouddha les animaux sont des âmes en pénitence; pour la Fontaine, ce ne sont que d'amusants instincts. N'en va-t-il pas un peu de même des dieux indiens, beaucoup plus symboliques que les dieux grecs, qui ne sont plus guère que des héros ou même des hommes? La littérature bouddhique a été une des plus fécondes du monde, mais elle a été alourdie et comme écrasée par l'élément théologique, dogmatique ou didactique.

Digitized by Google

VI

Il était réservé à M. F. Liebrecht, depuis longtemps passionné pour les généalogies de contes et d'apologues, de constater nettement une provenance bouddhique, non pas seulement dans les épisodes et les exemples de notre roman théologique, mais jusque dans les principaux fils de sa trame.

C'est la vie du Bouddha, racontée par M. Barthélemy Saint-Hilaire (*Le Bouddha, etc.*, Paris, 1860), qui a mis le savant professeur de l'École normale de Liége sur la trace d'une importante découverte.

Dans son article sur les sources du Barlaam et Josaphat (*Journal d'Ebert, à Berlin, pour les littératures romanes et celles de l'Angleterre,* II, 314), M. Liebrecht commence par se rattacher à ceux qui donnent une réalité historique au plus ancien des romans ascétiques de l'Europe. Ce n'est pas qu'il admette un Abenner et un Joasaph dans les nombreuses dynasties indiennes, mais ayant définitivement reconnu dans cette légende apocryphe une appropriation de la vie de Bouddha, dont M. Barthélemy Saint-Hilaire résume les nombreux caractères d'authenticité, il pouvait sans exagération dire que le conte dévot était comme le décalque d'une histoire réelle.

Il est bien entendu que cette provenance indienne ne doit s'admettre ici que pour le cadre légendaire : quant à la prédication qu'il renferme, elle est bien essentiellement chrétienne, et les infiltrations bouddhistes qu'on y a cru remarquer ne sont que des analogies de monachisme à monachisme.

Ce qui domine le parallélisme entre la légende chrétienne et l'histoire bouddhique, c'est que dans les deux rédactions on trouve un fils de roi renonçant pour la vie ascétique à toutes les splendeurs du trône, à toutes les affections humaines, et résistant aux larmes de la fa-

Digitized by Google

mille comme aux influences d'une éducation systématique.

Vers l'an 625 avant notre ère, naquit à Kapilavastou, capitale d'un royaume au pied des montagnes du Népâl, le merveilleux Siddhârta, beau comme Joasaph, et fils du roi Çouddhodana et de Mâyâ. Sa mère se nommait Mâyâ, c'est-à-dire *illusion*, parce qu'elle était belle à éblouir.

Comme pour Joasaph, les brahmanes avaient fait des prédictions bien faites pour attrister le cœur des parents. Le bel enfant qui appartenait à la caste des Kshattriyas et descendait de la grande race solaire des Gôtamides, ne porterait un jour que le nom de Câkya-mouni (le *moine* de la famille royale des Çâkyas), et renoncerait à la couronne pour se faire ascète.

Comme Joasaph aussi, il fut présenté au temple des dieux, suivant l'antique usage, et de grandes fêtes signalèrent son entrée dans la vie. Quand il eut l'âge d'être conduit « aux écoles d'écriture, » il s'y montra plus habile que ses maîtres, et un d'eux, sous la direction de qui il était plus spécialement placé, déclara bientôt qu'il n'avait plûs rien à lui apprendre. Il fuyait les bandes d'écoliers pétulants et joyeux pour méditer sur les choses les plus hautes. Un jour même il s'égara seul dans un vaste bois, où il resta de longues heures sans qu'on sût ce qu'il était devenu. L'inquiétude gagna jusqu'au roi son père, qui alla de sa personne le chercher dans la forêt, et qui le trouva sous l'ombre d'un djambou, plongé dans une réflexion profonde [1].

Au milieu de tous les plaisirs de la cour, le futur Bouddha songeait aux Védas, aux systèmes philosophiques, à la grammaire sacrée, à la syllogistique, et principalement au néant de la vie : « La vie d'une créature, disait-il, est pareille à l'éclair des cieux. Comme le torrent qui descend de la montagne, elle coule avec une irrésistible vitesse. Par le fait de l'existence, du désir et

[1] Barthélemy Saint-Hilaire, p. 6.

Digitized by Google

de l'ignorance, les créatures sont dans la voie *des trois maux*. Les ignorants roulent dans ce monde, de même que tourne la roue du potier... Tout composé est périssable; ce qui est composé n'est jamais stable; c'est le vase d'argile que brise le moindre choc; c'est la fortune empruntée à un autre; c'est une ville de sable qui ne se soutient pas; c'est le bord sablonneux d'un fleuve. »

M. Liebrecht rapproche de ce passage la page 26 de sa traduction du Barlaam, où l'on voit que Josaphat (la forme la plus ordinaire pour Joasaph) a été de bonne heure, par la grâce du Saint-Esprit, porté aux choses sérieuses et dignes de l'éternité.

Nous avons vu plus haut tout ce qu'Abenner imagine pour empêcher son fils de se faire moine. Le roi Çoûddhodana ne se croit pas moins bien avisé. Il a deviné, lui aussi, les projets qui agitent le cœur de son fils. Avec cet instinct qui est de tous les temps, il redouble de caresses et de soins pour lui. C'est une histoire chaque jour renouvelée dans les maisons où l'affection familiale entre en conflit avec les attractions du cloître.

Le jeune Siddhârtha obtient jusqu'à trois palais, un pour le printemps, un pour l'été et un autre pour l'hiver. Mais son père, craignant qu'il ne profite de ses excursions pour échapper à sa famille, donne les ordres les plus sévères et les plus secrets pour qu'on surveille toutes ses démarches. Mais les circonstances les plus simples de la vie ordinaire suffisent pour anéantir les plus beaux plans. C'est ici que M. Liebrecht a rencontré des traits dont l'analogie va parfois jusqu'à l'identité.

« Un jour qu'avec une suite nombreuse [1] il sortait par la porte orientale de la ville pour se rendre au jardin de Loumbinî auquel s'attachaient tous les souvenirs de son

[1] Barthélemy Saint-Hilaire, p. 12. Le même auteur dit dans son Introduction : « Sauf le Christ tout seul, il n'est point, parmi les fondateurs de religion, de figure plus pure ni plus touchante que celle du Bouddha. »

Digitized by Google

enfance, il rencontra sur sa route un homme vieux, cassé, décrépit; ses veines et ses muscles étaient saillants sur tout son corps; ses dents étaient branlantes; il était couvert de rides, chauve, articulant à peine des sons rauques et désagréables; il était tout incliné sur un bâton; tous ses membres, toutes ses jointures tremblaient.

» — Quel est cet homme? dit avec intention le prince à son cocher. Il est de petite taille et sans forces; ses chairs et son sang sont desséchés; ses muscles sont collés à sa peau, sa tête est blanchie, ses dents sont branlantes, son corps est amaigri; appuyé sur un bâton, il marche avec peine, trébuchant à chaque pas. Est-ce la condition particulière de sa famille? ou bien est-ce *la loi de toutes les créatures du monde?*

» — Seigneur, répondit le cocher, cet homme est accablé par la vieillesse; tous ses sens sont affaiblis, la souffrance a détruit sa force, et il est dédaigné par ses proches; il est sans appui; inhabile aux affaires, on l'abandonne comme le bois mort dans la forêt. Mais ce n'est pas la condition particulière de sa famille. En toute créature la jeunesse est vaincue par la vieillesse; votre père, votre mère, la foule de vos parents et de vos alliés finiront par la vieillesse aussi : il n'y a pas d'autre issue pour les créatures. »

Remarquons, en passant, que ces tableaux de vieillards abandonnés se rencontrent souvent dans les paraboles bouddhistes et sont sans doute la critique ou tout au moins la constatation de la grossièreté de certaines castes. On sait que le bouddhisme tendait à supprimer cette distinction brahmanique.

« — Ainsi donc, reprit le prince, la créature ignorante et faible, au jugement mauvais, est fière de la jeunesse qui l'enivre, et elle ne voit pas la vieillesse qui l'attend. Pour moi, je m'en vais. Cocher, détourne promptement mon char. Moi, qui suis aussi la demeure future de la vieillesse, qu'ai-je à faire avec le plaisir et la joie? » Et le

Digitized by Google

jeune prince, détournant son char, rentra dans la ville, sans aller à Loumbinî.

Cette rencontre du Bouddha avec un vieillard, type de la décomposition sénile, correspond sans nul doute à cet épisode du Barlaam que nous allons esquisser :

Dans une de ses promenades, Josaphat rencontre un vieillard chargé d'années, au visage ridé, aux jambes tremblantes, à la démarche voûtée, aux cheveux blancs comme neige, à la bouche édentée, à la parole bégayante. Le jeune prince demande l'explication de ce spectacle nouveau pour lui. Les gens de son escorte lui répondent, tout comme le cocher de Kapilavastou, que l'âge amène insensiblement cette décadence.

— Et comment cela finira-t-il? demande Josaphat.

— Pas autrement que par la mort.

— Est-ce la loi de tout le monde, ou si ce n'est là qu'une destinée spéciale?...

— C'est ce qui attend tous les hommes qui ne meurent pas avant le terme ordinaire.

— Mais quand donc vient-il ce terme ordinaire? N'y a-t-il pas moyen d'y échapper?

— A moins de circonstances particulières, on meurt de quatre-vingts à cent ans, et la mort est la dette de toute créature.

En apprenant tout cela, ce jeune prince qui a toute la précoce perspicacité du futur Bouddha, ne peut s'empêcher de gémir et de s'écrier : « Amère donc est cette vie, et pleine de douleurs; et comment serait-on un seul instant sans inquiétude, puisque la mort peut nous prendre même en chemin? »

Et il reprend sa route, et il médite sur les paroles de ses serviteurs, et depuis ce jour-là, il ne fait que penser à la mort. Mais comme il est prédestiné à se faire chrétien, il ne se plonge pas absolument dans les voluptés indiennes de la pensée du néant, du *nirvâna*. Il se dit, sans cesse, que rien n'est plus certain que la prochaine venue de la mort; mais qu'il reste à savoir si tout finit

Digitized by Google

avec elle, ou bien s'il y a une autre vie, un autre monde.

Il faut encore rattacher ici, comme M. Liebrecht l'a fait remarquer dans une note envoyée à M. Benfey (*Götting. gelehrt. Anz* — Compte rendu du livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire et de l'article sur les sources du Barlaam), un autre épisode de la vie de Siddhârtha.

« Une autre fois encore [1], il se rendait par la porte de l'ouest au jardin de plaisance, quand sur la route il vit un homme mort, placé dans une bière et recouvert d'une toile. La foule de ses parents tout en pleurs l'entourait, se lamentant avec de longs gémissements, s'arrachant les cheveux, se couvrant la tête de poussière, et se frappant la poitrine en poussant de grands cris.

Le prince, prenant encore le cocher à témoin de ce douloureux spectacle, s'écria :

« — Ah! malheur à la jeunesse que la vieillesse voit détruire; ah! malheur à la santé que détruisent tant de maladies; ah! malheur à la vie où l'homme reste si peu de jours! S'il n'y avait ni vieillesse, ni maladie, ni mort! Si la vieillesse, la maladie, la mort étaient pour toujours enchaînées! »

On voit que l'auteur du Barlaam a réuni l'épisode du vieillard et celui du mort. Il a fait ce que la littérature imitatrice des Romains appelle si souvent *contaminatio*. On voit aussi que s'il est beaucoup plus naturel de voir Siddhârtha tirer lui-même la moralité de ces spectacles tandis que Josaphat attend qu'on lui explique la vieillesse et la mort, en revanche le spiritualisme chrétien relève singulièrement des circonstances qui, dans la biographie indienne, suscitent des propos de nihilisme. Malgré tout ce qu'a d'héroïque, de vertueux et de charitable l'âme du réformateur indien, malgré la générosité de ses intentions, il y a toujours une incurable absurdité dans ses conclusions monacales. Il lui manque la notion d'une Providence en même temps que celle de la liberté, cette

[1] Barthélemy Saint-Hilaire, p. 14.

Digitized by Google

base de la véritable sagesse humaine. Voltaire disait des bouddhistes : « Ces peuples ne nient ni n'affirment Dieu; ils n'en ont jamais entendu parler. Prétendre qu'ils sont athées, est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens : ils ne sont ni pour ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfants; un enfant n'est ni athée ni déiste; il n'est rien! »

VII

Une autre fois, le prince Siddhârtha amène la parabole du malade. Ce sont, en effet, des paraboles toutes ces rencontres, réelles ou inventées, que le futur Bouddha se ménage pour se confirmer dans sa résolution d'échapper au tourbillon des transmigrations et des existences matérielles. Il veut arriver à une sorte d'ataraxie stoïcienne, n'avoir plus ni crainte ni désir. Il croit savoir que sans l'attachement aux choses, l'être ne revêtirait pas, ne prendrait pas un certain état moral qui le mène à renaître de nouveau, à se plonger dans le relatif, le fini, le contingent, l'imparfait, le tumultueux. Son quiétisme doit aller jusqu'au *nirvâna,* jusqu'à la suppresston de tout mouvement, de tout changement, et il pourrait dire plus sérieusement et tout à la fois plus absurdement qu'Horace :

..... Qui cupiet, metuet quoque; porro
Qui metuens vivit, liber mihi non erit unquam.

Mais cet affranchissement par l'ascétisme n'est, en dernière instance, que l'anéantissement absolu. Avec de pareilles tendances, quand le prince Siddhârtha rencontre un homme brûlé de la fièvre, le corps tout amaigri et tout souillé, sans compagnons, sans asile, respirant avec une grande peine, tout essoufflé et paraissant obsédé de la frayeur du mal et des approches de la mort, il n'a d'autre conclusion que le recours au néant.

Digitized by Google

« La santé, dit le jeune prince [1], est donc comme le jeu d'un rêve, et la crainte du mal a donc cette forme insupportable ! Quel est l'homme sage qui, après avoir vu ce qu'elle est, pourra désormais avoir l'idée de la joie et du plaisir? »

Le véritable sens de ces paroles se retrouve dans l'exhortation d'un génie qui apparaît en songe au futur Bouddha, et qui le pousse à remplir enfin sa mission, en lui disant :

« — Celui qui n'est pas délivré ne peut délivrer; l'aveugle ne peut montrer la route. Aux êtres, quels qu'ils soient, brûlés par le désir, attachés à leurs maisons, à leurs richesses, à leurs fils, à leurs femmes, fais désirer, après les avoir instruits, d'aller dans le monde errer en religieux. »

M. Liebrecht nous montre l'apologue du malade dans le Barlaam (page 27 de la traduction allemande). Malgré toutes les précautions du roi Abenner, un jour la négligence des serviteurs fait que le jeune Josaphat rencontre dans sa promenade deux hommes, dont l'un était lépreux, l'autre aveugle. Étonné, ému de pitié, il veut connaître la cause de cette misère. Comme il n'était plus possible de dissimuler, les serviteurs répondent que cela provient d'éléments corrompus et de sucs viciés.

— Tout le monde est-il sujet à cette corruption?

— Non pas tout le monde, prince, mais ceux dont la santé est altérée.

— Mais, sait-on d'avance qui doit devenir malade? Ou bien, cela arrive-t-il sans qu'on y songe?

— Nul homme, répondent les serviteurs, ne peut prévoir l'avenir; cela dépasse la nature humaine et n'appartient qu'aux dieux.

Et cette fois encore, le prince Josaphat rentra triste et rêveur dans ce palais où son père avait accumulé tous les enchantements de la vie.

[1] Barthélemy Saint-Hilaire, p. 14.

Digitized by Google

La rencontre d'un moine mendiant est pour la destinée religieuse de Josaphat et de Siddhârtha également décisive.

« Le futur Bouddha [1] sortait par la porte du nord, pour se rendre au jardin de plaisance, quand il vit un bhikshou ou mendiant, qui paraissait dans tout son extérieur, calme, discipliné, retenu, voué aux pratiques d'un brahmatchari (étudiant les Védas et voué à une chasteté absolue), tenant les yeux baissés, ne fixant pas ses regards plus loin que la longueur d'un joug, ayant une tenue accomplie, portant avec dignité le vêtement de religieux et le vase aux aumônes.

» — Quel est cet homme, demanda le prince.

» — Seigneur, répondit le cocher, cet homme est un de ceux qu'on nomme bhikshous; il a renoncé à toutes les joies du désir et il mène une vie très-austère; il s'efforce de se dompter lui-même et s'est fait religieux. Sans passion, sans envie, il s'en va chercher des aumônes.

» — Cela est bon et bien dit, reprit Siddhârtha. L'entrée en religion a toujours été louée par les sages; elle sera mon recours et le recours des autres créatures; elle deviendra pour nous un fruit de vie, de bonheur et d'immortalité.

» Puis le jeune prince, ayant détourné son char, rentra dans la ville sans voir Loumbinî; sa résolution était prise. »

De tout temps dans l'Inde, ce pays qui inventa le chapelet, le moine mendiant a été placé à côté, souvent même au-dessus du brahmane studieux. Toutefois, lorsque le bouddhisme s'étendit et se propagea, il opéra une réaction en faveur du monachisme quelque peu délaissé, de même qu'il arriva dans une autre religion, à l'époque de saint Dominique et de *saint François,* les plus *désespérés* amateurs de la pauvreté, comme s'exprime Bossuet. Chose à remarquer ici, ce fut cette réaction ascétique qui pro-

[1] Barthélemy Saint-Hilaire, p. 15.

Digitized by Google

duisit en Europe le développement des contes dévots à l'instar du Barlaam, et dans l'Inde l'appropriation bouddhique des plus vieilles légendes et similitudes des brahmanes.

Les Védas déjà connaissent les anachorètes. C'est aux ermites des forêts qu'on doit les grands poëmes, les débuts de la philosophie et, à vrai dire, tout le développement intellectuel de l'Inde, avec ses qualités comme avec ses défauts. Le noviciat ascétique se faisait sous la direction d'un vieil anachorète; on changeait de nom, on se munissait seulement d'une peau d'antilope servant à la fois de vêtement et de couche, d'un pot à l'eau, d'une boîte aux aumônes, d'une tête de mort, d'un bâton, et l'on se retirait dans une hutte ou dans une grotte. Le bouddhisme ne détruisit rien de tout cela, il venait seulement accomplir la loi en l'étendant à toutes les castes sans distinction. En même temps il développa aussi l'idée brahmanique des peines volontaires, des macérations, de tout ce qui peut enfin diminuer l'expiation des purgatoires indiqués par tout le douzième livre des lois de Manou, et notamment au nº 54 :

54. « Après avoir passé de nombreuses séries d'années dans les terribles demeures infernales, à la fin de cette période les grands criminels sont condamnés aux transmigrations suivantes, pour achever d'expier leurs fautes, etc. » C'est un tableau de renaissances successives dont on retrouve plus d'un trait dans Platon, dans Virgile et, en général, dans toute l'antiquité gréco-latine.

Le bouddhisme était si essentiellement un renforcement de l'élément monacal dans le brahmanisme, que même après la rédaction définitive des écritures canoniques dans ce qu'on appelle *les trois grands conciles,* on ne comptait guère que des moines parmi les véritables bouddhistes. Le roi Açoka lui-même, qui vers l'an 320 avant notre ère traita avec Ptolémée pour la protection des missionnaires bouddhistes et qui, maître de toute l'Inde jusqu'à la pointe méridionale de Ceylan, était une

Digitized by Google

sorte de moine couronné faisant sculpter sur des rochers gigantesques des sermons en manière d'édits pour stigmatiser l'antique peine de mort, dernier reste de la loi du talion, et proclamer l'égalité religieuse des hommes.

Il ne faut donc voir qu'une circonstance des plus naturelles, des plus ordinaires dans cette révolution opérée dans la vie du futur bouddha, rien que par l'apparition d'un moine mendiant.

Il est tout aussi naturel que ce soit un moine mendiant, nommé Barlaam, qui venu des déserts du Sennaar [1], opère la conversion du prince Josaphat. Mais comme le roman grec dont il s'agit ici est avant tout une œuvre de propagande, on conçoit que l'auteur emploie près de la moitié de son œuvre (du chap. VI au chap. XXI) pour rapporter toutes les conversations et paraboles catéchistiques échangées entre Barlaam et Josaphat. Non-seulement on y expose par raisons ou par comparaisons les théories du renoncement, du libre arbitre, du *rationabile obsequium*, d'un Dieu personnel révélé par la création tout entière, du culte des images, de la prière, mais on traite aussi de la distinction entre l'orthodoxie et les hérésies. Dans cette longue partie, le cadre bouddhiste est en quelque sorte perdu de vue. En revanche, on y accumule de curieuses paraboles qui ont instruit et amusé tout le moyen âge de l'Europe après avoir instruit et amusé tout le moyen âge de l'Asie.

« Tu as bien fait, dit le vieux Barlaam au jeune prince, tu as agi royalement, en ne tenant pas compte de mon humble et misérable apparence et en t'attachant à une espérance cachée. Il arriva un jour qu'un roi très-puissant, très-redouté, traîné dans un char tout brillant d'or et suivi d'une riche escorte, rencontra deux hommes couverts de haillons et de boue, et dont la figure était pâle et amaigrie. Ayant aussitôt reconnu dans cette misère la trace des mortifications les plus sévères, il s'élança de son char pour s'agenouiller aux pieds de ces religieux, les

[1] En avant de la jonction du Tigre et de l'Euphrate?

Digitized by Google

embrasser et leur témoigner tout son amour et toute sa vénération. Les ministres et les courtisans pensaient qu'en cette rencontre il avait oublié ce qu'il devait à son rang; mais ils n'osèrent le dire qu'au frère du roi qui s'en expliqua ouvertement. Le roi alors lui fit une réponse qu'il eut de la peine à comprendre... »

Barlaam rapporte ici la fameuse anecdote des cassettes qui joue un si grand rôle dans le *Marchand de Venise*, de Shakspeare, dans les *Gesta Romanorum* et maint autre recueil aimé avant la renaissance. C'était un proverbe au moyen âge, c'en est encore un en Flandre, que les moindres cassettes renferment les plus grands trésors. Le Shylock est également provenu du bouddhisme et non de la législation féroce des XII Tables (Benfey, I, 409).

Il est essentiel de noter, comme le fait observer M. Liebrecht, que Barlaam parle surtout d'une cassette d'or et de pierreries qui ne contient que des ossements puants. En effet, ce trait nous sert en quelque sorte d'anse pour rapprocher ici une histoire bouddhique concernant le grand roi Açoka [1].

« Açoka, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire (page 105), si fameux d'abord par sa cruauté et ensuite par sa piété fastueuse, donne dans une légende un exemple d'humilité dont peu de rois seraient certainement capables. Il vient de se convertir, et il est dans toute la ferveur d'un néophyte. Aussi chaque fois qu'il rencontrait des ascètes bouddhistes, « des fils de Çâkya, » soit dans la foule, soit isolés, il touchait leurs pieds de sa tête et les adorait. Un de ses ministres, Yaças, quoique converti lui-même, s'étonne de tant de condescendance, et il a le courage de représenter à son maître qu'il ne doit pas se prosterner ainsi devant des mendiants sortis de *toutes les castes* [2]. Le

[1] Qui ne connaît le prologue de Rabelais et sa comparaison des boîtes empruntées à Platon?

[2] On voit que, comme nous le disions plus haut, le monachisme bouddhique était de plus égalitaire et révolutionnaire.

Digitized by Google

roi accepte cette observation sans y répondre ; mais, quelques jours après, il dit à ses conseillers qu'il désire connaître la valeur de la tête des divers animaux, et leur enjoint de vendre chacun la tête d'un animal. C'est Yaças qui doit vendre une tête humaine. Les autres têtes sont vendues à des prix différents ; mais celle-là, personne n'en veut ; et le ministre est forcé d'avouer que, même gratuitement, il n'a point trouvé à la placer.

— Pourquoi donc, dit le roi, personne n'a-t-il voulu de cette tête humaine ?

— Parce qu'elle est un objet méprisable et sans valeur, répond le ministre.

— Est-ce cette tête seule qui est méprisable, ou bien toutes les têtes humaines le sont-elles également ?

— Toutes les têtes humaines, dit Yaças,

— Eh quoi ! dit Açoka, est-ce que la mienne aussi serait méprisable ?

Le ministre, retenu par la crainte, n'ose dire la vérité ; mais le roi lui ordonne de parler selon sa conscience, et ayant obtenu de sa franchise la réponse qu'il en attendait :

— Oui, ajoute-t-il, c'est par un sentiment d'orgueil et d'enivrement que tu veux me détourner de me prosterner devant les religieux. Et si ma tête, ce misérable objet dont personne ne voudrait pour rien, rencontre quelque occasion de se purifier, et acquiert quelque mérite, qu'y a-t-il là de contraire à l'ordre ? Tu regardes à la caste dans les religieux de Çâkya, *et tu ne vois pas les vertus qui sont cachées en eux*. On s'enquiert de la caste quand il s'agit d'une invitation ou d'un mariage, mais non quand il s'agit de la loi ; car les vertus ne s'inquiètent pas de la caste. Si le vice atteint un homme d'une haute naissance, on dit : « C'est un pécheur, » et on le méprise. Mais on ne fait pas de même pour un homme né d'une famille pauvre, et s'il a des vertus, on doit l'honorer en se prosternant devant lui. »

Puis, interpellant plus directement son ministre, le roi poursuit :

Digitized by Google

« Ne connais-tu pas cette parole du héros compatissant [1] des Câkyas : *Les sages savent trouver de la valeur aux choses qui n'en ont pas?* Lorsque je veux obéir à ses commandements, ce n'est pas une preuve d'amitié de ta part que d'essayer de m'en détourner. Quand mon corps, abandonné comme les fragments de la canne à sucre, dormira sur la terre, il sera bien incapable de saluer, de se lever et de réunir les mains en signe de respect. Quelle action vertueuse serai-je alors en état d'accomplir? Souffre donc que maintenant je m'incline devant les religieux; car celui qui sans examen se dit : « Je suis le plus noble, » est enveloppé des ténèbres de l'erreur. Mais celui qui examine le corps à la lumière des discours du sage aux

[1] Malgré ses bizarreries et ses folles imaginations, le bouddhisme est toutefois une doctrine de charité universelle, même à l'égard des *frères inférieurs* dont parle M. Michelet. C'est sans doute pour cela que dans le *Pantcha-tantra*, sorte d'encyclopédie de la morale bouddhique, les animaux ont tous en quelque sorte le sentiment de leur importance.

A la fin de la Grammaire mongole de Schmidt (Pétersbourg, 1831) et dans ses *Forschungen* sur les Mongols, les Tibétains, etc. (Pétersbourg, 1824), on trouve de curieuses légendes sur le Bouddha se sacrifiant pour toute espèce de créatures. C'est même avec cela, je veux dire en traduisant cela, que les Mongols ont commencé leur littérature. Tantôt le Bouddha, d'après le *Uligerun Dalaï* (la mer des similitudes) s'en va trouver au fond de la forêt une tigresse affamée et se couche devant la terrible bête pour qu'elle le déchire et le fasse servir à nourrir ses petits. Tantôt *Burchan* (le Bouddha mongol), quand il est enfin arrivé au septième degré de perfectionnement, quand il s'est affranchi de l'océan tumultueux des *Ortschilang* (changements, transmigrations), on le voit descendre dans les enfers et aller remplacer les damnés dans leurs tortures. Il rappelle alors assez naturellement, ce semble, le centaure Chiron se sacrifiant et mourant pour Prométhée.

Le savant Schmidt croit que le bouddhisme a été, en principe, en germe, constitué *plus anciennement* que le brahmanisme, qui a, outre la métempsycose, le *Lingam* (espèce de culte phallophorique) et la *Trimourti* (espèce de trinité). Mais au fond ce sont deux émanations du même esprit contemplatif et ascétique des Indiens. Dans cette hypothèse, la prédication du Bouddha du VI[e] siècle avant Jésus-Christ ne serait qu'une phase importante de la *religion des mendiants*.

Digitized by Google

dix forces [1], celui-là ne voit pas de différence entre le corps d'un prince et celui d'un esclave. La peau, la chair, les os, la tête sont les mêmes chez tous les hommes ; les ornements seuls et les parures font la supériorité d'un corps sur un autre. Mais l'essentiel en ce monde, c'est ce qui peut se trouver dans un corps vil, c'est ce que les sages ont du mérite à saluer et à honorer. »

Nous avons donné en entier cette aventure, d'abord comme type d'anecdote bouddhique, ensuite à cause de la merveilleuse noblesse de ce langage. On y remarquera sans peine le ton naïvement catéchistique, si saillant dans les millions de volumes écrits dans l'Inde, à Ceylan, au Thibet, en Chine et jusque sur l'immense et stérile plateau de la haute Asie. De plus, la conversation entre Açoka et Yaças nous fait entrer au vif dans les mœurs de l'Inde, à peu près à l'époque où Mégasthènes, au nom de Séleucus Nicator, allait visiter la cour merveilleuse de Sandracotta à Palibothra. En comparant les paroles de Barlaam à celles d'Açoka, et en tenant compte de quelques transpositions, combinaisons et dédoublements de détails, on se convaincra facilement de l'unité de source littéraire. Au reste, M. Benfey n'hésite pas à rattacher au bouddhisme tout ce qui a circulé au moyen âge sur l'apologue des trois ou des quatre cassettes, qui est en tout ceci l'élément caractéristique.

VIII

La 3e parabole, qui sert à Barlaam à prouver à Josaphat la folie de ceux qui s'acoquinent aux choses de la terre, est rattachée par MM. Benfey et Liebrecht aux *Avadânas* publiés par M. Stanislas Julien. Les annales de la Chine, tenues avec un soin que jamais gouvernement

[1] C'est la naïveté propre aux peuples enfants de vouloir donner le chiffre exact de choses morales qui se pèsent, mais ne se comptent pas.

Digitized by Google

n'a égalé, même parmi les nations les plus policées, attestent que le bouddhisme a été apporté en Chine deux cent dix-sept ans *avant* notre ère par quelques apôtres indiens. Dès l'an 61 de cette ère, il était devenu le culte public de l'empire, et l'on commençait la traduction officielle des livres canoniques et autres rédigés en sanskrit ou en palî. Aujourd'hui encore il paraît en Chine des livres bouddhistes par milliers.

Barlaam raconte qu'un homme qui fuyait une licorne tomba dans un puits où il put s'accrocher quelques instants à une racine incessamment rongée par des rats, tandis que tout au fond il apercevait un serpent qui l'attendait la gueule béante.

Les *Avadânas* (encyclopédie de légendes bouddhistes traduites en chinois), sous la rubrique *Dangers et Misères de la vie*, racontent le trait suivant :

« Jadis un homme qui traversait un désert, se vit poursuivi par un éléphant furieux. Il fut saisi d'effroi et ne savait où se réfugier, lorsqu'il aperçut un puits à sec, près duquel étaient de longues racines d'arbres. Il saisit les racines et se laissa glisser dans le puits. Mais deux rats, l'un noir et l'autre blanc, rongeaient ensemble les racines de l'arbre. Aux quatre coins de l'arbre il y avait quatre serpents venimeux qui voulaient le piquer, et au-dessous un dragon gorgé de poison. Au fond de son cœur, il craignait à la fois le venin du dragon et des serpents et la rupture des racines. Il y avait sur l'arbre un essaim d'abeilles qui fit découler dans sa bouche cinq gouttes de miel ; mais l'arbre s'agita, le reste du miel tomba à terre, et les abeilles piquèrent cet homme ; puis un feu subit vint consumer l'arbre.

« L'arbre et le désert *figurent* la longue nuit de l'ignorance ; cet homme figure les hérétiques ; l'éléphant figure l'instabilité des choses ; le puits figure le rivage de la vie et de la mort ; les racines de l'arbre figurent la vie humaine ; le rat blanc et le rat noir figurent le jour et la nuit ; les racines de l'arbre rongées par ces deux animaux

Digitized by Google

figurent l'oubli de nous-mêmes et l'extinction de toute pensée; les quatre serpents venimeux figurent les quatre grandes choses (la terre, l'eau, le feu, le vent); le miel figure les cinq désirs (de l'amour, de la musique, des parfums, du goût, du toucher); les abeilles figurent les pensées vicieuses; le feu figure la vieillesse et la maladie; le dragon venimeux figure la mort. On voit par là que la vie et la mort, la vieillesse et la maladie sont extrêmement redoutables [1]. Il faut se pénétrer constamment de cette pensée, et ne point se laisser assaillir et dominer par les cinq désirs. »

D'autres paraboles [2] analogues roulent dans ce même cercle d'idées fréquemment repris par le bouddhisme. M. Liebrech (*Journal d'Ebert,* II, 127) cite aussi un curieux passage de Sylvestre de Sacy, le grand orientaliste, ou plutôt du *Kalila ve Dimna*. En voici le début :

« On ne peut mieux *assimiler* le genre humain qu'à un homme qui, fuyant un éléphant furieux, est descendu dans un puits. Il s'est accroché à deux rameaux qui en couvrent l'orifice, et ses pieds se sont posés sur quelque chose qui forme une saillie dans l'intérieur du même puits : ce sont quatre serpents qui sortent leurs têtes hors de leurs repaires; il aperçoit au fond du puits un dragon qui, la gueule ouverte, n'attend que l'instant de sa chute pour le dévorer, etc. »

On voit combien le même récit se modifie suivant qu'il se rédige en Chine, en Arabie, en Asie Mineure ou en Égypte, et suivant la religion, islamisme, bouddhisme ou christianisme, qu'il doit servir à propager. Inévitablement aussi, les commentaires varient et renchérissent les uns sur les autres. C'est à qui trouvera la subtilité

[1] Voilà le côté le plus vil du bouddhisme.

[2] Dans les Chants de Sôl, poëme didactique chrétien, on prouve comme dans Barlaam, à force de paraboles, par exemple celle du brigand repentant assassiné par son hôte. C'est toujours le même esprit du moyen âge.

Digitized by Google

la plus imprévue, le raffinement le plus mystique. Sous ce rapport, il y a bien des commentateurs chrétiens qui valent les thalmoudistes et les bouddhistes.

M. Liebrecht cite encore l'histoire du moine (*mouni*) Dscharatkarou, tirée du Mahabharata par le docteur Holzmann (*Indische Sagen*). Le moine a fait vœu de vivre sans demeure, sans propriété, sans convoitise, sans la moindre appétence sensuelle. Toujours en pèlerinage vers l'une ou l'autre chapelle à reliques, il rencontre un jour un puits où se voit tout ce qu'on a vu plus haut. Le dévot philanthrope, pour sauver les malheureux accrochés aux racines, offre de céder sans indemnité un quart, même un tiers du capital de pénitences et d'indulgences qu'il s'est amassé, etc., etc.

IX

Le Xe chapitre de la traduction allemande du Barlaam grec nous fournit la parabole du rossignol aux trois conseils, aux trois règles de conduite. M. Benfey rattache cette allégorie du prêtre-ermite au chapitre : « Le laboureur et le perroquet » des *Avadânas* bouddhistes, traduites par M. Stanislas Julien. C'est ici le cas de répéter avec le chevalier d'Aceilly :

> *Alfana* vient d'*Equus*, sans doute,
> Mais il faut convenir aussi
> Qu'à venir de là jusqu'ici
> Il a bien changé sur la route.

Rien de plus naturel : tout ce qui se déplace beaucoup, a chance de beaucoup changer. Cela est vrai des légendes et des paraboles, au moins autant que des institutions sociales, des langues, des races et des mythologies. Il y a en Orient et, par ricochet, en Occident, énormément d'histoires de corbeaux prophètes, de perroquets conseil-

Digitized by Google

lers, et en général, d'oiseaux mieux avisés que des hommes. Que de fois n'est-il pas question de la langue divine et mystérieuse de ces *fleurs de l'air*, comme dit le chinois! L'alouette, selon Ésope, ne naquit-elle pas avant la terre même! C'est peut-être pour cela qu'Aristophane oppose la sagesse des oiseaux à la folle ambition annexioniste des Athéniens, qui veulent faire comme Pyrrhus ou bien comme Picrochole [1].

Au XIII[e] chapitre du Barlaam, vient la 4[e] parabole de l'homme qui dans le malheur trouve assistance chez un ami toujours négligé (le ciel), tandis que ses amis autrefois les plus choyés, les plus festoyés (la famille, les sens, la terre), lui tournent le dos. Le docteur Von der Hagen (*Germania*, X) indique un sujet à peu près identique dans la moralité dramatique anglaise : *Hecastus*, nommée aussi *Every man*.

Le conte arabe de l'homme qui a une belle femme, un beau jardin et un beau livre, est rattaché ici par M. Liebrecht. Quand l'homme a longtemps joui de ces trois sources de bonheur, il arrive à son dernier jour et dit au jardin :

— Je t'ai arrosé et soigné : que feras-tu pour moi qui vais partir?

— Je n'ai pas de pieds pour te suivre, répond une voix du fond du jardin. Après toi, un autre propriétaire!

— Et toi, mon amour, l'âme de ma vie, dit l'homme à la femme, je t'ai beaucoup aimée et je t'ai beaucoup pardonné; maintenant je fais mon paquet : que feras-tu pour moi?

— Je veux, répond la femme, te servir tant que tu vivras, te pleurer après ta mort, te mener au champ du repos, et te pleurer encore jusqu'à la dernière heure de mon deuil et de mon veuvage.

[1] Dans beaucoup de contes mystiques, il est question d'esprits privilégiés qui comprennent le langage des oiseaux.

Digitized by Google

L'homme désespéré lui tourne le dos, passe du harem à la bibliothèque et dit au beau livre :

— Cher compagnon de ma solitude, ami que le malheur n'a jamais éloigné, aujourd'hui que tout va me quitter, me quitteras-tu aussi?

— Je veux, dit le livre, t'accompagner à tes obsèques, être ton confident dans la tombe et t'assister au jour du Jugement.

Si à toutes ces versions on compare encore un conte birman [1], où la princesse Thou-Damma-Isari décide que de trois prétendants à la même main, celui qui s'est offert pour monter la garde au cimetière, a le plus de droits à épouser la jeune fille ressuscitée, on verra encore une fois combien l'unité persiste au fond de toutes les variétés. On verra aussi comment un conte dévot, une allégorie mystique, peut dégénérer en historiette d'amour et même de galanterie.

La 5[e] parabole du chapitre XIV du Barlaam est amenée par Josaphat qui demande qu'on lui fasse bien comprendre en quoi la vie n'est qu'un tissu d'illusions. Le zélé convertisseur raconte l'histoire d'un homme qui sait que du trône il doit aller à l'exil et qui a soin d'amasser des trésors en vue d'un avenir que d'autres perdent de vue. Le conte se trouve dans le *Conde Lucanor* dont l'auteur, preux descendant de saint Ferdinand, fit pendant vingt ans la guerre de frontière contre les Mores d'Espagne et mourut en 1347. Son livre, vrai *miroir des princes*, est directement ou indirectement emprunté à la littérature arabe, autant pour le cadre que pour les moindres épisodes. Il ne faut pas s'étonner de l'influence des Arabes; ils ont remplacé au moyen âge les anciens Phéniciens et les Syriens pour la transplantation des sciences et des légendes orientales en Occident, en Hespérie, ce *far west*

[1] Cosmas Indicopleustes montre qu'au VI[e] siècle de notre ère, l'île de Ceylan était le rendez-vous des navires birmans, chinois et byzantins. Or, le bouddhisme était alors à son apogée. (Benfey, article *Inde.*)

Digitized by Google

d'alors. Mainte histoire de sorcier est placée dans les écoles sarrasines d'Espagne, et ce n'est pas par hasard que le savant Gerbert, accusé de magie, même quand il fut devenu le pape Sylvestre II, va chercher en Andalousie ses connaissances licites ou illicites [1].

En général, comme l'a si bien prouvé M. Benfey dans son *Pantcha-tantra*, le conte arabe n'est qu'une paraphrase d'apologue bouddhiste [2]. Ici encore on devine un thème souvent ressassé entre le Gange et la Djoumna. Quoique M. Alfred Maury (*la Terre et l'Homme*, p. 522) prétende ne voir dans le bouddhisme que le panthéisme des Aryas conquérants de l'Hindoustan, mêlé au fétichisme des races conquises, il est certain qu'il y a eu autre chose dans le principe. Avant de descendre jusqu'à la grossièreté populaire, la réforme antibrahmanique prêcha exclusivement le mépris des richesses mondaines et transitoires. Le roi d'un jour dont parle l'apologue est bien ce *mouni* bouddhiste, qui par ses méditations, ses extases, ses prières et ses mortifications de derviche espère s'élever jusqu'à la *môksha*, c'est-à-dire l'affranchissement de tout va-et-vient matériel, de toute alternative de mouvement (*pra-vriti* = *pro-verto*) et de repos (*nir-vriti* = *retro-verto*).

X

La 8e parabole qu'on trouve au XXIXe chapitre du Barlaam n'est plus alléguée par l'ermite chrétien, mais par un sorcier païen. Voici à quelle occasion :

Barlaam étant parti après avoir baptisé Josaphat, le

[1] M. Liebrecht retrouve encore dans *el Conde Lucanor* la 1re parabole de l'ermite Barlaam, celle du IVe chapitre. Un courtisan d'Abenner, dénoncé comme chrétien, apaisa la colère du roi au moyen des sages conseils d'un pauvre auquel il avait jadis sauvé la vie. Remarquons que, selon M. Dozy (*Rech. sur l'hist. des litt. de l'Espagne au moyen âge*, en 2 vol., 1860), les écrivains arabes puisaient beaucoup en Égypte.

[2] M. J. Mohl, dans son *Rapport à la Société asiatique* (Paris, 1851)

Digitized by Google

courtisan Arachès est chargé de poursuivre tous les ermites jusqu'au fond des déserts du Sennaar. Il amène ses prisonniers devant le roi Abenner qui engage avec celui que le roman appelle le *chef des ermites* une discussion théologique d'une tournure tout à fait bouddhiste. L'entrevue se termine par le martyre des chrétiens, après qu'ils ont prononcé d'énergiques et libérales protestations contre la tyrannie fiscale des rois.

On essaye ensuite d'ébranler Josaphat en lui présentant l'ermite Nachor, complice d'Arachès et qui se fait passer pour Barlaam. Mais le jeune néophyte résiste à toutes les ruses, à toutes les supplications de son père. Celui-ci imagine alors un grand tournoi théologique (indice également bouddhique [1]). On convoque des Galiléens, des païens, des sages de l'Inde, des savants de Chaldée, des augures, des sorciers, des devins de tout pays. Le roi menace du dernier supplice ceux de ses théologiens qui se laisseront vaincre. Josaphat en ayant promis autant à Nachor qu'il tient pour un faux Barlaam, l'imposteur, tremblant pour sa vie, se fait enfin sincèrement chrétien,

a donc tort de dire : « Il n'y a eu dans le monde que trois grandes impulsions civilisatrices, celle des Indiens, des Sémites et des Chinois. » Chinois, Tibétains et Mongols ne sont rien que par le bouddhisme.

[1] « Une légende, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, p. 43, intitulée le *Prâtihârga Soûtra*, est consacrée presque entière au récit d'une grande défaite que subirent les brahmanes vaincus par le Bouddha en présence de Prasénadjit (un roi du pays de Bénarès), c'est comme un tournoi *dont le roi et le peuple sont juges.* » — Chateaubriand, *Études historiques*, 2e étude (au commencement) dit que dès Constantin les conciles prirent la place des conseils, ou plutôt furent les véritables conseils du souverain qui se passionna pour des vérités ou des erreurs que souvent il ne comprenait pas. Quant à la participation du peuple en Europe comme en Asie, elle était plutôt passive et se bornait à quelques acclamations.

Le Bouddha ne ménageait pas les critiques à ses adversaires. Il les traitait d'hypocrites, de charlatans, de jongleurs. On voit de même Josaphat appeler *ignorants* et *fous* ceux qui ne pensent pas comme lui.

Digitized by Google

fait éclater une éloquence tout inspirée et proclame la supériorité de l'Évangile sur les livres des Juifs, des idolâtres et des polythéistes chaldéens, égyptiens et grecs.

Abenner, furieux, fait frotter de suie les yeux des devins. Les prêtres du pays, craignant que la fête prochaine, la plus grande de l'année, manque d'entrain et de relief à cause de la fâcheuse issue du tournoi théologique, s'avisent d'aller consulter au désert le grand sorcier Theudas. Celui-ci se hâte de convoquer une armée de mauvais démons protecteurs du paganisme, et le grand jour de la fête arrivé, il se place majestueusement à côté du trône, couvert d'une peau de mouton et tenant le bâton de palmier. C'était là sans doute sa baguette divinatoire,

« L'air fut empesté, dit le roman, de l'odeur de l'hécatombe. » La fête réussit à merveille, et le roi, ébloui de toute la puissance de Theudas, le consulta sur ce qu'il fallait faire pour arracher son fils Josaphat aux sombres rêveries du monachisme.

« — O roi, dit le sorcier, fais entourer ton fils des plus belles femmes du pays. »

Or, pour mieux prouver l'efficacité de ce sortilége, Theudas raconte la 8[e] parabole. Il s'agit d'un enfant qu'on a séquestré comme les deux enfants du roi Psammitique et qui, à l'âge de douze ans, apercevant des femmes pour la première fois de sa vie, demande ce que c'est, apprend que ce sont des démons et demande qu'on lui en donne. Évidemment, ce sont les *Oies du frère Philippe* de la Fontaine ou plutôt de Boccace qui s'appropria les contes des trouvères, de même que Pétrarque profita des troubadours. Avant Boccace, l'Italie connaissait déjà la collection *Cento novelle antiche* qui vers la fin du XIII[e] siècle reproduisait un certain nombre de fabliaux français. Mais, comme l'a remarqué le docteur Rosenkranz (*Hist. de la poésie,* 451), si c'est dans des livres latins que l'Europe a réuni ses anecdotes et ses nouvelles, c'est des langues orientales qu'on les a presque toutes tirées. Il faut redire ici : *Ex oriente lux,* la devise de la Société anglaise *for*

Digitized by Google

oriental translations. Au reste, M. Liebrecht croit retrouver les éléments de cette fiction dans le Mahabharata (Holtzmann, *Indische Sagen,* 2e édit., I, 302). Il ne sera pas superflu de rappeler que l'indianiste Lassen regarde ce grand poëme comme une encyclopédie épique. Les Orientaux aiment beaucoup l'entassement encyclopédique, à la manière du *Speculum Majus* de Vincent de Beauvais, le savant dominicain du XIIIe siècle. Le Mahabharata renferme des matériaux qui s'étendent à dix siècles et offre des variétés dans la rédaction qui peuvent aller du IIIe au VIIIe siècle avant notre ère. On admet généralement que la rédaction définitive des anciennes légendes héroïques ou théologiques [1] se fit à la suite de la polémique contre les bouddhistes, vers le règne de Dschaloka, de 229 à 219 avant J.-C. Certaines parties du Mahabharata, de même que le Pantcha-tantra tout entier, sont des légendes d'origine vraisemblablement brahmanique, mais qui après avoir été accommodées au bouddhisme ont été de nouveau ramenées au brahmanisme réactionnaire. Tandis que les Védas ne pouvaient être étudiés que par la caste sacerdotale, on mit dans les épopées héroïques des épisodes destinés à instruire les *Kshattriyas* (princes et soldats) sur leurs devoirs religieux. On sait que dans l'Inde ancienne et même moderne, la religion comprend tout. Rien donc de plus naturel que de trouver des apologues enchevêtrés dans les récits de batailles. Au moyen âge aussi, comme la littérature épique, en grande partie aux mains du clergé, ne devait guère s'adresser qu'aux chevaliers et aux puissants, on avait soin de glisser certaines recommandations opportunes sous couleur de récit, par exemple :

En funder abaïes, priortez, monastères,
Estoit toute sa cure, et ses grands désidères.

GIRART DE ROSSILLON, v. 2685 (édit. Mignard, 1858 [2]).

[1] Cela fait penser à certains systèmes plus d'une fois abandonnés et repris sur Homère, sur Hésiode et sur les Niebelungen.

[2] C'est ainsi que le prêtre Sœmund, un des auteurs de l'*Edda*, place

Digitized by Google

XI

Revenons maintenant, pour ne plus nous en éloigner, à la charpente même de Barlaam et Josaphat. Le parallélisme ne cesse pas d'être facile et significatif dès qu'on adopte le point de départ de M. Liebrecht.

Dans les chapitres XXII, XXIV, XXV, XXXII et XXXVI de la traduction allemande de cette fiction théologique, on voit Abenner s'épuiser en combinaisons pour empêcher la conversion de son fils. Un moment Josaphat est ébranlé, car une belle esclave, jadis fille de roi, a déclaré être prête à se convertir s'il consent à son amour. Mais il recourt aux ferventes prières, il rêve des splendeurs du paradis, entre autres d'une pierre merveilleuse qui éclaire toute une plaine, de même que l'escarboucle de notre doux poëme flamand de *Floris ende Blancefloer*, l'émeraude féerique placée au front d'une haute montagne dans les légendes arabes, ou, ce qui vaut bien tout cela, l'éclairage électrique des modernes [1]. Il rêve aussi de l'enfer et des tourments qui l'attendent s'il succombe à la tentation.

Raffermi par tous ces prodiges, non-seulement il se défend, mais il attaque. Il réfute le grand sorcier Theudas, il se moque de son dieu qu'on peut vendre et acheter; il est en état de citer Saruch (Genèse, XI, 20) comme ayant le premier inventé les statues pour les grands hommes, et il explique ainsi, à la manière d'Evhémère le rationaliste messénien, la mythologie par l'apothéose des bienfaiteurs ou des tyrans de l'humanité [2].

au premier rang parmi les bienheureux du paradis ceux qui se sont montrés pendant leur vie terrestre libéraux envers l'Église, et ne donne que le second rang aux bienfaiteurs des pauvres.

[1] Évidemment ces inventions de pierres merveilleuses dérivent de l'Inde, dont les Grecs et les Romains connaissaient déjà les richesses minéralogiques.

[2] Le système evhémériste fut généralement adopté par les philoso-

Digitized by Google

Il n'en faut pas davantage pour convertir Theudas lui-même, qui brûle tous les livres diaboliques cachés dans sa grotte [1], et se rend au désert chez le sage ermite qui avait déjà guéri Nachor [2].

Le roi est désolé. Arachès lui conseille d'occuper le prince à gouverner la moitié du royaume. Mais bien loin que Josaphat oublie les préceptes monastiques, il profite de son autorité pour *forcer* ses sujets à être chrétiens. Ce dernier détail ne saurait être d'emprunt bouddhique; car il n'y a rien de plus tolérant au monde que cette religion enfantine, qui compte peut-être aujourd'hui plus d'un demi-milliard de sectateurs.

Il y a vingt-cinq ans, on découvrit, dans l'Inde centrale, des inscriptions en dialecte du Magadha et gravées sur des rochers, des colonnes ou des pierres énormes. Elles sont du roi Açoka, le plus grand des propagateurs du bouddhisme. Or, voici les pensées qu'on y rencontre fréquemment :

« Le roi désire que les ascètes de toutes les croyances puissent résider en tous lieux... Le roi honore toutes les croyances, ainsi que les mendiants et les maîtres de maison... On ne doit honorer que sa propre croyance; mais il ne faut jamais blâmer celle des autres, et c'est ainsi qu'on ne fera de tort à personne. Il y a même des circonstances où la croyance des autres doit être aussi honorée; et, en agissant ainsi selon les cas, on fortifie sa propre croyance et on sert celle des autres. Il n'y a que le bon accord qui soit utile... Que tous les hommes s'écoutent avec déférence, car tel est le désir du roi chéri des Dévas... » (Barthélemy Saint-Hilaire, p. 115.)

phes et les docteurs chrétiens des premiers siècles de notre ère. (Bergmann, *Chants de Sôl*, p. 9.)

[1] Les bouddhistes sont renommés pour la construction des grottes.

[2] Josaphat convertit successivement tous ceux dont son père se sert pour le ramener à lui. Dans l'histoire de Bouddha, le fait se reproduit dans des proportions plus grandes.

Digitized by Google

Mais ce qui semble bien appartenir à l'esprit du Bouddha, c'est qu'au XXXIIIe chapitre du roman de Barlaam, on voit tous les convertis reconquérir la santé du corps en même temps que celle de l'âme. Devant tous ces miracles, Abenner lui-même ne peut plus tenir, il écrit à Josaphat une lettre longue et entortillée, digne des sophistes de la décadence grecque. C'en est fait, le voilà chrétien à son tour, et c'est pour l'auteur un prétexte à une nouvelle exposition de dogmes religieux.

Le roi cède tous ses États à son fils, vit dans la pénitence la plus austère et meurt chrétiennement.

Josaphat à peine maître souverain de sa fortune, annonce son abdication et sa retraite. Douleur publique, cris et lamentations du peuple qui prétend ne pas le laisser partir. Le nouveau roi ajourne sa décision; mais ce n'est qu'une pieuse feinte. Il fait venir le vertueux Barachias et le conjure d'accepter le gouvernement à sa place. L'autre de répondre assez sensément : « Si la royauté est fatale aux intérêts de l'âme, de quel droit, prince, prétends-tu me l'imposer? L'amour du prochain n'a-t-il rien à dire ici? »

Mais Josaphat ne pouvait plus longtemps renoncer à rejoindre son ami Barlaam. Après avoir écrit une longue lettre à Barachias pour lui transmettre ses dernières instructions concernant l'administration du pays, il profita d'une nuit des plus obscures pour quitter furtivement la ville. Le lendemain, le peuple courut sur tous les chemins à la recherche de son roi et finit par le trouver au fond d'une grotte où il faisait la prière *de la sixième heure*. On le ramena dans la capitale, à la fois comme un triomphateur et comme un prisonnier. On dirait presque Louis XVI ramené de Varennes.

A peine revenu, Josaphat mit tout en œuvre pour convaincre tout le monde de l'irrésistibilité de sa vocation monastique. Il fallut bien à la fin se rendre à tant de persévérance. Barachias reçut donc la couronne des mains du roi qu'il devait remplacer bien malgré lui. Le fils

Digitized by Google

d'Abenner, tout radieux au moment de quitter pour toujours sa famille, ses amis et ses sujets, se tourna solennellement *vers l'Orient*, et pria pour le salut de tous.

Peut-être eût-il mieux fait d'y veiller par lui-même que de se laisser aller à une sorte d'égoïsme monacal. Mais la légende ne tient à prouver qu'une seule chose : c'est que la vie du désert a des attractions plus fortes que toutes les affections de la famille et tous les devoirs de la solidarité sociale. Elle ne recule même pas devant certaines contradictions. C'est ainsi que Josaphat, sur le point de partir, recommande à Barachias de ne pas s'attacher aux vanités d'un monde qui tourne et change sans cesse, en même temps qu'il lui impose l'obligation d'y mettre toutes ses pensées. Mais on trouverait aisément dans les légendes bouddhiques en deçà comme au delà du Gange, en deçà comme au delà de l'Himalaya, des inconséquences de ce genre, amenées par les lois mêmes de la nature et de la société.

Josaphat n'oublie pas non plus de formuler le code moral des rois, tout comme le Cyrus mourant du roman socratique de Xénophon. En outre, quand il insiste sur les moyens d'éviter l'hérésie, ne fait-il pas directement penser à l'abdication, au testament et aux dernières recommandations inquisitoriales de Charles-Quint à Philippe II?

Mais Josaphat, du moins, est un croyant sincère, un politique naïf. Telle est même l'éloquence de ces adieux du prince déjà revêtu du cilice en crin de cheval, que tout son peuple se sent aussitôt pris d'un violent désir d'aller vivre au désert. Pour l'en dissuader, il faut de nouveaux efforts d'éloquence.

XII

Que trouvons-nous qui corresponde ici dans la vie du Bouddha?

La rencontre du moine mendiant avait achevé la conversion du Bouddha.

Digitized by Google

« Le roi [1], qui en fut bientôt instruit, devint plus vigilant que jamais. Il fit placer des gardes à toutes les issues du palais; et les serviteurs du roi, dans leur inquiétude, veillaient jour et nuit. Mais le jeune prince ne devait point d'abord chercher à s'échapper par ruse; et ce moyen, qui lui répugnait, ne devait être pour lui qu'une ressource extrême. Gopà, sa femme [2], fut la première à laquelle il s'ouvrit; dans une nuit où, tout effrayée d'un rêve, elle lui en demandait l'explication, il lui confia son projet et sut la consoler, du moins pour ce moment, de la perte qu'elle allait faire [3].

» Puis, rempli de respect et de *soumission* pour son père, il alla le trouver cette nuit même et lui dit :

» — Seigneur, voici que le temps de mon apparition dans le monde (*comme incarnation*) est arrivé; n'y faites point obstacle et n'en soyez point chagrin. Souffrez, ô roi! ainsi que votre famille et votre peuple, souffrez que je m'éloigne. »

« Le roi, les yeux remplis de larmes, lui répondit :

» — Que faut-il, ô mon fils! pour te faire changer de dessein? Dis-moi le don que tu désires; je le ferai. Moi-même, ce palais, ces serviteurs, ce royaume, prends tout.

[1] Barthélemy Saint-Hilaire, p. 16.

[2] Mégasthène, qui avait déjà accompagné Alexandre dans son expédition de l'Inde (Robertson, *Recherches hist. sur l'Inde*), fut envoyé comme ambassadeur à Palibothra (Patna) pour la conclusion d'un traité d'amitié entre Séleucus Nicator et Tchandragoupta. Dans sa relation, dont profitèrent Diodore, Arrien, Strabon et Clément d'Alexandrie, il parle des Sarmanes (*Çramanas*, ascètes, bouddhistes) opposés aux brahmanes, et qui ont avec eux *des femmes qui participent à leur philosophie.* Comme les hommes, elles sont vouées au célibat et ne vivent que des aliments qu'on leur donne. — La reine Gopà finit également par devenir religieuse.

[3] L'antiquité tout entière croyait à la vertu prophétique des songes. Il n'y a guère que le Persan Artabane dans Hérodote (VII, 16) qui explique les songes non par l'*avenir,* mais par le *passé,* tout comme Platon et d'autres philosophes.

Digitized by Google

» — Seigneur, répondit Siddhârtha d'une voix douce, je désire quatre choses, accordez-les-moi. Si vous pouvez me les donner, je resterai près de vous, et vous me verrez toujours dans cette demeure, que je ne quitterai pas. Que la vieillesse, seigneur, ne s'empare jamais de moi ; que je reste toujours en possession de la jeunesse aux belles couleurs; que la maladie, sans aucun pouvoir sur mon corps, ne m'attaque jamais; que ma vie soit sans bornes et sans déclin. »

Ce passage est essentiel à noter, en ce qu'il fait voir comment la même donnée (*les misères de la vie*) est exploitée dans les deux récits ascétiques, au profit de deux religions radicalement différentes. Siddhârtha trouve dans sa loi le moyen de ne plus souffrir; Josaphat, au contraire, celui de perpétuer et d'utiliser la souffrance jusqu'à la mort. Mais cette distinction profonde quant aux tendances, ne fait que mieux ressortir l'identité du cadre narratif.

« Le roi, en écoutant les paroles de son fils, fut accablé de douleur.

» — O mon enfant! s'écria-t-il, ce que tu demandes est impossible, et je n'y puis rien. Les *Rishis* eux-mêmes, au milieu du *kalpa* (la grande année) où ils ont vécu, n'ont jamais échappé à la crainte de la vieillesse, de la maladie et de la mort, ni au déclin.

» — Si je ne puis éviter la crainte de la vieillesse, de la maladie et de la mort, ni le déclin, reprit le jeune homme, si vous ne pouvez, seigneur, m'accorder les *quatre choses principales,* veuillez du moins, ô roi ! m'en accorder une autre qui n'est pas moins importante : Faites qu'en disparaissant d'ici-bas, je ne sois plus sujet aux vicissitudes de la transmigration. »

Le roi comprit qu'il n'y avait point à combattre un dessein si bien arrêté, et dès que le jour parut, il convoqua les Çâkyas (*la famille*) pour leur apprendre cette triste nouvelle. On résolut de s'opposer par la force à la fuite du prince. (Voir plus haut, la fuite de Josaphat.) On se

Digitized by Google

distribua la garde des portes, et tandis que les jeunes gens faisaient sentinelle, les plus anciens d'entre les vieillards se répandaient en grand nombre dans toutes les parties de la ville pour y semer l'alarme et avertir les habitants. Le roi Coûddhodana lui-même, entouré de cinq cents jeunes Çâkyas (*le clan*), veillait à la porte du palais, tandis que ses trois frères, oncles du jeune prince, étaient à chacune des portes de la ville, et qu'un des principaux Çâkyas se tenait au centre pour faire exécuter tous les ordres avec ponctualité. A l'intérieur du palais, la tante de Siddhârtha, Mahâ Pradjâpatî Gaoutamî, dirigeait la vigilance des femmes, et, pour les exciter, elle leur disait : « Si, après avoir quitté la royauté et ce pays, il allait loin d'ici errer en religieux, tout ce palais, dès qu'il serait parti, serait rempli de tristesse, et la race du roi, qui dure depuis si longtemps, serait interrompue. »

Ces détails sont empruntés à la légende plus qu'à l'histoire : il est à peine besoin de le dire. Le *Lalitavistâra*, une des sources les plus importantes pour la biographie du Bouddha et qui a été traduit jusqu'à quatre fois en chinois (à partir de l'an 76 de notre ère), aime à mêler les faits les plus naturels aux détails les plus fantastiques. M. Foucaux, professeur de tibétain à l'École spéciale des langues orientales à Paris, a traduit ce précieux document du tibétain en français, en collationnant sur l'original sanscrit. La littérature tibétaine, comme Schmidt et d'autres l'ont fait voir, a servi d'intermédiaire entre l'Inde et la Haute Asie nomade. Les Tibétains, d'ailleurs, forment la transition ethnographique entre le Mongol et le Chinois...

C'est dans sa partie fabuleuse que le *Lalitavistâra* abuse de la prétention à l'exactitude numérique. Tantôt on énumère les douze mille moines mendiants et les trente-deux mille *bodhisattvas* (arrivés à l'autre rive, au *nirvana*), qui entourent le Bouddha; tantôt on rappelle les cent huit *portes évidentes* qui sont : la foi, la pureté, la bienveilveillance, etc. On dirait que, comme dans nos romans de

Digitized by Google

chevalerie, on veut faire croire à l'exactitude des faits par la précision des chiffres.

Le rédacteur du Barlaam a sans doute reculé devant de tels orientalismes, mais il est difficile de croire que le hasard seul ait pu amener une aussi grande ressemblance dans l'ensemble de ces deux histoires de propagande.

Poursuivons le parallèle :

« Tous les efforts pour retenir Siddhârtha étaient vains; dans une des nuits suivantes, quand tous les gardes, fatigués par de longues veilles, étaient assoupis, le jeune prince donna l'ordre à son cocher Tchandaka [1] de seller son cheval Kantaka [2], et il put s'échapper de la ville sans que personne l'eût aperçu. Avant de lui céder, le fidèle serviteur lui avait livré un dernier assaut, et, le visage baigné de pleurs, il l'avait supplié de ne point sacrifier ainsi sa belle jeunesse pour aller mener la vie misérable d'un mendiant, et de ne point quitter ce splendide palais, séjour de tous les plaisirs et de toutes les joies. Mais le prince n'avait point faibli devant ces prières d'un cœur dévoué, et avait répondu :

» — Évités par les sages comme la tête d'un serpent, abandonnés sans retour comme un vase impur, ô Tchandaka! les *désirs,* je ne le sais que trop, sont destructeurs de toute vertu; j'ai connu les désirs, et je n'ai plus de joie. Une pluie de tonnerres, de haches, de piques, de flèches, de fers enflammés, comme les éclairs étincelants ou le sommet embrasé d'une montagne, tomberait sur ma tête, que je ne renaîtrais pas avec le désir d'avoir une maison.

[1] M. Liebrecht fait remarquer que ce cocher est remplacé dans le Barlaam par deux personnages : Barachias et Zardan, qui sont à la fois les amis du roi et de son fils.

[2] On s'étonne beaucoup de ce qu'Achille le Grec comme Antar l'Arabe, Ogier l'Ardennais comme Ardjouna l'Indien donnent des noms à leurs chevaux. Mais quoi de plus naturel et par conséquent de plus inévitable? C'est donc du contraire qu'il faudrait s'étonner, s'il avait lieu.

Digitized by Google

» Il était minuit quand le prince sortit de Kâpilavastou, et l'astre Poushya, qui avait présidé à sa naissance, se levait à ce moment au-dessus de l'horizon. Sur le point de quitter tout ce qu'il avait aimé jusque-là, le cœur du jeune homme fut un instant attendri ; et, jetant un dernier regard sur le palais et sur la ville qu'il abandonnait :

» — Avant d'avoir obtenu la cessation de la naissance et de la mort, dit-il d'une voix douce, je ne rentrerai pas dans la ville de Kapila ; je n'y rentrerai pas avant d'avoir obtenu la demeure suprême exempte de vieillesse et de mort, ainsi que l'intelligence pure. Quand j'y reviendrai, la ville de Kapila sera debout, et non point appesantie par le sommeil.

« Il ne devait, en effet, revoir son père et Kâpilavastou que douze ans plus tard, pour les convertir à la foi nouvelle. » (Barthélemy de Saint-Hilaire, p. 19.)

Plus on avance dans ces confrontations, plus on retrouve d'éléments bouddhiques dans le Barlaam. L'auteur de ce roman, tout préoccupé de la partie dogmatique, se borne presque toujours, quant au plan même du récit, à élaguer les détails qui ne pourraient avoir pour le chrétien qu'un intérêt littéraire. L'opposition d'Abenner à la vocation ascétique de Josaphat n'est plus un dramatique conflit entre l'esprit de famille et l'esprit monacal ; cela s'est réduit à une antithèse abstraite entre deux doctrines : le paganisme et le christianisme. Ce que le livre a gagné en religion, il l'a perdu en littérature. Pour voir jusqu'à quel point la sévérité doctrinale a pu nuire à l'émotion, au pathétique, il suffit de comparer les adieux de Josaphat à ceux de Siddhârtha. Il est certain que ce dernier l'emporte au point de vue humain, c'est-à-dire littéraire. Il est certain aussi que la sécheresse du Barlaam provient de ce que c'est une histoire empruntée. C'est un cadre dont on a retranché les plus gracieux ornements.

« Cependant Siddhârtha marcha toute la nuit ; après avoir quitté le pays des Çâkyas et celui des Kaoudyas, il traversa celui des Mallas et la ville de Ménéya. Quand le

Digitized by Google

jour parut, il était arrivé à la distance de six yodjanas, une douzaine de lieues. Alors il descendit de son cheval et le remit aux mains de Tchandaka; puis il lui donna le bonnet dont sa tête était couverte, et l'aigrette de perles qui l'ornait, parures désormais inutiles; et il le congédia.

» Resté seul, le prince Siddhârtha voulut se dépouiller des derniers insignes de sa caste et de son rang. D'abord, il se coupa les cheveux avec son glaive, et les jeta au vent; un religieux ne pouvait plus porter la chevelure d'un guerrier. Puis, trouvant que des vêtements précieux lui convenaient moins encore, il échangea les siens, qui étaient en soie de Bénarès, avec un chasseur qui en avait de tout usés en peau de cerf de couleur jaune [1]. Le chasseur accepta non sans quelque embarras, car il sentait bien qu'il avait affaire à un personnage de haute distinction.

» A peine s'était-on aperçu dans le palais de l'évasion de Siddhârtha, que le roi avait envoyé à sa poursuite des courriers, qui ne devaient pas revenir sans lui. Dans leur course rapide, ils rencontrèrent bientôt le chasseur qui était couvert des vêtements du prince, et peut-être lui eussent-ils fait un mauvais parti, quand la présence de Tchandaka vint les calmer. Il leur raconta la fuite de Siddhârtha; et comme les messagers, pour se montrer obéissants aux ordres du roi, voulaient poursuivre leur route jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le prince, le cocher les en détourna :

» — Vous ne pourrez pas le ramener, leur dit-il; le jeune homme est ferme dans son courage et dans ses résolutions.

» Tchandaka ne put offrir d'autres consolations au roi; il rendit à Mahâ, la tante, les joyaux que le prince lui avait

[1] La couleur jaune a été de tout temps la couleur religieuse des moines bouddhistes. C'est comme le bleu de ciel qui distingue les enfants voués à la Vierge.

Digitized by Google

remis; mais la reine [1] ne pouvant regarder ces ornements qui lui rappelaient de trop tristes souvenirs, les jeta dans un étang, appelé depuis lors l'*Étang des ornements*. Quant à Gopâ, la jeune épouse de Siddhârtha, elle connaissait trop sa fermeté inébranlable pour se flatter qu'il reviendrait bientôt, comme on voulait le lui faire espérer; et quelque préparée qu'elle fût à cette affreuse séparation, elle ne pouvait s'en consoler, malgré le glorieux avenir de son mari, que lui rappelait le fidèle Tchandaka. »

Certes, ces mœurs sont bien contraires aux nôtres, et pourtant le tableau en est si réel, si vivant, qu'il nous émeut. Ces passages ont quelque chose du ton de la Sacountala.

Nous ne trouvons plus cette vivacité de couleur locale dans l'histoire de Josaphat. La géographie y est nulle autant que la chronologie, et l'on ne peut pas, comme pour le Bouddha, citer pour chaque détail un monument (chapelle, colonne, couvent) en témoignage.

Josaphat (au chap. XXXVII) a quitté le palais. Il est joyeux comme on pourrait l'être en revenant d'un long exil. Quand il arrive enfin jusqu'à une hutte misérable, il donne au pauvre qui l'héberge les vêtements royaux qui cachent le cilice qu'il a reçu de Barlaam. C'est là, pour ainsi dire, sa dernière libéralité. « Après s'être ainsi attiré la protection de Dieu par les prières de ce pauvre et des autres qui avaient participé à ses aumônes, après avoir pris la grâce d'en haut comme un vêtement de joie et de salut, il s'achemine vers la vie du désert. »

Dans la plaine stérile, il souffre plus d'une fois de la soif. Comme dans les légendes sur saint Antoine, il est tenté par le démon qui se change tour à tour en lion, en serpent, en basilic fabuleux. Il passe hardiment devant les bêtes, comme le Dante guidé par Virgile, et arrive enfin au désert de Sennaar où, pendant deux ans, il cherche vainement Barlaam.

[1] Çoûddhodana, de même que son fils Siddhârtha, avait plusieurs femmes. C'était un privilége princier comme chez les premiers Germains.

Digitized by Google

XIII

Le Bouddha, tout aussi bien que Josaphat, a des épreuves à soutenir. Comme lui il est jeune, car il n'a que vingt-neuf ans quand il quitte Kapilavastou. Pendant six ans, il se livre aux austérités les plus rudes « dont les dieux eux-mêmes sont épouvantés. » Comme dans la légende chrétienne, cette gymnastique de la pénitence, cette lutte intérieure contre le cœur, contre les sens, contre les passions, devient un duel fantastique.

D'après le *Lalitavistâra,* le prince Siddhârtha, sur le point d'atteindre le plus haut degré de sainteté, a dû résister à sa mère elle-même qui est venue le supplier de ne pas s'obstiner dans ces excès de mortification. Il s'est montré fils respectueux et tendre, mais il ne lui a pas cédé. Alors survient Pâpiyân, le dieu de l'amour sensuel, du péché, de la mort. Ce dieu (ou démon) prend sa voix la plus mielleuse pour lui adresser ces perfides paroles :

« Chère créature, il faut vivre; c'est en vivant que tu pratiqueras la loi. (Barthélemy de Saint-Hilaire p. 60.) Tu es amaigri; tes couleurs ont pâli; tu marches vers la mort. Quelque grands que soient de tels mérites, que résultera-t-il du renoncement?... »

Le jeune ascète lui répond que personne ne pourra l'ébranler. « Démon, bientôt je triompherai de toi. Les désirs sont tes premiers soldats; les ennuis sont les seconds; les troisièmes sont la faim et la soif; les passions sont les quatrièmes, etc. Tes soldats subjuguent le monde. Mais je les détruirai par la sagesse; et alors, esprit malin, que feras-tu? »

Ici se placent des détails qui font penser à l'Enfer ou à la Tentation de Callot. Les lances, les piques, les javelots, les projectiles de toutes sortes, les montagnes même que les démons lui décochent, se changent en fleurs et restent en guirlandes au-dessus de la tête de Siddhârtha.

Digitized by Google

« Pâpiyân, voyant que la violence est vaine, a recours à un autre moyen; il appelle ses filles, les belles Apsaras, et il les envoie tenter le prince, en lui montrant les trente-deux espèces de magies des femmes. Elles chantent et dansent devant lui; elles déploient tous leurs charmes et toutes leurs séductions; elles lui adressent les provocations les plus insinuantes. Mais leurs caresses sont inutiles, comme l'ont été les assauts de leurs frères; et, toutes honteuses d'elles-mêmes, elles en sont réduites à louer dans leurs chants celui qu'elles n'ont pu vaincre et faire succomber. Elles retournent donc à leur père lui apprendre une seconde défaite plus triste encore que la première. »

Pâpiyân tente un dernier assaut avec le ban et l'arrière-ban de ses démons. Cette fois la défaite est si terrible qu'il se frappe la poitrine, pousse des gémissements, et, traçant avec une flèche des signes sur la terre, il se dit dans son désespoir :

« Mon empire est passé! »

On peut rapprocher ici, non-seulement les tentations du désert de Sennaar, mais encore celles qui assaillent Josaphat jusque dans le palais de son père. La belle esclave que Theudas le sorcier a fait venir, est une figure évidemment copiée des Apsaras. N'oublions pas non plus ici la troupe des démons de Theudas correspondant aux noires légions de Pâpiyân. Dans les deux légendes, les ennemis vaincus avouent leur défaite et se laissent presque tous convertir ou du moins apaiser par leur vainqueur.

Si Pâpiyân avoue que son empire est détruit, Theudas doit aussi s'écrier à la fin : « Nous sommes donc faibles et misérables, au point de ne pouvoir vaincre cet enfant qui est tout seul! »

Et la victoire a été d'autant plus glorieuse que les deux jeunes champions ont été un moment sur le point de succomber. Josaphat a été fortement ébranlé par une belle esclave qui promet de se convertir s'il consent à l'épouser et qui à la fin même se bornait à ne réclamer qu'une nuit

Digitized by Google

d'amour. Siddhârtha s'est un jour mis à penser que l'ascétisme n'était pas la voie du perfectionnement intellectuel. Il a renoncé à ses macérations reconnues insensées, et il a repris une nourriture abondante que lui apportait une jeune fille de village, nommée Soudjâtâ. Mais il fut abandonné par ses cinq disciples scandalisés de sa faiblesse, et l'isolement lui a rendu son fanatisme.

Si du *Lalitavistâra* nous passons à un autre document bouddhique fort connu sous le nom du *Lotus de la bonne loi,* à travers un incroyable dérèglement d'imagination et de mysticisme, nous pouvons nous rafraîchir l'esprit à quelque ingénieuse parabole. C'est une des armes du futur Bouddha dans sa lutte contre ce qu'il appelle l'indifférence; mais il n'est pas seul à s'en servir, comme il arrive à Barlaam. Il a ses disciples ou compagnons qui savent opposer parabole à parabole, tout comme dans le *Pantcha-tantra* on répond à des fables par des fables.

Le maître propose-t-il de comparer les diverses voies ou *véhicules* qui mènent au nirvâna complet, à des joujoux, des chariots qu'un père donnerait à ses enfants pour les décider à quitter la maison qui est tout en feu, aussitôt Soubhôuti le disciple trouvera une autre similitude.

« Les hommes (Barthélemy Saint-Hilaire, p. 67) sont comme le fils d'une riche famille qui abandonnerait ses parents pour aller courir le monde, que le hasard ramènerait, après bien des fautes et des traverses, auprès de son père, qu'il ne reconnaîtrait pas, et qui, soumis à de longues épreuves heureusement subies, rentrerait enfin dans la bonne route, et dans la possession de son héritage compromis par son inconduite. » Sans doute cela ne vaut pas *l'Enfant prodigue;* mais cela a l'honneur d'y ressembler, et c'est beaucoup.

Mais après tant d'efforts et de luttes, voici le triomphe définitif. Les deux ascètes ont converti toute leur famille, tous leurs amis, tous leurs compatriotes. Les brahmanes et les sorciers ont beau s'agiter : tout ce qu'ils imaginent contre la propagande ne fait que la servir. On raconte

Digitized by Google

que le Bouddha étant entré dans une ville où il avait été défendu de l'écouter, une brahmine sortit pendant la nuit, escalada les murs avec une échelle et alla se jeter aux pieds du Bouddha pour entendre la loi. Elle sut se faire suivre bientôt d'un des plus riches habitants de la ville, qui harangua le peuple et l'entraîna en un instant auprès du *Libérateur*, que les brahmanes voulaient humilier et proscrire (Barthélemy Saint-Hilaire p. 44). Dans la légende de Josaphat, on trouve la même soudaineté de conversions miraculeuses.

XV

C'est la mort qui doit couronner l'œuvre, puisque la vie n'a été qu'une méditation de la mort.

« Le Bouddha, âgé de quatre-vingts ans [1], revenait de Râdjagriha dans le Magadha (le Bihar); il était accompagné d'Anauda, son cousin, et d'une foule innombrable de religieux et de disciples; arrivé sur le bord méridional du Gange et sur le point de le passer, il se tint debout sur une grande pierre carrée, regarda son compagnon avec émotion et lui dit :

« — C'est pour la dernière fois que je contemple de loin la ville de Râdjagriha. » Après avoir traversé le Gange, il alla faire ses adieux à la ville de Vaiçâlî, et il y ordonna lui-même plusieurs religieux, dont le dernier fut le mendiant Soubhadra.

Il était à une demi-lieue tout au plus au nord-ouest de

[1] C'est en 543 avant J.-C. que le Bouddha est mort. « Il y a trente ans à peine, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, p. VIII, qu'on étudie le bouddhisme d'une manière certaine; et tel a été le bonheur de ces recherches favorisées par les circonstances, qu'aujourd'hui on connaît plus sûrement les origines du bouddhisme que celles de la plupart des autres religions, y compris la nôtre. On sait les moindres détails de la vie du Bouddha et l'on possède tous les livres canoniques de la doctrine. »

Digitized by Google

la ville de Kouçinagara, dans le pays des Mallas, quand il se sentit atteint de défaillance. Il s'arrêta, près de la rivière Atchiravati, dans une forêt de çalas sous un arbre de cette espèce (*Shorea robusta*) et y mourut. Il entra dans le nirvâna. On a beaucoup disserté sur la partie de cette expression. *The Examiner* du 13 mai 1860, parlant du livre de sir James Emerson Tennent sur Ceylan, prétend qu'il ne s'agit pas d'un anéantissement absolu : « ..... *exhaustion, not destruction of existence, the close but not the extinction of being.* » M. Benfey parait être également de cet avis : il trouve le jugement de M. Barthélemy Saint-Hilaire beaucoup trop sévère [1].

Le corps du Bouddha ne fut brûlé que le huitième jour. C'est que tout le monde voulait l'avoir. On n'apaisa la querelle qu'en invoquant la concorde prêchée par le réformateur, et il fut décidé qu'on diviserait ses reliques en huit parts. On voit par les relations circonstanciées des voyages des pèlerins chinois (Fa-Hien, 399-414; Hoeï-Seng, 500; Hiouen-Thsang, 630 de notre ère) combien le culte des reliques étouffa promptement ce qu'il y avait d'incontestablement élevé dans certaines parties du bouddhisme. Dans l'île de Ceylan, on a dû composer de plus en plus avec l'ancienne idolâtrie et l'ancien démonisme des indigènes. La seule poésie qui se remarque encore dans cette *théocrasie* syncrétique, c'est l'entassement de fleurs naturelles dans les temples et sur les idoles colossales. Au reste, les bouddhistes ont été entraînés vers l'abus des reliques en considérant le Bouddha non pas précisément comme dieu, mais comme homme parfait de toute

[1] M. Benfey (*Gött. Gel. Anz.*, 2 juin 1860) dit que M. Barthélemy Saint-Hilaire ressemble à quelqu'un qui voudrait juger du christianisme en se basant : 1° sur l'Église primitive et démocratique; 2° sur la théocratie européenne du XIIe siècle; 3° sur l'état actuel de l'orthodoxie gréco-russe. Il en appelle au livre récent de Wasiljew, et assure que la plupart des bouddhistes d'aujourd'hui ont abandonné l'athéisme primitif du Bouddha pour admettre quelque chose d'analogue à l'islamisme monothéiste.

Digitized by Google

perfection. A force de tout matérialiser, ils en sont même venus à prendre au propre une expression des plus figurées : *faire tourner la roue de la loi.* Dans l'ancien bouddhisme, la roue était un symbole métaphysique et cosmogonique. Les dévots, notamment au Tibet, ont inventé des *roues à prières :* pour prier le Bouddha, ils font tourner par leurs lamas de grandes roues sur lesquelles sont inscrites des formules sacrées. N'avons-nous pas vu récemment dans la relation du naufrage du navire belge *le Constant,* un chef *papou* qui portait collée sur le dos une litanie chrétienne? On serait tenté de croire ici avec M. Arthur de Gobineau (*Essai sur l'inégalité des races humaines,* Paris, 1853, 1er volume, *passim*) à la tendance fatale des races mélaniennes à tout réduire en fétichisme.

Le culte des statues ne devint pas moins aveugle. Au VIIe siècle de notre ère, un pèlerin chinois vit dans le Khotan une statue miraculeuse. Quand un homme était malade, on collait, *suivant l'endroit dont il souffrait*, une feuille d'or sur la statue, et il obtenait une guérison immédiate. Des statues avaient aussi traversé les airs, tout aussi bien que le fameux cheval de Pacolet.

Retournons à Josaphat.

Il erra pendant deux ans dans le désert avant de retrouver Barlaam, la seule affection un peu humaine qui lui fût restée. Ils eurent grand'peine à se reconnaître, tant les veilles, les abstinences et les mortifications de toute nature avaient fait de ravages. Dès que Barlaam se fut assuré qu'il avait devant lui le fils du roi Abenner, il se tourna vers l'orient et fit une longue prière.

Puis, on reprit les pieux entretiens d'autrefois. Ici encore Barlaam recourut aux paraboles; mais c'était de celles que l'on trouve dans l'évangile saint Mathieu, XIII, 44. Bientôt le vieillard sentit approcher sa fin ; il avait à peu près l'âge de Siddhârtha. Il recommanda à son disciple de rester quelque temps en prière à l'endroit où il l'aurait enterré. Les démons pourraient encore s'accrocher à son âme: il fallait empêcher cela.

Digitized by Google

En entendant ces paroles suprêmes, Josaphat sentit son cœur se briser : « il s'arrosa de pleurs ainsi que le sol autour de lui. »

« Père, s'écria-t-il, pourquoi dans ton égoïsme cherches-tu pour toi seul le bien, le repos?

» — Je suis presque centenaire, répondit Barlaam; quand à toi, ton temps n'est sans doute pas encore arrivé. »

Pendant que Josaphat pleurait près de la tombe de son maître, il vit en songe le plus glorieux des paradis [1]. C'était comme un avertissement qu'il ne tarderait pas à rejoindre celui qui seul avait pu lui donner encore quelque patience de vivre...

Le roi Barachias vit bientôt accourir un ermite qui lui annonça la mort du vertueux fils d'Abenner. Quand le cortége royal arriva au désert, il trouva les deux corps demeurés incorruptibles côte à côte sous la terre, et répandant une suave odeur de sainteté.

On bâtit une grande église en l'honneur des deux anachorètes. On y transporta leurs corps, qui ne cessèrent d'opérer des miracles et des conversions tout aussi miraculeuses.

« Ici finit, dit le narrateur grec de Boissonade, l'histoire que j'ai écrite d'après des hommes sincères et dignes de respect. Puissiez-vous en profiter : elle a été écrite pour attirer dans la voie du salut. »

XVI

Si le lecteur a eu la patience de nous suivre dans ce minutieux parallèle, il y croira d'autant plus que notre plan était moins systématique. Nous n'avions, pas plus

[1] Il est juste de remarquer que ce prototype des romans dévots n'a encore rien de ce qu'on rêva plus tard sur le paradis. Au moyen âge, on se figurait le paradis terrestre comme existant encore réellement en Asie. De là la légende des trois moines orientaux Théophile, Serge et

Digitized by Google

que M. Liebrecht, intérêt à cacher les différences, à dissimuler ce qu'il peut y avoir de fortuit dans certaines rencontres de détails. Comme tout le monde sait qu'en matière de comparaisons littéraires, il faut pratiquer constamment le *mutatis mutandis*, personne ne s'étonnera que le roman de Barlaam ne soit pas calqué de point en point sur l'histoire du Bouddha. Ce sont même ces différences, secondaires au point de vue de l'invention littéraire, qui font mieux ressortir l'identité d'origine. En effet, s'il s'agissait de comparer un réformateur à un autre, on pourrait dire que l'analogie des situations a pu faire seule l'analogie des récits.

Ici, au contraire, on aperçoit dès le premier plan, deux personnages pour un seul. La figure du Bouddha est dédoublée : sa jeunesse se retrouve dans Josaphat, sa vieillesse dans Barlaam. A celui-ci on a approprié les paraboles, à celui-là les aventures du vertueux Siddhârtha. D'ailleurs, il ne s'agit plus d'un fils de roi qui s'oppose à des prêtres stationnaires pour tirer les dernières conséquences d'une religion nationale (*adimplere legem*) ; il s'agit d'un ermite étranger qui vient prêcher à un jeune prince une religion d'un autre pays, ou plutôt de tous les pays. On sent bien que le christianisme, alors même qu'on le défigure, ne peut être appelé une religion nationale, cette épithète ne convenant qu'aux religions païennes, légitimement impliquées dans la politique.

Il faut donc reconnaître que le romancier grec, quel que soit au surplus l'auteur du Barlaam, a été frappé du parti qu'il y avait à tirer de quelques-unes de ces nombreuses histoires qui circulent encore dans l'immense monde bouddhiste. Il y a pu tailler, comme on dit, en plein drap, et il n'a point dû se faire scrupule de placer

Hygin, qui s'acheminèrent vers l'Orient à la recherche de ce paradis, et qui après avoir traversé l'enfer, arrivèrent aux portes de ce séjour des bienheureux, où Macaire, depuis vingt ans, était déjà en prière dans l'espoir de s'y faire admettre. (Bergmann, d'après les vies des saints.)

Digitized by Google

ses croyances les plus chères dans un cadre étranger qui pouvait les faire ressortir, les rendre plus visibles pour la masse. Il n'a fait après tout que comme ceux qui ont approprié la basilique, le lituus augural, l'eau lustrale, la piscine et tant d'autres choses accessoires qui en se transformant passent insensiblement d'un pôle à l'autre de la civilisation.

La légende de Josaphat et de Barlaam, dans le texte grec, est un des plus curieux exemples de cette manie d'accommodation et de traduction plus ou moins grossières, plus ou moins naïves qui caractérise le moyen âge. On commence à revenir de l'engouement que les écoles romantiques de toute nature ont affiché pour l'*originalité* de ces temps chaotiques, composites et beaucoup plus transactionnels qu'on ne l'imagine. Ce n'est pas qu'il faille méconnaître leur importance dans l'histoire du progrès : il faut seulement mettre chaque chose à sa place et à son heure. Il n'y a que les ignorants ou les fanatiques que cela puisse contrarier.

Quoi qu'il en soit, c'est désormais un fait acquis à l'histoire des idées littéraires que la biographie canonique du Lalitavistara bouddhique se retrouve dans le plus ancien, dans le type de nos romans de spiritualité. Il n'est pas interdit de supposer, comme le fait M. Liebrecht, qu'au lieu d'un livre indien, l'auteur grec ou syrien en a pu copier plusieurs. C'est là, du reste, un point secondaire et que les indianistes ou bien les sinologues ne tarderont pas à éclaircir.

L'essentiel de la découverte, c'est que l'emprunt catholique a été fait non pas, comme on a longtemps pu croire, accidentellement, oralement, mais de propos délibéré et par transmission écrite. Reste à vérifier maintenant si cet emprunt est direct ou indirect. M. Benfey, dans le compte-rendu déjà cité, se prononce pour la dernière hypothèse. Il veut, entre autres, que le sorcier Theudas se retrouve dans *Devadatta*, cousin et principal contradicteur du Bouddha et dont de nombreuses légendes rapportent les

Digitized by Google

disputes théologiques [1]. Mais le nom de Devadatta a dû être successivement transformé, sémitisé, comme il sera arrivé de celui d'un autre contradicteur du Bouddha, Nirgrantha, correspondant à celui de Nachor qui dispute avec Josaphat.

Si l'on admet la transmission *indirecte,* quels peuvent avoir été les intermédiaires, les chaînons? M. Benfey (*Pantcha-tantra,* I, 74-84, et supplément du 2e volume) nous fait remarquer que l'histoire littéraire du Barlaam pourrait bien ressembler à celle du Syntipas (Sindbad) grec ou à celle de l'ouvrage de Siméon Sethos. De l'indien au grec, le chemin aurait bien pu commencer par la Perse. A cet égard, le règne de Khosrou-*Anoushirvan* (*âme généreuse*) est particulièrement à considérer. Ce roi sassanide, presque toujours en guerre avec Bélisaire et fort calomnié par les chroniqueurs byzantins, se montra grand ami de la littérature pendant son long règne (531-579). C'est lui qui envoya son médecin Barzûyèh rechercher dans l'Inde les livres les plus curieux. Il faut savoir que l'Indus était alors la frontière de la Perse et que les rois sassanides eurent toujours de fréquentes relations avec l'Inde qui leur fournissait les éléphants de guerre, les pierres précieuses, les plantes médicinales, les aromates, etc., etc.

Barzûyèh [2], qui était à la fois très-savant et très-religieux, devint enthousiaste de la doctrine du Bouddha. On dit même qu'il se convertit à sa religion. Il traduisit en pehlvi le Pantcha-tantra bouddhiste qui de là passa en syriaque, en arabe, en grec, en espagnol, etc. Il emporta, traduisit ou résuma beaucoup d'autres livres bouddhiques,

[1] M. le professeur Foucaux en a traduit du tibétain (Rgya-Tcher-Rol-Pa, II, 135, etc). — Pour le nom de Nirgrantha, M. Benfey en appelle à l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien* de Burnouf, une des plus héroïques études que jamais bénédictin ait pu entreprendre.

[2] On doit considérer Barzûyèh comme celui qui a préparé pour l'Europe la série littéraire de *Kalila et Dimna* et celle de Bidpaï.

Digitized by Google

parmi lesquels on peut sans hésiter mettre des biographies du Bouddha. Ne peut-on pas supposer que l'histoire du Bouddha a été transportée dès le VIIe siècle soit dans un Barlaam grec, soit dans un Barlaam syriaque? L'histoire n'atteste-t-elle pas une très-grande intimité de relations entre la Perse d'alors et les pays grecs et syriens?

Mais, par quelque voie que ce puisse être, les conceptions indiennes ont dû arriver à l'Europe chrétienne bien plus anciennement et bien plus directement que par l'islamisme. Là est la grande portée de la découverte de M. Liebrecht. Le roman de Barlaam qui ne nous intéressait plus par son ascétisme, nous intéressera dorénavant par son importance dans ce que l'Allemand appelle *Culturgeschichte*. Il est, en effet, important de constater que l'Inde qui nous a donné les chiffres, le système décimal, l'algèbre et mainte autre chose qu'on a tort de chercher en Égypte ou en Chaldée, nous a donné aussi presque tous nos contes populaires, graves ou joyeux, peut-être même toutes nos fables allégoriques. — *Nihil sub sole novum*, mais dans un sens moins décourageant peut-être que celui de l'Ecclésiaste...

J. STECHER.

Liége, 15 juillet 1860.

Digitized by Google

CE QUI NOUS RESTE DE GALLUS

OU DU MOINS

DES POÉSIES QUI LUI SONT ATTRIBUÉES.

Cnéus ou Publius Cornélius Gallus, de l'ordre des chevaliers, à qui Virgile a dédié sa dixième églogue :

Extremum hunc, Arethusa....,

et Parthénius de Nicée son ouvrage *de amatoriis affectionibus*, naquit au *Forum Julii*, dans l'ancienne Vénétie (aujourd'hui le Frioul), 69 ans avant l'ère chrétienne.

L'an 42, après la bataille de Philippes, il fut adjoint comme triumvir à Asinius Pollion et à Alphénus Varius, pour lever des tributs dans la Gaule transpadane au profit des vétérans de César et d'Auguste.

C'est à lui que Virgile eut recours lorsqu'il se vit dépouillé de son patrimoine. Gallus le présenta à Auguste, et les deux poëtes s'unirent, dès ce moment, de la plus étroite amitié.

Gallus, envoyé par Auguste en Égypte après la bataille d'Actium (2 septembre, an 31), s'empara d'Alexandrie à la tête de quatre légions d'Antoine qu'il était parvenu à rallier, coula à fond une grande partie de la flotte ennemie, et fut nommé, à la mort de Cléopâtre, préfet de cette nouvelle province conquise.

Digitized by Google

Ses nombreuses malversations amenèrent, dit-on, la révolte de Thèbes, si énergiquement et si impitoyablement réprimée, et à la suite de laquelle il se fit non-seulement élever des statues, comme le duc d'Albe à Anvers, mais voulut encore que ses exploits fussent gravés sur les pyramides.

Auguste se contenta de le rappeler et de lui interdire son palais, ainsi que les provinces qu'il avait enlevées à la juridiction du sénat et dont il s'était réservé le commandement ; mais les ennemis du poëte, parmi lesquels il faut citer son collègue Valérius Largus, déférèrent sa conduite au sénat, qui fut unanime pour le condamner à l'exil et à une forte amende. C'est à cette condamnation que faisait allusion Auguste en se plaignant amèrement *quod sibi soli non liceret amicis quatenus vellet irasci*. Gallus n'y survécut pas et se donna la mort de 26 à 24 ans avant Jésus-Christ.

Il composa :

1° Une traduction en vers des poésies grecques d'Euphorion de Chalcis, où il célébra la forêt de Grynée en Éolide. (Virgile, églogue 6, vers 64 et suivants.)

2° Quatre livres d'élégies où il chanta ses amours avec une certaine Cythéris, dont Virgile a si bien peint l'infidélité, sous le nom de Lycoris, dans sa 10e églogue :

Tua cura Lycoris,
Perque nives alium, perque horrida castra [1] *secuta.*
(Vers 22-23.)

Nunc insanus amor duri me Martis in armis
Tela inter media, atque adversos detinet hostes.
Tu procul a patria (nec sit mihi credere) tantum
Alpinas, ah dura, nives, et frigora Rheni,
Me sine sola vides....
(Vers 44-48.)

[1] Une loi romaine défendait la présence des femmes dans les camps, mais cette loi était du nombre de celles qui ne semblent faites que pour être violées.

Digitized by Google

C'est sans doute cette même maîtresse de Gallus que Properce met en scène dans son élégie 10, livre I.

On attribue encore à Gallus, outre plusieurs autres productions qui évidemment ne sont pas de lui : 1° La fable de Scylla, fille de Nisus (élégie, vers 25-28 et 30), changée en alouette, CIRIS, — ordinairement imprimée à la suite des œuvres de Virgile. — Rien ne prouve qu'elle soit de Gallus. 2° Neuf vers de la 10e églogue de Virgile (46-54) :

Tu procul a patria (nec sit mihi credere) tantum
Alpinas, ah dura, nives, et frigora Rheni,
Me sine sola vides. Ah te ne frigora lædant!
Ah tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!
Ibo, et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina, pastoris Siculi modulabor avena.
Certum est in silvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus : crescent illæ, crescetis, amores.

(Des Alpes et du Rhin, il est donc vrai, cruelle,
Tu braves, et sans moi, la froidure éternelle!
Ah! que puissent du moins t'épargner les frimas;
Que les glaçons tranchants n'offensent point tes pas!
« J'irai, sur les pipeaux qu'entendit Syracuse,
J'oserai de Chalcis reproduire la muse :
Dans les antres des bois plongeant mes pas errants,
J'irai seul défier leurs hôtes dévorants.
Racontant mes amours, leurs écorces fidèles
Croîtront.... O mes amours! vous croîtrez avec elles. »)

Voir sur notre poëte et autres personnages romains du même nom :

PROPERCE, livre I, élégie 5 : *Invide, tu tandem.*
Id., ibid., élégie 10 : *O jucunda quies.*
Id., ibid., élégie 13 : *Tu quod sæpe soles.*
Id., ibid., élégie 20 : *Hoc pro continuo te.*
Id., ibid., élégie 21 : *Tu, qui consortem.*
Id., livre II, élégie 25, vers 91 : *Et modo formosa.*
Id., livre IV, chant 1, vers 91 : *Gallus at, in castris...*

Digitized by Google

Ovide, *Amours*, livre I, élégie 15, vers 29 : *Gallus et Hesperiis.*
Id., *ibid.*, livre III, élégie 9, vers 63 : *Tu quoque si falsum.*
Id., *Tristes*, livre II, vers 445 : *Nec fuit opprobrio.*
Et alibi.
Quintilien, *Institution oratoire*, livre X, ... *Sicut durior Gallus.*
Suétone, *Vie d'Auguste*, chapitre LXVI : *Neque enim temere.*
Saint Jérôme, dans Eusèbe; Dion Cassius, Donat, Servius, Scaliger, Érasme, Juste Lipse, Flavio Bondo, Sanadon, Saumaise, La Monnaye, Bouhier, Cicéron, *ad familiares;* Strabon, Ammien Marcellin, Heyne, Fontanius, *Historia litteraria Aquileiæ;* Völker, *Histoire littéraire de la France;* Wilh. Adolph Becker, *Gallus*, etc., etc.

ÉLÉGIE.

Non fuit Arsacidum....

Qu'importent Séleucie [1] et les Parthes domptés,
Aux murs capitolins nos drapeaux [2] rapportés,

[1] Il y eut au moins quatre villes de ce nom bâties par les rois de Syrie descendants de Séleucus : *Seleucia Pieria,* dans la Séleucide, à l'embouchure de l'Oronte; *Seleucia ad Taurum* en Pisidie; *Seleucia Ciliciæ* ou *Trachean,* aujourd'hui Selefken, près de l'embouchure du Calycadnus; la quatrième, celle dont parle Gallus, fut la première capitale du royaume de Syrie, sous les Séleucides; elle était située en Babylonie, au nord, sur la rive droite du Tigre, et fut fondée par Séleucus Nicanor, vers l'an 307 avant l'ère vulgaire. Elle passa, en 140, sous les lois des Parthes, avec les provinces de l'est de l'Euphrate, et Antioche devint dès lors la capitale des Séleucides.

Arsace, fondateur de l'empire des Parthes et chef des Arsacides, d'abord simple soldat dans l'armée d'Antiochus Théos, roi de Syrie, se mit à la tête d'une insurrection de plusieurs provinces de la Haute Asie, s'empara de la Parthie et de l'Hyrcanie, après leur révolte contre ce prince; prit le titre de roi, fit d'Hécatompylos sa capitale, et mourut en 255.

[2] Les drapeaux conquis sur Crassus et rendus aux Romains à la demande d'Auguste.

Et formidatam Parthis, te principe, Romam;...

Horace, épître 1, livre II, vers 256.

Digitized by Google

Lorsque ma Lycoris [1], aux longs regrets en proie,
A neuf mois à passer sans que je la revoie,
Et trouve ses ennuis, hélas! encor plus doux
Que l'aspect menaçant d'une mère en courroux,
Car, pour mettre le comble à sa douleur amère,
Il y faut ajouter les rigueurs d'une mère,
D'une mère qu'on doit excuser cependant
Puisqu'enfin, après tout, son vœu le plus ardent
N'est autre que de voir une si belle fille
De nombreux rejetons enrichir sa famille;
Mais l'impure matrone, aux doucereux discours,
Qui n'a qu'un but, celui de rompre nos amours,
Et cherche, Lycoris, à te rendre infidèle,
De quels mots me servir quand je veux parler d'elle?
Voyez-la colporter les plus riches présents,
A celui qui les fait prodiguer son encens :
De quel air, de quel ton la matoise le loue!...
« Un duvet délicat couvre à peine sa joue;
Il a les cheveux blonds, ondoyants, bien fournis,
Et montre en abrégé tous les dons réunis.
Il chante, et de la lyre [2] au besoin s'accompagne....
Quand, moi, je vais entrer tout à l'heure en campagne.
Faire la guerre.... horreur ! » Puis, sans ménagement,
Se supputent les jours de mon éloignement :
« Si jamais je reviens, ce n'est (la chose est sûre)
Que déjà gris, souffrant d'une horrible blessure....

1 On a cru d'abord que Gallus avait donné ce nom à la comédienne Cythéris, affranchie de Volumnius, laquelle aurait quitté le poëte pour devenir la maitresse d'Antoine le triumvir; mais l'abbé Souchay, dès 1751, a fort bien démontré le peu de fondement de cette hypothèse, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. 16. Toujours est-il que Lycoris quitta Gallus pour un autre amant.

2 *Nec turpem senectam*
Degere nec cithara carentem.

HORACE, livre I, ode 31, vers 19-20.

Si quis emat citharas, emtas comportet in unum,
Nec studio citharæ nec Musæ deditus ulli;...

HORACE, livre II, satire 3, vers 104-105.

Digitized by Google

Que de dangers à craindre ! et comme à m'oublier
Tout, ô ma Lycoris, semble te convier! »
La femme est versatile et portée à l'extrême [1]....
Ne peut-elle — qui sait? — haïr autant qu'elle aime [2],
Fidèle seulement à sa légèreté [3] ?

Heureux Minos [4], qui sait conserver sa beauté,
Toujours lui, qu'il dépose ou reprenne la lance!
L'heure sonne, aux combats le voici qui s'élance,
Et la royale enfant déjà rêve au dessein
Que le perfide amour fait germer dans son sein.
Amour, puissance aveugle, obstinée, indomptable [5],
Tu soumets la lionne à ton joug redoutable,

1 *Varium et mutabile semper*
Fœmina.

VIRGILE, *Énéide,* chant IV, vers 569-570.

2 *Aut amat, aut odit mulier : nihil est tertium.*

PUBLIUS SYRUS.

Sed vobis facile est verba et componere fraudes :...

PROPERCE, livre II, élégie 9, vers 31.

Et tantum constans in levitate sua est.

OVIDE, *Tristes,* livre V, élégie 8, vers 18.

4 Minos, roi de Crète, fils d'Astérius, époux de Pasiphaë, père d'Androgée, d'Ariadne et de Phèdre, — l'un des trois juges des enfers. Il défit les Athéniens et les Mégariens, auxquels il avait déclaré la guerre pour venger la mort de son fils. Il voulait se faire passer, comme Rhadamanthe, pour fils de Jupiter et d'Europe (sœur de Cadmus).

5 *Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.*

VIRGILE, églogue 10, vers 61.

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori *.

VIRGILE, églogue 10, vers 69.

* Qui ne se rappelle M. de Bièvre et l'exécrable calembour auquel ce vers a donné lieu à propos de l'abbé Maury?

Et Scylla [1], que poursuit le courroux paternel,
N'excuse que par toi son acte criminel.
(Si le maître des dieux n'eût arrêté l'infâme,
Rome tombait aussi sous les coups d'une femme [2]....
Oh! périsse comme elle, à jamais exécré,
Quiconque arme son bras contre le sol sacré!
De son cupide espoir bientôt désabusée,
Sous le poids qui l'étouffe elle meurt écrasée,
Et son nom lui survit, honte du genre humain,
Aux murs où Jupiter trône la foudre en main.)

Mais que dis-je, insensé! ni l'attrait du bel âge,
Ni cadeaux, ne rendront ma Lycoris volage;
Non, père, mère, en vain l'essaîraient tour à tour.
Son cœur ferme persiste en son premier amour;
Comme un roc égéen [3] aux vents elle fait tête,
Et brave comme lui l'effort de la tempête.

[1] Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, éprise d'un fol amour pour Minos (note 8), qui depuis six mois assiégeait Mégare, coupa à son père, pendant qu'il dormait, un cheveu de pourpre auquel était attachée la destinée du royaume, et le porta à Minos, qui, dès lors, put s'emparer de la ville, mais ne paya que de mépris la perfide Scylla. (Ovide, *Métamorphoses,* livre 8, fable 1.)

Carmine purpurea est Nisi coma,...

Tibulle, livre I, élégie 4, vers 63.

[2] Tarpéia, fille de Sp. Tarpéius, qui, sous Romulus, commandait la garnison de la citadelle de Rome, sur le Mont Capitolin, s'engagea, séduite par les Sabins, à leur ouvrir la nuit la porte de la citadelle, à condition qu'ils lui donneraient les ornements qu'ils portaient au bras gauche (des bracelets d'ivoire, d'or et d'argent). Tatius, leur roi, une fois dans la citadelle, jeta à Tarpéia, non-seulement son bracelet, mais encore son bouclier. Ses soldats en firent autant, et la perfide Tarpéia périt accablée sous le faix. — Elle fut enterrée au Mont Capitolin, dont une partie prit d'elle le nom de Roche Tarpéienne.

[3] *Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,...*

Maximien l'Étrusque *, élégie 1, vers 171.

* Nous donnerons prochainement tout ce qu'on peut traduire de Maximien.

Digitized by Google

Son amour, c'est le feu qui s'allume, grandit,
Et d'un éclat plus pur par degrés resplendit.
L'espoir de mon retour, qu'elle garde en son âme,
La soutient en secret et sourit à sa flamme;
Absent, elle m'appelle, et, constante en sa foi,
Ne respire, ne vit, n'existe que pour moi.

Déjà d'argent et d'or pour la guerre prochaine
L'aiguille sous ses doigts brode un manteau de laine,
Y dessine avec soin de jeunes combattants,
Quelque lutte célèbre en exploits éclatants,
Là l'Euphrate roulant plus mollement ses ondes,
Nos aigles, ô César, que de loin tu secondes,
Par qui Ventidius [1], triomphant, court venger
Crassus et ses drapeaux conquis par l'étranger.
Grand de nos seuls malheurs, dont il tirait sa gloire,
Ici le Parthe enfin, nous cédant la victoire,
Expire, terrassé sous le soldat romain.

C'est moi qu'au premier rang y dessine sa main...
(Doux garant d'un amour, d'une amitié parfaite!)

Elle y paraît aussi, mais pâle, mais défaite,
Debout, les yeux en pleurs ... comme prête à parler,
Comme si c'était moi qu'elle allait appeler.

[1] Ventidius Bassus (P.), général romain, né à Asculum (aujourd'hui Ascoli), avait été pris dans la guerre sociale par Cn. Pompéius Strabon, père du grand Pompée, et mené en triomphe à Rome. César lui confia plusieurs affaires importantes dans la guerre des Gaules, et le nomma sénateur, tribun du peuple, préteur. Après la mort de César, il s'attacha à Antoine, dont il fut le principal lieutenant pendant la guerre de Pérouse (41 ans avant notre ère); opposé aux Parthes, dont il triompha le premier de tous les généraux romains (an 39), il remporta sur eux trois victoires consécutives, les chassa de l'Asie mineure et de la Syrie, et aurait pu les poursuivre dans leur propre empire s'il n'avait craint la jalousie d'Antoine, qui trouvait sa Capoue aux pieds de Cléopâtre, et si, par cette raison, il n'eût préféré réduire entièrement la Syrie avant qu'Antoine vînt prendre en personne le commandement de ses troupes.

Digitized by Google

L'heureux temps où la terre au fond de ses entrailles
Laissait enseveli ce gagneur de batailles,
Le fer, cet instrument de rapine et de mort [1];
Où la paix régnait seule, où, content de son sort,
Tout homme rendait grâce aux dieux de son partage;
Où c'en était assez d'un petit héritage,
D'herbes que l'on semait, qui croissaient sous nos pas,
Et dont se composait un modeste repas!
Point de frein à l'amour et point de jalousie;
Nul être qui cédât à cette frénésie;
Point de dissentiment, de querelle entre époux,
Et la femme était chaste alors aux yeux de tous
Qui couvrait ses plaisirs et d'ombre et de mystère.
Vénus, des plus doux feux brûlant encor la terre,
Pénétrait tous les cœurs, et dans les bois jamais
L'Amour impunément ne décochait ses traits;
Oh! pourquoi dans ces jours n'ai-je reçu la vie!
A ma félicité quel dieu portait envie?
Jours de paix, de bonheur! siècle, hélas! éclipsé,
Et que l'âge de fer pour nous a remplacé!
Age affreux, jours féconds en meurtres, jours horribles,
Où semblent déchaînés les maux les plus terribles!
Suis-je sûr de mon hôte? et qui sait si demain
Le sang d'un frère aimé ne rougira ma main?
Eh! que me fait la guerre, à moi? Que l'on aspire
A posséder des biens immenses, un empire!
C'est à d'autres combats que je fus destiné;
Que par le dieu d'amour le signal soit donné,
Que j'entende l'appel sonner, la charge battre,
Si du matin au soir je cesse de combattre
De la main de Vénus que je sois désarmé
Sans merci, comme un lâche indigne d'être aimé;
Mais si je n'ai pas trop présumé de moi-même,
Qu'elle reste toujours à moi celle que j'aime,

[1] On se souvient des vers de Catulle, élégie 66, vers 49-50 :

Et qui principio sub terra quærere venas
Institit, ac ferri frangere duritiem!

Digitized by Google

Fidèle à son amour, fidèle à ses serments!
Que rien ne la dérobe à mes ravissements;
Dans mes bras, sur mon cœur, que toujours je la presse,
Ma Lycoris si chère, ô ma belle maîtresse,
Tandis que sans rougir je puis encore aimer!
Versez-moi d'un vin pur prompt à me ranimer,
Que des plus doux parfums l'essence m'environne,
Que la rose à mon front s'arrondisse en couronne!...
Qui jamais me ferait un crime, ô mon amour,
De dormir sur ton sein jusqu'au milieu du jour?
Ah! que l'indifférent qui n'aime pas, me blâme,
Mais que, vieux, il hérite à son tour de ma flamme;
Qu'il ne puisse qu'alors, ô regret! ô tourment!
Comprendre, apprécier, le bonheur d'un amant,
Et, consumé d'un mal qu'il dévore en silence,
Excuser de mes feux toute la violence!

Différer le plaisir ne se pardonne pas;
Nous parlons, la nuit vient, la mort est sur nos pas [1].

SUR LA MORT DE VIRGILE [2].

Temporibus lætis tristamur,...

Les Romains sous ton règne ont connu la douleur,
César!... Virgile est mort, et, par lui condamnée,
L'œuvre où ses chants divins ont fait revivre Énée
Va périr.... si César permet un tel malheur.

[1] *Nox est, mortis et umbra subit.*
Ou bien :
Nox est mortis, et umbra subit.

Cette élégie fut publiée pour la première fois à Florence, en 1588, par Alde Manuce qui l'attribue à Asinius Gallus, soi-disant fils d'Asinius Pollion, dont Suétone nous a conservé un distique, dans sa notice sur les Grammairiens illustres, chap. 22 :

Qui caput ad lævam didicit, glossemata nobis
Præcipit : os nullum, vel potius pugilis.

[2] Il a fallu un commentateur de la force de celui qui attribuait les œuvres d'Horace à un moine de je ne sais quel siècle, pour donner cette

Digitized by Google

Rome.... le monde entier t'implore....
Empêche que le feu dévore
Le souvenir de tant de rois,
Et que Pergame brûle une seconde fois!

Qu'Énée environné d'une nouvelle gloire,
Les fastes de ton règne et du peuple latin
Par toi soient rendus à l'histoire!

César parle, et d'un mot il commande au destin.

A LYDIE.

Lydia, bella puella, candida,...

Lydie, ô chaste fille, ô ma beauté chérie,
Dont la blancheur rendrait jaloux
L'ivoire lustré des Indous,
Le lait, le lis d'albâtre et la rose fleurie
Que nuance un carmin si doux;

Laisse retomber comme un saule
De tes cheveux dorés les longs anneaux soyeux,
Laisse voir de ta blanche épaule
Monter ce cou si gracieux [1];

Sous l'arc de tes sourcils d'ébène
Laisse, étoiles du ciel, tes regards resplendir,
Et sur ta joue en fleur, — ô splendeur souveraine! —
Se marier la rose à la pourpre de Tyr.

pièce sous le nom de Cornélius Gallus, mort de 26 à 24 ans avant notre ère, et auquel Virgile survécut par conséquent de plusieurs années. Peut-être faudrait-il en reconnaître auteur, dit M. Ch. Héguin de Guerle, le poëte Asinius Gallus. (Voir note 1.)

1 *Qua cervix humeros continuata premit.*
Ovide, *Fastes,* livre V, vers 712.

Digitized by Google

Laisse de ta lèvre si belle
Sur ma bouche en feu se poser
Un doux baiser de tourterelle....
Comme il brûle mon âme et concentre sur elle
Le plus pur de mon sang, que tu viens d'embraser!

Oh! cache ces pommes charmantes [1]
Ces frais boutons, bonheur des yeux,
Dont sur les lèvres écumantes
Jaillit un lait délicieux!

Quels suaves parfums de volupté sacrée [2],
Exhalés de ton sein, flottent de toutes parts!
Cache cette gorge nacrée
Dont la blancheur de neige éblouit mes regards....

Ne vois-tu donc pas, ma Lydie,
Comme languit ton bien-aimé?
Et tu le fuis, — ô perfidie! —
Des feux de ton amour à demi consumé [3]!

[1] Gemipomas.

[2] Cinnama. Le cinname ou cinnamome, arbrisseau d'Arabie que l'on suppose un amyris dont l'écorce, surtout à l'extrémité des branches, répan ait un parfum délicieux. (Voir Pline, *Histoire naturelle,* liv. XII, chapitre 42.)

[3] D'après Wernsdorf, cette pièce, publiée pour la première fois, par Alde Manuce, à Florence, en 1588, sous le nom d'Asinius Gallus (notes 15 et 16) serait de Valérius Caton, qui enseigna à Rome, vers le temps de Sylla, la grammaire et la poésie et dont Putsch a réuni sous le titre de *Diræ* divers fragments qu'on a longtemps attribués à Virgile et qui ont été traduits par Cabaret, en 1842. Ces fragments, à la suite de certains passages d'une grande véhémence, en contiennent d'autres, d'une mignonne suavité, sur l'éloignement de la maîtresse de l'auteur qu'il a

Digitized by Google

FRAGMENTS.

I

Occurris quum mane mihi,...

Le matin à mes yeux quand Lycoris se montre,
L'aurore a moins d'éclat que ses traits ingénus;
Est-ce au soir que je la rencontre?
Je crois voir se lever l'étoile de Vénus [1].

II

Vous qu'aime votre mère et moi bien plus encore,
A quoi bon de blancheur disputer entre vous?
Cherchez plutôt au gré de l'amant qui l'adore
Laquelle a les cheveux plus beaux et l'œil plus doux :

Est-ce l'or qui teignit tes longues tresses blondes,
Ou n'est-il — Gentia — qu'un reflet de leurs ondes?...

voulu immortaliser sous le nom de Lydie. (On ignore si c'était son vrai nom.)

C'est de ce Valérius Caton que Suétone a rapporté cet éloge dans ses Grammairiens illustres :

Cato grammaticus, latina Siren,
Qui solus legit ac facit poetas.

Il n'est pas improbable que cette pièce et celles qui vont suivre ne soient d'Asinius Gallus, ainsi que le prétend Alde Manuce.

[1] Voir une épigramme de Q. Catulus sur Roscius, *Consisteram exorientem,* imitée comme celle-ci du grec de Platon :

Ἀστέρας εἰσαθρεῖς,...

Digitized by Google

Ce Conon [1] qui vécut si misérablement
En contemplant des cieux l'atmosphère sereine,
A fait des cheveux d'une reine [2]
Une étoile du firmament;
Que les tiens — Gentia — plus sûrement que l'Ourse,
Dirigent les vaisseaux d'Illyrie en leur course!

Lorsque sous tes regards charmants
— Chloé — le paon superbe étale
De ses plumes de feu la pompe orientale,
Ces saphirs, ces rubis, cet or, ces diamants
Rappellent seuls, ô jeune fille,
Par leurs divins rayonnements
L'éclat si vif dont ton œil brille?

. . . .

[1] Conon, géomètre et astronome d'Alexandrie.

[2] Bérénice, fille de Ptolémée II (Philadelphe) et d'Arsinoé selon les uns, selon les autres fille de Magas (frère de Ptolémée Philadelphe), roi de Cyrène, et d'Apamée, épousa Ptolémée III (Évergète), son frère ou son cousin, fils de Ptolémée Philadelphe, et occupa le trône avec lui de 247 à 222 ans avant Jésus-Christ Elle fut mise à mort par son propre fils Ptolémée IV (Philopator).

Bérénice ayant fait vœu de consacrer sa chevelure à Vénus si son époux revenait vainqueur d'une expédition contre les Assyriens, et cette chevelure ayant disparu, dès le lendemain, du temple où elle avait été placée, Conon publia par flatterie qu'elle avait été changée en astre, et donna le nom de *Chevelure de Bérénice* à une constellation qu'il venait de découvrir; constellation à laquelle ce nom est resté.

Græculus esuriens, in cœlum, jusseris, ibit.

JUVÉNAL, satire 3, vers 78.

Voir CATULLE, élégie 66, *De coma Berenices*, traduite ou imitée du grec de Callimaque :

Omnia qui magni...

Digitized by Google

III

Subrides si virgo,...

Belle vierge, au sourire, aux regards éclatants,
Des voluptés dont tu nous sèvres
A quoi bon différer de hâter les instants?
N'ouvriras-tu jamais tes lèvres
Au mot si doux que j'en attends?

IV

Uno tellures 1....

Ses flots séparent deux contrées.

AD. MATHIEU.

---

1 *Uno tellures dividit amne duas.*

C'est le seul fragment qui nous soit resté des quatre livres que Gallus a écrits sur ses amours. Il nous a été conservé par Vibius Sequester, géographe latin qui vécut du ve au viie siècle, dans son traité *de fluminibus, fontibus, lacubus..., etc., quorum apud poetas fit mentio.*

Il s'agit probablement du détroit de Messine. (Voir Virgile, *Énéide,* livre III, vers 414 : *Hæc loca,...* et Lucain, *Pharsale,* livre II, vers 435 : *Longior Italia...; id., ibid.*, livre III, vers 59 : *Curio sicanias....*)

Digitized by Google

DE L'UNION

DES

BEAUX-ARTS AVEC L'INDUSTRIE.

L'industrie, dans la véritable acception du mot, est l'ensemble de tous les travaux qui contribuent à la satisfaction des besoins de l'homme, c'est la réunion de toutes ses facultés actives mises au service de ses besoins. A ce titre, les beaux-arts, aussi bien que les vêtements du corps et l'ameublement des maisons, font partie de cette branche de l'activité humaine et ne peuvent en être distraits; car eux aussi répondent à des besoins de notre nature, au besoin d'une certaine harmonie dans les choses qui affectent nos sens ou notre imagination.

Cependant, lorsque dans le langage habituel on oppose les mots *industrie* et *beaux-arts*, on entend plutôt par la première de ces dénominations, l'application du travail humain à la production des objets de première nécessité pour l'homme, à la satisfaction de ses besoins physiques; et par la seconde, celle du travail humain à la production du *beau*, à la satisfaction des besoins intellectuels : l'une se déploie dans le monde de la matière, l'autre s'exerce dans le domaine de l'esprit, de l'intelligence, de la pensée.

Digitized by Google

Que l'on ne dise pas que toutes ces belles inutilités sans emploi constituent exclusivement l'art, tandis que ce qui a une raison d'être, un but, une destination, est de l'industrie. C'est le jugement d'un aveugle et, en fin de compte, une erreur; car les créations de l'art, comme celles de l'industrie, répondent toutes à des besoins de l'homme.

Mais ce ne sont pas là deux activités distinctes, qui se développeraient isolément. L'homme est composé d'une âme et d'un corps. Lorsque Dieu l'a jeté faible et nu sur la terre, dans des conditions matérielles moins avantageuses que les animaux des forêts, il l'a doué en même temps de la raison, qui devait en faire le roi de la nature. En butte aux intempéries de l'air et aiguillonné par la faim, mais plus puissant par son intelligence que les forces brutales contre lesquelles il luttait, il demanda à l'industrie la satisfaction de ses besoins les plus pressants, des aliments pour se conserver, des vêtements pour se couvrir et des habitations pour s'abriter. Les besoins du corps étant satisfaits, l'homme voulut embellir son existence; l'âme, l'intelligence à son tour fit entendre sa voix, exposa ses besoins et ses aspirations. Elle portait en elle-même le sentiment du beau, comme un reflet de sa céleste origine, comme le souvenir d'une vie plus heureuse en quelque sorte; elle tendit à s'élever au-dessus de la nature jusqu'aux régions infinies où se trouve la source de toute beauté, à entourer son existence de tout le charme que son imagination pouvait créer, et à reporter ce sentiment du beau sur tous les produits de son industrie : c'est ce goût du beau qui a donné naissance aux beaux-arts. Et ce sentiment est tellement instinctif chez les hommes, que l'on voit les Peaux-Rouges du nouveau monde et les noirs du soudan, comprenant l'art à leur manière, mettre tous leurs soins à orner leur chevelure, leur cou, leurs bras, de ce que la nature offre de plus agréable et de plus rare à leurs yeux.

Si telle est la nature de l'homme, nature double

Digitized by Google

quoique indivisible, et si chacun de ses éléments éprouve des besoins impérieux, n'est-il pas nécessaire que l'industrie et les beaux-arts réunissent leurs efforts pour leur satisfaction? Et ces besoins, devenant plus nombreux et plus délicats, à mesure que l'humanité progresse et se perfectionne, ces deux branches de l'activité humaine doivent se plier à leurs exigences : telle est leur mission, tel est leur but. Si l'on jette un coup d'œil sur les époques les plus mémorables de l'histoire, sur celles qui se distinguent par le bien-être et la richesse des peuples, on verra que l'art est toujours au nombre des instruments de cette prospérité et qu'il a uni ses efforts à ceux de l'industrie pour répondre aux nécessités sociales.

On a regardé pendant longtemps l'application de l'art à l'industrie comme l'origine du *luxe*, et ce mot, jusqu'aujourd'hui, emportait avec lui l'idée d'une inutilité ou d'un danger. Nous laissons aux économistes le soin de définir, s'ils le peuvent, ce que c'est que le luxe; mais nous ferons observer que le luxe est toujours relatif aux temps, aux personnes et aux lieux. Il n'existe guère un seul article, parmi ceux que l'on regarde aujourd'hui comme indispensables à l'existence, ou une seule amélioration d'une nature quelconque, qui n'ait été dénoncé à son apparition, comme une superfluité ou comme étant en quelque sorte nuisible. Qui oserait aujourd'hui contester l'utilité des chemises? eh bien, la tradition nous a conservé des exemples d'individus mis au pilori pour avoir osé se servir d'un vêtement que l'on regardait alors comme un objet de luxe coûteux et inutile. Jadis le café, le thé, le vin, la soie, le cristal, le velours, étaient considérés comme objets de luxe, à cause de leur rareté et de l'élévation de leur prix; aujourd'hui que ces produits sont devenus plus abondants et moins coûteux, l'idée que l'on s'en fait est tout à fait différente.

Lorsqu'on observe les progrès de la civilisation, on voit que le luxe les accompagne et que leur tendance consiste à accroître le confortable et les plaisirs de la vie, au moyen

Digitized by Google

de dépenses extraordinaires. L'homme possède un instinct éternel qui le pousse à améliorer son bien-être ; sous ce rapport, le luxe est un véritable agent social, dont on ne peut combattre l'influence et l'action, qu'en détruisant une foule de biens qui rendent la vie plus agréable, alimentent l'industrie et répandent le bien-être sur l'universalité des citoyens ; et si l'artisan parvient à en avoir sa part, c'est que son travail lui en a fourni les moyens : le luxe ne peut donc pas nuire aux nations, et il témoigne au contraire de leur prospérité.

Cependant, pour que le luxe ait un caractère civilisateur, il faut que les instincts du peuple soient sagement réglés ; car il donne un bon ou un mauvais résultat, selon l'usage qu'on en fait : il engendre la misère, lorsqu'il dégénère en dissipation. On peut dire encore que ce luxe, dont on doit blâmer les tendances, consiste dans la production d'objets dépourvus de toute utilité, de choses improductives, ou dans des dépenses personnelles exagérées. Jamais, en effet, cette idée n'a été attachée aux consommations productives, fussent-elles excessivement coûteuses.

Non-seulement l'application de l'art à l'industrie constitue une source de gloire et de richesses pour les nations, ce que nous verrons plus loin, mais elle répond encore à des besoins de l'homme, à son désir de bien-être, à son perfectionnement, et à aucun titre on ne peut dire qu'elle conduise au luxe proprement dit, à ce fléau des sociétés comme des individus.

Il n'est sans doute pas d'époque plus convenable que la nôtre pour la réalisation de cette alliance intime entre l'industrie et les beaux-arts, entre cette force qui crée les objets les plus indispensables à la vie et celle qui doit les embellir. Depuis que la révolution de 89 a passé son niveau sur la société et égalisé tous les rangs, depuis surtout que la démocratie s'est levée triomphante sur les ruines des âges passés en déniant à quelques-uns le monopole du bien-être et en appelant tous les hommes au par-

Digitized by Google

tage du bonheur, depuis cette époque mémorable chacun a réclamé sa part dans les jouissances que procurent les merveilles de l'industrie et des beaux-arts. Une aisance plus généralement répandue et des loisirs plus nombreux, une instruction mieux développée et un goût plus délicat, en même temps qu'un sentiment plus noble de la valeur humaine, ont rendu cette exigence plus légitime et sa satisfaction plus facile.

Que l'art, faisant alliance avec l'industrie, descende donc des palais, qu'il passe par les maisons des modestes bourgeois, qu'il aille visiter et transformer le réduit de l'ouvrier : le pauvre et le travailleur ont aussi une âme, une intelligence qui aime à s'élever et à s'épurer au contact du beau ; eux surtout ont des peines à oublier, des fatigues à calmer, une vie à embellir. L'art n'est d'ailleurs ni aristocratique ni populaire, l'art est un et les jouissances doivent en être accessibles à tous, de même que Dieu a ouvert le grand livre de la nature à tous ceux qui veulent y lire.

Donnez au peuple une existence agréable, et ses instincts grossiers se perdront ; charmez ses loisirs par de nobles productions de l'art, dans les limites du possible, et vous ne le verrez plus, fuyant sa mansarde triste et nue, s'entasser dans des bouges ou des repaires d'immoralité. Chacun le sait : les conditions matérielles qui enveloppent l'homme influent forcément sur ses sentiments. L'admettre au partage de ces jouissances, est-ce lui faire connaître les besoins factices que la civilisation engendre? Eh ! la civilisation est-elle autre chose? La refuser à une portion du genre humain, c'est presque l'exclure de l'humanité. Mais cela ne peut pas être ; la grande passion de ce temps-ci, a dit Lamartine, c'est une passion qui honore l'humanité, c'est la passion de l'avenir, c'est la passion du perfectionnement social.

Si Orphée et Amphion ont pu civiliser des peuplades barbares, l'art, qui de nos jours n'a plus une aussi dure mission à remplir, pourra bien épurer les mœurs. C'est

Digitized by Google

en marchant à la suite de l'industrie, ou plutôt en l'accompagnant, qu'il atteindra le but de son origine.

Condorcet, dans son remarquable rapport sur l'instruction publique, adressé à l'Assemblée nationale de 1791, avait bien saisi cette influence de l'art sur le bien-être du peuple. « Dans un pays où les arts fleurissent, dit-il, le pauvre est mieux logé, mieux chaussé, mieux vêtu que dans ceux où ils sont encore dans l'enfance. Cette augmentation de jouissances est-elle un véritable bien? N'est-elle pas plus que compensée par l'existence des nouveaux besoins, suite nécessaire de l'habitude du bien-être? C'est une question de philosophie que je ne chercherai pas à résoudre; mais il est certain, du moins, que l'accroissement successif des jouissances est un bien, tant que cet accroissement peut se soutenir et remplacer par de nouveaux avantages ceux dont le temps a émoussé le sentiment. »

Ce n'est pas seulement dans le travail d'épuration ou de perfectionnement de la société que cette alliance entre l'industrie et les arts est inappréciable : l'industrie elle-même réclame les secours de ce puissant auxiliaire.

Personne ne contestera, en effet, qu'un objet acquiert d'autant plus de valeur que le travail de l'art s'y montre perfectionné et délicat. Quelle est la cause de la supériorité de la France sur tous les marchés où elle envoie ses produits? Pourquoi Paris est-il le vaste atelier où artistes, industriels, artisans, vont à l'envi achever leur éducation artistique? Sans doute, la fabrication de l'Angleterre se distingue par une solidité quelquefois exagérée, celle de la Belgique par le bon marché, qualités importantes en industrie; mais la France, sans être également bien douée pour tous les arts, attire les yeux, éblouit, séduit; elle a jusqu'à présent le monopole du bon goût et de l'élégance, et c'est cette aptitude particulière qui lui assure jusqu'à ce jour la prééminence sur les autres nations : la mode, déesse capricieuse, est aujourd'hui toute française.

Digitized by Google

Les nations industrielles, mises en présence lors des expositions universelles, ont si bien compris la raison de cette suprématie de la France, et la voie dans laquelle l'industrie doit marcher, qu'elles se sont empressées d'attirer l'attention des fabricants sur l'alliance intime des beaux-arts et de l'industrie. L'Angleterre, l'Amérique, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, la Lombardie et la Sardaigne se préparent à disputer à la France, sur tous les points, son ancienne réputation, et à faire de nouvelles conquêtes; tel est l'aveu qui a été fait par un homme compétent, par M. le comte de Laborde, membre de l'Institut et rapporteur du 30e jury de l'exposition de Paris. Il reste désormais acquis que les arts sont les plus puissantes machines de l'industrie et que le développement isolé de ces deux branches de l'activité humaine ne peut être que maladif et sans portée.

Mais, qu'est-ce à dire? Faut-il que les artistes se fassent industriels, que l'art abandonne à jamais l'abstraction? Nullement : l'art a sa vie propre en dehors de la nécessité de ses applications. Aux artistes qui sentent germer en eux le feu du génie seront réservées les œuvres d'art proprement dites, les majestueuses créations; à eux incombera la mission de conserver intacts les principes de l'art ou de les développer; parmi eux enfin se trouveront les chefs d'école, les maîtres. Au-dessous vient cette foule de jeunes talents estimables, mais dépourvus d'assez de vigueur pour pouvoir s'élever aux sommités de l'art. Au lieu de s'épuiser en efforts inutiles pour atteindre un but qui dépasse leurs forces, qu'ils consacrent plutôt leur talent à embellir les produits de l'industrie, qu'ils l'appliquent aux besoins de la vie, à l'ameublement et à l'ornementation des maisons, des armes, des bijoux, des costumes, etc. Sans être à même de créer, ils peuvent bien comprendre la pensée des maîtres de l'art et l'appliquer avec bonheur à l'industrie, en la reproduisant ou en la transformant.

Ainsi, nos grands statuaires ne daignent presque ja-

Digitized by Google

mais faire de petits bronzes; pourquoi? Parce qu'au lieu d'artistes ciseleurs qui interprètent bien leur pensée, ils ne trouvent que des ouvriers ciseleurs, dépourvus de toute inspiration artistique. Une vaste carrière est donc ouverte devant ces jeunes talents qui ne sont pas prédestinés aux premières places : qu'ils s'en consolent d'ailleurs, il y a si peu d'élus! Ils y récolteront quand même gloire et profit, car loin de rabaisser la mission de l'art, ils ne feront que l'agrandir. Les artistes de Paris l'ont compris : tous tiennent à honneur de mettre leur art au service de l'industrie, et ils savent que c'est encore travailler dans l'intérêt de leur réputation que d'attacher leur nom aux produits importants de l'industrie : l'exposition de Paris l'a prouvé.

Ceux qui se seront adonnés de bonne heure et exclusivement à l'industrie, réaliseront bien des prodiges que de grands artistes n'auront pu que rêver. Un artiste, en effet, ne connaît pas et ne peut pas connaître les procédés de fabrication; il ignore si telle ou telle forme pourra convenir à la matière employée et lui être appliquée; si tel dessin de fleurs, irréprochable au point de vue de l'art, pourra être tissé, tel ornement être découpé en bois ou moulé en fonte. Ainsi, le zinc est cassant et se dilate facilement, en dépit de ses nombreuses qualités : l'artiste se gardera donc de faire des modèles qui ne pourraient être exécutés en zinc; il faut qu'il tienne compte des défauts et des propriétés de ce métal. C'est en se pénétrant bien de la nature des matières employées et de la destination des objets, que l'on parviendra à réaliser le *beau*, ce que Platon définit : la complète convenance des moyens relativement à leur fin.

Pour avoir des hommes doués de ces aptitudes partilières, c'est donc dans l'industrie elle-même que les industriels devraient prendre leurs dessinateurs, leurs peintres, leurs artistes, c'est-à-dire les former eux-mêmes dans leurs ateliers, pour les besoins et les nécessités de leur fabrication. Rubens et Raphaël ont pu faire des cartons

Digitized by Google

admirables pour des tentures en tapisseries de haute lisse; mais les exceptions sont rares, et cela eut lieu à une époque où l'ouvrier était en même temps quelque peu artiste, peintre ou sculpteur, et pouvait par conséquent être d'un grand secours au maître pour la reproduction de ses œuvres. Quentin Metsys, maréchal ferrant et forgeur, était en outre peintre : peu importe qu'il le devînt par amour, comme l'Italien Antonio Solario ! L'exemple de Benvenuto Cellini et de tant d'autres ne montre-t-il pas les résultats admirables que produit l'alliance intime de l'art et de l'industrie, les efforts combinés de l'imagination qui crée et de la main qui exécute l'idée conçue? Une ère brillante s'ouvrira pour l'industrie, lorsque l'ouvrier sera capable d'inventer lui-même les modèles qu'il doit exécuter.

Tout démontre la nécessité d'une alliance intime de l'industrie et des beaux-arts; mais dans quelles limites cette application doit-elle avoir lieu? Sans avoir besoin d'y réfléchir longuement, on sentira tout de suite qu'il ne suffit pas de surcharger un produit industriel d'ornements artistiques, pour que cet objet réalise sa fin et soit un chef-d'œuvre. Le goût est d'abord un grand juge dans cette matière. Il y a le goût industriel proprement dit, qui consiste souvent dans une exquise simplicité; puis, le goût artistique appliqué à l'industrie. Un produit peut parfaitement répondre à sa destination et faillir cependant à l'élégance, à certains détails d'harmonie que l'on aime à observer dans toute espèce d'œuvres. La Belgique possède généralement le premier de ces goûts; la France, jusqu'à présent, a le monopole du second, et c'est à lui enlever ce privilége exclusif que doivent tendre désormais les nations industrielles.

Ce goût, quel qu'il soit, de quoi doit-il tenir compte avant tout? Il doit veiller à ce que l'artiste n'absorbe pas l'industriel, ne fasse pas oublier à quoi sert le produit de l'industrie, à ce que l'objet réponde à sa destination. Il faut qu'il y ait harmonie, c'est-à-dire convenance, entre

Digitized by Google

la forme qu'on lui donne et l'usage auquel on le réserve; car cette harmonie constitue le beau, auquel on doit tendre dans toute espèce de travail. Chacun a pu voir des tisonniers, des espagnolettes, dont les ornements venaient se dessiner en creux dans la main qui les touchait; des fauteuils, où l'on croyait être à l'aise, et dont les sculptures s'imprimaient dans le dos de la personne assise. Assurément, on ne peut voir là ni un progrès, ni une sage alliance des beaux-arts et de l'industrie.

La matière que l'on emploie a aussi des exigences auxquelles l'artiste doit se soumettre, s'il veut faire une œuvre parfaite. Des pierres de taille et du marbre, sculptés comme de la dentelle, sont un non-sens : ce travail pourra exciter l'admiration à première vue, paraître un tour de force et prouver l'habileté de main de l'artiste; mais on se dira bientôt qu'il s'est trompé de matière et que la pierre n'est pas légère : il a encore une fois manqué à la convenance, à l'harmonie. C'est aussi ce qui indique à l'artiste le genre d'ornementation que la matière comporte : une cheminée de marbre demande une autre espèce de décoration qu'une cheminée de bois.

Il faut donc que l'industrie recoure à l'art pour que ses productions réunissent l'élégance à l'aisance, dans de justes proportions, sans qu'un meuble, par exemple, en devenant un chef-d'œuvre, cesse de répondre à sa destination.

Cette alliance entre les arts et l'industrie est un fait accompli. La peinture fournit ses pinceaux à l'industrie des tapis, des papiers peints, des étoffes, des tissus, des broderies; l'ameublement des maisons offre un champ inépuisable à l'imagination de l'artiste et donne à l'architecte et au sculpteur l'occasion de déployer toutes les ressources de leur art : il n'est pas jusqu'aux modestes ustensiles de cuisine, aux chaudrons, aux poêles, qui ne soient susceptibles de recevoir une forme élégante et de s'orner par l'application de l'émail, ou sous la main du sculpteur; l'architecture se combine également avec l'art du potier

Digitized by Google

et donne les modèles et les dessins de toute espèce de décoration; la gravure, la damasquinure, la niellure s'appliquent aux métaux; la sculpture s'allie à l'industrie du fondeur; enfin, la cristallerie, la bijouterie, la joaillerie, la reliure, la fabrication de fleurs artificielles, la carrosserie, la fabrication des cannes et des ombrelles, des cravaches et des éventails, des pipes, des tabatières, etc., empruntent aux arts les plus grands éléments de leur valeur. Nous pourrions même parler de cet art infime qui s'amuse à orner les produits des savonneries, des pâtisseries, des chocolateries, etc.

Les emprunts que l'art fait à l'industrie et les progrès dont il lui est redevable sont également nombreux. Quelle que soit, en effet, la pensée artistique, elle doit revêtir une matière quelconque, et elle lui appliquera d'autant mieux la forme qu'elle a conçue, que la matière se pliera mieux à ses fantaisies. Il est inutile d'insister sur ce point; nous ne nous arrêterons pas davantage à énumérer les perfectionnements apportés au travail des métaux, des pierres, de tous les produits de la nature, perfectionnements qui ont tous contribué à la prospérité des arts : nous ne prendrons qu'un exemple. L'art de la tapisserie demandait un cuir consistant et souple à la fois, susceptible de recevoir les empreintes en creux et en relief, les différentes combinaisons de nuances, de teintes et de couleurs : la fabrication a répondu à ces exigences, après une série de perfections nouvelles. Il en est de même de la malléabilité des métaux, des découvertes chimiques, etc. Car quels essais n'a-t-on pas faits pour remplacer le bronze ou au moins pour l'imiter? L'étain, le plomb, le zinc, aidés encore du galvanisme, sont entrés dans une foule de combinaisons qui ont doté l'industrie de nouvelles et véritables compositions métalliques, et les arts de matières qui leur offrent de précieuses ressources. C'est à la société de la Vieille-Montagne, à ses efforts constants que l'on doit l'extension de l'emploi du zinc et la possibilité de son application aux divers usages de la vie.

Digitized by Google

La grande révolution industrielle, en substituant la force régulière et puissante des machines au travail manuel, a fait considérablement baisser le prix des objets et a permis à l'art de revendiquer ses droits dans les productions de l'industrie. N'admirez-vous pas un grand progrès du siècle et un bienfait de la civilisation, lorsque vous voyez dans l'humble mansarde de l'ouvrier, une armoire, une table, un meuble quelconque en bois commun, mais orné de quelques moulures ou même de grossières sculptures? La chaise plus ou moins élégante et commode a remplacé le massif escabeau, et souvent quelque gravure, entourée d'un cadre, pare la nudité des murs. L'exemple est moins frappant si vous remontez dans les salons du riche, parce que là vous vous attendez à rencontrer des œuvres d'art, que vous savez aussi plus chèrement payées.

Et cette délicatesse, ce fini des détails que l'on admire dans les produits de l'art, à quoi doit-on l'attribuer? A l'outillage perfectionné, tout autant qu'à l'habileté de main de l'artiste, et c'est à l'industrie qu'il faut faire remonter la cause de ce progrès, surtout aux perfectionnements apportés à la fabrication de l'acier.

A l'industrie encore, et à l'intervention des machines, on doit compte des moyens reproducteurs qui servent à répandre l'art dans toutes les sphères de la société : depuis le journal illustré à cinq centimes jusqu'à l'étoffe imprimée, tout ce qui n'était autrefois réservé qu'aux élus de la fortune entre dans la cabane du paysan et dans la demeure de l'ouvrier.

Les matières elles-mêmes dont se servent les arts, le papier, les crayons, les pinceaux, les couleurs, le bois, le marbre, les métaux, etc., grâce aux nouveaux procédés de fabrication et à la simplicité de l'exploitation, sont de cent pour cent meilleur marché qu'il y a cinquante ans. Que de facilités offertes à l'étude! Que de moyens de créer et de répandre des œuvres d'art! L'or et l'argent tendent à devenir plus abondants et à diminuer de valeur :

Digitized by Google

l'art saura encore profiter de ces métaux pour agrandir le champ de ses merveilles.

Comme on l'a vu, si l'art donne plus de valeur aux produits de l'industrie, il n'en est pas moins redevable à celle-ci de ses plus grands progrès et de sa plus brillante prospérité.

Le problème à résoudre n'est donc pas celui de la possibilité d'une alliance entre les arts et l'industrie ; il ne s'agit plus que de développer le goût, de l'étendre davantage et de l'épurer : c'est à quoi les Belges sont engagés d'honneur. Comment ! ils sont dans une atmosphère échauffée par le génie des Rubens et des Van Dyck, et voient se continuer la brillante lignée de leurs artistes jusqu'à nous ; de grands noms de peintres, de sculpteurs, de graveurs, se rencontrent dans presque toutes leurs villes ; les monuments remarquables, les musées, les productions artistiques s'entassent partout ; la Belgique enfin est un immense foyer des arts, et elle n'a point de part dans la dictature que la mode exerce sur le monde !

Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas nous faire illusion : nous nous sommes laissé distancer dans le domaine de l'invention artistique, dont la France tient le sceptre. Maîtres dans les arts et souvent sans rivaux dans l'industrie, sous le rapport de l'exécution, doués d'ailleurs d'une grande habileté de main et d'une persévérance infatigable, les Belges pèchent par l'invention et le goût, leurs œuvres n'ont point cet attrait de nouveauté, ce je ne sais quoi dont les Français possèdent le secret et qu'on n'a pu complétement imiter jusqu'aujourd'hui. Qu'on le demande aux nombreux visiteurs des expositions de Londres et de Paris : la Belgique étalait ses produits, et les hommes compétents s'émerveillaient des efforts, souvent couronnés de succès, de cette petite nation ; mais la France brillait plus loin de tous les charmes que peuvent donner le bon goût et l'élégance ; le public, c'est-à-dire le grand juge sinon le plus expert, n'avait des yeux et des mains que pour admirer et applaudir les merveilles de l'art français.

Digitized by Google

Nous reconnaissons que, sauf de rares exceptions, nos branches de travail dont le dessin constitue le mérite essentiel, ne peuvent lutter avec celles de la France. Mais pourquoi le remède ne serait-il pas à côté du mal? La cause de notre infériorité, c'est le défaut d'une direction intelligente, quoique l'enseignement artistique appliqué à l'industrie se soit rapidement propagé. La Belgique compte 42 académies et écoles des beaux-arts; dès 1852, elles étaient fréquentées par 7,795 élèves, dont la grande majorité appartenait à l'industrie. Mais presque nulle part les cours ne sont convenablement organisés à l'effet de former de bons dessinateurs pour la fabrication des papiers d'ameublement, des indiennes, des toiles cirées, des linges damassés; pour l'art de l'ébéniste, du marbrier, du menuisier, etc. L'art y est enseigné d'une manière trop abstraite, on ne tient pas assez compte des obligations imposées à l'industriel par les procédés de fabrication : les élèves donnent libre carrière aux fantaisies de leur imagination, ils font des dessins irréprochables, au point de vue de l'art, mais inexécutables au point de vue pratique; on a voulu faire dans ces écoles des peintres d'histoire au lieu de peintres de fleurs, des sculpteurs au lieu d'ornemanistes, des artistes de premier ordre cherchant le beau idéal au lieu d'artistes non moins utiles répandant le goût artistique sur les produits de l'industrie.

Nos ouvriers ont une grande réputation d'habileté, et ils la méritent; beaucoup possèdent des notions de dessin qu'ils ont été puiser dans nos académies : ils savent bien copier et imiter, mais ils ont le tort de se croire artistes! Ne possède pas qui veut le don de l'imagination ou le talent de la composition.

Il est d'honorables exceptions à signaler, et nous nous acquittons avec bonheur de ce devoir. M. Buckens, professeur à l'Académie de Liége, fondeur et artiste distingué, a, en quelque sorte, introduit en Belgique le moulage d'ornements en fonte de fer. Lui, qui est passé maître pour la fonte, il a parfaitement compris qu'il ne suffit pas

Digitized by Google

de savoir dessiner pour confectionner des modèles applicables à cette industrie, mais qu'il faut encore connaître les secrets et les exigences de cette fabrication et s'appliquer non moins à la sculpture et à la ciselure. Tant il est vrai qu'une alliance intime existe entre les arts et l'industrie! Aussi a-t-il annexé à sa fonderie des ateliers de sculpture et de ciselure, et lui-même confectionne des modèles remarquables de bon goût. Inutile d'ajouter que les produits de cette fonderie sont très-estimés, et que ce fait vient à l'appui de la nécessité qu'il y a pour l'ouvrier d'être en même temps artiste. M. Vandersyp, professeur à l'école de dessin industriel et de tissage de Gand, a également créé des dessins dans lesquels on reconnaît le faire d'un homme de savoir et d'expérience. Lorsqu'on examine les beaux produits en zinc de M. Cormann, de Bruxelles, ses vases, dont les formes élégantes et gracieuses rappellent l'art des XVIIe et XVIIIe siècles, on comprend qu'il y a là de l'artiste autant que de l'industriel.

Qu'on nous permette de citer ici les belles paroles prononcées par M. De Decker, alors ministre de l'intérieur, à l'occasion de la distribution des récompenses aux exposants belges, à Paris, le 17 décembre 1855 : « Le progrès industriel est devenu une heureuse nécessité. Or, le progrès, c'est l'intelligence au service du travail; c'est l'application des sciences et des arts aux créations de l'industrie.

» Sous ce rapport, la Belgique, douée d'une si merveilleuse aptitude au travail industriel, doit, sans illusion comme sans découragement, constater les lacunes qui existent dans les détails de sa vaste production. Son enseignement professionnel, encore à l'état d'essai, est peut-être déjà plus complet qu'il ne l'est chez la plupart des nations voisines; il doit être mis en rapport avec les exigences de notre temps. Il doit subir une organisation complète, qui lui permette de vulgariser les découvertes incessantes de la science et de détacher de notre école contemporaine une phalange d'artistes, qui, pendant que

Digitized by Google

leurs émules continuent d'habiter les régions sereines de l'art idéal, descendront au milieu des réalités de la société et ne croiront pas déroger en devenant utiles.

» Messieurs, il y a comme un pressentiment dans cette association de l'art belge et de l'industrie belge, réunis dans un triomphe fraternel! Que ces deux puissances viennent, au bruit de nos acclamations, sceller leur féconde et immortelle alliance! Que l'art apporte à l'industrie les mille ressources de ses combinaisons, les mille variétés de ses formes! Que, par lui, l'élégance et le goût président aux créations de l'industrie! En un mot, que l'art se substitue au métier et que, sous son souffle inspirateur, la matière se fasse pensée!

» A ce prix, la Belgique se maintiendra à la hauteur des destinées que lui présagent ses succès actuels; à ce prix, elle peut accepter, avec une légitime fierté, le verdict qu'ont prononcé, dans ces solennelles assises du génie moderne, les hommes éminents que la confiance de leurs gouvernements a constitués les juges des nations représentées à l'exposition universelle de Paris. »

Outre l'absence d'un enseignement bien organisé, ce qui nuit aux progrès du dessin industriel en Belgique, c'est le peu d'encouragements que lui donnent les fabricants. Quels que soient les motifs qui les guident, ils se bornent à imiter servilement ou à modifier quelque peu les dessins étrangers qui leur font connaître les articles les plus nouveaux. Ce manque d'originalité, de caractère distinctif, est funeste à l'industrie. Plusieurs industriels ont déjà attaché à leur établissement des dessinateurs de talent, connaissant les besoins de la fabrication et travaillant dans ce sens : pour peu qu'ils veuillent s'efforcer d'être originaux et inventifs, le succès leur est assuré.

Depuis assez longtemps déjà on a compris, en Belgique, l'importance de l'application des arts à l'industrie, et l'on s'est efforcé d'en réaliser le succès en fondant une *Association pour l'encouragement et le développement des arts*

Digitized by Google

industriels : quelques articles des statuts feront connaître la pensée intelligente des créateurs de l'œuvre :

« Art. 1er. L'association se propose, comme but, de stimuler le génie de la création artistique dans ses rapports avec les applications industrielles; de contribuer à répandre l'étude et le sentiment du beau dans la production des objets d'industrie qui empruntent à la forme une partie de leur valeur; de faciliter et d'encourager les efforts individuels des artistes industriels et des artisans pour la conception et l'exécution d'œuvres originales et de bon goût.

» Art. 2. L'association se propose, comme moyen d'atteindre ce but :

» *A*. D'instituer des expositions périodiques pour les œuvres des artistes industriels et artisans, telles que dessins, modèles, articles finis, comprenant toutes les applications de l'art aux diverses industries, et d'accorder des récompenses aux exposants qui se sont le plus distingués;

» *B*. De fonder des collections des produits des beaux-arts industriels, où trouveront place, indépendamment des objets acquis aux expositions, des spécimens achetés à l'étranger, des modèles ou dessins des ornements, meubles, ustensiles, etc., les plus parfaits que nous aient légués les âges précédents, les dons faits par les membres de l'association, etc.;

» *C*. De distribuer aux artisans et artistes industriels qui annoncent des dispositions particulières, des ouvrages techniques, des recueils de dessins, etc., propres à favoriser le développement de leurs talents;

» *D*. De poursuivre l'adoption de mesures pour la protection des modèles et dessins de fabrique. »

Etc., etc.

A la suite de ces encouragements, on a vu figurer plusieurs fois des dessins remarquables aux expositions de l'industrie à Bruxelles, notamment à celle de 1853. L'ameublement d'une salle à manger de M. Charles Albert attestait quelque progrès; les dessins de joaillerie et de

Digitized by Google

bijouterie, branches de travail qui offrent tant de ressources à l'imagination de l'artiste, exposés par MM. A. Brunschwig, Narcisse et G. Puttemans, de Bruxelles, et J. Vandenbroek, d'Anvers, manquaient de netteté et de grâce. Trop d'imitation se remarquait dans les dessins d'étoffes et de papiers peints de MM. Vandersyp, directeur de l'école de dessin industriel et de tissage, à Gand, et de ses élèves A. Clavareau, G. De Rycke et J. Stocquart : il est juste d'ajouter que depuis ils ont fait d'immenses progrès. M. Castegnier, de Mons, présenta des dessins élégants à l'usage des menuisiers et des marbriers, pour des parquets, des travaux de marqueterie, des meubles, etc. On vit encore un joli dessin de pendule gothique, par M. Offen, de Gand; d'un autel, par M. Joostens, de Bruges; d'un autel, d'une chaire, d'un banc de communion, etc., par MM. J. Durlet, d'Anvers, et A. Bernard, de Gand. Le dessin de parquet ombré de M. G. Winen, de Brée, parut original, mais les bois n'en étaient pas assortis en teintes égales. On remarquait de l'art et du goût dans les dessins d'indiennes et de foulards de MM. De Rycke, chef d'atelier chez M. Sauvage, à Gand, Audinet, dessinateur de la maison J. Verreyt, à Bruxelles, C. Goossens dessinateur de la fabrique de M. Verhulst, à Stalle.

Le concours ouvert par l'association pour les dessins de dentelles fut couronné de beaux résultats : une imagination féconde et une habileté rare distinguaient les dessins de M. Vanderdussen, de Bruxelles; l'élégance et la pureté d'expression, ceux de Mlle Flora Polak, de Bruxelles; les dessins de volants, mouchoirs et dentelles de M. Dronsard, de Neufbourg, étaient pleins de mérite, et ce ne furent pas là les seuls exposants dont les œuvres attirèrent l'attention et provoquèrent l'admiration des visiteurs.

Plusieurs distinctions ont été accordées par le jury de l'exposition universelle à des artistes que les efforts de l'association avaient formés. C'est un honneur pour elle. C'est en même temps un enseignement pour les jeunes

Digitized by Google

gens, un encouragement à se livrer aux arts industriels, à entrer dans une carrière où ils pourront récolter gloire et profit; car la plupart de ces artistes sont bientôt arrivés en Belgique à occuper des positions fort avantageuses.

La mesure prise par l'association ne suffit pas à elle seule, si l'on ne travaille à organiser l'enseignement même du dessin sur de larges bases et à développer le goût artistique, dans ses rapports avec l'industrie. De nombreuses écoles de peinture, de sculpture, de gravure, d'architecture existent en Belgique et prouvent combien le sentiment de l'art est encore profondément enraciné dans le cœur du peuple : les beaux-arts y sont enseignés généralement pour les produits de l'art seuls, et sous ce rapport elles ne méritent que des éloges. Mais la mission de l'art ne se borne pas à cela : l'art abstrait doit servir de fondement à l'art appliqué, de même que la métaphysique ne donne que des principes théoriques d'où découlent les applications pratiques pour la vie. L'art devrait donc aussi être enseigné, d'une manière toute spéciale, dans son application à l'industrie, dans des écoles particulières que renfermerait chaque centre manufacturier : à Gand, à Verviers, des écoles de dessin industriel et de tissage existent déjà ; à Liége, une école de ciselure a été annexée à l'Académie des beaux-arts et forme des graveurs sur armes ; à Malines et à Bruxelles, on devrait enseigner le dessin appliqué à la fabrication des dentelles; Bruxelles posséderait encore une école pour la carrosserie et l'ameublement, etc. Car si nos ouvriers se distinguent par une grande habileté de main, s'ils savent se servir avec bonheur du marteau et du burin, ils ignorent généralement les principes de l'art et de la composition artistique : leurs compositions sont souvent détestables, et l'exécution est au-dessus de tout éloge.

On peut le dire avec confiance : si nos armuriers, nos joailliers, nos ornemanistes avaient reçu une plus complète éducation artistique, ils rivaliseraient avec ceux de la France, avec ceux que l'on reconnaît encore pour seuls

Digitized by Google

maîtres dans le domaine du bon goût et de l'art appliqué. De l'aveu de M. de Laborde, la Belgique marche déjà sur les traces de la France, avec le plus de succès : puisse-t-elle bientôt se mettre sur le même rang qu'elle!

L'enseignement du dessin est aussi important pour l'avenir de l'ouvrier que pour celui de l'industrie. Qui ne voit cette tendance du siècle à répandre partout le bien-être, l'instruction et le sentiment des arts? Voilà encore un de ces progrès que nous aimons à acclamer, un progrès dont on doit suivre la marche entraînante et auquel il est peu sage de vouloir résister.

Il existe une foule de carrières qui ne s'ouvrent que devant d'habiles dessinateurs : tout homme sensé, en mettant son fils à l'école ou au collége, l'oblige à étudier cet art, entrevoyant pour l'avenir la nécessité de cette étude. A Liége, on a si bien compris le rôle réservé à l'art dans ses applications à l'industrie, que sur plus de cinq cents élèves qui fréquentent l'Académie, huit seulement s'adonnent à l'art pur : ce qui n'empêche pas cette institution d'être artistique.

Et l'ouvrier, qui se voit tous les jours arracher une nouvelle part de son travail abrutissant par d'inintelligentes machines, que deviendra-t-il, s'il n'a que ses bras et son bon vouloir à mettre à la disposition du manufacturier? La machine l'emportera sur lui. La science moderne tend à délivrer les hommes de l'oppression des travaux physiques pour les élever aux dignités de la vie intellectuelle, qui est le propre de notre espèce.

A eux restera toujours le rôle intelligent, le travail de la pensée, les combinaisons de l'imagination : tantôt dirigeant en maîtres des forces obéissantes, tantôt préparant la matière qu'elles vont travailler aveuglément. La connaissance des arts peut seule sauver l'ouvrier et le maintenir au rang qu'il doit occuper dans une société civilisée et fécondée par un sage libéralisme.

Si nous jetions un coup d'œil sur l'industrie de notre pays, pendant ces derniers temps, nous pourrions nous

Digitized by Google

convaincre de la nécessité de cette alliance intime qui doit unir les beaux-arts et l'industrie, de l'influence irrésistible qu'ils exercent l'un sur l'autre, et juger en même temps de l'importance du dessin dans toutes les branches de travail.

Lorsque la Belgique se présenta à l'exposition universelle de Paris, elle était simple et sans fard, elle étala les produits ordinaires de son industrie, ceux qu'elle alla chercher dans ses magasins et qu'elle destinait au commerce. Elle ne les avait pas revêtus de ces charmes, souvent trompeurs, qui plaisent tant aux masses, elle n'attira pas les regards d'une foule bruyante, mais les hommes compétents lui ont rendu justice.

Lorsque nous considérons les produits de notre industrie, il nous est permis d'espérer qu'une ère brillante s'ouvrira bientôt pour elle. Dans le domaine des arts, la Belgique n'a rien à envier aux autres nations : son école, riche de souvenirs et d'espérances, est connue par toute l'Europe; la série de ses maîtres se prolonge jusqu'aux Wappers, aux Gallait, aux de Keyser, aux Leys, aux Wilhems, aux deux Stevens, aux Ad. Dillens, aux Verlat, etc., pour la peinture; jusqu'aux Geefs, aux Simonis, aux Tuerlinckx et aux Fraikin, pour la statuaire. La Belgique est un vaste sanctuaire où l'art trouve une foule de prêtres convaincus et de fervents adorateürs; ce culte y est généralement resté pur, et si parfois quelques-uns se sont éloignés des saines traditions, le plus grand nombre a gardé la voie que les menait à la source inépuisable du vrai et du beau. Rubens vit encore en Belgique, et sa grande ombre doit tressaillir d'orgueil en voyant les étincelles de son génie guider l'imagination de nos artistes, à quatre siècles d'intervalle.

Il est inutile d'insister sur le mérite de l'école belge; laissons également bruire les mesquines rivalités et les sots préjugés : en dépit de tout, l'art continuera à resplendir sur notre terre privilégiée, et à provoquer l'admiration des nations étrangères. Nous pouvons nous rendre cette

Digitized by Google

justice, consacrée par le jury de l'exposition de Paris; mais nous avouerons aussi que l'industrie a pris une autre voie.

Dans la plupart de ses branches, l'industrie a voulu résoudre le difficile problème du bon marché, et elle y a réussi : ses produits sont bien confectionnés, remarquables d'exécution et de bonne qualité, mais ils ne satisfont pas toujours aux conditions du goût. Elle se trouve en contradiction avec les progrès réalisés dans les arts, avec son passé lui-même; car nous savons qu'à toutes les époques florissantes de l'art, la Belgique a vu éclore des prodiges de gracieuses productions industrielles. On n'a qu'à écouter la naïve admiration des Froissart et des Commines! Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, la bière brune des Belges ne sera donc capable d'épaissir leur cerveau, quoi qu'en disent les heureux cultivateurs de la vigne.

C'est dans les faits éloquents de l'histoire que nous puisons l'espoir de voir renaître en Belgique une alliance intime et bien entendue entre les arts et l'industrie. Ce que nos pères ont fait, nous pouvons encore le faire; notre industrieuse patrie ne craint point le travail et le fonds ne lui manque pas; enfin, depuis quelque temps, une impulsion nouvelle a été donnée à l'application des arts à l'industrie, et les progrès qu'elle a accomplis font bien augurer pour l'avenir.

Ainsi, l'ébénisterie, quoiqu'elle ne puisse encore rivaliser avec celle de Paris, ne semble pas fort éloignée du jour où elle se mettra à un des premiers rangs. On ne se borne plus à faire, en Belgique, des meubles solides : on s'applique à leur donner des formes élégantes et des ornements bien choisis. Les modèles nous viennent en grande partie de l'étranger : quelques fabricants les dessinent cependant eux-mêmes et d'autres se sont attachés des artistes qui essayent des dessins originaux et de bon goût. MM. Beernaert, Rang et Renotte, à Bruxelles, se montrèrent artistes experts en même temps qu'habiles ébénistes;

Digitized by Google

M. G. Pelsener a travaillé avec succès d'après les dessins de l'architecte De Coninck; MM. De Rudder, à Bruxelles, Van den Branden, à Malines, Méan et Ogis, à Liége, se sont fait remarquer plus d'une fois par leurs meubles d'un dessin distingué; et MM. Sorel et Warin, à Bruxelles, par la richesse et le goût parfait des leurs. Cependant la France possède toujours à elle seule, dans cette branche d'industrie, le cachet du bon goût et de l'élégance; le nôtre est un peu douteux, et pèche souvent par l'exagération des contours et la surcharge : ce qui plaît, au contraire, ce sont les ornements sobres, les lignes pures et surtout l'appropriation de la matière et de la forme à la destination, c'est-à-dire l'harmonie.

L'ornementation des demeures, qui offre un programme si varié à l'imagination de l'artiste, a rencontré d'heureux interprètes dans MM. De Keyn, frères, et Godefroy, à Bruxelles. Leurs parquets sont de véritables chefs-d'œuvre, tant sous le rapport du travail que sous celui de l'harmonie dans l'emploi des couleurs des bois. Ce qui constitue un nouveau progrès industriel chez MM. De Keyn, ce sont les procédés mécaniques qu'ils mettent en œuvre, qui donnent de la régularité au travail et permettent d'abaisser le prix de vente des produits. D'un autre côté, les bois nouveaux que le commerce a découverts, ainsi que les procédés de teinture inventés par la science, ont offert de précieuses ressources à cette industrie, comme à celle de l'ébénisterie.

On peut se rappeler d'avoir vu déjà de beaux modèles de plafonds, ornés avec une richesse et une délicatesse remarquables; des rosaces et des consoles, dont les unes étaient pleines de grâce et de d'élégance, les autres traitées avec une ampleur de style et de relief qui répondait parfaitement à leur destination. Car c'est un défaut assez ordinaire à nos ornemanistes, aussi bien qu'aux architectes, dans l'ornementation sculpturale des maisons, de ne pas tenir assez compte de l'effet que les objets doivent produire à distance : ils les cisèlent avec une finesse et

Digitized by Google

une délicatesse dont le mérite se perd lorsque ces objets sont mis à leur place. Le défaut contraire est aussi à éviter : c'est ainsi qu'à l'exposition de Paris, on a constaté que les panneaux en plâtre de M. Lalmand, sculpteur ornemaniste d'Anvers, étaient l'œuvre d'un dessinateur et d'un modeleur de talent; sa composition offrait de l'originalité; mais l'exagération des formes et une application peu heureuse en diminuaient le mérite.

La France l'emporte encore sur nous par ses papiers peints de luxe; la Belgique confectionne tout aussi bien, et à meilleur marché, les qualités ordinaires dont elle fait une grande exportation. Si ses dessins ne se recommandent pas par autant de grâce, ils ont beaucoup de pureté et sont rehaussés par la beauté et la vivacité des couleurs. Quant aux papiers de fantaisie, marbrés, racinés, coloriés, glacés, maroquinés, fleuragés, etc., la Belgique est encore inférieure à la France, malgré les sacrifices qu'elle a faits et les peines qu'elle s'est données. Turnhout possède cependant un établissement dont les produits sont fort beaux, quoique les dessins laissent à désirer sous le rapport de la variété et de la grâce.

La France nous envoie également les tapis servant de tentures; la manufacture de Tournai nous fournit les tapis de pied, les tapis savonnerie fabriqués à la main, imitation de tapis de Smyrne, les tapis moquette, les tapis veloutés, etc., et tous ces produits sont d'une distinction remarquable, d'une correction de dessin et d'une vivacité de couleurs dignes d'admiration.

L'établissement de toiles cirées de M. Jorez, à Bruxelles, est un de ceux qui ont acquis la plus légitime réputation, et les Anglais eux-mêmes, nos rivaux dans cette industrie, n'ont pu s'empêcher de rendre le témoignage le plus flatteur à la beauté de ses produits. Les tapis de table, à dessin fin, défiaient surtout toute concurrence à l'exposition de Londres, et les succès qu'ils y ont obtenus justifient l'étendue de leur exportation en Portugal, en Suisse, en Piémont et ailleurs. Ce n'est pas à dire toute-

Digitized by Google

fois qu'il n'y ait plus de perfectionnements à y apporter.

L'industrie des fabricants de bronzes, où l'on remarque surtout l'application des arts, est également en progrès en Belgique, particulièrement à Bruxelles, et offre de précieuses ressources pour l'ornementation des maisons. Déjà pour les lampes, les lustres, les candélabres, les ferrures des portes et fenêtres, pour tous les objets en bronze de vente courante, la Belgique s'est soustraite au joug de la France, et pour les bronzes artistiques, elle semble pouvoir aussi se mettre sur le même rang qu'elle; mais des circonstances contraires arrêtent le complet développement de cette industrie. Ce ne sont pas, en effet, les modèles qui lui manquent : n'avons-nous pas MM. Geefs, Wiener, Jacquet, et d'autres artistes qui fournissent des modèles, même aux fabricants de Paris? De bons ouvriers fondeurs et ciseleurs ne lui font pas non plus défaut. Ce qui nuit au succès de cette industrie, c'est le peu d'étendue de notre marché et la rivalité de la France. Nos fabricants de bronzes osent à peine acheter de beaux modèles, n'étant pas sûrs de placer leurs produits, en assez grand nombre surtout pour payer leurs artistes; aussi se bornent-ils le plus souvent à copier et à surmouler ceux de la France. Ajoutons qu'ils réussissent parfaitement dans cette contrefaçon.

On connaît les statues de MM. Lecherf et Brichaut, coulées sur des œuvres de MM. Geefs et Jéhotte, et remarquables d'exécution; les modèles de boutons de porte en bronze doré, de crémones et de branches pour le gaz, pleins de goût et d'une exécution irréprochable; les bronzes de la maison Brichaut surtout, dont la pureté du dessin, l'élégance des formes et la beauté du travail sont appréciées de tout le monde; les lustres et les groupes dorés de M. Dussart, qui se faisaient admirer pour le goût de la composition, la perfection du bronzage et de la dorure; enfin, les produits de MM. Arnould Voyave, Fraikin, à Bruxelles, Trossaert-Roelands, à Gand, et jusqu'aux bouilloires avec ornements de J. Goyers, à Malines.

Digitized by Google

Le bronze semble mieux convenir que les autres métaux aux œuvres purement artistiques : il leur donne un air plus sévère, un caractère plus monumental; il est ferme, sans cesser d'être flexible; la ciselure y paraît plus brillante et plus fine. Le fer, le zinc, le cuivre, l'or, l'argent, etc., servent cependant aussi à de nombreux usages et possèdent chacun des qualités recommandables.

C'est grâce à une fonte irréprochable que les christs et les cloches de M. Marneffe, à Liége, ont eu du renom, comme MM. Van Aerschodt et Van Espen, de Louvain, se sont fait une réputation méritée par le beau galbe et la riche ornementation des leurs : l'architecture leur a fourni d'ingénieuses combinaisons des styles renaissance, gothique et rocaille, qui ont souvent réussi au delà de toute attente.

On l'a déjà dit, M. Buckens, de Liége, est passé maître pour la fonte, et l'on peut raisonnablement attribuer une grande part de ses succès à son talent d'artiste, car il joint la qualité d'habile professeur de l'Académie à celle d'industriel consommé. C'est une preuve convaincante des avantages qui résultent d'une alliance intime entre les arts et l'industrie. Ses ornements, plaques, garnitures, baguettes, moulures, bandes à jour et corniches, ses consoles, ses coupes, ses lustres, ses chandeliers, culs-de-lampe, vases, etc., en bronze et en fer fondus, conviennent parfaitement à la décoration des différentes parties des maisons, à celle des chambres, comme à celle des escaliers, des balcons, des poëles, etc.

Les ornements en fonte de fer, avec motifs dorés au feu, de MM. Requilé, Pecqueur, à Liége, sont également dignes d'attention. L'industrie du moulage a cependant fait beaucoup plus de progrès dans la fabrication des soupapes, robinets, bielles, etc., que l'on pourrait presque appeler des objets d'art, tant le travail en est délicat et achevé. Enfin, depuis quelques années, la Belgique a élevé certaines constructions de fantaisie, en fonte, très-gracieuses, telles que kiosques, pavillons, ou des œuvres

Digitized by Google

monumentales qui ont montré les arts se mettant au service de l'industrie.

Parmi les articles en fer battu, on peut citer avec éloge les ustensiles de ménage et de cuisine, avec ornements en émail, de MM. Delloye-Masson et Cie, à Laeken. Ces habiles industriels se sont appliqués tout autant à leur donner des formes élégantes et à soigner l'ornementation, qu'à faire des ustensiles recommandables par leur solidité, et c'est un grand progrès que nous aimons à constater.

Autant que le bronze peut-être, le zinc se prête aux caprices de l'artiste, pour l'ornementation des demeures. M. Cormann, de Bruxelles, avec ses vases, ses volières et ses mille objets de fantaisie, a montré quel parti il savait tirer de ce métal. En outre, la perfection des moulures, la pureté des contours, le bon choix des ornements, la grâce et l'élégance des formes, indiquent suffisamment que ces produits sont l'œuvre d'un artiste autant que d'un industriel. Les perfectionnements apportés à la préparation du zinc, par les sociétés de la Vieille-Montagne, de Corphalie, et d'autres, ne sont d'ailleurs pas pour peu de chose dans les succès de cette industrie. La science lui a également fourni les procédés du galvanisme, au moyen desquels M. Vander Camer, de Bruxelles, est parvenu à réaliser des merveilles : ajoutez que la ciselure y a coopéré avec une partie de ses avantages.

Cette branche de l'art s'allie encore heureusement à la gravure, pour produire des œuvres admirables. On connaît les coupes en bronze, fer, argent, or, incrustées et ciselées, de M. Falloise, l'*artiste liégeois*, dont la réputation est faite depuis longtemps. Nous citerons encore les ouvrages ciselés et gravés de M. Virgile Sandoz, dessinés et travaillés comme les gravures des maîtres; les compositions originales de M. Van Ryswyck; les poignées d'épées et les boutons ciselés, pleins de délicatesse et de finesse, de M. Julin, etc., etc.

Qu'on ne vienne plus dire après cela que notre pays

Digitized by Google

manque de bons graveurs sur métaux ! Nous savons même que nos artistes travaillent pour des maisons de Paris; plusieurs sont allés s'y établir et ont un mérite hors ligne; Paris enfin envoie souvent à Liége des bois de fusil à sculpter et des garnitures à graver : seulement, on spécule sur la modestie de nos compatriotes, ou bien, on oublie de mettre leur nom sur leurs œuvres ! Cela se voit surtout pour les armes de luxe, dont Liége et Bruxelles font une si grande exportation. Il nous importe peu de savoir ici si les canons et les platines belges sont inférieurs à ceux de l'Angleterre : nous tenons à constater que les J.-J. Radoux, Lambert et Benoît Dolne, N. Julin, F. Chevron, A. Colin, Cuvellier, Tinlot-Collette, Falloise, sculpteurs, graveurs, ciseleurs et incrusteurs, à Liége ou aux environs, se sont fait une réputation justement méritée.

Nous ne cacherons pas cependant que les artistes liégeois se sont trop souvent bornés à copier plutôt qu'à inventer, à être excellents ouvriers plutôt que véritables artistes; mais depuis bon nombre d'années, leurs progrès ont été remarquables : ils ont laissé prendre une plus libre carrière à leur imagination et se sont mieux approprié les différents styles d'ornementation. A l'exposition de Paris même, l'armurerie liégeoise, comme composition, harmonie d'ensemble et comme fini, vint après celle de la capitale : on y constata des œuvres d'un véritable mérite artistique; mais comme on sait que nos graveurs et nos sculpteurs travaillent également pour Paris, il serait difficile d'établir si réellement nous sommes inférieurs aux Français dans cette branche de l'art. Nous en profiterons pour recommander à nos ornemanistes de la persévérance et du travail, le sentiment du goût et de bonnes traditions d'école : dans cette industrie surtout, l'amour-propre de nos artistes est en jeu, et ils sauront lui donner satisfaction, nous en sommes sûr.

Nous n'en dirons pas autant de l'orfévrerie : c'est une branche de travail où l'élégance des formes, la finesse

Digitized by Google

d'exécution, la grâce des contours, le dessin en un mot, constitue le principal mérite. Quoique cette industrie ait fait de grands progrès en Belgique et puisse compter quelques œuvres remarquables, longtemps elle n'a produit que des pièces lourdes, écrasantes, bien que riches. MM. Allard et Dufour, à Bruxelles, H. Verberkt, Roger et Watlé, à Anvers, John Philipp, à Liége, ont souvent montré du goût dans leurs compositions. Malheureusement, notre marché n'est pas assez vaste pour que cette industrie puisse se développer convenablement.

Pour la joaillerie aussi, il faut maintenant de grands artistes, et nous devons constater les progrès rapides que cet art a faits en Belgique, surtout si l'on se rappelle que le premier atelier de haute joaillerie ne fut fondé à Bruxelles qu'en 1831 ou 1832. De magnifiques parures en brillants, des pierreries artistement montées, ont pu rivaliser avec les ouvrages analogues de Paris ; et ce n'est point à tort que l'on a accordé une brillante réputation à MM. Levy-Prins, J.-B. Prins et Dufour, à Bruxelles.

La broderie en or ne se fait remarquer chez nous que par une richesse et une somptuosité extraordinaires, mais en général l'ornementation est lourde et surchargée, il y a de l'exagération et même de la confusion. Rendons cependant hommage à la belle confection des habits et ornements d'église de M. Van Halle, à Bruxelles, qui attiraient l'attention des visiteurs aux expositions universelles : les dessins étaient de bon goût, les nuances bien mélangées, et le caractère de l'ensemble généralement grandiose.

Quant aux dentelles, on connaît l'appréciation qu'en a faite l'honorable rapporteur de l'exposition de Londres : elles sont les plus renommées du monde, a-t-il dit. Nous pouvons leur rendre cette justice : elles sont admirables de dessin et d'exécution, et ce dont on doit surtout tenir compte, c'est que les dessins sont exclusivement faits en Belgique : ils sont d'une distinction, d'un bon goût et d'une élégance incontestables, et chaque jour en voit pro-

Digitized by Google

duire de nouveaux pour les besoins incessants de la mode. La maison Duhayon-Brunfaut et Cie, à Bruxelles, a surtout donné une grande impulsion à la fabrication des dentelles de Valenciennes; MM. Delehaye, Vander Kelen-Bresson et d'autres, n'ont pas eu moins de succès. Avouons aussi que ces industriels ont mis en œuvre les dessins de véritables artistes, qui ont consacré leur remarquable talent à cette spécialité : nous avons déjà cité Mlle Flora Polak et M. Vanderdussen, de Bruxelles, connus depuis longtemps par leurs nombreuses compositions originales et de bon goût.

Cet exemple prouve que si nos artistes voulaient s'appliquer exclusivement à une industrie et se bien pénétrer de ses procédés de fabrication, nous rivaliserions bientôt en tout avec la France. Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi, et nous regrettons de voir le peu d'imagination et de goût des peintures de nos porcelaines : elles sont mi-françaises, mi-anglaises, et complétement dépourvues d'originalité! Cependant M. De Cock, de Bruxelles, montrait du talent dans ses dessins, comme MM. Jacquet et Martel, peintres à la manufacture de l'Estroppe, près de Hal, dans leurs peintures. Il est vrai que nous sommes écrasés par la réputation colossale de Sèvres, où le gouvernement français n'hésite pas à jeter des sommes énormes!

Pour la verrerie et la cristallerie, nous possédons un établissement hors ligne, celui du Val-Saint-Lambert. Richesse de la taille, limpidité et pureté de la matière, beauté de la gravure, bon goût des ornements colorés, filigranés, dorés, voilà les qualités générales des services, des cristaux, des vases, de ces mille objets de fantaisie, genre Venise ou imitation de la Chine, que produit le Val-Saint-Lambert. Nous pourrions encore citer les formes nombreuses et les variétés de dessin des cristaux de MM. Cappellemans, à Bruxelles, Zoude et Cie, à Namur.

La céramique n'occupe pas chez nous un rang fort élevé : des poteries pour fleurs de M. A.-D. Declercq, à

Digitized by Google

Mons, n'étaient cependant pas dénuées de mérite, et M. De Ryckere, à Courtrai, a su combiner diverses pâtes avec goût. Les vases en plâtre, ornés de figures, de M. Léonard, à Bruxelles, brillent par l'originalité et la facilité de la composition, mais la forme n'est pas toujours des plus harmonieuses.

A en croire les critiques français, la marbrerie belge travaille aussi bien que la marbrerie parisienne, c'est-à-dire qu'elle est tout aussi médiocre que la leur. Nous aimons cependant à nous figurer que si les Italiens, habitués aux belles conceptions, font des commandes de cheminées à M. Leclercq, de Bruxelles, c'est qu'ils leur ont trouvé un mérite particulier. Ici encore, nous pouvons constater que l'alliance entre l'industrie et les beaux-arts constitue un progrès réel : M. Leclercq dessine lui-même ses cheminées, et les différents styles qu'il traite avec habileté doivent le faire regarder comme un de nos meilleurs ornematistes. MM. Geill, Marchal et Puissant commencent aussi à se faire une réputation distinguée.

Bruxelles possède encore le monopole de la carrosserie, et il suffira de rappeler les droits prohibitifs que la France oppose à l'entrée de ces produits, pour juger du degré de perfection où elle est arrivée chez nous. Les œuvres des frères Jones sont parfaites dans leur simplicité : le fini des détails, l'élégance du dessin, la légèreté, la solidité et le comfort de leur exécution ne craignent aucune concurrence.

Nous ne pouvons pas nous flatter d'aussi beaux résultats pour les linges damassés : l'exécution en est bonne, mais le dessin leur fait défaut, et cela est vraiment à regretter pour cet article de luxe. Les droits prohibitifs qui mettent obstacle à leur exportation, empêchent de changer plus souvent de dessins, dont la mise en œuvre entraîne des frais assez considérables.

Parmi les tissus imprimés, les indiennes, etc., il y a bien quelques produits de valeur, mais cette industrie se trouve dans des conditions inégales de fabrication avec

Digitized by Google

celle de l'étranger, et ne peut conséquemment se développer. Nous avons assez bien réussi dans celle des tissus en crin : la maison Hanssens-Hap, de Vilvorde, s'est fait connaître par des produits formant des damas remarquables et dont le dessin gracieux ne le cédait en rien à la solidité du tissu.

Les étoffes pour pantalons attestent des connaissances spéciales et un goût parfait chez nos fabricants, au point que, si la France l'emporte quelque peu sur nous par le choix des dessins, la différence est moins sensible que dans toute autre industrie. Dans ces derniers temps surtout, les produits des maisons Lieutenant et Peltzer, Gérard-Dubois et C[ie], à Verviers, se sont fait remarquer par la beauté des dessins et des nuances ; mais généralement, nos industriels se contentent encore de copier ou de modifier les dessins de la France, que leur apportent les articles les plus nouveaux. Verviers possède de bons dessinateurs, formés à l'école de tissage et de dessin industriel, sous l'haible direction de M. Bona : pourquoi donc, au lieu de suivre l'ornière, ne se frayeraient-ils pas un chemin nouveau qui leur appartînt, puisqu'ils en sont capables ?

Dans la revue des industries qui recourent aux ressources de l'art, nous pourrions encore citer les articles connus sous le nom de *boîtes de Spa,* quoiqu'ils affectent les formes les plus diverses et servent à de nombreux usages. Il prouvent beaucoup d'habileté dans le métier et dans l'emploi du procédé, l'exécution est soignée, les peintures sont fines et gracieuses, mais ils s'élèvent rarement à la hauteur d'œuvres d'art : c'est du joli et non pas du beau. Ce qui n'a pas empêché M. Misson, de Spa, d'établir un dépôt à Paris même.

La reliure fait des applications plus sérieuses de l'art et exige souvent des connaissances fort étendues en architecture et en archéologie. Cette industrie peut rivaliser avec celle de Paris : nous le disons en nous appuyant sur les œuvres de M. Schavye, à Bruxelles. Notre défaut était

Digitized by Google

autrefois le manque de variété et de goût des dessins dorés et autres, qui ornent l'extérieur des livres : il s'est heureusement perdu !

L'imprimerie peut se vanter d'avoir produit des chefs-d'œuvre : qui ne connaît, en effet, le nom et les succès de M. Hanicq, de Malines, auquel a succédé M. Dessain, de Liége ? Ses missels-bréviaires, ses évangiles, ses bibles, enrichis de gravures d'après Rubens, par M. Brown, ancien professeur à l'école royale de gravure de Bruxelles, et par M. Hallait, sont dignes d'admiration. MM. Jamar, Muquardt, Parent, ont aussi édité des livres, avec illustrations, qui leur ont attiré une belle réputation. D'ailleurs, cette industrie a des traditions glorieuses en Belgique : c'est la patrie de Plantin !

Nous passons d'autres industries encore qui empruntent le secours des beaux-arts. Cet exposé rapide a suffi à démontrer combien leur alliance est profitable à chacune, et ce qui manque à quelques branches de notre travail pour le mettre au niveau de celui des autres nations. Disons-le une dernière fois : l'exécution ne laisse généralement rien à désirer, mais trop souvent le sentiment du goût et de l'élégance. A l'œuvre ! dirons-nous donc aux jeunes artistes belges, à l'œuvre, ou plutôt courage ! Ne cessez d'épurer votre goût, élevez votre âme, que votre intelligence s'ouvre à tout ce qu'il y a de noble et de beau. Vous êtes riches d'idées, n'en soyez point avares ; dépouillez-les de leurs langes, et laissez-les s'appuyer sur les ailes de votre imagination. Une vaste carrière vous attend : au but se trouvent gloire et profit. La Belgique est déjà une des premières nations industrielles du monde : à vous d'en faire une sans rivale. Nos grands maîtres dans les arts vous montrent la voie que vous avez à suivre, ils vous tendent la main : obéissez-leur !

P. S. Le lecteur aura pu remarquer que la plupart des faits apportés à l'appui de cette thèse datent de quelques années. Depuis cette époque, il s'est accompli divers

Digitized by Google

progrès dont nous eussions dû tenir compte; mais les renseignements nous font défaut en ce moment : les expositions d'arts industriels nous offrent seules le moyen de juger des progrès de l'art appliqué à l'industrie, dans les différentes parties de la Belgique, et, nous l'avouons à regret, ce moyen semble nous échapper depuis quelque temps. L'avenir nous procurera peut-être l'occasion de compléter les lacunes de ce travail.

ED. BARLET.

Digitized by Google

AUX

POËTES BELGES.

FONCTION MORALE DU POËTE.

I

O poëte, ton âme est ouverte au grand jour,
Pour recevoir d'en haut l'harmonie et l'amour.
Épanche à nos douleurs ta pitié qui déborde;
Fais-nous trouver la force au sein de la concorde;
Montre-nous l'idéal, que rien ne peut ternir,
Dans l'amour qu'un cœur simple et pur peut contenir.
Verse un vin cordial à notre défaillance;
On ne conquiert jamais le bonheur sans vaillance!
Verse-nous tout l'amour de ton cœur enflammé;
Les malheureux sont ceux qui n'ont jamais aimé.
L'amour vient, ici-bas, compléter la justice;
Sans s'avilir jamais, lui seul se rapetisse;
Doux avec le petit, sévère avec le grand,
Charité, c'est le nom chaste et noble qu'il prend.

Digitized by Google

Poëte, à nos foyers, quand la tâche est cessée,
Hôte mélodieux, viens chanter, — ta pensée,
Ce vin fort, pour les cœurs d'eux-mêmes triomphants,
Se change en un doux lait pour les petits enfants;
Jusqu'à leur innocence, abaissant le génie,
Tu leur offres l'idée en forme d'harmonie,
Tu viens leur épeler le mystique alphabet
De la nature, où Dieu pour eux se dérobait,
Où la plus humble fleur, que sa sagesse crée,
Sait accomplir sa loi pour une fin sacrée;
Ton doux chant leur module, en charmantes leçons,
La langue des parfums, des couleurs et des sons;
Et lorsqu'enfin s'éveille, à ta parole amie,
La conscience, au fond de leur être endormie,
Tu donnes à leurs cœurs naïfs et grand ouverts,
Les sucs amers du vrai dans le miel d'un beau vers!

II

Poëte, quelquefois loin des routes banales,
Tu cherches des hauts monts les cimes virginales;
Aux zones de l'Idée, où ton essor grandit,
La contemplation enlève ton esprit.
Mais tu ne montes pas si haut par fantaisie:
Tu redescends bientôt chargé de poésie,
Pour venir expliquer, sur un mode émouvant,
Les mystères de l'être à tout être vivant.
L'abstrait rêveur alors en toi fait place au sage :
Évoquant chaque idée au sein de chaque image,
Tu révèles partout à la création
De quels pensers divins elle est l'expression.
La nature devient un héraut qui proclame
Dans ses mille beautés, la beauté de notre âme.

Digitized by Google

Elle met dans ta main alors son gouvernail;
Ton chant, vers l'avenir dirigeant son travail,
Découvre les trésors que son sein nous recèle,
Et nous la montre aussi féconde qu'elle est belle!
L'univers est un livre admirable et divin;
Quand Dieu l'eut composé, le sublime écrivain
Appela le poëte, et lui laissa la charge
D'y mettre, avec son cœur, des gloses à la marge :
Et depuis, l'univers s'admire, en sa beauté,
Au fond de l'âme humaine où l'art l'a reflété!

III

Secoue avec dégoût les passions serviles
Où nous croupissons tous, dans la bauge des villes.
Ouvre ton aile, sors de ta sombre prison,
Pour planer, libre et fier, sur l'immense horizon.
Lorsque l'on est allé jusqu'au monde des causes
Pénétrer la raison immuable des choses,
On est plus indulgent pour ces pauvres humains
Marchant au même but par différents chemins.
Poëte, à ces hauteurs divines où tu planes,
Où l'on ne connaît pas nos passions profanes,
Ravi dans une longue extase, et souriant,
Contemple la Justice, éternel orient!
La muse du vrai beau, t'ouvrant ses larges voies,
Te fera tressaillir de ses plus saintes joies;
Sur ton front pâle et noble, alors, la vérité
Descendra, radieuse, asseoir sa majesté!
L'homme, de ses douleurs portant la servitude,
Ne voit, dans le bonheur d'ici-bas, qu'un prélude;
Ses amours sont bornés; son amour, éternel;
Mortel, son âme attend un destin immortel!

Digitized by Google

L'espoir de ce bonheur infini qui s'élève
Des profondeurs du moi, ce n'est pas un vain rêve,
C'est un regard serein jeté dans l'avenir
Sur ce dernier royaume, où rien ne doit finir.

IV

L'âme humaine est un monde en petit; elle enferme
Sous forme d'idéal, toute vie et tout germe.
Poëte, montre-nous l'idéal, tant cherché,
Aux profondeurs du moi par Dieu même caché.
A l'art, à la vertu, lorsque nous voulons naître,
Nous devons méditer notre âme et nous connaître,
En allant consulter ces intimes accents
Qui n'ont jamais passé par la porte des sens.
Poëte, fais-nous lire en notre conscience;
Là gît le dernier mot de toute la science;
Là sont toutes les lois dans une seule loi,
Que Socrate enseignait à l'homme : *Connais-toi !*
L'idée, en notre esprit, ce n'est qu'un germe informe :
Du poëte elle attend et la vie et la forme;
Dans son expression, et sous la loi du beau,
Comme Minerve armée, elle sort du cerveau!
L'idée, en son image, élancée à la vie
Rayonne de parfum, de couleur, d'harmonie!
Quand, dans la poésie, on ne voit qu'un vain son,
C'est qu'on ne comprend pas sa sublime leçon :
La beauté, lettre close au vulgaire profane,
Couvre la vérité d'un voile diaphane;
Au sein de la beauté le vrai s'est épuré,
Et du réel, vil alliage, est séparé.
Dieu lui-même forgea les liens admirables
Du vrai, du beau, du bien, toujours inséparables;

Digitized by Google

Lorsque des lois du bien le cœur s'est affranchi,
Par ce même côté le talent a fléchi!
Diverse en ses pouvoirs, l'âme, en essence, est une;
Le vrai, le beau, le bien ont la séve commune :
Trois fruits divins, portés par le même rameau,
Que l'on cueille à la fois, quand l'on cueille le beau!

V

Quand l'erreur et le mal asservissent la terre,
Poëte, conduis-nous au fond du sanctuaire
De notre âme, où l'on voit, comme sur un autel,
Resplendir l'idéal dans son dogme immortel!
Tu portes à ton front un divin privilége;
Sur toi l'on n'ose mettre une main sacrilége :
Dans les temps de malheur, Dieu te fait le gardien
Des immuables lois et du juste et du bien!
Dédaigne ce rimeur, hôte de l'injustice,
Qui mendie un salaire à la porte du vice,
Qui, du nom de poëte indigne usurpateur,
Va, cadençant sa honte en un vers imposteur,
Et qui, honni de tous, sans génie et sans verve,
Déshonore, impuissant, la langue qu'il énerve!
Poëte, tes aïeux ont mis à tes foyers
Le travail, la vertu, ces dieux hospitaliers!
Chante-nous le repos de la douce vesprée,
Les antiques vertus, l'aïeule vénérée,
Les enfants, et l'épouse, et les vieux serviteurs;
Épanche ton amour dans des vers enchanteurs.
Fuis les ambitieux; leur passion ne laisse
Après elle que vide et stérile tristesse;
Fuis ce monde, où le fort même peut défaillir;
Auprès des tiens va croire, aimer, te recueillir.

Digitized by Google

Laisse l'or des palais au riche, au vil profane;
Au poëte, il ne faut qu'une simple cabane,
La nature, avec Dieu dans son immensité,
La paix et le travail, avec la liberté!

VI

Ce n'est qu'aux régions où les hommes sont libres
Qu'on sent vivre son âme et palpiter ses fibres,
Et que le grand artiste, à ce foyer brûlant
De l'inspiration, peut forger son talent!
Il faut que le poëte en lui-même soit digne
De voir la vérité, de traduire son signe.
La muse alors, changeant son crayon en burin,
Lui dicte des leçons qu'il grave sur l'airain.
Elle aime en un poëte un cœur de bonne trempe,
La volonté qui lutte, et non celle qui rampe;
C'est aux nobles cœurs seuls qu'elle dicte avec soin
Ces beaux vers que la gloire a marqués à son coin;
C'est elle qui les aide en ce labeur énorme
D'élever la pensée au niveau de sa forme,
En portant leur esprit jusqu'à cette hauteur
Où l'art, où la beauté projette sa splendeur!
C'est à ses élus seuls que la muse est clémente;
Elle pose à leur front, comme une chaste amante,
Un enivrant baiser de lumière et de paix
Qui dans le souvenir se prolonge à jamais...

VII

La patrie est pour tous une mère immortelle.
Belge, la liberté ne fait qu'un avec elle!

Digitized by Google

Poëte, chante-nous l'austère liberté,
Dont nul cœur n'a le droit d'être désenchanté!
Laisse à ce conquérant ses fanfares, ses guerres;
Traite du bout du pied tous ces hochets vulgaires
Dont son ambition sottement se prévaut :
Un peuple libre met son cœur un peu plus haut!
L'ambition détruit; jamais elle ne fonde.
Un jour, il tombe enfin ce conquérant du monde;
Vois ce qu'il reste alors de son stérile orgueil :
Une épave de gloire, au revers d'un écueil!
Chante un roi partageant nos labeurs et nos peines,
Conduisant nos destins vers des plages sereines.
Chante ce roi, sage ouvrier du lendemain,
Qui prit la liberté féconde par la main,
Et qui, d'un peuple entier respirant le génie,
Dans la gloire, avec lui, marche de compagnie!
Par le chemin du droit, guidant les cœurs au bien,
Dans le bonheur de tous il rencontre le sien.
Fier de cette grandeur que la liberté donne,
De ses plus purs rayons il tresse sa couronne;
Dans le tranquille orgueil des devoirs accomplis,
Il s'endort, chaque soir, sur des jours bien remplis;
Et, le front haut, portant son long règne et sa gloire,
Il s'avance, sans crainte, au devant de l'histoire!

VIII

Poëte, tu peux prendre un vol audacieux,
Et franchir, d'un coup d'aile, et les temps et les lieux,
Voici la Liberté, qu'un rayon illumine!
Nous traçant, dans sa mâle et saine discipline,
Nos devoirs comme un but, nos droits comme un moyen,
Elle élabore l'homme, au fond du citoyen.

Digitized by Google

Elle vient, nous montrant ses palmes triomphales,
Vaincre nos voluptés, ces modernes Omphales,
Et, tournant vers le bien nos vœux indépendants,
Pour mieux vaincre au dehors, nous fait vaincre au dedans!
Elle va, dispensant aux esprits la pensée;
De ses travaux l'histoire est la longue odyssée;
Elle rit de la force, aux bataillons épais,
Et sème sous leurs pas les moissons de la paix!
Lorsqu'elle parle en nous par son verbe, elle crée
La foi robuste au bien qui où l'âme reste ancrée!
Poëte, sois son interprète, et que ton chant
Proclame ses bienfaits sur un mode touchant.
Chante-nous de la paix les calmes épopées;
Au foyer du travail nos âmes retrempées;
Viens près de nous, bénir, lorsque nous travaillons,
Le pain du lendemain, qui germe en nos sillons.
Il faut à l'homme, avec un pain qui le nourrisse,
Cet autre pain du ciel, appelé la Justice;
Le pauvre laboureur, dans son sillon étroit,
En semant son travail, y sème aussi son droit;
Devant cette matière, et qu'il dompte, et qu'il brave,
Il apprend fièrement qu'elle seule est esclave!

Poëte, viens donner à son corps affaissé,
Comme un baume, le soir, quelque chant cadencé,
Et que ta muse ombrage, avec sa noble palme,
Des soldats du travail le front honnête et calme!
Heureux le citoyen qui peut en liberté
Traduire en action la sainte vérité,
Et, trouvant en lui-même et l'éloge et le blâme,
Ne rendre qu'à lui seul le compte de son âme!
Chante la dignité, les droits originels,
Les devoirs, la famille et les jours fraternels.

Digitized by Google

Suis de la liberté la course triomphante;
Sois le héraut sacré des vertus qu'elle enfante :
Lorsque la liberté te conduit par la main,
Tu marches précepteur élu du genre humain!
Qu'en passant ton crayon inspiré nous retrace
Ces Belges, héritiers du sang pur de leur race,
Qui du Droit méconnu relevèrent l'autel,
Léguant à leur patrie un honneur immortel!
Chante-nous les beaux-arts, aux splendeurs infinies;
Redis-nous les grands noms de nos heureux génies
Qui, des plus nobles fleurs parant la liberté,
De grâce embellissaient son altière beauté!
Viens nous faire toucher les augustes reliques
Des vieux Flamands, soldats de nos temps héroïques,
A qui la liberté vint offrir, des premiers,
Tous les fruits savoureux que cachent ses celliers.
Comme un enseignement, leur valeur nous regarde;
Soldats du droit, comme eux soyons à l'avant-garde!
La liberté nous guide; à son ordre rangés,
Avançons, confiants, au devant des dangers!
Le péril, c'est l'arène où sa vertu s'exerce;
Sa foi s'augmente encor par la fortune adverse;
Ses ennemis ont beau semer, devant ses pas,
D'obscurs achoppements, — ils ne l'arrêtent pas!
Pour sa fougue l'obstacle est même une ressource :
Qui bronche sans tomber accélère sa course;
Elle entraîne avec soi ses pâles ennemis,
Menant l'humanité vers les destins promis!

Donne-nous ta parole amie et consolante
O poëte, soutiens notre foi chancelante :
L'égoïsme, de l'homme infâme suzerain,
En fermant notre moi dans un cercle d'airain,

Digitized by Google

Souvent laisse tomber, de sa lèvre flétrie,
Son dédain sur le droit, le devoir, la patrie;
Poëte, aiguise alors un ïambe acéré,
Perce de ton mépris l'égoïste exécré,
Et, dans les faux plaisirs où son moi se mécompte,
Montre-lui qu'il vit seul, — dernier mot de la honte!

IX

L'homme, par sa raison, est le maître ouvrier
De la création, cet immense atelier.
Dieu mit son verbe en lui, comme sa loi dans l'arche;
Tout vient de la raison de l'homme, et tout y marche!
Tout ce qui est, sera, comme tout ce qui fut,
Vient, au seuil de son âme, apporter son tribut!
Recteur ingénieux de ce monde, il ordonne :
La nature, en travail, devant lui s'échelonne;
Il commande à ses bras, — formidables moteurs,
Des lois de son esprit simples exécuteurs; —
Rassemblant, séparant leurs orgueilleuses forces,
Par leurs combinaisons, comme par leurs divorces,
En leur lâchant la bride, en leur mettant le frein,
Sur elles il exerce un pouvoir souverain!
Salut au travailleur, le roi de ce domaine!
Qu'il vendange au coteau, qu'il moissonne à la plaine,
Qu'au sein de l'atelier il manie en vainqueur
La lime et le marteau, dans un travail en chœur;
Ou mineur, — dur cyclope au front portant sa lampe,
Dans un sol ennemi, qu'il s'enfonce, et qu'il rampe,
L'ouvrier voit du ciel descendre, en ce milieu,
Et la joie, — et l'espoir, ce doux regard de Dieu!
Laissant son âme errer sur la route infinie
Que de ses monuments jalonna son génie,

Digitized by Google

Il voit, avec orgueil, les splendides trésors
Dont la mère nature a payé ses efforts :
L'abondance, pressant sa mamelle féconde,
Verse la vie aux travailleurs, — la paix au monde!

JULIEN CHAMARD.

Namur, juillet 1860.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE [1].

DANS L'INDIANA.

I

Vive l'homme qui, d'habitude, sort tôt de son lit! — ne fût-ce que pour planter des choux. Le temps est l'étoffe dont la vie est faite, comme dit le Bonhomme Richard. La vigilance est donc une vertu de premier ordre... pourvu qu'elle ne dégénère point en abus. Haudestan possédait cette vertu en homme qui a les défauts de ses qualités. Excellent cœur, mais tête quinteuse, et, à certains moments, vrai tourbillon d'atomes crochus, mon vigilant ami, dès six heures, m'éveilla en sursaut. Puis, prenant en face de la fenêtre de notre chambre ouverte aux baisers de la brise, une de ces poses exagérées qui allaient si bien à sa petite taille nerveuse, à sa petite tête crépue, à ses petits yeux noirs mobiles et à son caquet narquois :

[1] Suite et fin. Voir les volumes XVIII, XIX, XXI et XXV de la *Revue trimestrielle*.

Digitized by Google

— Quoi, dit-il, la forêt commence à déployer sa coiffe solaire; les rameaux, frissonnant d'aise, égrènent, comme des perles, leurs gouttelettes de rosée; les oiseaux, en leur feuilleux séjour, débitent leurs chansons et pépient leurs amours; les coqs coquinant poussent des cris de triomphe... et toi, indigne! tu dors... *Renard qui dort n'attrape point de poules,* entends-tu?... Au large! ricana-t-il, en imprimant à mon hamac un brusque mouvement de balançoire.

J'aurais certainement criblé notre Béarnais d'épithètes malsonnantes, s'il ne se fût vivement esquivé, et si, d'ailleurs, je n'eusse aperçu Koulmy encore profondément endormi. Comme dans ma vision de la veille, l'étrange et lumineuse pâleur de mon ami me frappa. Ses lèvres frémissaient entr'ouvertes, et l'on eût dit que des paroles de tendresse allaient s'en échapper. Ne troublons pas son sommeil, pensai-je : peut-être songe-t-il encore à sa mère!...

J'allais me rendormir, ni plus ni moins qu'un citadin vaincu par l'influence des longues veillées torpides, lorsque, pif! paf! j'entendis deux coups de fusil. Cette fois, le cœur battant, je sortis de mon hamac aussi prompt qu'une danseuse répondant à l'appel d'un orchestre de bal. Le fermier, notre hôte, ramassait des perdrix qu'il venait d'abattre à la lisière du bois. Haudestan, qui était auprès de lui, me fit un accueil moqueur.

— Eh bien, dit-il, tu ne me remercies pas du service que je t'ai rendu en t'enlevant à ton juchoir?

— Tais-toi, j'enrage d'envie.

— Prends-y garde! L'envie poussa Caïn à occire Abel, et, chose non moins grave, elle empêcha Thémistocle de dormir à l'idée des lauriers de Miltiade. Qui singeras-tu?

— Toi, ô grand homme trop modeste! J'ai honte de penser que la nature jette à pleines mains devant moi des perles dont je ne sais point profiter. A l'avenir, je veux, moi aussi, être matinal.

— Serment d'ivrogne!

Digitized by Google

— Nous verrons! Qui dort à la barbe du soleil ne se condamne-t-il point bêtement au rôle de momie ronflante — la pire espèce des momies?

— *Benè respondere,* fit Haudestan, et pour récompenser tes bons désirs, arpentons la forêt, pendant que le fermier ira faire rôtir ses perdrix.

A notre retour, et pendant que nous reprenions le chemin de la ferme, nous aperçûmes une fillette qui se dirigeait de notre côté, pieds nus, nez et cheveux au vent, en sautelant avec la légèreté gracieuse d'une jeune chèvre. C'était Victoria, la fille aînée du fermier, blondine de treize à quatorze ans, élancée, aux larges yeux bleus pétillants de résolution et pourtant très-doux. Une longue chevelure libre, des épaules découvertes teintées par le hâle, une taille souple, enveloppée d'un court jupon de cotonnade à bandes horizontales écarlates et bleues, donnaient à cette belle enfant des bois l'éclat d'une vigoureuse fleur de pleine terre.

Elle était suivie, à quelque distance, par un jeune homme d'une pâleur de lait écrémé et blond aussi, mais d'un blond mal lessivé et douteux comme ses gros yeux bêtes de poisson à l'affût.

— Messieurs, dit Victoria en nous accostant, on vous apporte une nouvelle.

— Bonne?

— J'en doute, dit-elle à demi-voix en montrant le garçon qui s'approchait. Ce messager-là n'annonce jamais rien de bon.

Il s'avança à pas mesurés : une, deux! une, deux! remuant à peine la tête et les bras; et, sans nous regarder en face, il nous demanda, en anglais, d'une voix lente, monotone et agaçante comme le grincement prolongé d'une scie:

— Êtes-vous les étrangers que je cherche?

Digitized by Google

— Oui, répondit Victoria.

— M. l'abbé Christian vous fait dire, *strangers*, qu'il a été appelé cette nuit auprès d'une femme en couche, et qu'il ne pourra vous revoir aujourd'hui.

— Est-ce possible! fit le Béarnais en accompagnant son exclamation d'un grand geste qui trahissait toute la vivacité de ses regrets.

Surpris de la brusquerie de Haudestan, le messager fronça le sourcil et fit un mouvement de recul avec la maladresse d'un canard frappé d'un plomb à l'aile. Mais reconnaissant sa sotte méprise, il baissa de nouveau les yeux et d'un ton dépité : C'est ainsi, *strangers*, grommela-t-il.

Puis, tournant gravement sur lui-même, il s'éloigna avec la rigidité d'allures d'un compas mécanique.

Au bout de quelques pas, il se retourna pour lancer à Victoria, qui riait aux éclats, un regard oblique, jaune, chargé de fiel et de colère.

— Vous aviez deviné ce messager de malheur, mademoiselle, dit Haudestan. Comment se nomme-t-il?

— Thomas.

— Thomas Diafoirus?

— Thomas Panbidaw.

— Quel automate! Il marche comme si les chemins étaient pavés d'aiguilles.

— Ou comme s'il voulait attraper des oiseaux, en leur mettant du sel rouge sous la queue, n'est-ce pas? ajouta Victoria.

— Je ne me doutais pas que vos belles forêts pussent contenir des pauvretés pareilles.

— Il ne faut pas trop lui en vouloir, à ce pauvre garçon. Il est drôle, il prête à rire; mais ce n'est pas tout à fait sa faute. La faute en est au père, qui s'est figuré que son fils était un petit prodige.

— *Macaque trouvé son pitit joli*, dit un proverbe nègre.

— Au lieu de faire de Thomas un simple fermier,

Digitized by Google

comme lui, le père Panbidaw.a eu la faiblesse de l'envoyer à la ville, pour étudier les belles façons et je ne sais quoi encore. Et Thomas nous est revenu raide comme un pieu, revêche comme une ronce, enflé d'ambition et gâté; si bien que tout le monde le montre au doigt et le fuit.

— Même les jeunes filles?

— Surtout les jeunes filles. Il les recherche assez pourtant.

— Pour leur dire des douceurs?

— Pour leur débiter des sermons, du moins il le prétend.

— Et les jeunes filles l'écoutent?

— Elles lui rient au nez, et cela le fâche. Aussi, fait-il tout ce qu'il peut pour dénicher leurs secrets, comptant bien trouver ainsi le moyen de se venger un jour, — lorsqu'il sera *preacher,* car il veut devenir prédicateur.

— Pas possible! Prédicateur de quoi, s'il vous plaît?

— Il l'ignore encore. Il cherche son chemin, comme il dit. Il balance entre les anabaptistes et les méthodistes. Ces congrégations sont nombreuses et payent bien leurs ministres. Il est probable qu'il se fera méthodiste.

— Sauf à changer d'Église.

— M. l'abbé Christian, qui voudrait n'être entouré que d'honnêtes gens, lui conseille de rester dans nos bois, de cultiver tranquillement le champ de son père, et de ne pas s'exposer à aller grossir le tas des mauvais prêtres; mais Thomas est sourd : le malavisé continue à *chercher son chemin*...

— Et il le trouvera : son air faux, ses lèvres pincées, sa pâleur envieuse... et puis l'agitation convulsive de sa mâchoire qui s'use à broyer des méchancetés, sont des signes auxquels je me connais :-maître Thomas fera fortune à force de manœuvres obliques et d'hypocrisie, ou bien on le trouvera un jour pendu à quelque branche... Le décrocheriez-vous, mademoiselle?

— Oh! sans doute, sans doute et bien vite.

Digitized by Google

— Oui, oui, bien vite, ne fut-ce que pour empêcher qu'il n'effraye vos oiseaux, n'est-ce pas?

— Monsieur! Il n'est pas permis de parler ainsi d'un chrétien.

— Chrétien, ce mauvais drôle! non, non! croyez-moi, chère enfant. Les créatures belles et pures comme vous, ont droit à des destinées heureuses; mais — c'est triste à dire! — les hommes et les arbres piqués au cœur n'échappent point à leur sort.

III

En ce moment, nous entendîmes le son d'une corne.

— On vous appelle pour déjeuner, messieurs; rentrez à la ferme, dit Victoria. Moi, je vais cueillir des herbes à thé pour une voisine malade.

Elle nous adressa un *sweet good by* et s'esquiva en chantant.

Nous écoutâmes longtemps cette voix jeune, sonore, rivalisant de suavité avec celle des oiseaux, lesquels, comme des éclairs bleus, jaunes, rouges, multicolores, sillonnaient l'air au-dessus de la tête de la jeune fille, dans leur passage d'un arbre à un autre.

Nous ne revîmes plus cette gentille fillette. Nous retrouverons plus loin Thomas Panbidaw.

De retour à la ferme, nous surprîmes Koulmy égrenant des épis de maïs que poules, coqs, pintades et dindons gourmands se disputaient avec une animation très-amusante.

Vers dix heures, munis de bons chevaux que le fermier nous força d'accepter, parce qu'il prévoyait une chaude journée d'orage, nous prîmes la route de Moersville, d'où pendant assez longtemps nous pûmes apercevoir l'église des *Knobs;* ce qui nous amena tout naturellement de nouveau à causer de M. Christian.

— Ainsi, dis-je, ce brave homme donne des soins à tout le monde, même aux femmes en couche.

Digitized by Google

— Oui, répondit Koulmy. Il est d'usage d'appeler une sage-femme; mais lorsque les choses ne suivent pas une marche régulière et que la sage-femme demande l'aide de M. le curé, M. Christian, le médecin, accourt.

— Et il s'en va, comme cela, à travers la forêt, à toute heure de la nuit?

— Sans hésiter.

— Ne fait-il jamais de rencontre désagréable?

— Oh! que si; mais c'est le cadet de ses soucis. Il n'a peur que d'une chose : c'est de ne pas pouvoir, à sa dernière heure, accuser un actif suffisant de bonnes actions. Voici, entre mille, un fait qui vous montrera jusqu'où peut aller son sang-froid et son intrépide bienveillance. Un jour, il s'égare dans la forêt. Il va toujours, mais des embarras de broussailles et de lianes se multiplient tout autour de lui de façon à arrêter son cheval. Il prend le parti de mettre pied à terre, et selon coutume des chasseurs dévoyés, il tire quelques coups de feu. Personne ne répondant à ce signal, il remonte à cheval. Après une heure de pénibles tâtonnements pour découvrir une issue, il se trouve en face d'un homme qui d'une voix brutale lui crie d'arrêter. Qui êtes-vous? demande M. Christian. — Que vous importe, répond l'étranger. — Que voulez-vous? — Je veux de l'argent. — Si ce n'est que cela, ami, il nous sera facile de nous entendre. Mais d'abord, prenez ce pistolet... Bien! maintenant, déchargez-le en l'air, comme je fais de celui-ci... et causons. — Vous avez tort de vous dessaisir de vos armes, dit l'étranger, en dévorant des yeux le pistolet qui venait de lui être remis. Je n'en crois rien, réplique fermement M. Christian. Vous demandez de l'argent, parce que vous en avez besoin. Je vous en offre, parce que j'en possède. Vous voyez donc bien que tout peut s'arranger. — Vous voulez me tromper, mais sachez bien que des paroles ne me satisferont pas. — Si je voulais vous tromper, me serais-je désarmé? — C'est juste, fit l'étranger frappé de cette réflexion. Mais qui donc êtes-vous? M. Christian se fit connaître. —

Digitized by Google

M. Christian! s'écrie l'étranger, M. Christian! Oh tenez, reprenez cette arme; reprenez-la, vous dis-je, et cassez-moi la tête. — Il s'approche du curé : Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis le tavernier de... — Attendez donc, dit M. Christian. Oui, je me rappelle, j'ai donné des soins à votre femme. Malheureusement je fus appelé trop tard et je ne pus la sauver. — C'est cela! c'est cela! Vous avez généreusement traité ma pauvre femme... Pourquoi ne suis-je point mort avec elle? Écrasé par le désespoir, j'ai perdu la tête, j'ai négligé mes affaires, et pour m'étourdir j'ai bu comme un ivrogne, joué comme un *blackleg;* je me suis abruti, et, de bassesse en bassesse, j'arrive au crime. Arrêtez-moi en me brûlant la cervelle, sinon, Dieu me damne! je vous tuerai, moi... — Mon ami, je n'ai pas plus que vous le droit d'attenter à la vie d'un homme. Tuer un homme, c'est commettre une action abominable; c'est s'attirer la malédiction de Dieu, notre père. Je ne vous tuerai pas. Mais j'ai le droit de vous dire : Frère, vous êtes dans une voie mauvaise : il faut la fuir; frère, voilà la voie bonne, c'est la voie du travail et des habitudes honorables : rentrez-y; je vous tends la main pour vous y guider et vous y soutenir. Vous y rentrerez et vous l'aimerez, car vous n'en êtes sorti que dans un moment de défaillance. Qui sait! Un jour j'aurai peut-être besoin de votre secours. Eh bien, vous prendrez votre revanche : à votre tour vous me prêterez l'appui de votre bras, de votre cœur d'honnête homme... et nous serons quittes... Mon ami, je vais commencer par vous demander un service; ayez l'obligeance de me remettre sur le chemin du presbytère des *Knobs;* accompagnez-moi jusque chez moi, si vous le voulez; je vous offre l'hospitalité.

L'étranger sans répondre obéit en sanglotant. La bête était vaincue, et l'homme était sauvé. Aujourd'hui, grâce à la sollicitude ingénieuse, persévérante du curé des *Knobs,* cet homme qu'un malheureux accident avait jeté hors de son orbe, a pris place parmi les meilleurs citoyens de la contrée...

Digitized by Google

— D'où je tire cette conclusion, dit le Béarnais : la puissance magnétique dont le serpent abuse à l'égard des écureuils et des oiseaux qui lui font venir la bave à la gueule, est enfoncée par la puissance morale de l'honnête homme sympathique, charitable qu'exalte la monomanie du devoir. C'est assez flatteur pour notre espèce, n'en déplaise aux serpents qui rampent ou qui marchent.

IV

Parvenus au sommet d'une côte élevée des *Knobs*, nous fîmes une halte pour examiner l'état du ciel et laisser respirer nos chevaux, harcelés par des essaims de moustiques et de taons furieux. Les couches inférieures de l'air étaient de plomb, bien que calmes encore. Le feuillage des arbres tremblait à peine. Mais sous le souffle précurseur d'une tempête, des nuages gris, noirs, fauves volaient, se croisaient, se heurtaient comme d'énormes quartiers de roches. Les oiseaux invisibles se taisaient. On n'entendait plus çà et là que les cris suraigus des écureuils et les beuglements des bœufs errants en quête d'un abri. Le tonnerre grondait au loin.

— Le fermier a eu raison, dis-je. Si nous ne nous hâtons point, nous serons empoignés par l'orage.

— Tes paroles ont la sagesse d'un vieux baromètre :

Souvent le temps varie,
Bien fol est qui s'y fie...

Mais je m'en moque, dit le Béarnais en s'affermissant sur ses étriers. Pourtant ces diables de nuages ont mauvaise mine. Ils me font l'effet de porter dans leurs outres une pluie à noyer des canards, une grêle à briser des cornes de bœuf. Tâchons de les devancer.

— Alors, suivez-moi, ajouta Koulmy.

Digitized by Google

Et nous partîmes au grand galop de nos chevaux. Mais nous ne pûmes éviter complétement la bourrasque.

Cette course dans la forêt gémissant, se tordant sous les rafales du vent, à la lueur des jets de flamme de la nue, au bruit des éclats brefs, violents du tonnerre, dura environ une heure. Mes compagnons étaient transfigurés. Ils me firent songer aux goëlands de mer luttant ou plutôt se jouant au sein des tempêtes. Haudestan, la tête haute et le sourire aux lèvres, avait l'air de défier la foudre. Quant à Koulmy, il humait avec enthousiasme la sauvage harmonie des phénomènes imposants, dont ses yeux, ardemment dilatés, semblaient chercher la cause mystérieuse.

Nous atteignîmes Lanesville.

J'étais sur le chemin et à une distance assez rapprochée de l'habitation de ma famille. Mais, cédant aux vœux de Koulmy, je consentis à passer par la ferme du père Tyédaure.

Lorsque le ciel fut égoutté, nous remontâmes à cheval pour suivre la route de Corydon, qui nous conduisit dans un creek gonflé comme une petite rivière. Au bout d'un quart d'heure, nous pénétrâmes dans un massif d'érables, de sycomores et de cotonniers aux troncs puissants, aux bruyantes ramures.

— Écoutez donc ces arbres, dis-je à Koulmy. Ils se racontent sans doute leurs impressions.

— Oui, ils semblent dire : les orages du ciel crèvent sur nos têtes; les générations humaines se succèdent; elles disparaissent fauchées par le temps; et nous, enfants gâtés des siècles, nous restons solidement debout.

— Vérité triste et touchante! ricana le Béarnais.

— Mais, continua Koulmy, écoutez la voix sèche et tranchante de la cognée qui leur répond là-bas : Vous bravez les orages, enfants gâtés des siècles; vanité! vous ne me résisterez pas, à moi, outil chétif au service de la main de Celui qui a reçu la mission d'emménager la terre, d'abattre pour semer, de détruire pour créer.

Digitized by Google

V

Arrivés près d'une barrière, nous voyons une log-house bâtie à mi-côte d'un large tertre verdoyant. Une galerie centrale divise l'habitation en deux compartiments et débouche d'un côté sur un magnifique champ de maïs, et de l'autre côté, sur un petit pré où paissent des veaux, des vaches et des poulains, escortés de poules caqueteuses. Au seuil de la galerie est assis un homme à cheveux blancs, ayant auprès de lui deux jeunes garçons et un chien. Au bruit des sabots de nos chevaux, le vieillard redresse la tête, les enfants se mettent debout et le chien, se détachant du groupe, s'élance vers nous en remplissant la forêt d'aboiements semblables aux roulements du tonnerre.

— Va-t-il nous dévorer? pensai-je en avisant l'énorme chien.

— Ici, Cerbère! cria Koulmy.

Et Cerbère, reconnaissant cette voix amie, pousse des gémissements tendres, bondit au-dessus des fences et vient poser ses larges pattes fauves et sa tête de lion sur les épaules de Koulmy.

Après un échange de folles caresses, Cerbère lâche Koulmy et repart à fond de train pour annoncer notre présence. Il est compris, car le vieillard, accompagné des deux enfants, descend aussitôt à notre rencontre.

— Mon cher Koulmy! j'ai eu bien peur de ne plus vous revoir! dit-il en tombant pâle et chancelant dans les bras de notre ami.

Ils confondirent dans une longue étreinte leurs baisers et leurs larmes.

Ce vieillard était le père Tyédaure.

— Depuis longtemps votre chambre, mon pauvre enfant, était vide et vous attendait, reprit-il. Mais, Dieu merci! vous voilà revenu. Votre chambre aussi est prête, messieurs, ajouta-t-il en nous pressant chaleureusement les mains. Les amis de Koulmy sont mes amis.

Digitized by Google

A leur tour les deux jeunes garçons, petits-fils du père Tyédaure, qui s'étaient tenus tout haletants à l'écart, sautèrent au cou de Koulmy, en protestant qu'ils n'avaient pas cessé de songer à lui et à ses papillons.

— C'est vrai, dit le père Tyédaure, ces bambins ont soigné vos collections de papillons et d'oiseaux-mouches. Chaque fois qu'ils rapportaient quelques jolies pièces, ils m'adressaient une prière, ou plutôt ils m'imposaient une condition : c'était de leur permettre de chasser le dimanche. Oui, ça n'a pas douze ans, et ça chasse, ça fait de longues courses à cheval ! Je finissais toujours par céder, bien que je ne fusse pas sans inquiétude. Heureusement, il ne leur est point survenu d'accident.

— Il est bon que les enfants se familiarisent de bonne heure avec la vie sérieuse, dit Koulmy. Laissons-les développer leur énergie naturelle, leur adresse et leur courage ; mais qu'ils soient prudents...

Les enfants promirent d'obéir à leur grand-papa et à Koulmy.

Une collation improvisée, consistant en pain de maïs, omelette au lard, fricassée de poulet, marmelade de pêches, bols de lait doux et caillé, nous fut servie sous la galerie de l'habitation. Ensuite je pris congé du père Tyédaure et de mes amis, pour aller embrasser mes parents.

Haudestan et Koulmy vinrent me voir ; je ne pus les retenir plus d'un jour.

J'étais au milieu des miens en train de bâtir de charmants et économiques châteaux en Espagne, lorsque je reçus la lettre suivante, dont le début est marqué au coin le plus pur d'un certain genre de style épistolaire :

« Creek de Lanesville, jeudi 24 août.

« Mon cher Belge,

» Je mets la main à la plume pour m'informer de l'état de ta santé. Tant qu'à la mienne elle est florissante ; je désire que la présente te trouve de même.

Digitized by Google

» Nous *t'espérons* depuis deux jours, et tu n'arrives pas. Cela n'est pas bien. Jouis du *sweet home*, mais de grâce! songe un peu à tes amis. Dans trois jours, je dois me rembarquer pour la Louisiane, où un ami-frère Alexandre (le grand) et les affaires me rappellent. Viendras-tu? Comme nous, le père Tyédaure est impatient de te revoir.

» En vérité, Koulmy ne nous a pas dit assez de bien du père Tyédaure. Quel bon vieillard! quel causeur aimable! quel puits de curieux souvenirs! Il est vrai que ce puits prend sa source bien loin : en 1778. Sais-tu qu'il a vu rugir les lions de 93, et qu'il a gagné sa vénérable couronne de cheveux blancs au temps où la France impériale perdait la sienne à Waterloo? Maire de son village pendant le passage des troupes alliés, il courut des dangers qui mirent son courage à de singulières épreuves. Il paraît que s'il échappa à la mort et à la ruine, ce ne fut point la faute des soldats *marauds, pilleurs et larronnants* qui infestaient le pays.

» Un moment vint où il dut songer à se retirer, afin de s'occuper de ses intérêts propres. Après treize ans de services désintéressés et non interrompus, il obtint sa démission, à la condition qu'il présenterait un candidat digne de le remplacer. Heureusement, ce candidat était tout prêt dans la personne d'un jeune et intelligent officier en disponibilité. Le père Tyédaure a emporté dans sa retraite la réputation d'un homme de bon conseil, d'un honnête homme.

» Vois ce que c'est que nous! Placé en face de graves périls, le fonctionnaire a su lutter bravement, et voilà que surpris par des chagrins de famille, entre autres par la perte de l'un de ses enfants, l'homme fléchit et tombe dans un découragement funeste. Ce découragement durait encore lorsqu'un acte de captation, provoqué à son détriment par les suggestions déloyales d'un groupe de prêtres avides, réveilla l'énergie du père Tyédaure et lui inspira la résolution d'émigrer en Amérique. C'est le cas de dire :

Digitized by Google

à quelque chose malheur est bon, car sans être riche, le père Tyédaure s'est fait et il a assuré à sa famille un sort relativement heureux.

» Si le luxe matériel est absent, l'esprit de la plus cordiale hospitalité abonde dans cette paisible solitude. *La Binette, le Teterre, la Zezette, la Blanche, la Toire,* tas de noms bizarres qui représente un tas de bons cœurs, rivalisent avec le père Tyédaure pour m'être agréable. Je me trouve littéralement dans la position d'un... ami à l'engrais. La guêpe qui fouille une figue mûre et l'ours qui croque un gâteau de miel n'ont pas idée du bien-être que j'éprouve ici.

» Le jour de ton départ, Koulmy m'a mené à l'habitation où sa mère a rendu le dernier soupir. J'y ai retrouvé, comme dans la chambre de Koulmy à la Nouvelle-Orléans, une image de cette femme si aimée, des plans de villes américaines, une copie autographiée et très-curieuse de la *Déclaration de l'Indépendance,* avec accompagnement des signatures, ainsi que des portraits traditionnels des fiers auteurs de ce grand acte révolutionnaire; plus un groupe de divers portraits, au centre desquels sourit une gravure du tableau de Meissonnier : *Les bons amis*. Koulmy veut absolument nous introduire, toi et moi dans ce groupe. Soit. Nous ferons la mine que nous pourrons parmi ces aigles et ces lions morts : Washington, Jefferson, Franklin, Fourier, Calhoun, Jackson et autres.

» Ensuite nous nous sommes rendus avec le père Tyédaure au cimetière où reposent les restes de la mère de Koulmy... Inutile de te dire que nos trois cœurs n'en formaient plus qu'un... Nous avons pleuré bien longtemps! Tiens! je suis tout prêt à recommencer. Mais, non! Il me faut secouer le crêpe noir qui, en passant, s'est accroché au bec de ma plume.

» Les deux frères Siamois, braves petits cœurs, contribuent beaucoup à me rendre la vie aussi agréable que laborieuse. Dès l'aurore, lorsque dans les jardins du som-

Digitized by Google

meil je cueille encore avec enthousiasme les jasmins du repos, ils grattent à ma porte. Cela veut dire invariablement qu'ils *espèrent le monsieur crolé* pour l'amener à la chasse aux Anténors, aux Hélènes, aux Brutus, aux Léonidas, aux Empédocles, aux Triopas, aux Crassus et autres porte-queue de la famille des lépidoptères. Oui, mon bon, j'emploie une partie de mes loisirs à enrichir les collections de Koulmy.

» Ce matin, vers dix heures, armés de nos filets de guerre, nous faisions, à trois, le siége d'un magnifique bouquet de lis du Canada, au-dessus duquel tourbillonnaient une demi-douzaine de colibris. J'admirais la rapidité vertigineuse du vol de ces adorables petites bêtes, lorsqu'un oiseau d'une autre espèce nous apparut, perché sur un grand cheval noir ruisselant d'écume. Suis-je loin de la ferme de M. Tyédaure? demanda-t-il. — A un mille, répondis-je. — Merci. Pourriez-vous me dire si j'y trouverai un gentleman du nom de Koulmy? — Certainement, il est mon ami. — En vérité! Je me félicite de cette rencontre, car je viens faire une visite à M. Koulmy. — En ce cas, permettez-moi de vous montrer le chemin.

» Et nous voilà en route.

» Chemin faisant, comme bien tu penses, je dévisage mon compagnon. Il portait une carabine en bandoulière sur un accoutrement de chasseur non moins original que débraillé. A ses longs cheveux mal peignés et à son teint de vieille marmite de cuivre, on eût pu le prendre, à première vue, pour un sauvage légèrement astiqué. C'était tout simplement Didebrune, ton compatriote Didebrune, qui, de retour de la *Mammouth cave,* nous arrivait à franc étrier de Louisville.

» J'ai sur ce personnage des détails assez curieux; mais pour le moment, je me bornerai à te dire que, pauvre petiot, ramassé par une famille créole dans les rues de la Nouvelle-Orléans, il a été placé en apprentissage chez un menuisier; que molesté par ses compagnons de travail, plus âgés et plus forts que lui, il a failli fendre la tête à

Digitized by Google

l'un d'eux d'un coup de rabot; qu'il s'est esquivé pour courir librement par monts et par vaux; qu'il a été tour à tour clerc d'avocat, garçon de magasin, cultivateur, soldat, que sais-je encore? et qu'en définitive, il est tombé dans le journalisme. Quelle y est sa valeur? Je ne sais; à coup sûr, son caractère, pas plus que son plumage et ses allures, ne manque d'accent. Au surplus, tu en jugeras, si tu daignes te rappeler que je dois lever le camp lundi prochain et que je suis

» Tout à toi,

» HAUDESTAN. »

VI

Le lendemain j'étais au rendez-vous. Je trouvai tout le monde pressé, en plein air, autour du père Tyédaure. A sa tournure de paysan breton à tous crins, je reconnus Didebrune et j'allai droit à lui avant qu'il ne me fût présenté.

Haudestan avait la parole et il en usait avec sa loquacité habituelle. Il racontait divers incidents de notre voyage de la Nouvelle-Orléans à Louisville, et finit par un récit sérieux de l'explosion du *Louisiana*.

Le père Tyédaure tressaillit à l'idée du danger auquel Koulmy s'était exposé pour sauver l'enfant dont la mère avait péri dans le sinistre.

— Ah! dit-il avec un ton d'affectueux reproche, vous aviez oublié votre vieil ami!...

— J'ai, au contraire, pensé à lui, répondit doucement Koulmy. En me jetant au fleuve, j'ai fait tout simplement mon devoir. Une voix m'a dit : Va! A ta place, le père Tyédaure n'hésiterait pas.

— Il me semble entendre ta mère, mon cher garçon! *Fidèle au devoir, quand même :* c'était sa devise. Oh! ce n'est pas moi qui t'induirai à l'oublier, ajouta le vieillard en embrassant Koulmy.

Digitized by Google

Le temps était fort agréable. Le père Tyédaure nous montra sa ferme de long en large.

A propos des améliorations qu'il y avait introduites :

— Ne soyez pas surpris, dit le bon vieillard, si je parle de toutes ces choses avec un peu de chaleur : ce sont mes enfants. A mon arrivée ici, au cœur de l'hiver, j'ai trouvé pour tout bagage, un jardin négligé, quelques arpents de blé en herbe et une mauvaise maison. J'avais acheté au comptant mes cent acres de terre, ainsi que les chevaux, vaches, porcs, volailles, charrue, waggon et ustensiles de ferme qui étaient nécessaires. Ma bourse devenait légère et cependant ma famille était nombreuse. Si les bras étaient robustes et tout pleins de bon vouloir, les estomacs ne l'étaient pas moins. Il nous fallait donc, coûte que coûte, pour l'année suivante, une récolte de maïs et d'autres denrées. Nous nous mîmes à l'œuvre, et au printemps nous avions défriché dix nouveaux acres de bois. J'avais atteint mon but, j'étais satisfait. — Les Américains du voisinage, attentifs à nos travaux, un peu forcés, je l'avoue à l'honneur de mes enfants, vinrent à moi pour m'offrir leurs services, Vous préparez un verger, dirent les uns; c'est bien : il produira dans trois ou quatre ans. Mais en attendant, comme nous aurons des fruits en abondance, vous nous enverrez votre waggon et nous vous le remplirons de pommes, etc. D'autres me promirent du cidre. Tous s'engagèrent à venir m'aider à rouler les arbres, à déblayer le terrain défriché et à agrandir ma maison. Jugez si je fus sensible à ces devoirs de bon voisinage, que du reste les Américains entendent et pratiquent fort bien. — Pour ceux qui, comme moi, arrivent sans capitaux un peu considérables, les deux ou trois premières années sont difficiles; en pleine forêt, on n'improvise pas une exploitation agricole; il faut du temps et joliment d'efforts pour convertir un sol couvert d'arbres en champs de maïs, en pièces de blés, en verger meublé de pêchers semblables à ceux que vous avez sous les yeux et dont j'ai dû crosser les branches pour les empêcher de

Digitized by Google

se rompre sous le poids de leurs grappes de fruits; mais enfin, nous avons abouti....

Nous fîmes au père Tyédaure compliment de ses succès et je lui demandai s'il n'avait pas regretté l'Europe.

— Je n'oserais pas répondre non. Cependant, je ne me suis pas expatrié légèrement. Lorsque mon départ fut décidé et que je l'annonçai, personne n'y voulut croire. A votre âge, objectait-on, ce long voyage serait de la folie. Qui tient doit garder. Vous avez le nécessaire ici; que trouverez-vous là-bas? La misère, peut-être!... Restez chez nous. — Quoique partant de bons cœurs, ces conseils ne m'arrêtèrent point. Je pâtirai sans doute, me disais-je; je m'y attends; mais je tâcherai de semer pour que ma famille récolte. Cette idée me détermina tout à fait, et me voici. J'ai planté pour toujours ma tente sur ce coin de terre... — Ne vous imaginez cependant pas, mes amis, continua le vieillard, que je sois devenu indifférent à mon village, à mes amis. J'ai souffert au pays... où ne souffre-t-on pas? Mais les derniers moments que j'ai passés dans mon village m'ont laissé au cœur une impression que rien ne peut effacer. Figurez-vous que le jour de mon départ, de bonne heure, toute la population était sur pied à notre intention. Presque tous les habitants ont voulu nous accompagner à une distance de plusieurs lieues et ne nous ont quittés que lorsque à bout de force, suffoqué par les larmes, je leur dis : Votre amitié me touche bien; mais il faut nous séparer, mes bons amis. J'ai besoin de tant de courage! — Je les embrassai tous, les uns après les autres, et je m'éloignai vitement... pour ne plus entendre leurs sanglots.

Le père Tyédaure essuya ses joues mouillées de larmes, puis :

— Quel bonheur, reprit-il, si je pouvais rassembler ici, ne fût-ce qu'un jour, un seul, toutes les bonnes gens de mon village! Quelle fête ce serait pour moi! Ah! si seulement je pouvais envoyer aux plus pauvres d'entre

Digitized by Google

eux les beaux arbres que nous sommes obligés d'abattre pour en faire des cendres?

— Patience, dit le Béarnais. Bientôt nous aurons tous la chance d'être visités par ceux de nos compatriotes qui tiendront un tantinet à nous voir. On leur prépare des steamers monstres, voire même des ballons qui franchiront l'Océan en quelques heures et quelques minutes.

— Les ballons! oui, ils arriveront sans doute à leur tour, mais, franchement, je les attends sans impatience. Les bateaux à vapeur vont déjà trop vite pour la sécurité des voyageurs.

— C'est un peu vrai, ajouta Didebrune, qui jusque-là avait à peine desserré les dents. Personne ne met en doute l'utilité des bateaux à vapeur; personne non plus ne songe à contester leurs inconvénients; on sait, en effet, qu'ils rapprochent les distances en général et en particulier celle qui sépare le séjour des vivants de celui des trépassés. Mais ils sont parfois aussi le théâtre d'épisodes dont la terre ferme n'a pas la moindre idée. Ainsi, le mois dernier, en remontant le Mississipi, à bord du *Queen of the West,* je fus réveillé, à deux heures du matin par un horrible craquement. C'était un arbre de dérive qui, en s'engageant dans les palettes de l'une des roues du steamboat, venait de traverser le plancher de ma cabine, laquelle se trouvait à côté du tambour. Je ne fus pas cloué au plafond, comme vous le voyez, mais peu s'en est fallu. Je me dégageai de ma couchette comme je le pus et sautai dans le salon dans le simple appareil d'une jeune beauté qu'on arrache au sommeil. Une grande rumeur éclata à bord; c'est l'usage. Je m'en souciai médiocrement : j'étais sain et sauf et en mesure, au besoin, de m'échapper à la nage. Mais ce qui me préoccupa, ce furent deux Américains établis, depuis la veille, autour d'un tapis vert, en compagnie de quelques curieux. Pensez-vous qu'ils se soient émus de l'accident qui venait de se produire? Ils étaient tellement possédés par le démon du jeu qu'à peine ils tournèrent la tête pour demander :

Digitized by Google

qu'y a-t-il ?—Le flegme apparent de ces hommes était d'un cynisme imposant. L'un des joueurs, cependant, me parut faire exception : c'était un planteur qu'un *gambler* avait attiré dans une partie de *pocker*. Au début de la partie, il avait été convenu que les relances ne dépasseraient pas 5 à 10 dollars. Mais une fois parti, le joueur s'anime, s'entête ; les caprices de la veine l'irritent, le passionnent ; la vue de l'argent le fascine, le grise, et alors les mises grossissent démesurément. Au moment de mon apparition, et lorsque déjà l'on était rassuré à bord, les billets de 100 et même de 200 dollars volaient sur le tapis comme de misérables chiffons de papier. Jusque-là le planteur avait réussi à défendre ses écus. Un coup extraordinaire se présente. Ayant à parler le premier, le planteur couvre la mise et va 25 dollars en sus. A l'instant même le tout est vu avec 100 dollars de plus. — 1,000 dollars de mises, dit le planteur. — Son adversaire se recueille quelques instants, sans rien perdre de son impassibilité. Pas un muscle de son visage, masque livide, ne tressaille. Son œil ardent et fixe est impénétrable. Enfin, après avoir consulté de nouveau ses cartes, il ouvre lentement un portefeuille et jette sur la table cinq billets de 1,000 dollars. — C'est étrange ! murmure le planteur. L'enfer s'en mêle-t il ? Je ne puis reculer cependant. — Il fait appeler le capitaine. Regardez mes cartes, lui dit-il. Il me manque 1,000 dollars pour couvrir l'enjeu ; voulez-vous me les prêter. — Certainement, répond le capitaine, les voici. — J'appelle ! dit le planteur. — Son adversaire abat quatre as, et au même instant, allonge la main pour saisir les valeurs qui couvraient le tapis. — Stop ! rugit le planteur ; je ne me laisserai pas voler, car j'ai aussi quatre as. Et d'un coup de poignard lancé avec la rapidité de l'éclair, il lui cloue la main sur la table. Le *blackleg* s'était fabriqué un jeu très-adroitement, mais son tour ne lui réussit point. Forcé de lâcher l'argent, il dégage sa main tout ensanglantée et s'apprête à quitter le salon. — Je suis battu, mais je veux être damné si je

Digitized by Google

ne me venge point ! — On vous a infligé le châtiment que vous méritez, répond sévèrement le capitaine. Vous êtes un misérable fanfaron. A tort, peut-être, j'ai permis que votre partie se prolongeât, mais à l'avenir pareille chose n'arrivera plus à mon bord. J'ai un devoir à remplir et je le remplirai. Témoin de votre déloyauté et convaincu que vous avez voulu commettre lâchement un vol, vous serez arrêté et livré au premier juge que je rencontrerai sur mon passage...

Le *gambler* fut saisi par deux matelots, conduit dans l'entre-pont et gardé à vue.

— Moi aussi, capitaine, dit alors le planteur, j'ai un devoir à remplir : je jure qu'à l'avenir je ne toucherai plus un jeu de cartes, à moins que ce ne soit pour le jeter au feu...

Le père Tyédaure trouva, comme moi, que cette histoire n'était ni fort gaie, ni fort édifiante.

— Ces *gamblers* ont vraiment un aplomb césarien, dit le Béarnais.

— Tout à fait, ajouta Didebrune : ces Césars de la bohême, comme les autres, joueraient la fortune de leur pays et l'honneur de leur mère sur un tas de cadavres.

Le père Tyédaure félicita M. Didebrune d'en avoir été quitte à si bon compte.

— J'ai été plus heureux qu'un de mes amis dans un voyage qu'il fit, l'été dernier, avec sa femme, à Saint-Louis. Il mâchait tranquillement sa chique sur le gaillard d'avant ; sa moitié goûtait, dans le salon des dames, les mols agréments de la *rocking chair,* lorsque Dieu sait par quelle cause les bouilloires éclatèrent. Au bruit sinistre de l'explosion, la femme de mon ami sort des bras de sa berceuse, en poussant des cris d'épouvante. Qui a vu mon mari, demande-t-elle à tous les échos d'alentour, *my dear husband?* — Moi, madame, répond un Américain étendu sur le plancher et se tâtant les côtes. Je l'ai rencontré, à l'instant même, à une damnée hauteur, je vous assure : il montait en l'air, pendant que je descendais....

Digitized by Google

— Le pauvre homme! Est-il mort? s'empressa de demander le père Tyédaure.

— Oui.

— Et l'autre?

— Il vit, mais il n'a échappé au feu que pour se noyer: il a épousé la veuve inconsolable de mon pauvre ami.

— Voilà bien une réflexion de célibataire, dit le père Tyédaure en souriant.

— Je n'ai pas, j'en conviens, l'honneur d'être marié, répondit Didebrune.

— Mais vous êtes jeune, vous vous marierez. Le mariage est chose respectable et sage. Dans ce pays, dans la forêt comme en ville, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Croyez-en mon expérience, une femme honnête est un trésor. Qui sait! le *gambler* dont vous parliez tout à l'heure serait peut-être un père de famille rangé, au lieu d'être un fieffé coquin, s'il avait eu à côté de lui une femme aimante et bonne, qui aurait modéré ses instincts et encouragé ses sentiments honnêtes.

— C'est possible, murmura Koulmy: la vertu, de même que le bonheur, n'est peut-être qu'une question d'équilibre..

— Mais je vous laisse, mes enfants, jaser à votre aise de toutes ces choses, dit le père Tyédaure. Moi, je vais reprendre tranquillement, avec Cerbère, le chemin de la ferme. Viens, mon bon chien.

Cerbère grogna en manière d'assentiment et promena sa langue vermeille sur la main de son maître.

— C'est bien, mon vieux camarade, reprit le père Tyédaure; nous nous comprenons.

Très-amateur de chiens, Didebrune fit de la taille imposante et de la beauté rare de Cerbère un éloge qui fut très-sensible au vieillard.

— Il a, répondit celui-ci, une tête à faire peur aux plus hardis; sa voix a des éclats de tonnerre; mais quoique de force à affronter un lion, il n'abuse pas de ses dents. Il est brave et pas méchant. Ai-je, par exemple,

Digitized by Google

besoin d'un porc? Je montre la bête à Cerbère, qui, prompt comme la foudre, saute dessus, la renverse, la happe par l'oreille et l'arrête, n'importe son volume, sans lui faire le plus mince bobo. Ah! oui-dà qu'il est beau mon chien! Et attaché, intelligent donc! Une fois je m'étais amusé un peu trop longtemps dans ma grande pièce de maïs, je gagne une faiblesse et tombe sans connaissance. Combien de temps suis-je resté en cet état? Je ne sais point au juste. Toujours est-il qu'en revenant à moi j'étais entouré de mes enfants en pleurs. Cerbère, couché à côté de moi, me léchait le visage. Il avait deviné que j'avais besoin de secours et il était retourné ventre à terre à la ferme, où à force de cris, de tiraillements, de gambades et de tours d'adresse, il avait réussi à faire comprendre à *nos gens* qu'il m'était survenu quelque chose et qu'on devait se presser d'accourir.

Le père Tyédaure passa la main caressante sur la robe fauve de Cerbère et partit en nous prévenant que la corne de la ferme nous annoncerait l'heure du souper.

VII

Alors Didebrune reprit :

— Le bon père a raison. L'homme qui gagne à la loterie une bonne femme honnête ne saurait l'estimer trop haut. Mais le mariage n'en est pas moins une très-délicate affaire qui suppose une certaine vocation de la part de ceux qui s'y aventurent... Jusqu'ici je ne me suis senti de penchant prononcé que pour l'humble rôle de garçon. Il paraît que ma vocation, à moi, était de m'attacher à une maîtresse... Oui, messieurs, à une maîtresse, et quelle maîtresse? jeune, belle, vaillante... Habituée à toutes mes fantaisies, à tous mes caprices, sérieux ou extravagants, explosifs comme des pétards, et qui feraient peut-être craquer l'enceinte mignonne d'un nid à deux, elle me permet d'aller où bon me semble, de croire ou

Digitized by Google

de nier, de louer ou de critiquer, de soupirer mes espérances ou de bâiller mes ennuis... Et cette maîtresse — vous avez sans doute deviné son nom — c'est la Liberté.

— Grâce à elle, continua lestement Didebrune, je me suis créé une existence légère. J'ai été dans sa main comme une navette allant, venant, volant, bondissant d'un point à l'autre du nouveau monde... Vous vous en souvenez, mon cher Koulmy, nous avons fait ensemble quelques-unes de ces excursions savoureuses.

— Je satisfaisais tout simplement ma curiosité d'amateur. Mais vous, vous aviez un but. Journaliste, vous glaniez, et, du butin ainsi recueilli, tantôt au bord des lacs, tantôt sous les arbres de la forêt ou dans les villes, vous composiez des correspondances pour les lecteurs de votre gazette.

VIII

En dépit, et peut-être à cause de ses excentricités, Didebrune m'intéressait. Je saisis l'occasion de lui dire que j'étais flatté de voir un de mes compatriotes dans la presse américaine.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, répondit-il. Je ne suis qu'un pauvre soldat inaperçu dans la foule.

— Comment êtes-vous entré dans le journalisme?

— Par hasard. Ma vie est une longue et bizarre enfilade d'accidents. Je vous en citerai un seul. Il y a cinq ans, je me trouvais à la Nouvelle-Orléans. Triste, distrait et un peu découragé, contre mon habitude, je parcourais la ville, sans but. J'arrive près du cimetière Saint-Louis et j'y entre. Il était désert. J'erre longtemps parmi les tombes du Père-Lachaise créole, songeant, hélas! aux vicissitudes des choses de ce bas monde et dévorant des yeux les inscriptions prétentieuses, simples ou touchantes tracées sur des centaines de monuments somptueux et ornés de fleurs, que l'amour et la reconnaissance élèvent

Digitized by Google

à la mémoire des morts. J'en cherche une qui puisse m'indiquer où reposent mon père et ma mère, tués par la fièvre jaune... Peines perdues! je ne découvre rien. Je n'étais qu'un enfant lorsque je devins orphelin : personne ne songea à rappeler, par une inscription pieuse, la place où furent enterrés mes parents... N'allez pas croire cependant que la pitié m'ait fait défaut. Non! la bienveillance et la générosité sont des vertus créoles. Tous les jours, que dis-je? toutes les heures de ma vie, je pense aux nobles cœurs qui sont venus à moi dans ma misère!... Mais rentrons dans le cimetière, continua Didebrune en exhalant un de ces bruyants soupirs qui dégonflent les cœurs rebelles aux longs attendrissements. Je restai longtemps abîmé dans mes rêveries... J'étais entré peineux comme un saule pleureur; je sortis pavoisé de crêpes noirs... Ma tristesse persistait. En revenant en ville, je rencontrai un jeune chasseur, qui en me reconnaissant vint à moi et m'amena vers la cyprière. Comme il m'était très-sympathique, je lui rendis compte de l'emploi que je venais de faire de mon temps. Cette confession me soulagea. Le jeune chasseur m'écouta avec attention — précisément comme vous à cette heure, mon cher Koulmy, fit Didebrune avec un sourire affectueux. Après un moment de silence :

— Ne renouvelez pas trop souvent ces visites, me dit-il. Nous tenons au passé par une infinité de fils, souvent douloureux, dont il n'est pas toujours en notre pouvoir de nous détacher. Mais à votre âge, sans être insensible aux souvenirs, c'est vers l'avenir qu'il faut tourner les yeux, c'est vers un but sérieux qu'il faut ramer.

— Que voulez-vous? j'ai beau m'interroger et je me heurte invariablement à cette conclusion : je ne suis bon à rien. *Chacun à son gibbier,* dit Montaigne. Mon gibier, à moi, a été jusqu'ici une vie imprévoyante, composée de pièces et de morceaux mal cousus.

— Qui veut peut et qui peut doit, répondit mon jeune et sententieux chasseur. Il faut vous caser. Qu'avez-vous

Digitized by Google

fait depuis deux ans, en dehors de vos courses un peu déréglées?

Je n'avais rien fait qui valût. J'avais mordu à beaucoup de choses, sans avoir rien trouvé de mon goût. Je m'accusai d'avoir rempli de mauvais vers les colonnes de plusieurs journaux, et déserté souvent mes ombreuses et giboyeuses solitudes pour me mêler aux luttes politiques.

— Attendez donc, dit-il. Oui, je me rappelle qu'autrefois vous aimiez la poésie et que vous professiez une sympathie chaleureuse pour la démocratie américaine. Savez-vous qu'il y a là toute une révélation? Tenez, prenez ce fusil (son fusil de chasse) et abattez le coq d'Inde qui glougloute là-haut sur ce chêne vert... Bien... Maintenant arrachez à son aile une plume et taillez-la.

— Pour en faire quoi, bon Dieu! demandai-je.

— Une plume de combat.

— Quelle plaisanterie?

— En bûchant on devient bûcheron : faites-vous journaliste.

Je répondis à cette idée par un long éclat de rire; mais mon interlocuteur tint bon et fut si pressant, que huit jours plus tard j'étais rédacteur d'un journal démocrate.

Il faut du grain en magasin pour alimenter un journal, et je n'avais que du *son*. J'allais, peut-être, jeter ma plume au vent, lorsque mon jeune chasseur de la cyprière revint me voir. Témoin de mes ennuis, il s'ingénia à me réconforter. Il me dit : A défaut de science, ayez un symbole. Si vous ne pouvez être une lumière, soyez un drapeau et un aiguillon : un drapeau pour indiquer aux esprits flottants, mais sincères, la voie des principes; un aiguillon, pour stimuler l'élan des hommes de bon vouloir et de dévouement. — Puis il me fit cadeau d'un petit volume dans lequel se trouvaient la Constitution fédérale commentée, la Déclaration de l'indépendance, les chartes des divers États. Ce volume renfermait aussi les doctrines et les opinions politiques des hommes les plus considérables de la révolution américaine. Après le départ de mon

Digitized by Google

jeune chasseur, j'ouvris le volume, je le parcourus, le lus maintes fois et je me sentis réchauffé, fortifié. A la dernière page, je découvris une note manuscrite bien laconique, mais qui me produisit l'effet d'une petite lampe qui s'allumerait sous le nez d'un voyageur pataugeant la nuit dans une forêt sombre.

— Que contenait-elle donc, demandai-je?

— Voyez vous-même, car le volume qui la renferme ne me quitte jamais.

Haudestan s'empara du livre et lut :

« L'Honneur est le bien du pauvre. Défendez votre bien sans broncher, toujours, partout.

» La Liberté est de droit divin, pour les peuples comme pour les hommes. Servez-la avec la foi opiniâtre d'un sectaire.

» La Justice est véritablement la religion souveraine de l'humanité. Aimez-la avec enthousiasme et pratiquez-la envers tous — amis, adversaires ou ennemis — avec l'inflexibilité d'un niveau d'acier.

» Faites-vous de ces règles une boussole, et marchez droit devant votre conscience.

» KOULMY. »

— Comment! s'écria Haudestan, le chasseur de la cyprière, c'était Koulmy?... j'aurais dû m'en douter. Comme le sage de Diderot, cet intrus se montre toujours avec le mauvais temps : c'est sa saison. Mais, dis-moi donc, Koulmy, puisque tu as armé M. Didebrune chevalier de la presse, pourquoi diable, en lui conférant les insignes de l'ordre, avoir pris une plume de dindon plutôt que toute autre plume... plutôt qu'une plume d'aigle, par exemple?

— Pour divers motifs : parce que l'aigle n'est pas plus mon oiseau que le voleur des grands chemins n'est mon homme; parce que le dindon, oiseau modeste, utile et justement prisé, est un oiseau indigène de l'Amérique, tandis que l'aigle, aventurier brutal, ne s'est guère signalé

Digitized by Google

que par des rapines ténébreuses et des massacres éclatants...

— Et enfin, interrompit gaiement Didebrune, parce qu'avec une plume de dindon un écrivain peut, à la rigueur, monter au Capitole et faire *l'oie,* n'est-ce pas?

— Une plume de dindon sincère, *imployable,* peut certes acquérir de l'autorité : j'en prends à témoin la vôtre.

IX

Didebrune s'inclina bien bas pour esquiver ce qu'il appelait le pavé courtois, mais trop lourd de Koulmy. Il convint cependant que s'il n'avait pas exercé une influence étendue, il avait du moins eu le bonheur de se faire des amitiés précieuses dans son parti...

— Ajoutez donc : et dans le parti adverse, interrompit brusquement le Béarnais. Marchand vulgaire, l'aune en usage dans mon comptoir ne me donne pas le droit de mesurer les titres d'un écrivain quelconque; mais l'enquête toute fraîche que je me suis permis de faire sur vos faits et gestes, m'autorise à dire que vous n'avez pas assez courbé la tête sous le propos élogieux de Koulmy. Quoi! pauvre enfant du peuple, élevé à l'école du pain noir, inconnu et poussé par je ne sais quel souffle du désert, vous venez prendre position dans la presse militante; vous vous dites : les hommes sont d'argile et passent; les principes sont de granit et restent : appuyons-nous sur les principes. Et, armé de ce bâton, vous vous mettez en voyage et vous vous lancez dans la mêlée. Le parti démocrate vous apprécie d'autant plus qu'il profite de votre travail de propagande. Mais il oublie qu'un brave soldat mérite autre chose que de stériles mamours. Et vous, si ardent au jour de la bataille, vous vous cachez le jour du triomphe et du partage... Étonnés de ce déni de justice, vos adversaires témoins et quelque peu victimes de

votre polémique loyale, se concertent pour vous donner un témoignage d'estime. L'un d'eux, votre ami, vient vous proposer de vous céder en toute propriété un matériel complet d'imprimerie, si vous consentez à prendre la direction de leur journal. Cet ami, esprit brillant, cœur de lion, suppose, avec raison, que sur certains points de doctrine, vous ne partagerez pas sa manière de voir. Que fait-il ? Pour lever vos scrupules à l'égard de vous-même, pour vous mettre à l'aise à l'égard du public, il prend l'engagement formel de rédiger et de signer de son docte et honorable nom ce qu'il vous répugnerait d'avouer... Cette perspective et ce magnifique pont d'or vous ont tenté, peut-être? Oh! que non : vous refusez résolûment l'offre de vos amis les ennemis, sous prétexte que le bien des biens, c'est... l'estime de soi-même!... — Ce n'est pas tout! Un jour on agite la question du Texas. Le Texas s'est séparé du Mexique; il a conquis son indépendance par la force des armes, et son existence comme nation est reconnue, légitimée par les grandes puissances de l'Europe, aussi bien que par les États-Unis. Il demande et obtient son annexion à la confédération américaine. Mais voilà qu'un beau jour le Mexique s'avise de regretter le joyau que la révolution et les traités ont détaché de son écrin, et il s'en va-t-en guerre pour le repêcher. Vous voyez là une violation brutale des droits les plus sacrés, et, sans hésiter, vous vous faites soldat, vous entrez allègrement en campagne, résolu à donner votre sang, votre vie, non-seulement pour aller contempler les yeux de diamant des madones de Mexico, mais encore pour montrer que le bras de l'homme d'honneur doit toujours, et à tout prix, être l'auxiliaire, le ferme soutien de sa raison, de sa conscience... Dites, tout cela est-il croyable? Je ne doute pas qu'en agissant ainsi vous ne vous fassiez des amitiés flatteuses, mais vous ne ferez pas d'argent : vous passerez pour un homme peu sérieux, un cerveau percé, voué à l'éternel régime de la vache enragée...

— Eh! qu'importe, répondit Didebrune avec un sou-

Digitized by Google

rire un peu voilé. La pauvreté et moi, nous nous connaissons. Ah ! ne dites pas trop de mal de ma vieille compagne ! Si elle m'a coûté des peines, je lui dois des joies bien saines. Tu as faim, tu as froid, ton lit est dur, m'a-t-elle dit souvent ; mais pour lutter contre les tiraillements d'estomac et les morsures de la bise, tu as la jeunesse, la force, la santé. Tu n'as donc pas le droit de te plaindre. Courage ! Un homme n'est réellement pauvre que lorsqu'il souffre de tiraillements de conscience.

— Allons ! je vois bien qu'il me faudra vous abandonner à votre folle étoile, reprit le Béarnais en donnant une grosse poignée de main à Didebrune... Après cela, celui qui fait route vers cette étoile-là n'est peut-être pas plus à plaindre que l'abeille qui fait son miel.

Haudestan se montra, comme on le voit, d'assez bonne composition envers Didebrune, le journaliste. Il n'en fut pas de même à l'égard des journaux. Il vit dans la plupart d'entre eux des machines de faussetés et de calomnies. Qui ne connaît, dit-il, les plaintes que leur dévergondage et leurs violences ont arrachées à une foule d'hommes d'État marquants ? Que le ciel me garde de médire de la presse ! les écrivains capables et dignes en font un noble instrument de progrès ; mais les intrigants et les hâbleurs, abusant de sa liberté, la ravalent au rang d'une loge de harengère.

— La presse américaine n'est pas irréprochable, répliqua Didebrune. Elle use de sa liberté avec l'énergie, parfois un peu désordonnée, du tempérament qui lui est propre. Sans doute, parmi la multitude d'écrivains dont le talent et la dignité ne sont dépassés nulle part, il y a des enfants perdus, sans frein... Mais partout il y a des journalistes méprisables !... Dans les pays despotiques où tous ses mouvements sont réglés par la censure, la presse, ce semble, devrait être plus honnête, plus modérée que là ou rien ne la gêne. En est-il ainsi ? L'autorité et ses agents dorment en paix : la presse leur obéit sans jamais leur faire sentir son brûlant aiguillon ;

Digitized by Google

elle n'a pour eux que de l'encens et des fleurs. Elle approuve, elle glorifie avec une condescendance servile, avec une lâcheté intrépide tous les actes du maître, soit qu'il viole le droit individuel et se joue du droit collectif, soit qu'il formule en deux mots tout l'art de gouverner : terrifier, corrompre... — Mais qu'une conscience s'éveille et s'avise de rappeler, même timidement, le pouvoir à la pudeur... sur-le-champ la presse crache son frein et, comme une meute docile, quitte ses habitudes révérencieuses pour se ruer sur cette conscience, qu'elle provoque, insulte, dénonce et livre garrottée, meurtrie à la vindicte du maître.

— Et c'est logique, dit Koulmy : il ne peut y avoir de moralité et de justice là où il n'y a pas de liberté.

— Il est clair que cette presse-là fait un métier dont rougirait le plus canaille des valets, le plus disgracié des bourreaux. Mais il faut bien vivre! ricana le Béarnais.

— On se fait casseur de pierres plutôt que souteneur de mauvais lieux, riposta Didebrune. Si les journalistes américains se rendent parfois coupables d'excès que je blâme, chez eux du moins, les attaques licencieuses et les agressions violentes à l'égard des personnes n'excluent point le respect des institutions sociales, ni l'amour de la la libre patrie. Tous, à l'occasion, mourraient pour sauver la république.

— Tous les honnêtes gens, dit Koulmy, sont unanimes à condamner les excès des journaux. Personne, cependant, ne songe à imputer à la liberté de la presse des écarts de passions inhérentes à la nature humaine. Aussi, aucun homme d'État sérieux, même pendant les années si orageuses de la période révolutionnaire, n'a jamais eu l'idée de restreindre cette liberté autrement que par des lois répressives de la diffamation. On ne peut, en effet, imaginer d'autres restrictions chez un peuple qui sait à peine les noms du passe-port et du port d'armes; chez un peuple qui d'un bout à l'autre de son territoire n'admet point d'obstacle à la libre circulation des produits maté-

Digitized by Google

riels et aux fécondes semailles de l'instruction publique. Les Américains se garderont bien de toucher au faisceau de leurs libertés. Ils savent que

Même les bœufs sous le poids du joug geignent
Et les oiseaux dans la cage se plaignent.

Jefferson qui, plus que tout autre peut-être, a été en butte aux attaques de la presse, a dit : Si l'on me donnait à choisir entre un gouvernement sans journaux et des journaux sans gouvernement, c'est à cette dernière situation que sans hésiter je donnerais la préférence. — Pour instruire le peuple, Jefferson voulait à côté d'un vaste régime d'éducation publique, l'action des journaux s'étendant à la masse du peuple.

Franklin considérait la liberté des journaux comme un droit sacré, inviolable. Il la désirait entière, illimitée. Seulement le fin Bonhomme, pour ne pas paraître trop exigeant, invoquait comme corollaire la liberté du bâton. L'opinion de Franklin était et restera l'expression des sentiments du peuple américain à l'endroit de la presse. La liberté de la presse pas plus que l'air, que le soleil, que la conscience, ne doit être entravée. Son prestige moral, sa force d'expansion, la puissance de sa critique enseignante, vulgarisatrice, elle la puise dans sa liberté. Il semble que c'est d'elle que la Boëtie a dit : « C'est un bien si grand, » si plaisant, qu'elle perdue tous les maux qui viennent » à la file et les biens mêmes qui demeurent après elle, » perdent entièrement leur goust et leur saveur. »

La corne de la ferme donnant le signal du souper, coupa la parole à Koulmy.

— Tant mieux, dit Haudestan; des signes non équivoques m'annoncent le commencement de la faim. Je ne rentrerai cependant pas, M. Didebrune, sans vous demander le nom de votre journal.

— Il se nomme LA CLOCHE, titre un peu bruyant et que son origine seule peut faire excuser. La cloche qui

Digitized by Google

convia le peuple à venir entendre la lecture de la *Déclaration de l'Indépendance* est encore à Philadelphie. On conserve pieusement cette relique révolutionnaire, sur laquelle sont gravés ces mots : *Proclame la liberté à toute la terre et à tous les peuples*. J'ai désiré la rappeler par une modeste image à la mémoire de mes lecteurs.

— Et vous avez été bien inspiré, dit Koulmy. Franklin regrettait que les États-Unis eussent choisi l'aigle à tête blanche au lieu du dindon comme emblème de leur république. Moi je n'aurais voulu ni de l'aigle ni du dindon; j'aurais adopté la vieille cloche de Philadelphie.

— Moi, fit le Béarnais, c'est au dindon, fût-il bourré d'ortolans truffés, que, pour le quart d'heure, je donnerais la préférence.

X

Nous trouvâmes à la ferme, à côté d'un souper frugal, un numéro de la gazette du *Floyd County*, qui se publie à New-Albany. Didebrune y jeta un coup d'œil et lut : « Samedi 26 août, *Grand Barbecue* (prononcez *Barbikiou*) démocratique à Corydon. On y entendra M. Robert Owen, candidat pour une place de membre du Congrès. »

» Camp-meeting méthodiste près d'Élisabethtown. »

— J'avais en vue une partie de chasse pour demain, dit Koulmy, mais Haudestan qui n'est pas chasseur aimera mieux peut-être voir ces meetings.

Haudestan répondit affirmativement, et Koulmy se chargea de faire seller nos chevaux de bonne heure.

Le meeting démocratique avait lieu dans une vaste prairie, à une portée de carabine de Corydon, où plusieurs milliers de personnes, mosaïque ondoyante d'hommes, de femmes et d'enfants, nous avaient devancés. Chevaux et voitures, en grand nombre, qui avaient amené tout ce monde, étaient rangés à la lisière de la forêt.

Vers le même point, on voyait d'immenses tables im-

Digitized by Google

provisées à l'aide de planches et de supports grossiers, tandis qu'en divers endroits, des quartiers de bœuf, des veaux et des moutons tout entiers rôtissaient à la broche au-dessus de larges brasiers petillant dans des fosses creusées en terre.

A la vue de ces préparatifs, Haudestan demanda si nous allions assister à quelque gueuleton pantagruélique.

Didebrune nous apprit que dans toutes les circonstances analogues deux ou trois citoyens zélés s'entendaient pour offrir un *lunch* monstre à leurs coréligionaires politiques.

Deux ou trois orateurs montent à la tribune et sont applaudis : ils prêchent des convertis.

— M. Owen! crie-t-on de toutes parts.

Et M. Owen s'avance. Il peut avoir de 35 à 40 ans. Il n'est pas beau, au contraire; mais il a de la distinction : front découvert, regard vif, bouche fine, physionomie mobile et bienveillante.

Après avoir adressé à son auditoire quelques paroles courtoises, il aborde l'objet du meeting; il pose sa candidature, qu'il appuie d'une profession de foi démocratique nette, radicale. Il expose en termes clairs, élevés, les principes qui doivent guider son parti dans les questions du tarif, du crédit, des rapports internationaux, de la répartition des terres publiques, de l'éducation; et, dans sa péroraison, il s'attaque, au nom même de ces principes, au parti qui se montre hostile aux étrangers. Alors de ses lèvres ironiques jaillissent des traits acérés, pénétrants comme des lames d'acier.

— C'est bien le discours d'un étranger, s'écrie une voix partie de la foule.

On se contente de huer l'interrupteur qui, du reste, évite de se mettre en évidence.

Au même instant, Didebrune et Koulmy vont à M. Owen et lui serrent la main. Cent autres personnes imitent mes amis.

M. Owen demande à répondre quelques mots au gentleman qui l'a apostrophé, mais en définitive il prononce

Digitized by Google

un éloquent discours dont malheureusement il m'est impossible de donner même un faible aperçu. Il dit en terminant :

« J'avais 18 ans à peine lorsque je quittai la monarchie britannique pour venir sur ces rives. Si mon expatriation fut un crime, ce crime fut commis par les plus sages et les meilleurs; ce fut le crime des Pères Pèlerins eux-mêmes. J'ai fixé ma demeure dans l'Ouest de votre république, qui est devenue ma patrie adoptive. Pour ma nouvelle patrie, j'ai, de propos délibéré, renoncé à tous les souverains de la terre. Je l'aime ardemment : pour elle, je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, car à mes yeux, elle est la terre de la liberté et de la vaillance. »

Des hourras formidables accueillent ces paroles. M. Owen continue :

« Concitoyens! quand pour la première fois j'entrai dans la salle du Congrès, à Washington, je vis deux portraits, les deux seuls qui ornassent la salle. L'un est celui du père de cette contrée, son nom vous le connaissez : il brille d'un éclat incomparable dans l'histoire de l'humanité. L'autre, quel est-il? c'est celui du sage, du vénérable la Fayette. Que fait donc là ce portrait? Pourquoi ne l'abat-on point? C'est celui d'un étranger!... Mais, vous tous qui m'écoutez, dites-moi : l'homme qui spontanément, par amour de la liberté et des institutions américaines, vient demander à l'Union un asile tutélaire, n'est-il pas plus Américain que celui qui, comme mon honorable interrupteur, naît, par hasard, sur votre sol? »

M. Owen descendit de la tribune au milieu d'une tempête de hourras. Haudestan gagna des ampoules à force d'applaudir.

Plus tard, je me suis souvenu de M. Owen lorsqu'un de mes meilleurs amis des Attakapas, Alcibiade de Blanc, Bayard tribunitien, jeta ces brûlantes paroles à la face des *know-nothings* du Sud :

« Regardez à deux pas derrière vous, quel est celui

Digitized by Google

que vous frappez, si ce n'est pas votre père, c'est le père de votre père, c'est votre race... La république américaine doit à des étrangers une part de sa grandeur. Pour votre indépendance leur sang a coulé ; pour venger votre honneur outragé, ce sang a coulé sur le sol même que vous foulez aux pieds et dans les plaines du Mexique. Toujours ils ont répondu à l'appel de la patrie en danger. Sans eux, auriez-vous des villes florissantes là où naguère encore le voyageur inquiet ne trouvait pas de trace humaine et mêlait ses pas aux pistes des tigres de la forêt? Concitoyens! formons un parti — non un parti sectionnel, exclusif, mais le parti des défenseurs de la constitution américaine. Formons à la constitution un rempart de nos cœurs. Choisissez-vous des chefs intelligents, pleins de fermeté, capables d'écraser sous leurs vaillants talons la tête hideuse de l'arbitraire et du désordre. Si vous ne faites pas cela, vous verrez se détacher une à une et s'éteindre, dans le sang et dans les cendres, chacune des étoiles qui brillent au drapeau de la république. »

Les discours terminés, le *lunch* commence. D'énormes plats de viande et des monceaux de pain couvrent les tables. Chaque convive a à sa disposition une assiette, un couteau et une fourchette dont il use à sa guise. De nombreux seaux de vin circulant à la ronde, sont vidés et remplis maintes fois avec un entrain, un accord parfaits.

Les femmes et les enfants prennent grand plaisir à cette fête patriotique. Les mères montrent avec orgueil à leurs enfants le drapeau étoilé qui flotte aux extrémités de chaque table. Elles semblent leur dire : Cette bannière est l'emblème de la patrie. Enfants, souriez à ses fraîches couleurs. Hommes, vous l'aimerez, comme l'ont aimé vos pères, d'un amour jaloux.

Didebrune et Koulmy dirent adieu à M. Owen; après quoi nous remontâmes à cheval pour nous rendre au camp-meeting méthodiste.

Digitized by Google

XI

Koulmy, très-familiarisé avec les parages que nous avions à traverser, nous fit quitter souvent chemins et sentiers pour profiter des ombres de la forêt.

Pendant le trajet, il nous apprit que l'orateur qui venait de solliciter les suffrages des démocrates du Floyd County jouissait d'une grande fortune personnelle et d'une honorabilité bien établie; qu'il était le fils du célèbre utopiste Robert Owen, fondateur de la colonie de New-Harmony, dans l'Indiana, et qui, malgré ses insuccès, occupera, comme Fourier, une place d'honneur parmi les meilleurs et les plus éminents champions du progrès.

— Si vous étiez électeur, voteriez-vous pour lui? me demanda Didebrune.

Je répondis affirmativement.

— Et moi aussi, dit Haudestan. M. Owen m'a l'air de n'avoir rien de commun avec cette race de sauteurs politiques qui se font de leurs langues des appeaux, de leurs bottes éculées des échasses et de leur conscience un tremplin pour attraper les grasses positions.

Didebrune prétendit que les hommes de cette espèce étaient moins nombreux aux États-Unis qu'ailleurs, parce qu'il y a peu de grasses positions.

— Cependant, reprit Haudestan, le Bonhomme Richard, — le même qui cumula l'emploi de fabricant d'almanachs avec la spécialité de subtiliser la foudre aux nuages et le sceptre aux tyrans, — a dit que *les partis n'ont généralement d'autre but que leur intérêt*. Ce qui était vrai du temps de Franklin, aurait-il cessé de l'être aujourd'hui? J'en doute. A mon avis, le tapage des partis annonce plus d'appétits et d'égoïsme que de conscience et de vues désintéressées. Les hommes qui sacrifient à la passion du bien public sont clair-semés. L'ignorance présomptueuse, la vanité remuante et l'hypocrisie rapace composent le bagage de la plupart des ambitieux.

Digitized by Google

— Ici ces ambitieux seraient déçus, répliqua Didebrune. Les écumeurs de popularité et d'écus ressembleraient fort à des canards qui se disputeraient un coin de mare à côté de fleuves et de lacs infinis où ils pourraient barboter et s'ébaudir à l'aise. Les fonctions sont si instables et relativement si peu rétribuées, qu'on est autorisé à dire que celui qui occupe une charge est censé l'avoir acceptée moins dans son intérêt propre qu'en vue des services qu'il se croit en état de rendre. Il serait dérisoire de supposer, par exemple, que l'on puisse convoiter la présidence pour les avantages pécuniaires qui y sont attachés. Une liste civile de 25,000 dollars (125,000 francs) pour tout butin, est une bagatelle par rapport au gain annuel de certains boutiquiers. Les présidents qui ont de la fortune dépensent une partie de leurs revenus. Les autres, comme Jefferson et Monroe, se retirent pauvres, endettés. Et ils ne murmurent pas contre la position qui leur est faite; ils ne pensent pas en avoir le droit.

— Parce que, dit Koulmy, là où la patrie appartient à tous, où chaque citoyen représente effectivement une portion de la souveraineté nationale, tout homme est débiteur envers son pays d'une part proportionnelle des talents et des vertus qu'il tient de la nature et des circonstances qui l'ont favorisé.

— C'est égal, insista Haudestan, je me demande toujours comment il se fait que la politique aux États-Unis ait de si chauds partisans. Que leur rapporte-t-elle?

— On te l'a dit : la satisfaction d'acquitter une dette patriotique...

— Et par-dessus le marché des soucis fiévreux, des rivalités ardentes, l'encens nauséabond ou les aboiements d'une certaine presse, des sacrifices extrêmes et puis... l'oubli! Voyez plutôt Henri Clay, ce noble esprit. Il a eu beau servir son pays et l'honorer par son éloquence, cela n'a pas empêché la démocratie de le sacrifier.

— C'est vrai, répliqua Didebrune, la démocratie a été sévère pour Henri Clay. Moi-même, petit, j'ai combattu

Digitized by Google

ce géant. Je l'ai fait, bien entendu, avec tout le respect que doit inspirer un homme qui porte au front l'auréole du génie. Jamais je ne me suis fait l'écho des sourdes rumeurs qui ont eu pour but d'entacher sa vie privée. La vie privée n'est justiciable que de la morale. Quant à la vie de l'homme public, c'est-à-dire ses principes, ses tendances, ses actes, c'est différent : elle est du ressort de la conscience collective, dont la presse est le principal organe. La presse démocratique a-t-elle été injuste, et, comme on l'a dit, ingrate envers Henri Clay? Pour mon compte j'affirme que non. Le grand orateur, *le Mirabeau de Washington* a été trois fois le candidat du parti whig à la présidence, et il a échoué trois fois. Pourquoi?...

— Demandez-le à Aristide, murmura Haudestan, il vous répondra par la plèbe d'Athènes.

— Je le demande à la démocratie américaine, et elle me répond qu'en refusant la présidence à H. Clay, elle a voulu donner au monde une haute leçon de probité politique. Jusqu'en 1825, H. Clay avait professé les doctrines démocratiques les plus avancées. Lorsque expira le terme de la présidence de Monroe, Clay se présenta, comme candidat, en même temps que Crawford, le général Jackson et John Quincy Adams. Cédant à je ne sais quel fatal mobile, Clay passa subitement dans les rangs du parti whig, se coalisa avec Adams, et par son influence il assura l'élection de celui-ci. Pour récompense, la nouvelle administration lui offrit le portefeuille du secrétariat d'État des affaires étrangères, qu'il accepta. Le parti démocrate fut vaincu momentanément et perdit l'une de ses plus éclatantes individualités; mais le blason de Henri Clay, le renégat, subit une atteinte ineffaçable,

Parce qu'il survivait à sa gloire abattue
Et qu'il avait brisé lui-même sa statue
Sur son sublime piédestal,

comme l'a dit Alexandre Barde, mon ami, un fier poëte.

Digitized by Google

Voilà pourquoi le peuple n'a jamais pardonné au tribun à double face sa défection ténébreuse.

— Quand un peuple s'éprend d'une idée, dit Koulmy, il est susceptible et se montre parfois rigide jusqu'au sacrifice. La jalousie est la compagne ordinaire d'un violent amour. Malheur aux peuples qui laissent s'attiédir la passion des principes! Ils se condamnent à devenir la proie des sceptiques, des ambitieux infidèles et des spéculateurs avides. Si le peuple américain se montre d'une jalousie parfois cruelle envers ceux qui le trahissent, à qui le crime?... Franklin, de son propre aveu, n'était qu'un mauvais orateur, jamais éloquent, sujet à beaucoup d'hésitations dans le choix des mots, à peine correct. Washington, ce caractère sublime, Washington était peut-être encore moins orateur que Franklin; et cependant de quel respect, de quelle vénération, de quel amour les noms de ces hommes ne sont-ils pas universellement entourés? Leur renommée s'accroît sans cesse : la malveillance, l'envie même n'osent y toucher. Ah! c'est que, voyez-vous, il y a une chose plus grande que le génie de la parole et les flammes de l'éloquence : c'est la conscience, c'est la majesté de la vertu. *Honesty is the best policy*.

XII

Ainsi devisant, nous arrivâmes au lieu du meeting méthodiste.

Comme on le sait, les camps-meetings sont des réunions instituées à seule fin de réchauffer le zèle des sectaires et de revivifier leur foi par des prières en commun, des sermons et des conférences, qui durent ordinairement plusieurs jours et plusieurs nuits, sans interruption.

Le camp méthodiste avait été établi en pleine forêt, sur un point herbeux, moussu, dépourvu de broussailles, à l'ombre d'arbres très-hauts, très-espacés, mais si luxuriants qu'ils étaient impénétrables aux rayons du soleil.

Digitized by Google

Plusieurs centaines de personnes de tout sexe, de tout âge et de toutes couleurs (l'Indiana est un État libre) composaient l'assemblée. Des chevaux, des waggons couverts, des calèches, des tentes et des lits improvisés formaient cercle autour de l'emplacement destiné aux prêches et aux prières.

A notre arrivée, un prédicateur était en chaire. Cet énergumène parlait sur le même ton, d'amour et de charité, d'enfer et de paradis, de Dieu et du Diable. Son auditoire, qui était monté à son diapason, se livrait à toutes sortes de démonstrations extravagantes. Lord God! vociféraient les hommes... Alleluia! L'Esprit-Saint opère! exclamaient les femmes.

Quand le prédicateur descendit de la chaire, une femme jeune, pâle, échevelée, s'élança vers lui.

— Lord God! Hosanna! murmura la foule.

— Je vois le Seigneur, mon doux Seigneur. Oh! conduisez-moi vers lui, mon père! cria la femme.

Le prédicateur se recueille; il attire à lui cette femme, la regarde fixement avec des yeux pleins de flamme et lui impose les mains sur le front, en invoquant le Saint-Esprit. Après quelques autres attouchements pieux, la femme gémit, s'agite et se pâme, en s'écriant : Le Saint-Esprit opère! Je vois la face glorieuse de mon doux Seigneur! Alleluia!

— Alleluia! répète bruyamment la foule.

Dix minutes plus tard, la même femme s'esquivait pour aller s'asseoir sous un arbre et grignoter des pommes, ni plus ni moins qu'une simple fille d'Ève.

Haudestan et Didebrune, que ces scènes égayaient très-fort, nous quittèrent pour voltiger plus à l'aise. Je restai auprès de Koulmy, qui avait conservé le plus grand sérieux. Son attitude et peut-être aussi son costume de mérinos noir avaient sans doute intrigué les prédicateurs, car un méthodiste, gaillard de six pieds de haut et les joues gonflées par une chique, l'aborda en ces termes :

— Gentleman, venez-vous ici pour discuter?

Digitized by Google

— Moi! Pas le moins du monde, répondit Koulmy.

— N'êtes-vous pas un curé catholique?

— Non.

— A quelle Église appartenez-vous donc?

— Vous allez en juger. L'autre jour, je m'imaginai que j'étais mort et que je passais dans l'autre monde. Ne connaissant pas ce pays, je marche, marche pendant longtemps, au hasard. Très-fatigué, j'arrive près d'une porte et je m'assieds. Quelle chance! c'était la porte du paradis. Elle était assiégée par une foule de gens, divisés en groupes qui se toisaient d'un mauvais œil. Qu'est-ce cela? pensai-je. S'ils continuent à se dévisager ainsi, ils finiront par se prendre aux cheveux. Un vieillard de figure honnête parut : c'était saint Pierre. Que voulez-vous, leur demanda-t-il? — Nous voulons entrer au paradis, crièrent-ils tous à la fois. — Vous êtes tous appelés et vous serez tous casés, c'est convenu. Dieu est miséricordieux. Mais patience, dit saint Pierre; j'ai dû prendre quelques dispositions dans votre intérêt même. Vous avez pendant toute votre vie sur la terre usé becs et ongles à vous mordre, à vous égratigner, à vous déchirer; cela ne me regarde pas. Mais ce qui me regarde, c'est la police du paradis. En conséquence, mes bons, afin de vous empêcher de troubler la paix qui doit régner ici, j'ai fait établir des cellules que les catholiques romains habiteront ensemble, les quakers ensemble, les méthodistes ensemble, les anabaptistes ensemble, les juifs ensemble, et ainsi de suite pour toutes les autres sectes...

A l'appel de saint Pierre, les sectes défilèrent isolément, mais furieuses, pour se rendre à leur cellule respective.

Lorsque saint Pierre, qui riait comme un bossu, eut fermé la porte sur le dernier groupe, il vint à moi et me demanda pourquoi je n'avais pas suivi les autres. Je répondis que j'étais étranger aux sectes qui venaient d'être mises sous clef.

— Comment! fit saint Pierre contrarié, encore une

Digitized by Google

nouvelle Église ! Ah ! mais, ça n'en finira donc pas ! Avez-vous un *credo ?*

— Le voici en deux mots : Justice, solidarité.

— Quels sont les prêtres de cette croyance ?

— Ce sont les poëtes, les artistes, les penseurs, les savants, en un mot tous les génies inspirés qui pour pacifier, unir, *relier*, l'humanité ont contribué à développer dans son sein les sentiments du beau, du bien, du vrai.

— Entrez, entrez, dit saint Pierre. J'ai une place réservée pour les croyants de cette espèce... Mais chut ! ne parlez pas trop haut, car les enragés dont je viens de me débarrasser seraient capables d'enfoncer les portes de leurs cages et, pour la première fois de leur vie, de s'entendre afin de vous chercher noise.

Le méthodiste, qui avait écouté Koulmy sans se dérider, se borna a répondre : *Well*, gentleman, je vois avec plaisir que vous êtes dans les meilleurs termes avec saint Pierre. Mais vous ne connaissez pas ce vieillard ; ne soyez pas surpris si tout à l'heure nos *preachers* lui prêtent un langage diamétralement opposé à celui qu'il vous a tenu. Vous savez que les gros bataillons gagnent les batailles et que les majorités font la loi. Nous sommes nombreux et nous grandissons tous les jours. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous joindre à nous ; venez communier dans nos saintes assemblées, qui moissonnent avec succès dans le royaume de Dieu pour le salut des âmes.....

Koulmy allait répondre, lorsque le Béarnais et Didebrune reparurent. Haudestan avait l'air tout ahuri. Venez, j'ai à vous parler, dit-il. — Nous le suivîmes. — Vous vous rappelez Thomas Panbidaw ?

— Serait-il ici ?

— Oui, là-bas, courant je ne sais où.

— Explique-toi.

— L'ayant remarqué tantôt, errant comme un fantôme, j'eus la curiosité de le guetter pour savoir ce qui l'amenait ici. Un jeune homme, sorte d'Hercule, d'assez bonne

Digitized by Google

mine, l'aborda familièrement et lui demanda depuis quand il était ici. — Depuis hier soir, répondit Thomas. Et toi? — J'ai amené ma sœur au camp, il y a deux jours, et immédiatement je suis retourné à New-Albany, d'où j'arrive. — Ta sœur, m'a-t-on dit, est une méthodiste fervente. Comme je suis en train de me convertir, tu me procureras, j'espère, le plaisir de faire sa connaissance. — Sans doute. Où as-tu couché? — Thomas roula, écarquilla, baissa ses gros yeux troubles, fit tout bas une réponse que je n'entendis point; puis, à haute voix, il continua : — Le cœur féminin est un écheveau embrouillé que je veux démêler, un instrument compliqué dont j'ai besoin de connaître tous les ressorts... Crois bien cependant que je me suis borné à explorer les veines de la sensibilité religieuse, de la piété enthousiaste de ma mystérieuse inconnue... — Quoi! tu ne sais pas son nom? — Sur l'honneur, je ne sais pas encore qui elle est. Mais, comme bien tu penses, je me suis ménagé le moyen de constater son identité, si bon me semble. J'avais en poche des ciseaux dont j'ai profité pour couper un morceau de sa robe... — As-tu gardé ce morceau de robe? — Le voici. Mais, motus! — En ce moment une jeune femme brune et belle d'une pâleur de statue, entonna un hymne méthodiste dont tous les sectaires répétèrent en chœur chaque verset. En apercevant cette jeune femme, Thomas quitta brusquement son interlocuteur et serpenta dans la foule. Au bout de cinq minutes il revint. Son affreux visage blême était métamorphosé en une grimace triomphante. — Eh bien, dit-il, j'ai définitivement trouvé la *robe découpée*... La voilà! — Il montrait la jeune femme dont la voix se distinguait entre toutes celles qui chantaient les louanges du Seigneur. — Mais c'est ma sœur! balbutia le jeune homme frappé de stupeur... Ma sœur! répéta-t-il en bondissant sur Thomas. Ma sœur!... — Qu'as-tu? demanda Thomas, haletant de terreur... Je n'ai pas manqué de respect à ta sœur... J'ai menti si j'ai dit le contraire... — Ho! oui, tu en as menti, hypocrite

Digitized by Google

infâme... Malheur à toi... Marche!... — Et ces deux hommes, l'un entraînant l'autre, se sont enfoncés dans la forêt, comme si le diable les eût emportés. J'aurais voulu les suivre, mais impossible! aussi impossible que d'attraper à la course un tigre emportant un renard... Que faire?

— Rien! répondit Koulmy.

— C'est mon avis; que Satan règle ces misérables comptes, ajouta Didebrune.

— Pauvre Thomas! fit Haudestan. Victoria, la jolie enfant des *Knobs*, va me prendre pour un prophète de malheur. L'imbécile! je le détestais d'instinct et voilà qu'à cette heure il m'inspire une sorte de pitié!...

XIII

J'insistai pour quitter le camp-meeting. J'avais hâte de m'éloigner de ce lieu qui, selon l'expression de Didebrune, puait le fanatisme idiot, la fourberie et le sang.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, mes fâcheuses impressions se dissipèrent vite. Une course à cheval est le plus prompt et le plus sûr moyen de diversion que je connaisse.

La nuit nous surprit au tiers de notre route. De petits nuages épars, pâles comme des lambeaux de gaze ou ombrés comme des bouffées d'encens, couraient sous un ciel profond, éblouissant d'étoiles. De la terre jusqu'à la cime de la forêt, les lucioles s'agitaient entre les arbres comme pour narguer l'immobilité du ver luisant rampant sur le sol. Les oiseaux chanteurs dormaient, en attendant le retour du soleil inspirateur. Le grand-duc veillait, lui; il mêlait ses houhous éclatants et les battements de ses ailes au carillon des clochettes pendues au cou des bœufs errants.

Ce petit coin du grand tableau dans lequel la nuit nous enveloppait, mes compagnons silencieux et moi, m'impres-

Digitized by Google

sionna. L'imagination débridée galope vite. La mienne ne tarda pas à prendre le large et à me représenter les grands aspects de la nature américaine qui l'avaient émue, depuis quelques jours. Je revis, comme dans un miroir, les rives de l'Ohio, avec leurs plaines fertiles, leurs hautes montagnes et leurs sites abrupts, tourmentés ; le père des fleuves, ce gigantesque Mississipi sillonné par des vapeurs à sa taille et obéissant à son intrépide dominateur ; les forêts vierges secouées par l'ouragan ou caressées par la brise ; les cyprières ténébreuses où tout un monde d'êtres étranges sifflent, soupirent, bourdonnent, hurlent ou mugissent leurs appétits, leurs amours et leurs haines. Puis, je rencontrai des campagnes couvertes de cannes à sucre aux voix aériennes, à côté de vastes enclos d'arbustes à coton parés de leurs fleurs multicolores ou de leurs grabeaux hérissés de flocons soyeux ; des bouquets d'orangers, de magnolias et de citronniers voilant des villas escortées de leurs blanches cabanes de nègres ; des savanes infinies où des troupeaux de bœufs et des *manades* de chevaux sauvages paissent, ruminent ou bondissent au sein des hautes herbes diaprées de fleurs et d'oiseaux éclatants. Et, me figurant le jour et la nuit versant tour à tour sur toutes ces choses leurs flots de lumière radieuse et d'ombres fantastiques, je me demandais s'il n'y aurait pas là de quoi inspirer l'artiste qui, au génie des combinaisons magistrales, unirait le sentiment de la couleur et de la vie.

L'esprit de mes compagnons, de son côté, battait sans doute aussi la campagne.

— La solitude dans les bois est bien douce, dit Haudestan. Elle porte à l'oubli des petites misères de la vie et des affaires. Malheureusement, je joue de mon reste. Ici, le ciel et les cigares ont un charme qui me fait songer à la France. Ah ! mes Pyrénées ! Ah ! ma belle ville de Pau, toute parfumée de souvenirs chevaleresques et galants, quand vous reverrai-je ? Entendons-nous, cependant, mes bons amis, c'est avec vous, groupés comme

Digitized by Google

nous le sommes à cette heure, que je voudrais revoir une fois encore mon pays.

— Et vous aussi vous avez emporté le souvenir d'une patrie, me dit Didebrune. Cette patrie, dans ses limites étroites, est grande par son actif et solide génie industriel, par sa gloire artistique et surtout par ses libertés, si laborieusement mais si vaillamment conquises. Je ne l'ai pas connue de *visu* et je ne la connaîtrai sans doute jamais. Chose étrange! je ne désire pas plus la voir que toute autre contrée de l'Europe... M. de Voltaire en conclurait que je n'ai pas le cœur bien né.

— Il en est de la patrie comme de la paternité, dit Koulmy : celle du cœur est la véritable. La prétendue voix du sang est une chimère. L'enfant abandonné se prend d'une affection filiale profonde, exclusive, pour la personne sympathique qui l'a recueilli et qui l'aime. De même l'homme s'attache et se dévoue à la contrée qui offre la plus grande somme de satisfactions à ses regards, à son esprit, à son cœur, à toutes ses aspirations. Le secret du sentiment qui vous porte à préférer la terre d'Amérique à la terre natale se réduit à une question d'affinités : il a sa source en vous-même, mais il l'a aussi dans les sites qui ont frappé vos yeux et transporté votre imagination; dans les institutions qui ont captivé votre raison; dans le spectacle d'une civilisation qui, en dépit de sa jeunesse indisciplinée, fiévreuse, vous a étonné et séduit.

Vous avez vu Haudestan tressaillir à l'idée de ses montagnes pyrénéennes. Mon ami, continua Koulmy en me désignant, m'a avoué que lorsque, de ce côté de l'Atlantique, il lisait dans un journal ou entendait prononcer le nom de Belgique, son cœur sautait. Ne sont-ce pas des signes de la puissance des affinités, des attaches mystérieuses dont j'ai parlé? L'image de la patrie, telle que je la conçois, nous accompagne partout. Elle se loge en nous comme dans une glace qui, en la reflétant sans cesse aux yeux de l'âme, attise la flamme de l'amour

Digitized by Google

national et exalte l'orgueil patriotique. Chez l'Américain, par exemple, ces sentiments acquièrent une intensité incroyable.

— Et cela n'est pas étonnant, fit le Béarnais; il est habitué à s'entendre dire, même du haut du siége présidentiel, que tout membre de la république, n'importe où il se trouve, a droit au respect réservé aux souverains.

— L'Américain a le droit d'être fier de sa valeur relative comme homme et de son importance réelle comme citoyen. L'État, c'est lui. Il n'est pas moins fier des faveurs que la nature lui a départies. Il est maître d'un territoire illimité dont les richesses agricoles, industrielles et commerciales sont incalculables.

— Et ses richesses artistiques? interrompit le Béarnais.

— Je l'avoue, l'art, en Amérique, est encore à l'état embryonnaire. Les nécessités pressantes de la vie, le besoin de créer des organes matériels à ce gigantesque nouveau monde, retiennent la société américaine dans le tourbillon des intérêts utilitaires et retardent l'éclosion des aptitudes, des vocations artistiques. Mais patience! L'art naîtra à son heure. Là où les éléments abondent, l'ouvrier ne peut longtemps se faire attendre.

Ici Koùlmy fit ce que Haudestan appelait un *grand écart,* pour démontrer que les Américains ne sont point dénués du sens artistique, comme on paraît le croire. Il invoqua à l'appui de sa thèse non-seulement l'angle facial généralement si ouvert qui les distingue, la fermeté de leur intelligence et l'audace de leurs conceptions, mais encore et surtout leur enthousiasme en présence des nobles conquêtes de l'esprit humain [1].

[1] La pose récente du télégraphe transatlantique, qui a provoqué dans toute l'étendue de l'Union des manifestations d'un caractère si élevé, est un fait nouveau à l'appui du jugement de Koulmy. *Les peuples du monde civilisé se donnent la main à travers l'Atlantique*... FRATERNITÉ *est écrit en lettres lumineuses sur le lit de l'Océan,* disait a cette occasion la presse américaine.

Digitized by Google

Puis, examinant les ressources que le monde américain renferme au point de vue de l'art, mon compatriote signala les sites pittoresques, et grandioses du continent auquel deux océans forment une majestueuse ceinture; — la multiplicité des races et, par conséquent, la variété des types qui se trouvent en présence sur le même sol; — l'héroïsme militaire et les vertus civiques déployées avant, pendant et après la guerre de l'indépendance; — le caractère poétique des caravanes d'émigrants anxieux qui, des quatre points cardinaux, accourent demander un asile aux forêts vierges; — le courage, les sacrifices, le dévouement des pionniers isolés disputant le désert aux peuplades sauvages pour le fertiliser; — la physionomie robuste et calme du peuple laborieux de l'atelier ou des champs; — l'àspect original des villes qui semblent sortir miraculeusement de terre; — l'attitude passionnée des comices populaires remuant, débattant toutes les questions de l'ordre social, etc...

— Que d'actions à chanter! que de figures à sculpter! que de sujets à peindre! continua Koulmy. Je ne veux cependant pas dire que ces éléments si nombreux, et si riches en contrastes puissants, représentent la beauté idéale. Non! La beauté idéale ne peut procéder que du juste absolu. Elle n'est donc pas encore de ce monde. Mais son avénement est pressenti : l'humanité l'attend, car l'humanité porte en elle une voix qui lui crie d'espérer, d'espérer encore, d'espérer toujours. Quelle est donc cette voix mystérieuse qui la fait tressaillir, la presse et la soutient au milieu de ses luttes et de ses labeurs douloureux? C'est la voix de la conscience, c'est la conscience elle-même, c'est la souveraine révélatrice des vérités qui élèvent le front de l'homme jusqu'à la voûte des cieux et lui donnent la puissance d'interpréter le sens de la loi générale des mondes. Espère, lui dit-elle : en la douant de forces intelligentes et de désirs infinis; en lui donnant une affinité intense pour le bien-être, pour la justice et la beauté; en lui ouvrant sur l'avenir la vue des perspectives

Digitized by Google

fortunées, la Providence ne peut avoir voulu se jouer de l'Humanité.

Et l'Humanité poursuit son œuvre avec une confiance indomptable. Pour les âmes religieuses qui la précèdent, l'avenir, c'est la science effaçant toutes les formes du laid physique et du laid moral : l'abus de la force, l'anarchie des esprits, les vices et les ridicules qui résultent de l'inégalité violente des conditions, de la misère, de l'universelle souffrance; c'est l'homme régénéré, agrandi, ennobli; c'est la religion du travail et la communion des âmes; c'est la nature devenant à la fois cathédrale et palais de ces fraternelles agapes; c'est l'art secouant ses langes, échappant aux ténèbres de la légende, aux mensonges religieux, aux horreurs du fanatisme, aux triviales bassesses de la vie commune, aux fausses grandeurs de l'histoire et frappant à l'effigie de l'esprit nouveau ses créations harmonieuses et fécondes...

XIV

Le *grand écart* de Koulmy menaçait de se prolonger, lorsque nous arrivâmes au creek de Lanesville. Impatient de nous revoir, le père Tyédaure était venu nous y attendre, en compagnie de ses deux petits-fils et de son fidèle Cerbère.

La journée du dimanche fut consacrée tout entière au père Tyédaure, qui, de son côté, se multiplia pour être agréable à Haudestan et à Didebrune, dont le départ était définitivement fixé au lendemain. Promenades, jeux de piquet et de dames, tir à la carabine et jusqu'au violon de l'un de ses beaux-fils, joueur habile de *waltz* et de *gigs :* toutes les ressources dont il disposait dans sa solitude furent mises en réquisition.

Le lundi 28 août, à 7 heures du matin, nous entrions en bande, Cerbère compris, dans le petit village de Lanesville.

Digitized by Google

— Je n'irai pas plus loin. Je vais vous faire mes adieux et vous remercier de votre visite, dit le père Tyédaure à Haudestan et à Didebrune.

— Père Tyédaure, répondit le Béarnais, j'ai le cœur plein de vos bontés et cependant je dois vous demander un nouveau service. Le cimetière est à quelques minutes d'ici; me permettez-vous d'y aller saluer une dernière fois la tombe qui vous est si chère?

Pour toute réponse, le père Tyédaure prit le bras du Béarnais et monta immédiatement vers le cimetière de l'église de Lanesville.

— Nous y voici, fit-il en montrant une pierre unie placée au milieu d'un petit carré de violettes sauvages et portant ces mots : A ma Mère.

Le soleil versait sur cette tombe ses premières et douces lueurs.

A l'exemple du père Tyédaure, nous nous découvrîmes la tête.

— La sympathie que vous montrez à Koulmy me prouve combien il a raison de vous aimer, nous dit avec émotion le vieillard. Vous êtes de bons cœurs : vous auriez admiré celui de sa mère, qui repose là sous ce tapis de violettes. C'était une femme simple, sans instruction; mais quelle sensibilité! quelle bonté délicate! quelle adorable créature! Personne ne comprit, ne respecta mieux qu'elle tous les devoirs, et personne ne fut plus indulgente ni meilleure. Les ailes de cet ange ont subi les chocs les plus rudes : ses vertus ont grandi avec les difficultés de la vie. Sa condition obscure loin de lui nuire, faisait valoir ses qualités. Au moment de mourir, elle nous réunit tous auprès d'elle, prit la main de Koulmy, qu'elle porta à ses lèvres; puis, comme si la main de Dieu l'eût soulevée, elle se mit sur son séant et nous dit : Je suis bien heureuse de vous avoir tous à mes côtés. Je m'en irai satisfaite. Oui, je vais vous quitter; le ciel m'appelle, que sa volonté soit faite! Mais nous nous reverrons... En attendant, supportez avec courage la vie et traversez dignement ses

Digitized by Google

épreuves, quelles qu'elles soient... Aimez-vous les uns les autres... aimer, c'est prier. L'amour s'étendant à tout ce qui est bien, à tout ce qui souffre, à tout ce qui a besoin d'être soutenu, éclairé, consolé, soulagé; cet amour bienveillant est une prière.:. Priez, mes amis, comme je le fais à cette heure, en vous bénissant... comme je le ferai dans l'éternité en pensant à vous!...

Les larmes étouffèrent la voix du père Tyédaure... Nos amis firent leurs adieux au bon vieillard qui reprit le chemin de la ferme, tandis que Koulmy et moi nous allâmes à Louisville embarquer nos voyageurs pour la Nouvelle-Orléans.

Des années me séparent des vingt et quelques jours que j'ai détachés de ma vie en Amérique pour essayer de me les remémorer; des nécessités intimes m'ont ramené en Europe; mais, Dieu merci, elles n'ont pas interrompu mes relations avec l'Autre Monde.

A l'instant même où j'allais clore ces *souvenirs*, une lettre, timbrée de l'Indiana, m'apporte sur mes anciens compagnons de voyage des détails que je mentionnerai brièvement.

A tout seigneur tout honneur. Haudestan, auteur de cette lettre chaleureuse et débordante, ne s'est pas contenté de réaliser une fortune honorable dans le commerce; par suite de circonstances trop longues à raconter, il est devenu le gendre du *Esquire* Taylor, l'opulent et corpulent planteur dont nous lui avons vu faire la connaissance à bord du steamboat *l'Orénoque*. Koulmy et Didebrune ont signé à son contrat de mariage. Haudestan, papa d'une petite Mariquitta adorée, va pouvoir se retirer en magnifique *landlord* dans le Kentucky, à proximité de Koulmy, du père Tyédaure et de M. Christian.

Didebrune, aussi chevelu et non moins gueux qu'autrefois, continue à tracer son sillon dans le champ de la presse.

Digitized by Google

Plus que jamais, il est entiché de sa patrie américaine et de sa vieille maîtresse : la Liberté. Pour servir et défendre cette Dulcinée, l'ex-volontaire de la guerre du Texas est toujours prêt à enfourcher sa CLOCHE et à user de toutes les armes, depuis sa mince plume de dindon jusques et y compris la flèche de Guillaume Tell.

Quant à Koulmy, il est resté fidèle à ses affections et à ses principes. Il est définitivement fixé, à quelques pas du cimetière de Lanesville, auprès du père Tyédaure dont il adoucit la vieillesse. L'oisiveté, l'agitation stérile, c'est le vol, s'est-il dit un jour. Et dès ce moment, il s'est adonné à l'agriculture de manière à devenir l'un des laboureurs modèles du Harisson County. En outre, il a ouvert une école gratuite, où trois fois la semaine des enfants de fermiers viennent recevoir des leçons. Pendant mon séjour en Amérique, il se plaisait à causer de ses préoccupations diverses, mais il n'a jamais rien voulu publier, même dans les colonnes de la *Cloche* de son compatriote Didebrune. Aujourd'hui, il s'occupe, dit-on, d'un livre, intitulé *l'Ange Gardien* et destiné à montrer l'influence étendue qu'une bonne mère peut exercer sur les sentiments, les idées, le caractère, la vie entière de son enfant.

Si Koulmy, succombant à la tentation, écrit ce livre et me l'envoie, comme Haudestan le suppose, oh! bien certainement je me vengerai de sa longue et humiliante réserve en le faisant imprimer tout vif.

THÉODORE DE VANCE.

Digitized by Google

DIVAGATIONS PHILOSOPHIQUES.

La destination providentielle des êtres est un sujet d'études que les philosophes ont trop négligé. Je ne connais que le professeur L......, qui ne manque jamais de rechercher quelle fut la *mission* des personnages historiques dont il s'occupe; mais sa vue s'arrête à ces personnages, au lieu d'embrasser l'humanité tout entière. Si M. L...... pouvait nous dire quelle est la mission de l'homme en général, il rendrait un grand service à la philosophie.

A défaut des lumières de ce savant professeur, j'ai cherché à me rendre compte du problème à résoudre. J'ai constaté d'abord que l'homme civilisé n'est pas dans la nature, non plus que le cheval anglais ou l'espèce de contrefaçon de chien qu'on appelle *King's Charles :* c'est une sorte de monstre soustrait à sa destinée.

De même, l'état social est l'antithèse de l'état de nature. C'est pourquoi le progrès répugne aux esprits simples, primitifs. Les hommes du parti conservateur sont seuls dans les voies providentielles. Il est évident, en effet, que le mode d'organisation qu'ils regrettent est bien moins éloigné que la société actuelle de ce qu'aurait fait la Pro-

Digitized by Google

vidence [1], si l'état de société avait été dans ses vues. Qu'on permette aux jésuites, aux capucins et autres conservateurs, de nous ramener à l'ancien régime, voire de nous faire rétrograder jusqu'au temps d'Abraham, et nous aurons d'autant plus de chance de rencontrer la société naturelle.

Que dis-je? *société* et *naturelle*, ces deux mots hurlent de se trouver réunis. L'homme de la nature n'est pas fait pour la société. La Providence l'a destiné à servir de pâture aux animaux carnassiers, comme les moucherons aux hirondelles, les petits oiseaux aux oiseaux de proie, les goujons aux brochets, ceux-ci aux requins, et ainsi de suite. Tous les êtres en général ont été créés pour être mangés par d'autres êtres; il y a dans la nature une loi de comestibilité progressive, de degré en degré. Ce n'est que par des moyens factices que l'homme civilisé échappe à cette loi providentielle, et pour que l'emploi de ces moyens ne laisse rien à désirer, il faut que la nature ait été absolument vaincue par la civilisation.

Partout où la nature a conservé quelque empire, il n'y a pas plus de sécurité pour l'espèce humaine que pour les lièvres et les lapins. Dans le Punjaub, par exemple, qui n'est pas un pays sauvage, tant s'en faut, les loups, les léopards et les ours font encore habituellement la chasse aux hommes. On rapporte qu'ils ont dévoré en 1858, trois cents individus de notre espèce, et qu'ils en ont entamé cent soixante-douze. Une lettre de Lahore, adressée au *Journal de l'Inde*, en février 1856, donnait la statistique suivante de 1,564 enfants enlevés par les bêtes

[1] La *Providence* fut inventée par les Romains à une époque où, après s'être adressés à tous les coins de la terre pour se procurer des dieux, ils se sentirent encore trop à l'étroit dans leur vaste éclectisme. Pour tant de nations pensant différemment mais ennemies des querelles théologiques, il fallait un mot vague qui ne pût choquer personne : la *Providence* devint le dieu officiel de l'empire, parce qu'elle offrait cet avantage de ne blesser aucune croyance, de ne trancher aucune question.

Digitized by Google

féroces : 1,106 par les loups, 334 par les ours et 124 par les léopards.

Si de pareilles choses se passent de nos jours, dans une des parties du globe le plus anciennement habitées, quelle devait être la situation du genre humain dans les temps primitifs! N'est-il pas clair qu'Adam et Ève ne furent jetés dans le paradis terrestre que pour servir de pâture, eux et leurs descendants, aux carnassiers qui peuplaient les montagnes de l'Himalaya? Comment ont-ils pu se soustraire à leur sort? Ce n'est certes pas en régnant sur la création, comme on dit dans les livres saints; c'est sans doute en se cachant dans de petits trous, inacessibles aux animaux les plus dangereux.

La situation de l'homme sur la terre est si bizarre, qu'elle semble être le produit d'une cruelle dérision. Toutes les voies dans lesquelles la nature le pousse et l'entraîne, lui sont fatales; il n'y a de salut pour lui que dans une résistance opiniâtre aux impulsions qu'il en reçoit. Ainsi, rien n'est plus naturel à l'homme que les craintes superstitieuses; mais ces craintes le conduisent fatalement sous le joug de ceux qui savent les exploiter; de sorte que la théocratie, la pire de toutes les oppressions, semble être la forme de gouvernement qui s'écarte le moins des vues de la Providence. A peine l'homme a-t-il échappé à sa destinée première, qui était d'être mangé par les bêtes fauves, qu'il doit nécessairement, dans l'ordre de la nature, être livré à l'avidité des prêtres. S'il échappe encore à ceux-ci, un autre traquenard l'attend : c'est celui où conduit la guerre, le despotisme du plus fort.

Rien n'est plus conforme à la nature de l'homme que la guerre. Les loups ne se mangent pas, dit la sagesse des nations, et en général les animaux de même espèce ne se détruisent pas mutuellement. L'espèce humaine fait seule exception à cette règle; les hommes éprouvent le besoin de s'entre-tuer. Un état de paix perpétuel est tellement contraire à la nature humaine que, dans les pays qui n'ont pas d'armée et où les moyens de destruction ne sont

Digitized by Google

pas régulièrement organisés, l'usage du révolver fait partie des mœurs nationales.

La guerre a d'ailleurs son bon côté : elle secoue les peuples engourdis; elle les empêche de tomber dans le marasme où le culte des intérêts domestiques tend à les plonger; elle ouvre à l'esprit d'entreprise un horizon plus large, et fait vibrer au cœur des cordes plus nobles. Elle rappelle aux hommes qu'ils ne sont pas au monde rien que pour vendre de la cassonade et de la chicorée falsifiée; que si les fraudes commerciales et industrielles sont les plus sûrs moyens de faire fortune, il y a dans la vie des jouissances plus pures et des destinées plus glorieuses.

Mais il peut arriver aussi que la guerre ait pour résultat naturel de centraliser les forces d'un pays dans les mains d'un chef qui en abuse. Sa volonté unique prend alors la place de la volonté nationale; ses intérêts, ceux de sa maison ou de sa dynastie sont les seuls intérêts qu'il consulte; nul autre que lui ne participe à la direction des affaires de l'État; il ne souffre pas même qu'on émette une opinion, autre que la sienne, sur les choses politiques. Quelque bavard, quelque turbulent que soit le peuple sur lequel il règne, il le force à se taire et à demeurer coi, ou bien il lui bride la langue pour la diriger dans sa course et l'arrêter à son gré.

Ce genre de despotisme est fondé sur la lâcheté des hommes, comme la théocratie sur leur superstition. L'un et l'autre de ces régimes sont également conformes aux lois de la nature, ou, si l'on aime mieux cette expression, aux décrets de la Providence. Les peuples assez énergiques pour ne céder à aucune peur, pas plus à celle du diable qu'à celle des hommes, méconnaissent évidemment leurs destinées providentielles. C'est avec raison qu'on les appelle révolutionnaires, car ils sont en état de révolte contre la nature même.

Jésus-Christ était un révolutionnaire; les Juifs, qui ne voulurent pas de sa doctrine et qui n'en veulent pas encore

Digitized by Google

à l'heure qu'il est, sont les conservateurs par excellence. Ils repoussèrent le christianisme, lorsqu'il parut, comme une dangereuse innovation; ils le repoussent de même aujourd'hui, par respect pour les lois naturelles que le Christ a condamnées. N'a-t-il pas dit en effet : « Vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultère, vous ne déroberez point, vous ne direz point de faux témoignages, » toutes choses que la nature enseigne?

Car la Providence a doué l'homme de tous les vices, de tous les mauvais instincts. Et quand je dis l'homme, j'entends parler des deux sexes, je veux dire l'homme et la femme. Y a-t-il rien qui leur soit plus naturel, par exemple, que le vol? Les sauvages (et sauvagesses) s'y livrent avec bonheur; il en est de même des enfants, jusqu'à ce qu'on leur ait appris que c'est mal faire; et parmi les adultes, combien n'en est-il pas qui céderaient à l'impulsion de la nature, n'était la crainte du procureur du roi et des gendarmes? Les gendarmes et les procureurs du roi sont les plus grands ennemis de l'ordre naturel, providentiel.

Mais la Providence a bien d'autres adversaires encore. Dans l'état de société où nous vivons, les droits de la nature sont l'objet d'une réprobation si générale, que tout ce qui est fondé sur cette base tend aujourd'hui à s'écrouler. Le pape et le sultan, ces fiers représentants du pouvoir providentiel, ont accompli leur mission, comme dirait M. L....... L'esprit de révolution est partout, en Amérique comme en Europe, comme en Asie et jusqu'au fond de la Chine. La nature est vaincue, l'homme triomphe sur tous les points. Ce n'est plus cette débile créature des temps primitifs, osant à peine sortir de sa tanière, tremblant de rencontrer quelque animal affriandé de chair humaine; ce n'est plus ce misérable serf du moyen âge, attelé à la charrue de l'abbaye ou battant les fossés du château; les animaux carnassiers, les moines, les seigneurs sont mis en déroute; les feux de l'inquisition sont éteints; le cimeterre même de Mahomet est brisé.

Digitized by Google

Les hommes de notre époque font à la nature une guerre de géants. Non-seulement ils ne cèdent plus à sa détestable influence, mais ils bouleversent même l'ordre matériel qu'elle a établi. Ils font des canaux où il n'y avait point de rivières; ils font des plaines où il n'y avait que des montagnes; ils arrachent les forêts du sol pour y semer du blé; ils vont jusqu'au sein de la terre pour en retirer ce que la nature y avait caché. Tous les obstacles naturels sont renversés, toutes les difficultés sont aplanies, toutes les distances sont supprimées. Les peuples, soustraits à leurs destinées providentielles, se tiennent par la main pour mieux résister à l'ennemi, pour ne plus retomber dans la triste condition que la nature leur avait faite.

Que diraient les anciens agents de la Providence, s'ils pouvaient renaître de leurs cendres? Tous ceux qui, depuis la création du monde ont accompli l'infâme mission d'opprimer les peuples sous prétexte de les guider, de rendre les hommes stupides sous prétexte de les moraliser, ceux qui leur ont montré le chemin du ciel pour les détourner de la voie du progrès sur la terre, ceux enfin qui, pendant tant de siècles, ont abusé de la crédulité humaine, que ne puissent-ils, pour leur châtiment, assister à la débâcle générale des œuvres providentielles!

P.-A.-F. GÉRARD.

Digitized by Google

LOUIS DE POTTER.

M. Jottrand a publié, dans le dernier volume de la *Revue trimestrielle,* un article biographique sur Louis De Potter.

Cet article est remarquable assurément, mais il contient quelques erreurs, et, à mon avis, il laisse à désirer notamment au point de vue de la doctrine que Louis De Potter professait en dernier lieu.

Je prierai M. Jottrand de me permettre de lui indiquer quelques-unes des erreurs dont je viens de parler. Je solliciterai ensuite l'attention des lecteurs de la *Revue* sur les détails que je désire leur communiquer au sujet de la doctrine philosophique et sociale de Louis De Potter, ainsi que sur la manière dont s'est opérée la transformation de ses idées à cet égard.

RECTIFICATIONS.

Louis De Potter était-il, dans sa pensée, le fondateur de la philosophie qu'il enseignait?

« Plus tard encore, en 1856 (c'est M. Jottrand qui
» parle), De Potter a publié à Bruxelles, en deux volumes
» in-12, un *Résumé de l'histoire du christianisme depuis*

Digitized by Google

» *Jésus jusqu'à nos jours,* qui n'est que le compendium » de ses publications antérieures. Une courte préface » précède ce compendium. Elle fait connaître succinctement » les principes auxquels l'auteur en était arrivé à » cette époque où il avait déjà exposé, dans de nombreux » écrits purement spéculatifs, publiés à part, les doctrines » d'une nouvelle philosophie qui dans sa pensée constituaient » *une école dont il était le fondateur.* » (Page 14.)

Louis De Potter a pu dire avec Michel Montaigne : « La vérité et la raison sont communes à chacun, et ne » sont non plus à qui les a dites premièrement, qu'à qui » les a dites après ; » mais il n'a jamais pu penser qu'il était le fondateur de la doctrine qu'il propageait.

La valeur personnelle de Louis De Potter était telle que la vanité devait lui être étrangère, et il n'hésitait point à rendre *à chacun le sien.* M. Jottrand a lu, sans doute, *la Réalité déterminée par le raisonnement,* mais il a négligé l'avertissement qui est placé en tête de ce livre. Il s'est aussi occupé du *Dictionnaire rationnel,* mais il n'a pas lu la note qui s'y trouve au bas de la page 28.

J'aurai tantôt l'occasion de revenir sur l'avertissement de *la Réalité;* je ne reproduirai donc ici que la note du *Dictionnaire,* elle suffit d'ailleurs pour ce que je veux établir :

« Nous devons cette vérité fondamentale, cette vérité » mère, comme tout ce que nous savons en science » sociale, à M. le baron de Colins, né Belge et naturalisé » Français. Nous avons déjà fait cette déclaration en tête » de *la Réalité déterminée par le raisonnement,* et nous la » renouvelons ici avec l'expression de notre inaltérable » reconnaissance. »

Louis De Potter attachait-il, en 1830, de l'importance à l'élection de tous les magistrats communaux?

A la page 153 de ses *Souvenirs personnels,* Louis De Potter, comme le dit M. Jottrand, ne mentionne pas le décret du 8 octobre 1830 ; le premier décret qu'il cite,

Digitized by Google

» futur de nos provinces, *gouvernement à baser sur le suf-*
» *frage universel* pour l'élection des autorités toutes éga-
» lement responsables et temporaires. » (*Souvenirs person-*
nels, t. I p. 339.)

En voilà assez, j'en suis sûr, pour convaincre M. Jottrand que Louis De Potter entendait alors comme lui, *les théories politiques proprement dites*.

Je le répète, dans la crainte qu'on ne l'oublie, c'est uniquement pour restituer la vérité à l'histoire que je constate ces faits, car la conviction de Louis De Potter s'est modifiée plus tard. Ainsi, à propos du vote universel, il disait en 1859 :

« Cette universalité est le comble de la folie quand la
» vérité n'est pas universellement connue et incontesta-
» blement démontrée, acceptée socialement, appliquée
» par la volonté de tous et maintenue par la force de
» chacun. Jusque-là, le despotisme de tout le monde
» aboutira toujours au despotisme d'un seul ; et le des-
» potisme d'un seul librement discuté par tous ramènera
» toujours l'anarchie. » (*Dictionnaire rationnel*, p. 324.)

Je termine ici mes observations sur le travail de M. Jottrand, bien que je ne fasse pas miennes toutes les opinions qu'il y a émises.

DOCTRINE PHILOSOPHIQUE ET SOCIALE DONT LOUIS DE POTTER S'ÉTAIT CONSTITUÉ LE PROPAGATEUR.

J'ai connu Louis De Potter assez intimement pendant les dernières années de sa vie, et j'ai fait une étude approfondie de ses ouvrages en matière philosophique. Si j'ajoute que j'ai là, sous les yeux, des notes que sa famille a bien voulu me communiquer, j'aurai répondu d'avance à ceux qui seraient tentés d'attribuer mon entreprise à trop de témérité.

Digitized by Google

Réflexions générales.

Tout penseur présente nécessairement, à notre époque, dans son existence morale, deux phases bien distinctes et même opposées.

Il reçoit une éducation basée sur un système religieux quelconque, mais révélé. Il y trouve un motif de dévouement, et travaille au bonheur de ses semblables jusqu'au jour où il éprouve le besoin d'examiner.

Arrivé là, il scrute la morale qu'on lui a enseignée, et bientôt il démolit, pierre par pierre, l'édifice sur lequel la foi avait placé le phare qui devait le guider. Il était anthropomorphiste ; il est devenu philosophe, panthéiste ou matérialiste.

Louis De Potter ne pouvait échapper à cette loi.

Parmi les panthéistes ou les matérialistes, il en est qui se conduisent comme s'ils avaient pour l'humanité cet amour que la morale seule explique. Ce n'est point la logique qui les dirige, évidemment, mais bien le sentiment né de l'éducation, ce sentiment qui fait prendre part aux souffrances d'autrui.

Louis De Potter fut de ce nombre. Lorsque le devoir était encore pour lui affaire de sentiment, il écrivait :

« Sans trop rechercher ni me rendre compte pourquoi
» je le faisais, et surtout sans m'occuper le moins du
» monde de la question de savoir où cela me mènerait,
» j'ai pris le devoir au sérieux ; j'y ai consacré ma vie. »
(*Souvenirs personnels*, tome I, p. 7.)

Idées que Louis De Potter avait d'abord acquises.

La philosophie de Louis De Potter fut d'abord un mélange d'anthropomorphisme, de panthéisme, de matérialisme ; on y trouve la religion naturelle, le progrès continu, la liberté de conscience... C'étaient enfin les idées

Digitized by Google

Ces qualités, Louis De Potter les possédait. Il n'était point de ceux qui pour sauvegarder leur amour-propre, leur vanité, s'acharnent à la défense d'une opinion par cela seul qu'ils l'ont émise. Non. Dans une lettre à M. Haeck, il disait : « Si vous me faites l'honneur de me » répondre, et que vous parveniez à me convaincre, je » n'hésiterai pas un seul instant à m'avouer vaincu. Je ne » regarde jamais d'où ni comment me vient la vérité; » dès qu'elle se montre à moi avec ses preuves incon- » testables, je l'embrasse, et, néophyte sincère, je ne me » montre pas le moins ardent à la propager. » (*Émancipation belge* du 26 octobre 1858.)

Le *Résumé de l'histoire du christianisme depuis Jésus jusqu'à nos jours* (1856) vient à l'appui de ce que j'avance. En effet, j'y trouve, dans la préface, aux pages 6 et 7 :

« Quand l'auteur de ces lignes coordonna, il y a de » cela plus de vingt ans, les nombreux matériaux qu'il » avait réunis et dont il a composé l'*Histoire du christia-* » *nisme*, la doctrine sociale autour de laquelle, aujourd'hui, » il fait tout converger, n'avait pas acquis à ses yeux le » caractère d'irrésistible évidence qu'il y trouve actuelle- » ment. Cette histoire offre donc des aperçus qui appar- » tiennent de droit au XVIIIe siècle. Les hommes et les » choses des époques précédentes y sont jugés comme ils » l'étaient à l'époque dont celui qui en rend compte avait » embrassé les préjugés et les erreurs. »

Mais la traduction italienne du *Résumé* me fournit encore un document plus précieux. M. Ausonio Franchi qui avait imprimé cette traduction sous le titre de *Compendio della storia del cristianesimo da Gesù Cristo fino ai nostri giorni, Torino*, 1856, y avait ajouté l'introduction du grand ouvrage édité en 1836. Or Louis De Potter lui adressa des remarques à ce sujet, et il lui fit la comparaison entre les idées qu'il avait en 1836 et celles qui ont présidé à la rédaction du *Résumé*. Je n'ai point le texte français de cette comparaison, mais je puis en donner le sens exact :

Digitized by Google

Alors, il avait pour devise Dieu et la liberté.

Aujourd'hui, il prétend que la personnalité de Dieu et la liberté chez l'homme s'excluent mutuellement.

Il répudiait l'emploi de la force sous toutes les formes.

Il reconnaît comme unique moyen de maintenir l'ordre, la force matérielle en époque de foi, la force morale en époque de connaissance; et il regarde l'anarchie comme inévitable pendant la période d'incompressibilité de l'examen avant qu'un critérium de certitude soit admis socialement, parce que, durant cette époque, le despotisme n'est plus possible, tandis que le règne de la raison ne l'est pas encore.

Il soutenait que le progrès vers la connaissance de la vérité est la conséquence nécessaire de l'exercice de la liberté.

Il professe que, jusqu'à présent, la liberté a été la cause nécessaire d'erreurs et de maux et qu'elle ne peut avoir que ce résultat auquel il n'y aura pour remède que son excès.

Il pensait que les hommes, tout en prenant des voies différentes, finiraient cependant par s'entendre et s'accorder.

Il combat cette opinion qu'il regarde comme une absurdité.

Il considérait la foi religieuse comme un principe de justice antérieur et supérieur à toute conviction.

Il condamne toute espèce de foi, et exige que la démonstration de l'existence de la justice éternelle soit faite rationnellement, de manière à ne donner lieu à aucun doute, à aucune objection.

Il admettait la série continue des êtres créés.

Il déclare la création une absurdité, et la série continue, la source et la base du matérialisme qui domine la société.

Digitized by Google

Ainsi, dans les *Études sociales* (Bruxelles, 1841-1843), il disait :

« J'ai une conviction profonde que la société telle
» qu'elle est, ne saurait continuer à exister; telle qu'elle
» marche, ne peut avancer que vers sa ruine : qu'elle ne
» s'arrêtera dans cette voie, qu'elle n'entrera dans celle
» du véritable progrès humanitaire, que lorsque la mesure
» du mal social sera comble, lorsqu'en un mot, il faudra
» qu'elle s'amende ou qu'elle s'abîme. » (Avertissement, p. I.)

La doctrine du progrès continu était donc rejetée. Si Louis De Potter parlait encore de progrès, c'était du progrès vers le mal jusqu'à ce que la société fût organisée rationnellement.

Il avait compris que la liberté de conscience n'est pas conciliable avec l'ordre : il avait compris que tous les membres d'une société doivent être en communauté d'idées pour que cette société puisse subsister : « Je pense que
» la société a le plus grand intérêt à ce que ses membres
» n'aient tous qu'une même croyance, que des idées con-
» vergentes vers un même principe qui serve de lien
» social commun. A mon avis, c'est même là l'unique
» intérêt de la société et de ses membres. » (Avertissement, p. II.)

Le matérialisme, il l'avait repoussé : « Il faut que la
» philosophie sociale trouve l'équivalent du diable des
» chrétiens pour détourner les hommes des actions mau-
» vaises commises sans témoins; qu'elle ait aussi des
» récompenses ultra-terrestres à offrir aux hommes pour
» les porter à exercer la vertu, même lorsque celle-ci
» serait honnie et persécutée par les hommes. » (Tome Ier, *le Septicisme constaté, etc.*, p. 36.)

« Je professe le spiritualisme comme une vérité *qu'on*
» *démontrera,* parce que sans lui, la société humaine qui
» est un fait irrécusable, cesserait aussitôt d'être un fait,
» ou plutôt n'aurait jamais existé même comme simple
» fait. » (Tome II, p. 86.)

Digitized by Google

« Il faut prouver : 1° qu'il y a réellement ce que l'on » a appelé *âme ;* 2° que l'organisme humain est uni à une âme ; 3° que l'organisme animal en est privé.

» Pour cela, il faut élever une barrière infranchissable » entre l'homme et tous les autres êtres de la créa- » tion..... » (Tome II, p. 158.)

Et quant au dévouement gratuit, de même que le progrès continu et la liberté de conscience, de même que le matérialisme, il n'avait pu résister à l'examen : « Avouons- » le nettement : dans l'état donné des connaissances, » l'égoïsme le plus éhonté est le seul rationnel ; le dé- » vouement est une duperie ; l'homme vertueux est un » homme inconséquent... qui n'est pas à la hauteur de » la science dont l'influence domine le siècle. Bref, l'hon- » nête homme qui respecte l'innocence et rend fidèlement » le dépôt qui lui a été confié, s'il est assuré du secret, » s'il sait que jamais son action n'attirera sur lui la sévé- » rité des lois, ni le blâme de ses semblables ; s'il aime » d'ailleurs l'or et le plaisir ; est un sot, fort respectable » si l'on veut, et que je vénère, moi, autant que qui que » ce puisse être, mais un sot. » (Tome Ier, *le Scepticisme constaté, etc.*, p. 28 et 29.)

Dès 1842, ces extraits l'attestent, Louis De Potter marchait vers le but. Il en était cependant loin encore ; les *Études sociales,* en effet, contiennent de nombreux mots dont la signification n'est pas nettement définie : ici, Dieu est personnel ; là, impersonnel ; ailleurs, Dieu représente la justice éternelle. Puis, viennent l'âme *humaine,* l'intelligence *humaine,* la société *humaine,* etc., expressions tautologiques appartenant au vocabulaire du panthéisme. L'âme est prise tantôt pour la sensibilité, tantôt pour l'intelligence, etc., etc.

D'ailleurs, Louis De Potter, avec la franchise qui le caractérisait, prévenait ainsi ses lecteurs :

« Je ne le cache pas plus aux autres, que je ne me le » dissimule à moi-même : quelque profonde que soit ma » conviction, elle est encore plus de sentiment que de

Digitized by Google

3. L'esprit de l'Église, ou considérations sur l'histoire des conciles et des papes, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. — Paris, 1821. 6 vol. in-18.

4. Vie de Scipion de Ricci. — Bruxelles, 1825. 3 vol. in-8°.

5. Id. — Bruxelles, 1826. 3 vol. in-18, 2e édition.

6. Id. Contrefaçon. — Paris, 1826. 4 vol. in-8°.

7. Extraits contenant les retranchements opérés par la police française dans la contrefaçon. — Bruxelles, 1826. In-8°.

8. Traduction allemande. — Stuttgard, 1826. 4 vol. in-8°.

9. Traduction anglaise. — Londres (sans date). 2 vol. in-8°.

10. Saint Napoléon au paradis et en exil. — Paris (Bruxelles), 1825. In-12.

11. Id. 2e édition. — Bruxelles, 1827. In-18.

12. Lettres de saint Pie V. — Paris, 1826. In-8°.

13. Les mêmes, suivies d'un catéchisme catholique romain, comprenant la législation pénale de l'Église en matière d'hérésie. — Bruxelles, 1827. In-8°.

14. Épître à saint Pierre. — Bruxelles, 1827. In-12.

15. Rapport d'un ministre, ami de sa patrie, sur la disposition des esprits et la situation des choses. — Bruxelles, 1829. Broch. in-8°.

16. Union des catholiques et des libéraux. — Bruxelles, juin 1829. Broch. in-8°.

17. Id. 2e édition. — Bruxelles, juillet 1829. Broch. in-8°.

18. Réponse à quelques objections sur la question catholique. — Bruxelles, juillet 1829. Broch. in-8°.

19. Dernier mot à l'anonyme de Gand (M. Charles Durant) sur l'union des catholiques et des libéraux. — Bruxelles, août 1829. Broch. in-8°.

20. Lettre de Démophile à M. Van Gobbelschroy. — Bruxelles, novembre 1829. Broch. in-8°.

21. Lettre de De Potter à M. Sylvain Van de Weyer. — Bruxelles, mars 1830. Broch. in-8°.

22. Léttre à mes concitoyens. — Bruxelles, novembre 1830. Broch. in-8°.

23. Id. 2e édition. — Bruxelles, décembre 1830. Broch. in-8°.

24. De la révolution à faire d'après l'expérience des révolutions avortées. — Paris, 1831. Broch. in-8°.

Digitized by Google

25. Id. Traduction italienne. — Lugano, 1832. Broch. in-8°.

26. Éléments de tolérance à l'usage des catholiques belges. — Paris, 1834. Broch. in-8°.

27. Id. Traduction flamande. — Gand, 1834. Broch. in-8°.

28. Questions aux catholiques belges sur l'encyclique contre M. de Lamennais. — Bruxelles, 1834. Broch. in-8°.

29. Histoire philosophique, politique et critique du christianisme et des Églises chrétiennes, depuis Jésus jusqu'au XIXe siècle. — Paris, 1836-1837. 8 vol. in-8°.

30. Y aura-t-il une Belgique? — Bruxelles, 1838. Broch. in-18.

31. L'Union. — Bruxelles, 1838. Broch. in-18.

32. Lettres à Léopold (1832 à 1839). — Paris, 1839. In-8°.

33. Révolution belge. Souvenirs personnels. — Bruxelles, 1839. 2 vol. in-8°.

34. Id. 2e édition. — Bruxelles, 1840. 2 vol. in-12.

35. Id. Traduction hollandaise. — Dordrecht, 1839 et 1840. 2 vol. in-8°.

36. Qu'est-ce que l'orthodoxie? — Bruxelles, 1841. Broch. in-18.

37. Demande : Qui nous gouvernera? Réponse : Gouvernera-t-on? — Bruxelles, 1841. Broch. in-18.

38. Le gouvernement constitutionnel représentatif atteint et convaincu d'impuissance. — Bruxelles, 1841. Broch. in-18.

39. La révélation, l'examen et la raison. — Bruxelles, 1841. Broch. in-18.

40. Les catholiques, les libéraux et les modérés à l'œuvre. (Réunion des quatre brochures qui précèdent.) — Bruxelles, 1843. In-18.

41. Études sociales. — Bruxelles, 1841-1843. 2 vol. in-12.

42. Adresse de quelques prolétaires aux électeurs belges. — Bruxelles, juin 1843. Feuille volante.

43. Le clergé en Belgique. Qu'est-il? que fait-il? que veut-il? — Bruxelles, 1843. Broch. in-12.

44. Ni pour ni contre les jésuites, à propos du *Juif errant*. — Bruxelles, 1844. Broch. in-8°.

45. Id. 2e édition. — Bruxelles, 1844. Broch. in-8°.

46. Le mémento du Congrès libéral. — Bruxelles, juin 1846. Feuille volante.

Digitized by Google

47. La justice et sa sanction religieuse. — Bruxelles, 1846. In-12.

48. La réalité déterminée par le raisonnement. — Bruxelles, 1848. In-8°.

49. L'A, B, C de la science sociale. — Bruxelles, 1848. In-8°.

50. Que faut-il faire? — Bruxelles, 1848. Broch. in-8°.

51. Coup d'œil sur la question des ouvriers. — Bruxelles, 1848. Broch. in-8°.

52. De la liberté et de toutes les libertés. — Bruxelles, 1850. Broch. in-8°.

53. Id. 2e édition. — Bruxelles, 1850. Broch. in-8°.

54. Les Belges de 1830 et la Belgique en 1850. — Bruxelles, 1850. Broch. in-8°.

55. Catéchisme social. — Bruxelles, 1850. In-8°.

56. Les conservateurs et les réformateurs également utopistes. — Bruxelles, 1851. Broch. in-12.

57. Lettre à M. de Gerlache. — Bruxelles, 1852. Broch. in-8°.

58. Examen critique de la doctrine chrétienne. — Bruxelles, 1853. In-8.

59. Catéchisme rationnel. — Bruxelles, 1854. In-8°.

60. Résumé de l'histoire du christianisme depuis Jésus jusqu'à nos jours. — Bruxelles, 1856. 2 vol. in-8°.

61. Id. Traduction italienne, par M. Ausonio Franchi. — Turin, 1856-1858. 2 vol. in-8°.

62. Mémoires de Scipion de Ricci, 3e édition belge. — Bruxelles, 1857. In-8°.

63. Coup d'œil rétrospectif sur les idées qui ont triomphé en 1830. — Bruxelles, 1857. In-8°.

64. Considérations générales sur la charité. — Bruxelles, 1857. Broch. in-8°.

65. Dictionnaire rationnel des mots les plus usités en sciences, en philosophie, en politique, en morale et en religion. — Bruxelles, 1859. Grand in-8°.

En outre, Louis De Potter a collaboré au *Courrier des Pays-Bas* et au *Belge*, de 1828 à 1831, à Bruxelles;

A l'*Avenir* et au *Réformateur*, à Paris, de 1831 à 1835;

Au *Messager des chambres*, à Bruxelles, de 1850 à 1851.

Il a fait le journal l'*Humanité*, à Bruxelles, en 1842.

Il a fourni des articles à la *Revue trimestrielle*, à Bruxelles, de

Digitized by Google

1856 à 1859; à la *Ragione*, de Turin; au *Télégraphe* et au *National*, à Bruxelles, etc., etc.

La lettre que Louis De Potter a adressée le 31 mai 1859 au comité électoral *unioniste*, et qui figure dans l'*Étoile belge* du 7 juin suivant, est, je pense, le dernier document qu'il ait publié.

Les manuscrits qu'il a laissés sont intitulés :

Examen critique de la doctrine chrétienne, 2e édition;

Souvenirs intimes;

Les Rognures;

Le système catholique fondé par les conciles et les papes, développé dans les lettres de saint Pie V, appliqué par les Valois de France, couronné par la Saint-Barthélemi, et résumé dans le code pénal de l'Église romaine contre l'hérésie. (Seconde édition belge des Lettres de saint Pie V, entièrement refondue.)

Catéchisme rationnel, 2e édition.

Digitized by Google

MES PENSÉES.

Volez, ô mes pensers, vous qu'ici rien n'enchaîne,
Volez, volez au loin sur l'aile du zéphyr;
Bien plus heureux que moi la liberté vous mène,
Volez vers le passé, volez vers l'avenir.

Traversez les ruisseaux, les rivières, les plaines,
Volez, et visitez les profondeurs des bois;
Arrêtez-vous un peu sur le bord des fontaines,
Puis des sommets glacés allez franchir les chaînes
Où des vents en fureur on n'entend que la voix.

Volez, et parcourez les océans de sable
Que brûle le soleil de ses rayons de feu,
Et dont l'immensité rend encor plus palpable
A nos yeux éblouis la présence de Dieu.

Volez toujours, suivez l'hirondelle volage,
Avec elle planez sur le gouffre des mers;
Elle vous conduira vers un autre rivage
Où sans cesse l'oiseau gazouille son ramage,
Où toujours les printemps repoussent les hivers.

Digitized by Google

Et pour rendre la paix à mon cœur qui succombe,
De ces climats lointains où croît le bananier,
Comme à Noé dans l'arche a fait une colombe,
Rapportez à mon âme un rameau d'olivier.

Ensuite élevez-vous vers la Toute-Puissance
Qui tient entre ses mains le temps, l'éternité,
Et revenez avec un rayon d'espérance
De la Divinité.

LE FLEUVE.

D'abord mince filet s'échappant de la terre,
Ton onde inaperçue au milieu des roseaux,
Après mille détours, dans sa jeune carrière,
Joyeusement descend la pente des coteaux.

Elle ne connaît rien encor de l'existence,
Et, dans son cours heureux où se baignent les fleurs,
Va, vient, bondit, se glisse avec insouciance,
Ignorant que la joie est souvent près des pleurs

Et bientôt tu grandis, tu t'étends dans la plaine,
Mais moins joyeux, hélas ! est le cours de tes flots ;
Ils semblent supporter l'existence avec peine,
Déjà pèsent sur eux d'innombrables fardeaux.

Digitized by Google

Ton onde augmente encore, et les fardeaux de même;
Sous le poids des vaisseaux elle paraît gémir;
Ton cours se ralentit à ce moment suprême
Où tes flots pour jamais à la mer vont s'unir.

Tel est l'homme, ô mon fils : au printemps de la vie
Il effeuille ses jours comme on fait d'une fleur;
Tout rend pour lui des sons d'une douce harmonie,
Tout revêt à ses yeux le prisme du bonheur.

Temps heureux!... D'une mère un sourire, à cet âge,
Suffit pour ramener de la joie en ses yeux;
Comme les pleurs de l'aube attachés au feuillage
Ses pleurs sont essuyés par un rayon des cieux.

Puis accourent plus tard le labeur, la fatigue,
Et leur cortége noir de peines et de maux.
Pourtant c'est encor peu : l'homme sans cesse brigue
Ce manteau des honneurs, le plus lourd des fardeaux.

Mais bientôt sous le poids de la gloire mortelle,
De vains colifichets, il s'avance à pas lents
Vers cette fin des fins, vers la nuit éternelle
Qui dévore à la fois et la gloire et les ans.

Et tous deux, homme et fleuve, au bout de leur carrière,
Paraissent de leur but craindre la majesté :
Ils s'arrêtent soudain, font un pas en arrière...
Ils semblent redouter, à leur heure dernière,
Le fleuve l'océan, l'homme l'éternité.

V. LE COCQ.

Digitized by Google

VAN MAERLANT.

8 SEPTEMBRE 1860.

Joie et triomphe ! gloire et fête !
Élève ton cœur et ta voix,
Belgique ! salue un poète
Qui remonte enfin au pavois !
Shakspear, Goethe avaient leurs statues ;
La France voyait dans ses rues
Molière et Corneille trôner ;
Toi, n'avais-tu dans ta mémoire,
Au riche écrin de ton histoire,
Aucun rapsode à couronner ?

Toutes les grandeurs, ô patrie,
Ont fécondé ton sein brûlant,
Mère des arts, de l'industrie,
De Froissart et de Van Maerlant !
Si ta voix, chassant les ténèbres,
Évoquait tous tes morts célèbres,
On verrait, pour le Panthéon,
Immense Josaphat de gloire,
Ressusciter toute l'histoire,
De César à Napoléon !

Digitized by Google

Boduognat met la framée
Aux mains de tes libres Nerviens;
Jean Breydel te crée une armée,
Jacque Arteveld des citoyens.
A toi les rois de la peinture,
Les maîtres de l'architecture,
La musique, ardent séraphin!
La science t'a couronnée :
A toi Vésale et Dodonée!
A toi Martens! à toi Stévin!

Nous aussi, nous avons la lyre!
Nous aussi, nos bardes vainqueurs,
Nos inspirés qui savent lire
Au haut des cieux, au fond des cœurs!
Nous avons, patrie immortelle,
Homère comme Praxitèle,
Torquato comme Raphaël;
Nous avons nos bibles profanes,
Nos Luthers, nos Aristophanes,
Nos Cids, notre Pantagruel!

Tyrtée est toujours à son poste,
Sur le crime il brandit l'effroi;
Chrestiens chante, c'est l'Arioste;
Adenès est couronné roi.
L'histoire, aigle aux ailes sublimes,
Naît dans un nid de fraîches rimes;
Maître Renard a ses Teniers;
Et les chambres de rhétorique,
Pour les jours de lutte historique,
Couvent de hardis pionniers.

Digitized by Google

— Flandre, tu surgis, grande encore,
Du long linceul de tes bourreaux!
Encore un fleuron qu'on restaure,
A ta couronne de héros!
Nul chanteur ne manque à ton arche;
Van Maerlant leur ouvre la marche;
Van Ryswyck n'est pas le dernier.
Tous sortiront de leur suaire;
Au trône de la statuaire
L'aîné va monter le premier.

Il fut grand, créateur, génie;
Il fut trouvère et citoyen.
Il chantait la gloire bénie,
L'honneur guerrier, l'amour chrétien.
Mais en vain l'idéal soupire,
Sur les cours il a peu d'empire;
Arrière, belle et chevalier!
Aux petits il faut des lumières!
Jacques chante pour les chaumières,
Jacques chante pour l'atelier.

La Flandre est née, et dans son verbe
A coulé l'âme du Germain;
Son accent farouche, superbe,
Vibre comme un clairon d'airain;
L'aïeul des poètes civiques,
Lui prête des tons énergiques;
Il trempe en son esprit fougueux
Cette langue au timbre de cuivre
Où doivent palpiter et vivre
Les chants des Clauwarts et des Gueux.

Digitized by Google

Hélas! déjà le despotisme
Répandait sa contagion,
Aux peuples par le fanatisme,
Aux grands par la corruption :
Lève-toi, vieux greffier de Damme
Venge l'ouvrier qu'on affame,
Flagelle le vice éhonté;
Fais tonner sur la décadence
La langue de l'indépendance,
L'oracle de la liberté.

L'Église et la cour, gangrenées,
Se font serves de l'étranger :
Peuple, à nous! que nos destinées
Se retrempent à ton foyer.
Tout meurt-il? Non, tout va renaître;
Car le Forum a son grand prêtre;
Il vient relever et punir;
Il jette sur ces saturnales
Les lumières nationales,
Le feu sacré de l'avenir.

— Malheureux! cette ère de gloire
Que sa grande œuvre inaugurait,
Son noble cœur n'osait y croire;
Sa Muse en cheveux blancs pleurait;
Se croyant vaincue, ô supplice,
Cette sublime fondatrice,
Athlète du bien et du beau,
Aux persécutions flétrie,
Portait le deuil de la patrie,
Suivait l'avenir au tombeau!

Digitized by Google

L'avenir! non! tu le domines!
Vieux Tiel! l'avenir est à toi.
Bruge en sonnera les matines,
Courtrai le couronnera roi.
L'avenir! ce sont les Communes,
C'est la royauté des tribunes,
La grande fédération;
L'avenir! visions bénies,
Ce sont les Provinces-Unies,
C'est une libre nation!

Portant glaive, harpe ou cothurne,
L'avenir, glorieux phénix,
C'est Howart près du Taciturne,
Cats et Vondel après Marnix!
Cinq siècles : il triomphe encore!
L'avenir! ô sublime aurore,
Sur les débris de ta cité,
C'est tout un peuple qui salue,
Maître, incarnés dans ta statue,
Son génie et sa liberté!

Où sont ceux qui te méconnaissent?
Mère, montre-leur tes enfants,
Tes peintres, qui toujours renaissent,
Tes fiers lutteurs, tes vieux savants!
Montre à l'ignorant qui te nie,
Toutes les palmes du génie,
Toute la gloire des soldats!
Tes soldats! leurs rangs séculaires
N'ont que des héros populaires,
Des Tell et des Léonidas!

Digitized by Google

Restez morts dans vos tombes closes,
Princes, étrangers, ennemis!
Place aux tenants des nobles causes!
Place aux vrais enfants du pays!
Place au peintre, place au poète,
Place au tribun, place au prophète!
Sonnez le bourdon de Roelant
Et qu'on voie, ô terre féconde,
Près de Rubens, Sainte-Aldegonde,
D'Arteveld près de Van Maerlant!

Place au travail, place à l'idée!
Peuple, c'est ta double vertu!
A la liberté fécondée!
Au droit bravement défendu!
Qu'ils viennent, élite pressée,
De tous les champs de la pensée,
De tous les cieux de l'art vermeil;
Que leur gloire, qui se marie,
Au front de la mère patrie
Allume un sublime soleil!

Qu'ils se dressent, vaillants symboles,
Indiquant sa route au pouvoir!
Qu'ils siégent dans nos acropoles,
Aréopage du devoir!
Et si jamais le glaive infâme...
Ah! le marbre prendrait une âme!
Ah! pour venger le sol natal,
Saisissant l'épée ou la lyre,
Jetant au peuple un saint délire,
Ils bondiraient du piédestal.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE D'AMÉRIQUE.

LES PARTIS CHOISISSENT, DANS LEURS CONVENTIONS NATIONALES, LEURS CANDIDATS POUR LA PRÉSIDENCE ; SCÈNES DIVERSES OFFERTES PAR CES RÉUNIONS. — ANIMATION DE LA VIE AMÉRICAINE ; MULTIPLICITÉ DES PRÉOCCUPATIONS INTELLECTUELLES. — VOTE DE CENSURE CONTRE LE PRÉSIDENT ET LE MINISTRE DE LA MARINE. — SERVICE D'EXPRÈS A CHEVAL POUR LA CALIFORNIE. — LES CHEVALIERS DU CERCLE D'OR ; UNE ARMÉE LIBRE, ORGANISÉE SPONTANÉMENT PAR DES PARTICULIERS ; CINQUANTE MILLE HOMMES SUR LES RÔLES, PLUS DE DEUX MILLIONS DANS LE TRÉSOR. — LES PEUPLES ACTIFS COMPARÉS AUX PEUPLES INSOUCIANTS ; IL N'Y A DE NATIONS VIVANTES QUE CELLES CAPABLES DE S'AGITER ET DE S'ÉMOUVOIR.

États-Unis, le 1er août 1860.

Le 23 avril, la Convention Démocratique s'est assemblée à Charleston, pour choisir un candidat à la Présidence. Le parti était divisé ; des questions embarrassantes devaient être soulevées ; tout concourait à donner à cette réunion un intérêt inaccoutumé. Charleston est un port de mer, à peine aussi peuplé que Blankenberghe, mais plus riche et plus important. A la tranquillité habituelle de cette bourgade, ont succédé tout à coup une animation, un bruit et des émotions dont le lecteur se fera difficilement une idée. C'était, pendant quinze jours, un mouvement continuel d'étrangers, de curieux, de journalistes, d'agents électoraux, de donneurs de nouvelles, de marchands, de femmes politiques et de femmes galantes. Les crieurs publics, les orateurs improvisés, les missionnaires de la Bible ou de la Tempérance, se disputaient les bornes, les perrons, les fontaines, qui pouvaient servir de tribunes en plein vent. Plus les difficultés devenaient graves et plus les mouvements se multipliaient. La Convention siégeait tout le jour, les meetings se réunissaient le soir, les conférences se

Digitized by Google

poursuivaient toute la nuit. Les hôtels, les places publiques, les cafés, les marchés même, n'ont pas cessé un seul instant de retentir du bourdonnement de la foule, et les lumières ne se sont pas éteintes une seule nuit.

La salle où la Convention tenait ses séances était magnifiquement décorée. Les habitants y avaient porté tout ce qu'ils possèdent de richesses et d'objets précieux, qui la transformaient en un petit palais des arts. A l'éclat de ce musée, relevé de draperies et de bannières, se joignait une profusion de fleurs naturelles, entretenues et renouvelées avec soin. Cependant le plus bel ornement manquait encore. Les tribunes s'étaient trouvées trop petites pour contenir la multitude des spectateurs, et la foule exerçait une pression physique sur les portes d'entrée. Les *portiers* firent bonne contenance pendant deux jours; mais le troisième la crinoline força les barrières, sans qu'aucune puissance humaine fût capable de lui résister. Les flots de cette irruption inattendue eurent bientôt envahi la salle entière. A ce spectacle, quelques délégués austères s'écrient que l'assemblée est violée, et que la discussion devient impossible. Mais la majorité cède à cette douce violence; le beau sexe trouve des avocats chaleureux : « Pourquoi, s'écrie-t-on, ne pas accorder à ces brillantes ladies les honneurs de la séance? Nos délibérations seront-elles abaissées par leur présence? La société de ces nouveaux collègues rappellera sans cesse, au contraire, à nos orateurs, le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes, et l'observation des convenances sociales et parlementaires. Les délégués se laisseraient-ils maintenant emporter, comme les membres du Congrès Vénézuélien, au point de se jeter les chaises à la tête? Nous avons parmi nous un gage d'harmonie; gardons-nous de le repousser. »

Un vote légalise alors l'irruption féminine, au milieu d'immenses acclamations. Les ladies sont admises, une fois pour toutes, dans l'enceinte réservée. « Les plus belles dames de la ville, dit la *presse associée*, se faisaient un honneur de siéger sur les bancs des délégués les plus populaires, et de leur apporter des fleurs. »

La Convention s'était ouverte dans le calme et le recueillement, en affichant quelques prétentions à des pratiques reli-

Digitized by Google

gieuses. Le clergé protestant de la ville avait offert ses différents membres pour ouvrir les séances, à tour de rôle, par une prière ou invocation; l'offre avait été acceptée. Le *clergyman*, en cravate blanche, montait donc à la tribune chaque matin, à dix heures précises, exhortant les cieux d'accorder à l'auguste assemblée l'union, la sagesse, la maturité de pensée, que les cieux devaient lui refuser carrément. La prière dite, l'orchestre ouvrait les débats par quelque morceau léger, destiné à mettre la Convention en belle humeur. Souvent le refrain joyeux du *Yankee Doodle* venait dissiper l'ennui des intermèdes; et plus d'une fois les accents énergiques du *Hail Columbia* ont étouffé, sous les sons bruyants de la grosse caisse et du trombone, l'orage menaçant des débats.

La grande difficulté ne portait pas sur une question vraiment pratique, mais plutôt sur ce qu'on pourrait appeler une abstraction. Elle était soulevée par les possesseurs d'esclaves, qui appartiennent pour la plupart au parti démocratique, — celui qui respecte le plus complétement les droits locaux et la sphère d'action individuelle. Au lieu de se contenter sagement du *statu quo*, les planteurs jettent à leur propre parti une pomme de discorde, en posant cette question : Quelle condition ferez-vous à l'esclavage, dans les territoires qui n'ont pas encore rang d'État?

Voilà trois quarts de siècle qu'il existe des territoires, organisés sous la direction immédiate de l'autorité fédérale, en dehors des États souverains constitués. Dans ces espaces vagues, d'une population clair-semée, sans routes, sans police, où l'agriculteur isolé ne peut compter que sur lui-même, on a très-rarement entrepris d'emmener des esclaves. Ces essais n'ont jamais réussi à la satisfaction des planteurs; et le pays, en prenant rang d'État, et en se déclarant alors pour la liberté, leur prépare une ruine à peu près certaine. Ce n'est donc pas dans un intérêt existant, mais par simple vanité politique, que les possesseurs d'esclaves soulèvent cette question.

« Les lois fédérales, disent-ils, manquent de dispositions efficaces pour protéger l'esclavage dans les communautés naissantes de l'Ouest. Il est vrai qu'il n'y a que peu ou point d'esclaves dans ces territoires, et que jamais il n'y en aura plus de quelques centaines. Toutefois nous réclamons une législation

Digitized by Google

plus complète, non comme un besoin pratique, mais comme un droit. » De là ce qu'on a nommé le « code de servitude, » que les planteurs poussent le parti démocratique à insérer dans son programme solennel.

Si jamais idée a été contraire au courant du siècle, c'est celle d'un « code de servitude. » N'est-ce pas assez de laisser les États constitués entièrement libres de régler leurs institutions domestiques, libres de conserver l'esclavage s'il leur convient, et d'assurer au planteur toute protection? Faut-il réclamer, à la face du pays, des lois absolument vaines par le fait, qui doivent soulever contre le parti démocratique l'animadversion populaire? Peut-on imaginer une démarche plus impolitique et plus dangereuse, dont le succès même serait plus vide et plus stérile? Mais il est dans la nature des intérêts de propriété que la sagesse et la modération composent rarement leur apanage.

Les planteurs faisaient du « code de servitude » une sorte d'*ultimatum*. Dans ces conditions, la commission chargée de rédiger le programme avait les plus grandes peines à se mettre d'accord. Elle cherchait à satisfaire un élément influent, sans porter le coup de mort au parti. La Convention impatiente mande ce comité à sa barre (27 avril). — « Votre rapport, dit le président? » — « Il n'est pas prêt. » — « La Convention le réclame ce soir, à trois heures. » — « Impossible; les principes ne sont pas votés. » — De toutes parts : « Votez-les, votez-les; nous aviserons. »

A trois heures, le comité demande encore une heure de répit qu'on lui accorde. Le temps se passe agréablement, grâce aux airs joyeux de l'orchestre, et à la conversation des aimables ladies, « dont le babil, dit toujours la *presse associée*, formait un incessant carillon. »

Enfin le maillet du président retentit sur les boiseries sculptées de la tribune; trois rapporteurs se présentent à la fois, et déposent trois projets de programme : celui de la majorité d'abord, puis ceux de ce qu'on appelle la grande et la petite minorités. La Convention n'avait rien perdu pour attendre.

La discussion, comme on pouvait le prévoir, fut irritante. Beaucoup de délégués, opposés à l'extension de l'esclavage,

Digitized by Google

semblaient néanmoins disposés à faire quelque sacrifice à l'harmonie du parti. Le vote était douteux, et s'ouvrit au milieu d'un solennel silence. Le « code de servitude » fut rejeté, par appel nominal, à une majorité d'environ cinquante voix.

Ainsi la démocratie américaine n'a pas souillé sa bannière de la honteuse image d'un noir enchaîné. Mais il était dur et terriblement significatif, pour les planteurs, d'être battus dans leur propre parti. Ayant posé un ultimatum, il ne leur restait plus qu'à se retirer de la Convention. Les délégations de huit États du Sud [1] quittent la salle, en tout ou en partie (30 avril). Elles vont se réunir au théâtre, où leurs premières démarches semblent timides et incertaines.

La Convention de son côté était tout émue; la rupture du parti l'effrayait. Pour lui donner le temps de reprendre ses esprits troublés, quelques personnes charitables proposent un ajournement au 18 juin, à Baltimore, qui est voté sans résistance. Les scissionnaires profitent de l'exemple; ils saisissent l'occasion de faire leurs malles et de sortir pour le moment d'une position difficile. Ils se séparent, en se donnant rendez-vous à Richmond pour le 11 juin.

Le parti démocratique voit donc flotter à l'aventure ses destinées. Ce parti n'avait qu'une seule chance de vaincre dans l'élection prochaine : par la modération et l'unité. Aujourd'hui que la discorde est dans son camp, il a jeté au vent ses dernières espérances, et nous le laisserons laver son linge sale en famille, pour faire le voyage de Baltimore avec les délégués de l'Opposition d'Union.

Ici le spectacle est fort différent. Nous sommes dans une grande ville, animée, bruyante, populeuse. Le port est encombré de navires. Les chevaux galopent dans les avenues, traînant des wagons-omnibus sur des lignes de rails. Les magasins étalent leurs richesses avec goût et ostentation. Les édifices sont pavoisés; des drapeaux flottent aux fenêtres, en l'honneur de la Convention. La foule remplit les rues, comme aux jours de fête. Les délégués, rassemblés d'abord dans un

[1] Les scissionnaires appartenaient aux États suivants : Alabama, Arkansas, Caroline du Sud, Floride, Géorgie, Louisiane, Mississippi, Texas. Ce sont là les États soumis à l'influence des planteurs.

Digitized by Google

hôtel, se rendent en cortége dans une vaste église protestante affectée à leurs réunions (9 mai). Ils marchent deux à deux, en se donnant le bras, — chaque délégation précédée de sa bannière, sur laquelle est inscrit le nom de l'État. Dans leurs rangs figurent un grand nombre de célébrités contemporaines ; non pas tant de ces célébrités politiques, acquises au prix de quelques discours furibonds jetés en plein vent, mais les lumières les plus admirées de l'enseignement public, de la science, de l'armée, de l'industrie, de la littérature, du clergé.

Malgré la présence de ces diverses illustrations, l'attention principale se concentre sur un petit vieillard, qui porte une énorme barbe grise et une chevelure blanche qui lui descend sur les épaules. Il vient des confins de l'Ouest et montre un extérieur presque sauvage. La foule le désigne de proche en proche sous le nom de l'*homme poilu.* La Convention à peine assemblée lui demande son histoire; et l'on apprend qu'il a fait le vœu, il y a douze ans, de ne point se raser ni couper ses cheveux avant que Henri Clay soit Président de la république. Il ne s'est pas cru relevé de son serment par la mort même du grand citoyen; il continuera de laisser croître sa barbe et sa chevelure, jusqu'au jour où la Convention aura réussi à faire élire un homme aussi juste, aussi patriote, aussi grand, que l'était le héros dont il chérit la mémoire.

La Convention semble disposée à donner satisfaction à l'*homme poilu.* Un véritable enthousiasme anime ses délibérations. Sur la question du programme, toutes les voix s'écrient : « Un programme en deux mots; l'Union, la Constitution et l'exécution fidèle des lois. » Sur la question de la candidature, les membres les plus respectés de l'assemblée répètent avec une ferveur qui embrase bientôt toutes les âmes : « Cherchons le meilleur citoyen. »

Le second jour tout était terminé. Le programme, s'il n'est pas précisément en deux mots, ne tient pourtant pas plus de six lignes. « L'expérience a démontré, dit-il, que tous les programmes des partis politiques ne sont que des leurres et des sources de trouble et de division. Par patriotisme et par devoir, nos seuls principes sont ceux qui servent de base à la Constitution du pays, à l'Union des États et à l'application des lois. Comme représentants du parti d'Union Constitutionnelle,

Digitized by Google

nous jurons de maintenir ces principes, qui sont la source de la sécurité publique et la fontaine d'où coulent les bienfaits de la liberté. » Bell (de Tennessée), ancien clerc d'avocat, ancien représentant, ancien ministre, ancien sénateur, fut désigné au premier scrutin comme le candidat à la Présidence. Il ne lui manquera malheureusement qu'un point pour réussir, c'est le vote des masses.

Mais sans nous attarder à discuter ses perspectives problématiques, hâtons-nous de prendre le train de Chicago, qui va nous conduire, en cinquante heures de chemin de fer, dans la grande métropole du Nord-Ouest, où les Républicains s'assemblent. La ville — une cité de cent vingt mille âmes — est presque toute moderne ; ses constructions sont régulières ; dans les plus beaux quartiers, les habitations sont pourvues, comme à New-York, de ce qu'on appelle « les perfectionnements modernes, » — le gaz, l'eau (froide et chaude), les bains, les conduits acoustiques, le chauffage des escaliers, la ventilation, les décors, la peinture à fresque. Dans les belles avenues de Michigan et de Wabash, les délégués de l'Atlantique croient se retrouver à Broadway, et les quais du lac Michigan sont plus réguliers et presque aussi animés que ceux de la Rivière Hudson.

Avec une libéralité, un entrain, une activité, dont nous sommes absolument incapables en Europe, les habitants ont érigé, par souscription populaire, un immense édifice de pierre, destiné à la Convention. Cette salle, élevée en deux mois, et décorée par les meilleurs artistes, est assez vaste pour contenir dix mille personnes. A peine les portes sont-elles ouvertes, que l'hémicycle et les tribunes se remplissent comme par enchantement (16 mai). L'assemblée, en prenant possession de ce riche sanctuaire, adresse des remercîments aux généreux habitants de Chicago. « *Un délégué enthousiaste*, dit la presse associée, propose, en outre, trois acclamations pour les dames de la ville. La Convention, par manière de compromis, se contente d'une salve. »

Le président, en montant au fauteuil, a bientôt dessiné la position de l'armée républicaine. « Nous venons ici, a-t-il dit, pour traduire à la barre du pays le gouvernement fédéral, coupable des plus hauts crimes qu'il pût commettre contre les

Digitized by Google

principes constitutionnels, contre un peuple libre et contre l'humanité. (*Acclamations prolongées.*) Je vous ferai grâce du catalogue de ses crimes; il est écrit à chaque page de l'histoire de la présente administration, en dépit des protestations que le Président peut envoyer à la Chambre. (*Rires et applaudissements.*) Nous saurons bien trouver, comme grands juges, pour lui et pour ses associés, un châtiment terrible et sûr, auquel nous joindrons un remède efficace pour guérir les maux du pays. (*Bruyantes acclamations.*) »

Un délégué s'avance alors. « Monsieur le président, dit-il, j'ai l'honneur de vous faire hommage, au nom de la ville, d'un maillet, qui ne tire pas seulement son prix des ornements d'ivoire ou d'argent. Le chêne dont il est fait a appartenu au bordage du vaisseau monté par l'intrépide commodore Lawrence. Vous y trouverez gravé le mot historique du héros : *Ne rendez pas le navire.* » — « Cette devise, réplique le président, est digne des républicains, j'espère qu'ils la suivront; comme les vaillants compagnons de Lawrence, ils n'abandonneront pas le vaisseau. (*Tonnerre d'applaudissements.*) »

C'est le parti républicain qui enlève la plus grande partie de ce que l'on appelle le « vote étranger, » c'est-à-dire le vote des émigrants naturalisés. Aussi la Convention de Chicago est-elle menacée de devenir une Convention polyglotte. On demande la publication du procès-verbal en huit langues au moins. Les Français, qui s'assimilent difficilement aux Anglo-Saxons, réclament, par voie de pétition, une représentation par nations. Les Allemands ont institué une *commission germanique*, qui suit les débats de la Convention, avec mission de surveiller les intérêts et les droits des « enfants adoptifs. » Malgré ces efforts divers, la Convention républicaine reste fidèle au principe émis, il y a quelques années, par la législature du New-York : « Une nation n'a qu'une langue, et c'est aux étrangers de l'apprendre. »

La Chambre de Commerce avait réuni une véritable flotte sur le lac, dans le dessein d'offrir aux délégués, après leur dîner, une promenade sur la mer d'eau douce. Soit que l'heure eût paru mal choisie, soit que les préoccupations du moment absorbassent toutes les pensées, la Convention a décliné respectueusement de confier sa fortune aux flots du lac Michigan,

Digitized by Google

avant que sa tâche politique ne fût accomplie. L'assemblée n'a pu résister à l'effet de l'apologue suivant : « Un homme avait coutume d'embrasser sa femme, avant de sortir pour embrasser celle de son voisin ; les affaires d'abord, disait-il : les plaisirs ensuite. »

Les affaires furent menées rondement. Le second jour (17 mai) vint le programme, dont nous ferons seulement deux extraits. L'art. 4 est une concession aux doctrines démocratiques. « Le maintien inviolable des droits des États, dit cet article, et spécialement le droit de tout État à régler et contrôler ses institutions domestiques, au mieux de son propre jugement exclusivement, est essentiel à cet équilibre de pouvoir, dans la perfection et la continuité duquel repose notre foi politique. Nous dénonçons comme le plus grave des crimes toute invasion illégale d'un État ou territoire, par une force armée, sous quelque prétexte que ce soit. »

L'art. 13 aborde, dans les termes suivants, une question pratique des plus importantes : « Nous protestons contre la dépossession des premiers occupants établis sur les terres publiques; nous protestons contre le système qui tend à regarder le pionnier comme un mendiant, ouvrant la main pour une aumône; et nous demandons le vote d'une loi complète et satisfaisante du foyer domestique (*homestead bill*), telle que celle qui a déjà passé à la Chambre [1].

Le troisième jour (18 mai), la Convention procède, sans autre délai, à l'élection de son candidat. La salle avait subi quelques changements pendant la nuit. On avait suspendu derrière la tribune une collection de portraits superbes, plus remarquables toutefois par la richesse de l'encadrement que par les qualités de la peinture. C'était la galerie des candidats entre lesquels la Convention allait prononcer, ou suivant le mot d'un journaliste, bientôt passé en usage, c'était « le musée républicain. » En même temps, l'amphithéâtre occupé par les bancs des délégués avait été divisé en compartiments à l'aide de grillages, et l'étendard de chaque État arboré au milieu de chaque subdivision. Les membres de la Convention pouvaient dire, sans métaphore : « Je siége en Ohio ; je vais en Kentucky ; je reviens de Californie. »

[1] Voir notre précédente Correspondance.

Digitized by Google

Un soleil superbe, et les premières gloires d'un printemps septentrional, apportaient à tous les cœurs d'heureux présages. L'immense lanterne vitrée qui éclaire la salle par le haut, laissait pénétrer les brises rafraîchissantes du lac Michigan. Les spectateurs, placés jusque sur le toit, suivaient par cette ouverture le vote à voix haute; ils jetaient de là dans la rue des bulletins qui annonçaient, de minute en minute, le compte des suffrages. Une foule immense, qui n'avait pu pénétrer dans les tribunes, recueillait ces bulletins avec des émotions variées. Le président reçut de cette foule le message suivant, dont il donna lecture : « Nous sommes ici vingt mille républicains qui n'avons pu trouver place dans l'intérieur. Nous demandons qu'un délégué nous harangue du portique. »

Mais quand le résultat fut annoncé, il n'y eut plus de bornes à l'enthousiasme populaire. L'heureux préféré de la Convention était, en effet, un homme de l'Ouest, un citoyen de l'État d'Illinois où l'assemblée s'était réunie. Son nom est Lincoln. C'est un homme d'environ cinquante ans, qui laisse apercevoir, sous sa simplicité et sa bonhomie, l'habitude de se mesurer avec les rudes labeurs et les dangers. Une taille de six pieds, des yeux et des cheveux très-noirs, un teint bronzé par le soleil des prairies, des muscles développés par le travail des champs, font de lui le type de « l'homme de frontière. » En effet, Lincoln a été pionnier : il a défriché de ses mains son premier champ, dans la Petite-Égypte, alors contrée sauvage. Il a vu tuer son père par les Indiens, qu'il combattit à outrance comme officier élu des corps francs. Un peu plus tard, ses concitoyens l'ont envoyé plusieurs fois au Congrès. En dernier lieu, il donnait de ville en ville des conférences payantes, sur les sciences politiques et le droit naturel.

Mais nous sommes rappelés au Sud par les scissionnaires de la Convention Démocratique, au moment de se réunir à Richmond. Les hourras des meetings républicains, qui accueillent avec enthousiasme la candidature de Lincoln, nous suivent jusqu'au haut des Alleghanys. Nous traversons plus d'une ville illuminée ou pavoisée en l'honneur de « l'homme des prairies, » du « grand géant » comme on appelle aussi Lincoln, par opposition au sénateur démocrate Douglas qui n'est grand que

Digitized by Google

d'intelligence, et que tout le monde connaît sous la désignation du « petit géant. »

A l'enthousiasme républicain succèdent, de l'autre côté des montagnes, les préoccupations d'une défaite imminente et la lutte entre des principes discordants. Les scissionnaires du Sud paraissent moitié effrayés, moitié honteux de leur démarche. Ils sont placés entre le respect des idées régnantes et les exigences des planteurs, qui sont assez influents dans les districts ruraux pour briser les célébrités locales. On convient à Richmond (12 juin) de différer toute discussion et toute action, et de rentrer sans tambours ni trompettes à la Convention générale de la démocratie, à Baltimore, sauf à revenir ensuite à Richmond si l'on reçoit un nouveau soufflet.

En arrivant à Baltimore, les scissionnaires trouvent dans tous les hôtels une petite affiche imprimée, qui n'a pas l'air de cacher malice : « Les délégués sont invités à retirer leur carte et donner leur adresse à la questure. » Mais lorsqu'ils se présentent dans les bureaux : « Vos cartes, leur réplique-t-on ! Vous êtes démissionnaires; vous avez abandonné l'assemblée à Charleston; et si vous n'apportez pas en poche une réélection, nous allons vous appliquer le dicton *qui quitte sa place la perd.* »

« Ce n'est qu'une chicane de bureau, pensèrent les présidents des délégations scissionnaires. Demain nos amis réclameront dans la Convention, et nous feront ouvrir les portes. » Le lendemain (18 juin), dès le matin, la foule se pressait aux abords du théâtre, où les délégués occupaient le parterre, pendant que les dames, les journalistes, les curieux, encombraient les loges et les galeries. La prière protestante fut prononcée du haut de la scène, puis l'appel nominal commença. Or quel fut le désappointement des scissionnaires, en apprenant que leurs places étaient occupées par de nouveaux délégués, quelques-uns élus régulièrement dans les assemblées locales de la démocratie, et d'autres envoyés par de simples réunions populaires, souvent sans caractère et sans publicité. La vérification des pouvoirs de ces nouveaux membres est attendue avec anxiété, et tient la Convention en suspens pendant plusieurs jours. Les scissionnaires ont maintenant plus de peine pour rentrer qu'ils n'en ont eu pour sortir, et cette mau-

Digitized by Google

vaise querelle était peut-être le meilleur moyen de les ramener, si l'on en juge par leurs démarches et leurs efforts pour se faire admettre.

La commission qui vérifie les pouvoirs appelle, de chaque État à double délégation, un orateur de l'un et de l'autre parti. Les orateurs de l'Arkansas entrent les premiers, et ne sont pas plus tôt devant la commission qu'ils passent des raisons aux injures, et des injures aux coups. Ceux qui leur succèdent sont retenus seulement par la présence des policemen dont on a rempli l'antichambre. Mais le ressentiment est violent, et la mêlée n'est qu'ajournée. Les délégations hostiles vont s'attendre mutuellement sous le vestibule des hôtels, et de ces rencontres pleines d'invectives résultent un nombre considérable de luttes personnelles et de duels. La discorde est toujours dans le camp des partis qui voient échapper le pouvoir.

Le public, mis en émoi, ne savait auxquels croire. Sur la principale place de Baltimore, le Monument Square, s'élèvent deux grands hôtels qui se font face, l'hôtel Gilmore et celui de Reverdy Johnson. Tous deux sont précédés de hauts péristyles, qui peuvent être convertis en tribunes. Aussitôt que la nuit fut venue, les deux partis, assemblant la foule et l'attirant chacun vers son sanctuaire, se mirent à exposer leur cause publiquement, et bientôt à discourir *de omni re scibili et quibusdam aliis.* Les Méridionaux étonnaient les Baltimoréens par le flux de leur parole, la pompe ou l'extravagance de leurs images, et surtout par leur imperturbable assurance. Le discours étant tombé sur les chances de Douglas : « Eh bien, dit un M. Hunter, délégué de la Louisiane, je vous propose maintenant un défi, à vous tous ici présents, dix mille ou cent mille, je l'ignore, à vous habitants de toute une ville, à vous étrangers venus des quatre points cardinaux. Osez accepter mon défi, si vous en avez le courage. Je parie avec n'importe qui entre vous, avec tous ensemble si vous voulez, je parie *un million* que Douglas ne peut pas enlever un seul État du Sud. »

La même fougue, la même témérité de langage, se trouvèrent bientôt transportés dans la Convention. M. Montgomery (de Pennsylvanie) se plaignant à la tribune (21 juin) du président de sa délégation, celui-ci, M. Randall, se place devant lui, en s'écriant avec énergie : « C'est faux, c'est une insigne faus-

Digitized by Google

seté. » — « Qui protégera, contre de telles insultes, la liberté de la tribune? » demande à son tour l'orateur. — « Nous, nous! » répond le côté droit; et cinquante membres se lèvent à la fois, montent sur la scène, et repoussent violemment l'interrupteur. Un M. Dawson entre dans le débat, et pendant qu'il essaye de se faire écouter, on entend de plusieurs côtés retentir ces mots : il ment (*he lies*); c'est un effronté menteur; c'est le langage d'un coquin fieffé. » Où étaient les dames de Charleston, leurs bouquets de fleurs à la main, pour ramener cette assemblée bouillante au respect d'elle-même?

Enfin la vérification des pouvoirs est mise à l'ordre du jour. Le rapport conclut à l'admission des nouveaux délégués, et par conséquent à l'expulsion des scissionnaires de Charleston. Ceux-ci ne manquaient pas d'appuis dans la Convention, et leur cause fut chaleureusement défendue. Mais les trente-cinq délégués de New-York, votant comme une phalange compacte en faveur des conclusions du rapport, devinrent les arbitres de la journée (22 juin). Les planteurs, qui s'étaient retirés à Charleston, restaient dehors.

Depuis ce moment jusqu'à la fin de la session, qui eut lieu le lendemain soir, il n'y a plus d'ordre, à proprement parler, dans la procédure. Les protestations, les démissions, les injures, se succèdent à peu près sans interruption. La discussion est arrêtée sans cesse par les incidents, et le bureau lui-même a peine à dire quel est l'objet en délibération. Trois groupes se dessinent : ceux qui restent, ceux qui se retirent et ceux qui s'abstiennent. Le groupe des scissionnaires s'élargit d'heure en heure, et le président lui-même motive sa démission et passe au camp de la minorité. « Bon voyage, lui crie-t-on! Partez! partez! Nous aurons un homme sûr au fauteuil. »

Cent dix-huit délégués, qui viennent de vingt-deux des trente-trois États de l'Union, se réunissent, sous ce président, à l'Institut du Maryland. Ils adoptent sans désemparer le fameux « code de servitude » rejeté à Charleston, et nomment pour candidat à la Présidence, Breckinridge, le Vice-Président actuel des États-Unis, le même qui provoqué en duel, il y a quelques années, ne prétendit se battre qu'à la carabine, con-

Digitized by Google

dition que son adversaire déclina. Le « code de servitude » passé, les scissionnaires se retirent, sans songer même à retourner à Richmond.

Pendant ce temps, la vraie Convention Nationale Démocratique, un peu diminuée, affaiblie, brisée dans les deux tiers de ses délégations, se réchauffe au feu de son dévouement et de son amour de la liberté. « Le peuple des campagnes, dit M. Reed, de Kentucky, ne désertera pas le parti. Il se lèvera en force, et le sauvera des mains des intrigants politiques et de celles de la présente administration. (*Applaudissements de plusieurs minutes.*) L'État de Kentucky soutiendra le candidat de cette Convention, quel qu'il soit, et les cinq délégués qui restent parmi vous maintiendront vos principes jusqu'à la chute des cieux. »

Le lecteur demandera quels sont ces principes. Appliqués à la question d'actualité, ils consistent dans une résistance passive à l'extension de l'esclavage. « Pendant l'existence des gouvernements territoriaux, dit la Convention, les restrictions imposées par la Constitution fédérale au sujet des institutions domestiques, telles qu'elles sont ou peuvent être interprétées en dernier ressort par la Cour Suprême, doivent être respectées par tous les bons citoyens, et mises à exécution, loyalement et promptement, par le gouvernement fédéral. » Ce programme est celui de Douglas, dont le choix par la Convention était un corollaire nécessaire. C'est donc le « petit géant » d'Illinois, le compatriote du « grand géant » républicain, qui est proclamé candidat *légitime* de la Démocratie. Douglas est parti de la profession de maître d'école. Il a été juge de paix (élu), et occupe maintenant un poste de sénateur des États-Unis. De tous les candidats des partis, c'est probablement celui qui possède la plus brillante intelligence, et c'est celui qui se rapproche le plus, pour les théories politiques, de ce que nous appelons en Europe les radicaux.

Après deux mois de discussions animées, de Conventions, d'incidents divers, voici le peuple américain pourvu de quatre listes électorales, auxquelles il faut ajouter la candidature indépendante de Houston. Rappelons rapidement les choix, dans l'ordre probable des votes qu'ils recevront à l'élection prochaine :

Digitized by Google

Liste républicaine. — Président : Lincoln (d'Illinois), *lecturer* [1], ancien cultivateur. — Vice-président : Hamlin (de Maine), sénateur, ancien compositeur-typographe.

Liste démocratique scissionnaire. — Président : Breckinridge (de Kentucky), vice-président des États-Unis, ancien avocat. — Vice-président : Lane (d'Orégon), sénateur, ancien commis-marchand.

Liste démocratique nationale. — Président : Douglas (d'Illinois), sénateur, ancien instituteur. — Vice-président : Johnson (de Géorgie), avocat.

Liste d'Union Constitutionnelle. — Président : Bell (de Tennessée), rentier, ancien clerc d'avocat. — Vice-président : Everett (de Massachusetts), homme de lettres, ancien professeur de littérature grecque à l'Université de Cambridge, près Boston.

Liste indépendante. — Président : Houston (de Texas), gouverneur du Texas, ancien pâtre. — Vice-Président : Stockton (de New-Jersey), commodore de la marine militaire.

Dans cet état de division des partis, il est peu probable qu'aucune liste réunisse la majorité absolue du vote populaire. En pareil cas, l'élection est « jetée dans la Chambre. » Celle-ci ballotte les trois plus hauts candidats, et lorsqu'elle ne donne à aucun des trois une majorité absolue, la Présidence reste vacante pour le terme suivant. Le Vice-Président entre alors immédiatement dans les fonctions de premier magistrat. Lorsque aucun candidat pour la Vice-Présidence n'a de majorité absolue au vote populaire, le Sénat ballotte les deux noms qui ont obtenu le plus de suffrages, et par conséquent arrive toujours à un choix. En cas de décès, de démission ou de mise en accusation du Vice-Président des États-Unis, l'Orateur de la Chambre des Représentants prend sa place. Il n'y a pas encore eu d'exemple d'une Présidence vacante; mais l'élection de 1824 (John Quincy Adams) a été faite par la Chambre.

Tandis que les nombreuses péripéties des Conventions Nationales des partis tenaient le pays en suspens, le Congrès terminait sa session par un vote de censure, dirigé nominalement

[1] Le *lecturer* donne des conférences ou lectures, pour lesquelles il loue des salles et fait payer un prix d'admission.

Digitized by Google

contre le Président des États-Unis et le Ministre de la Marine (13 juin). Nous appellerions ces « résolutions » un ordre du jour motivé. Les considérants sont rédigés dans un style agressif et très-dur. Le Président et le Ministre sont censurés — le mot s'y trouve — pour avoir dérogé, dans l'intérêt de certains entrepreneurs, à la loi sur les adjudications publiques. Le Ministre est blâmé, en outre, pour avoir placé, dans une commission de réception, un des intéressés dans la livraison. Le vote de censure a été passé par 120 voix contre 65. Il comprend le Président des États-Unis, parce que ce magistrat n'est nullement le représentant de la tête couronnée des États monarchiques, mais un simple Président du Conseil, toujours responsable [1]. Il ne participe même de l'inviolabilité à aucun degré.

Indépendamment de tous ces incidents politiques, la réunion d'une foule de circonstances diverses est venue jeter sur les trois derniers mois une animation vraiment extraordinaire. Les journaux étaient remplis des faits et gestes de l'ambassade japonaise; puis voici l'arrivée du steamer monstre le *Great Eastern*, qui n'est encore ni un grand succès ni une déception gigantesque. Le touriste avait à visiter les expositions agricoles, les concours d'horticulture, et les régates de New-York (les plus belles du monde). Les villes luttaient dans la construction des pompes à incendie à vapeur, avec une émulation qui rappelle, sous un aspect plus bienfaisant, les luttes locales du moyen âge. Ces pompes sont une invention nouvelle due à Latta, de Cincinnati. Elles renferment une petite machine à

[1] Voir notre Correspondance, *Revue trimestrielle*, 1858, 2e volume. Nous reproduisons ci-dessous le tableau des analogies :

Le *Sénat* (inviolable) participe au pouvoir législatif, fait seul les traités, et nomme à tous les emplois civils et militaires.	Le *Roi* (inviolable) participe au pouvoir législatif, et nomme à tous les emplois civils et militaires.
La *Chambre* unique (inviolable), pouvoir législatif.	Les doubles *Chambres* (inviolables), pouvoir législatif.
Le *Président* des États-Unis et les *Ministres* (tous responsables), agents exécutifs.	Le *Président du Conseil* et les *Ministres* (tous responsables), agents exécutifs.

Digitized by Google

vapeur, qui fait jouer les pistons. Le combustible est toujours préparé sur la grille. A la première alarme, le gardien allume le feu, et pendant que la pompe est conduite, au trot des chevaux, sur le lieu de l'incendie, la vapeur se forme, et la machine arrive en ordre de travail. Sept minutes après que le feu est allumé, l'eau jaillit à vingt mètres de hauteur. Ajoutons qu'aux États-Unis, où il n'existe que des pompiers volontaires, tous les dépôts de pompes à incendie sont reliés, dans une même ville, par un réseau électrique. Dès qu'un incendie se déclare, l'alarme est sonnée instantanément et simultanément dans tous les corps de garde, en même temps qu'une aiguille indique sur un cadran le lieu du sinistre [1].

Beaucoup d'objets d'un intérêt plus circonscrit, plus essentiellement américain, attiraient en même temps l'attention des Yankees. Jusqu'ici, par exemple, il fallait dix-huit jours pour correspondre entre New-York et San-Francisco : tel est le temps employé par les coches de la poste; et le service est fait avec tant de zèle que l'on n'osait pas réclamer davantage. Tout à coup cependant une entreprise nouvelle, désigée sous le nom de *pony express*, annonce qu'elle va réduire ce temps de moitié, et placer New-York à neuf jours de San-Francisco. Les routes à vapeur sont utilisées des deux côtés ; puis, lorsque ces routes cessent, un service d'exprès à cheval, fourni de plus de cent cinquante relais, a été organisé par la voie de Salt-Lake. Ces courriers touchent aux bureaux télégraphiques les plus avancés, entre lesquels ils comblent pour ainsi dire la lacune restante, qui est encore de cinq cents lieues.

Le monopole des postes n'étant pas aveugle et illibéral, les compagnies d'*express* exercent sans cesse leur esprit d'entre-

[1] Nous aurions encore beaucoup à dire sur l'efficacité des volontaires-pompiers et de leur matériel, aux États-Unis. Nous ajouterons seulement que l'ample approvisionnement de tuyaux, chargés sur des charrettes spéciales, permet de puiser l'eau, en cas de besoin, à des distances immenses de l'incendie. Mais l'un des plus grands bénéfices réside peut-être dans l'absence complète de curieux; les pompiers seuls s'occupent des incendies; ils ont toute la liberté de leurs mouvements; pas un passant ni même un gamin ne s'arrêtent pour regarder, bouche béante, des gens qui déménagent et du bois qui brûle.

Digitized by Google

prise, au bénéfice de l'activité des relations. Les particuliers, en effet, ont le droit de se livrer au transport de la correspondance, pourvu qu'ils acquittent le port de leurs dépêches à la poste. Ce sont eux qui organisent presque toutes les routes nouvelles, et qui souvent ouvrent le désert.

Par le service à cheval ou *pony express*, le port d'une lettre entre les villes atlantiques et celles pacifiques a été fixé à 13 francs, au lieu des 53 centimes de la taxe postale. Enfin, par suite d'un arrangement avec les compagnies de télégraphe, les dépêches électriques, portées par les courriers entre les bureaux extrêmes, coûtent 3 $^1/_2$ francs par mot, toute transmission comprise, c'est-à-dire d'une ville quelconque de l'Est à une ville quelconque de l'Ouest, ou réciproquement.

Réduire de moitié, dès le début, le trajet de New-York à San-Francisco, paraissait une entreprise illusoire. Mais la compagnie était assurée de cette sympathie universelle, de ce dévouement au bien commun, qui, chez les Anglo-Saxons, enfantent des merveilles. Elle se mit à l'œuvre avec courage. Elle monta ses relais sur une ligne, à peu près déserte, plus longue que celle de Gibraltar à Amsterdam. Elle construisit des abris pour ses palefreniers et ses postillons. Elle lança ses inspecteurs, toujours en mouvement, dans leurs voitures légères; et le 3 avril les premiers courriers partirent des deux bouts à la fois.

Le voyage ouest-est se fit sans incidents remarquables. Mais l'autre voyage présenta des difficultés sérieuses. La neige avait couvert, à plusieurs pieds d'épaisseur, les passes toujours difficiles de la Nevada. Quelques muletiers avaient creusé avec peine d'étroits sentiers dans cette neige durcie. Un grand nombre de leurs mules y restaient étendues, mortes de froid, de fatigue ou de faim. L'*express*, après avoir franchi, avec des difficultés infinies, une centaine de ces cadavres qui barraient le chemin, vit enfin son propre cheval succomber à l'excès de la peine. Il était déjà en retard de plusieurs heures; il savait que la première épreuve serait décisive, et que l'entreprise manquerait s'il s'arrêtait. Humble montagnard sans nom, sans avenir, sans fortune, il abandonne son cheval épuisé, charge le sac de dépêches sur ses épaules, et prend sa course vers le relai prochain. Il y met toute son ardeur, toutes ses forces, toute son

Digitized by Google

âme. Comme jadis Euchidas de Platée, quand le feu sacré s'était éteint dans le temple et qu'il courut à Delphes en chercher de nouveau, il expire en déposant son précieux fardeau.

Mais le relai était atteint, la montagne était passée, un autre courrier attendait en selle, et celui-ci allait jusqu'à Carson. Là le télégraphe commence. La nouvelle de l'arrivée du pony vole sur toute la ligne. Il est deux heures et demie de l'après-midi ; on calcule que les lettres seront au milieu de la nuit à San-Francisco. Toutes les villes, les bourgs, les villages sont bientôt pavoisés de guirlandes et de drapeaux. Les dames de Placerville jonchent les rues avec des fleurs. A Sacramento, la législature lève la séance, et sort à cheval à la rencontre du courrier. Le canon gronde, les cloches sonnent. Neuf jours de New-York; hourra pour le *pony express!*

A Sacramento, le messager trouve enfin une route à vapeur. Il descend la rivière, dans un steamboat, par une belle soirée de printemps. La nuit était avancée — une heure du matin — quand il arriva dans la grande métropole pacifique. Tout San-Francisco était sur le quai, les hommes tenant des torches allumées, qui formaient des milliers de lumières mobiles, et composaient, dit-on, l'un des spectacles les plus curieux qu'il soit donné d'apercevoir. Il est inutile de nous étendre sur les acclamations, sur les discours, qui ont accompagné la descente des dépêches. Le succès était complet; les pionniers perdus du Pacifique se sentaient rapprochés de moitié de leurs parents, de leurs amis, du cœur même de la nation ; l'empire enfin avait resserré ses liens [1].

Quelques jours plus tard, des rumeurs vagues, bientôt sui-

[1] Nos entreprises de messageries et même nos chemins de fer nous permettront peut-être d'ajouter un mot sur la ponctualité du *pony express*, qui arrive à son heure aussi régulièrement que le convoi de Verviers arrive à Bruxelles, bien qu'il ait à faire un trajet de cinq cents lieues dans le désert, et qu'il soit obligé de franchir deux chaînes montagneuses d'un accès plus difficile que les Alpes. En deux mois, le plus grand retard sur ce voyage de neuf jours et neuf nuits, soit dans un sens soit dans l'autre, s'est élevé à 4 heures moins 3 minutes ; et la plus grande avance (car le courrier arrive aussi parfois avant le temps fixé) a été de 1 heure 6 minutes.

Digitized by Google

vies de faits publics, recueillis par les journaux, vinrent révéler la création d'une chevalerie moderne, celle du Cercle d'Or. La société, restreinte d'abord à un petit noyau, prit en peu de semaines une extension prodigieuse. Dans les plus humbles bourgades du Sud et de l'Ouest, au fond des campagnes les plus reculées, les jeunes gens de toute condition, et même un grand nombre de citoyens d'un âge mûr, s'empressaient de se faire recevoir de l'ordre (K.·. O.·. T.·. G.·. C.·.). Les nouveaux Chevaliers avaient à se munir d'armes, de poudre, d'effets de campement et d'une monture de fatigue. Aussitôt que le nombre des adhérents le permettait, on organisait les compagnies ; on élisait les officiers ; on se réunissait une fois la semaine pour faire l'exercice. La place du hameau retentissait tout à coup du son du clairon et du bruit des armes. Une sorte de milice improvisée, de garde civique libre, donnait aux habitants étonnés le spectacle des évolutions militaires et du tir à la cible. Dans les villes, la carabine de Sharpe à longue portée, celle de Smith qui se charge par la culasse, ne suffisaient plus à la satisfaction de ces goûts guerriers. Après avoir organisé les bataillons d'infanterie, on se mit à former de l'artillerie, pour laquelle on acheta des canons. Les Chevaliers s'exerçaient le samedi soir aux pièces de campagne, attelées des chevaux de la société, et suivies des caissons, des forges, des ambulances, — comme s'il fût question de marcher à l'ennemi.

C'était une véritable armée privée, dispersée dans ses cantonnements, mais prête à recevoir l'ordre du départ. Elle avait non-seulement ses chefs, ses arsenaux, ses magasins, ses administrations organisées, mais aussi son trésor. Des certificats authentiques, délivrés par différentes banques, et publiés dans les journaux, attestaient que les dépôts de fonds, à l'ordre de la société, montaient à *deux millions de francs* et davantage. Quant au personnel, les rôles ont compris un instant près de *cinquante mille hommes*, tous pleins de décision et de vigueur, bien armés, bien équipés, et ce qui est plus encore, tous souscripteurs au fond social.

On débattait publiquement l'emploi qu'il serait possible de donner à cette force, et le but auquel elle pourrait servir. On affirmait que le Comité avait ses plans arrêtés et ses voies préparées. Les uns entrevoyaient une nouvelle Chevalerie, la Che-

Digitized by Google

valerie des Peuples, allant redresser les torts des potentats, guérir les maux des opprimés, faire régner l'équité dans les terres lointaines, et comme l'Hercule antique, terrasser le lion de Némée, introduire les eaux de l'Alphée dans les écuries d'Augias, et délivrer le monde des Géryons modernes. D'autres songeaient à la toison d'or de la Colchide. Pourquoi ne pas établir l'ordre et la paix dans l'immense étendue de l'Amérique espagnole, donner à ce beau pays la liberté civile et la liberté religieuse, rendre la sécurité à ses campagnes, ramener la confiance dans ses villes, et pour prix de ces bienfaits réclamer les terres vierges de cette immense contrée, où l'araire du Yankee ouvrirait bientôt les sillons?

Le temps se passait tour à tour en exercices, en fêtes, en spéculations. La pensée comme les bras était tenue en action. Mais le point d'application manquait à ces dispositions militaires. La société du Cercle d'Or ne se voyant appelée à aucune œuvre pratique, se mit à fondre comme une boule de neige au soleil. Les rangs des compagnies s'éclaircirent; les exercices cessèrent; et les contributions, d'abord en retard, finirent par s'épuiser [1].

Croit-on cependant que ces mouvements d'entrain et de fougue qui saisissent par intervalle le peuple américain, ne soient que des élans frivoles, dont il ne reste rien le lendemain? Sans parler de l'animation et de la variété qu'ils jettent dans la vie, sans s'attacher à leur supériorité sur la sécheresse de l'existence d'Europe et sur sa languissante monotonie, n'est-ce point l'exercice de l'imagination qui forme le principal enseignement des masses? C'est en agitant des projets, des chimères même, que l'intelligence s'étend et que le jugement mûrit. La somnolence des peuples n'est pas seulement funeste à leur bien-être, mais à leur existence même. Si les États-Unis sont faciles à enflammer, s'ils se créent aisément, dans le monde des fictions, des buts imaginaires qu'ils n'atteindront jamais, ils sont prompts aussi à défendre leur honneur attaqué ou leurs droits mis en question. Quand l'Angleterre a *pressé* les matelots

[1] La société existe encore; elle a en ce moment un camp de volontaires au Texas, sous le commandement du général Bickley. Mais sa puissance n'approche plus de ce qu'elle était aux jours de sa splendeur.

Digitized by Google

à bord de leurs navires marchands, en 1812, elle a trouvé dans le peuple américain, plus de séve et plus de vie qu'elle ne l'avait prévu. Jackson a montré à ses vétérans, sur le champ de bataille de New-Orleans (8 janvier 1815), ce que des volontaires yankees savent accomplir; et bientôt la fière Albion demandait la paix.

La société du Cercle d'Or formait une véritable armée — une armée *payante* — que plus d'un souverain d'Europe eut enviée. Mais aucun de ces souverains n'aura jamais la satisfaction de passer en revue cinquante mille volontaires de cette trempe. Les gouvernements européens permettraient-ils d'ailleurs qu'une semblable société se formât en dehors de leur action? Que l'on se figure des amateurs s'exerçant, sur la plaine de Linthout, avec des canons qu'ils viennent de faire couler à la fonderie. Qu'on se représente un bataillon libre, formant les faisceaux et allumant les feux de bivac sur la Place Royale. Les Chevaliers du Cercle d'Or seraient bientôt renvoyés, dans l'Ancien Monde, au tir à l'arc, au berceau et à d'autres jeux innocents. Aux États-Unis, au contraire, — qui ne vivent pas dans la crainte des révolutions comme les monarchies modèles, — une société militaire jouit de la même protection qu'une société biblique et qu'une association de négociants. Le droit de porter des armes est écrit explicitement dans la Constitution. L'esprit public conserve toute sa virilité, toute sa force. Un pouvoir toujours défiant, toujours transi de crainte, n'a pas mis son art à détruire l'initiative et l'énergie de la nation. Aussi le peuple et le gouvernement comptent-ils à toute heure l'un sur l'autre.

Où mène la pusillanimité? Le cavalier timide, effrayé de l'ardeur de son cheval, le fatigue, l'affaiblit, l'épuise, jusqu'à ce qu'il descende à son propre tempérament. Mais l'heure du danger arrive; l'Indien surprend le voyageur dans la plaine, il lui décoche ses flèches empoisonnées. L'homme s'anime à la vue du péril; il presse sa monture, lui enfonce les éperons aux flancs, l'excite, la pousse au combat. Il voudrait galvaniser le cadavre dont il a enlevé la vie. L'ardeur éteinte du coursier ne se rallume pas à sa voix. L'animal débonnaire reste impassible, pendant que les dards du sauvage vont percer sur sa selle l'immobile cavalier.

Trente ans de sourdine politique suffisent pour réduire une

Digitized by Google

nation au rôle du cheval énervé. Il ne faut pour cela ni hostilités déclarées contre l'esprit public, ni poursuites judiciaires, ni coups d'État, ni persécutions. Il suffit d'un système d'atermoiements et de délais : soumettre les idées à une discussion si longue, si fatigante, que le pays les abandonne de dégoût; retarder, par une force d'inertie, la production et l'avancement du mérite; remettre la direction des principaux services à des hommes usés, sans initiative et sans nerf. Traînant en longueur les plus simples réformes, lanternant les idées, ballottant les esprits de la crainte du spectre noir à celle du spectre rouge, énervant les hommes avant de les admettre au pouvoir, on arrive à cet état d'indolence publique où les libertés les plus chèrement conquises n'ont plus de prix, parce qu'elles n'ont plus d'usage pratique.

Mais l'heure du danger sonne aussi quelquefois pour les dynasties. On jette au peuple un cri de détresse : le peuple soulève à peine la tête, et se rendort. On implore l'aide de ceux que l'on rejetait autrefois :

Quand tombe la patrie,
Sous des voisins altiers,
Mourante, elle s'écrie :
A moi, contrebandiers !

Les contrebandiers ne la sauvent pas. Une nation instruite à la passivité, à l'indolence, n'existe plus que de nom. Dans le monde moral, comme dans le monde physique, la force active et spontanée découle d'un seul principe : la vie. La nationalité n'est solide et durable que chez les nations vivantes; et les seules nations vivantes sont celles qui se montrent capables de s'agiter et de s'émouvoir.

J.-C. HOUZEAU.

Digitized by Google

LE SALON DE 1860

A BRUXELLES.

Nous n'aimons guère, à dire vrai, les expositions de tableaux, telles qu'on les a instituées dans notre pays, et nous ne comprenons même pas que les inconvénients de tout genre qu'elles présentent, et qui frappent tout le monde, n'aient pas encore fait songer à une réforme, devenue, selon nous, indispensable. Cette réforme, d'ailleurs, aurait dû avoir été inspirée depuis longtemps par l'exemple d'un pays voisin, où des expositions *permanentes*, parfaitement entendues, parfaitement organisées, soutiennent et encouragent sans cesse l'art et les artistes, en donnant au progrès cette marche constante, cette activité ininterrompue qui est de son essence même. Malheureusement le pays voisin dont nous parlons n'est pas situé au sud de la Belgique, il est à l'est, et c'est rarement de ce côté que se tournent nos engouements. Quand donc s'avisera-t-on, une fois par hasard, d'imiter les Allemands dans ce qu'ils ont de bon, au lieu de prendre toujours aux Français ce qu'ils ont de pire?

Nos expositions triennales ne sont que d'épouvantables entassements, au milieu desquels la critique consciencieuse se trouve tout d'abord dans un complet désarroi, tandis que la masse du public, errant de côté et d'autre, sans savoir où

Digitized by Google

porter les regards, ne tarde pas à céder à une fatigue invincible, à sentir toute curiosité s'émousser, tout intérêt s'éteindre, et le plaisir qu'elle attendait se transformer en peine. Dans ces conditions, l'art perd bien plutôt qu'il ne gagne à ces institutions qui avaient pour but de le fortifier. Quelques œuvres, il est vrai, surgissent du chaos, apparaissent dans le tourbillon, fixent l'attention générale : aussitôt, voilà le signal donné ; les camps se forment, on attaque sans pitié, on loue sans modération, et la durée de l'exposition se passe à discuter le mérite d'une vingtaine de productions, remarquables sans doute, mais non les seules remarquables, ni toujours les plus remarquables. Le reste, — plus d'un millier d'œuvres de tout genre, — passe inaperçu ou tout au moins n'attire qu'un coup d'œil distrait, plutôt dédaigneux que bienveillant.

Il ne sert de rien de réclamer des locaux plus étendus et plus favorablement disposés, d'attaquer le jury de placement, de crier à la négligence, à l'injustice, à la partialité. On a essayé aujourd'hui de tous les systèmes d'aménagements, et toujours les mêmes observations se sont reproduites. Et comment voulez-vous donc que l'on parvienne à placer d'une manière convenable les 1,114 numéros, par exemple, que porte le catalogue de 1860 ? Comment voulez-vous surtout, car c'est là le point essentiel, que l'attention se soutienne dans l'examen de ces 1,114 œuvres d'art ?... — On s'y prend à plusieurs fois, répondrez-vous. — Soit : supposons qu'on fasse à l'exposition *neuf* visites, de *deux* heures chacune, et il est bien difficile de rester plus de deux heures sans éprouver une véritable lassitude : cela ne fait pas *une minute* par objet exposé. Or, si bien des toiles ne valent pas une minute d'attention, il en est un grand nombre aussi dont l'examen exige dix fois, vingt fois plus de temps, et vous conviendrez que cette *moyenne* d'une minute est réellement insuffisante. Vous avouerez, dès lors, qu'une appréciation exacte de l'exposition, par les personnes qui ne font que trois ou quatre visites, et c'est la majorité du public, est complétement, absolument impossible.

Un autre inconvénient qui résulte, inévitablement, d'un assemblage aussi considérable de productions dues à tant d'artistes divers, consiste dans les disparates choquantes, dans les oppositions de ton, de lumière, de procédé, injustement favorables

Digitized by Google

à quelques-unes, nuisibles à la plupart, et faisant naître des effets nouveaux que nulle science n'eût pu calculer ou même prévoir. Si les comparaisons sont souvent nécessaires au jugement que l'on veut rendre impartial, c'est à la condition que les objets comparés conservent chacun leurs avantages. Il arrive même que le voisinage d'une œuvre complétement différente et conçue d'après des principes tout opposés, exerce une influence énorme sur le caractère d'une statue, d'un tableau, d'une gravure, qui, dans d'autres conditions, serait autrement apprécié. *Ecco fiori* de M. de Curzon et le *Temple de Spalatro* de M. Van Moer, placés de chaque côté de la *Tondeuse de moutons* de M. Millet, ne sont certes pas dénués de mérite : voyez comme ils perdent au rapprochement, et demandez-vous si la *Tondeuse de moutons* n'y gagne pas au contraire un peu plus qu'il ne faut.

Mais le plus grand vice, selon nous, des expositions périodiques est de contrarier la marche régulière, le progrès continu des beaux-arts, en ne stimulant qu'à de certains moments le zèle des artistes, et en laissant s'éteindre dans l'intervalle une émulation qui parfois ne se rallumera plus. La plupart de nos grands peintres et de nos grands statuaires ont peu à peu déserté les expositions. Cessent-ils de travailler? Non; ils exposent même dans leur atelier leurs œuvres terminées. Qu'auraient-ils à gagner dans ces tournois, dans ces mêlées confuses, dans ces jeux de hasard, où l'on improvise les gloires nouvelles sans attendre que d'autres succès viennent les confirmer, sans laisser aux vaincus du jour le temps de se reconnaître et de prendre leur revanche.

Quel avantage trouve-t-on, en définitive, à mettre ainsi les arts du dessin en coupes réglées, au lieu de les laisser croître et grandir librement? Nous serions vraiment fort curieux de le connaître. Peut-être cependant est-ce une mesure de précaution contre l'invasion des idées nouvelles, une loi protectrice des saines traditions. En effet, nos musées sont ouverts toute l'année ; nous pouvons constamment nous repaître les yeux des chefs-d'œuvre des anciens maîtres, en savourer les beautés; il ne nous est donné que par des circonstances tout exceptionnelles, de goûter ce que produisent nos artistes contemporains, sauf tous les trois ans, et pendant deux mois seulement, qu'on

Digitized by Google

nous en donne une indigestion capable de faire prendre en dégoût pour longtemps toutes les œuvres de l'art moderne.

Nous n'avons pas l'intention de refaire, nous vingtième, une revue complète du Salon de 1860 à Bruxelles. Venant après tous les autres critiques et au moment où l'exposition aura été visitée par la majorité du public, nous pouvons nous dispenser de toute description, de toute analyse, et nous borner à formuler nos appréciations d'une manière générale. Force nous est d'ailleurs, malgré notre bonne volonté de rendre hommage à tous les efforts, quelque humbles qu'ils paraissent, de ne signaler que les œuvres les plus importantes, les tendances les plus heureuses, les progrès les plus dignes d'attention et d encouragement. En présence d'œuvres aussi nombreuses et aussi variées, nous le répétons, une véritable critique est impossible : il nous faudrait plus de deux mois de travail et un volume tout entier de la *Revue* pour rendre compte convenablement et comme nous l'entendons, de cette immense réunion d'œuvres d'art. Si l'innovation que nous réclamions tantôt, ou pour mieux dire ce retour aux vrais principes, venait un jour à se réaliser, comme nous nous empresserions de consacrer, tous les trois mois, une revue régulière et suivie aux progrès de l'art en Belgique, et combien une pareille revue offrirait par elle-même d'intérêt!

Réduit à ne considérer l'exposition actuelle que comme une étape de l'histoire de l'art contemporain, nous comparerons naturellement cette étape à celle de 1857, et nous aurons dès lors à féliciter nos artistes d'avoir si brillamment fourni cette dernière traite. Nous n'hésitons pas à affirmer que le Salon de 1860 est l'un des plus beaux de ceux qui se sont succédé à Bruxelles depuis bien des années. S'il y a peu de chefs-d'œuvre, comme on se plaît à le répéter, jamais autant d'œuvres ne nous ont paru mériter une attention sérieuse, et jamais autant de talents divers ne se sont révélés à la fois, avec des qualités, discutables sans doute, mais non contestables.

Loin de nous effrayer des systèmes, des innovations même maladroites, des recherches de procédés ou de manières en dehors des routes battues, nous y applaudissons de grand cœur, tout en exhortant les artistes à se mettre en garde contre l'engouement et l'exagération. Entre la témérité et la routine

Digitized by Google

notre choix n'est pas douteux. Peu nous importe que cette témérité ne soit pas toujours heureuse ; il y a inévitablement quelque chance à courir pour tout inventeur, et, en matière d'art, le goût s'acquiert, se forme, s'amende, bien longtemps après la manifestation de l'originalité.

A ce point de vue, M. Victor Van Hove mérite toutes nos sympathies, car, plus franchement et plus audacieusement qu'aucun autre statuaire, jusqu'aujourd'hui, il essaye de fournir à son art des ressources nouvelles, des domaines inexplorés. C'est ce qu'il fallait reconnaître avant tout, c'est ce qu'il fallait respecter et louer, au lieu de se jeter, d'une part dans un fétichisme aveugle, d'autre part dans un outrageant dédain. Nous plaçons dès à présent M. Van Hove au rang des véritables artistes, mais nous ne nous dissimulons pas, et nous ne voulons pas lui dissimuler non plus qu'il a encore beaucoup à faire, même beaucoup à apprendre. Les hommes de la trempe de M. Van Hove savent s'entendre dire de ces choses.

La *Vengeance*, représentée par un esclave nègre, marque un progrès énorme sur le *Nègre après la bastonnade* exposé il y a six ans. Au lieu d'un simple *moment* physique, l'auteur nous présente aujourd'hui un *moment* à la fois physique et moral, une concentration de l'idée, une suspension en même temps qu'une préparation du mouvement : toutes conditions qui sont de l'essence de la statuaire et dont elle sait tirer le plus grand parti. La *Bonne et la Mauvaise Mère après le jugement de Salomon* nous offrent également deux figures parfaitement comprises sous le rapport du choix du moment, de l'invention des types et du caractère des sentiments. C'est là, évidemment, de la statuaire moderne, prenant pour but l'expression au lieu de la forme, négligeant même celle-ci pour celle-là. D'un côté la bonté, la tendresse, la joie expansive, quelque peu au détriment de la sévérité des lignes ; de l'autre côté le dépit, la colère, la haine menaçante mais retenue, et, pour faire contraste sans doute, des formes un peu trop amples, trop charnues, trop puissantes. On préfère généralement la *Mauvaise Mère*, et nous gagerions que M. Van Hove est lui-même de cet avis, car cette dernière œuvre a dû lui coûter plus de peine, tandis que l'autre est le produit d'une véritable inspiration.

Il nous semble qu'en général M. Van Hove manque d'une

Digitized by Google

certaine correction dans les détails, correction qui s'acquiert, et qu'il acquerra lorsqu'il le voudra. Qu'il fouille le marbre, véritable matière de la sculpture, et qu'il s'astreigne à ce travail minutieux qui fait valoir les moindres nuances de la pensée. Qu'il étudie l'antique, non pour le copier, mais pour s'en servir comme d'un élément, d'une ressource précieuse en certains cas, et surtout comme d'un modèle de goût. La vigueur saisissante des *Nerviens* est déparée par quelques formes lourdes, la grâce irréprochable de l'*Enfant jouant avec un chat* tombe dans les formes grêles : ce sont des écueils à éviter, et nous les signalons à l'auteur avec d'autant plus de franchise qu'il saura bien démêler dans notre critique les vives sympathies qu'il nous inspire.

La sculpture nous offre plusieurs œuvres fort remarquables, parmi lesquelles nous plaçons le *Chactas* de M. Gruyère : la pose n'est nullement académique, le type est étrange, mais la douleur imprimée sur ce visage et révélée par cet affaissement, cette prostration de tout le corps, est si vraie, si profonde, qu'on se sent ému invinciblement. M. Rietschel nous prouve que l'on peut faire une œuvre d'art et un chef-d'œuvre d'un simple buste; cette tête de *Rauch* est fouillée avec une science, un talent au-dessus de tout éloge. Nous avons parlé du *Premier Amour* de M. Fiers et de la *Jeune Fille à sa toilette* de M. Frison à propos des plâtres de ces mêmes ouvrages exposés au dernier Salon : bornons-nous à faire remarquer chez ces artistes l'habileté du ciseau et une grâce légèrement maniérée. Comme composition, le groupe de M. Fiers se recommande par une agréable harmonie de lignes; c'est la pureté et le charme du dessin qui distingue M. Frison. Quant à la grosse *Zingara* de M. Clesinger, qui attire les yeux par le charlatanisme du procédé, si nous avouons que l'effet d'ensemble est assez entraînant, de profil surtout, nous nous refusons absolument à y voir de l'art sérieux. Il y a plus de délicatesse dans l'*Ariane* de M. Aimé Millet, mais l'abandon et la grâce de l'attitude ne nous font point pardonner à ce style théâtral, intolérable, selon nous, dans la statuaire. La réaction contre l'antique entraîne M. Millet jusqu'à nous offrir, à propos du portrait de Mme la comtesse de R***, une représentation fidèle, en marbre sculpté, des plus volumineux jupons que puisse supporter une crinoline.

Digitized by Google

Où l'art moderne va-t-il se nicher? Puisque nous en sommes aux tours de force assez bien réussis, citons également la *Vénus voilée* de M. Auguste Van den Kerckhove.

Nous ne devons pas oublier le *Jeune Napolitain jouant à la rauglia*, de M. Sopers; ce n'est guère qu'un moule pris sur nature, mais la pose est heureuse. L'*Attente*, de M. Jacques de Braekeleer, a le mérite de l'intention, amoindri par quelques incorrections de dessin. Une grâce un peu trop étudiée prévient défavorablement à l'égard de l'*Hospitalité* de M. Joseph Jaquet : et puis, pourquoi représenter l'hospitalité par une bouquetière, et par une bouquetière à peu près nue? Il y a là, ce nous semble, quelque chose de plus, ou de moins, que l'hospitalité ordinaire.

Malgré la sévérité apparente de quelques-unes de nos observations, les œuvres que nous venons de citer n'en ont pas moins des qualités réelles, qui les distinguent éminemment du reste de la sculpture. Quand nous aurons signalé quelques bustes encore, deux surtout exécutés par M. Léopold Wiener, puis celui du docteur Petroz par M. Millet, et celui de M. Cattier intitulé *Idylle;* quand nous aurons loué le style monumental et l'expression, peut-être trop exclusivement satirique, du *Van Maerlant* de M. Pickery; quand nous aurons enfin appelé l'attention sur les petits bronzes de MM. Mène et Moigniez, qui ont bien leur mérite, quoique sculpture d'ameublement et de fantaisie, nous pourrons considérer comme à peu près terminée cette première partie de notre tâche.

La gravure est magnifiquement représentée au Salon de 1860. En commençant par les artistes étrangers, auxquels nous nous plaisons à rendre hommage, nous ne pouvons qu'admirer sans réserve la *Dispute du Saint-Sacrement* de M. Keller, de Dusseldorf. Nous placerons sur la seconde ligne *ex æquo*, M. François pour son *Jésus au jardin des Olives* d'après Paul Delaroche, et M. Frédéric Weber, pour sa *Vierge au linge* d'après Raphaël. Ce sont là des travaux sérieux, qui témoignent d'une entente parfaite des ressources de la gravure. MM. Pollet et Masson méritent aussi une mention spéciale et des plus honorables pour la manière dont ils ont reproduit le dessin de M. Bida représentant l'*Ancien Mur du temple de Salomon;* mais une gravure exécutée par deux artistes, et d'après un bon des-

Digitized by Google

sin déjà fait, n'offre pas évidemment d'aussi grandes peines.

Les œuvres de M. Calamatta, gravures et dessin, ont droit à nos plus vives sympathies. La réputation de M. Calamatta s'est soutenue intacte depuis longtemps, et elle brille encore du plus grand éclat au milieu des jeunes maîtres que l'éminent artiste a formés en Belgique.

Parmi nos compatriotes nous avons à citer d'abord MM. Bal et Franck. Le premier a reproduit avec bonheur le tableau de M. Gallait, *Jeanne la Folle;* le second, dont l'activité ne se dément point depuis bien des années, a exposé deux bons dessins, dont l'un surtout, d'après le *Saint Martin* de Van Dyck, présentait des difficultés énormes, et deux gravures, l'une d'après un portrait de M. Robert, l'autre d'après le *Paul et Virginie* de M. Van Lerius. Cette dernière gravure attire, à juste titre, l'attention du public artiste, et, en effet, la science du burin, l'habileté, le goût exquis qui s'y révèlent, en font un chef-d'œuvre. Les nuances et les demi-teintes surtout y sont observées avec la plus grande délicatesse et sans nuire à l'effet général qui est irréprochable. N'oublions pas M. Meunier et M. Desvachez, celui-ci dont la gravure d'après le *Compromis des nobles*, fort bien burinée, manque malheureusement de couleur et de perspective aérienne; celui-là, M. Meunier, qui a eu le mérite de rendre fidèlement le caractère tout particulier du tableau de M. Madou, la *Chasse au rat*. Citons enfin M. Falmagne qui montre de bonnes qualités aussi, et M. Michiels, dont le travail est fait avec soin. On voit, par ce simple aperçu, que l'art de la gravure tient fort honorablement sa place au Salon.

Nous n'avons presque rien à dire de la lithographie, qui semble se mourir faute d'encouragements. Il serait pourtant souverainement injuste de dédaigner les œuvres exécutées en ce genre par MM. Mouilleron, Schubert, Stroobant, et même Henri Hymans, un débutant qui donne des gages d'un talent véritable.

Les portraits dessinés par MM. Schubert et Ghémar, les aquarelles de MM. Simonau, Toovey, Lauters, sont sans doute des œuvres de mérite, mais sacrifiées inévitablement, annihilées par le voisinage de la peinture à l'huile. Les dessins de M. Bida conservent seuls leur prestige; ce sont des conceptions originales que l'habileté de l'exécution vient encore faire

Digitized by Google

valoir : la *Résurrection de Lazare*, d'un effet surprenant, indique le grand artiste.

M. Guffens a non-seulement les pures traditions de la peinture religieuse, mais le goût et l'entente du style propre à la peinture monumentale. Ses cartons, correctement dessinés, nous transportent dans un coin oublié du monde de l'art et nous y dévoilent des richesses d'un prix inestimable. La tâche imposée à M. Joseph Gérard était beaucoup plus difficile et exigeait des qualités plus complexes; le projet de peinture murale pour les écoles primaires de la Belgique, est, dans son cadre restreint, une vaste et importante composition. Quelques parties sont savamment traitées, tout en dénotant une netteté de vues indispensable au but que l'auteur se propose. Nous souhaitons vivement que ce projet soit adopté : il n'y a pas d'influence plus grande que celle de l'imagerie sur l'esprit des enfants, et l'on sait ce qu'a dû la religion du moyen âge, ce que doit encore le catholicisme à cet enseignement des yeux, à cet éveil de la pensée par l'imagination.

Les médailles de MM. J. et L. Wiener sont tout ce que nous a donné la numismatique, mais il y a dans ces cadres de quoi consoler amplement de l'absence d'autres œuvres importantes du même genre. En voyant le talent de M. Léopold Wiener se manifester dans un si grand nombre de productions réunies sous un même coup d'œil, on comprend mieux encore la supériorité de l'artiste et l'on apprécie la variété qu'il sait mettre dans ses compositions. M. J. Wiener se borne à la reproduction en relief des plus beaux monuments de l'Europe, mais le champ qu'il exploite est vaste, puisque c'est toute l'histoire de l'architecture, et les difficultés spéciales que présente une semblable tâche exigent une science profonde, non moins qu'une grande habileté technique.

L'architecture elle-même n'est représentée au Salon de 1860 que par des plans d'une médiocrité déplorable. Mais aussi quand songera-t-on enfin à nous doter d'une véritable école d'architecture? La décadence de cet art est déjà tellement profonde dans notre pays, que l'on y remédiera à peine par les efforts les plus courageux et les mesures les plus énergiques.

Nous avons commencé notre revue par les différents arts que les critiques relèguent d'ordinaire sur le deuxième ou le troi-

Digitized by Google

sième plan, et dont bien souvent ils ne disent que quelques mots, par une sorte d'acquit de conscience.

Dans la peinture, c'est naturellement le genre et le paysage qui dominent, et qui dominent de plus en plus depuis bien des années, au point d'absorber en partie ce qu'on s'obstine à appeler l'histoire. Aussi la qualification de grande peinture, employée encore par certains critiques, est-elle devenue un non-sens.

Les sujets religieux ou mythologiques, que nous comprenons dans une seule catégorie, comptent plusieurs œuvres importantes. Le *Bon Samaritain* et la *Léda* de M. Fassin attirent vivement notre attention; il y a là de bien brillantes promesses et la *Léda* surtout est une œuvre de premier ordre, bien que l'artiste n'ait usé d'aucun charlatanisme pour la faire accepter comme telle. M. Pécher a été plus heureux avec sa *Vierge des naufragés* qu'avec le *Saint Sébastien* exposé il y a trois ans; c'est de la bonne peinture, la composition a de la hardiesse, trop de hardiesse, et la couleur est excellente. Le *Saint Sébastien* de M. Tabar est bien dessiné, bien étudié; mais d'où vient cette apparence de vétusté? Elle vient d'une entente maladroite du coloris, comme on peut s'en convaincre à la vue d'une autre toile du même peintre, *Attila faisant massacrer des prisonniers*, où il n'y a plus de couleur du tout. M. Émile Leclercq a traité d'une manière neuve le sujet de la *Mort de saint Jean-Baptiste*, et le caractère qu'il a donné à Hérodiade est fort heureux aussi; il n'y a que le bourreau dont l'attitude nous déplaise.

Nous serions fort embarrassé d'apprécier les œuvres de MM. Wauters, Dobbelaere, De Gronckel, Joseph Pauwels, qui ont des qualités sans doute, mais de ces qualités qui disparaissent à côté du souvenir de mille sujets semblables, semblablement traités. Chose étrange cependant, certains peintres se font remarquer précisément en se rapprochant davantage des maîtres du genre, en exécutant des pastiches. Tel est M. Diaz, qui nous refait les grands maîtres italiens dans son *Réveil de Jésus* et sa *Vénus et Adonis;* tel aussi M. Lagye, qui rentre dans l'école des Van Eyck avec ses *Funérailles de la fière Marguerite de Louvain*. Est-ce de l'originalité? peut-être; mais si cela ne manque pas de charme, c'est aux modèles qu'en

Digitized by Google

revient tout l'honneur. On a encore été plus loin dans cette voie. M. Joseph Ducaju remonte plus haut que M. Lagye, en peignant le *Miracle des Roses* et la *Légende de saint Hubert* à la manière des premiers Flamands, et nul ne peut disconvenir qu'il y ait là un talent réel, sérieux, éminent. M. William Dyce, enfin, exagère toutes ces tendances, les pousse à l'impossible, les réduit à l'absurde : son *Titien enfant* est une curiosité, et nous n'y verrions qu'un tour de force puéril, si l'on ne nous disait que ce tableau est un spécimen des produits de toute une école anglaise, qui s'intitule gravement les *pré-raphaēlistes*.

La manie de l'archaïsme fait parfois merveille lorsqu'elle s'empare d'artistes de premier ordre : témoin MM. Leys et Lies qui y ont puisé des chefs-d'œuvre. Ce qui est à déplorer en ce cas, c'est l'imitation de seconde main. M. Koller, malgré tout son talent, verse dans cette erreur, que son *Faust et Marguerite* rend frappante. Peut-être M. Ferdinand Pauwels est-il entraîné, sans le savoir, dans le même tourbillon : il y a dans le tableau de la *Veuve d'Artevelde* un tel entassement de personnages, une telle minutie de détails, une telle sollicitude à faire tout valoir, que nous sommes ramenés, en quelque sorte, à l'enfance de l'art. Est-ce là ce que M. Pauwels nous avait promis il y a trois ans? Admirable peinture, intentions excellentes, épisodes charmants, expressions heureuses, sujet supérieurement choisi, tout cela se reconnaît, se sent ou se devine, mais l'effet est manqué : la perspective linéaire est vicieuse; la perspective morale, bien plus importante encore, est absente.

M. de Groux n'a pas fait seulement ce qu'on nomme des progrès : il s'est transformé. Sans perdre les qualités qui l'ont distingué dès l'abord, et qui consistent dans un sentiment profond, dans une originalité sincère, dans une sorte d'instinct de la valeur de son art, il a mieux soigné l'exécution, il s'est montré réellement peintre. Cette fois l'effet, qui n'était naguère que pour l'âme, est aussi pour les yeux : c'est une condescendance dont nous savons gré à l'artiste, mais dont il a été le premier récompensé. Le *Prêche de Junius* est une œuvre capitale; la *Mort de Charles-Quint* est presque un chef-d'œuvre. *Presque* : n'exagérons rien; M. de Groux est un des artistes

Digitized by Google

pour lesquels nous voulons, de parti pris, être sévère, et nous sommes sûr que si ces lignes tombent sous les yeux de quelqu'un de ces artistes, il s'écriera, comme l'Alceste de Molière :

Tant mieux, morbleu! tant mieux! c'est ce que je demande.

Donc, nous dirons à M. de Groux, en toute franchise, que si sa pensée est profonde, émouvante, bien caractérisée, le procédé est encore défectueux en bien des points et le style plein de négligences. Le ton sombre, lugubre, qui règne dans la *Mort de Charles-Quint*, impressionne tout d'abord d'une façon heureuse, mais l'harmonie du clair-obscur pouvait être mieux comprise, et la perspective mieux ménagée. Les lueurs du bûcher se reflétant dans la salle du prêche offraient, certes, des difficultés nouvelles dans la peinture, et font excuser certaines incorrections, mais l'ensemble même n'est pas satisfaisant : il y a trop de monde dans un si petit espace ; et, chose plus grave ! ces physionomies, qui, dans l'intention de l'artiste, devaient être intelligentes, ne sont que basses ou béates, vulgaires ou sans expression.

M. Slingeneyer, lui, reste le même, avec ses défauts et ses qualités. Sa *Lutte en mer* nous montre tout ce qu'il y avait de bon, d'excellent dans *le Vengeur*, avec les bizarreries de composition et les témérités de mauvais goût qui déparaient les batailles de *Lépante* et de *Trafalgar*. L'intention est toujours louable, le sentiment énergique, la peinture surtout est d'une incontestable vigueur, d'un travail consciencieux et sûr. Nous ne dirons rien du *Triomphe de Clodion* qui n'est qu'un décor et qui viole à la fois le goût et l'histoire; mais nous nous arrêterons un instant au *Jeune Martyr*, conception féconde et intention bien rendue. Pourquoi cette malheureuse porte, trop large ouverte, trop près du prisonnier, et laissant apercevoir un trop grand espace entièrement vide, vient-elle rompre l'harmonie du ton général? Il y a dans cette distribution maladroite de la lumière un vice capital dont l'effet est déplorable.

La *Cave de Diomède* était un magnifique sujet dont M. Stallaert a tiré grand parti. L'étude et l'observation de l'antiquité, indispensables en pareil cas, devaient s'allier au sentiment dramatique le plus vif, et la combinaison de ces deux éléments

Digitized by Google

offrait des écueils que l'artiste a su éviter. Nous avouons cependant notre prédilection pour la composition du même auteur, *Héro éclairant la traversée de Léandre*, composition charmante, d'une grande distinction et d'un goût irréprochable.

M. Starck nous a donné une *Lucrèce* de fantaisie qui n'a absolument rien de l'austère matrone romaine, qui s'en éloigne même, sous tous les rapports, autant qu'il est possible. Que signifie cette révolte contre l'histoire? Nous n'en savons rien et nous ne le devinons pas. Mais, cette réserve faite, nous admirons la façon dont le peintre a traité ces draperies soyeuses, nous trouvons même quelque chose de séduisant dans l'ensemble de la composition. Il y a de la fantaisie aussi dans la *Bethsabée au bain* de M. Picqué, mais une fantaisie admissible et un talent incontestable.

M. Hauman a fait une fort belle peinture de la *Leçon d'anatomie de Vésale*, mais nous regrettons de n'y trouver aucun aliment ni pour le sentiment ni pour la pensée : c'est la faute du sujet évidemment, mais pourquoi choisir ce sujet. La *Dernière Pensée de Weber*, du même auteur, tombe dans l'excès contraire et ne nous émeut pas davantage. Quelle différence avec le tableau de M. Dell'Acqua, les *Parguinoles partant pour l'exil!* Comme cela est senti, comme cela est exprimé ! M. Dell'-Acqua est un de nos rares artistes qui croient à la mission de l'art, et qui, en ne perdant jamais de vue le but qu'ils veulent atteindre, ne négligent aucune des ressources du procédé.

La *Jeanne d'Arc* de M. Van Lerius a surpris autant qu'attristé les amis sincères de l'artiste. Ce ne sont pas là non plus les promesses des expositions précédentes. Peinture mignarde, propre et luisante, formant le pôle opposé à la touche rude, vigoureuse et brutale de M. Millet, l'auteur de la *Tondeuse de moutons*. On ne peut disconvenir que cette dernière œuvre ait des qualités réelles, mais, en vérité, n'est-ce pas le dégoût de la fadeur quintessenciée, du coloris équivoque et des petites manières qui a fait exalter cette grossière paysannerie? On s'est ingéré d'y démêler une idée d'art : il n'y avait qu'à jeter les yeux sur *la Mort et le Bûcheron*, du même peintre, pour voir ce qu'il fait d'un sujet lorsqu'il lui arrive, par hasard, d'en rencontrer un. Ce n'était pas la peine, d'ailleurs, de tourner en dérision les anciens tableaux hollandais, représentant invaria-

Digitized by Google

blement une femme qui lave de la vaisselle à une fenêtre, pour nous rendre aujourd'hui des femmes qui tondent des moutons.

M. Robert-Fleury est resté ce qu'il était, un peintre très-consciencieux et très-estimable, dans les deux ouvrages qu'il a envoyés au Salon de 1860; on peut préférer l'*Entrevue de Jules II et de Michel-Ange*, à cause de l'intérêt que présente la donnée, mais la *Lecture du formulaire provoqué par le livre de Jansénius* n'a pas moins de qualités sérieuses. M. Constantin Meunier, comme M. de Groux, a fait, depuis la dernière exposition, un pas de géant; ses *Funérailles d'un trappiste* ont une harmonie de composition, une sobriété d'effets, une entente du clair-obscur, une sévérité de lignes, qui ne frappent pas tout d'abord peut-être, mais où l'on ne tarde pas à distinguer le grand artiste.

Il ne faut pas être injuste pour M. De Biefve : sa *Comtesse d'Egmont* est de l'excellente peinture, digne de ce que l'école belge a produit de meilleur depuis 1830. Que l'on critique le sujet et même la manière de le comprendre, nous ne nous y opposons pas; mais que l'on sache aussi rendre hommage à des réputations acquises lorsqu'elles n'ont pas démérité de l'estime publique. Ah! que MM. Gallait, Wappers, De Keyser, Navez et autres ont raison de ne plus affronter nos luttes triennales!

M. Cermak, qui n'a jamais fait, en définitive, que nous donner de brillantes espérances, mérite d'être traité cette fois un peu sévèrement. Une *Monténégrine et son enfant*, quelque richement habillée que soit l'une et quelque nu que soit l'autre, ne suffisent pas pour constituer une œuvre d'art. Nous avouons qu'à nos yeux l'idée est toujours la chose capitale, essentielle. Il y a une idée dans le *Charles-Quint* que M. Billoin nous représente visitant Jeanne la Folle, sa mère, et nous sommes disposé à passer sur quelques négligences de composition. Il y a une idée, plus saillante encore, saisissante même, dans le tableau de M. Carion, *Charles IX, ayant à ses côtés sa mère Catherine de Médicis et sa femme Élisabeth d'Autriche, écoute les psaumes de la pénitence*, et nous tenons grandement compte à l'artiste des intentions que révèle tout son travail.

Nous terminerons cette rapide revue de la peinture d'histoire par les deux œuvres dont on s'est occupé le plus dans la presse, et que l'on a peut-être un peu surfaites : la *Mort de*

Digitized by Google

César de M. Gérôme et la *Lecture de l'arrêt de mort à Marie-Antoinette*, par M. Muller. Ces deux tableaux, de dimensions peu étendues, attirent par le sujet, et prêtent, par ce sujet aussi, à tout un monde de pensées. On pourrait, jusqu'à un certain point, les comparer. Les deux artistes ont sagement agi en ne forçant point l'impression, en se bornant, en quelque sorte, à favoriser l'émotion du spectateur. Simplicité de la composition, teinte grise, terne et triste des fonds et des accessoires, isolement des personnages et des groupes, sur lesquels l'attention se porte dès lors plus aisément : tout cela témoigne d'une haute habileté, d'une grande science. Mais, en examinant l'œuvre sans prédisposition à se laisser dominer par le sujet, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'expression des visages, que la mimique en général est nulle chez M. Muller, vicieuse ou maladroite chez M. Gérôme. Que disent ces figures? que disent ces attitudes? Rien, absolument rien par elles-mêmes : c'est vous, vous spectateur, qui leur prêtez vos propres sentiments, faites-y attention.

Nous classerons dans la peinture de genre l'admirable petite toile de M. Bellangé représentant un *Combat de maison en maison*, et les trois petites toiles, plus admirables encore, de M. Camphausen, représentant *Frédéric le Grand avant la bataille, le général Ziethen s'avançant pour surprendre l'ennemi*, et *le général Seydlitz donnant avec sa pipe le signal de l'attaque*. Quelle vie! quelle animation contenue et près d'éclater! Quel entrain, quelle rage, à réveiller tous nos instincts de lutte, à faire aimer la guerre! On a songé à bannir les poëtes, parce qu'ils amollissent le sentiment : nous bannirions, au contraire, les peintres du mérite de MM. Camphausen et Bellangé, parce qu'ils donnent du charme à la haine.

Mais voici le genre proprement dit qui nous mène à des scènes plus paisibles, plus douces, tantôt mélancoliques ou sérieuses, tantôt plaisantes ou naïves. Voici M. Israëls, si remarquable déjà il y a trois ans, si profond aujourd'hui, si vrai, si émouvant : le *Sort d'une femme* est un chef-d'œuvre qui arrête tout le monde; la *Maison tranquille*, la *Vieille mère Marguerite* attirent invinciblement. Voici M. Bles, plus spirituel, trop spirituel parfois, trop semblable à lui-même, mais toujours amusant. Voici M. Dillens, qui s'est fourvoyé cette fois dans la peinture

Digitized by Google

historique avec un tableau plein d'erreurs d'ensemble et de qualités de détail, mais qui nous a donné, en revanche, la *Fenêtre aux confidences* et cette jolie *Partie de patins*, si entraînante, avec ce beau type de paysan hollandais et cette charmante fille rouge de froid et de plaisir. Voici M. Ten Kate, qui commence à se répéter, mais qui n'en conserve pas moins aussi sa verve et le bon style flamand des intérieurs d'auberge. Voici M. Verveer, avec ses intérieurs de villages, cette ravissante scène de *Kermesse à Scheveningue* et ces quelques *Maisons de pêcheurs* adossées à une digue au delà de laquelle on devine si bien la mer.

Et ceci n'est encore que le contingent hollandais. Les Allemands ne sont pas moins féconds, bien que de moindre importance qu'à la dernière exposition. Nous citerons seulement les *Deux Destinées* de M. Sohn, dont l'idée, un peu rebattue, est gracieusement exprimée; le *Soir d'automne au bord du Rhin* de M. Boettcher, qui nous transporte au milieu de joyeux buveurs, en face d'un site des plus romantiques; et la pittoresque *Chapelle* de M. Ritz, où prient avec tant de candeur les bons paysans du Valais.

Parmi les œuvres françaises, fort nombreuses au Salon de 1860, il convient de signaler tout d'abord la délicieuse petite *Tête de berger* de M. Ricard : rien de plus fin, de plus distingué, de mieux rendu comme physionomie, comme modelé, comme style. M. Breton nous a envoyé quatre tableaux pleins de charme qui n'ont que le tort de reproduire tous les quatre le même type de paysanne. Mais ce type est des plus agréables sans recherche, des plus nobles sans sortir de la nature campagnarde, des plus expressifs sans rien perdre de son exquise simplicité. Si à la correction du dessin venait s'allier une meilleure entente de la lumière, ces toiles seraient irréprochables.

Nous nous bornons à citer M. Comte pour sa *Jeune fille consultant une bohémienne*, M. Hébert pour sa *Barbara*, M. Fichel pour ses piquants mais éternels *Joueurs d'échecs*, M. Lambert pour sa gracieuse *Chevrière*, M. Hillemacher pour sa *Partie de billard* si bien copiée sur nature, M. Isabey, malgré l'extrême négligence de ses petites esquisses, M. Montfallet pour sa plaisante et originale *Représentation de Pierrots*, et M. de Curzon

Digitized by Google

aussi pour ses *Bouquetières romaines,* d'un ton malheureusement un peu fade, et M. Baron pour sa *Cueillette des prunes.*

Mettons à part M. Brillouin, dont la *Sonate* est un chef-d'œuvre de comique et de naturel, et rendons justice au talent dont M. Courbet a fait preuve dans la *Femme au miroir;* mais gardons-nous de parler des *Demoiselles de la Seine* qui ont fait, selon nous, trop parler d'elles.

M. Madou est toujours à la tête de nos compatriotes dans la peinture de genre; nous devons mentionner cependant avec grand éloge la *Convoitise* de M. Verlat, composition originale, fraîche et naïve, le *Souvenir* de M. Verdickt, la *Lecture de la Bible* de M. De Block, le *Bon Curé* de M. Claes, la *Cour de maréchal ferrant* de M. Van Kuyck. Il y a également un mérite incontestable dans la *Roulette* de M. Louis Dubois, malgré le caractère ignoble de ses types; dans le *Repentir* de M. Baugniet, malgré la crudité de la couleur; dans l'*Ophélia* de M. Soubre, où l'expression d'égarement est parfaitement rendue; dans les trois petites œuvres de M. Goyers, où il y a du sentiment et de la distinction; dans celles de MM. Félix De Vigne et Willem Linnig qui témoignent d'une bonne étude des anciens costumes et de l'archéologie; dans la *Causerie* de M. De Jonghe, qui promet un bon talent; dans le *Retour* de M. de Groux, exécuté selon la première manière de cet artiste... Nous renonçons à tout citer, et nous passons sous silence bien des sujets intéressants, bien des compositions estimables.

Comme peintres de portraits ce sont les Belges qu'il faut mettre cette fois en première ligne. M. De Winne s'était fait à la dernière exposition une renommée qu'il justifie aujourd'hui et qui ne peut que grandir. Cette touche large et ce modelé digne des anciens maîtres échappent en quelque sorte à l'analyse. M. Robert soutient néanmoins l'honneur de son nom par un nouveau chef-d'œuvre. L'Allemand M. Begas, le Français M. Bertou et notre jeune compatriote M. Bourson pour son portrait de M. Proudhon, méritent ensuite les plus vifs éloges. N'oublions pas M. Van Camp dont les progrès sont dignes d'attention, et regrettons de n'avoir à nommer M. Portaels qu'à propos d'un simple portrait.

Ce sont aussi des Belges qui tiennent le premier rang dans un genre spécial que la photographie semble aujourd'hui vou-

Digitized by Google

loir détrôner, et qui consiste à reproduire les monuments les plus intéressants de l'archéologie. Il y a certainement à traiter ces sujets d'une façon digne de l'art, et M. Bossuet, le plus ancien de nos peintres dans cette spécialité, en donne encore aujourd'hui le plus frappant exemple. La *Porte romaine sur le Guadalquivir de Cordoue* excite notre admiration, tant par la perspective irréprochable et l'heureux choix du point de vue que par la coloration empruntée aux plus beaux effets de matin. M. Van Moer est loin encore d'atteindre cette perfection; sa lumière, prise à midi, est pâle malgré son intensité; il n'y a pas assez d'harmonie entre l'ensemble et les détails, et le clair-obscur manque d'importance. Ceci soit dit, un peu rudement peut-être, sans porter préjudice aux éminentes qualités de M. Van Moer, pour lesquelles nous professons une estime profonde. M. Springer et M. Weissenbruch, les artistes hollandais, sont de vrais archéologues dans la peinture et nous n'avons pas besoin d'insister sur leur mérite bien reconnu. M. H. Van Hove a mis une sollicitude semblable à reproduire l'*Atelier d'un ciseleur-orfèvre au* XVIIe *siècle*, et il a réussi habilement. Nous avons cité déjà MM. Willem Linnig et Félix De Vigne qui à cet égard doivent être mentionnés particulièrement.

Une œuvre posthume de Saint-Jean a non-seulement la palme des tableaux de fleurs, mais une grande supériorité sur tout ce que nous connaissions du même artiste. MM. Robie, Henri Robbe et Charette n'ont rien perdu des sympathies du public, et c'est presque un triomphe dans un genre qui, par sa nature même, entraîne les peintres à se répéter. Les natures mortes de M. De Noter nous ont paru cette fois un peu plus dignes d'intérêt, et la minutie apporté par M. Raspail à des travaux du même goût en fait en quelque sorte un art spécial qu'on aurait grand tort de dédaigner.

Les peintres de marine, tant belges que hollandais, montrent, à nos yeux, un progrès remarquable. M. Clays est entré dans une voie nouvelle, et nous ne pouvons que l'en louer; ses *Ruines du château de Patrick-Stuart* (*Iles Shetland*) prêtent à la rêverie, et ses côtes de Flandre sont représentées dans un style large d'un excellent effet. Les deux tableaux de M. Le Hon, entièrement bien composés, révèlent une grande expérience

Digitized by Google

des ressources propres à ce genre. M. Louis Meyer, outre ses qualités connues, a réussi pleinement dans un effet de matin assez difficile. Le *Temps calme* de M. Koster est aussi une œuvre de vrai mérite, et nous n'aurons garde d'oublier le *Clair de lune sur l'Escaut à Rupelmonde* de M. Égide Linnig, le pauvre artiste que la mort enlève à sa famille, à ses amis, au moment même où nous écrivons ces lignes.

En fait de paysage avec animaux, les deux œuvres de M. Troyon doivent être considérées comme les plus admirables choses qu'il soit possible d'imaginer. Peut-être désirerions-nous un travail un peu plus soigné pour les fonds et le paysage proprement dit, mais tout y est, tout est rendu, et l'effet est extraordinaire. Est-ce du procédé? On le prétend; mais alors on pourrait l'imiter, et cela semble bien vraiment inimitable. La critique est en défaut et l'art triomphe.

M. Von Thoren s'est fait des sympathies, que justifie un talent sûr, hardi et original. M[lle] Henriette Ronner a rencontré dans son *Marchand de sable* un sujet émouvant qu'elle a su rendre avec bonheur; nous applaudissons sincèrement aux progrès de cet artiste. Des qualités supérieures distinguent M. Schmitson et le recommandent à tel point que l'on aurait mauvaise grâce à blâmer le paysage et la couleur; dans les *Czikos rabattant des chevaux*, il y a une sorte de génie spécial qui étonne. Nous n'en dirons pas autant des moutons fantastiques de M. Brendel, dont l'aspect est trop désagréable pour qu'on puisse s'arrêter au mérite de la peinture.

Il semble que M. Robbe ait tout ce qu'il faut pour faire d'excellente peinture, et ses animaux ne plaisent pas, ses intentions sont méconnues, son travail n'est pas estimé autant qu'il devrait l'être. Où est le temps où l'on opposait M. Robbe à M. Verboeckhoven! L'oubli les entraîne aujourd'hui tous les deux, et pourtant ils n'ont faibli ni l'un ni l'autre. M. Verboeckhoven est toujours aussi consciencieux, aussi habile, aussi fin. Mais c'est précisément que ces artistes restent ce qu'ils étaient, et que le public, même le plus éclairé, recherche le nouveau : *Non tam meliora quam nova*. M. Jones reçoit également l'application de cette règle; les deux MM. Tschaggeny pourraient bientôt se voir victimes de la même fatalité, s'ils ne cherchent pas à varier leurs sujets, à transformer leur ma-

Digitized by Google

nière : la *Sortie d'étable* de M. Edmond Tschaggeny n'en est pas moins une conception des plus gracieuses. Mais que fait donc M. Joseph Stevens!

Reste le paysage, la plus importante partie du Salon, et que nous regrettons vivement de ne pouvoir traiter avec le soin qu'elle mérite. Que de belles compositions dans tous les genres! que de beaux sites de tous les aspects! Ici la nature âpre, puissante et grandiose de la Norwége nous est révélée par MM. Bodom et Gude de Dusseldorf. Là M. Oswald Achenbach nous transporte dans le midi de l'Italie, dont il semble redouter le clair soleil : ses vues ne sont prises que de nuit. Le paysage westphalien de M. A. Achenbach et les roseaux de M. Hildebrand témoignent d'un talent qui se néglige. La Suisse nous apparaît un peu dure, un peu minutieusement analysée sous le pinceau toujours habile de M. Calame. L'Italie du nord conserve tous ses charmes dans le tableau de M. Lefebvre, tandis que la Hollande est caractérisée avec bonheur par MM. Bilders et Stortenbeker. Les Alpes bernoises de M. Humbert, l'hiver de M. Hiddemann, les petites scènes d'Orient de M. Frère, attirent aussi les regards et sollicitent l'intérêt. Mais nous ne pouvons nous habituer à la manière lâchée de M. Ziem, nous ne pouvons nullement admettre la négligence calculée de MM. Dupré et Corot.

Honneur aux paysagistes belges! Honneur surtout à ceux d'entre eux qui ont compris les beautés de leur propre pays, et qui ont su les faire valoir sans exagération ni afféterie! La *Chaumière de la Campine* de M. Fourmois doit être placée parmi les plus belles œuvres du genre : quelle harmonie de ton et de lignes! quelle force de pinceau! Les quatre toiles de M. De Schampheleer respirent la meilleure entente du caractère de notre sol et de notre végétation. Cette *Soirée d'été* est délicieuse : la chaude lumière du soleil couchant sur les épis et la pureté de l'atmosphère sont rendues avec un sentiment rare; la *Moisson*, la *Fenaison*, le *Chemin d'Uccle* nous initient à des beautés charmantes qu'un artiste seul peut nous faire goûter. M. De Knyff est aussi l'un de nos meilleurs artistes; son *Chemin creux*, son *Bois de hêtres* sont d'un faire habile et d'un effet très-heureux. MM. Roelofs et Keelhoff nous peignent, l'un la Hollande, l'autre le Limbourg, avec une vérité d'aspect, nous

Digitized by Google

dirions même d'expression, qui semble incontestable. Les deux petites toiles de M. Ligny sont pleines d'agrément; le point de vue est bien choisi, le talent des plus sympathiques. Le *Clair de lune dans les Polders*, de M. De Winter est peut-être le meilleur tableau de ce genre particulier qui soit exposé au Salon.

Nous voudrions nous arrêter ici : la critique de certains paysages nous conduirait trop loin. Dirons-nous à M. Lamorinière que toute sa science ne parvient pas à nous faire aimer des sujets en réalité peu aimables : des hivers dépouillés précisément de ce qui fait la poésie de cette saison? Dirons-nous à M. Kuytenbrouwer que son paysage, avec d'excellents détails, est manqué comme ensemble? Dirons-nous à M. Quinaux que nous n'avons plus rien retrouvé cette fois de ce que nous admirions en lui il y a trois ans? Ces observations ainsi formulées sembleraient téméraires; il faudrait s'expliquer. Aussi avons-nous préféré, dans tout le cours de ce compte rendu, passer complétement sous silence des œuvres, parfois très-estimables à certains égards, mais à propos desquelles nous aurions eu à faire des poétiques, à tracer des règles, à définir l'art.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Digitized by Google

LA BRABANÇONNE.

Par le temps de *Brabançonnes* qui court, il vint à quelqu'un — un très-bon patriote du reste — l'idée de faire abstraction du sentiment national et de rassembler, par simple curiosité littéraire, tout ce qui se rattache, de près ou de loin, au chant de Jenneval et de Campenhout.

Ce quelqu'un avait réuni un nombre considérable de *Brabançonnes* et de *Nouvelles Brabançonnes*, et sa collection, où, à côté des deux *Brabançonnes* de 1830, vinrent se placer, vers 1850, celle de M. Hymans et, en 1860, celle de M. Rogier, grossit tellement, surtout depuis juillet dernier, qu'elle éclata : d'où le présent article, éruption du reste toute de circonstance.

Chose singulière, à peine la *Brabançonne* attribuée à M. Rogier a-t-elle paru, que voilà trois éditions qui voient le jour simultanément : trois arrangeurs se mettent à l'œuvre, M. Soubre pour l'éditeur Schott, M. Bouillon pour l'Office de publicité, un troisième pour l'éditeur Katto; chacun des trois produit une application différente faite, couplet par couplet, des paroles à la musique. L'auteur de l'une, M. Bouillon, prend soin de constater les efforts qu'il a dû faire : il intitule son œuvre la *Brabançonne* de 1860 *arrangée sur la musique de Cam-*

Digitized by Google

penhout par M. Bouillon, et ces efforts lui paraissent même valoir titre pour constituer propriété littéraire ou artistique, car il ne manque pas d'indiquer ses réserves à cet égard.

Pourquoi ces efforts et pourquoi cette nécessité d'un intermédiaire entre le poëte et le musicien?

Autre chose non moins singulière, dans l'énorme quantité de *Brabançonnes* qui ont paru, c'est la diversité de la mesure qui frappe d'abord. L'auteur de celle-là emploie le vers de huit syllabes sans mélange; l'auteur de celle-ci alterne ce vers avec le vers décasyllabique; un troisième a recours à cette dernière forme pour les trois premiers vers de chaque quatrain; tel jette un vers unique de dix syllabes au milieu du second quatrain; tel, au contraire, termine un couplet tout décasyllabique par un vers unique de huit syllabes.

Pourquoi cette multiplicité de rhythmes?

A ces deux questions, la réponse est bien simple : tous ceux qui ont donné la prééminence au vers de huit syllabes, ont pris pour type la *Brabançonne* de Jenneval, écrite sur cette mesure, tandis que le rhythme de l'air de Campenhout, sauf pour le refrain, comporte évidemment la mesure décasyllabique, comme on peut le voir par le couplet suivant tiré du chant national du Limbourg, récemment publié, couplet qui se chante aisément sur l'air de Campenhout, et pour lequel pas n'est besoin d'arrangeur :

Prenant conseil d'une presse arrogante,
Si l'étranger attentait à nos droits,
Les Éburons de mil huit cent soixante
Accourraient tous au son des vieux beffrois.
Et Léopold que le peuple révère,
Roi citoyen, type de loyauté,
Nous rallierait à ce saint cri de guerre :
Le Roi, Patrie et Liberté.

Comment se fait-il que la mesure des vers et le rhythme de la musique ne concordent pas dans la *Brabançonne* de Jenneval et dans l'air de Campenhout?

C'est qu'il ne paraît pas que, dans le principe, l'un ait été fait pour l'autre; c'est, ou bien que la *Brabançonne* a été écrite sur un autre air comportant la mesure de huit syllabes, air

Digitized by Google

qui fort heureusement a été changé en nourrice, et remplacé par l'air martial que l'on chante aujourd'hui ; ou bien que la mélodie primitive, plus simple, a été, après coup, rendue plus large, par l'arrondissement de la période musicale.

Rien de plus facile dès lors à expliquer que les nombreux écarts de la forme primitive, dictés aux poëtes récents par le rhythme de Campenhout, ou les efforts faits pour mettre sur l'air actuel, cette forme primitive par ceux qui ne s'en écartaient pas.

Recherchons les circonstances dans lesquelles la *Brabançonne* a vu le jour.

I

De Potter, dans sa fameuse *Lettre de Démophile au roi Guillaume*, écrivait : « Sire, vos courtisans et vos ministres, vos » flatteurs et vos conseillers vous trompent et vous égarent ! » Le système dans lequel ils font persister votre gouverne- » ment le perd sans retour et le menace d'une catastrophe » inévitable, à laquelle il sera trop tard de vouloir porter re- » mède lorsque l'heure fatale aura sonné... »

L'assemblée des notables, par son adresse du 28 août 1830, signée entre autres des noms suivants : d'Hooghvorst, de Mérode, Ducpétiaux, Jottrand, Plaisant, Lesbroussart, Gendebien, Vande Weyer, soumettait au Roi « de justes doléances, » et ajoutait : « Pleins de confiance dans la bonté de Votre Majesté » et dans sa justice, ils n'ont député vers vous leurs conci- » toyens que pour acquérir la douce certitude que les maux » dont on se plaint seront aussitôt réparés que connus. »

Le 4 septembre, le conseil de régence de Bruxelles annonçait, par une proclamation affichée, qu'il avait adressé au Roi une requête ainsi conçue : « Le conseil... supplie Votre Majesté » d'examiner..., et d'être intimement convaincue que le main- » tien de la dynastie des Nassau n'a cessé d'être son vœu et » celui de la généralité des habitants de cette résidence. (*Signé*) De Wellens. »

La *Brabançonne* primitive, publiée par le *Courrier des Pays-Bas*, le 7 septembre 1830, et qui venait d'être imprimée « chez Jorez, rue au Beurre, n° 6, » où elle se vendait « au bénéfice

Digitized by Google

» des pauvres, prix cinq cents, » était écrite dans le même
» ordre d'idées :

LA BRABANÇONNE.

AIR : *Des Lanciers polonais.*

Aux cris de mort et de pillage
Des méchants s'étaient rassemblés,
Mais notre énergique courage
Loin de nous les a refoulés.
Maintenant purs de cette fange
Qui flétrissait notre cité,
Amis, il faut greffer l'Orange
Sur l'arbre de la Liberté.

Oui. fiers enfants de la Belgique
Qu'un beau délire a soulevés,
A notre élan patriotique
De grands succès sont réservés.
Restons armés, que rien ne change,
Gardons la même volonté,
Et nous verrons fleurir l'Orange,
Sur l'arbre de la Liberté.

Et toi, dans qui ton peuple espère,
Nassau, consacre enfin nos droits;
Des Belges, en restant le père,
Tu seras l'exemple des rois.
Abjure un ministère étrange,
Rejette un nom trop détesté,
Et tu verras mûrir l'Orange
Sur l'arbre de la Liberté!

Mais, malheur! si de l'arbitraire
Protégeant les affreux projets,
Sur nous du canon sanguinaire
Tu venais lancer les boulets.
Alors tout est fini, tout change,
Plus de pacte, plus de traité,
Et tu verras tomber l'Orange
De l'arbre de la Liberté.

Digitized by Google

A la suite de la convocation des états généraux pour le 19 septembre, Bruxelles avait repris son aspect accoutumé; le théâtre avait été rouvert le 13 septembre, des drapeaux aux couleurs nationales étaient arborés dans la salle, où l'on remarquait un grand nombre de volontaires liégeois. L'acteur Lafeuillade chanta la *Brabançonne*, dont on applaudit à outrance le dernier couplet :

Mais, malheur! si de l'arbitraire...

Et chacun des jours suivants, le nouveau chant populaire fut entonné au théâtre, et de là répété dans les estaminets et les réunions publiques.

Les journées de Septembre arrivèrent : les combattants, disent les historiens, laissaient la nuit les barricades à la garde de l'ennemi, et s'en allaient « faire leur estaminet » dans les lieux publics, qui toute la nuit retentissaient de chants patriotiques. Ce n'était plus le moment de chanter la *Brabançonne* primitive; aussi celle-ci subit-elle, sous le coup des événements, une transformation inévitable.

Cette modification, improvisée par tous, prit forme sous la plume de l'auteur, dans la ferveur même des journées de Septembre, ou bien peu de temps après, car le *Courrier des Pays-Bas*, le 1er octobre, en donne le texte chanté publiquement l'avant-veille.

« L'auteur de la *Brabançonne*, dit *le Courrier*, M. Jenneval, qui avait donné aux Nassau des conseils qu'ils n'ont pas eu la prudence de suivre, vient de publier un nouvel hymne patriotique. »

Cet hymne patriotique commence, comme chacun l'avait fait sans doute dans les trois journées, par la paraphrase du dernier couplet de la *Brabançonne* primitive; en voici le texte tel qu'il fut imprimé dans le principe :

LA NOUVELLE BRABANÇONNE.

AIR : *Des Lanciers polonais.*

Qui l'aurait cru?... de l'arbitraire
Consacrant les affreux projets,
Sur nous de l'airain militaire, (*sic*)
Un prince a lancé les boulets.

Digitized by Google

C'en est fait ! oui, Belges, tout change,
Avec Nassau plus d'indigne traité,
La mitraille a brisé l'Orange
Sur l'arbre de la Liberté.

Trop généreuse en sa colère,
La Belgique, vengeant ses droits,
D'un roi, qu'elle appelait son père,
N'implorait que de justes lois.
Mais lui, dans sa fureur étrange,
Par le canon que son fils a pointé,
Au sang belge a noyé l'Orange
Sous l'arbre de la Liberté !

Fiers Brabançons, peuple de braves,
Qu'on voit combattre sans fléchir,
Du sceptre honteux des Bataves,
Tes balles sauront t'affranchir.
Sur Bruxelle, au pied de l'archange,
Ton saint drapeau pour jamais est planté,
Et, fier de verdir sans l'Orange,
Croit l'arbre de la Liberté.

Et vous, objets de nobles larmes,
Braves, morts au feu des canons,
Avant que la patrie en armes
Ait pu connaître au moins vos noms,
Sous l'humble terre où l'on vous range,
Dormez, martyrs, bataillon indompté,
Dormez en paix, loin de l'Orange,
Sous l'arbre de la Liberté.

Cette nouvelle *Brabançonne* publiée à part, et insérée dans la quatrième livraison, de novembre 1830, d'un *Recueil de chants patriotiques belges*, imprimé par Lelong, libraire près du Poids de la ville, porte pour timbre l'air *Des Lanciers polonais*, comme la *Brabançonne* chantée par Lafeuillade, au théâtre, le 13 septembre. Mais l'édition du *Courrier des Pays-Bas* est sans timbre d'air. Ce journal, après avoir rapporté la nouvelle *Brabançonne*, ajoute : « Ces couplets, chantés avant hier soir à l'*Aigle d'or*, par » M. Campenhout, *auteur de la musique des deux Brabançonnes*,

Digitized by Google

» ont été accueillis avec un enthousiasme difficile à décrire.
» Le dernier couplet, répété à la demande générale, a été
» écouté dans un recueillement religieux; tout l'auditoire,
» debout et la tête découverte, partageait l'émotion de
» M. Campenhout. Des applaudissements unanimes ont éclaté
» après chaque couplet, et l'auteur et le compositeur ont été
» réunis dans la même ovation. »

Ici grand embarras. Voilà deux affirmations en présence : d'après la première, la *Brabançonne* a été composée sur l'air des *Lanciers polonais;* d'après la seconde, Campenhout est l'auteur de la musique « des deux *Brabançonnes.* »

Comment concilier ces deux affirmations?

Il nous a été impossible de retrouver l'air des *Lanciers polonais;* la *Clef du Caveau,* dans son édition publiée tout récemment par Cotelle, à Paris (Bibliothèque royale, n° 3867), ne donne aucun renseignement sur cet air. Serait-ce l'air même de la *Brabançonne* qui aurait servi une première fois à une romance quelconque de Campenhout? Au contraire, Campenhout a-t-il appliqué, après coup, un air de lui à la première *Brabançonne;* Jenneval, acceptant cet air, l'a-t-il adapté à la nouvelle *Brabançonne,* et serait-ce par erreur qu'en novembre 1830, on publiait encore la nouvelle *Brabançonne* sur l'air des *Lanciers polonais?* Ce qui tend à le faire croire, c'est que, à partir du 29 septembre 1830, l'on trouve accolés, comme on l'a vu, les noms de Jenneval et de Campenhout; c'est en outre que Jenneval a introduit, dans son chant nouveau, une modification à la mesure première, modification significative, car le vers de dix syllabes inséré dans le second quatrain, constate l'attraction incontestable que le rhythme de l'air de Campenhout exerce vers la mesure décasyllabique. Il doit donc y avoir eu erreur dans la persistance mise par certains éditeurs à timbrer la *Brabançonne* de l'air des *Lanciers polonais.*

De toute façon, l'air actuel de la *Brabançonne* aurait donc été appliqué, dès la fin de septembre, aux paroles de Jenneval, et chanté dans les concerts publics donnés au profit des blessés le 12 octobre, le 24, etc., comme il l'avait été à l'*Aigle d'or* par Campenhout.

Lorsque Frédéric de Mérode, à ce que dit l'histoire, s'élançait le 25 octobre 1830 au-devant de l'ennemi, en chantant la

Digitized by Google

Brabançonne, et recevait sa blessure mortelle à Berchem; lorsque Jenneval lui-même succombait, huit jours auparavant, près de Lierre, l'air de Campenhout était déjà définitivement appliqué au chant national de la Belgique. On éprouve quelque satisfaction à le constater : il y aurait eu, en effet, quelque chose de pénible à penser que la substitution de l'air de Campenhout à un air primitif, eût été faite seulement après novembre 1830, alors que l'auteur des paroles n'était plus là pour la ratifier, et alors que le mouvement patriotique, qui avait produit le chant, avait cessé. Une semblable substitution, faite à froid, eût ôté à un souvenir respectable tout son prestige, et nous ne nous serions pas senti le courage de la signaler.

Quelques mots maintenant sur les auteurs de la *Brabançonne*.

II

F. Van Campenhout, ancien ténor d'opéra, auteur d'une foule d'œuvres de musique, était à la veille d'obtenir la direction du théâtre d'Amsterdam, lorsque la révolution éclata. C'était un type extrêmement populaire. Quelques personnes se souviennent encore à Bruxelles des soirées de l'*Aigle* où, debout sur une table, il chantait en 1830 la *Brabançonne* d'une voix émue et avec une chaleur inimitable; depuis, le monde des littérateurs et des artistes se rappelle de l'avoir vu presque tous les soirs, à la tabagie des *Mille Colonnes*, feuilletant des partitions avec le pauvre Stadtfeld, et s'amusant à chercher de fausses relations ou des suites de quintes. Enfin, ce qui est la conséquence de toute notoriété, la caricature s'en mêla. La charge de Van Campenhout le représente avec des rouleaux de musique sortant de toutes ses poches, et on y lit, comme épigraphe, les mauvais vers que voici :

De musique sacrée et musique profane,
De *Te Deum* qui sauve et d'opéra qui damne,
Van Campenhout s'occupe avec un grand succès.
Écoutant aujourd'hui sa musique savante,
Du ténor dont on vante encore la voix charmante
Personne ne dira : « *C'est comme s'il chantait.* »

Digitized by Google

Voilà tout ce qui reste du musicien inspiré dont le nom est à jamais attaché à la révolution de 1830, et pour lequel, peu de temps avant sa mort, les réclamations de l'opinion publique arrachèrent au gouvernement une décoration tardive. Campenhout, né à Bruxelles en 1779, est mort dans la même ville en 1848.

Quant à Jenneval, il a passé glorieusement les deux derniers mois de sa vie, consacrés à la cause de la révolution par son talent de poëte et par son sang.

Il s'appelait Louis Dechez, était né à Lyon en 1803 et avait pris le nom de Jenneval en se mettant au théâtre, où il jouait les jeunes premiers dans la comédie. Le rôle du *duc* dans l'*École des vieillards*, et surtout celui du fils du ministre dans l'*Intrigue et l'Amour*, étaient ses triomphes. Comme poëte il composa un certain nombre de pièces qui furent réunies et publiées à Bruxelles en 1839.

Artiste distingué du théâtre de Bruxelles, en 1830, Jenneval avait acquis par ses deux *Brabançonnes* une popularité immense; tous ses pas, toutes ses démarches attiraient l'attention publique.

Le 8 octobre 1830, les journaux disaient de lui : « M. Jenne-
» val, à qui nous devons les *Brabançonnes*, vient de déposer sur
» la simple croix de bois élevée aux martyrs de la liberté,
» place Saint-Michel, le quatrain suivant :

Qui dort sous ce tombeau, couvert par la Victoire
Des nobles attributs de l'immortalité?
De simples citoyens dont un mot dit l'histoire :
MORTS POUR LA LIBERTÉ! »

Joignant l'action aux exhortations patriotiques, le Tyrtée de la nationalité belge, après avoir déposé ces vers sur la tombe de ceux qu'il allait rejoindre quinze jours après, partit comme volontaire avec Frédéric de Mérode, et servit, sous Niellon, devant Lierre, en qualité de chasseur volontaire. Mis en évidence par le succès de son chant patriotique, il occupait à l'armée une position toute spéciale : « Les braves Jenneval et
» de Mérode, placés au haut d'un moulin à côté duquel j'avais
» pointé un obusier, applaudissaient à la justesse de mes

Digitized by Google

» coups, » dit le major Kessels dans un compte rendu des opérations militaires d'octobre 1830.

Cet amour du coup juste, qui eût fait de Jenneval un type du carabinier contemporain, fut malheureusement la cause de sa perte : « Le 18 octobre, » dit un peu plus loin le major Kessels, « Niellon, tranquille sur les faubourgs abandonnés par » Saxe-Weimar, sortit de Lierre avec quelques tirailleurs » par la porte d'Anvers pour observer le mouvement rétrograde » de l'ennemi. Il était en ce moment accompagné de MM. les » volontaires de Mérode et Jenneval ; mais ayant eu l'imprudence de s'avancer trop près de leurs retranchements au » milieu de la chaussée, en tirant sur leurs vedettes, les Hollandais démasquèrent leur artillerie et commencèrent à faire » feu ; malheureusement un de leurs derniers boulets atteignit » mortellement le brave Jenneval, qui se laissant emporter par » l'ardeur de bien ajuster ses coups de carabine, s'était mis trop » à découvert. Cette perte nous fut d'autant plus pénible que » cette sortie partielle ne pouvait avoir aucun résultat utile. » Nos gens rentrèrent donc en ville en emportant avec eux les » morts et les blessés. »

La nouvelle de la mort de Jenneval fut accueillie à Bruxelles par une consternation générale ; les journaux de l'époque sont pleins de détails sur ses funérailles ; nous en extrayons ce qui suit.

Le colonel Vandermeer, chef du personnel de la guerre, envoya immédiatement à Lierre M. de Keyn, officier de l'état-major, avec mission de recevoir les restes mortels du brave volontaire et de les ramener à Bruxelles. M. de Keyn partit le 19 à minuit, et arriva à Lierre le 20 au matin, après avoir traversé, non sans danger, quelques villages encore occupés par les avant-postes de l'ennemi. Le lieutenant-colonel Niellon, qu'il trouva vivement affecté de la perte du brave Jenneval et de celle de son propre neveu qui avait succombé le lendemain, se hâta de donner des ordres pour que M. de Keyn pût accomplir l'objet de sa mission.

Dans la journée du 21, M. Niellon chargea le major Kessels du commandement du convoi funèbre de Jenneval et de Niellon, dont les corps, après avoir été embaumés, reçurent tous les honneurs militaires à la sortie de la ville. Une compagnie

Digitized by Google

de chaque bataillon, précédée par le clergé, formait le convoi; marchaient en tête deux pelotons du premier corps franc auquel avaient appartenu ces deux braves; venaient ensuite les volontaires de Paris, ceux d'Aerschot, de toute la Campine et de la province d'Anvers. Un nombreux corps d'officiers marchait entre une double haie de soldats, parmi lesquels on remarquait plusieurs hommes qui, blessés dans les journées du 18 et du 19, se faisaient violence pour accompagner les dépouilles mortelles de Jenneval et de Niellon, avec lesquels ils avaient combattu. Les membres de la commission de sûreté et les autorités municipales assistaient à cette cérémonie. M. Kessels conduisait le cortége; on voyait à sa droite M. de Keyn et plusieurs autres officiers, parmi lesquels M. Spitaels et M. Emare, blessé dangereusement à la tête, le 19. Les compagnies franches du premier corps étaient commandées par M. Dutriaux.

Arrivés hors de la porte de Louvain, ces compagnies saluèrent les corps par une décharge de leurs armes.

Un discours improvisé par M. Pesez, capitaine des volontaires belges-parisiens, et prononcé avec l'accent de la douleur, émut vivement les assistants. La consternation et le deuil étaient sur toutes les figures; mais chacun jurait de venger la mort de Jenneval et de Niellon. Voici ce discours :

« Camarades,

« Vous avez devant les yeux les restes de deux braves morts
» pour la liberté. Ne consultant que leur ardeur pour repousser
» d'infâmes oppresseurs, ils ont succombé à la fleur des ans.
» Jurons de les venger ou de mourir comme eux plutôt que de
» subir un joug humiliant.

» Honneur aux illustres victimes dont nous avons à regretter
» le trépas! Encore une fois honneur à leurs mânes! O vous,
» amis, qui êtes chargés d'accompagner leurs restes, allez
» vous acquitter de cette triste et glorieuse mission, allez
» déposer leurs dépouilles mortelles au pied du monument
» funèbre élevé à leur gloire; que leurs cendres y reposent
» en paix au milieu de ceux des autres martyrs de la cause
» glorieuse que nous défendons, et que leur tombe soit ornée
» de cyprès, *mais de cyprès beaux comme des lauriers!* »

Digitized by Google

Après ce discours, dont la chute est passablement amphigourique, le convoi prit la route de Malines, et fut reçu dans cette dernière ville avec les plus grands honneurs. Un fourgon de l'armée fut mis à la disposition de M. de Keyn pour transporter les corps des deux volontaires jusqu'à Bruxelles. Le fourgon partit de Malines, accompagné d'un détachement des chasseurs du marquis de Chasteler, parmi lesquels Jenneval avait combattu, et qui se trouvait à Malines pour prendre part aux combats qui avaient lieu sur la route d'Anvers.

Le 22 octobre au soir, le corps de Jenneval arriva à Bruxelles. Des prêtres conduisaient le convoi. Le corps fut déposé à Sainte-Gudule, puis au palais du prince d'Orange, où le lit de parade sur lequel il était placé avec celui de Niellon fut tendu dans le grand corridor. Une lyre était suspendue au chevet de Jenneval, et le boulet qui l'avait frappé était posé sur un coussin au pied du lit.

Une foule de monde ne cessa de visiter les restels mortels, qui furent inhumés le 24, après midi, à la place Saint-Michel, avec les plus grands honneurs.

Le même soir avait lieu un concert donné au bénéfice des blessés et des veuves ou mères des morts, et parmi ces dernières devait figurer la mère de Jenneval, dont celui-ci était le soutien. Mme Tonnelier, qui avait chanté naguère à un concert donné au profit des Grecs, et M. Van Capenberg, amateur bien connu, y entonnèrent la *Marche bruxelloise* (*En avant*, *marchons*, *du courage!* musique de de Bériot), et la *Brabançonne*, de Jenneval et de Campenhout, qui furent couvertes d'applaudissements.

Au couplet de la *Brabançonne*, écrit par le poëte en l'honneur de ceux qui l'avaient précédé au champ du repos :

Et vous, objets de nobles larmes, etc.,

« tout le public, dit le *Courrier des Pays-Bas*, se leva spontanément pour rendre, par cette marque de respect, hommage
» à ceux de nos défenseurs qui ont succombé en conquérant
» la victoire. En ce moment où toute la salle observait le plus
« religieux silence, le brave Jenneval occupait une place dans
» la pensée de chaque auditeur... »

Le frère de Jenneval, qui, en apprenant la mort du poëte-

Digitized by Google

soldat, était parti pour rejoindre les volontaires, et venger cette mort avec eux, avait, avant de partir, ajouté un couplet à la *Brabançonne* :

Ouvrez vos rangs, ombres des braves,
Il vient celui qui vous disait :
Plutôt mourir que vivre esclaves !
Et comme il disait, il faisait.
Ouvrez vos rangs, noble phalange,
Place au poëte, au chasseur redouté.
Il vient dormir loin de l'Orange,
Sous l'arbre de la Liberté.

Nous ne voulons pas citer ici les narrations en vers assez fades, où l'on parlait de la mort de Jenneval ; un spécimen en suffira :

Dans les combats nombreux par les Belges livrés,
Que de bons citoyens, que d'hommes dévorés !
Jenneval, Van Eeckhoudt reposent dans la tombe,
Et mille autres encor que moissonne la bombe.

Mais l'hommage suivant, écrit en octobre 1830 sur le rhythme et l'air de la nouvelle *Brabançonne* de Jenneval, semble digne d'échapper à l'oubli, surtout pour les deux derniers couplets :

AUX MANES DE JENNEVAL.

Il triomphait des vils Bataves,
Et voyait fuir nos ennemis,
Quand ce brave d'entre les braves
Tombe en défendant son pays.
Il n'est plus ! mais que sa mémoire
Repose au sein de l'immortalité,
Que son nom s'inscrive avec gloire
Aux fastes de la Liberté !

Avec nous, il courut aux armes
Pour chasser d'indignes tyrans ;
Et de la patrie en alarmes
Sa voix ralliait les enfants.

Digitized by Google

La reconnaissance publique
Ceignit son front d'un laurier mérité ;
Et nous le nommions en Belgique
Le chantre de la Liberté.

Un boule a brisé la lyre
Dont les accents charmaient nos cœurs ;
Et le soldat-poëte expire
Aux yeux de ses amis vainqueurs.
Ainsi qu'un preux de noble race
Ses compagnons au tombeau l'ont porté,
Et leurs vœux ont marqué sa place
Sous l'arbre de la Liberté.

Sous le feu du canon qui tonne,
Nous voyons bourgeois et soldats
Au refrain de sa *Brabançonne*
Braver à l'envi le trépas.
O vous tous que la gloire enivre,
Qu'en son honneur ce chant soit répété,
Car la *Brabançonne* doit vivre
Autant que notre Liberté.

Nous ne pourrions choisir une meilleure conclusion de notre article que ces deux derniers vers dont l'histoire a réalisé la prophétie.

H. BOSCAVEN.

Documents consultés : *Histoire du royaume des Pays-Bas*, de de Gerlache, œuvres complètes, tome III; Nothomb, De Leutre, dans leurs histoires de la révolution de 1830; collection Stevens à la Bibliothèque royale : un volume in-plano contenant toutes les proclamations affichées à Bruxelles en 1830, et deux volumes de *Varia*, tome I, contenant : n° 13, un exemplaire détaché de la nouvelle *Brabançonne* de Jenneval sur l'air des *Lanciers polonais;* n° 25, trois livraisons de chants patriotiques, édités par Lelong (la collection de ces chants forme six volumes fournis au lieu de pièces de théâtre aux souscripteurs du *Répertoire dramatique;* les trois derniers volumes, que je possède, manquent à la Bibliothèque royale); n° 26, un poëme, *Paris et les Pays-Bas*, par un Belge ami de sa patrie; tome II, contenant : 1° une brochure sur la ré-

Digitized by Google

volution belge, publiée en 1831 chez Remy, où se trouve, à la page 89, une lithographie représentant l'enterrement de Jenneval, et 2° une seconde brochure intitulée *Précis des opérations militaires* par le major Kessels, Bruxelles, Meline, 1831; enfin collection du *Courrier des Pays-Bas*, année 1830, qui se trouve complète au ministère de la justice, numéros des 7 et 14 septembre, 1er, 8, 12, 23, 24, 26, 27 octobre. — M. Labarre a produit récemment une œuvre dramatique intitulée *Jenneval*.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE.

ROMANS ET NOUVELLES.

Séraphin, par Émile Leclercq; in-12, Brux. Schnée. — *Tableaux de genre*, par le même; in-12, Brux. Schnée. — *Le Passeur de Targnon*, par Émile Greyson; in-12, Brux. Claassen. — *Viart-Bois*, par Mme Henriette Langlet; 2 vol. in-18, Brux. Rozez. — *Profils et Portraits*, par le baron Jules de Saint-Genois; in-12, Paris, Michel Lévy. — *Le Conteur bruxellois*, par Victor Lefèvre; 2 vol. in-12, Brux. Schnée. — *Les Ouvriers*, par J. Dauby; in-18, Brux. Claassen. — *Les Passereaux de la France et de la Belgique*, par Louisa Stappaerts (Mme Ruelens); in-8°. Brux. Parent. — *Rêveries d'un célibataire*, par Ik. Marvel, traduit par Paul Ithier; in-12; Brux. Schnée. — *Rêveries d'un homme marié*, par Curtis, traduit par Paul Ithier; 2 vol. in-18; Brux. Van Meenen. — *Cinq Nouvelles calabraises*, par Biagio Miraglia, traduit par A. du Bosch; in-12; Brux. Van Meenen.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire remarquer les progrès rapides de M. Émile Leclercq, comme romancier habile et original, artiste et philosophe. La dernière œuvre du jeune écrivain est d'une force de conception, d'une fermeté d'allures qui dénotent des qualités vraiment supérieures et viennent confirmer pleinement les espérances que l'auteur nous avait données. *Séraphin*, par le lieu de la scène et le choix des personnages, est un ravissant tableau de genre; par le sujet, c'est un plaidoyer hardi et convaincu contre des préjugés puissants; par l'impression qui en reste, par les idées et les sentiments qui en naissent, c'est mieux encore, c'est une noble action.

Le roman tout entier se passe dans le petit village de Jupignies, sur les bords de la Sambre. Le pays est pittoresque mais l'horizon borné, la vie est simple mais elle tourne dans un cercle étroit que nul ne sent le besoin de franchir. Un pareil

Digitized by Google

cadre était certes difficile à remplir convenablement, et l'auteur l'a fait avec un talent que nous regardons comme irréprochable.

Un des enfants du village, Séraphin Libert, est enlevé par la conscription. Jeté à l'improviste au milieu d'une société, nous dirions presque d'une civilisation étrangère à sa nature et à ses habitudes, il ne manque pas d'en prendre les vices, et, lorsqu'il revient sous le toit de la famille, il y amène avec lui le trouble, les chagrins, le déshonneur. Rien de plus saisissant que le contraste de ce caractère gâté, dépravé, avili par une existence toute factice, contraire aux véritables tendances de l'humanité, et des mœurs saines, honnêtes et pures qui distinguent le frère du conscrit, resté avec sa mère. Mais ce contraste, M. Leclercq a bien soin de ne pas l'exagérer. Tout est vrai dans cette peinture, tout est réel. Il n'y avait qu'un observateur profond capable de faire valoir cette donnée sans transformer ses villageois en bergers de l'Arcadie et son milicien en scélérat de mélodrame. Ce qui rend plus haute aussi la portée de l'œuvre, ce qui en fait une œuvre d'art, c'est le soin avec lequel l'auteur s'abstient lui-même de toute déclamation, presque de toute réflexion. L'enseignement est dans le récit, dans l'action, dans le sujet, et cet enseignement n'en est pas moins fécond pour cela.

Honneur à M. Leclercq de ce qu'il a si bien compris, si bien saisi les déplorables conséquences de la conscription militaire pour les habitants de nos campagnes! Honneur à lui de ce qu'il a eu le courage d'attaquer de front cet abus hideux, produit d'un état social artificiel, d'une barbarie organisée!

Et que l'on ne dise pas que le moment était mal choisi pour soulever la réprobation publique contre la conscription et les armées permanentes. N'y a-t-il pas d'autres moyens, et des moyens plus efficaces, de préparer la défense d'un pays contre les agressions du dehors? N'aura-t-on pas toujours des craintes et des dangers à alléguer en faveur de ces perpétuels atermoiements qui finissent par arrêter tout progrès?

Avec *Séraphin*, M. Leclercq est entré dans une voie nouvelle où il ne peut manquer de rencontrer des oppositions vives, des critiques amères : si le livre eût été publié en France, il eût procuré à son auteur plus d'un duel comme celui dans lequel

Digitized by Google

faillit succomber M. de Pêne. Nous avons d'autres habitudes, peut-être aussi désagréables, et dont notre gouvernement se fait parfois complice. Mais ce ne sera pas là ce qui empêchera le talent de M. Leclercq de suivre son magnifique développement. Il y a encore un peuple en Belgique, un peuple libre, quoi qu'on fasse, un peuple artiste, quoi qu'on dise ; et les encouragements donnés par le public aux écrivains seront en raison directe des nobles pensées, des sentiments généreux que ces écrivains auront inspirés et propagés.

M. l'éditeur Schnée nous annonce la publication prochaine de quatre volumes de M. Leclercq, lesquels sous un titre général : *les Amours sincères*, nous offriront une série d'études de mœurs où le talent de l'écrivain se montrera sous plusieurs faces. Nous apprécierons cette œuvre dans son ensemble. N'oublions pas de signaler encore, quant à présent, un charmant volume intitulé *Tableaux de genre* et renfermant trois nouvelles, trois esquisses d'un haut prix : *les Amours d'un aveugle* et *Hubert et Cie*, dont nos lecteurs ont eu une première édition dans la *Revue trimestrielle*, et *Comment l'amour vient aux loups*, piquante historiette, pleine de verve, d'humour de bon aloi.

Nos lecteurs ont également eu la primeur d'un roman de M. Émile Greyson, *le Passeur de Targnon*, que la presse a accueilli de la manière la plus favorable. Il y avait, en effet, dans cette œuvre un attrait irrésistible pour tout homme dont le cœur est susceptible de s'émouvoir au spectacle des beautés de la nature, de s'échauffer au récit des actions nobles et généreuses. « Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres, et non aux âmes barbares et inhumaines : » ces paroles de Pascal, qui servent d'épigraphe au livre, en révèlent bien le caractère.

M. Greyson a particulièrement soigné la peinture de ses paysages; et quels paysages! la partie la plus pittoresque, la plus romantique de nos belles Ardennes. Il a placé au milieu de cette décoration splendide des caractères franchement dessinés, presque des types, car M. Greyson est surtout poëte, et il tend quelque peu à idéaliser ses personnages. Gude, la fraîche et robuste pastoure ardennaise, Jacques, le vieux berger aux formes anguleuses, à la mine austère, le médecin de campagne, le passeur lui-même avec sa jambe de bois et son

Digitized by Google

emplâtre sur l'œil, sont des créations, mais des créations vivantes et dont on retrouverait sans doute aisément les originaux. Quant au roman lui-même, il est plein d'intérêt, et la donnée dramatique en est habilement suivie. Tout, du reste, est harmonieux dans cette composition; l'air et la lumière y circulent facilement; l'inspiration est fraîche, les couleurs sont vives et animées. Il y a dans ces tableaux un charme véritable qui provient simplement de beaucoup d'imagination alliée à beaucoup de cœur.

On nous annonce une prochaine publication de M. Greyson, sous un titre, *les Barbares au* XIXe *siècle*, qui semble promettre une critique des mœurs actuelles. Nous sommes curieux de voir le talent de M. Greyson sous ce nouvel aspect.

Un autre romancier, digne de toutes nos sympathies, et qui s'est fait connaître déjà par plusieurs œuvres assurément très-estimables, Mme Henriette Langlet a publié récemment un nouveau roman d'une très-grande valeur littéraire sous le titre de *Viart-Bois*.

Ce sont des scènes de la vie intime, de la vie de famille, reproduites dans ces détails minutieux auxquels un semblable milieu donne une importance réelle, et observées avec une finesse d'aperçus, une délicatesse de sentiments qui n'appartiennent peut-être qu'à une femme. Nous trouvons ici, comme dans *les Deux Maisons voisines*, comme dans *la Vallée de Soref*, deux familles qui vivent, à la campagne, non loin l'une de l'autre; mais ces familles, au lieu d'être étrangères l'une à l'autre, sont déjà unies par des liens secrets qui fournissent à l'intrigue un attrait légèrement énigmatique; depuis longtemps même un mariage a été arrangé, par les chefs de famille, entre le neveu de l'un et la petite-fille de l'autre.

Alfred a dix-neuf ans, Gabrielle seize; ils s'aiment comme s'aiment des enfants, et la peinture de cette affection est délicieuse de fraîcheur. Autour d'eux se groupent des caractères parfaitement étudiés, tracés de main de maître : c'est Maxime, l'oncle du jeune homme, grand et noble cœur, mais réservé, presque froid à l'extérieur, souvent irritable; c'est Laurence, la sœur toute dévouée de Maxime; c'est Mme de Viart, la *fausse bonne femme;* d'autres encore. Cependant il en arrive du projet prématuré de mariage ce qu'il arrive de la plupart des arran-

Digitized by Google

gements de ce genre : Alfred rencontre à Paris une demoiselle du monde qui lui convient beaucoup mieux que la simple et sincère Gabrielle ; et celle-ci finit par épouser l'oncle Maxime, qui a vingt ans de plus qu'elle. Mais, hâtons-nous de le dire, cette alliance disproportionnée est amenée par l'auteur avec un tact parfait, et rien ne semble plus vraisemblable, plus naturel, plus désirable, que l'amour éprouvé par la jeune fille pour un homme que le lecteur lui-même a appris à aimer.

A part quelques tendances à la religiosité, cette œuvre a des qualités morales qui doivent la recommander puissamment ; à part quelques longueurs, moins sensibles toutefois que dans *la Vallée de Soref*, le sujet est bien conduit, bien développé, et le style est d'une pureté, d'une correction, d'une aisance, que nous sommes heureux d'avoir à signaler dans notre littérature.

M. le baron Jules de Saint-Genois, le savant académicien, auteur d'une foule de travaux sérieux sur notre histoire et nos antiquités, ainsi que de plusieurs romans ou de chroniques romanesques, a publié cette année un volume de nouvelles très-variées sur des sujets nationaux, sous le titre de *Profils et Portraits*. Ces petites histoires, simplement racontées, ont un but moral et instructif, quelquefois même c'est tout un enseignement présenté d'une façon amusante ; ainsi à propos d'une carte à jouer, d'un *Roi de trèfle*, l'auteur décrit et raconte les transformations du lin dans l'agriculture et dans l'industrie. Les ouvrages de ce genre manquent dans notre pays, et l'on tiendra compte à l'auteur d'avoir bien voulu s'occuper de ces choses au milieu de ses graves travaux historiques.

Des qualités et des avantages semblables se rencontrent dans le *Conteur bruxellois*, *Récits et nouvelles dédiés aux écoles communales de la Belgique*, par M. Victor Lefèvre. Nous ne pouvons trop recommander à l'attention les livres populaires de ce genre, dont l'influence est énorme sur un certain public, et qui exigent des écrivains beaucoup de dévouement et d'abnégation. Si le *Conteur bruxellois* ne constitue pas un titre de gloire pour M. Victor Lefèvre, ce sera un titre à la sympathie des hommes de cœur, à la reconnaissance de ses concitoyens. Au point de vue du roman proprement dit, il y a là évidemment une action trop simple, un canevas trop vulgaire, des moyens d'intérêt trop usés, et pourtant, pour peu qu'on fasse abstraction de la

Digitized by Google

haute critique littéraire, qu'on se laisse aller bonnement à ses impressions, le naturel et la vérité du récit saisit tout d'abord, charme, émeut, attendrit. Nous nous retrouvons enfants, et nous prenons naïvement parti pour le bon sujet contre le méchant : la vertu récompensée nous cause une joie des plus douces, et l'amendement du coupable nous donne une secrète satisfaction. Croyez-vous qu'il soit facile d'atteindre ce résultat?

Nous mentionnerons également, à ce propos, *les Ouvriers*, de M. J. Dauby, *épisodes bruxellois populaires et anecdotiques*. M. Dauby est ouvrier lui-même et il consacre ce qui lui reste de temps et d'énergie à instruire, à moraliser ses compagnons. Nous l'avons entendu, l'hiver dernier, aux écoles d'adultes établies à Saint-Josse-ten-Noode, enseigner gratuitement, avec le plus grand zèle, les principes essentiels de l'économie politique mise à la portée de toutes les intelligences. Récemment M. Dauby a publié un *Parallèle des classes ouvrières* telles qu'elles étaient autrefois et telles qu'elles sont aujourd'hui : c'est un résumé de son cours et un livre plein d'excellentes leçons sur l'alimentation, le vêtement, le logement, le mobilier, le salaire, etc. Nous n'avons qu'un reproche à faire à l'auteur, c'est qu'il semble y prendre un peu trop le contre-pied des récriminations habituelles de la classe ouvrière, et exagérer, dans une bonne intention sans doute, le bien-être actuel de cette classe.

La tendance optimiste de M. Dauby se révèle encore, mais dans une mesure parfaitement acceptable et sans parti pris, dans le roman à épisodes qu'il intitule *les Ouvriers*. L'action est intéressante et bien suivie, les mœurs sont vraies, les caractères parfaitement mis en scène, et le style est simple, agréable, correct. Il y a là des enseignements de divers genres, habilement mêlés au récit, de sorte que le livre est utile et amusant à la fois.

Ceci nous conduit naturellement à parler d'une publication toute spéciale à laquelle nous réservons nos plus sincères applaudissements : nous voulons parler des *Passereaux de la France et de la Belgique*, par Louisa Stappaerts (Mme Ruelens). Sous une forme purement didactique, et avec les allures d'un traité d'ornithologie, Mme Ruelens a puisé dans cet heureux sujet des récits variés, curieux et instructifs. C'est un livre de lectures en même temps qu'une étude des plus intéressantes;

Digitized by Google

c'est une œuvre littéraire et un résumé de la science, L'auteur se borne à explorer un tout petit coin du vaste domaine de l'histoire naturelle, et elle y découvre une foule de richesses, de merveilles, dont elle nous fait part avec une sorte de satisfaction communicative. La Fontaine appelait ses fables « un drame aux cent actes divers » : la vie réelle s'offre ici avec plus de variété encore et non moins de charme.

La tentative de Mme Ruelens sera, nous l'espérons, couronnée d'un grand succès. De pareils livres sont indispensables en Belgique et même en France : on veut s'instruire, et l'on est rebuté tout d'abord par un appareil scientifique des plus formidables; les bons écrivains dédaignent ces travaux modestes qui popularisent la science, et les écrivains médiocres sont incapables d'en faire apprécier la valeur. Il y a longtemps que l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande nous ont devancés dans cette voie utile et féconde, mais elles ne demandent pas mieux que de profiter, comme étude littéraire, de ce que nous ferons à notre tour.

Nous aurions dû parler depuis plusieurs mois de deux œuvres qu'une traduction élégante a popularisées dans notre pays et qui méritent bien la renommée qui s'y est attachée. Les *Rêveries d'un célibataire* et les *Reveries d'un homme marié*, publiées à la fin de l'année dernière, ne sont pas encore tombées dans l'oubli, et il n'est point trop tard, heureusement, pour faire ressortir ce que ces créations littéraires toutes spéciales ont de qualités véritables.

S'il est malaisé, d'ordinaire, de juger du mérite d'une traduction uniquement d'après cet traduction même, il nous semble bien, cependant, que MM. Ik Marvel et G. W. Curtis, les auteurs originaux des ouvrages que nous venons de citer, n'ont eu qu'à se louer de M. Paul Ithier, leur traducteur. Le style est l'homme même, et M. Paul Ithier a dans son style quelque chose de la tournure d'esprit de ses modèles, c'est-à-dire l'originalité, la grâce et la délicatesse : nous le constatons d'ailleurs dans la *Lettre à un homme marié* qui précède les *Rêveries d'un célibataire*.

Nous ne disons rien des sujets, qui ne s'expliquent pas ou qui s'expliquent par le titre, et qui à coup sûr ne s'analysent point. Il y a de tout dans ces *Rêveries*, et la lecture en est atta-

Digitized by Google

chante parce qu'elle est pleine de variété, de laisser aller, d'imprévu. Il y a là du roman et de la philosophie, de la méditation profonde et de la verve spontanée ; il y a surtout de l'*humour*, cette qualité particulière si difficile à définir en français, et du *charme*, cette autre qualité aussi difficile à définir dans toutes les langues.

Nous appellerons également l'attention sur une autre traduction, faite par M. Alex. du Bosch, et faite avec talent, avec goût, de *Cinq nouvelles calabraises* de M. Biagio Miraglia de Strongoli. Ces nouvelles sont précédées d'un *Discours sur la condition actuelle de la littérature italienne*, du même auteur italien, discours d'une haute portée philosophique et historique, et digne d'être lu à tête reposée. Au milieu des efforts que fait l'Italie pour ressaisir son individualité et son indépendance, ce livre donne une appréciation juste de quelques-unes des causes qui ont produit et prolongé l'asservissement de ce beau pays. On y trouve un patriotisme chaud et sincère, et les petits tableaux de mœurs qu'il contient sont saisissants et vrais. L'intelligent traducteur a pensé avec raison qu'une œuvre semblable pouvait éveiller quelques bons sentiments de plus en faveur de la cause italienne dans notre pays, et il a fait à la fois une œuvre littéraire et une bonne œuvre.

E. V. B.

REVUE DU MOUVEMENT FLAMAND.

De Jonge Doktor, par Conscience. — *De Wolfjager*, par A. Snieders — *Noordsche Letteren*, par Hansen. — *Geschiedenis van Pieter van Coutherele*, par Sermon. — Le théâtre flamand. — Inauguration de la statue de Van Maerlant. — Congrès linguistique de Bois-le-Duc.

Anvers, 6 octobre 1860.

Vous m'avez prié de vous donner un aperçu des principaux faits qui se sont produits au sein du mouvement flamand à Anvers. C'est une rude tâche, mais je la crois utile, et, dans

l'intérêt de la cause, j'essayerai de vous exposer fidèlement ce qui s'est passé de remarquable dans ces derniers temps.

Ce qui surtout rend la tâche rude, c'est que le mouvement flamand, ayant pris racine dans le peuple, se révèle sous mille formes diverses, et que, pour bien le saisir, il faut pour ainsi dire étudier consciencieusement l'opinion d'une grande partie du public. Nos sociétés de rhétorique, de chant, d'harmonie, d'enseignement mutuel, d'art dramatique, les journaux, les livres, les spectacles, que sais-je encore? voilà où se concentre, où se manifeste le mouvement flamand en cette ville. Je devrais pouvoir donner une idée du travail continu de ces différentes sociétés, de ces réunions, de ces écrits, pour faire comprendre comment le mouvement flamand est parvenu à s'identifier avec notre population.

Entrer dans tous les détails m'entraînerait beaucoup trop loin, je me contente donc de constater la chose et je passe aux faits principaux.

Commençons par la littérature :

Quatre nouveaux ouvrages ont reçu la bienvenue parmi nous : M. Conscience vient de nous donner une nouvelle œuvre romanesque : *De Jonge Doktor* (*le jeune docteur*).

Depuis qu'il a épuisé les mœurs et les coutumes de la Campine, notre grand romancier semble en quête de sujets. Après avoir débuté dans le genre historique par les magnifiques épopées de *Jacob van Artevelde* et du *Leeuw van Vlaenderen*, et avoir abandonné ce genre pour ses délicieux tableaux de mœurs anversoises, il a voulu reprendre l'histoire, et nous a donné à divers intervalles *Hlodwig en Chlotildis*, *Batavia*, *Simon Turchi*, œuvres malheureuses et qui laissent beaucoup à désirer. Les questions sociales semblent lui fournir des sujets nouveaux, mais ici encore l'auteur n'ose jamais développer complétement sa pensée. Ainsi, dans son avant-dernier ouvrage, *De Kwael des tyds* (*le fléau de l'époque*), il voudrait bien dire que la débauche, fille de l'irréligion, est le grand fléau de l'époque, et, somme toute, il ne reste de bien indiqué que la débauche en elle-même : idée contre laquelle nous devons protester, car nous sommes convaincu que notre siècle, sous le rapport de la moralité, peut très-bien soutenir la comparaison avec les siècles précédents. *De Jonge Doktor* a une ten-

Digitized by Google

dance un peu meilleure, l'auteur défend la science contre le charlatanisme. Nous aimerions à voir traiter ces sujets un peu plus profondément, mais M. Conscience nous tient tellement en haleine que réellement la fécondité n'explique que trop bien le manque de profondeur. Un nouvel ouvrage, *Het Yzere Graf* (*la tombe de fer*), est sous presse, pour paraître au premier jour.

Les livres de M. Conscience sont en général une assez agréable lecture de dimanche, d'une morale assez catholique et quelque peu instructive.

Quant au procédé littéraire, il est toujours le même. Sacrifiant la question d'art à une question de succès, et n'ayant en vue que le succès facile, l'auteur se garde bien de changer quelque chose à la forme qu'il affectionne et qui est tout ce qu'il y a de plus élémentaire. Son style s'abaisse à l'intelligence la plus obtuse et évite avec soin tout ce qui pourrait tendre à faire croire au lecteur qu'il existe d'autres tournures que celles usitées dans le langage usuel. Loin de chercher à élever le lecteur jusqu'à lui, M. Conscience s'attache constamment à descendre au niveau du lecteur. Assurément, c'est le moyen d'avoir beaucoup d'admirateurs à peu de frais, mais ce n'est pas celui de former le goût ; et si les autres littérateurs flamands versaient dans la même erreur, la littérature flamande n'atteindrait jamais au rang qu'elle est appelée à occuper un jour.

M. Aug. Snieders nous a donné *De Wolfjager* (*le chasseur de loup*). Le style de cet auteur est soigné et élégant, mais tous ses ouvrages rentrent dans la catégorie d'une lecture de salon plus ou moins amusante.

Saluons l'apparition de deux œuvres qui se recommandent spécialement par le fond sérieux qui nous faisait défaut dans les livres précédents : *Noordsche Letteren*, par M. Hansen, et *Geschiedenis van Pieter van Coutherele, meijer van Leuven, een volksvriend uit de* XIV[e] *eeuw*, par Sermon (*Histoire de Pierre van Coutherele, maire de Louvain, un ami du peuple du* XIV[e] *siècle*).

L'ouvrage de M. Hansen forme l'appendice en quelque sorte de son voyage en Danemarck, dont M. Stallaert a rendu compte dans la *Revue trimestrielle*.

Initier notre population flamande à ce que les littératures

Digitized by Google

du Nord renferment de bon et de beau est incontestablement un travail utile et digne d'éloges. Qui connaît les œuvres magnifiques produites par la Suède, la Norwége et le Danemarck, doit regretter que le gouvernement n'apprécie pas davantage le caractère franco-germain de notre nation et qu'il ne lui fasse pas puiser aux sources fécondes du Nord aussi bien qu'à celles du Midi. La *Frithiof 's saga* est certainement, sous le rapport de la poésie pure et bien sentie, un des meilleurs ouvrages du siècle; Oehlenschläger n'est pas un moindre colosse et qu'on ferait bien de mettre en opposition avec les grands auteurs du Sud, ne fût-ce que pour faire comprendre d'emblée à nos étudiants, que le Nord est aussi solide sous le rapport des beautés propres, que ferme dans ses convictions anti-catholiques et large dans ses idées, dans sa *démocratie en action.*

Ainsi M. Hansen a fait une bonne action. Mais son ouvrage est incomplet. Évidemment, dans un volume de 235 pages il ne pouvait nous initier à tout ce que le Nord a produit de remarquable en fait de littérature; mais son choix aurait pu être plus éclairé. Il nous offre des morceaux d'une cinquantaine d'auteurs, morceaux qui sont loin d'être des productions de maîtres. Il ne fallait pas nous donner ici une liste nominale de tous les auteurs, jusqu'aux plus médiocres; mieux aurait valu n'en faire connaître que quelques-uns, un seul même, par la traduction d'une de ces œuvres qui font la gloire littéraire d'une nation.

L'ensemble des morceaux nous fait l'effet d'avoir été choisi dans un recueil littéraire d'il y a vingt ans.

Un second tort, c'est que le flamand, si clair, si lumineux, se trouve obscurci par des tournures nordiaies, si je puis m'exprimer ainsi : on dirait que l'auteur s'imagine que tout lecteur flamand connaît le suédois et le danois. Là où il ne versifie pas, il est logique et correct comme dans ses Lettres de voyage; mais quand il versifie, il est rude, serré et ses expressions sont rarement poétiques.

Toutefois, pour être juste, nous devons reconnaître que dans ses *Noordsche Letteren,* on rencontrera des diamants de l'eau la plus pure; comme morale et idée philosophique son livre est d'un ami de la liberté et des lumières. Enfin, nous

Digitized by Google

aimerions à lui voir traduire le chef-d'œuvre d'un Tegner ou d'un Oehlensläger. La Hollande et la Belgique flamande y applaudiraient vivement.

Dans l'*Histoire de Pierre de Coutherele*, M. Sermon a pris à tâche de défendre le grand citoyen contre les injustes calomnies qu'ont déversées sur lui les chroniqueurs nobles qui ont décrit les luttes du XIVe siècle. Il est temps, dit-il, que la lumière se fasse sur la tombe de Coutherele, et que le peuple apprenne à connaître celui qui mourut pour lui.

Après avoir, dans un court résumé, exposé l'état des communes au XIVe siècle et les abus existant à cette époque, l'auteur prend son héros au moment où il apparaît sur la scène politique en 1340. Coutherele, aimé du peuple parce qu'il avait su se mettre au-dessus des préjugés de son époque, en se séparant de la noblesse à laquelle il appartenait pour revendiquer les droits de tous contre les priviléges de quelques-uns, Coutherele débuta à vrai dire, lorsque, maire de Louvain, il resta, avec les habitants de la ville qu'il administrait, fidèle à la cause de Wenceslas et de Jeanne, souverains du Brabant, alors que la noblesse louvaniste faisait acte d'adhésion à Louis de Male, comte de Flandre, vainqueur des Brabançons. L'abîme qui existait entre le peuple et la noblesse n'en devint que plus grand. Coutherele, las de tant d'abus criants, se mit à la tête du peuple, fit une révolution, chassa les nobles, alla plaider la cause de Louvain auprès du souverain, et finit par obtenir la reconnaissance des droits qu'il avait su conquérir. La noblesse vaincue, exploitant la vénalité de Wenceslas, rentra dans Louvain, ramenée par l'armée brabançonne conduite par le duc, qui stipula les conditions de paix. Les deux éléments contraires ne pouvaient plus s'entendre : de là des luttes et des tiraillements qui ne finirent que quand le peuple, fatigué des sacrifices qu'il devait faire pour soutenir la guerre, abandonna celui qui s'était sacrifié pour lui. Coutherele, ruiné et banni, ne rentra dans sa ville natale que pour y mourir pauvre et ignoré.

Tel est à peu près le résumé du livre. L'auteur s'attache, à chaque fait, à prouver les intentions pures qui animaient son héros, et démontre l'évidente mauvaise foi qui a présidé à la rédaction des chroniqueurs qui nous ont décrit ces luttes.

Digitized by Google

Ce livre se distingue par ses tendances démocratiques, et nous ne pouvons qu'engager M. Sermon à persévérer dans cette voie. C'est une belle tâche que de faire rendre justice à un grand citoyen méconnu.

Nous avons été d'autant plus content, qu'il y a deux ans M. Sermon, sous le pseudonyme de Walraven, dans une critique de l'ouvrage *Geschiedenis van Maria-Theresia*, par Van Rucklinger, reprenait l'auteur sur les tendances libérales qui se trouvaient dans son histoire. Félicitons-le d'être entré dans les rangs des défenseurs des idées libérales.

Le théâtre national a repris le cours de ses représentations flamandes. Nous voudrions pouvoir ne donner que des éloges à cette entreprise; malheureusement la voie suivie jusqu'à ce jour est déplorable. Ce n'est que par exception et à de grands intervalles qu'on joue des pièces originales; les trois quarts du répertoire se composent de pièces françaises mal traduites. On pourrait facilement trouver des pièces beaucoup plus instructives que les *Bandits de Londres, Ben-Haïl ou le fils de la nuit*, etc., qui ne sont que des mélodrames à effets où l'absurde le dispute au médiocre. Ce n'est pas que nous condamnions d'une façon absolue les traductions, mais nous voudrions que le choix en fût un peu plus judicieux.

L'intelligence des personnes qui ont la direction de l'année théâtrale qui vient de s'ouvrir, nous permet d'espérer que le grief que nous relevons diminuera d'importance. Nous le souhaitons sincèrement, car jusqu'à ce jour le théâtre flamand n'a été pour ainsi dire qu'un théâtre français où l'on jouait en flamand. La seule pièce originale représentée cette année est *De Hand Gods* (*la main de Dieu*), par M. Ducaju. Vous avez pu voir cette pièce qui a été représentée au théâtre du Cirque à Bruxelles, pendant les fêtes de Septembre. Elle renferme beaucoup de défauts, faciles à corriger du reste; mainte situation est mal amenée; toutefois, dans quelques scènes, les mœurs flamandes, prises sur le fait, sont parfaitement rendues. L'auteur, quant aux personnages, pèche par manque de logique; l'étude fait défaut. Malgré tout, des pièces dans ce genre valent encore beaucoup mieux que les mélodrames auxquels nous faisions allusion plus haut.

Espérons que la commission officielle nommée par le gou-

Digitized by Google

vernement pour juger les pièces qui méritent le subside accordé par l'État aux pièces originales, saura se mettre à la hauteur de sa tâche, et que les auteurs, se voyant encouragés, aborderont avec quelque hardiesse la scène, qui, jusqu'à ce jour, a été presque abandonnée par suite du système existant.

Et maintenant que le mot officiel est sorti de notre plume, parlons de la fête officielle que nous avons eue à Damme le 10 septembre dernier : l'inauguration de la statue de l'auteur populaire Van Maerlant.

Je ne me propose certes pas de vous donner une description détaillée de cette fête. Comme dans toute fête de ce genre, il y avait cortége, concerts d'harmonie, drapeaux, éloges, discours, banquet officiels; mais, chose remarquable, pour la première fois le français officiel a officiellement cédé le pas au flamand : tous les discours, à l'exception d'un seul, celui de M. de Vrière, ont été prononcés dans notre bon flamand, et encore le ministre a-t-il eu soin de dire qu'il ne parlait en français que par crainte de ne pas s'exprimer assez purement en flamand. Nous admettrons l'excuse, bien qu'elle puisse nous paraître étrange de la part d'un enfant de Bruges qui dans l'intimité parle très-bien sa langue natale.

Enfin ! une fois donc le monde officiel reconnaît que notre patois, comme on dit si élégamment, est aussi une langue qu'on peut parler sans déroger à sa dignité ! mieux vaut tard que jamais ! Mais, pour dire toute notre pensée, nous croyons que l'emploi officiel du flamand était plutôt pour plaire aux Néerlandais qui assistaient à la fête que pour rendre hommage à notre langue.

Remarquez que ce que les journaux ont applaudi le plus, c'est la fraternisation des Belges et des Hollandais réprésentés par les autorités de la Zélande et les délégués de l'Académie de Leyde.

Loin de nous l'idée de blâmer en quoi que ce soit cette fraternisation, au contraire, nous la désirons de toutes nos forces ; mais il nous sera bien permis de faire observer que si ces idées ont pu recevoir un commencement d'exécution, l'honneur en revient aux Flamands qui depuis longtemps avaient préparé le terrain par leurs écrits et leurs congrès linguistiques.

Digitized by Google

Et si pourtant les Flamands ne s'étaient pas levés pour défendre leurs droits de langue méconnus, s'ils n'avaient pas lutté pendant vingt-cinq ans avec une persistance inouïe, le pays entier aurait suivi l'impulsion française qui lui venait d'en haut, et loin de pouvoir fraterniser avec un peuple voisin et libre, nous aurions été mûrs pour devenir *Savoyards!* Qui aurait cru, il y a peu d'années, alors que les Flamands n'étaient que des *orangistes*, des *malcontents*, que les événements viendraient si tôt leur donner raison d'avoir maintenu leur nationalité intacte?

Dans son discours, M. le gouverneur de la Flandre occidentale a fait ressortir « l'intérêt que le gouvernement témoigne aux *lettres* flamandes et dont la cérémonie actuelle » était une preuve éclatante. » (*Moniteur*, page 4208.)

Évidemment, c'est avec joie que la Flandre a vu rendre justice à un de ses grands hommes, trop longtemps méconnu, et qu'elle a vu reconnaître le mérite d'un de ses poëtes, M. Van Beers, auteur des *Jongelings droomen*, lauréat du concours ouvert en l'honneur de Van Maerlant. Au moment de décerner le prix à M. Van Beers, M. le ministre lut l'arrêté royal qui nommait le poëte chevalier de l'ordre de Léopold. Or la décoration est en effet un moyen que les gouvernements ont pour dire à la foule qu'ils veulent faire du cas de quelqu'un ou de quelque chose.

Aussi, nous le reconnaissons, le gouvernement a atteint son but s'il a voulu témoigner de l'intérêt aux *lettres* flamandes.

Mais quand donc témoignera-t-il de l'intérêt aux *populations* flamandes en faisant disparaître les abus contre lesquels elles réclament? Nous ne nous fatiguerons pas de le dire : on aura beau ériger des statues, décorer des littérateurs, accorder des subsides : aussi longtemps qu'on ne mettra pas la main à l'œuvre pour nous rendre justice, on ne ralliera jamais les Flamands. Ils ne demandent pas de grâce, n'implorent pas de faveur, mais veulent leur droit, rien de plus, rien de moins.

Nous savons trop bien que nous aurons encore longtemps à attendre; n'a-t-on pas dit dans le Contre-Rapport, signé : *le ministre de l'intérieur*, *Rogier*, qu'il est des vœux dont la réalisation est *entièrement incompatible avec une organisation régulière quelconque?*

Digitized by Google

La question des tribunaux, sans aucun doute, est placée dans cette catégorie; mais nous comprenons très-difficilement que ce qui est impossible dans un pays libre comme la Belgique, puisse être réalisable en Autriche!

Voici un extrait résumé d'un incident qui s'est passé dans la séance du 22 septembre du conseil de l'Empire.

« M. de Krainski, Gallicien, expose dans un discours les *griefs*
» de ses compatriotes au sujet de la préférence donnée à la
» langue allemande sur la polonaise. M. de Starowieski l'appuie.
» Tous deux avouent que la connaissance de la langue alle-
» mande est utile et qu'il faut la faire enseigner, mais à leur
» avis, celle de l'enseignement, de la justice et de l'adminis-
» tration doit être le polonais. Tout habitant du pays a le *droit*
» qu'on lui parle la langue qu'il comprend.

» Le comte Nadasdy déclare que *quant à la justice, des me-*
» *sures sont déjà prises pour satisfaire à ce vœu. Le comte Rech-*
» *berg parle dans le même sens.* »

Substituez le mot « française » à « allemande » et « flamande » à « polonaise, » et dites-moi maintenant l'idée que nous devons nous faire de l'attitude du gouvernement à notre égard.

Pardonnez-moi cette petite digression : elle est toute d'actualité.

Je reviens aux faits :

Pendant qu'une partie de nos littérateurs assistaient aux fêtes de Damme, une autre partie se dirigeaient sur Bois-le-Duc pour prendre part au congrès linguistique qui devait s'ouvrir dans cette dernière ville.

Par une coïncidence singulière, qu'avec un peu d'adresse on eût pu éviter, l'inauguration de la statue de Van Maerlant avait lieu le jour même fixé pour l'ouverture du congrès.

Bon nombre de Flamands ont répondu à l'appel de leurs confrères néerlandais. Je laisse à d'autres plus habiles de faire le compte rendu des travaux du congrès. Je me contenterai de vous signaler encore une fois une marque de sollicitude pour les *lettres* flamandes :

Le ministre de l'intérieur belge a délégué M. Delcroix vers le congrès pour lui porter les assurances de l'intérêt qu'il portait à ses travaux. Pour preuve à l'appui, *de proef op de som,*

Digitized by Google

comme nous disons, notre ministre a fait remettre la note des ouvrages qu'il se proposait d'offrir au congrès comme marque de bienveillance.

Nous nous garderons bien de critiquer M. Rogier pour tout l'intérêt qu'il nous porte et dont il ne cesse d'accumuler les preuves ; loin de là : toutefois, pour que les Néerlandais soient à même d'apprécier sa haute sollicitude nous nous permettrons de supplier respectueusement M. Rogier de ne pas oublier de joindre à ces livres le *Rapport de la Commission flamande* et surtout de ne pas manquer d'y joindre son *Contre-Rapport !*

J'ai parlé d'inauguration ; laissez-moi vous mentionner pour mémoire, l'inauguration de la statue de Tollens à Amsterdam. Au moins la Hollande n'a pas besoin de réfléchir cinq cents ans avant de rendre hommage à un de ses hommes d'élite.

J'allais oublier de vous mentionner la bonne acquisition qu'Anvers vient de faire! M. Van Beers vient d'être nommé professeur de flamand à l'athénée de cette ville. Cette fois au moins nous pouvons, sans arrière-pensée aucune, être satisfaits du choix. Nous sommes convaincu que les leçons de cet excellent professeur porteront des fruits et qu'il saura faire aimer notre langue maternelle.

H.

***Liefde, vreugd, vaderland.* (amour, gaieté, patrie), par Karel Versnaeyen. In-18 de 87 pages. Gand. W. Rogghé.**

Le goût de la poésie et du chant ne tarit pas chez les Flamands. Il ne se passe pas un mois sans que quelque recueil poétique ne vienne prouver combien, en dépit de tous les efforts contraires et imprudents, ce peuple tient à la langue de ses ancêtres, combien est resté vivace chez lui cet esprit caustique et frondeur qu'aucuns veulent faire passer comme l'apanage exclusif de la race gauloise.

Le charmant recueil dont le titre précède fournirait, s'il était nécessaire, une nouvelle preuve de ce que nous avançons. Ce n'est, il est vrai, qu'un début, mais un début heureux, car le

Digitized by Google

jeune poëte s'y fait connaître tout d'abord comme un écrivain correct et élégant. Cela a d'autant plus lieu d'étonner, que M. Versnaeyen appartient à cette jeune légion de libres penseurs qui, pour la plupart, attachent beaucoup plus de valeur à la pensée qu'à la forme. Chez lui l'une n'exclut pas l'autre. Mais, chose singulière, c'est l'idée, et surtout la correction avec laquelle il cherche à la rendre, qui jettent par-ci par-là un peu de froid sur ces vers. Instruire est bien difficile dans une chanson, et rien n'est plus contraire à la poésie lyrique que le didactisme.

Heureusement que l'auteur n'en abuse pas, et qu'au lieu de prêcher, il se laisse le plus souvent aller à sa bonne humeur, comme dans *het Maaijerslied* (le chant des moissonneurs) et *het Lied der Smeden* (le chant des forgerons), deux pièces qui brillent de gaieté et d'entrain. Souvent aussi le poëte sait gracieusement être naïf, comme dans *de Biecht van Liesjen* (la confession de Lise) dont nous donnons la première et la dernière strophe.

« Lise, où donc étiez-vous? — Il fait nuit depuis longtemps; — et le soir dans la drève tranquille — il y a du danger pour les jeunes filles! » — Chère mère, j'ai rencontré Herman... — Mon Dieu! et que te demanda-t-il? — Rien... dit Lise un peu confuse, — rien, mais il m'a dit qu'il m'aimait.

... Ah! n'avoir que seize ans! — Et déjà troublée par l'amour! — Mère, calmez-vous, — Herman ne m'a pas fait de mal; — est-ce que je ne pouvais pas lui donner mon cœur? — Mais, ne demanda-t-il pas plus? cher enfant! — Si, il ma demandé une fleur comme souvenir — en me disant qu'il m'aimait. »

Cependant nous préférons le poëte lorsqu'il est inspiré par quelque sujet gracieux, comme dans *Minnelied* (chanson d'amour), *Vaar zachtjens o bootjen* (vogue doucement nacelle), *Slaap zachtjens* (dors doucement); alors il sait trouver un rhythme harmonieux et son vers coule plus abondamment que lorsqu'il veut faire de l'esprit ou montrer de la vigueur.

On n'en doit pas conclure que l'auteur ne sait pas trouver ces accents qui remuent la fibre populaire. Les instincts généreux se montrent multiples chez lui, et il sait les revêtir d'une forme parfois très-pittoresque : la strophe suivante en témoignera.

Digitized by Google

Mon cœur brûle pour la liberté — pour la langue du peuple — et pour le progrès. — J'aspire à la lumière et à l'émancipation ; — j'aime le peuple et j'estime le sarrau. — Quand même je devrais brûler éternellement à cause de cela, — je ne chanterai pas d'autre chanson que « point de joug étranger ; point de chaînes, tel est mon chant, et tel il restera. »

Ce peu de citations, que le manque d'espace nous fait écourter, seront, nous l'espérons du moins, suffisantes pour montrer qu'il s'agit ici d'un écrivain d'énergie et de cœur qui sait que talent et succès obligent.

Qu'il nous donne donc bien vite un second recueil, et nous osons lui prédire qu'il ne sera pas moins favorablement accueilli que celui-ci.

G. J. D.

PAUL DE FLOTTE.

La souveraineté du peuple, essais sur l'esprit de la révolution, par Paul De Flotte représentant du peuple. Paris, in-8° de 468 pages ; Pignerre, 1851.

Le 20 août, Garibaldi, marchant sur Naples, donnait l'ordre à un bataillon de chasseurs des Alpes d'enlever Reggio : Reggio fut enlevé. Au moment où les vainqueurs entraient dans la ville, un soldat du roi, resté caché dans une maison, tira à bout portant sur le colonel qui avait dirigé l'attaque : le colonel tomba frappé d'une balle au front.

Ce n'était pas seulement un brave qu'avait tué le mercenaire des Bourbons ; c'était un homme politique et un écrivain démocratique. Le représentant du peuple français qui avait écrit en philosophe socialiste un livre sur la *Souveraineté du peuple*, mourait en soldat de la liberté.

C'était notre ami De Flotte. Garibaldi lui fit rendre les derniers honneurs dus à un général, et le 24, le héros de l'indépendance italienne publiait l'ordre du jour suivant :

« Nous avons perdu De Flotte !

» Les épithètes de brave, d'honnête, de vrai démocrate,

Digitized by Google

sont impuissantes à rendre tout l'héroïsme de cette âme incomparable !

» De Flotte, noble enfant de la France, est un de ces êtres privilégiés qu'un seul pays n'a pas le droit de s'approprier, — non : De Flotte appartient à l'humanité entière, car pour lui, la patrie était là où le peuple souffrant se levait pour la liberté. De Flotte, mort pour l'Italie, a combattu pour elle, comme il aurait combattu pour la France. — Cet homme illustre est un précieux lien pour la fraternité des peuples, que l'avenir de l'humanité nous prépare. — Mort dans les rangs des chasseurs des Alpes, il était, avec nombre de ses braves concitoyens, le représentant de la généreuse nation qu'on peut arrêter un moment, mais qui est destinée à marcher à l'avant-garde de l'émancipation des peuples et de la civilisation du monde.

» GARIBALDI. »

Aussitôt qu'on apprit ce malheur à Paris, quelques hommes politiques s'unirent pour adresser au général italien une lettre collective, où ils retraçaient la vie de leur ami ; et deux journaux, l'*Opinion nationale* et le *Siècle*, après avoir publié cette lettre, ouvrirent une souscription à l'effet de perpétuer, par un monument, la mémoire d'un brave champion de la démocratie. Les journaux parisiens avaient compté sans leur hôte ; le lendemain, le *Siècle* publiait une note aussi significative que laconique :

« M. le préfet de police nous a fait connaître que la souscription ouverte pour élever un monument à M. De Flotte était interdite. »

Transporté sans jugement en 1848, expulsé par décret au 2 décembre 1851, De Flotte reçoit de l'autocratie impériale les derniers honneurs dignes de lui : on lui avait refusé une patrie, on lui refuse un tombeau. Dangereux de son vivant, mort, on le trouve dangereux encore ; il n'a jamais désiré davantage des hommes du coup d'État.

Pour nous qui l'avons connu, qui l'avons aimé dans l'exil, il nous reste à rappeler ce qu'il fut, et à proclamer ses principes sur sa tombe glorieuse. La lettre mortuaire de ses amis nous y aidera :

Digitized by Google

« Paul-René-Gaston De Flotte, descendant de l'amiral Boulainvilliers par sa mère, né en 1817, à Landerneau, fit ses études à la Flèche et à Vendôme, et entra deuxième au vaisseau-école. Il avait alors quinze ans. Il fit une de ses premières campagnes, comme enseigne, à bord de la frégate la *Vénus*, envoyée dans l'océan Pacifique sous le commandement de Dupetit-Thouars. Au retour, il rencontra l'expédition du capitaine Dumont d'Urville, qui entreprenait son voyage de circumnavigation, obtint de permuter avec un ami, et reprit sur la *Zélée* la longue route qu'il venait de parcourir. Quand il rentra en France en 1840, il avait fait, à vingt-trois ans, deux fois le tour du monde.

» Plein d'ardeur, doué d'aptitudes brillantes et variées, destiné, de l'aveu de ses camarades et de ses chefs, à devenir un des officiers les plus distingués de son arme, il fut envoyé à Paris pour surveiller l'exécution d'une machine de son invention. Cette mission décida autrement de la carrière du jeune lieutenant de vaisseau. Il était à Paris quand survint la révotion de 1848, à laquelle il prit une part énergique.

« La vie politique de Paul De Flotte date de cette époque. »

C'est surtout à la cause populaire, aux intérêts les plus intimes de la démocratie, aux réformes sociales que De Flotte devait se vouer. Après la terrible lutte des journées de juin 1848, il fut arrêté et transporté sans jugement à Belle-Isle, mais il fut de ceux qu'on n'osa pas y retenir longtemps, et il en sortit pour être élu à Paris représentant du peuple. Les électeurs de la Seine en lui donnant 126,982 voix protestaient contre la transportation.

« Je suis ici, put-il dire à la tribune le 25 mars, je suis ici le représentant de ceux que vous considérez comme coupables et que vous ne connaissez pas !

» Le peuple m'envoie ici et il vous crie : *Des juges!* »

Son élection fut contestée par le parti de la haine et de la calomnie contre tout ce qui portait un cœur de démocrate. Un transporté de juin ! collègue des Denjoy (c'est le nom de l'opposant) et des Falloux ! il a pu être gracié, mais peut-il être réhabilité au point de conserver le droit de représenter la France ?

Le ministère n'osa pas plus contester l'élection de ce chef

Digitized by Google

qu'il n'avait osé laisser le transporté sur les pontons ; et le nouveau représentant put monter à la tribune pour y exposer nettement ses principes en face de ses ennemis.

Ce discours est le premier jet de son livre. On discutait l'urgence d'un projet de modification à la loi électorale. La réaction, déjà triomphante, voulait mutiler la souveraineté du peuple et son impatience ne souffrait pas de délai.

Les deux camps étaient attentifs ; le transporté allait parler et on se préparait à soulever du scandale contre l'utopiste : De Flotte parla en philosophe, avec une grande hauteur de vues.

C'est la loi électorale qui fait le souverain, et son mandataire le pouvoir législatif; peut-on toucher légèrement à cette base même du gouvernement? Il était beau d'entendre cet homme qui montait des pontons à la tribune, dire à cette assemblée : Ce n'est pas vous qui êtes le souverain! c'est le peuple!

Puis abordant une question plus profonde : créer l'autorité, instituer la souveraineté! quelle mission solennelle, quelle tâche difficile! Rome avait dit : l'autorité, c'est la nation; le christianisme renversa Rome en disant : l'autorité, c'est la justice universelle. La révolution dit de même, mais elle ajoute : la justice n'est pas dans un livre, ni dans une révélation, elle est dans la conscience humaine; l'autorité, c'est la conscience libre, la loi vivante!

De ces trois autorités, est-ce la première qu'on veut restaurer? est-ce le droit de la raison d'État, le droit du plus fort, le fétichisme de la loi, écrite par les intrigues ou les violences du moment? Eh! le catéchisme est plus fort! on ne peut toucher au principe chrétien que pour inaugurer un principe plus élevé; on ne peut renverser l'Église universelle que par l'universelle liberté.

Telle est la substance de ce discours où le clubiste parlait en métaphysicien et le révolutionnaire en philosophe, et l'on peut encore en méditer aujourd'hui les dernières paroles :

« Lorsque vous serez tombés dans cette idolâtrie de la société, que de votre pays, de votre nation, vous aurez fait votre Dieu, quand vous en serez là, votre pays, votre nation, se soulèveront contre vous; ils vous diront : Mon Dieu est plus haut; je cherche sa loi, sa justice et je ne m'adore pas moi-même. »

De Flotte revint plus d'une fois à ces idées; le 7 juin, par-

Digitized by Google

lant contre le projet de loi de déportation, il les exprime plus nettement encore : « La loi n'est ni la transaction, ni la guerre, c'est la justice. » On a beau crier : c'est de l'anarchie ! c'est du Proudhon! anarchiste ou proudhonien, il répète hautement à cette assemblée qui conspire : Le droit de moralisation par la loi n'existe point! Et le 18 novembre, un ministre ayant semblé dire que la loi écrite est la seule règle de la conscience et de la justice, le transporté, *habitué à ne jamais interrompre*, se lève et s'écrie : « De tels principes sont la justification de toutes les tyrannies, c'est la théorie de la raison d'État et de toutes les monstruosités commises en son nom. » On se récrie, on réplique, il insiste :

« On proteste au nom de la loi contre le droit, contre la conscience, contre la raison! Eh bien, je proteste à mon tour, au nom du droit, au nom de la conscience, au nom de la raison contre cette loi, et je maintiens ce fait que toutes les fois que la loi est contraire au droit, à la conscience, à la raison, il est impossible de la respecter; car il faudrait pour cela mépriser la conscience et la raison! »

Le livre de la *Souveraineté du peuple* vint bientôt développer ces idées. C'est une œuvre vivante, animée, luxuriante; on y sent tous les effluves d'une heure de rénovation, toute la séve de rajeunissement et d'espérance de 1848. C'est de l'affirmation, audacieuse, confiante, sereine; de la philosophie brûlante, colorée, loyalement passionnée pour la vérité, du style jeune, enthousiaste, incandescent, joyeux de naître.

Chose rare à une époque où l'on venait de bénir les arbres de la république et où M. Buchez avait présidé l'assemblée, De Flotte, tout en demandant à la philosophie de l'histoire le rôle du christianisme dans le passé, le condamne et le déclare ennemi dans le présent, perdu dans l'avenir. Sans haine et sans violence, en philosophe et non en pamphlétaire, en juge et non en ennemi, il analyse dans chacune des manifestations de la vie religieuse et sociale, l'essence même du christianisme et le montre déjà frappé de mort et mis à néant; la proclamation du principe nouveau de la liberté de conscience a ôté toute valeur à sa base même : l'autorité religieuse révélée; et comme « la société est une suite de syllogismes réa-

Digitized by Google

lisés, » insensé qui voudrait « qu'ils restassent les mêmes quand la prémisse vient à changer. »

Mais si l'humanité marche en avant du christianisme, ce n'est pas pour subir les fers dont il l'a affranchie; ce n'est pas pour retomber sous l'autorité antique et pour rendre à César ce que les chrétiens lui refusaient même en face des bourreaux. Elle ne fera pas à ses martyrs, dont elle doit répudier le Dieu, l'injure de reprendre les chaînes brisées : « Après la volonté d'un homme, la raison d'État; après la raison d'État, la religion; après la religion, la liberté! voilà toute la philosophie de l'histoire. Les rois de l'Égypte et de l'Orient, les peuples de la Grèce et de Rome, les croyants du Christ et de Mahomet, l'humanité : voilà la dynastie des souverains du monde. »

Le droit de fixer le bien et le mal, d'affirmer le droit, de proclamer les lois de la raison et de la conscience! les chrétiens l'ont nié et repris aux Césars, à la force couronnée; les rationalistes le nient et le reprennent chaque jour aux papes, à l'autorité divinisée. Les chrétiens revendiquaient la délivrance au nom d'un principe supérieur à la royauté : le pouvoir spirituel; les rationalistes le revendiquent, au nom d'un principe supérieur à la religion : la conscience et la liberté humaine.

Une philosophie qui s'appuie sur la conscience, unique révélateur, n'a pas de meilleure méthode que l'analyse de l'esprit humain et de la société, la psychologie et la philosophie de l'histoire. C'est la double méthode de ce livre.

La liberté est l'alpha et l'oméga du rationalisme. Le représentant du peuple de Paris, qui, dégoûté des luttes réactionnaires de l'assemblée, s'adresse à la France et cherche le salut dans la philosophie, remonte jusqu'aux plus profondes racines de la liberté. L'époque moderne est mise en demeure de découvrir une solution nouvelle; cette solution, De Flotte en affirme — avec une passion vive, un entrain loyal et parfois comme dans un chant de renaissance — les principes nouveaux : la souveraineté de la raison, la liberté personnelle, l'unité de conscience dans l'humanité, la révélation individuelle progressive, remplaçant la révélation traditionnelle écrite; la morale naturelle, la loi vivante, inaliénable, immobilisable, incodifiable; unique souveraineté, qui ne peut se déléguer, qui ne se partage pas, qui donne des mandats, mais qui repousse les fictions stériles

Digitized by Google

de la division des pouvoirs; souveraineté spirituelle, âme de la souveraineté du peuple, qui en est la forme et l'organe.

Ce socialiste avait un culte ardent pour la liberté individuelle. L'homme, selon lui, n'est pas fait pour la société, mais la société pour l'homme. Jadis la société était réputée de droit divin et l'homme déchu lui était inférieur. L'homme de la démocratie sera supérieur à la société. « L'homme sera désormais dit d'origine divine, la société sera dite d'origine humaine : telle est la formule fondamentale de la révolution moderne. »

Dès lors, la société ne peut plus imposer à l'individu ni dogme, ni science, ni morale; au contraire, c'est à la conscience et à la raison de modifier sans cesse la science, la morale, la politique, la société pour la faire à leur image. Dès lors, toutes les libertés sont l'essence même de l'homme, inviolable pour la société et au-dessus d'elle, et quel que soit le nom qu'on invoque contre ces principes supérieurs, ce nom masque le despotisme.

« Quand j'entends ces mots : *la majesté du peuple*, *la défense de la société*, je sais ce que cela veut dire et j'entends TYRANNIE! J'aime mieux les rois et j'aime mieux les chrétiens. Qu'on me ramène aux carrières!

» Quand j'entends au contraire ces mots : *la majesté de la conscience et de la raison*, *la défense des droits de l'homme*, cela plaît à mon oreille; je reconnais la Révolution et j'entends : LIBERTÉ! »

Laissons parler le penseur mort à Reggio; un passage de son introduction fera lire au fond de sa pensée :

« La liberté de conscience étant exclusive de cette législation révélée, la solution sociale des chrétiens est mise à néant, et nous sommes mis en demeure de découvrir une solution nouvelle. Comme l'avaient prévu les païens, cette solution doit être exclusive de toute législation morale et de toute codification des délits et des peines; c'est-à-dire que le christianisme ayant mis à néant toute la valeur des législations morales humaines, et la liberté de conscience mettant à néant toute la valeur des législations morales révélées, la solution sociale de l'avenir doit être compatible avec l'absence d'une législation morale quelconque.

» Le caractère des doctrines socialistes rationnelles est donc

l'absence d'une morale servant de base à des prescriptions imposées. Cette immoralité n'est qu'apparente; elle signifie que le socialisme se reconnaît impuissant à formuler une morale écrite. Il considère une semblable entreprise comme le signe d'une véritable rétrogradation sociale et de la plus odieuse tyrannie; d'autre part, il croit à la liberté de conscience, ne peut consentir à enfermer le progrès humain dans le cercle d'une loi religieuse immobile, et refuse de défendre par la compression un idéal moral auquel il a cessé de reconnaître un caractère divin. Il pense que la morale chrétienne doit subir des modifications nombreuses dans l'avenir; mais il pense que ces modifications ne sauraient être utilement que le résultat de l'action incessante et libre de l'opinion publique et de la conscience humaine, et qu'elles ne sauraient être le résultat de l'action des lois et de la pénalité.

» Jusqu'à ce jour, toutes les doctrines sociales ont eu pour cause finale l'un de ces deux buts : rendre les hommes plus parfaits, telle est la fin de la morale; rendre les hommes plus heureux, telle est la fin de la politique. Ces deux causes finales semblent, dans l'histoire, s'opposer l'une à l'autre et former une antinomie dont la solution est réservée aux temps où nous vivons. Frappé de leur incapacité radicale et de l'impuissance à laquelle les réduisait leur isolement, Saint-Simon s'efforça de les unir dans la célèbre formule : *l'organisation sociale a pour but l'amélioration du sort moral et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.* L'idée politique et l'idée morale se trouvaient ainsi liées, mais elles restaient distinctes. Fourier fit faire un pas immense à la formule saint-simonienne, en la transformant en ces termes : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées*, c'est-à-dire : *la perfection et le bonheur, ou l'idéal et le bien-être des hommes sont proportionnels à l'accomplissement de leur fonction dans l'univers et de leur mission sur la terre.*

» Le dernier membre de cette formule est une synthèse, il définit la cause finale des sociétés humaines dans l'avenir, et subalternise pour toujours la donnée morale et la donnée politique en les absorbant dans une idée supérieure.

» Or, la fonction de l'homme dans l'univers ne pouvant être que le travail, toutes les écoles socialistes rationnelles ont dû

Digitized by Google

considérer le problème de l'avenir comme essentiellement économique. Tel est le motif d'une préoccupation constante et qu'on leur a souvent reprochée faute d'en apercevoir l'inéluctable nécessité.

» C'est sur ce terrain de la philosophie du travail et de l'économie politique que le socialisme se sent appuyé par toutes les forces actives de l'humanité, c'est de ce point de vue qu'il domine toutes les formules et les conceptions du passé, qu'il les critique et les juge, les condamne ou les justifie.

» Cette transformation dans la cause finale des sociétés humaines nécessite des changements radicaux dans leur organisation. Quels seront ces changements? Est-il possible de les déterminer *à priori* et de construire l'utopie de l'avenir. Je ne le crois pas.

» Une société ne s'écrit pas comme un roman. Elle n'est point l'œuvre d'un homme, et réclame aujourd'hui la synergie de toutes les intelligences. Le temps des Lycurgues est passé!

» Mais là où l'imagination fait défaut, là où les déductions de l'*à priori* se perdent dans la multiplicité des phénomènes et flottent avec l'indécision des rêves, là l'observation, l'expérience, l'étude des mouvements et des faits peuvent encore servir de guide à l'esprit humain. Le législateur devient impuissant à formuler les lois des sociétés. Mais ces lois se génèrent incessamment au sein de l'humanité.

» Sous l'empire des énergies conservatrices et révolutionnaires, il se produit une succession de phénomènes, un mouvement : ce mouvement s'opère dans un certain sens, il se dirige vers un certain but; il s'agit d'en apprécier la tendance et d'arriver à ce résultat de toute science humaine, la prévoyance.

» Tel est le but de l'ouvrage dont je soumets le premier volume au jugement de mes concitoyens. Il se divise en trois parties. Dans la première j'examine les tendances qui se manifestent sous l'action de certaines forces de l'opinion et de certaines idées secondaires généralement acceptées et que j'ai réunies sous le titre de souveraineté du peuple. Cette étude n'a pour objet que de préparer le lecteur aux procédés par lesquels on apprécie les tendances sociales; aussi ne s'applique-

Digitized by Google

t-elle qu'à des mouvements d'une ampleur restreinte et d'une importance passagère.

» Dans la seconde partie, sous ce titre RÉVOLUTION SOCIALE, j'étudierai les mouvements et je m'efforcerai de déterminer les tendances de la religion, de la morale, de la politique et de l'économie sociale. D'après ce que je viens de dire, on conçoit qu'en religion, en morale, en politique, les forces négatives et critiques doivent singulièrement dominer les énergies conservatrices; il n'en est point de même en économie politique. Les forces économiques ont seules de nos jours un caractère organique véritable, et seules elles peuvent servir d'éléments à la construction sociale dont la révolution est le moyen [1].

» Dans la troisième partie, je montrerai comment les forces économiques ont la puissance de créer une morale et une politique qui sont virtuellement contenues en elles et tendent incessamment à s'en dégager, et je tenterai de déterminer l'esprit et les formes embryonnaires de la construction sociale à laquelle nous sommes fatalement conduits. »

Pour organiser cette souveraineté de la conscience, pour que cette autorité sociale nouvelle pût entreprendre aussitôt son grand devoir de « combattre à tout prix l'ignorance, la prostitution et la misère, » De Flotte rêvait une république démocratique, où le peuple souverain fût représenté par un pouvoir exécutif, simple administrateur, n'ayant de doctrine à imposer ni à maintenir, et n'ayant qu'à recevoir l'impulsion de l'initiative générale, et par un parlement, organe de critique, d'examen, de conseil et de rédaction des lois; mais où il conservât à toute heure la souveraineté effective, et une sanction efficace de ses représentants dans le pouvoir judiciaire, composé d'un jury populaire à tous les degrés, décidant de toutes les infractions, de toutes les oppositions aux lois, de toutes les résistances légales, refus de service, refus d'impôts, etc., et garantissant ainsi l'opinion souveraine contre les abus de ses mandataires.

« Toutes les décisions du pouvoir, quand elles s'adressent aux citoyens, à leurs droits, à leur liberté, pour se réaliser, ayant besoin de la sanction judiciaire, se trouvent par ce seul

[1] Ces deux parties forment le premier volume qui seul a paru.

Digitized by Google

fait incessamment en appel devant le souverain et ne durent qu'autant qu'elles sont par lui sanctionnées. »

On a souvent cherché le moyen pour l'électeur de retirer son mandat aussitôt que le mandataire perdrait sa confiance. Cette sanction générale de la *loi vivante* s'exprimant par l'organe d'un jury démocratique universel, est une des idées les plus simples et les plus radicales qui aient été produites.

Ces études de justice et de liberté devaient échouer devant la conspiration, le guet-apens et le parjure. De Flotte fut un des représentants de la Montagne dont le coup d'État décréta l'exil ; il se réfugia en Belgique.

« Après un court séjour en Belgique, disent ses amis, il revint secrètement à Paris, qu'il quitta de nouveau en août 1852, pour entrer dans une compagnie de chemin de fer. Il y resta huit ans sous un nom supposé, employé à la construction de tunnels et de viaducs, et s'occupant d'études scientifiques. »

Il ne quitta ce poste obscur que pour le poste du courage et du martyre. La première campagne de terre du marin, la première revanche du transporté et du proscrit de la démocratie, lui coûta la vie.

Son livre n'était pas achevé. L'exil lui aurait permis de le continuer ; mais ces œuvres brûlantes ont besoin du foyer de la lutte, elles ne se poursuivent pas à froid, sous le ciel terne et mort de la défaite et de l'exil.

C'est en Sicile, c'est à Reggio que De Flotte a continué, a achevé, hélas! son œuvre. Ses amis de Paris et Garibaldi n'ont eu qu'une même pensée : « Il est mort en affirmant la démocratie française. »

Ajoutons que tous ceux qui reliront son livre, y retrouveront dans sa plus vive fraîcheur cette époque d'espérance, d'enthousiasme, de confiance, de loyauté, de rajeunissement, ce premier soleil de printemps de la démocratie, qui devait s'éteindre si misérablement dans les trames d'une majorité parlementaire hostile et dans le sang des boulevards, mais dont le nom, loin d'être seulement un beau rêve du passé, marquera un des jalons de l'avenir.

C. P.

Digitized by Google

La Démocratie, par ÉTIENNE VACHEROT. In-8°, Bruxelles, A. Lacroix, Van Meenen et Cie, 1860.

Si nos ministres ont trop souvent marchandé un asile aux proscrits, il est rare que la librairie belge n'accorde pas une large hospitalité aux livres sérieux que les gouvernements voisins frappent d'ostracisme.

En ce moment encore, l'*Office de publicité* réimprime le livre de la *Justice*, dont l'auteur et l'ouvrage sont proscrits de France. Le livre de M. Vacherot est seul exilé, l'auteur est en prison, et ce sont les éditeurs de Marnix qui rendent la vie à son œuvre mise au pilon dans le pays de Rousseau et de Danton !

M. Vacherot est un philosophe, un métaphysicien, qui a écrit un livre sur l'*École d'Alexandrie* et un autre très-considérable intitulé : *La Métaphysique et la Science* ou *Principes de Métaphysique positive*, en deux forts volumes.

Où est le temps où les gouvernements ne craignaient que les brochures et les chansons, ne poursuivaient que les journaux et les pamphlets. Les petits écrits sont au frein maintenant ; ce sont les gros livres qui font peur ; on a mis ordre à tout ce qui pouvait agiter les masses *aveugles;* on redoute ce qui peut éclairer les esprits cultivés. Le gouvernement de Juillet ne mettait en jugement que Béranger et Courier ; il laissait la liberté à la philosophie, le pauvre homme ; aujourd'hui l'expérience est là ; ce sont les œuvres en un, deux, trois volumes qu'on bannit, les Vacherot, les Larroque, les Proudhon, qu'on persécute. Il faut que les vieux dogmes religieux et politiques se sentent bien vulnérables pour en être arrivés là ; c'est, à nos yeux, un symptôme formidable, un beau et grand progrès que la métaphysique soit devenue pour le trône et l'autel un *danger social.*

M. Proudhon a fait de la *Métaphysique et la Science*, un éloge dont nous aimons à reproduire quelques mots :

« Jamais la guerre à l'absolu n'avait été menée plus vigoureusement ; et, si après avoir achevé la lecture d'un pareil ouvrage, il reste dans l'esprit du lecteur quelque radicule théologique, quelque arrière-pensée religieuse, ce ne sera pas la faute de l'écrivain. »

Digitized by Google

Le livre de la *Démocratie* applique les idées du philosophe à la société en général et à la société moderne, en supposant le triomphe de la liberté qu'il affirme devoir être prochain.

M. Vacherot n'a pas les passions de la lutte; il a l'esprit philosophique, non agressif; il comprend qu'en présence des violences de la réaction on « fasse encore sentir la griffe de Voltaire aux insolents ennemis de la raison et de la liberté. » Mais il n'est pas de ces hommes de représailles; il est de la grande école critique moderne qui cherche le fond des choses, la signification philosophique des événements et des dogmes, et qui répugne de rien prendre à la lettre et de rien juger avec « les lieux communs du bon sens superficiel. »

C'est donc avec le calme et la simplicité de la bonne foi et de la logique, qu'il émet les idées les plus *dangereuses* pour la religion, la propriété et le gouvernement de Sa Majesté. Ce n'est pas de la polémique, c'est de la science. Ce n'est pas de l'audace, c'est le naturel de la conviction.

Toute religion est autocratique, c'est-à-dire ennemie de la liberté; est intolérante, ennemie de la fraternité; est immobile, ennemie du progrès. De là « la radicale incompatibilité des religions avec la démocratie. »

En toute question, l'auteur porte la même simplicité d'affirmation et d'audace. C'est que, lui aussi, il comprend les dangers d'une époque de transition, d'une situation anomale où le divorce est consommé entre la science et la foi, d'une anarchie générale où le principe sauveur n'est pas admis à la parole, d'un dédale où le fil conducteur du passé est brisé, où l'Ariane nouvelle est méconnue; c'est que de toutes ses études, de toutes ses observations, il résulte pour lui cette vérité terrible que la société moderne est menacée de périr; et qu'il doit crier aux puissants ennemis qui craignent comme aux faibles qui espèrent : « Sous peine de mort pour la civilisation, il faut que la démocratie devienne une réalité par la révolution économique ! »

La liberté est l'âme de la démocratie et de ce livre. Nous ne prétendons pas faire connaître le système et les détails, la théorie de la démocratie et l'organisation que l'auteur propose. L'idée qui y préside le plus est la conciliation des éléments extrêmes du problème politique : *individualisme, communisme,*

Digitized by Google

décentralisation, en d'autres termes, la prépondérance de l'individu, de l'État ou de la commune; l'auteur y arrive par une théorie qui fait procéder le droit social du droit individuel, comme l'arbre de ses racines, et les déclare identiques et solidaires.

On lira avec fruit et avec une vraie satisfaction de conscience les chapitres sur les conditions sociales et économiques de la démocratie, les plus fermes, les plus francs et les plus vrais de ce travail. Le droit aux réformes sociales y est affirmé sans ambages, et les difficultés de les réaliser y sont envisagées sans ménagements. Aussi est-ce là que se trouvent les principaux passages qui ont fait condamner l'auteur par les juges de l'homme qui a écrit *le Paupérisme*.

M. Vacherot veut en principe la constitution forte de la commune; il est d'accord en cela avec les plus grands esprits de l'époque, et c'est là une tendance à applaudir d'autant plus dans la démocratie française que certaines traditions y semblaient plus opposées. Quelle est l'œuvre de la démocratie, si ce n'est de dépouiller un peuple de tous ses préjugés comme le vent balaye les feuilles mortes? Mais M. Vacherot ne pousse pas bien loin ses réformes dans ce sens; et la démocratie libérale pourrait lui reprocher trop de ménagements en faveur de l'autorité et de l'État.

Conciliation! non pas avec les ennemis, mais entre les diverses nuances de la démocratie, tel est le sentiment général, la préocupation intime de l'auteur. Sa hardiesse sereine et calme à dire ce qu'il croit la vérité n'en est nullement altérée, mais sa pensée même en souffre quelquefois. 1848 est loin; si l'auteur affirme avec une foi profonde et inébranlable les principes éternels et le triomphe inévitable et prochain de la démocratie, on sent qu'il a pensé dans un moment où elle subit une défaite, qu'il a écrit sous le règne de ceux qui croient l'avoir assassinée. L'âge de l'auteur, sa maturité d'esprit, sa science philosophique, s'y ajoutent et font de ce livre une œuvre sérieuse, honnête, magistrale, utile, féconde, bien éloignée de l'exubérance et de la jeunesse de 1848.

Cependant le souffle de l'avenir et le génie du peuple y palpitaient trop encore, pour que le *pouvoir* ne s'en émût point.

M. Proudhon a combattu la conception de Dieu que M. Vache-

Digitized by Google

rot a trouvé nécessaire de faire entrer dans sa métaphysique positive. M. Fauvety a relevé dans la morale de M. Vacherot la distinction kantienne des devoirs de droit et des devoirs de vertu. Ce que nous aurions à reprendre à son livre nouveau, ce serait le défaut de radicalisme en vue de la conciliation, et, par exemple, certain reste d'attachement à l'autorité. Mais que l'idéal de M. Vacherot se réalise, que le triomphe, qu'il annonce courageusement comme prochain, n'ait d'autre résultat que de faire régner les idées de ce livre qu'on pourrait appeler l'*exposé des motifs, théorique et pratique, d'un projet d'organisation de la démocratie*, et les peuples pourront se reposer dans une belle victoire, prendre haleine dans un état meilleur, et attendre patiemment, gagner lentement une seconde étape.

C. P.

Le poëte de la révolution hongroise. — Alexandre Petœfi, par PH.-L. CHASSIN. Un vol. in-18. Bruxelles, A. Lacroix, Van Meenen et Cᵉ, et Paris, Pagnerre, 1860.

La Hongrie moderne a ses grands historiens, ses grands publicistes, ses grands poëtes : — les Téleki, les Horvath, les Josika, — les Kossuth, les Nagy, — les Væræsmarty, les Hunfaloi; elle a aussi son Tyrtée ou son Kærner : il s'appelle Al. Petœfi.

Enfant du peuple, Petœfi est resté du peuple par le style comme par les idées; sa langue n'est pas le diamant littéraire, correct, pur, du classique; c'est le flot tumultueux, désordonné, brillant, de la séve populaire. Étudiant et déjà poëte, soldat, *soldat savant* comme le régiment l'appelait pour les vers qu'il crayonnait sur les murs des corps de garde; acteur malheureux, aveuglé sur sa vocation, toujours rêvant de grands succès et toujours retombant sous la triste réalité du sifflet : — « l'acteur doit souvent pleurer; » — écrivain, faisant des traductions pour gagner du pain et des vers pour chanter la patrie et la liberté; soldat de nouveau, mais soldat-citoyen, et patriote

Digitized by Google

insurgé pour son pays; mort enfin à 26 ans sur un champ de bataille, sans qu'on ait retrouvé son corps; Petœfi passe de la vie de bohême, du *Roman comique*, à la vie héroïque des combats de l'indépendance. Toujours il est poëte, et, soit qu'il chante les joies de la table ou la nostalgie du soldat éloigné de son pays, soit qu'il module de gracieux rêves d'amour, — fraîche idylle pleine de grâce et de mélancolie, — soit qu'il chante la guerre, la grande guerre, ou maudisse l'oppresseur, — le poëte est toujours hongrois, l'amant de sa patrie, le citoyen de la liberté! Tout ce qu'il y a d'enthousiasme et d'émotion, de sauvage grandeur et d'attendrissement profond dans l'amour du peuple pour le sol libre, tout ce qu'il y a de sublime énergie et de simple dévouement dans les heures de réveil et de combat pour une sainte cause, voilà la plus grande source d'inspiration et de poésie. Petœfi est le favori de cette muse populaire. L'âme d'un peuple insurgé s'est incarnée dans ses chansons.

M. Chassin nous fait connaître toutes les phases de la vie et de l'œuvre du Kœrner hongrois. Son livre est une étude sérieuse et intéressante du génie d'un peuple et d'une révolution célèbre. Un double cadre était nécessaire à la figure du poëte : la vie du peuple hongrois et la révolution de 1849; M. Chassin a placé son héros dans son véritable jour, avec un vrai talent.

Nous n'avons qu'un regret à exprimer, c'est que l'écrivain ait choisi le genre de traduction et la méthode les moins favorables peut-être. La traduction en vers blancs n'a ni l'exactitude de la prose alignée, ni le charme de la poésie; que d'effets doivent être sacrifiés à cette difficulté si minime du rhythme et que d'effets impossibles à rendre sous cette forme qui n'est pas de la poésie.

La méthode de ce livre consiste à ne faire qu'un tout de la vie de l'auteur et d'une partie de ses œuvres traduites. L'écrivain ne quitte jamais son héros; le lecteur ne se trouve jamais seul avec le poëte; cela fatigue. La méthode ordinaire nous semble préférable; elle consiste à faire connaître l'écrivain dans une introduction; puis à lui laisser la parole, et de publier un choix bien classé de traductions de ses poésies. Quand le critique nous a raconté sa vie, a apprécié son mérite,

Digitized by Google

a fait ressortir ses qualités, on désire rester seul avec le chanteur, on aime à se trouver en tête à tête avec le poëte. Petœfi n'a pas besoin de nous être éternellement présenté, et chacune de ses poésies n'a pas besoin d'une préface et d'une post-face. Cette méthode nous semble aussi gênante pour le lecteur que le *cicerone* pour le voyageur, dans un musée ou au jardin des Plantes. M. Chassin est un cicérone spirituel, savant, sympathique par l'idée et par la forme; n'importe! Quand on contemple un beau tigre bondissant, un grand lion rêveur; quand on admire un Michel-Ange ou un Rubens, ou un Phidias, ces lions de l'art, on aime le silence autour de soi, et la plus belle description, le plus éloquent commentaire qu'on a lu avec bonheur et profit auparavant, qu'on ira relire après avec émotion, serait mal venu de troubler le tête-à-tête.

Ces deux observations nous coûtent d'autant moins à faire qu'elles ne touchent pas au fond de l'œuvre et que nous ne pouvons qu'applaudir à une publication aussi intéressante que démocratique.

Les poésies de Patœfi sont très-nombreuses; elles ont été publiées plusieurs fois. Une des plus récentes éditions, faite en Allemagne et ne contenant que quelques pièces de l'époque révolutionnaire, 1848-1849, forme quatre volumes; un recueil de chants patriotiques hongrois publié en 1849, en Hongrie, contient quelques chansons de cette époque. D'autres sont inédites. M. Chassin a traduit quelques-unes de ces dernières et un choix bien fait du reste.

Petœfi est mort comme il l'avait souhaité. Voici ce qu'il écrivait en 1846 :

Une pensée me tourmente, — de mourir dans mon lit sur les coussins — de me faner lentement, comme la fleur — que ronge la dent d'un ver caché; — de m'éteindre comme la bougie — dans une chambre vide et délaissée ; — point de cette mort! mon Dieu ! ne me la donne pas! — Point de cette mort! ne me l'accorde pas ! — Que je sois le chêne que l'éclair écorche, — ou que l'ouragan tord et déracine; — que je sois le roc, que, de la montagne dans le vallon, — fait rouler la foudre qui fait trembler le ciel et la terre... — Quand tout peuple esclave, — lassé du joug, descendra dans l'arène, — avec les faces rouges et les drapeaux rouges; — quand devant ces drapeaux portant pour devise — « Liberté du monde! » — ce cri éclatera — de l'Orient à l'Occident,

Digitized by Google

— et que le despotisme prendra les armes, — c'est là que je veux mourir, — sur le champ de bataille, — que là de mon cœur le jeune sang s'écoule! — Que la dernière parole qui de mes lèvres s'échappe joyeuse, — se confonde avec le cliquetis de l'acier, — avec le son des trompettes, le tonnerre du canon! — Que par-dessus mon corps sanglant, — des chevaux haletants, — emportent les champions sur le champ de la victoire; — que j'y reste brisé, — et qu'on recueille mes os dispersés — quand le jour du grand enterrement sera venu, — et qu'au son d'une marche funèbre, morne et lente, — au cortége des drapeaux en deuil, — on mettra dans une fosse commune les héros, — qui sont morts pour toi, sainte liberté du monde [1].

Le dernier vœu du poëte n'a pas été accompli; la Hongrie n'a pas encore pu donner une tombe aux héros morts pour la sainte liberté du monde! Le corps de Petœfi n'a pas été retrouvé sur le champ de bataille, et le peuple, ce grand créateur des légendes, se persuade que son chanteur n'est pas mort et reparaîtra au grand jour de la levée des boucliers. Ce jour-là du moins, la Hongrie pourra élever une tombe au poëte qu'elle attend.

« Respectons la foi naïve des bons paysans qui ne veulent pas que Petœfi soit mort, dit M. Chassin en terminant son livre; s'il n'est pas, de son corps, présent à la prochaine bataille, du moins son âme y sera-t-elle, son âme, sa chanson de guerre : En avant! »

S. N.

Éléments de droit romain, par Charles Maynz, professeur de droit à l'Université de Bruxelles. 2e édition, tome II. Bruxelles, A. Decq; Paris, Durand. (Ce second volume, renfermant le Traité des obligations, se vend séparément.)

Le premier volume des *Éléments de droit romain*, comprenant l'histoire des institutions politiques de Rome ou l'histoire externe du droit romain, des notions générales et préliminaires

[1] Cette pièce est traduite ici pour la première fois.

Digitized by Google

des droits en général, des personnes, des choses, des actes, des actions, et enfin la théorie des droits réels, a non-seulement été apprécié dans cette publication (*Revue trimestrielle*, XIII[e] vol., pp. 359 et suiv.), mais a obtenu l'approbation et les éloges du monde savant. L'illustre Warnkoenig, si compétent pour juger le mérite de semblables ouvrages, tant au point de vue dogmatique qu'au point de vue pédagogique, n'hésite pas à ranger le manuel de M. Maynz parmi les meilleurs ouvrages publiés en Allemagne sur le droit romain, particulièrement pour la méthode.

Nous croyons que le second volume des *Éléments de droit romain*, qui traite des obligations, doit faire confirmer les éloges que la critique a décernés au premier, et qu'il fortifie l'espoir que nous aurons, enfin, un cours complet de droit romain tout à la fois à la hauteur de la science et à la portée de l'enseignement classique et professionnel.

Les essais nombreux qui ont été faits dans toutes les branches des connaissances humaines, pour produire des exposés succincts où seraient condensés avec clarté, dans un ordre méthodique, les prémisses et les principales applications de chaque science, nous ont montré toutes les difficultés et partant tout le mérite qu'il y a à composer un bon *manuel*. Depuis plus de deux mille ans, l'étude du droit romain fait l'objet des investigations des savants et des jurisconsultes éminents; on peut presque dire que les recherches scientifiques du XIX[e] siècle lui ont restitué son véritable caractère et permettent d'avoir sur la célèbre législation du peuple romain des connaissances raisonnées, embrassant dans l'unité théorique l'enchaînement des faits parfaitement coordonnés. La science du droit romain existe et est parfaite, peut-on dire, grâce aux travaux des Hugo, des Niebuhr, des Savigny, etc., mais l'enseignement de cette science n'avait pas encore trouvé sa formule, sa synthèse professionnelle. Les manuels publiés en Allemagne ne sont pour la plupart que des formulaires arides, supposant plutôt l'étude des Pandectes qu'initiant à cette étude et en faisant saisir l'ensemble par un exposé méthodique. Les manuels français pèchent au contraire, par l'abus du commentaire et s'éloignent trop de la science correcte des Allemands. Nous avions, à la vérité, la *Doctrina Pandectarum* de Mühlenbruch,

Digitized by Google

où se trouve exposée tout entière la théorie du droit romain épurée par la critique moderne: mais cette exposition trop souvent aride, laissait aussi à désirer tant au point de vue de l'unité doctrinale que de la perfection des détails. L'ouvrage de Mühlenbruch est écrit dans un latin irréprochable, qui n'a qu'un tort, c'est d'être inabordable ou tout au moins peu sympathique à la jeunesse de notre pays. Le manuel de M. Warnkoenig, également écrit en latin, d'une date déjà ancienne, exigerait une nouvelle édition et des changements notables.

Instruit, pendant sa jeunesse, à l'école des Savigny où il puisa l'érudition féconde, la critique sévère et l'ordre systématique, M. Maynz a ensuite emprunté aux Français leur méthode claire, simple, persuasive, qui vivifie l'enseignement des sciences les plus abstraites par une exposition animée, les détails intéressants qui s'encadrent dans le plan général et forment un tout harmonique et saisissant. Le développement successif du *jus civile* des Romains d'abord exclusif et formaliste, mais qui, lors de l'agrandissement du territoire, adopta insensiblement les institutions du *jus gentium*, grâce à l'autorité des préteurs, aux travaux des jurisconsultes et à la législation impériale, ce développement successif auquel l'auteur des *Éléments de droit romain* nous fait assister dans les diverses parties de la législation, présente en quelque sorte l'intéret de l'histoire elle-même. On comprend tout à la fois comment le droit romain s'est perfectionné en s'appropriant les principes du droit des nations, et comment en identifiant les institutions des peuples soumis à ses institutions nationales, le peuple romain, ce peuple civilisateur par excellence, a élevé sur le droit et la justice les assises d'un empire plus durable que celui d'aucun autre peuple conquérant. Ce travail d'assimilation des principes du droit des gens au droit civil romain est surtout frappant dans l'exposé des droits réels; le traité des obligations nous le révèle encore fréquemment, mais d'une manière moins caractérisée; dans les droits de famille et les droits héréditaires, il sera moins sensible encore.

Le traité des obligations, formant le second volume des *Éléments de droit romain*, se distingue d'abord, ainsi que le premier, par un ordre logique dans l'exposé des principes et des institutions, combiné avec le développement historique, et en

Digitized by Google

particulier par une énumération complète et exacte des obligations d'après la classification romaine.

Le titre premier renfermant les notions générales sur les obligations présente sur plusieurs questions importantes soit une théorie neuve et solidement appuyée, soit une interprétation rectifiée conforme aux principes et aux sources du droit. Nous recommandons surtout la belle étude sur la théorie de la *faute* et des *dommages et intérêts*, et celle, entièrement nouvelle, qu'il donne des *obligations divisibles et indivisibles*.

Au titre deux : *Comment les obligations naissent*, nous remarquons, d'abord, une vive critique de la loi française qui déclare nulle la vente dela chose d'autrui ; ensuite la théorie sur l'influence que l'*erreur* exerce sur la validité des conventions. Cette théorie est entièrement neuve ; celle qu'il donne du *dol* est également une heureuse rectification de l'ancienne doctrine, et nous pensons que cette étude nouvelle sur l'*erreur* et le *dol*, de même que celle citée tantôt sur la *faute*, sont dignes de fixer l'attention des interprètes du droit français aussi bien que des romanistes.

L'exposition des règles des principaux contrats, au lieu de présenter une sorte de traité entièrement distinct, ne semble être qu'une déduction logique des principes généraux des conventions, variant d'après la nature particulière de chaque contrat. La théorie de la garantie en matière de vente et le § 312 traitant des suites de la dissolution du contrat de société nous paraissent devoir être mentionnés, ce dernier surtout, à cause de l'importance du sujet qui est généralement traité trop brièvement par les auteurs.

Parmi les contrats *réels*, surtout les contrats *innommés*, il faut remarquer la nouvelle exposition du *jus poenitendi*, dans laquelle l'auteur rectifie les erreurs communément répandues sur la question des risques et périls (§ 325 combiné avec § 358). La *litterarum obligatio*, matière traitée d'une manière assez confuse dans la plupart des ouvrages, est expliquée d'une façon claire et complète par M. Maynz. La théorie de la clause pénale (*stipulatio poenae*) et surtout celle sur les arrhes font bonne justice des anciennes subtilités de l'école, pour ramener cette matière purement et simplement aux principes généraux.

Le titre troisième traite de l'extinction des obligations et ne

Digitized by Google

présente rien de bien saillant pour le fond, si ce n'est, dans l'appendice, le § 380 ayant pour objet : l'exécution dans les biens d'un débiteur insolvable. L'auteur a jeté sur l'ancienne *bonorum venditio* un nouveau jour au moyen des indications récentes de la critique et par une heureuse application de la théorie générale.

La plupart des questions que nous venons de signaler et qui ont été présentées sous un point de vue nouveau par M. Maynz, intéressent non-seulement les candidats en droit, mais les praticiens et les jurisconsultes. Nous pensons que si les *Éléments de droit romain* ont un mérite qui ne leur est disputé par aucun autre manuel, sous le rapport de l'enseignement, ainsi qu'il ressort de l'empressement que la jeunesse des universités a mis à se les procurer, ils ont également une haute valeur comme document scientifique pour les avocats et les magistrats. Le livre deux du Code civil et le troisième, à partir du titre III, ne sont en grande partie qu'un décalque du droit romain, et l'esprit pas plus que la lettre des deux législations ne diffèrent dans la plupart de leurs dispositions. Où le magistrat, chargé des contestations au possessoire, doit-il chercher les règles pour le guider dans ses décisions, si ce n'est dans la théorie romaine sur la possession; où nos jurisconsultes vont-ils chercher la solution des cas épineux que présentent soit la solidarité, l'indivisibilité, les conditions des obligations, soit les contrats de vente, de louage, de société, etc.? c'est encore dans la doctrine romaine. Et l'on sait aussi que les Pandectes étant le livre fermé par les sept sceaux pour une masse de praticiens, ces derniers ont recours aux commentaires-compendium des auteurs dont l'étude est plus longue et moins profitable.

Nous oserions même et surtout recommander l'exposé de la législation romaine aux législateurs appelés à reviser nos codes. Une étude plus attentive des sources du droit romain aurait, en particulier, fait éviter des défectuosités dans notre loi de 1851 sur la révison du régime hypothécaire.

On aura beau chercher à simplifier les études, à les élaguer des branches qui ne se rapportent pas nommément à la carrière où elles mènent, on ne pourra pas plus se passer du droit romain pour l'étude et pour l'intelligence du droit français, qu'on

Digitized by Google

ne peut faire de la géométrie sans les théorèmes d'Euclide. Nous formulons des vœux pour que l'enseignement du droit romain s'améliore et que l'on voie désormais les docteurs en droit aussi familiers, au sortir de l'université, avec le *Corpus juris* qu'avec les codes modernes. Nous félicitons l'Université de Bruxelles, où l'enseignement du droit a, dès sa fondation, été si dignement représenté, du nouveau succès que vient d'obtenir, dans le monde savant, l'ouvrage de l'éminent professeur à qui elle a confié le cours de droit romain. Nous faisons aussi des vœux pour que ses nombreux travaux dans l'enseignement et au barreau, n'empêchent pas M. Maynz de nous donner prochainement le troisième volume de ses *Éléments de droit romain*.

EUGÈNE DE MOLINARI.

L'Université libre de Bruxelles, pendant vingt-cinq ans, **1834-1860.** **Statuts, discours, rapports, tableaux des cours et des professeurs, etc. Un gros vol. in-8°. Bruxelles, Fr. Van Meenen et Cie, 1860.**

L'Université libre est une des plus grandes institutions du pays. Quand certains partis ne subissent nos libertés que comme des nécessités du temps, ou rêvent de les stériliser à l'abri de tout progrès, l'Université libre leur donne le fondement le plus solide, la base la plus sûre, dans la raison et dans le droit. Établissement unique en Europe, tandis que les autres universités représentent la science, elle représente la science et la liberté. L'Université libre est l'arche sainte... non, l'arche philosophique et juridique de la démocratie; elle est plus encore, elle est un organe, un instrument du progrès : Les hommes disparaissent, les idées vieillissent : les formes actuelles de la liberté passeront, les luttes changeront de terrain, le niveau de la politique montera, le libéralisme passera, le radicalisme passera : l'Université libre est destinée à marcher avec le temps, à grandir avec les idées, à se transformer

Digitized by Google

avec les époques, à entretenir le feu sacré des générations libres, à recevoir toujours, à donner souvent l'élan du progrès.

Le recueil des actes, des discours, etc., depuis la fondation de l'Université ne peut donc être un annuaire sans intérêt, un répertoire sans vie.

Non-seulement on y voit les hommes les plus éminents du pays concourir à sa fondation et à son enseignement et tenir à honneur d'en rester professeurs honoraires; non-seulement on trouve parmi les professeurs des noms illustres comme celui de Lelewel; non-seulement elle nous montre l'un des côtés les plus honorables et les plus brillants du mouvement intellectuel du pays dans les travaux de ses professeurs et les succès de ses élèves; — les travaux des Van Meenen, des Raoul, des Baron, des Van de Weyer, des de Brouckere, des Altmeyer, auxquels s'ajoutent ceux des professeurs sortis des bancs de l'Université elle-même, — mais encore on l'y voit souvent dominer glorieusement; car si MM. Laurent, Dumont, Plateau, Vanbeneden n'en font pas partie, elle possède M. Altmeyer, M. Gluge, M. Arntz, M. Tiberghien, M. Defacqz, M. Tarlier, M. Bancel; et qui peut lui disputer l'honneur d'avoir produit deux livres devenus européens : *les Éléments du droit romain* de M. Maynz; le *Répertoire du droit administratif* de M. Tielemans?

On peut aussi constater, dans ce livre, que l'Université libre est véritablement un agent de progrès. Avec quelle fermeté n'a-t-elle pas traversé cette époque de folle terreur et de conspiration coupable, qui a suivi la chute de 1848; avec quelle énergie elle a tenu son drapeau contre des attaques qui se croyaient plus fortes et devenaient plus audacieuses à mesure des succès les plus odieux de la réaction étrangère...! Elle a résisté, elle s'est fortifiée dans la lutte, elle a formé plus d'une génération libre, elle a aidé au progrès du pays, elle a progressé elle-même. Si l'on veut une preuve de son énergie de pensée et de ses progrès permanents, il suffira de relire la profession de foi philosophique et scientifique, contenue dans le discours prononcé par son administrateur, à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation.

S. N.

Digitized by Google

Considérations sur l'enseignement universitaire et sur l'organisation des examens, par un membre de la Chambre des représentants. Brochure in-8° de 30 pages. Bruxelles, Decq. Mai 1860.

L'auteur analyse avec une grande perspicacité les causes de la décadence qui se remarque, non-seulement dans les études supérieures, mais dans la science. Nous manquons de foi en nous-mêmes, et par suite nous restons indifférents aux œuvres de nos compatriotes. Pour l'enseignement des universités il faut stimuler les professeurs par l'institution des agrégés, améliorer la position des professeurs reconnus capables et supprimer le système des certificats d'études. Enfin il est plus que temps de réformer les examens, et l'auteur se prononce nettement pour la division des examens en deux classes, les uns théoriques, abandonnés aux universités mêmes, les autres pratiques ou professionnels, réservés à des jurys nommés en dehors de l'enseignement.

Cet écrit, sagement pensé et logiquement déduit, est sans doute destiné à exercer quelque influence sur la révision de la loi concernant l'enseignement supérieur. Cette révision, impatiemment attendue par tous ceux qui s'intéressent au progrès des études, aura lieu à la session prochaine de nos Chambres législatives, et nous espérons qu'on n'aura pas oublié alors les sages considérations de la brochure.

De l'enseignement de l'histoire dans les athénées royaux, par M. F. Ghinijonet. In-8° de 100 pages. Bruxelles, Decq.

C'est en vue du rétablissement du grade d'élève universitaire que cet excellent travail a été composé. L'auteur fait remarquer que les principales branches d'études de l'enseignement moyen du degré supérieur ont un programme assez bien défini, tandis que l'histoire seule n'a pour ainsi dire aucune direction, aucune méthode caractérisée. Pour remplir cette lacune, pour remédier à ce défaut, il importe de méditer sur la valeur et le but de l'histoire, et les considérations philosophiques qui abondent dans le livre de M. Ghinijonet ou-

Digitized by Google

vriront des horizons nouveaux, plus larges et mieux éclairés, à cette partie de l'éducation nationale. Notre époque a été la première à considérer l'histoire au point de vue des progrès de la civilisation, du développement moral de l'homme et de la société ; les principes sont reconnus et appréciés de tous les bons esprits, mais la méthode est défectueuse, on suit les errements funestes du passé. N'est-il pas temps d'introduire dans la pratique ce qui est admis par la théorie? Quelques efforts suffiront, mais des efforts intelligents et une sorte de conspiration bienfaisante. Que les professeurs chargés des divers cours d'histoire lisent et relisent les réflexions de M. Ghinijonet; ils y trouveront non-seulement les bases d'une réforme devenue indispensable, mais les traits principaux d'une méthode parfaitement comprise.

Atlas historique belge ou l'histoire de la Belgique résumée en neuf tableaux synoptiques, accompagnés de neuf cartes géographiques, par Ch. Vercamer, ancien préfet des études et professeur de rhétorique, directeur du pensionnat de l'athénée de Namur. Grand in-4° de 30 pages. Namur, Anciaux-Baivy.

S'il est indispensable de bien connaître l'histoire de son pays, tout le monde sait malheureusement combien l'étude de l'histoire de la Belgique est hérissée de difficultés, à cause de la multitude d'histoires particulières qu'il faut considérer simultanément. M. Vercamer vient de résoudre cet important problème d'une façon à la fois scientifique et ingénieuse; il a classé les faits par périodes, en combinant la synthèse et l'analyse, et s'est aidé de la géographie mise en regard d'un sommaire historique. La mémoire des yeux, qui joue un si grand rôle dans l'éducation, se trouve ainsi admirablement favorisée. Les neuf tableaux synoptiques, accompagnés d'autant de cartes nettement figurées, sont la *période barbare, la période romaine, la période franque, le démembrement de l'empire de Charlemagne, la Flandre et la Lotharingie, l'Europe à l'époque des croisades, la Belgique à l'époque des croisades, la période bourguignonne et la période autrichienne*.

Il appartenait à M. Vercamer, déjà connu depuis longtemps par plusieurs ouvrages estimés, et qui s'était occupé en dernier

Digitized by Google

lieu *de l'Objet et de l'étendue de l'enseignement moyen*, de nous donner une méthode pratique et usuelle de l'une des branches les plus importantes de cet enseignement. Le plan est neuf mais il se comprend à première vue, et l'application en est facile de quelque façon qu'on envisage la science. Aussi sommes-nous persuadé que cet atlas ne tardera pas à être adopté dans toutes nos institutions.

Esquisse d'une nouvelle géographie de la Belgique, par A. Anthelme Fritz. In-12 de 217 pages. Bruxelles. Tarride.

On a souvent cherché à rendre l'enseignement de la géographie moins aride : la science moderne en donne le moyen, moyen bien simple et bien facile. Il s'agit de *décrire* et de *raconter* au lieu de faire de sèches nomenclatures ; d'entrer dans plus de détails en ayant soin de distinguer ce qui est à retenir de ce qui n'est qu'à consulter. Un mot pittoresque ajouté à un fait qu'il importe de remarquer, suffit quelquefois pour le rendre saillant et l'imprimer dans la mémoire. Tout un enseignement sortira sans effort d'un aperçu que l'imagination aura saisi d'elle-même.

M. Anthelme Fritz a bien compris cette ingénieuse méthode, et, mettant à profit tout ce qui a été publié de meilleur et de plus complet sur la géographie de notre pays, il a placé à la portée de tous une science à la fois utile et agréable. Le livre est divisé en deux parties, l'une comprenant la géographie physique et présentant, selon les divers bassins, l'aspect du pays, les productions végétales, les richesses minérales, avec des détails pleins d'intérêt ; la seconde comprenant la géographie historique, politique, commerciale et industrielle, selon les provinces, mais sans laisser perdre de vue l'influence des bassins.

L'*Esquisse* de M. Anthelme Fritz sera d'une grande utilité pour l'enseignement moyen, et pourra même servir de livre de lecture dans les classes. Peut-être, à ce double point de vue, eût-il été avantageux de séparer, par une simple différence de caractères d'impression, ce qui appartient à l'enseignement proprement dit, de ce qui est un développement instructif.

Digitized by Google

Sous le titre de *Complément de l'enseignement supérieur; l'histoire de la littérature nationale et les universités de l'État* (in-8° de 8 pages ; Gand, De Busscher), M. Émile Van Cleemputte réclame de M. le ministre de l'intérieur l'adjonction d'un cours nouveau au programme des cours universitaires : c'est un cours d'histoire de la littérature nationale. Tout en reconnaissant que l'histoire de la littérature française est indispensable, et que l'on peut y puiser non-seulement des modèles proprement dits, mais tout un enseignement d'histoire et de philosophie, l'auteur fait comprendre que la Belgique a eu à toutes les époques, un esprit, des tendances, des œuvres littéraires à elle, qu'il serait utile de bien indiquer et qui formeraient la matière d'un cours spécial. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces considérations qui ont en ce moment le mérite de l'opportunité.

M. Jones, conseiller provincial du Brabant, a profité de la dernière session de ce conseil pour appeler l'attention sur les livres qui se distribuent comme prix dans les écoles primaires, sur l'influence que ces livres peuvent exercer, et sur la nécessité d'encourager, à ce point de vue, les auteurs ainsi que les éditeurs belges.

Nous avons été heureux de voir M. Jones prendre cette initiative, et nous le félicitons sincèrement du travail patient et consciencieux auquel il s'est livré pour démontrer toute l'importance de ses observations. Ce travail ne sera pas perdu. Si le gouvernement ne veut pas comprendre qu'il y a là un danger à combattre en même temps qu'un immense bien à faire, nos éditeurs les plus intelligents et nos écrivains les plus laborieux sauront suivre la voie qui leur est indiquée, au risque même de lutter longtemps contre une concurrence étrangère toute-puissante. Nos administrations et nos instituteurs communaux mettront aussi plus de soin, plus de scrupule, dans le choix des livres destinés aux distributions de prix : nous pourrons espérer enfin que l'enseignement tout entier, dans sa plus large acception, ne tardera pas à se ressentir d'une impulsion, donnée indirectement, mais irrésistible par son caractère patriotique.

Digitized by Google

Nous nous faisons un véritable plaisir de recommander au public le *Journal des ouvriers* que viennent de fonder deux véritables ouvriers, MM. Dauby et Bauvais, typographes, et qui paraît hebdomadairement à Bruxelles, rue Notre-Seigneur, n° 18, quartier de la Chapelle. Les patrons qui propageraient la lecture de cette petite feuille dans leurs ateliers y repandraient les idées les plus justes sur les relations des maîtres et des travailleurs. Il est vrai que la petite feuille a bien autant pour objet de relever la condition de ceux-ci en les entretenant de leurs droits, mais elle a soin en même temps de faire ressortir et de leur démontrer leurs devoirs, et c'est cette double tâche que les maîtres ont surtout intérêt de voir accomplir dans l'éducation des ouvriers, depuis que les rapports du capital et du travail sont démontrés ne plus devoir être qu'un échange de services mutuels auquel le raisonnement doit présider.

Nous devons signaler également l'apparition d'un journal hebdomadaire flamand, qui, sous le titre de *De Verbroedering*, se fait l'organe des intérêts du nord et du sud de la Néerlande. Ce journal qui s'imprime chez M. Korn. Verbruggen, et a ses bureaux place Saint-Géry, 8, révèle ses tendances par la vignette qui représente les deux écussons unis de la Belgique et de la Hollande, et par sa devise : « De vrije volkeren zijn vrienden, » les peuples libres sont frères.

Puissent nos compatriotes comprendre enfin l'importance de ces nouvelles relations, dont nos plus précieux intérêts nous faisaient un devoir bien longtemps avant que les circonstances politiques nous en fissent une nécessité !

Nous avons dit quelques mots, dans notre dernier volume, des brochures politiques que les circonstances récentes avaient fait naître. Deux opuscules ont paru depuis sur des sujets et des questions semblables, et bien qu'il soit un peu tard pour les analyser comme elles le méritent, nous tenons à en caractériser au moins le caractère et le but.

Digitized by Google

Pas d'annexion! par Jérôme Lambert (in-8° de 42 pages; Brux., Lacroix et Van Meenen), est une sorte de leçon d'histoire, fort instructive et fort intéressante, sur les faits qui ont précédé et accompagné l'annexion de la Belgique à la première république française, en 1792. L'auteur s'applique à mettre ce point de notre histoire dans tout son jour, et cette tâche lui est inspirée par un dévouement, un patriotisme des plus louables.

Napoléon III et la Belgique, par Louis Labarre (in-12 de 57 pages; Brux., Lacroix et Van Meenen), est un exposé rapide mais ferme des actes et des paroles célèbres qui ont précédé le coup d'État, et dans lesquels on peut trouver plus d'un enseignement pour l'avenir. *Waterloo*, du même écrivain, est une suite et un complément de cette première brochure, ayant plus directement rapport à la Belgique, et mettant nos concitoyens en garde contre les contradictions et les volte-face du gouvernement actuel de la France.

Avec les pamphlets sont arrivées les chansons : c'est le privilége et le signe du peuple libre. On ne fait plus de chansons en France, et, si l'on y publie plus de brochures que jamais, c'est uniquement sur des questions extérieures et le plus souvent *contre* les peuples voisins.

Nous ne parlerons des nombreuses *Brabançonnes*, dont il a été question dans un article spécial de ce volume, que pour faire remarquer combien l'esprit que l'on substitue à celui des paroles primitives est différent de celles-ci. Ce serait le moment de réfléchir un peu à la portée de la maxime célèbre : « Il faut vivre avec ses ennemis comme s'ils devaient être un jour nos amis, et avec nos amis comme s'ils devaient être un jour nos ennemis. »

Tandis qu'une foule de nos poëtes retournaient la *Brabançonne*, comme en 1830 quelques esprits exaltés avaient demandé que l'on retournât le lion de Waterloo, M. Potvin s'est emparé de la *Marseillaise* et l'a pointée contre les ennemis de la Belgique. Son *Chant de l'indépendance* est une protestation ardente en même temps qu'un hymne à la paix : on y reconnaît l'auteur du *Livre de la nationalité belge*.

Un autre de nos meilleurs poëtes, M. Adolphe Mathieu, s'est adressé directement *à la France*, et dans une poésie digne et

Digitized by Google

forte il évoque les grandes pensées dont ce pays infortuné s'est fait si souvent l'apôtre enthousiaste.

> Aux champs de Waterloo si le lion qui dort
> Pouvait se réveiller de son sommeil de mort,
> Si de son socle un jour on l'entendait descendre
> Terrible, formidable...

dit M. Mathieu vers la fin de sa pièce, et ces vers sont une allusion à un autre chant patriotique, à un autre pamphlet, que nous rencontrons dans une peinture de M. Wiertz.

M. Wiertz, on le sait, n'est pas seulement un peintre, mais un philosophe; il excelle à trouver la forme pittoresque ou *picturale* d'une idée. Plusieurs de ses œuvres sont de l'éloquence véritable et valent des discours. Le grand artiste a voulu faire sa *Brabançonne* aussi. Le lion qu'il met en scène, « terrible, formidable, » tient dans ses griffes puissantes un aigle qui se débat, tandis que le soleil se lève radieux derrière la butte de Waterloo. Tout cela parle, tout cela s'entend.

Non content de cette première poésie, M. Wiertz en a composé récemment une seconde sous le titre de : *Soufflet donné par une dame belge*. Le *soufflet* en question fait sauter la cervelle d'un soldat français. Ici nous sortons de la chanson et de la satire pour entrer dans l'ïambe. Et n'avons-nous pas, d'ailleurs, dans le même atelier, toutes les formes de la poésie, depuis l'épopée héroïque ou religieuse jusqu'à l'idylle, l'épigramme et le fabliau?

M. H. Boscaven, en parlant, dans le dernier volume de la Revue, *du Patois de Namur et de la société de Moncrabeau*, a fait ressortir le mérite poétique d'une chanson wallonne intitulée le *Bia Bouquet*, qui est devenue l'air national de Namur. L'humble et modeste auteur de cette œuvre, M. Bosret, chef d'orchestre de Moncrabeau, a été récemment nommé chevalier de l'ordre de Léopold, et la faveur avec laquelle cette nomination a été accueillie prouve que le public sait apprécier nos modernes trouvères, nos véritables poëtes hommes du peuple.

A propos de la société de Moncrabeau, un de nos amis, grand

Digitized by Google

fureteur de curiosités littéraires, nous a fait une révélation qui étonnera peut-être les *quarante* de Namur eux-mêmes. Il y a, près d'Agen, un endroit qui s'appelle précisément *Moncrabeau*, et où s'était formé, au commencement du siècle dernier, une petite société de nouvellistes ou plutôt d'inventeurs de nouvelles, société composée surtout de militaires en retraite et qui ne tarda pas à acquérir une grande réputation. On tint à honneur d'en faire partie; les cérémonies de l'admission n'étaient pas moins bizarres, pas moins burlesques que les autres coutumes adoptées par la société; il fallait s'asseoir sur une pierre, appelée la « pierre de vérité » ou simplement la « pierre de Moncrabeau, » et l'on recevait enfin des lettres-patentes en due forme. L'*Ermite en province* de Jouy (N° XXI, 18 octobre 1817) donne à cet égard de curieux renseignements.

On voit que cette autre société de Moncrabeau, dont les assemblées prenaient le titre de *Diète générale des hableurs et craqueurs du royaume*, rentre dans la catégorie des associations joyeuses que M. Boscaven énumère au commencement de son article. Mais quel rapport, quel lien secret existe-t-il entre la société établie autrefois dans le département français de Lot-et-Garonne et celle établie actuellement dans la province belge de Namur?

La restauration de l'église Sainte-Gertrude à Nivelles, dont nous avons été le premier à signaler l'importance au point de vue de l'archéologie nationale, semble avoir provoqué bien des embarras et bien des luttes. Un concours a été ouvert par l'administration communale, un jury a été nommé pour juger ce concours et la Commission royale des monuments décidera en dernier ressort. C'est la voie régulière, et nous n'aurions qu'à laisser faire et à attendre avec confiance, s'il ne s'était pas produit, publiquement, une animosité étrange et à coup sûr intéressée contre tout projet de restauration selon l'ancien style de l'édifice. On s'élève, on se déchaîne avec une véritable fureur contre l'archéologie et les archéologues. On en vient aux personnalités les plus offensantes, et M. Piot surtout, qui

Digitized by Google

a réclamé depuis nombre d'années, dans la *Revue de numismatique*, dans la *Revue d'archéologie et d'histoire* et dans la *Revue trimestrielle*, une restauration judicieuse, intelligente, conforme à l'histoire du monument, se trouve en butte à des injures anonymes, à des attaques de journaux, aussi basses que stupides.

Nous avons suivi avec curiosité cette petite guerre déclarée par le vandalisme à la science, et nous nous proposons d'en faire l'histoire dès qu'une solution sera intervenue, comme nous le prévoyons bien, en faveur de l'intrigue et de l'ignorance. Alors nous porterons la cause devant le tribunal de l'opinion publique; nous ferons un appel à ce que la Belgique renferme de véritables artistes, d'hommes intègres et d'hommes sensés; nous leur demanderons ce qu'à leur tour ils décident, et s'ils veulent que nos trésors d'art soient livrés en proie à une horde de barbares, d'une espèce pire que les Huns et les Bougres.

Il est plus que temps, d'ailleurs, de reprendre la croisade que nous avions commencée contre le vandalisme restaurateur, et qui nous avait attiré, dès l'abord, tant de colères. Nos plus beaux monuments, nos plus étonnantes merveilles disparaissent et s'effacent, mutilés de sang-froid sous les yeux d'un public trop indifférent et d'une administration trop négligente. Nous nous ferons des ennemis sans doute, c'est inévitable, mais nous exciterons aussi des sympathies, et nous contribuerons peut-être à réveiller le goût, dans un pays où les beaux-arts sont une végétation indigène.

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

Jules Guilliaume. Les Belges. Épopée dramatique . . 5

Ad. le Hardy de Beaulieu. L'Espagne en 1859. Mœurs, lois, coutumes 32

J. Stecher. Origine bouddhique du plus ancien des contes dévots. 74

Ad. Mathieu. Ce qui nous reste de Gallus, ou du moins des poésies qui lui sont attribuées 141

Ed. Barlet. De l'union des beaux-arts avec l'industrie . 156

Julien Chamard. Aux poëtes belges. Fonction morale du poëte 190

Théodore de Vance. Souvenirs de l'Amérique. Dans l'Indiana 201

P.-A.-F. Gérard. Divagations philosophiques 254

Van Zennik. Louis De Potter 260

V. le Cocq. Mes Pensées 280

— Le Fleuve 281

Ch. Potvin. Van Maerlant 283

J.-C. Houzeau. Correspondance d'Amérique 289

Eugène Van Bemmel. Le Salon de 1860 à Bruxelles . 312

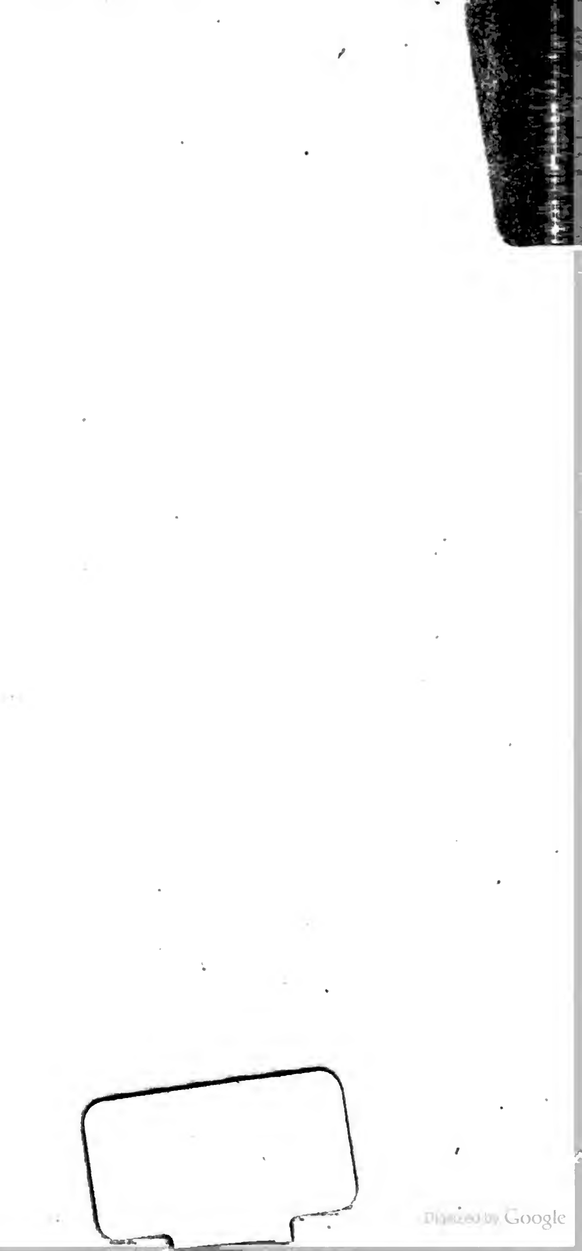
Digitized by Google

H. Boscaven. La Brabançonne 333
Revue littéraire. Romans et nouvelles 348
Revue du mouvement flamand 355
Liefde, vreugd, vaderland, par Karel Versnayen 364
De Flotte. 366
La Démocratie, par Étienne Vacherot 377
Le poëte de la révolution hongroise. — Alexandre Petœfi, par Ph.-L. Chassin 380
Éléments du droit romain, par Charles Maynz 383
L'Université libre de Bruxelles, pendant vingt-cinq ans, 1834-1860. 388
Considérations sur l'enseignement universitaire et sur l'organisation des examens, par un membre de la Chambre. 390
De l'enseignement de l'histoire dans les athénées royaux, par M.-F. Ghinijonet. 390
Atlas historique belge, par Ch. Vercamer 391
Esquisse d'une nouvelle géographie de la Belgique, par A. Anthelme Fritz 392
Etc., etc.

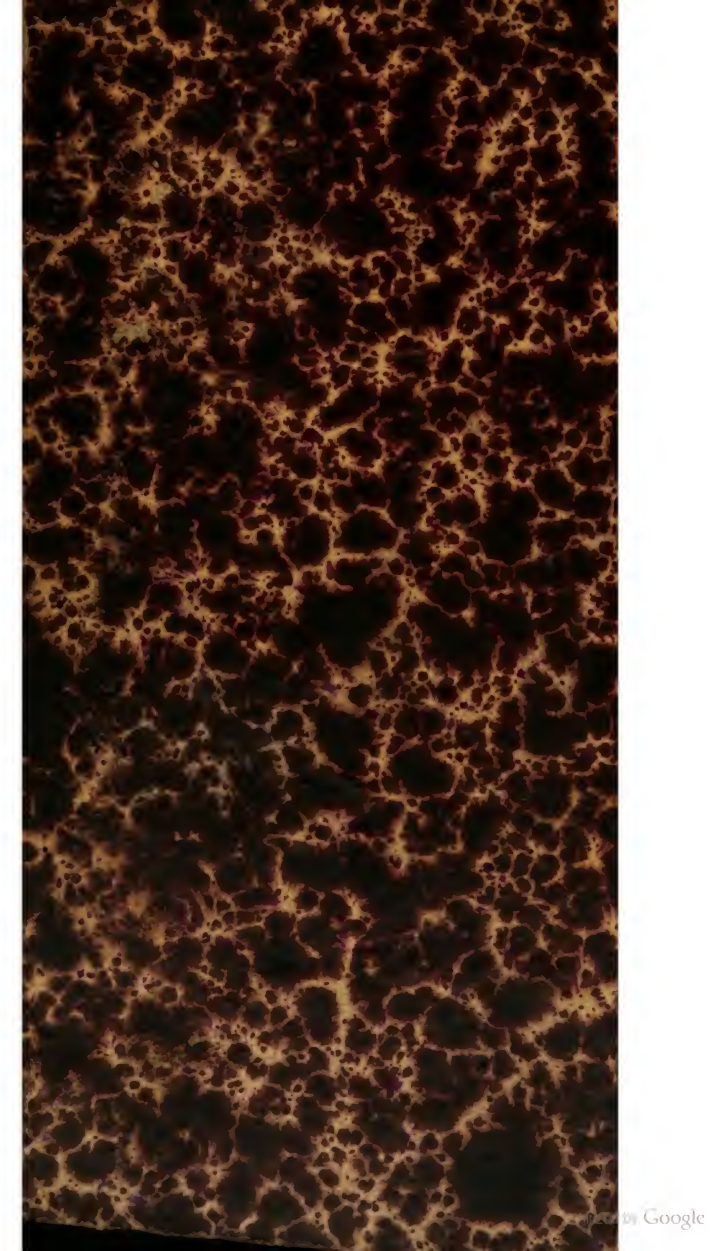
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google